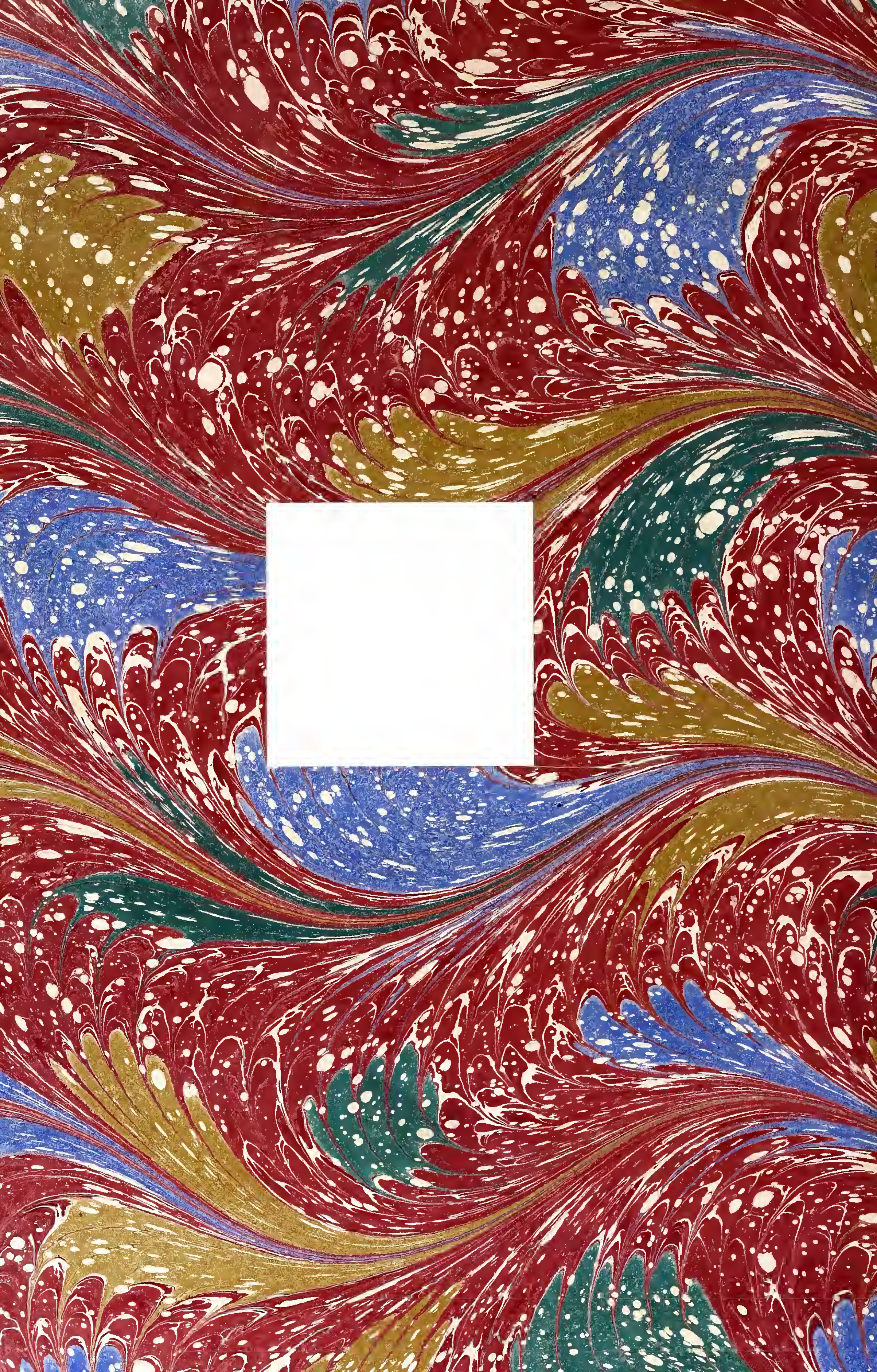






LES

SAINTS DE LA MESSE

ET

LEURS MONUMENTS

LES VIERGES

ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

LES

SAINTS DE LA MESSE

ET

LEURS MONUMENTS

PAR

CH. ROHAULT DE FLEURY

Auteur du Mémoire sur les Instruments de la Passion

ÉTUDES CONTINUÉES PAR SON FILS

IER VOLUME



PARIS

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES REUNIES

MAY ET MOTTEROZ, D^rs

Ancienne Maison MOREL

2, Rue Mignon, 2

1893

AVERTISSEMENT


Bibl. nat. Latin, 17177, x[e] siècle.

IL y a dix ans, lorsque nous ouvrions notre premier volume des monuments de la Messe, nous nous proposions, après avoir examiné les instruments de la sainte liturgie, de consacrer nos études aux monuments de ses saints. C'est la seconde partie de la vaste entreprise de mon père que j'aborde aujourd'hui, heureux d'unir ainsi son souvenir aux mémoires sacrées qu'il vénérait.

Déjà nous avons mesuré le temple, dressé l'autel, meublé le sanctuaire, exposé ses vaisseaux d'or, les vêtements sacerdotaux; il manque seulement au saint sacrifice l'assistance que la voix du prêtre convoque pendant le canon, en faisant intervenir la phalange admirable des martyrs des premiers siècles. Il ne nous reste donc plus qu'à montrer ces témoins de la Messe dans les recherches hagiographiques qui rempliront les derniers volumes.

Sous quelle lumière devions-nous éclairer leurs figures et les vénérer? Nous pouvions raconter leur vie terrestre; mais leurs actes sont courts, quelquefois incertains, et le nimbe aurait pâli au travers des nombreux siècles qui nous en séparent. Nous avons pensé les mieux honorer en suivant leur vie glorieuse, que la liturgie a fait briller parmi tous les âges et tous les pays chrétiens. Cette vie dans la postérité est la véritable, est leur histoire et l'histoire même de la liturgie.

Les saints de la Messe vivent non seulement en Dieu, mais aussi parmi les hommes. Ils ont conquis le monde et rappelé leurs conquêtes immenses sur les autels qu'ils

ont marqués de leurs noms dans les innombrables lieux où leur patronage s'est établi.

Cette vie est celle qui vibre dans l'âme des peuples, de sorte qu'il faut, pour l'écrire, montrer leur vénération et en suivre les phases glorieuses. Or la vénération s'exprime par les monuments qui nous en conservent le témoignage, et les monuments doivent être exposés ici comme les meilleurs documents de cette histoire.

Pour faire saisir la pensée qui inspire ces études et l'importance qu'offrent ici les monuments matériels, citons un exemple, prenons une châsse où le moyen âge a recueilli les restes de l'un des saints liturgiques; la vénération de nos pères devant ces parcelles ne s'est-elle pas égarée? Je n'ose le dire; mais je puis affirmer, en voyant les lames d'or, les splendides cabochons de la châsse, que leur croyance a été sincère et qu'elle a prouvé cette sincérité par la générosité de la dépense et du sacrifice. Nous pouvons donc saluer ici avec certitude, quelque degré d'authenticité qu'ait la relique de nos saints, un rayon d'immortalité sorti du cœur des chrétiens.

Nous exposerons dans cette pensée les châsses, les images, nous tâcherons surtout de relever dans leur état primitif les édifices construits en leur honneur. Puisqu'on doit estimer la ferveur d'un bienfaiteur au prix du monument qu'il a élevé, il est clair que les églises fondées sous les vocables liturgiques sont les premiers monuments qui nous intéressent; ce sont les premiers par leur valeur matérielle, ce sont aussi les plus authentiques et, j'ajouterai, les moins étudiés jusqu'ici.

On peut falsifier un manuscrit, dont l'original a presque toujours disparu; mais un édifice, tant qu'il est debout, reste un témoin incorruptible; on peut le mutiler, couvrir les vieux murs de stucs, on peut même le défigurer sous les trop habiles restaurations de nos jours, mais les mutilations demeurent visibles, les stucs tombent et l'habileté moderne se trahit souvent elle-même. Un édifice de pierre est, plus que les riches reliquaires, à l'abri de la cupidité humaine, il traverse mieux les siècles et nous offre un des jalons les plus sûrs de notre exploration.

Lorsque nous voyons la postérité, suivant le compte que nous en avons essayé, dépenser plus d'un milliard dans la construction des sanctuaires de saint Laurent, il nous est facile de suivre son culte dans toute la chrétienté et d'attester la place immense qu'il y a prise.

On commence à comprendre le grand honneur qu'on rend aux saints en montrant les pieuses prodigalités qu'ils ont inspirées et dont les monuments gardent le dépôt; on commence à sortir des sèches nomenclatures et à recourir aux images. C'est dans cette voie iconographique, la plus moderne et la plus belle de toutes, que nous sommes résolument entré.

Nous avons tenu à copier les monuments en plus grand nombre possible, mais aussi à les ramener dans leurs états primitifs; ils sont ici des chartes de noblesse, d'autant plus précieuses qu'elles sont plus anciennes; de là, pour nous, le devoir de rechercher, derrière les restaurations modernes, les murs antiques; de là une tâche archéologique considérable, qui nous a fait exhumer des archives et des premières estampes des plans souvent inconnus.

Aucun moment n'a été plus favorable pour une étude de ce genre. Dans toute l'Europe, mais surtout en Allemagne et en France, chaque région est inventoriée dans le plus grand détail; ce que M. de Caumont, avec une initiative admirable, avait fait pour la Normandie, se reproduit maintenant partout. Dans ces répertoires archéologiques, nous trouvons à chaque page le nom de nos saints, l'histoire et les images des monuments sur lesquels ils sont marqués.

Dans les lacunes que ces inventaires et les grandes collections laissaient encore, nous avons eu recours aux savants de tous les pays, qui nous ont répondu avec empressement dans des milliers de lettres. Cette collaboration désintéressée, zélée, presque universelle, a été non seulement un secours précieux, mais un grand encouragement, en nous prouvant l'intérêt de notre entreprise et de notre méthode. Elle nous a plus particulièrement touché de la part de nos frères séparés, qui sont venus de toute l'Angleterre et de l'Allemagne apporter leur pierre à notre travail.

Je n'ai pas besoin de dire que les grands recueils d'Ughelli, Cappelletti, Pertz, Muratori, Trap, les bullaires et la vaste collection topographique des estampes nationales, les ordos, les anciens pouillés ont été mis à contribution pour composer notre tableau.

En même temps que la recherche des monuments, il y a eu la recherche des vocables qui constitue, à côté du point de vue monumental, ce que j'appellerai le point de vue géographique. La recherche des vocables est d'une importance considérable dans les débuts de l'histoire ecclésiastique. On nous écrivait, par exemple, qu'en suivant les vocables primitifs de la Souabe, on y reconnaissait, non pas les traces de missionnaires irlandais, comme on le croyait, mais celles de missionnaires français. On en tirera donc de grandes conséquences pour l'extension, les progrès et les limites du culte de nos saints.

Les translations de reliques déterminent aussi les progrès de ce culte; elles déterminent les routes qu'il a suivies, les conquêtes qu'il a faites. Le long des routes que les saintes châsses ont parcourues, nous observons des églises en l'honneur du titulaire, à peu près, si l'on nous permet la comparaison, comme les chariots qui reviennent de la moisson laissent de leurs gerbes tomber, sur les bords du chemin, des graines bientôt fécondes.

Les émissions de reliques, faites presque toujours de Rome, et souvent à l'époque carlovingienne, propagèrent l'influence romaine d'une manière admirable et rendirent œcuménique le culte de beaucoup des saints de la Messe.

Ces reliques contribuèrent à créer des foyers de vénération qui rayonnaient à l'entour. On est surpris de voir, par exemple, autour d'Albi et de Cologne, deux grands centres de dévotion pour sainte Cécile, on est surpris de la multitude d'églises céciliennes qui s'élèvent dans les environs, gardant fréquemment le nom même de la patronne attaché à celui du lieu. Les noms de lieux sont très notables; ils survivent à la dévotion, à la ruine des sanctuaires, à l'indifférence des habitants, qui sont ainsi à perpétuité consacrés à leur saint antique.

Cette influence romaine, si heureuse à tant d'égards, propagea le culte des saints primitifs ; combien nous voudrions que ces humbles études contribuassent pour une part infime à un mouvement de ce genre parmi nous, qu'elles ramenassent les esprits vers ces grandes mémoires de l'origine du christianisme que l'Église a pour ainsi dire enchâssées dans les formes indestructibles de la liturgie! Je sais heureusement que le culte de la sainte Vierge a survécu à tous les oublis et qu'il flotte triomphalement sur les eaux troublées que nous traversons, comme une arche de salut; je sais aussi que celui de saint Joseph a grandi glorieusement parmi nous ; mais ne délaisse-t-on pas trop le culte des apôtres, ces colonnes fondamentales de la foi ? ne néglige-t-on pas celui des grands martyrs, Laurent, Étienne, Cyprien, etc., qui nous ont montré à souffrir victorieusement ? celui des vierges, Cécile, Agathe, Lucie, Agnès, qui forment le premier rang du cortège de Marie? Nous avons perdu la fidélité de nos pères, qui élevaient des églises sans nombre à ces premiers héros de la foi et dataient leurs victoires ou leurs actes les plus importants du jour de leur fête ; revenons-y ; reportons les yeux sur ces larges assises où repose l'Église et où nous trouverons pour notre foi une base aussi digne que robuste ; espérons que les monuments qu'ils nous ont laissés, et que nous allons présenter aux lecteurs, leur inspireront ce retour salutaire.

Voici l'ordre que nous proposons dans les monographies consacrées à chaque saint du canon. Nous commencerons par rappeler en quelques lignes biographiques les principaux souvenirs de sa vie, puis nous exposerons les monuments de son culte en commençant par Rome ou la ville témoin du martyre, continuant l'exploration par l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et les autres pays. Chaque monument aura son histoire, sa description et, lorsque son importance l'exigera, un sommaire des dates ; à la fin des articles principaux, nous donnerons un coup d'œil à la chronologie, qu'il nous est impossible de suivre dans notre grande exploration,

et nous résumerons en quelques pages l'histoire de ce culte telle que les siècles nous la présentent. Nous n'avons pu adopter l'ordre suivi par le canon de la Messe pour celui de ces monographies, à cause des limites imposées par leur propre étendue et les divisions en volumes. Nous commencerons par les vierges, qui tenaient le premier rang dans les basiliques antiques; nous viendrons ensuite aux saintes femmes, aux papes, aux martyrs, aux apôtres, et enfin à saint Jean-Baptiste, qui occupera le dernier volume.

Je me souviens d'avoir lu, dans une légende de Saint-Laurent-hors-les-Murs, le récit d'une messe miraculeuse célébrée, devant un pauvre officier de l'église, par les saints les plus illustres, saint Pierre, saint Laurent, saint Étienne, au milieu d'une éblouissante assistance. Puissé-je aussi, comme cet humble visionnaire, raconter une telle scène, rappeler les célestes personnages de la Messe, que j'aurai vus, non sous la lumière douteuse d'une légende, mais sous la clarté de l'histoire monumentale.

Georges ROHAULT DE FLEURY.



Bibl. nat. Latin, 9740, XIIe siècle.

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

LA SAINTE VIERGE


Bibl. nat. Latin, 792, f° 5.

La très sainte Vierge est marquée trois fois, et avec des expressions de respect extraordinaire, dans les mémoires de la Messe. L'offrande s'y fait « *in honorem beatæ Mariæ semper virginis* »; au canon, nous nous inclinons pour vénérer « *memoriam in primis gloriosæ semper virginis Mariæ genitricis Dei et Domini nostri Jesu Christi* », pour lui demander notre délivrance « *et intercedente beata et gloriosa semper virgine Dei genitrice Maria* ».

Marie doit donc avoir son nom inscrit sur notre première ligne comme le plus auguste de la liturgie; dans la synaxe sacrée à laquelle nous allons assister, elle doit tenir le premier rang des vierges, en tête de l'assemblée, comme elle occupe, je ne crains pas d'ajouter, dans le cœur des auteurs de ce travail, la place d'une mère passionnément aimée. Ces fils dévoués ont déjà formé un recueil de ses images qui, par son étendue[1] et pour l'honorer spécialement, peut rester à part; néanmoins, ils regretteraient profondément qu'elle fût absente de ce nouveau livre. Ils commenceront donc ce long pèlerinage des saints liturgiques par la saluer dans sa plus illustre demeure, la basilique Majeure de Rome[2], sanctuaire qui abrite son image la plus vénérée, et sous lequel Sixte III a élevé l'arc de triomphe, souvenir de la victoire d'Éphèse. Sur la façade, les vieux mosaïstes ont rappelé la légende de la neige; ils ont montré Marie jonchant le sommet de l'Esquilin de flocons de neige pour y tracer le plan de sa basilique. Tel est le frontispice que nous choisissons, telle est aussi notre espérance en lui consacrant ces pages de voir sa main virginale approuver le plan de cet ouvrage, en consacrer les fondements, en bénir les auteurs, et, pour prix de leur travail, les réunir un jour près d'Elle.

1. Rohault de Fleury, *La sainte Vierge*, 1878, 2 vol. in-4°, Poussielgue.

2. Je me hâte d'ajouter que ces quelques pages, écrites en l'honneur de la sainte Vierge et pour placer son nom en tête de l'ouvrage, ne constituent pas une monographie de la basilique, sujet immense qui demanderait un travail, une étude locale et des ressources bibliographiques qui ne sont pas à ma portée. Je fais des vœux pour que mon savant ami, M. le commandeur Stevenson, qui a entre les mains des manuscrits importants sur ce sujet, les mette en œuvre pour cette entreprise; je serais heureux que mes modestes études l'y encourageassent et lui fournissent quelques documents.

ROME

SAINTE-MARIE-MAJEURE

CHRONOLOGIE

(352-66) Le pape Libère. — Fondation. — Légende. — Différents noms de la basilique. — (431) Concile d'Éphèse. — (432-40) Sixte III, travaux importants, arc triomphal en l'honneur de Marie, mosaïques, présents. — (498) Symmaque. — (524) Présents de l'empereur Justin. — (593) Grégoire le Grand porte l'image de la sainte Vierge en procession. — (642-49) Translation de la sainte Crèche à Rome, elle vaut un nouveau nom à la basilique. — (714-42) Grégoire III. — Restauration de la charpente; riches présents à la Madone et à la sainte Crèche. — (776) Charlemagne à Sainte-Marie-Majeure. — Adrien I[er] refait la charpente de la grande nef. — Riches présents d'orfèvrerie à l'autel de la Sainte-Crèche. — Luminaire. — Ciborium dont les débris subsistent dans la façade. — (795-816) Léon III donne un ciborium, des portes d'argent, des couronnes, des voiles, etc. — (817-24) Pascal I[er] déplace la chaire, orne le chœur de marbres, construit l'iconostase, les chancels. — Voiles. — Présents d'orfèvrerie. — (827-44) Grégoire IV donne un ciborium d'argent. — (844-47) Sergius II orne la sainte Crèche. — (855-58) Benoît III restaure le baptistère. — (1076) Attentat contre Grégoire VII. — (1146) Eugène III refait le portique extérieur. — (1160) Ambons construits par Alexandre III. — (1187-91) Clément III construit le palais pontifical. — Pavage. — (1198-1216) Innocent III fait rebâtir la chapelle de la Crèche. — (1256) Chapelle des reliques. — (1289) Chapelle de la Madone et de la Crèche. — Cloche de Guidotto. — (1288-92) Nicolas IV reconstruit l'abside, refait la mosaïque. — (1299) Tombeau de Gonsalvo. — Mosaïque de la façade. — (XIV[e] siècle) Façade achevée. — Chapelles. — Plan du Dittamondo. — (1376) Restauration du campanile. — (1431-38) Eugène IV refait le toit. — (1447-55) Nicolas V surmonte et restaure le palais. — Plans du XV[e] siècle. — (1439-83) Le cardinal d'Estouteville achève le campanile, construit un nouveau ciborium, ouvre les portes absidales, etc. — (1491) Plafond. — Peut-être suppression des arcades des nefs. — (1551) Plan de Bufalini; — (1552) de Pierre Ligorio. — (1565) Chapelle Cesi. — (1574) Monument de Nicolas IV. — (1575) Grégoire XIII remanie le portique. Gravure de Lafreri. — Percement de la rue du Latran. — Fondation de la chapelle de Sixte V, par Fontana. — (1587) Érection de l'obélisque. — Maison canoniale de droite. — (1599) Tombeau de Pinelli. — (1600) Gravures de Van Æslt. — (1605-21) Paul V construit la chapelle de la Madone. — (1614) Érection de la colonne sur la place. — (1620) Gravure de Maggio. — (1621) De Angelis. — (1672) Flaminio Ponzio achève la façade postérieure. — (1725) Restauration du palais pontifical. — (1740) Constructions au midi de la façade. — (1743) Benoît XIV restaure toute la basilique, construit la loge de la façade. — (1828) Nouveau baptistère.



Bibl. nat. Latin, 792.

Sur la pente méridionale de l'Esquilin s'élevait dans l'antiquité le temple de Junon-Lucine, déesse qui présidait aux naissances. Canina le suppose placé en travers de la via Paolina et environné de péristyles, de portiques garnis d'innombrables colonnes, parmi lesquelles furent sans doute choisis les beaux fûts de marbre que nous admirons encore dans notre basilique; autour s'étendait un bois sacré.

L'église de Sainte-Marie-Majeure, qui remplaça le sanctuaire païen, ne peut revendiquer une origine constantinienne, elle remonte seulement au pape Libère (352-66); on lit dans le livre pontifical[1] : « *Hic fecit basilicam nomini suo juxta macellum Libiæ*, » ce qui semble bien la désigner. De plus, la tradition et la gracieuse légende des neiges, qui ne remonte pas, il est vrai, à une époque antérieure au X[e] siècle, confirment cette attribution : « Au temps du pape Libère, racontent les anciens historiens, vivaient à Rome deux époux également distingués par la ferveur de leur piété et par la pureté de leurs mœurs. N'ayant pas d'enfants et possédant de grandes richesses, ils désiraient les consacrer à Marie et ne ces-

1. Bianchini, *Anast.*, p. 57.

saient de lui demander d'indiquer l'œuvre qui lui agréerait le plus. Dieu entendit leurs prières. On entrait dans le mois le plus chaud, le soleil brûlant avait flétri la végétation, lorsque soudain, dans la nuit du 4 au 5 août, une neige épaisse, symbole, par son éclatante blancheur, de la Vierge sans tache, tomba sur le sommet du mont Esquilin. Au lieu toutefois de le couvrir en entier, elle ne blanchit qu'un certain espace dessiné avec précision. Pendant cette même nuit, Marie apparut à Libère et lui ordonna de construire une église sur la partie de l'Esquilin qu'il trouverait couverte de neige; elle lui annonça que Jean Patricius serait son coopérateur, et elle lui enjoignit de se rendre, dès le matin, au lieu indiqué avec le clergé et le peuple de la ville. Elle apparut aussi à Jean et à sa femme. .

« Arrivé sur l'Esquilin, Libère traça l'enceinte de la future église, dont la neige déterminait nettement les contours. La terre s'ouvrit merveilleusement et les fondations se trouvèrent creusées sans qu'aucune main humaine intervînt[1]. »

On garde encore aujourd'hui le souvenir de la neige miraculeuse, et, pour le célébrer, on jette du plafond, le jour de la fête, des fleurs de jasmin qui en rappellent les flocons.

On croit que l'église fut consacrée en 353[2].

Notre basilique commença par s'appeler du nom de son fondateur Libère. Ses dénominations dans l'ordre chronologique sont les suivantes : *basilica Liberii, basilica Sicinini,* qu'emploient saint Jérôme et Rufin, *basilica Major*, *basilica S. Mariæ ad Præsepe*, *S. Mariæ ad nives*, qui ne paraît qu'après l'ère carlovingienne[3].

Le concile d'Éphèse venait d'entourer d'une gloire divine la mémoire de Marie (431), et ses décrets eurent un très grand retentissement à Rome. Sixte III (432-440) semble y avoir puisé l'inspiration de rendre plus magnifique la basilique libérienne. Le livre pontifical lui attribue intégralement cette construction : « *fecit basilicam Sanctæ Mariæ quæ ab antiquis Liberii cognominabatur juxta macellum Libyæ.* »

1. *Rome dans sa grandeur*, p. 74.
2. Le Tarouilly, p. 606.
Nicolas Ratti (*Actes de l'Académie d'architecture*, 1835) pense que cette date doit être reculée à 366.
3. Armellini, *Le chiese di Roma.*

L'église est toute remplie de son souvenir; sur le haut de l'arc triomphal, on lit : « *Xistus episcopus plebi Dei.* » Sur la porte d'entrée, les savants du XVI[e] siècle pouvaient encore déchiffrer cette épigraphe écrite en mosaïque et à demi détruite : « *Virgo Maria, tibi Xistus nova tecta dicavit*[1], » etc.

On établit des différences de style entre les mosaïques de la nef à sujets bibliques et celles de l'arc triomphal; on remarque, par exemple, que dans les premières les anges n'ont pas de nimbe et qu'on leur en a prêté dans les secondes.

Panvinio (*De septem eccl.*) cite un auteur anonyme qui dit qu'elle fut appelée du nom de Sixte[2].

Cependant Hubsch, d'après la construction, regarde l'église actuelle comme en grande partie celle du IV[e] siècle[3].

Après l'avoir sinon refaite, du moins restaurée, ornée d'impérissables peintures, Sixte la combla de richesses; il lui donna un autel d'argent du poids de 300 livres, des patènes, des scyphi d'or et d'argent, dix calices ministériels, des amæ, des couronnes de lumière, candélabres, encensoirs, etc.

La basilique était déjà pourvue d'un baptistère, où il mit, comme on en voyait au Latran, un cerf d'argent vomissant l'eau dans la piscine; il y offrit aussi des vaisseaux d'argent pour le baptême. Autour de la basilique, à laquelle on parvenait par de beaux perrons, étaient groupés les services ordinaires, un bain, un triclinium pour les cènes, etc. Il ajouta des biens-fonds pour entretenir dignement le culte[4].

Symmaque, suivant le livre pontifical, apporta quelques travaux à la basilique (498).

En 524, le pape Jean témoigna de sa piété envers la sainte Vierge en offrant à sa basilique les présents que l'empereur Justin lui avait faits et qui consistaient en vases précieux[5].

1. De Angelis, *Basilicæ S. Mariæ Maioris descript.*, p. 88.
2. Vocata etiam fuit aliquando Basilica Sixti; Sixtus enim tertius, anno Domini 432, hanc basilicam instauravit ut apud Bedam, multaque dona obtulit ut in Pontificali romano.
De Angelis, p. 88.
3. Hubsch, *Monuments de l'architecture chrétienne*, p. 10.
4. *Liber pont.*, p. 70.
5. De Angelis, p. 129.

La peste de 593 [1] fut l'occasion d'un acte de grande dévotion ; Grégoire le Grand réunit le clergé, le peuple à Sainte-Marie, le matin de Pâques, pour former jusqu'à Saint-Pierre une procession solennelle, au milieu de laquelle on porta la célèbre Madone; on raconte que, lorsque les pénitents passèrent devant le môle d'Adrien, on vit sur son sommet l'ange remettre l'épée au fourreau, pour montrer que le châtiment allait cesser. Le saint pape aimait beaucoup la basilique, où il prononça diverses homélies.

On est généralement d'accord pour écarter l'opinion qui fixe au IVe siècle l'époque de la venue à Rome de la sainte Crèche, et pour adopter celle qui l'attribue au règne du pape Théodore (642-649). Ce pape, Grec de naissance, fit venir d'Orient beaucoup de reliques; il dut surtout désirer acquérir celles des lieux saints que menaçait l'invasion sarrasine, et put avoir recherché ce souvenir de la naissance du Sauveur. L'observation qui milite le plus pour lui laisser l'honneur de cette translation est la mention que nous trouvons, pour la première fois, dans le livre pontifical du titre de *Præsepe*, donné à Sainte-Marie-Majeure : « *et ingresso eo Romam fugit Mauricius ad beatam Mariam ad Præsepe.* » On sait que cette relique, que sa conservation à Rome depuis bientôt treize cents ans rend à elle seule vénérable, se composait de quelques planches enlevées à la mangeoire de Bethléem et clouées, je ne sais à quelle époque, sur deux têtes découpées qui donnent à l'ensemble une forme de berceau.

On a dit qu'elle avait été déposée sous le maître-autel; mais je crois plus probable et plus conforme aux usages primitifs la construction d'une chapelle adjacente (*quæ connectitur*), chapelle décorée par Sergius II, reconstruite sous Innocent III et Sixte V [2].

Voici en quels termes l'ordo romain s'exprime sur les cérémonies de la chapelle : « In vigiliis Nativitatis Domini in mane Dominus papa vadit ad Basilicam Sanctæ Mariæ majoris pro cantanda Missa et in sero pro celebrandis vesperis ; et remanet ibi nocte ipsa, et celebrat vigilias et post vigilias celebrat ibi Missam *ad Præsepe.* »

En 663, Constant II vint visiter la basilique.

Grégoire III (714-740), nous dit le livre pontifical, s'occupa du luminaire : « fecit in Ecclesia S. Dei genitricis ad Præsepe per circuitum super columnas regulare [1] candelabrum ad instar Ecclesiæ beati Petri apostoli. Fecit etiam in oratorio sancto quod Præsepe dicitur, imaginem auream Dei genitricis amplectentem Salvatorem Dominum Deum nostrum cum diversis gemmis, pens. libras quinque [2]. » On voit ici l'oratoire de la sainte relique, désigné d'une façon qui semble distincte de l'église elle-même.

Il donna un vêtement d'autel.

Il fit non seulement cette brillante ornementation, il s'occupa aussi de la basilique elle-même dont la charpente était en mauvais état. Il y renouvela cinq poutres ruinées [3].

Étienne III, menacé par les Lombards, organisa une solennelle procession dans laquelle il porta l'image du Sauveur à l'église Sainte-Marie-Majeure ; il marchait pieds nus, entouré de ses prêtres et de tout le peuple [4].

La Providence envoya enfin aux papes un secours puissant qui leur rendit la paix et leur permit d'accorder aux basiliques d'abondantes richesses qu'énumère soigneusement le livre pontifical. Le triomphe de Charlemagne, qui fut une grande révolution politique, n'en fut pas une moindre dans le domaine de l'art, et je n'en veux pas d'autres preuves que la comparaison des inventaires romains avant et après sa venue. On nous a reproché de n'avoir pas attribué au VIIIe siècle beaucoup de marbres sculptés alors; mais leur multitude même et leur luxe nous ont paru incompatibles avec une époque aussi pauvre que celle de la persécution lombarde et de ses inventaires.

Les papes témoignèrent une grande reconnaissance à leur libérateur et Sainte-Marie-Majeure fut témoin d'une des solennités qu'ils ordonnèrent à l'occasion de sa venue à Rome. Le jour

1. De Angelis, p. 242.
2. Bianchini (*Anastasius*, III, 109) consacre une longue dissertation à cette relique. Il en donne une figure.

1. *Regulare* doit être un épistyle placé sur des colonnes.
2. Bianchini, p. 177.
3. *Id.*, p. 179.
4. *Id.*, p. 198.

de Pâques (776) à l'aube, Adrien alla rejoindre le prince en grande pompe à Sainte-Marie; il y célébra la messe et le conduisit ensuite au Latran où un festin avait été préparé[1].

La basilique eut une large part dans les libéralités du pontife délivré. Il fit deux vêtements pour le maître-autel, l'un d'or, enrichi de pierreries et portant dans ses broderies l'image de l'Assomption de la Mère de Dieu, l'autre orné de croix et de magnifiques bordures[2]. Il offrit aussi quarante-deux voiles pour les arcades de la basilique. Nous attirons l'attention sur cette dernière offrande, qui nous révèle pour la première fois l'existence des arcades dans la grande nef.

Adrien dut apporter des travaux sérieux à Sainte-Marie-Majeure. Pendant les temps de trouble et de pénurie qui avaient précédé, l'entretien avait fait défaut, et une restauration importante était devenue nécessaire. La charpente de la grande nef notamment périclitait et exigea la réfection de vingt fermes[3].

Nous lui attribuons aussi le ciborium de marbre dont nous avons retrouvé les fragments. Il revint ensuite aux embellissements et à l'orfèvrerie; il couvrit l'autel de la Crèche de bas-reliefs d'or et fournit à la confession deux plaques d'argent, il donna un calice et une patène d'or, il offrit des dauphins d'argent pour vingt couronnes lumineuses. Il eut soin d'assurer un concert de prières perpétuelles dans l'église ou dans les monastères qui l'entouraient[4].

Léon III continua ces largesses; il donna à la basilique de la Mère de Dieu un ciborium dans lequel entraient 611 livres d'argent; à l'entrée du presbytère, des portes d'argent (rugas argenteas); une grande courtine de soie blanche avec une belle bordure et une croix dans le fond; au maître autel un vêtement de chrysoclave portant l'histoire de la Nativité, la Présentation et au milieu l'Annonciation (cheritismon).

Il dépensa encore « in camera ejusdem Ecclesiæ, et in *quadriporticu* nec non et coronas tres », pour plus de 145 livres d'argent. Je cite les expressions du livre pontifical, parce qu'elles nous révèlent encore une partie de l'édifice qui a disparu, l'atrium précédant l'entrée de l'église. Le mot *quadriporticus*[1] est, je crois, le plus souvent employé dans ce sens, il l'est notamment quelques lignes plus haut à propos de Saint-Pierre, d'une façon qui ne saurait laisser de doute, puisqu'il est joint au souvenir de la phiale, « cum quadriporticu simul et fontem ».

Suivant l'ordre des inventaires du livre pontifical, nous enregistrons encore parmi les dons de Léon III un vêtement de chrysoclave blanc avec l'image de la Résurrection, un autre présentant dans des médaillons celles de l'Annonciation, de saint Joachim, de sainte Anne; une courtine d'Alexandrie avec bordure crucifère, une seconde blanche avec bordure de blatthin pour être suspendues sur l'autel, douze voiles aux grandes portes et devant le secretarium : « necnon et intus *rugas majores*[2] *atque ante secretarium, numero duodecim, et intus Præsepe* fec vestem de alythino cum chrysoclavo. » Ce passage est important pour la description de la basilique carlovingienne; il nous rappelle le secretarium qui disparut au moyen âge et que nous avons supposé à gauche de l'entrée comme il était au Latran. Ces voiles s'appliquaient peut-être aux entre-colonnements du portique lui-même dans lequel s'ouvrait le secretarium. On voit aussi le zèle du pontife pour la Sainte-Crèche, qui forme pour ainsi dire un oratoire extérieur[3].

Plus tard Léon donna cinq lampes d'or (gabathæ); une croix d'or de 10 livres, une grande couronne d'argent; pour les entre-colonnements[4] des nefs, quarante-deux voiles de soie blanche, puis d'autres voiles de soie, quatre pour le ciborium dont l'un orné d'or et de perles et un grand voile blanc suspendu devant la porte royale. Il y ajouta des vêtements d'autel sur lesquels il s'était plu à faire broder l'histoire de la Nativité du Sauveur, de la Présentation et surtout la mort de sa sainte Mère,

1. Bianchini, p. 250.
2. *Id.*, p. 252.
3. Je traduis *trabes* par *fermes*, car ce terme toujours employé ne permet pas de supposer qu'il ne s'applique qu'à l'entrait : « *In sarta tecta* posuit trabes majores viginti » (p. 263). Le nombre de fermes égale celui des colonnes.
4. Bianchini, p. 268.

1. Bianchini, p. 274.
2. Voy. Du Cange.
3. *Lib. pont.*, p. 287.
4. *Pendentia inter columnas majores* n'implique pas l'absence des arcs dont nous avons parlé, car les mêmes expressions sont employées pour Saint-Paul, où l'existence primitive des arcs est incontestable.

image d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses, rehaussée de pierreries, de perles et d'or.

Il fit dresser sept arcs dont deux d'argent avec quatre colonnes. Il mit des voiles de Tyr sur les trois portes à l'entrée de la basilique; il recouvrit de vermeil le devant d'autel [1] et renouvela le ciborium du grand autel; il prodigua encore les voiles, les phara et restaura la charpente, et, pour indiquer ses immenses libéralités par le mot du livre pontifical, nous dirons qu'il remit tout à neuf : *omnia noviter restauravit.*

Nous voici arrivés dans l'histoire de l'auguste basilique à l'époque où le livre pontifical nous donne les détails les plus intéressants pour son ancien plan et son architecture.

Le saint pape Pascal s'occupa d'abord de l'abside où les femmes qui se tenaient derrière lui pendant les fonctions sacrées entendaient ses moindres paroles; il remédia à ce grand inconvénient. On a cherché longtemps l'explication de ce passage du livre pontifical sans pouvoir la trouver; M. de Rossi l'a lumineusement éclairci [2], en comparant cette tribune à celle de la basilique sévérienne de Naples, et en montrant qu'à Sainte-Marie-Majeure l'abside était de même percée d'arcades et enveloppée d'un déambulatoire où se trouvait le matroneum. On a quelques exemples de ces absides à jour dans l'antiquité chrétienne, comme à Saints-Côme-et-Damien, sur le lampadaire africain de la collection Basilewsky, à Saint-Martin de Tours.

Ces arcades devaient remonter au moins à Sixte III et il ne fit que les orner; il déplaça sa chaire qu'il éloigna du matroneum, l'éleva sur des degrés, l'enveloppa de marbres; il refit le pavage alentour.

On lui doit la construction de l'iconostase qui ne semble pas avoir existé jusqu'alors. Il éleva à l'entrée du chœur six colonnes de porphyre, les reliant par de riches chancels et les couronnant par un épistyle de marbre blanc. Ces sept entrecolonnements furent garnis aussi de voiles, « sex vela alba holoserica », le milieu étant réservé; plus loin « in trabem vela alia cum periclysi

1. Bianchini, p. 297.
2. *Bulletin d'archéologie*, 1880, 151, pl. X, XI.

quadrapulo » et enfin « vela de fundato numero septem ».

Pascal réserva ses dons les plus magnifiques pour les abords de l'autel et l'autel lui-même; il couvrit le presbyterium de nouveaux marbres; il couvrit d'or le propitiatoire [1] de l'autel, sa confession et ses portes. Il dépensa 385 livres d'argent doré pour orner l'autel de bas-reliefs. Il donna des lampes, qui devaient brûler nuit et jour; huit arcs d'argent soutenus par seize colonnes destinées peut-être pour le haut du ciborium, quatre couronnes d'argent, une image de vermeil représentant la sainte Mère de Dieu, d'innombrables vêtements d'autel, voiles, etc. Il fit suspendre quarante-deux calices dans les arcades de la nef, dont ce présent nous rappelle l'existence à la place de l'architrave.

Grégoire IV (827-844) donna un nouveau ciborium d'argent du poids de 400 livres, plusieurs couronnes d'or et d'autres ornements.

Sergius II (844-847) versa ses dons sur la Crèche du Sauveur, pour laquelle il montra beaucoup de piété; il l'entoura de plaques de vermeil sur lesquelles étaient magnifiquement représentés les sujets de la vie de la Mère de Dieu. Aucun des pontifes, ses prédécesseurs, n'y avait apporté une pareille splendeur.

Benoît III (855-858) donna une couronne d'or. Puis, voyant que le baptistère était depuis longtemps dans une ruine complète, il s'empressa de le restaurer et de le remettre dans son ancien état [2]. Ce long état de délabrement semble prouver qu'il n'était pas d'un fréquent usage.

Son emplacement était à l'opposé de celui que les modernes ont cherché : on y allait de la nef droite en passant par la porte *della Regina*, au-dessus de laquelle était primitivement attachée la Madone de Saint-Luc. Il aurait été non loin de Sainte-Pudentienne [3], mais il a totalement disparu.

Nicolas Ier (858-867), d'après le livre pontifical, offrit à la basilique un canthare d'argent.

1. Probablement le corps même de l'autel.
2. Baptisterium destructum multa per tempora manserat celeri studio...... restauravit et ad pristinum statum perduci procuravit. *Lib. pont.*, p. 400.
3. Adinolfi, II, p. 184.

C'est là qu'il réhabilita l'évêque Rothaldus, déposé par Hincmar, et qu'il lui rendit ses insignes[1].

Étienne V (885-891) donna des lampes, des voiles variés pour le ciborium[2].

L'antipape Benoît X, après avoir été déposé par le concile de Sutri (1059), vint habiter près de Sainte-Marie-Majeure, et y fut enseveli entre les autels de la Crèche et de Saint-Jérôme.

Ce fut aussi dans cette chapelle de la Crèche que, quelques années après (1076), Grégoire VII, officiant, se vit attaqué et frappé par Cencio, dépouillé de ses vêtements et emmené violemment, pendant que les soldats tuaient dans l'église des gens du peuple.

Les augustes trésors que les papes du IXe siècle s'étaient plu à entasser dans la basilique ne devaient pas y demeurer longtemps; ils furent en grande partie saisis par l'antipape Anaclet II, qui avait besoin d'argent pour soutenir la guerre contre Innocent II.

Quand Eugène III revint à Rome (1146), il trouva l'ancien portique en mauvais état et voulut le restaurer. Je suppose qu'à cette occasion il démolit l'atrium qui l'entourait. D'après le style de plusieurs portiques d'église à Rome, d'après celui de Latran, on peut penser que vers cette époque l'antique usage du quadriporticus devant les basiliques tombait de mode, et qu'on se contentait du narthex extérieur, tel que nous le voyons à Sainte-Marie-Majeure. Eugène érigea un riche entablement sans doute analogue à celui de Saint-Laurent-hors-les-Murs, et une architrave portée par huit colonnes de granit, sur laquelle il inscrivit cette dédicace :

TERCIUS EUGENIUS ROMANUS PAPA BENIGNUS
OBTULIT HOC MUNUS VIRGO SACRATA TIBI
QUE MATER XRISTI FIERI MERITO MERUISTI
SALVA PERPETUA VIRGINITATE TIBI
ES VIA, VITA, SALUS TOTIUS GLORIA MUNDI
DA VENIAM CULPIS VIRGINITATIS HONOR[3].

1. *Lib. pont.*, p. 419.
De Angelis, p. 118.
2. *Lib. pont.*, p. 442.
3. De Rossi, *Inscript.*, II, p. 328.
Onofrio, *De sept. eccl.*
Platina, *In vita Eug. III.*
De Angelis, p. 71.

Les fragments de cette architrave ont été encastrés à l'entrée de la sacristie[1].

On attribue à Alexandre III deux ambons dans le genre de ceux de Saint-Laurent-hors-les-Murs, qui se trouvaient encore dans la nef du temps de Grégoire et que Sixte V fit enlever. Onofrio, observateur si attentif du monument, avait relevé sur l'un d'eux le nom de ce pape; il nous dit qu'ils étaient ornés de divers marbres, vert antique, porphyre, etc. « Pulpita in medio Ecclesiæ lapidea variis marmoribus porphyreticis viridibus, lacedæmoniis ornata pro Epistola et Evangelio decantandis, Alexander III Senensis fabricavit (vers 1160). » Je suppose qu'ils furent, comme ceux de Saint-Clément, compris dans les anciennes clôtures de la schola-cantorum. Le pavage donné par les chevaliers Scot et Jean Paparoni remonte peut-être à ces travaux.

Parmi les travaux apportés à Sainte-Marie-Majeure sur la fin du XIIe siècle, Adinolfi prétend que Lucien III refit la mosaïque de la tribune, et que dans ces mosaïques on voyait figurer beaucoup d'arabesques, des fleurs, des poissons et d'autres animaux.

A la même époque se réfère la reconstruction du palais voisin qui servit aux chanoines. Une bulle de Célestin III, de 1191, en fait honneur à Clément III (1187-91) : « Clément III, notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, dit-il, a fait construire à ses frais, pendant qu'il était évêque de Préneste, un palais près de votre église[2]; » il le concède à perpétuité aux chanoines pour s'en servir en communauté comme de maisons particulières. Clément avait été chanoine à Sainte-Marie-Majeure, de sorte qu'il conservait, au milieu des honneurs cardinalices, dont Alexandre III l'avait revêtu, un souvenir très cher de la basilique, et il avait fait élever dans le voisinage cette résidence qui l'en rapprochait et qu'il comptait léguer à ses successeurs, les évêques de Préneste[3]. Ce

1. Moroni, *Dizion.*, XII, p. 116.
Armellini, p. 386.
2. In Ecclesia vestra palatium de proprio fecerit fabricari (*Bulle* de 1191).
De Angelis, p. 70.
3. De Angelis rapporte un manuscrit des archives de Sainte-Marie-Majeure, qui rappelle ces souvenirs : « Clemens papa III Paulus scolarus antea vocatus, ab ineunte ibidem ætate educatus canonicus ibi fuit, cardinalis deinde

vaste édifice existe encore au sud de la basilique, et malgré les mutilations dont il a été si souvent victime, on peut retrouver ses anciennes dispositions; il nous offre un long portique, dont les piliers octogones et les chapiteaux correspondent au XII[e] ou XIII[e] siècle.

D'après Panvinio (*De septem ecclesiis*, p. 241), la constructeur serait Nicolas IV, « qui diu apud eamdem basilicam permansit, palatium suo et canonicorum usui apud eam condidit ».

Les débuts du XIII[e] siècle furent marqués à Sainte-Marie-Majeure par la reconstruction de la chapelle de la Sainte-Crèche, qui était la quatrième ouverte sur la nef gauche en comptant de l'angle occidental. Nous avons vu dans la vie de Grégoire III qu'il y avait là un oratoire pour la sainte relique et nous devons conclure que sous Innocent III on ne la bâtit pas à nouveau. Ce pape avait appelé à Rome Margaritone, un architecte d'Arezzo auquel il confia d'immenses travaux, l'érection de deux palais sur les collines vaticanes, l'église San-Spirito-in-Sassia, la tour des Conti ; à Sainte-Marie-Majeure, il renouvela la chapelle de la Crèche ; « à Sainte-Marie-Majeure, dit Vasari, il fit la chapelle de marbre où est la Crèche de Jésus-Christ. Il y représenta le pape Honorius III de grandeur naturelle; il lui prépara son tombeau avec un art décoratif que les artistes d'alors en Italie étaient loin d'atteindre [1]. »

Vasari ajoute qu'Arnolfo travailla aux sculptures de la chapelle. « Cette chapelle fut une des dernières œuvres de sculpture d'Arnolfo qui s'en occupa aux instances de Pandolfo Ipotecorvo, comme nous l'apprend une épitaphe sur la façade de ladite chapelle. »

On sait que cette chapelle fut démolie et reconstruite avec magnificence par Sixte V, qui voulut conserver les vénérables murs et la fit transporter par Fontana [2]. « Elle était située, dit le grand ingénieur, à 70 palmes (15^{m},51) de la nouvelle position qu'on se proposait de lui donner; elle se composait d'une foule de fragments, mauvais matériaux, vieux, disjoints; elle avait une porte de côté, une fenêtre du côté de l'entrée avec un arc de marbre, une abside ornée de mosaïque. » Malgré le respect des constructeurs pour les anciens matériaux, on a peine à retrouver aujourd'hui l'œuvre du moyen âge sous le vêtement de marbre du XVI[e] siècle.

On peut en voir le plan dans de Angelis (p. 169).

Selon Le Tarouilly, elle mesure exactement la cote de 356 pour sa largeur [1].

Je suis embarrassé d'établir la correspondance entre cette chapelle et le ciborium qui contenait le saint berceau et dont de Angelis nous donne deux reproductions ; la première a ce titre : « S. Gregorii altare quod antiquitus Beatissimæ Virginis dicebatur una cum antiquissimo ciborio et pulcherrimorum varietate lapidum maximo cum artificio constructo in eius ciborii medio Domini nostri Jesu Christi cuna asservatur. » L'édicule, porté sur quatre colonnes de marbre, avait au-dessus la chambre des reliques précédée d'un balcon et surmontée de quatre frontons, de clochetons aux angles et au sommet d'un petit temple octogone. Entre les colonnes du bas s'élevait un autel; devant, un tableau représentait la procession de la sainte Image. Ce ciborium, retouché au XVI[e] siècle, conservait dans ses parties supérieures surtout le caractère du XIII[e] siècle et l'art des Cosmati [2]; je l'attribuerais peut-être au cardinal Jacques Colonna (1287) et à la série de travaux qu'on fit alors dans l'église.

De Angelis donne un autre dessin de ce ciborium qui s'applique à une époque postérieure, après qu'on avait prolongé sur le balcon la chambre des reliques. Cette seconde gravure est accompagnée de cette épigraphe qui confirme notre hypothèse chronologique : « S. Gregorii altare quod anti-

Prænestinus creatus ab Alexandro III palatium prope eam Basilicam condidit pro se, successoribusque episcopis Prenæstinis, quod postea ab eodem pontifice cum multis aliis rebus Basilicæ donatum est. »

1. MILIZIA, p .I, 126.
VASARI, éd. de 1822, p. 16 et 27.

2. FONTANA, *Contignationes Romæ*, 1748, p. 21, tabula LIII. Narratio translationis integri veteris Sacelli SS[mi] Præsepis :

Vetus sacrumque S. Præsepis sacellum... palmis procul 70 positum erat... multis componebatur fragmentis, materiæ non bonæ, veteris, vacuisque plenæ, deinde et per portam, a latere positam aperiebatur, fenestramque habebat e regione ingressus cum arcu marmoreo, fornicem autem musivo, seu tessellato opere ornatum...

1. ADINOLFI, p. 185, parle aussi d'un dessin de l'ancienne chapelle donné par le P. Becilli, dont il semble fournir une reproduction.

2. Voy. au Latran le ciborium de Sainte-Madeleine, tout à fait semblable et portant les armes des Colonna, pl. XXV.

quitus beatissimæ Virginis dicebatur una cum antiquissimo ciborio et pulcherrimorum varietate lapidum maximo cum artificio constructo, in eius ciborii medio per 300 et amplius annis (vers 1300) vetustissimæ B. Lucæ manu depicta Deiparæ virginis colebatur. »

Ce ciborium, qui contenait d'après cela la sainte Crèche et la Madone, s'élevait dans la grande nef devant le chœur.

Au XVe siècle, il restait encore cinq planches de la Crèche renfermées dans une cassette longue et étroite, dont le dessus représentait en relief d'argent doré la vie de la sainte Vierge. Une inscription par derrière indiquait la date de 1289 et le donateur Jacques Colonna dont on y voyait les armes[1].

Dans la nef, il y avait un autre ciborium pour les saintes reliques, assez semblable et qu'avaient donné en 1256 Jean Capoccio et sa femme Vinia; il s'élevait sur six colonnes dont quatre de porphyre, il portait de côté les images des donateurs offrant l'édicule à la sainte Vierge et cette inscription : « *Iacobus Johannis Capoccii et Vinia uxor eius fecerunt fieri hoc opus pro redemptione animaram suarum anno Domini MCCLVI.* » Ce ciborium offre beaucoup d'analogie avec le précédent, dont Onofrio[2] avoue qu'il n'a pu découvrir l'auteur et dont nous avons fait honneur au cardinal Colonna. Il avait été retouché au XVIe siècle, comme il était facile de le reconnaître dans la forme des frontons qui n'offraient plus le style original.

Une cloche, qu'on a depuis peu transportée dans les jardins du Vatican, porte la date de 1289 et cette inscription : « *Ad honorem Dei et Beate Marie Virginis ista campana facta fuit per Alfanum postmodum in anno Domini MCCLXXXIX renovata est per Dominum Pandulfum de Sabello pro redemptione anime sue — Guidoctus Pisanus et Andrea eius filius me fecerunt*[3]. » Les personnages mentionnés sont très connus de l'histoire : Alfano est le trésorier de Calixte II; Pandolfo Savelli, sénateur de Rome et frère d'Honorius IV; Guidotto, un des fondeurs du moyen âge qui a laissé le plus d'œuvres et de renommée[1].

1. BARBIER DE MONTAULT, *Œuvres*, I, p. 381.
2. Quis vero id ferculum quo Beatissimæ Virginis imago clauditur e nobili marmore factum extruxerit mihi incompertum est.
DE ANGELIS, p. 86.
3. ARMELLINI, p. 387.

Aux travaux des Cosmati, il faut joindre le monument de Gonsalvo, évêque d'Albano (1299), œuvre de Giovanni et, nous pouvons ajouter, un véritable chef-d'œuvre. « *Hoc opus fecit Ioannes magistri Cosmæ civis romanus*[2]. »

Le règne de Nicolas IV (1288-99) fut, pour Sainte-Marie-Majeure comme pour Saint-Jean de Latran, une époque de grande restauration[3]; la partie absidale fut entièrement remaniée, peut-être le déambulatoire démoli et une tribune simple dont l'ouverture ne correspond qu'à la largeur de la grande nef élevée à la place. Si l'on compare l'abside, que j'ai encore pu dessiner et mesurer au Latran avant les dernières démolitions, avec le dessin de la façade occidentale de Sainte-Marie-Majeure conservée dans les anciennes gravures, on sera frappé de l'identité; les pans de l'abside, les colonnes aux angles, les arcades sur chaque face qui contiennent des fenêtres ogivales, les modillons, etc., offrent des éléments d'une architecture absolument contemporaine et des preuves d'un même travail.

De cette restauration doit dater la disparition de l'antique *schola-cantorum* qui s'avançait dans la grande nef en avant de l'iconostase; les ambons qu'on y avait rattachés au XIIe siècle furent relégués le long des grandes colonnades, l'iconostase de Pascal Ier supprimée et ses colonnes de porphyre employées à d'autres usages.

Je suppose que le mobilier de marbre de l'église qui était resté de l'époque carlovingienne fut renouvelé; ce fait semble clairement ressortir de la présence des marbres d'un ciborium du temps d'Adrien Ier dans les *oculi* du XIIIe siècle de la façade.

Les travaux du XIIIe siècle ne furent pas restreints à la partie occidentale de la basilique; ils s'étendirent dans le reste de l'édifice; il me semble

1. Une cloche porte son nom à Saint-Pierre.
2. NIBBY, p. 397.
D'AGINCOURT, p. 51.
CAVALCASELLE et CROWE, *Storia della pittura*, I, p. 160.
3. ROHAULT DE FLEURY, *Le Latran*, p. 180, pl. XIV.

reconnaître parmi les chapelles du flanc septentrional de l'église, dans celle consacrée à saint Michel, une abside à pans du même style que la grande tribune. Les roses de la grande façade appartiennent comme sa mosaïque à cette époque.

Ugonio a encore pu lire près de la porte à main droite de la tribune une inscription qui donnait une grande idée des travaux de Nicolas IV à Sainte-Marie-Majeure, et qu'il rapporte ainsi :

QUARTUS PAPA FUIT NICOLAUS VIRGINIS ÆDEM
HANC LAPSAM REFICIT, FITQUE VETUSTA NOVA
PATER APOSTOLICUM SERVET FRANCISCUS ALUMNUM
PROTEGAT OMNIPOTENS MATRE VOLENTE BEET.

Les mosaïques qui nous sont restées de cette époque nous en laissent surtout un grand souvenir. Celle de la tribune est d'une beauté incomparable. Au centre, dans un médaillon, elle nous montre, en stature colossale, le Sauveur qui vient de faire asseoir Marie sur son trône et qui lui pose la couronne sur le front. Au bas du médaillon se pressent les troupes angéliques et se déroule cette inscription qui célèbre le triomphe de la virginité : « *Maria virgo assumpta est ad etherum thalamum in quo Rex regum stellato sedet solio. Exaltata est sancta Dei Genitrix super choros angelorum ad cœlestia regna.* »

Derrière les anges sont agenouillés d'un côté le pieux Nicolas IV et de l'autre le cardinal Colonna, les deux ordonnateurs de l'ouvrage; figurés d'une dimension supérieure, viennent ensuite, pour assister à la fête céleste, saint Pierre, saint Paul, saint François, puis les deux saints Jean et saint Antoine. Des enroulements, dans le genre de ceux de Saint-Clément, se développent au-dessus de leurs têtes. Une sorte de parasol surmonte toute la composition, comme dans le couronnement de Sainte-Marie-in-Transtevere.

Enfin dans le bas s'étend une longue rivière à laquelle deux personnages allégoriques fournissent les eaux en y versant des urnes. Des barques, des cygnes en sillonnent le cours et des personnages nus s'y livrent à la pêche ou à des exercices nautiques; au centre s'élève la cité bienheureuse avec les élus et le chérubin. Des scènes du même genre ornent le bas de la mosaïque du Latran et doivent avoir, sinon dans leur exécution, du moins dans leur inspiration, une source antique. Elles se retrouvaient dans la coupole de Sainte-Constance [1] et rappelaient peut-être les travaux apostoliques comparés à des pêches mystiques. Les allégories du fleuve, les personnages nus n'appartiennent pas au moyen âge, qui a dû les respecter sur la tribune primitive que M. Müntz ne croit pas avoir été démolie [2]. Jean Diacre, au XIIe siècle, les mentionne déjà.

Au-dessous de cette bande, dans les intervalles des fenêtres ogivales, de petits tableaux représentent des sujets de la vie de la sainte Vierge, l'Annonciation, la Nativité, les Mages, la Purification, et au centre, plus large que les autres, l'image de la Dormition, d'après la donnée byzantine [3].

C'est le moment aussi de rappeler la belle mosaïque qui orne la façade de l'église et qui se trouve à demi cachée sous l'ombre de la loggia moderne.

Cette mosaïque s'étend sur la voussure, la guglia comme on l'appelait au moyen âge, et sur la surface où s'ouvrent les oculi.

Dans la voussure, le Christ est assis au centre dans une auréole, entouré de quatre anges adorateurs; il bénit et tient un livre avec cette légende : « *Ego sum lux mundi;* » à sa gauche s'avancent saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint André; à sa droite, la sainte Vierge, saint Paul, saint Jacques et un saint dont le nom a disparu sous la construction moderne.

Sous les pieds du Sauveur on lit cette épigraphe :

PHILIPP. RUSUTI FECIT HOC OPUS.

Il est clair qu'elle nous donne le nom de l'auteur, mais de l'auteur seulement de la voussure, dont le style me paraît assez différent de la mosaïque inférieure. Celle-ci est moins archaïque, plus historiale, si je puis dire, et elle marque une époque et un art plus avancés; elle doit, comme le fait M. Barbey de Jouy [4], être attribuée à Gaddo Gaddi. Ce Florentin vint travailler à Rome en 1308, et termina cette façade commencée avant

1. Garrucci, pl. CCIV.
2. M. Müntz, *Notes sur les mosaïques chrétiennes*, p. 9. Clausse, *Basiliques*, II, p. 447.
3. Valentini, pl. LV.
4. *Les mosaïques chrétiennes de Rome*, p. 118.

lui; le texte de Vasari est très explicite[1]. On y voit les armes des Colonna.

Cette dernière partie de la mosaïque est partagée en quatre tableaux, qui nous rappellent la merveilleuse fondation de la basilique. Dans le premier, Libère endormi voit en songe la Madone entourée d'anges qui lui révèle la position qu'elle veut pour son église. « Fais-moi, dit la légende explicative, une église sur la montagne à l'endroit que la neige indiquera. »

Dans le second tableau, elle apparaît de même au patricien Jean : « Quand la même nuit elle apparut au patricien Jean, lui disant de même aux nones d'août. »

Dans le troisième, Jean va au Latran faire part de sa vision au pape, qui le bénit : « Quand Jean le patricien alla chez le pape Libère à cause de la vision qu'il avait eue. »

Enfin Libère monte à l'Esquilin, entouré d'une grande pompe; une neige abondante, versée par le Sauveur et sa mère, tombe sur le sommet de la colline et marque devant le pape la place de la future basilique[2].

Au XIII[e] siècle, les chapelles se multiplièrent aux flancs de l'église; les confréries y avaient leurs sanctuaires et lui étaient ainsi matériellement attachées. Nous savons par une inscription que la chapelle du Gonfalon fut refaite en 1326 : « Anno Domini MCCCXXVI mense septembris die VII Dominus Angelus de Tineosis, Episcopus Viterbiensis et Domini Papæ in urbe vicarius consecravit hanc capellam Racommendatorum Beatæ Mariæ... » Il y avait aussi dans la même nef la confrérie du Sauveur, contemporaine de la précédente. Je ne suppose pas que ces chapelles, groupées autour de la basilique comme des filles sous le manteau de leur mère, fussent toutes de mêmes forme et dimensions dans le genre de celles d'aujourd'hui; elles étaient au contraire fort variées et telles que les plans du Latran ou de Saint-Pierre nous les présentent autour de ces églises.

Parmi les travaux du XIV[e] siècle nous devons noter la reconstruction du clocher en 1376 sous Grégoire XI. On sait l'état de délabrement où Rome était tombée pendant l'absence des papes, et Grégoire, parmi les ruines, dut relever celle-ci. Certains auteurs lui attribuent sa fondation; mais Platina et Onofrio se servent du mot de restitution, qui est plus exact, car cette tour doit dater au moins d'Eugène III et de la construction du portique.

Le XV[e] siècle apporta beaucoup d'embellissements à Sainte-Marie-Majeure; Eugène IV refit le toit, Nicolas V restaura le palais pontifical, c'est-à-dire qu'il dut construire au-dessus des portiques du moyen âge l'élégante loggia que nous voyons paraître dans la fresque de Sixte V. Platina dit : « Ædificavit ædes pontificias apud Sanctam Mariam ad Præsepe. » Panvinio : « Claustrum, porticum, cubicula, triclinia, cameras ibidem extruxit. » Nous verrons par le style du portique qu'il est impossible de le supposer de la Renaissance; du reste, Nicolas V, dans sa bulle, ne s'attribue pas à lui-même la construction intégrale, mais seulement d'importants travaux d'agrandissement :

« Pour l'érection et agrandissement du palais apostolique que nous avons dernièrement en grande partie (magna ex parte) construit, nous ferons démolir quelques maisons où résidaient des chanoines et clercs de cette église, et nous leur donnons comme compensation deux maisons, la chapelle Sainte-Agnès, les jardins et une demeure au monastère de Sainte-Praxède, de l'ordre de Vallombrose. »

Quels qu'aient été les travaux de Nicolas et leur magnificence, il semble, d'après ces mots d'un *Livre des merveilles*, qu'ils soient restés inachevés (1515) : « Palatium S. Mariæ Majoris a Nicholao V inchoatum, opus sumptuosi nimium et imperfectum, quod quidam pro ut erat tua beatitudo (Jules II) exornavit, ac portis ac valvis et fenestris et aliis necessariis rebus munivit[1]. »

1. Ed aiutando a finire alcune storie che sono nella facciata di S. Maria Maggiore di musaico, migliorò alquanto la maniera, e si parti per un poco da quella greca... (*Vita di Gaddo Gaddi*, éd. de 1822, I, p. 37).

Sur la façade de l'Ara-Cœli, on avait peint des sujets de la vie de saint François, qui paraissent à peu près du même temps et dont j'ai retrouvé quelques fragments sur le retour.

2. VALENTINI, pl. CIII. PARKER, photographies.

LE TAROUILLY, pl. CCCXII.

1. ALBERTINI, *Opusculum de mirabilibus*, éd. de 1515, f° 25[vo].

MÜNTZ, *Les arts à la cour des papes*, I, p. 144.

Le principal bienfaiteur de Sainte-Marie-Majeure, au XVe siècle, fut le cardinal d'Estouteville; évêque d'Angers en 1439, cardinal en 1439, archevêque de Rouen en 1455, il fut aussi archiprêtre de notre basilique, titre sans doute qui lui inspira des largesses en sa faveur. Il acheva le campanile. Il ouvrit deux portes à l'occident pour mettre l'église en plus facile communication avec la ville; il construisit ou plutôt restaura une chapelle sous le vocable de saint Michel, une chapelle sous le vocable de saint Pierre ès Liens, dotée d'une chapellenie. Il donna 1050 ducats d'or pour l'acquisition de domaines dont le revenu devait être appliqué à des suffrages pour le repos de son âme.

Le ciborium du maître-autel, dont de Angelis nous a conservé le dessin, est un chef-d'œuvre d'élégance et fut dû aussi à sa générosité. L'édicule élevé au-dessus de la confession était érigé sur un soubassement haut de six degrés et sur quatre colonnes de porphyre. Ces quatre colonnes, qui sont entrées dans la construction du nouveau ciborium, portaient des arcs ornés de festons, des pilastres garnis de niches et de saints; un attique sculpté de bas-reliefs, le principal rappelant le miracle de la neige, des pilastres aux angles; enfin, au sommet, des frontons circulaires et une coupole. Le Tarouilly, d'après le style de l'architecture, l'attribue à Sangallo[1].

Les armes du cardinal donateur y rappelaient sa générosité. D'Estouteville construisit un autre ciborium plus simple.

Il serait inutile de rechercher aux voûtes en briques des nefs et des transepts ses armoiries de marbre qui attestaient la restauration entreprise aux frais du cardinal-archiprêtre. Sainte-Marie-Majeure a été tellement renouvelée sous le pontificat de Benoît XIV qu'il n'y a plus trace de ces insignes.

Que reste-t-il de ces travaux? « Pour tout souvenir, dit Mgr Barbier de Montault[2], je noterai au linteau d'une porte du baptistère et à la partie supérieure du clocher les armoiries en mosaïque ou sculptées du cardinal, son portrait dans la sacristie et dans la cour de la *canonica* les débris dispersés de son tombeau historié et de sa statue funéraire revêtue des ornements pontificaux. Il y a aussi les bas-reliefs qui ornaient le ciborium et qu'on a utilisés dans la nouvelle décoration du chœur. »

1. Le Tarouilly, pl. CCCXI, p. 640.
De Angelis, p. 93, etc.
2. *Œuvres complètes*, I, p. 8.
Voy. aussi les bas-reliefs qui ornaient le ciborium, qu'a publiés Valentini, pl. XCVI et suiv.

Alexandre VI, qui avait été aussi archiprêtre de la basilique et qui occupa le trône pontifical de 1490 à 1503, fit exécuter, dit-on, par Giuliano da Sangallo le beau soffite de la grande nef déjà commencé par son oncle Calixte III; on prétend que ce soffite fut doré avec le premier or venu d'Amérique et offert à la sainte Vierge par le roi d'Espagne Ferdinand et sa femme Isabelle.

Peut-être à cette époque, les arcades des nefs furent supprimées; en tout cas l'entablement et la décoration de l'attique concordent avec le style du plafond.

Il faut croire que les barbares qui saccagèrent Rome en 1527 ne causèrent pas ici de pertes sensibles; du moins l'histoire n'en a pas signalé. On sait seulement qu'ils dépouillèrent de ses pierres précieuses le cadre de la Madone.

Quelques années plus tard, plusieurs chapelles furent construites par des cardinaux-archiprêtres et par d'autres personnages illustres. Nous citerons la chapelle Sforza, commencée en 1560 par le cardinal Guido Ascanio sur les dessins de Michel-Ange, et terminée par le cardinal Alexandre son frère sous la direction de Giacomo della Porta.

Vers 1565, le cardinal Frédéric Cesi fit construire une chapelle assez considérable par Martino Lunghi.

En 1574, le cardinal Montalto, depuis Sixte V, éleva un monument de somptueuse apparence à Nicolas IV[1].

L'année suivante, Grégoire XIII, voyant le portique reconstruit par Eugène III dans un véritable état de ruine, le démolit et le releva. Dans ce travail, les huit anciennes colonnes furent employées, elles furent seulement accouplées. Grégoire XIII ajouta sur la frise cette nouvelle inscription rappelant le mauvais état du portique, sa reconstruction et le percement de la voie publique

1. Le Tarouilly, p. 609.

qui conduit de là au Latran; elle était tracée en deux lignes :

Gregorius XIII pont. max. Eugenii labentem porticum dejecit et magnificentius restituit — viam ad Lateranum aperuit an. jubilœi MDLXXV.

Vers la fin du règne de Grégoire XIII et au commencement de celui de Sixte V, on relégua les ambons des nefs, la schola-cantorum fut détruite, on laissa subsister le maître-autel tel que l'avait laissé d'Estouteville, et les deux ciboires.

Le cardinal Montalto, peu de mois avant d'être élevé au pontificat, commença une vaste chapelle sur les plans de Domenico Fontana en l'honneur de la sainte Crèche. Pour lui donner une entrée plus imposante, l'architecte ne craignit pas de rompre la colonnade, de couper l'entablement, de supprimer trois entre-colonnements, en écartant deux colonnes et en les surmontant d'une arcade qui a son imposte sur l'architrave. Il est notoire, d'après l'examen des lieux, que l'entablement existait préalablement, et que les arcades antiques étaient enlevées depuis plus d'un siècle. On eut plus de respect pour la chapelle de la Crèche, qui fut transportée d'une distance de 15 mètres à sa nouvelle place à l'aide d'artifices fort ingénieux. On voit d'après ce détail, rappelé par Fontana, que l'emplacement était tout à fait changé; nous savons du reste qu'on démolit pour la chapelle moderne deux anciennes chapelles, dédiées à saint Philippe et à sainte Barbe [1].

En 1587, Sixte V fit élever aussi par Fontana l'obélisque qui gisait près du mausolée d'Auguste. Il fut posé derrière l'église dans son axe, sur une place qu'on avait préparée et sur laquelle débouche la longue rue qui se prolonge jusqu'au Pincio.

Le cardinal Pinelli, voulant préparer son tombeau, fit établir sous le maître-autel une chapelle qu'il orna avec magnificence (1699). Il fit à la même époque exécuter les fresques de la voûte du chœur; il restaura aussi la mosaïque de Sixte III.

Paul V ne voulut pas rester au-dessous de Sixte V comme munificence à Sainte-Marie-Majeure et il résolut d'élever en face de sa chapelle celle destinée à la Madone de Saint-Luc; il choisit pour architecte Flaminio Ponzio, auquel il n'imposa aucune limite de dépense. Deux années suffirent pour achever la nouvelle chapelle, aussi riche qu'élégamment ornée. Le pape, après l'avoir consacrée le 27 janvier 1613, y transporta en procession solennelle l'image miraculeuse, qui fut enchâssée au-dessus de l'autel dans un cadre d'or et de pierreries. Cette chapelle fut appelée de son fondateur Pauline-et-Borghese, elle est accompagnée de dépendances et de logements.

Paul ne borna pas là ses travaux; il chargea Ponzio de lui faire un projet pour la décoration de l'abside, un portique droit qui ne fut jamais exécuté [1].

Du côté de l'est, il fit construire par le même architecte, à la suite du portique d'entrée de l'église, un grand corps de bâtiment comprenant la sacristie avec toutes ses dépendances et le chœur d'hiver. Un bâtiment semblable, destiné à loger les chanoines, fut projeté de l'autre côté, mais ne fut pas exécuté.

Une gravure de l'abbé de Angelis (1621) nous montre un projet d'achèvement qui peut être celui de Ponzio; non seulement en l'exécutant on devait répéter le corps de bâtiment de la sacristie, mais on pensait construire un second campanile pareil au premier.

Enfin Paul V (1614) fit élever par Carlo Maderno, en face de l'église, une belle colonne corinthienne prise dans la basilique de Constantin, pour servir de piédestal à une statue de la sainte Vierge.

Il avait fait préparer son tombeau dans la chapelle Pauline; il reçut aussi comme témoignage de reconnaissance du chapitre l'honneur d'une statue de bronze, qui lui fut élevée dans le vestibule attenant au baptistère.

Vers 1672, Clément X fit poursuivre la façade postérieure laissée inachevée par Flaminio Ponzio. Bernin avait fait un projet pour l'abside que Le Tarouilly a retrouvé et dont l'effet eût été certainement préférable; il se composait d'un portique demi-circulaire enveloppant extérieurement la

1. *Ms. della Vallicellana,* cité par Adinolfi, t. II, p. 191 : « Duo antiqua sacella SS. Philippi et Jacobi et Barbaræ solo æquata fuerunt pro construenda cappella Præsepis. »

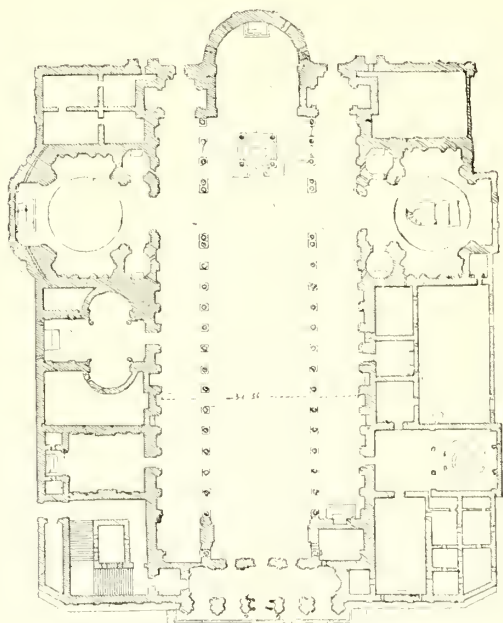
1. Le Tarouilly, p. 612, pl. CCCIV.

tribune et rappelant, chose singulière, sans que l'auteur en eût la pensée, le déambulatoire antique.

En 1725, restauration d'une partie du palais pontifical.

Vers 1740, le cardinal Francesco Negroni commença la façade orientale, le bâtiment projeté par Paul V, et qui devait répéter celui de la sacristie.

Benoît XIV (1743) entreprit une restauration complète de la basilique; malheureusement ce



Plan actuel de Sainte-Marie-Majeure (d'après Valentini).

grand pape n'avait pas, dans les artistes de son temps, des instruments dignes de sa munificence, et les dépenses qui furent faites alors eurent, au point de vue du bon goût, les plus déplorables résultats. Il abaissa le presbytère, renouvela l'autel, le ciborium, fit installer les orgues. Dans les nefs il découvrit et répara le beau pavé de mosaïque qu'on avait recouvert d'un dallage grossier. Il renouvela les bases et les chapiteaux des colonnes qui reposent sur des socles; des pilastres de marbre furent ajoutés sur le mur des bas côtés. Il refit la toiture de la grande nef, les stucs, peintures, dorures.

A l'extérieur, et c'est là que son architecte Ferdinando Fuga fut le plus mal inspiré, on démolit le portique d'Eugène III et de Grégoire XIII pour construire celui qu'on voit maintenant, sans unité, sans grandeur, et la loge au-dessus qui, sous un masque d'architecture théâtrale, cache la vénérable façade du moyen âge et ses mosaïques.

Les successeurs de Benoît XIV n'apportèrent à la basilique aucune innovation importante.

En 1825, Léon XII transforma en baptistère une chapelle consacrée à l'Assomption et qui servait aux chanoines de chœur d'hiver. Il restaura aussi la mosaïque de la façade.

Enfin, en 1874, lorsque le nouveau quartier fut construit dans les environs, on fit des démolitions aux abords et la rue delle Quattro Fontane eut sa pente très adoucie.

Pour résumer cette longue nomenclature de dates par les noms des principaux bienfaiteurs, nous pouvons dire que l'histoire de Sainte-Marie-Majeure a ses grandes époques marquées par le souvenir de Libère, Sixte III, Adrien I[er], Pascal I[er], Eugène III, Nicolas IV, d'Estouteville, Grégoire XIII, Sixte V, Paul V et Benoît XIV. A ces mémoires se rattachent les siècles antiques, moyens et modernes qui ont dépensé tant de trésors en son honneur[1].

DESCRIPTION

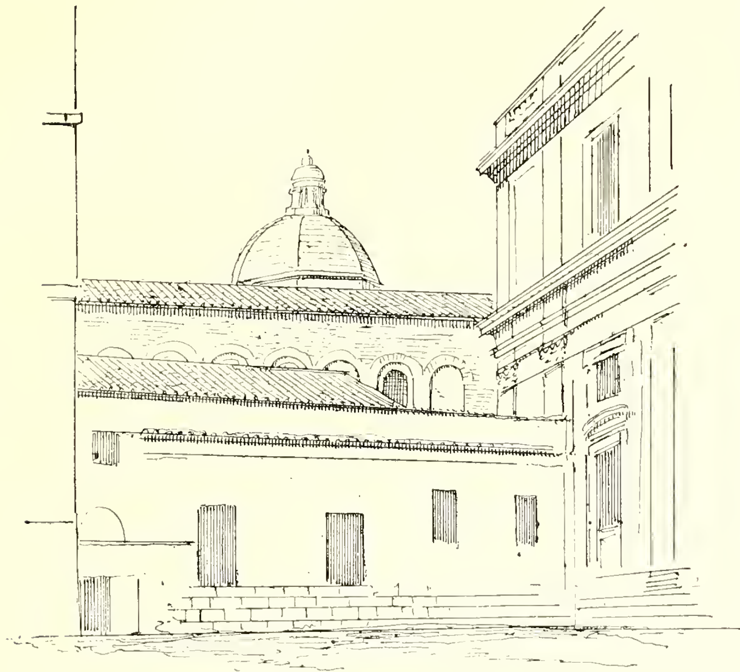
Les données historiques qu'on vient de lire, quoiqu'elles renferment souvent en elles-mêmes la description des états successifs de la basilique, doivent être accompagnées d'une explication des planches qui la complétera; ce supplément est d'autant plus nécessaire que, dans les restaurations que nous avons essayées, certaines choses pourront étonner et ont besoin d'être justifiées.

Planches I et II. — Perspective et plan restauré de la basilique et des environs. — On trouvera dans notre perspective l'auguste basilique dont les attiques primitifs existent encore avec leurs arcs antiques et qui, d'après cela, est encore aujourd'hui

1. Pour l'histoire de Sainte-Marie-Majeure, M. Stevenson m'indique les manuscrits de Bianchini, *Schede ms. della biblioteca Vallicellana;* cardinal Sirleto, *Storia della basilica*, bibl. Chigi; et une troisième histoire anonyme et manuscrite.

ce qu'elle était au IVe ou au Ve siècle. M. Hubsch a constaté dans ces murs l'emploi de briques très soignées, cunéiformes, longues, régulières, aux grands arcs qui accusent selon lui une construction libérienne.

Il était difficile dans notre vue d'ensemble de ne commettre aucun anachronisme. Nous avons ainsi réuni, dans le même tableau, le quadriporticus dont il est question au IXe siècle et qui dut subsister jusqu'au XIIe, avec l'abside de Nicolas IV où ne paraît plus le déambulatoire antique. Celles du flanc nord avaient déjà été presque toutes renouvelées à l'époque du plan de l'abbé de Angelis. D'après les chapelles que ce plan nous signale, il y avait de ce côté Saint-Paul, Saint-Pierre-ès-Liens, la Sainte-Crèche, Saints-Philippe-et-Jacques que Sixte V démolit pour sa chapelle, la chapelle du Gonfalon, qui avait été refaite en 1326, — Saint-Michel dont le plan porte le caractère du XIVe siècle, etc.; à l'extrémité de ce côté, le campanile, œuvre peut-être d'Eugène III, plonge dans les vieilles nefs de la basilique et relève plus haut que toutes les autres tours romaines ses murailles brillantes de faïences vertes, de marbres blancs sur le fond pourpré de la brique.



Arcades antiques de la nef (vue du côté du nord).

Les constructions attachées au flanc méridional de la basilique étaient beaucoup plus considérables, mais ne sont pas moins incertaines. Le plan de Bufalini marque à cet endroit de vastes bâtiments — reliés entre eux — et accompagnés de cours. Dans l'exemplaire que j'ai calqué à la bibliothèque Barberina, on remarque des portiques dans la cour centrale. J'observerai à cette occasion que cet exemplaire paraît plus authentique que celui publié depuis peu à Rome et dans lequel ce détail intéressant ne figure pas.

On peut encore avoir idée de l'importance de ces constructions d'après la fresque de la Bibliothèque vaticane, qui nous fournit une vue absidale de la basilique et du palais pendant les grandes démolitions de Sixte V. On y observe entre l'église et le palais des murailles immenses démantelées, des arcades, etc. On verra de quelle façon nous avons interprété ces documents, et le plan que nous supposons. Nous avons restitué la cour intérieure en ajoutant un autre portique, perpendiculaire au premier, et qui la sépare en deux parties.

Nous avons donné à ce quadriporticus ou atrium la largeur du portique actuel, nous avons supposé que, le narthex de l'église formant un de ses côtés, chaque galerie avait précisément le même nombre de colonnes que sous Eugène III.

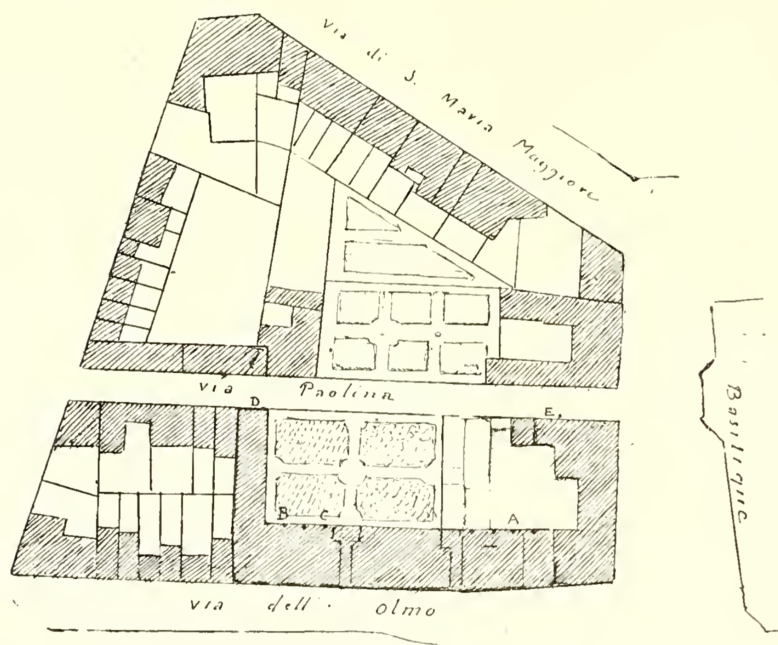
Le secretarium devait se trouver comme à Saint-Pierre et à Saint-Jean-de-Latran à gauche en entrant dans le narthex. Nous ne croyons pas que les bâtiments entourant l'atrium fussent ni étendus, ni élevés; il n'y avait à ces abords que la porterie ou des parloirs.

Le corps de l'église, son chevet, son accès se peuvent ainsi restituer aisément. Les constructions latérales sont plus incertaines et se confondent dans les variations séculaires qu'elles ont subies.

Les abords de l'église pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle ne furent garnis que de bâtiments misérables qui n'étaient sans doute plus ceux du moyen âge. Dans les vues nombreuses que ces époques nous ont laissées nous pouvons à peine y

distinguer quelque trace d'une architecture ancienne comme étaient les arconcelles, les portiques, les doubles fenêtres. Il n'y a rien que de pauvre, de récent et d'indigne de la basilique.

Le plan de Bufalini, les anciennes vues sont plus explicites en ce qui concerne le palais pontifical. Sur le plan de Pirro Ligorio on distingue bien les grandes arcatures qui ornaient la cour, on les retrouve aussi sur la fresque de Sixte V avec la loggia supérieure que nous avons restituée sur notre perspective, bien qu'elle soit d'une époque inférieure à celle où nous nous plaçons.



État actuel du lieu où s'élevait le palais pontifical.

Pour ce palais, nous avons mieux que des images et les murs nous ont conservé des restes qui nous ont prêté des points de repère intéressants dans notre restauration. Nous nous sommes trouvé à Rome pendant les travaux qu'on y exécutait en 1874 et qui ont facilité ces observations; nous transcrivons ici ces observations, d'après les notes prises alors et qui ont servi de base à notre tracé : « J'ai commencé mon exploration à la via Paolina; on y fait des déblais considérables; un ouvrier travaillait au point E à côté d'un mur qui traverse la rue et qui se trouve à 16 mètres de l'angle de la place. De là, pourtournant les bâtiments actuels, je me suis avancé vers le midi jusqu'en A. Là se dressent de robustes piliers octogones, soutenant plus de trois arcades; je retrouvai dans les fouilles un fragment de leur chapiteau (pl. VI). Il y avait aussi plusieurs tronçons de colonnes de marbre uni de 60 centimètres de diamètre, un chapiteau dorique grec qui paraît correspondre à cette mesure, un fragment de petite colonne cannelée, etc. Les murs qu'on a mis à nu sous les arcades paraissent antiques, mais ne concordent pas avec leur plan et devaient être enterrés au moyen âge.

« J'ai ensuite fait le tour en reprenant la via Paolina et longeant le mur de soutènement de la cour de la caserne où je n'ai rien vu d'ancien; mais en arrivant au point D, on distingue facilement une arcade dessinée par une craquelure qui paraît de la largeur des premières arcades et dont l'imposte règne avec la leur.

« Au delà, toutes les maisons sont chétives, basses, ne m'ont paru rien offrir d'ancien; leur mesquinerie contraste avec le mur mitoyen de la caserne qui s'élève à une grande hauteur et marque ainsi la noblesse de son origine. J'ai poursuivi mon exploration par la via dell'Olmo, puis pénétré dans la cour de la caserne. Je n'y ai d'abord vu du côté de l'ouest que l'arcade qui s'y dessine; mais, en longeant le mur, j'ai aperçu au point C un débris de moulure, oublié dans la maçonnerie, où j'ai cru reconnaître la cymaise des chapiteaux des grands piliers; quelques pas plus loin, j'ai acquis la conviction en retrouvant un fragment de cette même moulure beaucoup plus complète et servant de support à une inscription de 1725 qui rappelle la restauration du palais (B) : « *Anno jubilei MDCCXXV tota hæc superior occidentalis pars domus in fundamentis accurate recognita et restaurata fuit.* » Je ne pouvais plus douter que le portique dont j'avais constaté la position des premières arcades à l'autre extrémité de la cour ne s'étendît jusqu'ici. C'était donc l'existence de douze arcades qui m'était révélée, arcades qui s'adaptaient parfaitement aux mesures de la cour; l'une d'elles, chose notable,

correspondait avec l'axe même de l'entrée actuelle de la caserne. Ces portiques se retournaient vers la rue Paolina, comme l'indique le cintre qu'y retrace une craquelure de la maçonnerie.

« Il résulte de ces observations que nous sommes ici en présence d'un portique de 75 mètres de longueur et d'un édifice grandiose auquel on ne peut supposer une destination privée, mais dans lequel on est obligé de reconnaître le vieux palais pontifical de Sainte-Marie-Majeure.

« Son plan, ses trois portiques sont indiqués dans Bufalini, qui, par erreur, a placé à l'est celui que nous venons de retrouver. »

C'est d'après ces observations que nous avons tracé notre plan et notre perspective, où nous avons rendu, au sommet des murs, les créneaux et l'appareil militaire presque inséparables des édifices du moyen âge.

Devant ce palais passe la via dell'Olmo dont le nom doit rappeler un arbre séculaire, comme celui dont il est souvent question dans l'histoire du Latran. Elle le sépare du cloître de Sainte-Praxède et de la maison voisine du cardinal titulaire [1].

Sainte-Praxède était autrefois pour Sainte-Marie-Majeure un des monastères que l'on groupait autour des principales basiliques comme une marque d'honneur. On croit qu'elle fut fondée dès le ve siècle, mais elle fut reconstruite sur un plan et même sur un emplacement différents par saint Pascal. Nous l'avons figurée dans notre plan avec son abside encore tapissée intérieurement des mosaïques du IXe siècle, son campanile où l'on voit des peintures de martyres [2], et la curieuse clôture des fenêtres, enfin son cloître tangent à l'abside. Les galeries de ce cloître ont été refaites, sauf les deux faces qui regardent la place de Sainte-Marie-Majeure [3].

Un document de 998 mentionne ce monastère sous le vocable des saints Laurent, Adrien, Praxède et Agnès, monastère qu'on appelait aussi *ai Due Forni*.

Il est question, en 1195, du monastère de Sainte-Praxède.

La chapelle de Sainte-Agnès était distante néanmoins de Sainte-Praxède; nous en conservons l'autel au musée du Latran [1], avec cette épigraphe : « *Deo ad honorem beatorum martyrum Agnetis virginis et Alex. pp. obtulit pratum Marcus abbas monasterii huius Sanctæ Praxedis.* »

La via *ai Due Forni* était celle qui longe Sainte-Praxède; c'était le lieu, à cause des degrés, qu'on appelait « Juxta gradatas » : « Monasterium quod ponitur juxta gradatas... a primo latere via quæ ascendit per grados et ducit ad basilicam Sanctæ Dei Genitricis... »

Nous avons recherché les lignes de ces vieux bâtiments conventuels auxquels appartenaient de beaux jardins plantés d'oliviers, puis, relevé par derrière, les demeures fortifiées des Frangipani [2] que Panvinio nous montre voisines de Sainte-Praxède [3].

En portant nos regards plus loin sur notre perspective, au delà des bâtiments de ce monastère, au delà de l'édicule qui abrita plus tard la colonne d'Henri IV, sous quatre colonnes de granit [4], nous rencontrons un autre monastère de Sainte-Marie-Majeure, celui de S. Andrea, incorporé aujourd'hui dans le cloître de S. Antonio dont on a fait un hôpital militaire.

C'est près de là, derrière S. Antonio, selon le plan de Bufalini, que s'élevait l'antique église de S. Andrea — catabarbara-patricia. Saint Grégoire le Grand y prononça une homélie qui porte ce titre : « Habita in basilica S. Andreæ post Præsepe. » Léon III la restaura. Elle est désignée dans une bulle de Léon IX : « Monasterium S. Andreæ quod vocatur exajulum situm Romæ juxta Ecclesiam SS. Dei Genitricis Mariæ semper virginis quæ vocatur ad Præsepe. »

1. Instrument de 1225 : « Giusta la porta del reclaustro del monastero di S. Prassede quando entri nel palazzo del Cardinale. »
2. Armellini, p. 559.
3. Adinolfi, p. 143.
Panvinio, dans les *Sette chiese* : « Extat antiquum monachorum claustrum quod ex antiqua inscriptione liquet Benedictus presbyter cardinalis huius tituli fabricavit Gregorio VII pontifice. »

1. *La Messe*, I.
2. Bianchini, *Ms. della Vallicellana*, F. t. IX, n° 2.
Adinolfi, p. 146.
3. Habuerunt quoque Frangipani, domos prope S. Praxedem.
Adinolfi, p. 127.
4. De Laurière, *Bulletin monumental*, 1883, p. 28.

On sait que cet édifice fut détruit au XVIe siècle, et qu'il ne nous en reste que des dessins[1].

L'église actuelle de S. Antonio doit son origine au cardinal Pierre Capocci, qui légua, en 1259, les fonds nécessaires pour l'érection d'un hôpital. L'intention fut mise à exécution par le cardinal Ottone, évêque de Tusculum, et Giov. Orsini, depuis Nicolas III, souvenirs inscrits sur la porte en caractères gothiques. Cette porte conserve encore le style de cette époque et les curieux sphinx, imitation égyptienne, qui supportent les colonnettes. S. Antonio fut renouvelé à la fin du XVe siècle par le cardinal Fazio Santorio, qui construisit le palais et les greniers voisins. Elle a trois nefs divisées par des piliers[2].

L'église était accompagnée de maisons particulières, comme l'indique ce document de 1441 des archives vaticanes : « Unam domum cum horto quæ posita est in regione Pineæ cui ab uno latere est res ecclesiæ S. Antonii majoris de Urbe, ab alia est domus Joannis Palutii Petri Victoris, ante est via publica[3]. » On verra ces fabriques dans le haut à gauche de notre vue.

Enfin, si le cadre trop restreint de notre planche nous permettait de regarder jusqu'à l'horizon, nous apercevrions, après Saint-Eusèbe, Saints-Pierre-et-Marcellin, l'aqua Marcia, et, derrière l'aqueduc de Claude, les gigantesques et somptueux édifices du Latran.

Planche III. — Façade principale. — Nous offrons ici la restauration de la façade orientale dans l'état antérieur à la réfection du portique par Grégoire XIII.

Sous le fatras architectural des XVIIe et XVIIIe siècles il est impossible de retrouver aujourd'hui la simple et majestueuse ordonnance du moyen âge. Au rez-de-chaussée, le portique, d'une longueur égale à celle actuelle, était formé de huit colonnes isolées, quatre de granit rouge, quatre de granit gris[4], qu'on utilisa dans la façade moderne. Sur ces colonnes s'étendaient l'architrave et l'inscription du XIIe siècle, une haute frise mosaïquée et une corniche à modillons, telles qu'on en trouve encore à Rome des exemples à Saint-Laurent-hors-les-Murs, au Latran, au Vélabre et ailleurs. Un toit de tuiles s'inclinait au-dessus de cet entablement. A son sommet brillait la riche façade de Colonna, tapissée des mosaïques de Rosuti et de Taddeo Gaddi, dont on a déjà parlé, mosaïques qui se recourbaient en voussure dans le haut, selon la mode que les architectes du XIIIe siècle avaient empruntée pour leurs églises aux temples égyptiens. Nous trouvons ces voussures dans plusieurs façades, notamment au Latran, à Sainte-Marie-in-Transtevere, à Saint-Sixte, etc. L'ombre qu'elles projettent sur les peintures supérieures était d'un bel effet.

Cette voussure est coupée maintenant par les nouvelles constructions entre lesquelles elle se trouve resserrée, mais elle se contre-profilait comme à l'Ara-Cœli. La mosaïque du retour paraît encore sur une gravure de Angelis.

Les dentelles de marbre de la grande rose existaient vers le milieu du siècle dernier, elles paraissent encore dans les vues de l'église à cette époque; nous les avons restaurées d'après celles contemporaines qu'on a conservées à Rome.

Enfin, à droite, surgit l'imposante tour peut-être fondée par Eugène III, restaurée par Grégoire XI et terminée au XVe siècle; elle n'a pas moins de six étages d'arcatures; on remarque dans celles du bas une tendance à l'ogive dont s'affranchissent celles du haut. Elle est construite en briques dont la teinte foncée laisse briller les faïences vertes, les astragales, colonnettes, modillons de marbre blanc dont elle est semée. Cette tour, qui n'a pas moins de 50 mètres en hauteur, sans comprendre le toit pyramidal, domine toutes les tours de Rome, mais elle n'a pas les qualités que l'on constate sur des campaniles plus anciens. Les corniches sont massives, leurs modillons trop serrés, et les tores sous les impostes leur donnent trop d'importance.

On observera dans le haut des corbeilles de fer dans lesquelles on allumait des pommes de pin pendant les jours de fête. Sur une aquarelle du XVIIIe siècle (pl. IX) on peut voir la fumée qui s'en échappe.

Planche IV. — Vue intérieure de la basilique antique. — La description de cette planche nous fait pénétrer dans l'église où nous avons essayé

1. De Rossi, *Bull.*, p. 181, etc.
2. Nibby, *Chiese*, p. 101.
3. Armellini, p. 134.
4. Le Tarouilly, III, p. 618, pl. CCCV.

de recueillir les éléments qui la constituaient à l'époque carlovingienne.

Nous avons supposé le sol au niveau qu'il avait au XIII[e] siècle déjà pour les raisons qui ont été dites. Nous avons conservé aussi le plafond qui ne date que du XV[e], mais qui rappelle mieux qu'aucun autre les soffites antiques. Nous savons, en effet, par Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre, par l'église de Tyr décrite dans Eusèbe, que les nefs étaient couvertes de ces riches lambris qui les faisaient ressembler à des océans d'or. Les peintures antiques, soit à Pompéi, soit ailleurs, ne nous montrent pas les plafonds autrement décorés que par des caissons, remplis de rosaces, de losanges, etc.

Le plan a dû être modifié par le rétablissement du déambulatoire autour du chœur et des arcades qui le formaient. Nous avons égalé ces arcades aux entre-colonnements des nefs, ce qui nous a donné le nombre de sept. Ce nombre n'est pas contredit par la nomenclature des voiles qu'on y suspendait; les vingt-six ou vingt-quatre rideaux dont il est parlé peuvent s'y appliquer, parce qu'ils devaient changer selon les fêtes et les couleurs liturgiques et de plus parce que l'arcade centrale comportait des tapisseries d'un travail supérieur, comme semblent l'indiquer ces mots : « In aspectu absidæ pannum Alexandrinum mirifice decoratum. »

Au-dessus de ce portique circulaire nous avons cherché à rétablir une mosaïque dans le style de l'arc triomphal, puis en avant le ciborium dominant la confession et, enfin, l'iconostase que saint Pascal construisit avec des colonnes de porphyre surmontées d'une trabe de marbre blanc : « Erexit sex ante confessionem sacri altaris purpureo colore columnas quas super et candidi marmoris trabem posuit. » Nous avons longuement discouru, dans notre troisième volume de *La Messe*, sur ces belles clôtures, et l'on pourra se reporter à cette étude pour trouver la justification de notre dessin.

J'ai supposé l'enceinte de la schola-cantorum dans la nef avec l'ambon au centre. Je sais qu'avant Sixte V, il y avait à Sainte-Marie-Majeure deux ambons que ce pape fit retirer; mais leur histoire dut être semblable à celle de Saint-Clément, c'est-à-dire que l'usage des doubles ou triples ambons n'est guère antérieur au XII[e] siècle, qui les intercala dans des chancels plus anciens, tandis qu'à l'époque primitive cette tribune sacrée, comme chez les Grecs, était unique avec ses escaliers tournés vers l'abside et la porte de la basilique.

Planche IV. — La plus grande modification que nous ayons apportée à l'état actuel est le remplacement des architraves de la grande nef par des arcades; nous devons donner quelques explications sur cette substitution qu'on n'a pas encore faite et qui paraîtra hardie. La justification ressort de plusieurs passages du livre pontifical, celui d'abord qui rappelle les voiles donnés par Adrien à la basilique : « Per DIVERSOS ARCUS eiusdem basilicæ S. Dei genitricis simili modo ex palliis quadrapolis fecit vela *numero 42.* » Le nombre de quarante-deux étant précisément celui des entre-colonnements actuels, nombre auquel les mosaïques du V[e] siècle apportent le témoignage d'un véritable sceau, il est impossible de ne pas voir désignés ici les arcs antiques.

Il est question ailleurs de trois dons de quatorze voiles qui correspondent aussi par leur ensemble aux quarante-deux arcades. Mais le livre pontifical est surtout explicite, dans la vie de saint Pascal, lorsqu'il parle des quarante-deux calices de suspension que ce pape offrit pour les arcades de la basilique : « Pari modo et per ARCUS MAJORES sæpe dictæ Ecclesiæ fecit calices maiores ex argento pendentes NUMERO QUADRAGINTA ET DUOS qui omnes insimul pensant libras ducentas octuaginta et unam[1]. »

Le savant M[gr] Crostarosa a découvert sur les colonnes de la nef de Sainte-Marie-Majeure des entailles qu'il attribue aux patères de suspension des voiles[2].

Je m'étonne que l'attention n'ait pas été attirée sur des passages si clairs et qui par leur teneur ont une si grande importance dans l'histoire architecturale de l'Église; sans doute on n'a pas osé en tirer la même conséquence que nous, c'est-à-dire reconnaître l'existence primitive des longues arcatures entre les nefs malgré les mosaïques qui les surmontent et qui datent au moins du

1. Sous les ornements de l'entablement actuel, on retrouve des arcs de décharge modernes (Hubsch).
2. *Le basiliche cristiane*, p. 59, 1892.

ve siècle. En étudiant en Italie les variations de la structure des églises, on constate que souvent les attiques, les parties supérieures des murailles sont plus anciennes que les soubassements, et l'on écarte par cela même la difficulté qui s'offre à Sainte-Marie-Majeure.

Dans un de nos voyages à Ravenne, M. l'abbé Guardigli attira notre attention sur une reprise de ce genre à Saint-Apollinaire-le-Neuf et il nous montra que, pour remettre le sol de l'église au niveau de la voie publique, on supprima une zone de la muraille en laissant en l'air, pendant le travail, les mosaïques du vi^e^ siècle, et en relevant à la hauteur voulue les arcades des nefs. Je m'expliquai par cette judicieuse observation la présence, sous les vieilles mosaïques, d'une corniche du xve siècle qui rappelle et date cette reprise en sous-œuvre. J'ai eu dans la même ville occasion de discerner le même fait à Saint-Jean-l'Évangéliste, dont l'attique conserve des arcs antiques et dont le rez-de-chaussée a été totalement reconstruit.

A Rome même on pourrait multiplier les exemples de ces reconstructions audacieuses, dont une des plus notables est celle dont nous nous occuperons à propos de Sainte-Anastasie ; l'histoire nous montre, pendant une des restaurations de cette église, toute sa partie supérieure soutenue par des étais pendant qu'on refaisait le bas, et elle est confirmée par l'état actuel des attiques où les ve, xiiie et xviie siècles ont successivement taillé des fenêtres pour les besoins des plans de l'église renouvelée.

Si la restauration des arcs de Sainte-Marie-Majeure n'était pas suffisamment justifiée par les textes de la vie des papes et par l'étonnante habileté des constructeurs romains, nous pourrions comme documents apporter des observations sur les autres basiliques qui nous montreraient le même changement pour la plupart de celles architravées.

Dans les basiliques où les colonnes sont surmontées d'architraves, on remarquera que les moulures des entablements sont presque toujours modernes ; telles sont celles de Saint-Martin-du-Mont [1], de Saint-Laurent-hors-les-Murs, de Saint-Chrysogone, etc. Dans l'ancien Saint-Pierre nous n'avons guère, pour cette étude, que les dessins assez grossiers publiés par Ciampini, qui nous montrent une frise peut-être ancienne où l'on voit des portraits des papes et des entrelacs. Il est possible que ces portraits aient été rapportés, et je le croirais d'après la remarquable ressemblance de l'ordonnance avec celle des nefs de Saint-Paul ; si nous les supposons anciennes, il n'en reste pas moins certain que les portiques intérieurs de Saint-Pierre étaient formés d'arcatures et que ces arcatures étaient plus basses ; cela ressort de plusieurs textes du livre pontifical. Nous voyons Adrien donner à la basilique du prince des apôtres « *per* DIVERSOS ARCUS *vela sexaginta quinque* » (p. 251) ; Léon III offrir « *in arcubus* majora quadraginta et octo » (p. 286) ; Léon IV, « vela linea quæ pendent IN ARCUBUS ornata in circuitu de fundato quadraginta octo » (p. 379).

Les entre-colonnements étaient au nombre de quarante-six, mais une paire de voiles peut être comprise ici pour le grand arc.

Nous voyons donc ici que le changement d'arcs en architraves, que nous signalons à Sainte-Marie-Majeure, n'est pas un fait isolé dans l'histoire des basiliques romaines, mais qu'il s'est renouvelé souvent.

Il nous reste à chercher l'époque de la transformation des arcades en architraves. Les deux données qui s'offrent à nous comme les deux limites entre lesquelles ont été remuées les colonnes, sont le dallage et l'entablement.

Le dallage remonte à la fin du xiie siècle ; il est probable qu'il accuse encore le niveau du dallage du ixe siècle, car les églises situées, comme Sainte-Marie-Majeure, sur une colline qu'on a toujours déblayée, sont moins exposées que d'autres à être enterrées par le sol extérieur.

L'entablement semble contemporain du plafond, c'est-à-dire de Calixte III (1455-1458). Son profilage et ses ornements se rapportent à cette date. De plus, il est visiblement coupé par les grandes arcades pratiquées dans la nef par les architectes de Sixte V ou de Paul V ; il leur est par cela même antérieur.

1. Sergius II donne « vela de fundato ornata in circuitu de blatthin quæ pendent in arcu (arcubus) ipsius basilicæ viginti quatuor » (p. 356). Il y a vingt-six entre-colonnements à l'église, mais il est possible qu'une paire de ces voiles fût réservée au grand arc.

J'écarte l'hypothèse de la suppression des arcs entre le IXe et le XIIe siècle, parce que les constructeurs du nouveau dallage eussent enterré les bases des colonnes, et qu'il faudrait admettre deux remaniements.

Si par suite de l'exhaussement du sol les constructeurs du XIIe siècle ont été amenés à l'érection des architraves, il faut admettre que leur œuvre fut de nouveau bouleversée trois siècles plus tard, et l'architrave romane remplacée par l'architrave de la Renaissance.

Le mieux est donc d'attribuer le remaniement à l'époque de l'entablement actuel où les chapiteaux ioniques furent refaits, les bases pendant le déplacement des colonnes posées sur les socles, etc.[1].

Du temps de Benoît XIV, le beau dallage était enfoui sous une mauvaise chape que le pape fit disparaître pour remettre ce dallage à jour. On lui attribue les socles, mais il est probable qu'il ne fit que les déchausser, réparer, et qu'il ne changea pas l'assiette des colonnes.

D'après ces considérations, nous croyons, sans affirmer, que le remaniement date du XVe siècle, et nous avons établi notre restauration sur cette donnée. Nous restaurons les vieilles arcades entre les mosaïques du Ve siècle et le dallage du XIIe siècle; en supprimant le socle des colonnes et l'entablement, nous avons constaté graphiquement que ces arcades retrouvaient ainsi aisément leur place.

Au-dessus des arcades, nous avons rétabli les fenêtres de l'attique qui existent encore à l'extérieur et que les modernes ont conservé en en aveuglant la moitié et en rétrécissant de deux largeurs de brique celles qu'ils laissaient ouvertes.

Planche V. — Détails des arcades restaurées. — Pour compléter la justification, nous avons, les mesures en main, voulu tracer les arcades restituées en conservant les attiques[2], les mosaïques bibliques et même le dallage ; on verra qu'entre ces limites nos arcades trouvent aisément leur place.

1. Je dois dire que les colonnes ont peut-être été raccourcies, car je ne vois aucun listel à leur partie inférieure.
2. Le Tarouilly, pour les cotes.

Nous y avons suspendu les calices « pensiles » de saint Pascal auquel nous devons la révélation de leur existence.

Ciborium du VIIIe *siècle.* — En examinant la riche façade de l'église que le XIVe siècle a couverte de mosaïques, on remarque deux oculi découpés en quatre lobes dans un marbre blanc. Ce marbre avait été déjà mis en œuvre, comme le prouvent les ornements qu'il conserve et qu'on ne s'est pas donné la peine d'effacer en l'employant de nouveau. Cette négligence nous vaut la préservation de précieux fragments de sculpture du VIIIe siècle, qui, malgré la mutilation, offrent encore assez de suite pour être reconstitués dans les parties importantes. J'avais cru d'abord y discerner des débris de chancels du VIIIe ou du IXe siècle, tels que l'Italie nous en présente encore tant de spécimens; mais en évaluant la mesure de l'arc, d'après le segment d'archivolte à entrelacs, nous avons trouvé un rayon beaucoup trop grand pour les arcatures des chancels, et qui ne pouvait convenir qu'à l'ouverture d'un ciborium. Cette découverte était confirmée par l'ornementation elle-même, les entrelacs doubles ou simples, les torsades, les frises de lis, de crosses, etc.; enfin par le corps d'un paon dont les pattes et la poitrine sont encore très visibles dans le tympan. On peut se référer, pour reconstruire l'édicule entier, à ceux de S. Prospero de Pérouse[1], de la place Saint-Dominique à Bologne[2], des portiques de Sainte-Marie-in-Transtevere de Rome, etc. On y retrouvera les mêmes ornements et les moyens faciles de suppléer aux lacunes.

Les marbres employés furent les segments supérieurs des quatre arcs du ciborium; dans l'oculus à gauche, où les dessins sont plus nettement conservés, on voit une archivolte composée d'un cercle de doubles entrelacs et d'un cercle intérieur d'entrelacs simples, une autre archivolte avec entrelacs simples, et au-dessous une sorte de quadrillé. Dans les tympans, des paons, des quadrillés, peut-être des palmiers, comme dans le ciborium de Bagnacavallo; quelques différences se manifestent dans les frises et dans les

1. *La Messe*, II, pl. XCVIII. Ce joli ciborium, peut-être unique dans son genre, a été malheureusement démonté depuis que nous l'avons publié.
2. Cattaneo, *L'architecture d'Italie*, p. 121.

crêtes où les crosses sont quelquefois remplacées par des feuilles inclinées.

A priori on peut supposer que ce ciborium fut fait pour Sainte-Marie-Majeure qui en conserve les débris; toutefois nous ne pouvons nous dissimuler que cette attribution présente une difficulté. Nous savons, en effet, par deux passages du livre pontifical[1] que Léon III surmonta le maître autel de la basilique d'un ciborium d'argent; il faudrait donc admettre que celui-ci ait été fait par Adrien, ce qui suppose, après une démolition bien prompte, que ces marbres aient attendu quatre siècles l'emploi dans lequel nous les retrouvons. Le plus plausible est sans doute de se le figurer dans une des chapelles adjacentes, dont on l'aura tiré au moment des travaux du XIII[e] siècle. Il est possible encore de le faire descendre plus avant dans le cours du IX[e] siècle et de l'attribuer à une époque où le riche mobilier du chœur aurait disparu.

Nous en avons dessiné les fragments et essayé la restauration dans notre planche V. Sur la même planche nous avons exposé une gravure de Maggio qui ne nous montre, il est vrai, que le ciborium du XV[e] siècle, mais qui conserve encore le caractère de l'ancienne liturgie, la confession, les marches latérales, et, détail où nous appelons surtout l'attention, une tringle de fer partant de son imposte et rappelant sans doute l'usage des voiles qui fermaient encore le chœur après que l'antique iconostase eut disparu.

Planche VI. — Palais pontifical. — Nous rappelons, sur cette planche, les détails du long portique que nous avons déjà exploré en parlant du plan d'ensemble. Les fenêtres anciennes se trouvaient, fait assez singulier, non dans l'axe des arcades, mais au droit des piliers; elles sont si larges que nous avons cru devoir les couper par une colonnette et les remplissages de marbre si communs dans les vieux quartiers de Rome. Nous plaçons au-dessus le détail du chapiteau et, à côté, une vue de l'état actuel et des travaux en 1874.

Planche VII. — Nous avons réuni ici les plus anciennes représentations de Sainte-Marie-Majeure. D'abord les plans du XV[e] siècle[1] où sont assez fidèlement reproduits les trois nefs, l'abside, le clocher. On y verra au-dessus de la tribune, au lieu de la croupe qui existait du temps de l'abbé de Angelis, un pignon percé d'un oculus; nous reproduisons aussi une miniature de la Bibliothèque nationale qui représente la neige miraculeuse[2].

Vient ensuite, dans l'ordre chronologique, le plan de Bufalini (1551), d'après l'exemplaire de la bibliothèque Barberina qui est le plus soigné et le plus exact. Le plan de Pirro Ligorio (1552) où paraissent assez bien les deux portiques du palais pontifical, l'église, les grands escaliers qui gravissaient devant l'abside les pentes de l'Esquilin. Enfin, la fresque de la Bibliothèque vaticane qui nous montre l'abside, le transept, le palais pontifical et les immenses démolitions que Sixte V y faisait faire alors. Un autre tableau[3] du Vatican représente les travaux de ce pape au même point de vue, mais à une trop petite échelle pour que nous y trouvions le même intérêt archéologique. Nous devons rappeler aussi à ce propos une des fresques de Cesare Nebbi à la villa Massimo, où notre basilique est également reproduite dans son aspect de la fin du XVI[e] siècle[4].

Planche VIII. — On trouvera sur cette planche trois vues de l'église, avant la construction de la sacristie et dans l'état où l'avaient mise les travaux de Grégoire XIII. Ce sont des gravures de Lafreri (1575), de Francino (1588), d'Ælst (1600). On y verra à gauche, attenant au flanc méridional de la basilique, diverses constructions trop misérables pour en être les antiques dépendances et, à droite, d'autres maisons particulières sur lesquelles nous devons attirer l'attention. En effet, elles se retournent à angle droit sur la façade et paraissent antérieures à la reconstruction du portique d'Eugène III par Grégoire XIII; elles prouvent qu'on n'a pas restreint la longueur du portique, et semblent indiquer que leur mur de façade a été élevé sur les fondations de l'ancien atrium. En rapprochant ces gravures de celle où l'abbé de Angelis (p. 62) nous montre l'ancien portique, on

1. Bianchini, p. 274 et 305.

1. De Rossi, Plans de Rome.
2. Fonds latin, 760, f° 469 : *In festo S. Mariæ Majoris nivis de urbe.*
3. Stevenson, *Topografia e monumenti di Roma*, 1888.
4. *Notizie istoriche della villa Massimo.*

demeure convaincu que ce retour d'équerre a précédé les travaux d'Eugène III et que ces constructions se sont assises sur la galerie septentrionale de l'atrium, qui ne fut peut-être pas dès lors démolie; en effet, l'inscription de l'architrave, sans doute rétablie par Grégoire XIII comme elle se trouvait dans l'ancien portique, déborde vers le midi; ne peut-on, d'après cela, supposer qu'on s'était de ce côté débarrassé, dès le XII[e] siècle, des parties antiques conservées vis-à-vis?

Nous ajoutons dans cette planche un fragment d'une gravure de Giovannoli (1618), qui offre quelques renseignements sur les édifices au sud de la basilique; ils paraissent alors livrés aux fantaisies des particuliers; l'angle est ombragé par une treille portée sur des piliers.

Nous complétons par une vue latérale prise dans de Angelis (1621). On voit en avant la nouvelle chapelle de Sainte-Catherine auprès de petites maisons, la treille, et derrière la colonne de Paul V l'indication des fabriques qui bornaient la place au nord. Le détail le plus intéressant est la mosaïque de retour de la voussure qui paraît derrière le petit campanile à arcades et qui est séparée par lui du reste des peintures. Nous en donnons la reproduction dans la grandeur de la gravure. Le sujet représente un homme assis regardant à droite, faisant un geste et tenant un globe de la main gauche.

Planche IX. — Dans le haut de cette planche on trouvera une vue de l'église avant Benoît XIV (vers 1730). Elle est tirée d'une aquarelle de la collection de mon frère, M. Rohault de Fleury, et a été achetée à Rome vers 1810. Elle est d'une finesse excessive qui m'a permis de la grossir.

J'ai disposé au-dessous le plan de l'ancienne basilique donné par l'abbé de Angelis (1621). L'auteur ne dit pas de quel document il l'a recueilli; il avait déjà sous les yeux la grande restauration de Sixte V, et ne nous le donne évidemment que comme un document archéologique; néanmoins, il avait vu l'état ancien et son tracé mérite d'être cité pour en rappeler le souvenir. Nous avons désigné dans une légende auprès de ce plan le nom de beaucoup de chapelles et d'autels; ce catalogue est loin d'être complet; les basiliques au XV[e] siècle étaient encombrées d'une infinité de monuments, d'*avelli*, que Sixte V avait en aversion et qu'il fit enlever partout[1].

Planche X. — Nous exposons sur cette planche une restauration de l'ancienne tribune construite sous Nicolas IV. Cette restauration a été faite d'après l'état actuel où les fenêtres ogivales et les vieux murs subsistent malgré tout ce que les architectes modernes ont fait pour les cacher; elle a été tracée d'après l'abside contemporaine fort semblable que nous avons eu le bonheur de voir encore debout au Latran, d'après la gravure de Angelis, et plusieurs anciennes estampes. La gravure de Angelis (1621) sur une grande échelle est particulièrement intéressante; on y discerne bien les colonnes d'angle reliées par un entablement à modillons de marbre, une frise d'imposte, les ogives appuyées sur un bandeau qui ressaute aux angles, enfin diverses peintures. Ces peintures sont de plusieurs époques; celles du bas figurent les armoiries des derniers papes qui ont travaillé dans la basilique, notamment de Sixte V; puis celles au-dessus des ogives, dans les tympans des grandes arcades, me paraissent du XIII[e] siècle. Le sujet du milieu représente la Madone de Saint-Luc entre deux anges adorateurs. Les autres tympans portent des figures séparées par des palmiers. Malgré la grossièreté du tracé, on reconnaît encore dans la frise d'imposte des dessins caractéristiques du XIII[e] siècle et qui correspondent avec les débris de mosaïques encore visibles sur la façade de l'Ara-Cœli[2].

Le lecteur trouvera réunies plusieurs estampes qui compléteront les documents précédents pour la restauration de la façade absidale et l'histoire de sa reconstruction : — celle de Van Ælst qui, accompagnée de cette inscription : « *Nicolaus Van Ælst belga æneis formis incisis dicavit 1589* », fut imitée alors à moindre échelle par un grand nombre de graveurs, l'érection de l'obélisque deux ans auparavant les mettant très en vogue, —

1. Adinolfi, *Roma nell' età di mezzo*, II, p. 191. Il cite un manuscrit conservé dans les archives de la basilique où l'on énumère les anciens autels et chapelles sans leur assigner de place.

2. Les Franciscains prirent en 1251 et restaurèrent alors cette église. Les mosaïques de la tribune et de la façade doivent être de la seconde moitié du XIII[e] siècle (Nibby, p. 342).

une gravure de 1613 de Custode, tirée des *Deliciæ urbis Romæ*, — une gravure de Maggio (*Ornamenti di fabriche antichi*, 1600), — enfin une vue de Giovannoli de 1618 où la chapelle Pauline apparaît et où l'ancienne tribune est encore bien exprimée.

Planche XI. — Nous offrons sur cette planche des vues de la basilique au xvii[e] siècle dans lesquelles on pourra trouver quelques renseignements utiles.

C'est d'abord la gravure de Jacques Lauri (1618) dans laquelle paraissent les nouvelles constructions de Paul V. Puis une gravure de Maggio, que j'ai copiée dans la collection d'Uxelles (vol. XL, p. 255) et qui doit être placée entre 1614 et 1620. Comme toutes les œuvres de ce graveur, elle est pleine d'expression et rend mieux compte que toutes les autres de l'état de la basilique avant la construction du xviii[e] siècle.

J'ai calqué, dans la collection Guénebault (Bibliothèque Sainte-Geneviève), une autre gravure signée aussi de Giov. Maggio et datée de 1599; elle porte dans sa facture un caractère plus ancien et cependant la présence des édifices de Paul V ne permet pas de l'attribuer à une date antérieure à 1614.

Au même état de la basilique correspond une estampe qui nous présente les façades méridionales; elle est signée de Liévin Cruyl (1665), cet architecte gantois qui exerça à Rome des fonctions sacerdotales. Elle nous apprend que la moitié des fenêtres de la grande nef au moyen âge étaient déjà bouchées et que celles laissées ouvertes avaient été remplies par des colonnettes et des arcatures de marbre.

Planche XII. — On a réuni sur cette dernière planche des détails du campanile qui montreront le brillant parti que les architectes ont su tirer du mélange du marbre, de la faïence vernissée et de la terre cuite. Les coupes, les archivoltes, les épis de faïence verte, les « mensole » de marbre blanc se détachent sur la pourpre de la brique avec un éclat que fait ressortir le soleil de Rome.

A l'aide des documents qui viennent d'être rapportés on se rendra compte de ce qu'était l'ancienne basilique et des phases successives qu'elle a traversées pendant quatorze siècles; on a pu se figurer la vénérable église, construite sur le haut de l'Esquilin comme sur le trône de la Mère de Dieu, et dominant de là les pentes de la colline semées de ruines, serpentées de longs anneaux d'aqueducs et terminées au midi par les restes grandioses des thermes de Titus. Comme un nouveau Parthénon, elle dresse au-dessus de Rome la demeure virginale de Marie, la plus auguste que les hommes aient construite en son honneur.

L'atrium précédait l'entrée, il en fermait l'accès aux profanes et préparait les adorateurs qui le traversaient pleins de recueillement. Avant de pénétrer dans le sanctuaire, ils s'approchaient de la phiale placée au centre et s'y lavaient la tête et les mains en signe de purification.

Ils entraient alors dans la quatrième galerie ou narthex extérieur, passaient sous les architraves de marbre desquelles tombaient de riches couronnes ou des canthares suspendus à des chaînes d'or, ils soulevaient les lourdes tapisseries des portes d'entrée surchargées de broderies et enfin se trouvaient dans l'enceinte sacrée.

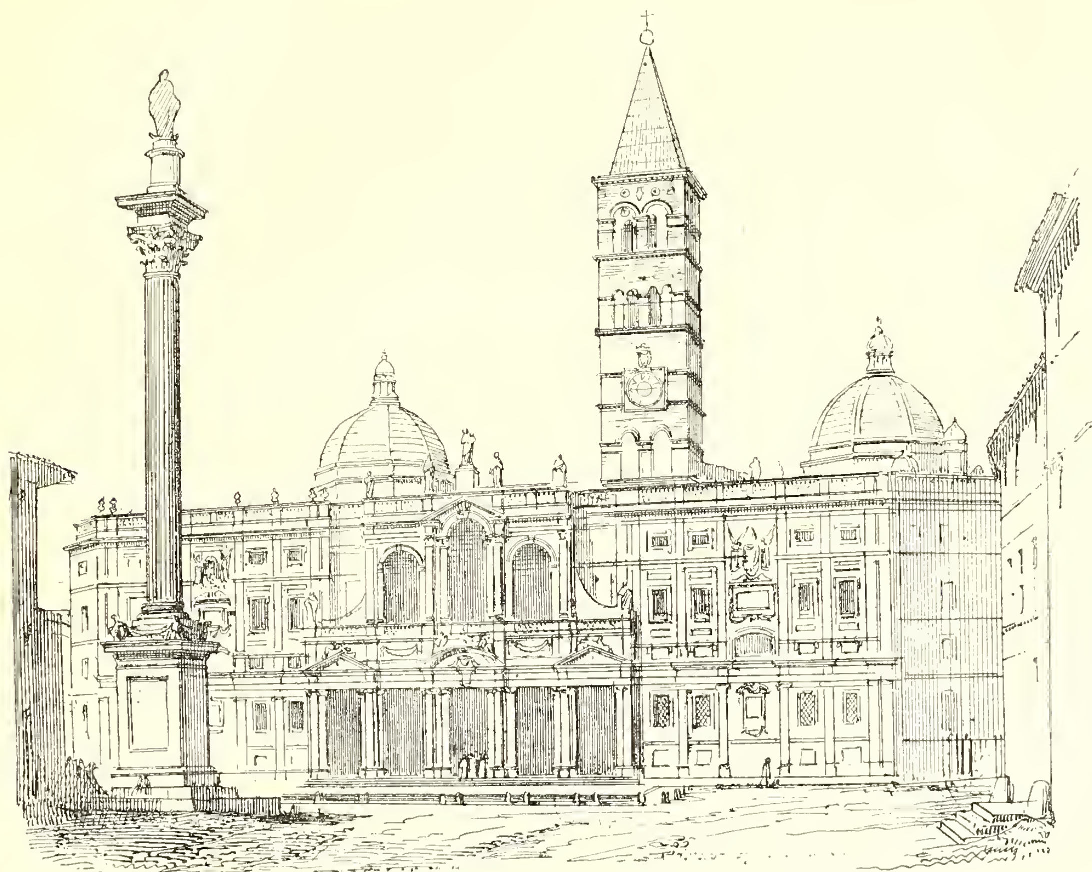
L'aspect actuel ne donne qu'une idée imparfaite de celui que nous avons cherché à rétablir et qu'on avait sous le jour des quarante-deux fenêtres de la nef tamisé par les étroits disques de cristal des trafori; les visiteurs voyaient au travers d'une sorte de mystère les longues files des colonnes et leurs arcades; ils admiraient l'éclat des marbres, les calices d'or suspendus aux arcs, les voiles aux plis immobiles, rehaussés de chrysoclaves et de bordures de pourpre.

Sous leurs pieds ils avaient un riche tapis de mosaïques, au milieu de la nef les blancs chancels de la schola-cantorum, qui entouraient comme un rempart l'ambon central pour ainsi dire confié à leur garde, — puis l'entrée du chœur, la confession, l'iconostase, ses colonnes pourprées supportant une blanche architrave et sans doute des canthares au sommet; des voiles dans les entre-colonnements, le ciborium, plus loin le presbyterium, la chaire pontificale et les arcatures du déambulatoire enveloppant le chœur, et continuant comme une chaîne sans fin les arcatures des nefs, — des voiles, des tentures, des couronnes de lumières, des lampes en forme de nef, des corbeilles, des disques de dauphins tremblant sur les longues chaînes des

soffites et coupant par des traits imprévus les lignes de la perspective, enfin le thymaterium fixé à terre dont les nuages parfumés d'encens flottaient dans le sanctuaire.

Devant tant de richesses accumulées par l'architecture, l'orfèvrerie et la peinture, distribuées avec tant d'art, avec tant de profusion et de sagesse, l'impression devait être profonde et dépasser notre imagination. Mais ce n'est pas tout : après cette vue générale, ce coup d'œil jeté sur la grande nef il fallait visiter les basses nefs, celle de droite où l'on vénérait l'antique Madone, celle de gauche à laquelle se rattachait l'oratoire de la Crèche où les chancels, les portes, l'autel resplendissaient d'or, il fallait s'agenouiller devant les petites chapelles, ces asiles du silence et du recueillement où les fidèles allaient méditer l'Écriture sainte. Ce n'est pas tout encore, il fallait lire dans ce grand livre enluminé de mosaïques que l'Église leur offrait sur des pages impérissables auxquelles le temps n'a pas ravi leurs couleurs.

En entrant, on voit sur les attiques de la grande nef, les pages bibliques, l'histoire d'Abraham, Melchisédech lui offrant le pain, les trois anges, Isaac qui donne la bénédiction à Jacob, Jacob chez Laban et les scènes pastorales qui s'y passent, sa réconciliation avec Ésaü, puis Moïse chez Pharaon, son mariage, le passage de la mer Rouge, l'exode et ses miracles, les cailles, la manne, Josué combattant les Amalécites pendant que Moïse prie sur la montagne, Moïse lapidé par le peuple, montant sur la montagne de Nebo où il devait mourir. Puis l'arche d'alliance qui dessèche le Jourdain, les exploits de Josué, la prise de Jéricho dont les remparts s'effondrent, le soleil qui s'arrête à sa voix, etc. [1].



Vue actuelle de Sainte-Marie-Majeure (d'après une photographie).

1. On peut trouver des reproductions de ces mosaïques

Les scènes de l'Ancien Testament ne sont que les images qui précèdent l'exécution du plan divin; en parcourant la grande nef et en les examinant on se prépare à la vue des réalités divines représentées dans le sanctuaire et peintes sur les lignes de l'arc triomphal. C'est là qu'on voit figurées les premières scènes de l'Évangile, véritable arc de triomphe élevé à la gloire de Marie, sur lequel on admire depuis tant de siècles ses virginales grandeurs, son Annonciation, la Présentation de Jésus, les Mages, le massacre des enfants, Jésus retrouvé dans le Temple. Il semble que le pape Sixte, après avoir élevé ce monument à Marie au lendemain de la victoire d'Éphèse, ait éprouvé un sentiment de juste fierté, et qu'il ait voulu par une inscription solennelle en montrer l'importance; il écrivit donc au sommet cette dédicace : « *Sixte évêque, au peuple de Dieu.* » Présent qui surpasse toute la magnificence dont il avait doté la basilique. — *La vie de Marie*, Marie délibérant avec le Tout-Puissant sur la rédemption, Marie donnant le Sauveur et le portant dans le Temple, Marie le présentant à l'adoration des hommes, Marie l'arrachant à la persécution, Marie le retrouvant dans le Temple, Marie confondue dans les souffrances et les gloires du Christ, voilà ce qu'il donne au peuple fidèle; Marie dans laquelle se réunissent l'amour, la pureté, l'humilité, la grandeur, voici le vase d'élection virginale qu'il propose au peuple de Dieu :

XYSTUS EPISCOPUS PLEBI DEI.

dans les aquarelles de la bibliothèque Barberini, dont Ciampini s'est servi et qui rappellent celles détruites par la chapelle Borghèse, dans Bianchini, Valentini, Garrucci, et les photographies de Parker.



Bibliothèque de Saint-Gall.
Homélies de saint Maximus, évêque de Turin (VIe siècle).
Calque de M. de Bastard.

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

SAINTE CÉCILE

NOTICE BIOGRAPHIQUE[1]



Bibl. Mazarine, ms. 615, XIIIe siècle.

PARMI les gloires de l'Église et les plus illustres souvenirs de l'histoire romaine, il faut rappeler le nom de sainte Cécile. La famille des Cæcilii se glorifiait d'avoir pour aïeule Caïa Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, vénérée comme le type parfait de la matrone romaine. Sans parler des dictatures, des censures, des pontificats possédés tour à tour par les Cæcilii, et dont les annalistes de Rome et les marbres eux-mêmes rendent encore témoignage, nous trouvons jusqu'à dix-huit fois leurs noms inscrits dans les fastes consulaires avant l'avènement d'Auguste à l'empire. Les monnaies frappées par la famille Cæcilia se rencontrent encore de nos jours en assez grand nombre pour qu'on ait pu en publier une série de quarante-quatre, se rapportant toutes au temps de la République. Les triomphes décernés aux membres de cette illustre famille furent nombreux et splendides et ajoutèrent à la gloire des anciens Cæcilii les titres de Numidique, de Dalmatique, de Critique, en souvenir des plus éclatantes victoires. Ils reçurent plusieurs fois les faisceaux du consulat et les fastes mentionnent les noms de Cæcilius Silanus, de Cæcilius Simplex, de Cæcilius Classicus, de Cæcilius Balbinus, comme revêtus de cette magistrature.

Cécile nous apprend elle-même que, dès son berceau, elle fut soumise à la bienfaisante influence des membres de sa famille qui adoraient le Christ. Ses parents, bien que païens, ne paraissent pas avoir contrarié son attrait pour la religion chrétienne. Soit tendresse, soit indifférence, ils la laissèrent suivre les assemblées des fidèles dans les cryptes souterraines qui

1. La pensée d'écrire une vie de sainte Cécile est bien éloignée de nous en ce moment ; cette vie est toute dans les actes qu'a traduits et développés D. GUÉRANGER avec science et avec un grand charme littéraire. Nous songeons seulement en tête de cette étude à en reproduire les principaux traits, et nous avons recours dans ce but à une courte analyse qu'a faite une pieuse amie de sainte Cécile, la comtesse Marguerite DE WARESQUIEL, petite-fille de M. ROHAULT DE FLEURY.

Ces quelques pages, écrites d'après D. GUÉRANGER, rappelleront des faits qu'il est opportun de rapprocher des monuments que nous allons passer en revue dans notre pèlerinage; elles nous aideront à les comprendre et à les expliquer. (D. GUÉRANGER, *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles*, in-4°, Firmin Didot, 1877.)

dérobaient la célébration des saints mystères aux yeux profanes et persécuteurs. Là elle connut le saint évêque Urbain et fut initiée aux dogmes chrétiens, là elle goûta cette nourriture mystérieuse qui divinise l'âme.

Dieu avait donc préservé cette douce et angélique créature des rites superstitieux et des grossières erreurs du paganisme. Elle avait appris dès son enfance à balbutier le nom du Sauveur, elle lui donna les prémices de sa tendresse et son premier cri d'amour fut pour celui dont l'appel si doux commençait à ravir son cœur.

Le rang qu'occupaient à Rome les Cæcilii mettait notre héroïne en rapport avec la plus brillante société de cette ville. Fidèle au précepte de l'apôtre, qui ordonne aux chrétiens d'user de ce monde comme n'en usant pas, son extérieur était celui d'une patricienne. Les actes nous apprennent qu'avant son mariage, elle portait déjà une robe brodée d'or, et une pieuse tradition nous rapporte que le livre des Évangiles, dissimulé sous ses vêtements, reposait continuellement sur sa poitrine.

L'âge nubile étant arrivé, les parents de Cécile, ignorant le lien mystérieux qui enchaînait son cœur, la contraignirent d'accepter pour fiancé un jeune païen. La famille de Valérien, issue de Valerius Publicator, était une des anciennes gloires de Rome.

Cécile n'est pas libre de repousser les avances du jeune païen : d'un œil calme elle mesure le danger; elle connaît le péril, mais elle sait aussi que l'ange de Dieu veille sur elle comme sur un précieux trésor. Enfin le jour est venu. On était dans l'hiver de 177 à 178. Tout s'ébranle dans la demeure des Cæcilii, le cœur du jeune homme tressaille de bonheur à la vue de Cécile, qui s'avance dans la parure nuptiale des patriciennes. Une tunique de laine blanche, ornée de bandelettes et serrée d'une ceinture aussi de laine blanche, forme son vêtement et figure la candeur de son âme. Cette tenue modeste, dernière trace de l'antique simplicité des mœurs romaines, était en même temps un glorieux souvenir dans la maison des Cæcilii. La robe sans luxe des nouvelles épouses était destinée à rappeler celle que tissait de ses mains la royale matrone Caïa Cæcilia. Les cheveux de la vierge, partagés en six tresses, imitent la coiffure des vestales, touchant symbole de sa consécration. Un voile de couleur de flamme, appelé pour cela *flammeum*, dérobe ses traits aux regards profanes.

Étrangère jusqu'alors aux rites païens, Cécile est contrainte d'en subir le spectacle. L'offrande du vin s'accomplit en présence de la jeune fille, qui détourne les regards. Le gâteau, symbole de l'alliance, est rompu, et sa main, ornée de l'invisible anneau des épouses du Christ, est placée dans celle de Valérien. Tout est consommé aux yeux des hommes.

A la chute du jour, selon l'usage antique, la nouvelle épouse est conduite à la demeure de l'époux. Les torches nuptiales précèdent le cortège, la foule applaudit aux grâces de la jeune fiancée. On arrive enfin au palais des Valerii. Sous le portique orné de blanches tentures, sur lesquelles ressortent en festons des guirlandes de fleurs et de verdure, Valérien attendait Cécile. Selon la coutume, l'époux préludait par cette interrogation : « Qui es-tu ? » L'épouse répondait : « Là où tu seras Caïus, je serai Caïa. » L'allusion était encore plus vive au mariage d'une fille des Cæcilii, car cette formule était aussi un souvenir de Caïa Cæcilia, vénérée comme le type parfait de la femme vouée aux soins du ménage. Cécile franchit le seuil de la maison. Le respect de Valérien pour son épouse fit, sans doute, qu'on lui épargna les rites superstitieux, dont les Romains accompagnaient le moment où l'épouse entrait sous le toit conjugal. Les rites ne tenaient en rien à la célébration du mariage et avaient lieu dans la demeure de l'époux et sous les yeux des parents. On présentait de l'eau à l'épouse en signe de la pureté dont elle devait être ornée. On lui remettait une clef, symbole

de l'administration intérieure qui, désormais, lui serait confiée; enfin, elle s'asseyait un instant sur une toison de laine, qui lui rappelait les travaux domestiques auxquels elle devait se rendre familière. Les époux passaient ensuite dans le triclinium où le festin des noces était servi. Puis les matrones guidèrent les pas tremblants de Cécile jusqu'aux portes de la chambre nuptiale, décorée dans tout le luxe romain, mais rendue plus imposante encore par le silence et le mystère. Valérien suivait les traces de la vierge.

Quand ils furent seuls, Cécile lui adressa ces naïves et douces paroles : « O très doux et bien-aimé jeune homme! j'ai un secret à te confier, mais il faut que tu me jures de le garder scellé dans ton âme... » Valérien le lui jura. Alors elle lui dit : « J'ai pour ami un ange de Dieu, qui veille sur mon corps avec sollicitude. Si tu l'outrageais, il te frapperait et tu perdrais la fleur de ta très charmante jeunesse; mais, s'il voit que tu m'aimes d'un amour chaste, il t'aimera lui aussi et il se montrera à toi dans sa gloire. » Valérien lui répondit : « Si tu veux que je te croie, fais-moi voir cet ange, je ferai ce que tu voudras; mais, si c'est un homme que tu aimes, je vous frapperai tous deux de mon épée. — Si tu crois au vrai Dieu, reprit Cécile avec autorité, et que tu me promettes de te faire baptiser, je te le ferai voir. Va au troisième mille de la voie Appienne, tu y trouveras des pauvres qui demandent l'aumône à ceux qui passent. J'ai toujours eu soin d'eux et ils connaissent mon secret. Quand tu les auras rencontrés, donne-leur la bénédiction et dis-leur : « Cécile m'a envoyé vers vous, afin que vous « me fassiez voir le saint vieillard Urbain. Elle m'a chargé d'une commission secrète que je « dois lui faire. » Quand ils t'auront mené près de lui, rapporte-lui toutes mes paroles. »

Valérien partit donc et trouva Urbain caché parmi les tombes des martyrs. Il lui raconta son entretien avec Cécile dans la chambre nuptiale. Le saint évêque tomba à genoux et adressa au Ciel une fervente prière. Tout à coup apparaît un vénérable vieillard, revêtu de vêtements d'une éclatante blancheur; il tient à la main un livre écrit en lettres d'or. C'était saint Paul, l'apôtre des gentils. A cette vue imposante, Valérien saisi de terreur tombe comme mort, la face contre terre, puis il lève les yeux et commence à lire sans proférer de paroles : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu » (*Eph.*, IV). Quand il eut fini, l'auguste vieillard lui dit : « Crois-tu qu'il en soit ainsi ? » Valérien répondit avec force : « Rien de plus vrai sous le ciel, rien qui doive être cru plus fermement. » Comme il achevait ces paroles, la vision disparut et Urbain lui donna le sacrement de baptême.

Valérien rentra dans la chambre nuptiale, revêtu de la robe blanche des néophytes. Ses regards respectueux rencontrent Cécile prosternée en prière et, à ses côtés, l'ange du Seigneur s'entretenant avec elle. Il tenait dans sa main deux couronnes entrelacées de roses et de lis; il en posa une sur la tête de la jeune fille, l'autre sur celle de Valérien, en leur disant : « Gardez ces couronnes et avec elles le cœur pur et le corps vierge. Ce sont des roses et des lis du Paradis; je les ai cueillis pour vous et je vous les apporte. Jamais ils ne se faneront, jamais le parfum ne s'évaporera et des yeux chastes pourront seuls les voir. Mais toi, Valérien, puisque tu as cru, demande ce que tu voudras et le Seigneur exaucera ton vœu. » Valérien répondit : « Je n'ai point de plus doux ami au monde que mon frère, je demande donc que la vérité lui apparaisse. » L'ange répondit : « Ta parole plaît au Seigneur. Tous deux vous viendrez à lui, une palme de martyre à la main. »

Un instant après, Tiburce, impatient de revoir son frère, entra et vint suspendre ce colloque digne des anges. Il aborda Cécile par un baiser fraternel et, sentant à ses cheveux une odeur de roses et de lis : « D'où vient donc, dit-il avec surprise, cette odeur de roses et de lis dans cette saison ? Quand je tiendrais en main un bouquet de roses et de lis, je ne respi-

rerais pas un air plus embaumé; il me semble que le parfum pénètre dans mon sang, le rafraîchit et le ravive. » Valérien lui dit : « Nos deux fronts sont ceints de fleurs qu'a fait germer le printemps céleste, de manière que, quand tu es entré, l'odeur en est montée vers toi; de même quand tu croiras, tu pourras aussi les avoir... » Tiburce reprit : « Parles-tu en rêve ou est-ce sincèrement, ô Valérien? — Jusqu'à présent, reprit celui-ci, ma vie n'a été qu'un rêve, mais maintenant je me réveille dans la vérité. » Tiburce lui dit : « D'où sais-tu cela ? » Valérien répondit : « Un ange du Seigneur me l'a enseigné, il se montrera aussi à toi quand tu auras été baptisé et que tu auras renoncé aux idoles... »

Alors Cécile, empruntant les arguments des anciens prophètes, des apologistes chrétiens, lui montra la vanité des idoles d'airain et de bronze, muettes et sourdes comme leur enveloppe de métal. Elle n'avait pas fini que Tiburce s'écria : « Celui qui ne croit pas à tout cela est un insensé... » Alors la jeune fille, lui découvrant la poitrine, la baisa et lui dit : « Aujourd'hui, je te reconnais pour mon frère; je suis ta sœur dans le Christ, comme je suis dans le Christ l'épouse de ton frère. Va donc avec lui, pour que tu sois baptisé et que tu puisses voir les visages angéliques... »

Valérien le conduisit : il fut baptisé et initié aux cérémonies chrétiennes. Dès lors il put voir les anges de Dieu et s'entretenir avec eux.

Les actes des martyrs parlent d'Almachius comme investi de pouvoirs, sans doute illimités, contre la religion chrétienne. Ce personnage, qui paraît avoir été le dépositaire des ordres persécuteurs de l'autorité impériale, préfet de Rome, proconsul ou simple magistrat, dut être choisi, vers l'an 178, pour présider aux violences païennes contre la religion naissante. Almachius, disent les actes de sainte Cécile, non content de déchirer les chrétiens par toutes sortes de tortures, voulait encore que leurs corps demeurassent sans sépulture. Néanmoins Valérien et Tiburce, animés par Cécile, se dévouèrent à recueillir les saintes dépouilles et à les entourer d'honneurs; aucun péril n'arrêtait la sollicitude des deux jeunes patriciens envers ces morts si vénérés, pauvres pour la plupart, mais déjà couronnés dans les palais du Ciel. Bientôt ils furent dénoncés et traduits devant le tribunal d'Almachius. Celui-ci leur reprocha tant de largesses envers des personnes viles, et l'infraction qu'ils osaient faire à la défense d'inhumer le corps des suppliciés. Tiburce répondit : « Plût au Ciel que nous fussions les esclaves de ceux que tu appelles les suppliciés. » Le proconsul, déconcerté par la fermeté de cette réponse, fit approcher Valérien et lui dit : « Ton frère est un insensé, mais toi, tu me répondras sagement; dis-moi, quelle démence vous a pris de renoncer à toutes les joies de la terre pour en prendre toutes les douleurs ? » A cela Valérien répondit : « J'ai vu des paresseux assis, jouant et se moquant des laborieux, qui ensemençaient les sillons sous la neige. A la saison des pluies succédèrent les jours sereins, et voilà que les campagnes, cultivées par tant d'efforts, produisirent des moissons abondantes; les villageois, dont les fatigues avaient paru insensées, étaient dans l'allégresse; mais les frivoles habitants de la ville, qui s'étaient vantés d'être les plus sages, se trouvèrent dans une affreuse disette et regrettant, mais trop tard, leur molle oisiveté, ils se lamentèrent bientôt et se disaient entre eux : « Ce sont là pourtant ceux que nous poursuivions de nos railleries. Il en est ainsi de nous. »

L'interrogatoire avait dépassé le but que le juge se proposait, la profession du christianisme était flagrante dans les deux frères, elle avait retenti jusque dans le sanctuaire des lois... Almachius leur dit donc : « Assez de discours inutiles! Faites des libations aux dieux et je vous rendrai libres. » Les saints répondirent : « Nos sacrifices sont pour notre Dieu et non pour les tiens. »

Le juge irrité ordonna que Valérien fût frappé de verges. Pendant que les licteurs le dépouillaient de ses vêtements, sa joie de souffrir pour le nom de Jésus-Christ éclata par ces courageuses paroles : « Voici donc arrivée l'heure que j'attendais avec impatience, voici le jour qui m'est plus agréable que toutes les fêtes du monde. » Durant cette exécution, qui avait lieu hors du prétoire, les passions s'agitaient au dedans. Quelle serait la fin de cette cause que l'inhabile magistrat avait amenée avec tant d'imprudence ? Un conseil perfide, qui fit appel à sa cupidité, le décida à prononcer la sentence de mort. Elle portait qu'ils seraient conduits au pagus, situé sur la voie Appienne où s'élevait le temple de Jupiter. Les deux chrétiens seraient invités à brûler de l'encens devant l'idole, et, s'ils refusaient de le faire, ils auraient la tête tranchée.

Ils furent mis sous la garde de Maxime, qui devait rendre compte au juge de l'issue du drame. A la vue de ces jeunes hommes qui marchaient d'un pas si léger au supplice, Maxime ne put retenir ses larmes, et, leur adressant la parole : « O noble et brillante fleur de la jeunesse romaine, comment faites-vous pour aller à la mort comme à un festin ? » Valérien lui répondit que, s'il croyait, il verrait après leur mort la gloire de leurs âmes. « Que la foudre me consume, si je ne confesse pas votre Dieu, s'écria Maxime, quand j'aurai vu ce que vous m'annoncez. » Maxime, sa famille et les bourreaux eux-mêmes crurent, et Urbain vint en secret les baptiser tous. Le jour de la mort de Valérien et de Tiburce arriva. Aux premières clartés de l'aube, Cécile, rompant tout à coup le solennel silence de la prière, éleva la voix et donna par les paroles de saint Paul le signal du départ : « Allez, soldats du Christ, rejetez les œuvres des ténèbres et couvrez-vous des armes de la lumière. »

Les martyrs et leur pieuse escorte se mirent en marche. On arriva au pagus ; les prêtres de Jupiter attendaient avec l'encens et invitèrent Valérien et Tiburce à rendre leurs hommages à l'idole. Ils refusèrent, se mirent à genoux et tendirent le cou aux bourreaux. Les deux frères reçurent du même coup la mort et la couronne de vie.

Or Maxime affirma par serment qu'à l'heure de leur passion, il avait vu une troupe lumineuse d'anges, et les âmes des deux martyrs emportées par eux.

Les corps des deux héros chrétiens furent remis entre les mains de Cécile par Maxime, qui fut peu à près immolé à son tour pour le nom du Christ, et dont les dépouilles furent ensevelies à côté des tombes fraternelles.

Almachius n'osa pas immédiatement mettre la main sur les biens personnels des deux jeunes patriciens. L'appréhension d'avoir à se mesurer avec cette jeune veuve, dont l'énergie et l'indépendance chrétienne n'étaient ignorées de personne, décida le proconsul à en retarder de quelques mois la confiscation. Cécile profita de ce délai pour distribuer aux pauvres ses richesses mobilières : « A la veille de son départ pour le Ciel, elle voulait, selon l'Évangile, envoyer devant elle ses trésors. » Almachius montra d'abord quelque hésitation. Il envoya des officiers de justice au domicile de la vierge pour lui proposer de sacrifier aux idoles. Cécile leur répondit avec un calme céleste : « Citoyens et frères, écoutez-moi, vous êtes les officiers de ce magistrat, et, au fond de vos cœurs, vous avez horreur de sa conduite impie. Pour moi, il m'est glorieux et désirable de souffrir tous les tourments pour confesser Jésus-Christ, car je n'ai jamais eu la moindre attache à cette vie. Mais, je vous plains, vous qui êtes encore dans l'âge de la jeunesse, du malheur que vous avez d'être ainsi aux ordres d'un juge plein d'injustice. » A ces paroles si fières et si douces, les officiers ne purent retenir leurs larmes. La jeune fille continua : « Mourir pour le Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, c'est la renouveler, c'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or, c'est échanger une chaumière contre

un palais magnifique; tout ce que j'aurai donné à Dieu, il me le rendra au centuple. Croyez-vous à ce que je vous dis là ? » Tous répondirent à la fois : « Nous croyons que ton Christ est le vrai Dieu. » Elle fit donc appeler Urbain, qui en baptisa plus de quarante.

Peu après, Almachius la fit comparaître devant son tribunal. Il frémit à la vue d'une victime si douce et si ferme, il ouvrit ainsi son interrogatoire : « Jeune fille, quel est ton nom ? — Cæcilia... — Quelle est ta condition ? — Libre et noble. — C'est sur ta religion que je t'interroge. — Ton interrogation n'est donc pas précise, si elle donnait lieu à deux réponses. — D'où te vient cette assurance? — D'une conscience pure et d'une foi sincère. — Ignores-tu que j'ai sur toi pouvoir de vie et de mort? — C'est toi-même qui ignores quel est ton pouvoir? Tu mens, tu peux tuer les vivants, mais non ressusciter les morts; tu n'es donc qu'un ministre de mort et non de vie. » Pressée de sacrifier aux dieux, Cécile refusa avec indignation. Almachius résolut de la faire mourir, ordonna qu'on la reconduisît à sa demeure, afin qu'elle y reçût la mort sans éclat et sans tumulte. Elle devait être enfermée dans sa salle de bains, appelée *caldarium*, que les exécuteurs auraient chauffée outre mesure, afin de l'y étouffer. La sainte y passa tout le jour et la nuit suivante. Son corps demeura invulnérable et une rosée céleste vint délicieusement tempérer les feux de cet ardent séjour.

Le proconsul, ayant appris le prodige, envoya un licteur avec ordre de trancher la tête de Cécile; mais son bras, mal assuré, ne put, après trois coups, abattre entièrement la tête de la vierge. Elle demeura étendue, baignée dans son sang. Une loi défendait au bourreau qui, après trois coups, n'avait pas achevé sa victime, de frapper davantage. Cécile demeura trois jours entre la vie et la mort, étendue dans sa salle de bains, souriant encore aux pauvres qu'elle aimait. D'un instant à l'autre ils s'attendaient à voir s'exhaler cette âme virginale, brisant les faibles et derniers liens qui la retenaient encore. La couronne était suspendue au-dessus de sa tête, elle n'avait plus qu'à étendre la main pour la saisir, et cependant elle tardait. Les fidèles ignoraient encore le délai qu'elle avait sollicité et obtenu de son divin Maître. Le troisième jour, Urbain pénétra dans la salle de bains, et ses regards attendris aperçurent sa fille bien-aimée étendue, comme l'Agneau du sacrifice, sur l'autel inondé de sang.

Cécile tourna vers lui ses regards pleins de douceur : « Père, dit-elle, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours pour remettre entre vos mains ces pauvres que je nourrissais et cette maison, pour être consacrée en église à jamais. » Puis elle rendit doucement son âme à Dieu.

Les fidèles ensevelirent la sainte martyre dans l'attitude où elle se trouvait, et, la nuit suivante, ils portèrent son corps au cimetière de Calixte, non loin de la sépulture de Valérien, de Tiburce et de Maxime.



Bréviaire Grimani (D. Guéranger).

ITALIE

ROME

Catacombes. Basilique transtévérine. — (178) Martyre de Cécile sous Marc-Aurèle. Cimetière de Calixte. Souvenirs antiques. — (ive siècle) Inscription de l'antique basilique. — (540) Le pape Vigile. — (590) Saint Grégoire. — (viie siècle) Itinéraires. — (696) Sergius Ier. — (817-824) Les reliques retrouvées, la basilique reconstruite et ornée par Pascal Ier. — (xie siècle) Dédicaces d'autels. — (xiie siècle) Travaux considérables, campanile, cloître, mobilier de l'église, portique et peintures. — (xiiie siècle) Martin IV. Ciborium. — (xive siècle) Tombeau d'Hertford. Plan du Dittamondo; — (1414) de Sienne. — (1474) Plan Strozzi. — (xve siècle, 1541) Reconstruction du monastère par Maura Margalotta. — (1586) Enlèvement des marbres du chœur, nouvelles peintures. — (1588) Description d'Ugonio, gravure de Francini. — (1599) Restauration de Sfondrate. — (1630) Aquarelles de Barberini. — (1725) Restauration d'Acquaviva. — (1823) Restauration du cardinal Doria.


Bibl. nat. Latin, 4895.
Gothefredi Panthéon, xive s.

Selon l'usage antique, lorsque Cécile eut rendu le dernier soupir, ses amis la portèrent hors de la ville et l'ensevelirent, comme on l'a dit, au cimetière de Calixte, non loin de l'orgueilleuse tour funéraire qui couvrait les cendres d'une de ses ancêtres. La chapelle dite « des Papes » fut le lieu de cette première sépulture; au fond, derrière l'autel, on montre un loculus à fleur de terre, qui reçut la précieuse dépouille et fut fermé lorsqu'on l'en retira [1].

A gauche de l'autel s'ouvre un couloir qui conduit dans une chambre plus vaste, éclairée par un lucernaire, que Calixte fit creuser pour y transférer le corps de la vierge. A gauche, on trouve en entrant une niche plus grande que les loculi qu'elle domine, où fut disposée la seconde sépulture. On distingue encore des peintures de diverses époques : au point le plus élevé, une orante, d'un style simple, qu'on croit être l'image de Cécile; au-dessous, la croix entre deux agneaux; au-dessous encore, trois personnages : Policanus, Sabastianus, Curinus [1], que M. de Rossi, d'après le style, attribue environ au ve siècle. Au-dessous de la niche, jadis dépositaire du saint sarcophage, on voit encore une figure en orante bien mutilée aujourd'hui, que M. de Rossi a reproduite lorsqu'elle était mieux conservée et où l'on reconnaît encore sainte Cécile. Elle se rapproche de certains verres dorés par le geste, la richesse de son costume [2], mais l'influence byzantine qui s'y révèle peut la faire descendre au viie siècle. M. de Rossi la compare à la Madone de Florence, fragment des mosaïques de l'ancien Saint-Pierre de Rome; l'attitude est semblable, les bras ouverts, la robe perlée et richement ornée; cependant la Madone de Florence offre des traits de byzantinisme plus accentués, elle est couronnée et de sa couronne descendent des rivières de perles qu'on ne retrouve pas à Saint-Calixte; ici, sainte Cécile a les cheveux apparents, relevés par un simple ruban ou mêlés à quelques perles, elle semble d'une touche meilleure et plus antique. La tunique de dessus est rouge, ornée d'or, l'aube blanche, des fleurs s'épanouissent tout autour sur de longues tiges. Les images du Sauveur et de saint Urbain voisines de cette fresque ne dépassent pas le ixe siècle et l'exploration du pape Pascal (pl. I).

1. D. Guéranger, *Sainte Cécile*, p. 430.

1. Roller, *Les catac.*, II, pl. LXXXVI.
D. Guéranger, p. 436.
Northcote, p. 217.
2. Garrucci, *Storia dell'arte*, pl. CXCXI.
De Rossi, *Roma sott.*, II, p. 128.

Au-dessus de ce cimetière est la chapelle trichorale qu'a illustrée M. de Rossi, qu'on appelait *ecclesia S. Cæciliæ* et près de laquelle descendait l'escalier des cryptes [1].

Nous donnons sur la même planche que la fresque des catacombes le fac-similé d'une inscription qu'on lit à Sainte-Cécile :

SANCTIS MARTYRIBUS TIBURTIO
VALERIANO ET MAXIMO, QUORUM
NATALES EST XVIII KALEDAS MAIAS

Au v[e] siècle, la voie Appienne avait vu s'élever un nouveau sanctuaire au-dessus du cimetière de Prétextat; il répondait à celui qui s'élevait sur la droite en l'honneur de Sixte et de Cécile, et fut destiné à recevoir les sarcophages de Tiburce, de Valérien et de Maxime. L'inscription votive de grande dimension qu'on vient de lire nous en conserve le souvenir[2]. Cette église en ruine est circulaire avec cinq tribunes[3]; elle fut restaurée par Adrien I[er], comme le livre pontifical nous l'apprend : « ecclesiam b. Tiburti et Valeriani atque Maximi, seu basilicam s. Zenoni uno cohærentes loco renovavit. »

Les souvenirs antiques de Cécile ne se bornent pas à ceux-ci. Canina a découvert les traces du *pagus* mentionné dans les mémoires de saint Urbain au 4[e] mille de la via Appia, et c'est précisément la distance marquée aux actes de sainte Cécile. Dans cette région, il y avait de fastueuses villas au milieu desquelles on a trouvé de précieux monuments chrétiens[4].

Une maison à Tusculum[5] porte encore le nom des Cæcilii qui leur est attribué à cause d'une peinture ayant trait à l'histoire de cette famille. L'opulence de ses habitants est attestée par la découverte qu'on y fit d'un vase admirablement sculpté et d'un grand style, et de stucs d'une bonne époque[6] avec traces de dorure.

1. Armellini, p. 707.
Nous en avons gravé le plan dans l'article de *Saint Sixte*.
2. Photographie de Parker.
D. Guéranger, p. 456.
3. Armellini, p. 709.
4. *Bull. d'arch. chrét.*, 1873, p. 97.
5. Canina, VI, pl. XCIV; texte V, p. 79.
6. *Id.*, p. 99.

Au 5[e] mille de la via Appia, Canina a relevé les ruines de la villa des Quintilii, qui plus tard servit à l'empereur Commode. Il croit qu'originairement elle appartenait aux Cæcilii et qu'elle fut léguée par Q. Cæcilius à Pompinius Atticus[1]. Il donne comme preuve la présence d'un tombeau de ce Cæcilius, lequel, d'après l'usage, devait confiner avec une propriété de la famille.

Le livre pontifical[2] parle au viii[e] siècle d'un patrimoine situé au 5[e] mille de la voie Tiburtine qui fut légué à saint Pierre et dans lequel « *oratorium S. Ceciliæ esse dinoscitur* ». Le pape Zacharie (742) y fit des travaux et des agrandissements considérables, il l'enrichit de peintures[3]. Ne faut-il pas voir dans ses souvenirs l'existence d'une des villas des Cæcilii, qui vit l'enfance de la jeune vierge?

Le monument le plus intéressant pour l'histoire de Cécile est assurément le palais qu'elle habitait au Transtévère, qui fut témoin de son martyre et qui, sur son désir, transformé en église, conserve encore ses reliques. Il est digne de la plus pieuse attention.

Du temps d'Auguste, l'enceinte de Servius Tullius enveloppait la région transtévérine de Rome, rejoignait au sommet du Janicule la forteresse qu'avait fait bâtir Ancus Marcius; cette région était alors inhabitée et occupée par le bois des Césars; Auguste y avait fait creuser, pour un combat naval en 752, un vaste bassin qui fut ensuite comblé et remplacé par des jardins.

En descendant vers le Tibre, on trouvait le temple et le bois de Furina que l'histoire mentionne à propos de la mort de Caïus Gracchus, puis le tombeau de Numa, un grand et superbe monument[4]. Le palais des Cæcilii s'éleva plus tard au sud-ouest de cette enceinte et le long de ses vieux murs. Lorsqu'on venait du Tibre, après l'avoir traversé sur le pont Sublicius, on suivait une longue rue qui aboutissait à ces demeures, et à une rue qui longeait leur façade pour conduire

1. Canina, V, p. 33; VI, pl. LXXXV.
2. Édit. de Bianchini, p. 224.
3. Bondini, p. 148, prétend qu'on en conserve des fragments à Saint-Pierre, mais je ne les y ai pas vus.
D. Guéranger, 2[e] éd., p. 247.
Armellini, p. 690.
4. Desobry, *Rome au siècle d'Auguste*, I, p. 189.

à la porta Campana[1]. Ces habitations étaient sans doute ornées de portiques.

Ce quartier était richement habité; il possédait peut-être des thermes, comme semble l'indiquer un vase de bronze pour chauffer l'eau qu'on a trouvé dernièrement près de la basilique, à côté du monastère, dans la partie affectée aux écoles publiques[2]. Son opulence ressort même des restes du palais antique qui nous ont été conservés, notamment le beau canthare de marbre qu'on voit dans la cour de l'église et qui dut jadis orner un des atria du palais cécilien, les belles colonnes du portique, celles qui partageaient les nefs de l'église, quoiqu'on les fasse provenir de je ne sais quels thermes[3]. Le cloître possède des chapiteaux composites et ioniques qui servent aujourd'hui à en former une des galeries et qui paraissent remonter à une époque reculée. Mon grand-père a relevé en 1803, dans l'église, un chapiteau antique que nous avons gravé dans nos planches. A priori, surtout à Rome, ces pièces doivent être considérées comme appartenant originairement au lieu qu'elles occupent.

Un reste certain du palais que nous étudions est le caldarium qu'arrosa le sang virginal de Cécile. Les actes et les ruines réunissent ici clairement leur témoignage[4]. Cette salle, longtemps oubliée, fut retrouvée par Sfondrate qui, en fouillant le sol, remit à jour une des chaudières et des tuyaux de plomb. La chaleur était propagée le long des murs par des tuyaux de briques creuses de 6 centimètres de largeur intérieure. Le caldarium de Sainte-Cécile a 2^{m},25 de largeur, et environ 8 mètres de longueur. Les briques creuses des parois sont interrompues par la porte et par la niche où l'autel est placé. Il est possible que cette niche soit antique. Mazois[5] rapporte un exemple de bains domestiques, d'après lesquels on peut essayer de compléter ce qui nous manque ici.

1. Canina, Plan de Rome, I, pl. XI et XVIII.
2. *Bulletino d'archeol. comunale*, 1887, p. 17.
Lettre de M. Stevenson, 4 février 1888.
3. *Franc. Albertini.*
Ugonio stationi, p. 130.
4. Platner et Bunsen, *Beschreibung der Stadt Rom.*, t. III, p. 3.
D. Guéranger, p. 525.
5. *Ruines de Pompei*, II, pl. XLVII.
Voyez aussi Vitruve, dont les descriptions s'accordent bien avec ces ruines.

On y voit d'abord le baptisterium ou bain d'eau froide au milieu d'une petite cour à portique, la salle où l'on se dépouillait de ses vêtements, le vestiaire où on les déposait, les salles à bains tempérés que l'on traversait avant de parvenir au caldarium, chambre voisine de l'hypocauste, qui pouvait le chauffer à outrance et rendre son air suffocant, même mortel, comme on essaya de le faire pour Cécile. Dans le plan de Mazois cette chambre est terminée par une partie circulaire, que remplace peut-être au Transtévère la partie carrée; peut-être était-ce ce réduit où se dressaient les chaises de marbre à l'usage des baigneurs[1].

Cette niche carrée est occupée aujourd'hui par l'autel, formé de colonnettes du xive siècle sur lesquelles s'étend une grande dalle de 2 mètres de long, 90 centimètres de large et 11 centimètres d'épaisseur. Elle contraste pour la grossièreté avec ses points d'appui; en effet, la tradition nous apprend qu'elle aurait reçu le sang de la vierge.

D'après les monuments antiques, ce bain devait être relégué au fond du palais ou dans les soubassements (voy. Mazois). Son niveau ne permet que la première hypothèse, et nous devons croire qu'avant d'y parvenir il fallait traverser les vestibules, les atria, les appartements qui s'étendaient depuis la rue jusqu'aux abords de l'église, dans la vaste cour aujourd'hui si dépouillée.

Cette magnifique demeure, qui devint témoin de la mort héroïque de Cécile, était convoitée par le fisc; la martyre, pour la soustraire, n'avait d'autre moyen que d'en céder à temps la propriété à une personne de confiance[2]; elle arrêta son choix sur Gordien, un des nouveaux baptisés. Ce fut avec ce patricien, décoré du titre de clarissime, que, libre encore, elle passa le contrat qui garan-

1. Pour les exemples d'hypocauste on peut étudier ceux de Port-Aurèle, près de Saint-Brieuc (*Bull. mon.*, 1852, p. 332), les bains de Senon (Meuse) où l'on voit, comme à Sainte-Cécile, la chaleur pénétrant le long des murs par des briques creuses (*Id.*, p. 370), ceux de Neuville-sur-Seine (*Id.*, 1854, p. 55; 1865, p. 13), ceux de Trignère, près de Saint-Etienne (*Id.*, 1863, p. 405), ceux de Drevant (Cher) (*Id.*, 1866, p. 104), de Sermerieu (*Id.*, p. 827), ceux de Genner (Sarthe) (*Id.*, 1858, p. 117), ceux de *Cimiez* où l'on voit le long des murs double rang de tuyaux (*Id.*, 1875, p. 375); en Allemagne, ceux de Nussdorf (*Jahrbuch der K. K. central Commission*, 1 vol., 1860), etc.
2. D. Guéranger, p. 394.

tissait à l'Église, sous la garde d'un nom nouveau, la jouissance de ce palais. On ne peut douter que les pieuses mains auxquelles elle le confiait ainsi ne s'empressèrent, autant que la persécution le permettait, d'accomplir ses derniers souhaits et qu'elles transformèrent d'abord en oratoire le glorieux caldarium. On ne peut douter surtout que l'époque constantinienne n'y vit ouvrir une basilique publique et magnifique. M. de Rossi rapporte une inscription qui peut dater de 379[1] et qu'on trouva sous le pavé de l'église, authentique certaine de son existence dès le IVe siècle. Bondini[2] la fait descendre à 464. Elle rappelle une jeune fille nommée Apollonia, morte à l'âge de douze ans, une merveille de bonté et de pureté, que ses parents désolés confièrent à la vierge Cécile en lui élevant un monument dans sa basilique.

Le plan de l'antique basilique ne devait pas être fort différent de celui que nous avons vu au commencement de ce siècle et qui conservait le caractère primitif. Le narthex est à peu près tourné vers l'Orient, comme pour beaucoup d'églises constantiniennes, le portique conserve encore de belles colonnes qui durent être employées avant le IXe siècle, où ces matériaux précieux devenaient déjà plus rares qu'au IVe. Les chapiteaux ne semblent appartenir ni à l'époque classique, ni à l'époque carlovingienne, ni au moyen âge; par leur facture, qui rappelle de bonnes traditions soumises à des mains barbares, ils semblent un ouvrage du IVe siècle. L'empâtement de leurs feuillages, le tracé maladroit des volutes sont des caractéristiques de la décadence romaine. Sur un des jambages de la porte, j'ai estampé un tracé de flambeau antique qui doit être de cette époque.

L'histoire nous a conservé quelques souvenirs relatifs à cette église. Déjà, en 499, elle était un des *tituli*.

Le pape Vigile (540) semble l'avoir eue en grande vénération ; il la visitait le jour de la fête patronale, comme le prouve le récit de son enlèvement : « Anthemius Scribo veniens Romam invenit eum in ecclesia S. Cæciliæ x calendas decembris. »

1. Elle peut dater aussi de 379, 381, 382, 390, 464 (D. Rossi, *Inscript.*, I, p. 359).
2. Gius. Bondini, *Memorie storiche di S. Cecilia*, 1855.

En 590, pendant la peste, saint Grégoire y fit sept processions. Ce grand pape donna aussi un témoignage de sa vénération pour sainte Cécile en envoyant à Théodelinde de l'huile de la lampe qui brûlait devant son tombeau ; on garde encore à Monza la fiole qui était dépositaire de cette relique et la liste sur papyrus[1] où elle est mentionnée la vingt-cinquième.

Pour honorer cette basilique, l'Église de Rome choisit comme lecture, à la messe du 22 novembre, ce passage de l'Ancien Testament qui renferme une allusion à la destinée de ce sanctuaire : « Seigneur, mon Dieu, vous avez glorifié ma maison sur la terre ; c'est là que je vous ai adressé ma prière au moment où la mort arrivait sur moi[2]. »

En 696, Sergius choisit l'église de Sainte-Cécile pour consacrer saint Willibrord.

Étienne IV (768) était déjà titulaire de cette basilique lorsqu'il fut élu pape[3].

Léon III, en 800, lui offrit un magnifique parement d'autel.

Nous devons, en suivant l'histoire de la basilique transtévérine, la quitter quelques instants pour donner un coup d'œil à celle des Catacombes qui devaient, au IXe siècle, l'enrichir d'un insigne trésor. Si précieux que fussent pour les fidèles les souvenirs de cette basilique, témoin du martyre de Cécile, le cimetière, gardien de son corps, attirait encore plus les pèlerins, dont la ferveur nous est rappelée par les anciens itinéraires. C'est pour satisfaire à cette dévotion que le pape Damase dut l'agrandir.

Un des plus anciens itinéraires, qui est de la première moitié du VIIe siècle, s'exprime ainsi : « Sur la voie Appienne en te dirigeant vers le nord, tu descendras aux saints Tiburce, Valérien et Maxime... Sur la même voie tu iras à Sainte-Cécile, où est une multitude de martyrs. Le premier est Sixte pape et martyr..., sainte Cécile vierge et martyre; quatre-vingts martyrs reposent

1. Ex biblia sæc. X. in tabulario modoeciensi existente. Voy. Frisi, III, p. 21.
Cette copie du Xe siècle existe dans une Bible. M. l'abbé Aguilhon a envoyé à Mgr Barbier de Montault un fac-similé de la première ligne : « *Notu.., eccla scm martyrum qui Roma in corpore requiescunt, id est...* »
D. Guéranger, p. 459.
2. *Id.*, p. 447.
3. Bondini.

au-dessous. » Le pèlerin appelle le cimetière de Saint-Calixte « ad Sanctam Cæciliam ».

Un autre itinéraire que Guillaume de Malmesbury a inséré dans son histoire d'Angleterre, également du VIIe siècle, mentionne « l'église de Sainte-Cécile martyre». Le deuxième manuscrit de Salzbourg, encore du VIIe siècle, parle sur la voie Appienne de l'église « de Saint-Sixte pape, où il dort. Là dort aussi la vierge Cécile [1]. »

Les profanations que les Lombards exercèrent dans les cimetières déterminèrent les papes à mettre les reliques à l'abri dans les églises de Rome; ces translations, commencées par Paul Ier, furent complétées par Pascal Ier, qui monta sur le trône en 817. Ce pontife chercha avec un soin particulier, mais sans succès, le corps de Cécile, caché par une cloison derrière laquelle le tombeau était oublié.

Pascal désirait d'autant plus trouver ces reliques qu'il venait de relever la basilique de ses ruines et qu'un tel trésor devait y être d'un prix sans pareil. Cependant, après tant de recherches vaines, il crut qu'Astolphe l'avait enlevée et renonçait à ses investigations lorsqu'un matin, à Saint-Pierre, il eut une vision. Cécile, selon le récit touchant du livre pontifical, lui apparaissant, lui dit de ne pas se décourager, qu'il la retrouverait, qu'il s'était même déjà infiniment rapproché d'elle et que Dieu lui accordait de placer son corps dans la basilique restaurée. Pascal écouta cette douce voix, obéit à son conseil et retrouva les précieux ossements.

A croire le livre pontifical, les travaux de cette époque n'auraient pas été moindres qu'une reconstruction totale : ces expressions « mœnia a fundamentis ruitura »; « Antiquitus lacerata manebant »; « Novam construere ecclesiam cœpit », ces paroles qu'on met sur les lèvres de Cécile : « Ecclesiam quam noviter construxisti », font croire d'abord à une reconstruction totale ; mais, lorsqu'on est au courant du style épigraphique de l'époque, on se persuade qu'elles sont exagérées. Le plan, notamment dans la disposition constantinienne, ne dut pas être changé, et par conséquent, lorsque les fondations subsistent, il serait peut-être plus exact de parler de restauration.

Le trait le plus certainement carlovingien de ces travaux est la confession avec le corridor circulaire pourtournant le mur de la tribune ; ce corridor se retrouve aux Quattro-Coronati, à S. Marco, à Saint-Pierre [1], à Saint-Pancrace. Cette confession devait recevoir les reliques retrouvées des martyrs. Le pape fit préparer un sarcophage de marbre pour Cécile, un autre pour le corps de Valérien, de Tiburce et de Maxime, un troisième pour les corps de saint Urbain et de saint Lucius qu'il avait déposés à Sainte-Praxède [2].

L'œuvre incontestable de Pascal fut les mosaïques dont il couvrit l'église en lui donnant un éclat qu'elle n'avait peut-être jamais connu. On voyait tout d'abord, en entrant, l'arc triomphal portant au sommet l'image de la Reine des vierges, assise, portant le Sauveur dans ses bras, et, à ses côtés, deux processions de vierges que deux anges semblent introduire près d'elle. Ces vierges sortent des deux villes symboles des deux églises. Dans les tympans, les vingt-quatre vieillards se lèvent pour jeter leurs couronnes devant le trône de l'Agneau. Dans la frise du bas, douze colombes rappellent les douceurs de cette demeure virginale. Nous avons reproduit ces mosaïques, qui n'existent plus, d'après la gravure de Ciampini (vol. II, pl. XLIII, XLIV) ; il en existe un autre dessin manuscrit à Windsor, dont je n'ai pu malheureusement me procurer la copie [3] (pl. XI).

Les mosaïques du cul-de-four de la tribune sont heureusement conservées depuis le IXe siècle. Deux festons de fleurs et de lis sortent de deux canthares figurés au-dessus de l'imposte et montent en haut jusqu'au monogramme de Pascal qui marque la clef de voûte; ils encadrent les personnages présents dans la tribune; au centre, sous la main divine, c'est le Sauveur qui bénit et tient le volumen, il est couvert de vêtements d'or. A sa droite saint Paul avec le livre et des vêtements blancs laticlavés de rouge, puis Cécile avec une tunique et un surplis d'or, une collerette bleue, gemmée et perlée, un diadème bleu, perlé et surmonté de trois aigrettes rouges, une cyclade blanche entre les deux tuniques ; elle passe le bras sur l'épaule de Pascal en vêtement d'évêque et

1. D. Guéranger, p. 463.

1. Voy. *La Messe*, II, p. 92.

2. D. Guéranger, p. 474.
Cette translation est si bien décrite par l'illustre écrivain qu'il me paraît superflu de nous y arrêter longtemps.

3. Bibliothèque de Windsor.
Album du chevalier del Pozzo, vol. II, f° 96-99.

que l'on reconnaît au nimbe carré et au modèle d'église. De l'autre côté du Sauveur, saint Pierre est reconnaissable à ses clefs et à l'inscription qui le désigne; saint Valérien ensuite paraît avec une dalmatique verte bordée de bleu, et des souliers bleus; enfin sainte Agathe, seconde patronne de l'église, est figurée dans un costume analogue à celui de Cécile[1] (pl. XII).

Au-dessous de cette majestueuse assemblée, une frise porte au milieu l'Agneau divin debout sur la montagne d'où jaillissent les quatre fleuves, et douze agneaux se partagent en deux troupes dont l'une sort de Jérusalem et l'autre de Bethléem; au-dessous se déroule cette inscription métrique en belles lettres d'or :

+ HÆC DOMUS MICAT VARIIS FABRICATA METALLIS
OLIM QUÆ FUERAT CONFRACTA SUB TEMPORE PRISCO
CONDIDIT IN MELIUS PASCHALIS PRÆSUL OPIMUS
HANC AULAM DNI. FORMANS FUNDAMINE CLARO
AUREA GEMMATIS RESONANT HÆC DINDIMA TEMPLI
LÆTUS AMORE DEI HIC CONJUNXIT CORPORA SANCTA
CÆCILIÆ ET SOCIIS RUTILAT HIC FLORE JUVENTUS
QUÆ PRIDEM IN CRYPTIS PAUSABANT MEMBRA BEATA
ROMA RESULTAT OVANS SEMPER ORNATA PER ÆVUM[2].

Les murailles des nefs n'avaient pas été oubliées dans cette éblouissante décoration et l'on y voyait encore du temps de Sfondrate différentes peintures. Pascal ne voulut pas que le mobilier de l'église fût indigne de ces magnificences. Il éleva sur l'autel un ciborium d'argent d'une grandeur étonnante, dans lequel il entra plus de cinq cents livres de métal; il couvrit l'autel de la confession de lames d'argent, il offrit à sainte Cécile un bas-relief devant sa châsse, un arc pour la *fenestella* avec les colonnettes qui le supportaient, des calices pour suspendre aux arcades de la nef, des lampes en forme de corbeilles, des gabathæ, etc. La tête de la vierge avait été séparée du corps, il fit fabriquer un bassin d'argent pour l'y déposer[3].

Les splendides tissus ne furent pas oubliés dans

1. GARRUCCI, pl. CCXCII.
DE ROSSI, *Mosaïques de Rome*, phot. de PARKER.
BARBIER DE MONTAULT, *Revue de l'art chrétien*, 1888, p. 46; 1893, p. 272.
2. GARRUCCI, pl. CCXCIX, IV, p. 118.
3. *Concham ex argento ubi et pretiosum ejusdem virginis caput condidit.* Un autre passage de la vie de Pascal donne à *concha* la signification de bassin.
BIANCHINI, p. 446.
DUCHESNE, *Liber pont.*

ses libéralités, vêtements d'autel, voiles de pourpre ornés de croix d'or, de rosaces, de gammadiæ, de riches bordures. Dans la nomenclature que nous a laissée le livre pontifical, je lis ce détail : « Fecit in arcu presbyterii vela parva cum periclysi de blatthin bysantea numero duodecim; » n'était-ce pas, quoique le plan se prête mal à cette disposition, l'indication d'une iconostase composée de six entre-colonnements ?

Nous insisterons spécialement sur un de ces tissus qui présente plus d'intérêt que les autres pour avoir eu le privilège de porter la figure de Cécile et de ses compagnons[1] : « Obtulit in sacro altari vestem de blatthin bysantea, habentem in medio tabulam de chrysoclavo, cum historia, qualiter angelus beatam Cæciliam, seu Valerianum et Tyburtium coronavit, cum periclysi de chrysoclavo, miræ pulchritudinis exornatam. » Nous avons essayé dans nos planches de restaurer ce tableau d'après cette description et les monuments contemporains; la scène présente quatre personnages, l'ange et les trois martyrs, et suppose leur place nécessairement ainsi disposée, c'est-à-dire Cécile au milieu, l'ange au-dessus d'elle, son époux et son beau-frère à ses côtés. Les monuments chrétiens du IXe siècle[2] permettent d'en reconstituer les traits par analogie et nous donnent plusieurs exemples d'une disposition iconographique de ce genre. Nous rappellerons à ce propos la peinture absidale de S. Maria-in-pallara, à Rome, où la sainte Vierge, debout, montée sur un escabeau, paraît entre deux anges; nous citerons surtout la charmante fresque de la crypte de Sainte-Praxède qu'on peut attribuer précisément au pape Pascal et qui représente Marie entre les deux filles de Pudens[3]. Le riche costume des impératrices, la couronne, les rivières de perles qui en sortent rappellent la mosaïque de notre basilique et conviennent parfaitement à la figure de sainte Cécile que nous cherchons à reconstituer.

Nous avons fait observer que Rome au IXe siècle, en échange de l'hospitalité qu'elle offrait aux confesseurs des saintes images, avait reçu dans ses écoles une influence grecque aussi heureuse que

1. *Liber pont.*, p. 324.
2. Nous citerons parmi nos miniatures carlovingiennes de la Bibliothèque nationale le canon de l'église de Metz (ROHAULT DE FLEURY, pl. DXXV).
3. ROHAULT DE FLEURY, *La sainte Vierge*, pl. XCIII.

caractéristique. Les brodeurs de cette époque notamment, qui donnaient tant de noms grecs à leurs œuvres, devaient, dans leur manière de travailler, chercher leurs inspirations en Orient; c'est donc de ce côté aussi que nous devons regarder pour retrouver le tableau que nous cherchons. D'après cela, les personnages devaient être debout, attitude qu'observaient à Constantinople les souverains au moment de leur couronnement[1] et que nous retrouvons sur la scène même du couronnement de Cécile sur les portes de Monte-Sant-Angelo (1076); ces portes sont postérieures, il est vrai, à nos broderies, mais la chronologie importe peu en fait de byzantinisme; ainsi l'ange supposé à mi-corps se voit déjà sur notre beau manuscrit grec 510. Pour le costume de Valérien et de Tiburce, nous avons imité l'image du ménologe qui les figure au jour de leur martyre, en ajoutant un manteau que portaient les princes carlovingiens au-dessus de leur tunique[2] (pl. LXXV).

Pascal ne se contenta pas d'orner la basilique, il voulut aussi assurer d'une façon permanente le tribut d'hommages qu'y devaient recevoir le Christ et sa fidèle épouse[3]; il installa un chœur de moines près de l'église, fit bâtir le monastère au lieu appelé *Colles jacentes* et le dota richement.

Ses successeurs n'oublièrent pas la basilique cécilienne. En 827, Grégoire IV lui offrit un riche parement.

Nous ne pouvons citer aucun souvenir de construction pour le xe siècle et nous ne pensons pas, en effet, que l'art si grossier à cette époque ait été jugé digne de travailler pour l'héroïne des Catacombes.

Il n'en fut pas de même pour le xie siècle qui paraît avoir vu se ranimer la dévotion pour sainte Cécile, à Rome, et le zèle pour orner la basilique.

L'illustre Didier, l'abbé du Mont-Cassin, fut nommé par Nicolas II cardinal au titre de Sainte-Cécile[4].

1. Voyez un diptyque du Cabinet des médailles, un autre au musée de Cluny, les médailles de Romain Argyre († 1034), celles de Jean Zimiscès († 976), etc.
2. Voyez le canon de Metz, déjà cité.
3. D. Guéranger.
4. Rohrbacher, VI, p. 110.

On lit dans la chronique de ce monastère, à l'année 1059, que ce pape « ad titulum S. Cæciliæ trans-tiberim maxima cum laude deductus est[1] ».

On érigea, au xie siècle, de nombreux autels dans la basilique[2]. L'autel du Sauveur, à gauche du maître autel, fut dédié en 1060, l'autel de Sainte-Marie en 1071, de Saint-André 1073, de Saint-Jean 1072, l'autel du Bain, consacré par Ubaldo, évêque de la Sabine, 1073[3].

Un autel portait cette inscription que nous avons encore et qui rappelle qu'il fut consacré par Grégoire VII en 1080 : « Dedicatum est hoc altare die III mensis iunii per Dnum Gregorium P. P. VII anno Dm MLXXV. » Ces érections eurent lieu jusqu'à la fin du siècle; en 1098, un autel à droite du maître autel fut élevé en l'honneur de saint Jacques. La même année, Maurice, évêque de Porto, consacre l'autel de S. Mammeo[4].

Le xiie siècle a laissé plus de traces de son passage que le précédent dans les murs de la basilique; nous lui attribuons le campanile, le cloître, les ambons et la restauration du portique avec ses peintures et ses mosaïques. Nous n'avons malheureusement aucun document historique qui nous permette de préciser la date que nous sommes obligé d'établir d'après le style même des monuments.

Le campanile, dont les églises de Rome nous offrent tant d'exemples analogues, dut s'élever vers la fin du xiie siècle; comme on le verra sur la perspective que nous en donnons, il émerge audessus du narthex et porte successivement en s'élevant cinq étages. Ses arcades dans les deux premiers sont fermées, elles ne s'ouvrent dans le haut que pour laisser échapper au dehors le son des cloches. Les bandeaux qui séparent les étages se répètent identiquement, avec leurs modillons de marbre et les bandes de briques posées en épis. Aux angles du sommet, quatre petits piliers étaient peut-être destinés aux jours de fête à porter des bannières (pl. II).

Les restes d'ouvrages de cette époque ne manquent pas dans l'intérieur de l'église. On voit

1. Pertz, *Mon. germ.*, VII, p. 705.
2. Laderchi, *S. Cæciliæ acta et basilica.*
3. Les colonnettes qu'on y voit aujourd'hui sont trop modernes pour avoir fait partie de cette érection.
4. Bondini, p. 129.

encore dans le chœur le chandelier pascal que j'attribuerais au règne d'Innocent III, une colonne torse de 2 mètres de haut, compris les lionceaux qui lui servent de base, et tout émaillée. Cet ouvrage des Cosmati nous rappelle le style des ambons auxquels il était attaché et qui ont été repoussés au XVIe siècle loin du chœur[1]. On modifia malheureusement alors la disposition et les abords de ce chœur, et notamment l'antique fenestella[2]; les escaliers furent remplacés par les ornements baroques que nous voyons encore.

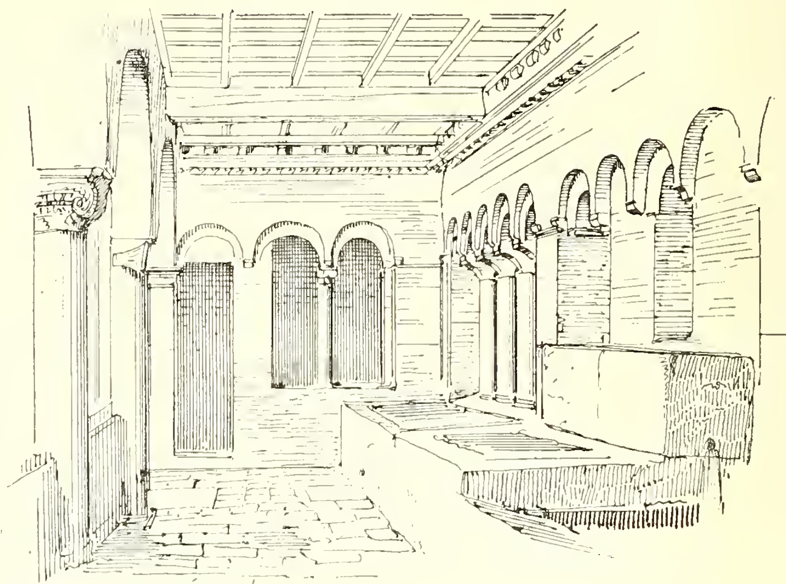
Nous citerons encore, parmi les fragments qui nous révèlent la main des Cosmati, une inscription de la crypte rappelant la découverte du corps de Cécile et les travaux de Pascal dans la crypte. Elle ne saurait en aucune manière appartenir au IXe siècle, l'épigraphie est du XIIe, et la croix, la frise de mosaïque confirment cette attribution; elle nous offre un témoignage et un spécimen du renouvellement de la confession, en même temps qu'un jalon précieux pour la tradition pascalienne. Elle est en vers[3] avec quelques abréviations qu'on pourra observer sur le fac-similé que nous en donnons (pl. I).

HANC FIDEI ZELO PASCHALIS PRIMUS AB IMO
ECCLESIAM RENOVANS DUM CORPORA SACRA REQUIRIT
ELEVAT INVENTUM VENERANDE MARTYRIS ALME
CECILIE CORPUS HOC ILLUD MARMORE CONDENS
LUCIUS URBANUS HUIC PONTIFICES SOCIANTUR
VOSQUE DEI TESTES TIBURTI VALELIANE
MAXIME CUM DICTIS CONSORTIA DIGNA TENETIS
HOS COLIT EGREGIOS DEVOTE ROMA PATRONOS[4].

Nous donnons aussi un fragment de dallage, relevé au commencement du siècle par mon grand-père et qui nous semble appartenir également aux objets de ce temps (pl. IV).

Je ne sais s'il faut classer beaucoup plus tard l'élégant tabernacle qu'on voit dans le chœur avec des colonnettes torses égayées de mosaïques[1], en tout cas il appartient encore au règne artistique des Cosmati.

Grâce à la recommandation du cardinal Pitra, aux photographies et aux relevés qu'a bien voulu prendre pour nous M. de Laurière, nous avons pu soigneusement étudier le cloître qui est tout à fait contemporain du campanile. Ses colonnettes, les consoles qui les surmontent, l'emploi des briques pour la corniche offrent des traits d'une analogie frappante; on en jugera par le dessin sur une grande échelle que nous en donnons. Les portiques, fermés par des colonnettes, sont maintenus aussi de distance en distance par de gros piliers carrés; la largeur des coussinets a permis de poser les arcs sur une seule colonnette, au lieu de deux comme au Latran, à Saint-Paul et ailleurs[2]. Un puits moderne entre deux colonnes



Cloître de Sainte-Cécile. État actuel, d'après une photographie de M. de Laurière.

1. J'ai entendu dire qu'ils avaient été relégués dans le couvent; M. de Laurière, en le visitant, m'a dit avoir vu dans le réfectoire une cuve qui sert de lectorium et qui peut leur avoir appartenu.
2. Murum aræ subjacentem veteri fenestella sublata... (Bosio).
3. D. Guéranger, p. 475, phot. de Parker.
4. Bosio, p. 161.

1. *La Messe*, pl. CXXII.
2. Les cloîtres de ce temps sont encore assez nombreux dans Rome et dans les environs; rappelons, entre autres, ceux du Latran, de Saint-Paul, Sainte-Sabine, Saint-Laurent-hors-les-Murs, Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, Spolète, Subiaco, etc.

s'élève au centre, il a dû sans doute en remplacer un beaucoup plus ancien.

Ce cloître, fermé par des châssis, coupé par un portique transversal, a perdu beaucoup de son élégance primitive, qu'il faut chercher maintenant sous ces fâcheuses surcharges (pl. IV et XIII).

Je crois pouvoir, dans l'histoire des constructions de notre basilique, ranger son portique au même temps que le campanile et le cloître, ainsi que ses mosaïques et ses peintures; mais, l'âge de ses peintures ayant été beaucoup discuté, je dois ajouter quelques mots de justification pour cette classification. Les peintures qui ornaient jadis le portique ont été successivement attribuées aux IXe [1], XIe [2], XIIe, XIIIe [3] et même XIVe siècles [4]; elles sont décisives dans la question, car on ne peut les supposer faites avant le portique, et il est à priori naturel de les croire contemporaines. Nous les avons comparées aux fresques découvertes à Saint-Clément et qui forment un échantillon de l'art au XIe siècle, puis à celles des Quattro-Coronati ou du porche de Saint-Laurent-hors-les-Murs, qui rappellent la manière des peintres du XIIIe. L'architecture avec ses formes sveltes et idéales nous rapproche de Saint-Clément; la coiffure de Cécile, ce turban noué par des bandelettes avec deux sortes de fanons blancs retombant sur les épaules, est une caractéristique remarquable qui s'y retrouve et qui milite pour le XIe siècle. D'autre part, la collerette noire et perlée fait souvenir du superhuméral des évêques à une époque moins ancienne; j'en dirai autant de la mitre de Pascal qui paraît plutôt dans le costume pontifical du XIIe siècle; au XIIIe, aux Quattro-Coronati, celle de saint Sylvestre est déjà plus haute. Entre ces traits chronologiques nous avons choisi la fin du XIIe siècle qui se rapporte à des travaux importants et se rattache à l'érection du campanile et du cloître. La mosaïque de la frise ne paraît pas pouvoir en être séparée, car la coiffure si particulière de Cécile se manifeste encore dans le médaillon qui la représente.

C'est au XIIe siècle qui a laissé, comme on vient de l'observer, des restes si considérables que nous sommes transporté pour faire la restauration dont on trouvera l'essai sur nos planches. Il est utile de joindre à ces dessins quelques lignes d'explication et de description. Sur le plan général (pl. III) on verra que, devant l'église, s'élevaient au moyen âge des maisons pourvues de portiques dont une (appelée par le peuple celle d'Horatius Coclès), où naquit Jules Romain [1], existe encore (pl. XIV).

A l'entrée de l'atrium j'ai supposé un petit auvent soutenu par deux colonnes, comme les monastères romains du moyen âge en avaient souvent et comme Saint-Clément, San-Cosimato, Sainte-Praxède, etc., nous l'ont conservé; il est indiqué, au XIVe siècle, sur la fresque de Sienne et surtout sur une gravure sur bois des merveilles de la ville de Rome, imprimée en 1668. Je pense que le portique intérieur doit être supposé en sus et qu'il y avait des chambres en avant, car on aperçoit deux fenêtres qui font présumer le besoin de jour. On y verra que le mur de face est démantelé, état postérieur à Sfondrate qui dut enlever les dernières colonnes de l'atrium (pl. XIV). Le canthare est encore au milieu de la cour. Lorsque le seuil était franchi, on devait entrer dans un petit vestibule qui donnait accès au logement du portier, aux salles pour les hôtes. Dans l'église des Quattro-Coronati [2], le palais du cardinal titulaire s'ouvrait aux abords; peut-être en était-il de même ici près de l'entrée et à gauche.

On pénétrait ensuite dans un vaste atrium de forme oblongue, entouré de portiques. Celui du fond, attenant à l'église, et dont nous avons parlé [3], est fermé par des colonnes architravées; mais ceux des autres côtés, composés d'arcades de dimensions moindres, ont disparu.

Au milieu de l'atrium s'élevait le beau canthare antique que Fuga relégua, en 1725, sur un des côtés de la cour.

On observera que les deux murs de la cour aboutissent aujourd'hui à des distances différentes sur la façade de l'église, en y formant des écoinçons de grandeurs inégales. Les murs de refend du portique sont anciens, puisqu'ils portaient des peintures du XIIe siècle; on ne peut donc con-

1. D'Agincourt, *Histoire de l'art.*
2. De Rossi, *Les mosaïques.*
3. Barbier de Montault.
4. D. Guéranger.

1. Stevenson, *Mostra della città di Roma*, p. 110.
2. Nous devons à M. Busiri une restauration très intéressante de cette église.
3. Ugonio le qualifie de « grande che tocca la chiesa ».

server cette inégalité aux côtés de l'atrium et nous avons rétabli la régularité du plan.

On observera aussi que la frise en mosaïque de l'architrave du portique ne couronne qu'incomplètement les pilastres d'ante, que le dernier médaillon n'est pas dans l'axe du pilastre, et que l'extrémité de la frise est achevée en peinture, d'où il résulte que nous ne pouvons prendre ce point de départ pour nos portiques latéraux. On verra sur nos plans la disposition que nous avons adoptée.

Nous avons gravé en détail ce portique et sa mosaïque (pl. V). Les médaillons de la frise sont séparés par un courant de rinceaux sur fond bleu et or alternativement; ces arabesques sont contournées de rouge[1]. Le médaillon au milieu des travées porte une croix d'or à branches égales, le médaillon central porte suspendus aux bras de sa croix d'or l'A et l'Ω. Dix autres médaillons à fond gros bleu contiennent les effigies de martyrs dont plusieurs reposent sous la confession. En commençant par la gauche, c'est d'abord : saint Urbain (S. V.) avec une mitre blanche et une chasuble pourpre, saint Tiburce (S. TIB.), saint Valérien, dont le sigle déformé l'a fait prendre pour une double image de Cécile, sainte Cécile (S. C.) avec une sorte de serre-tête duquel s'échappent des cheveux bouclés, sainte Agathe (S. A.) avec un voile, enfin saint Lucius (L. V.) avec un costume analogue à celui de saint Urbain; les mosaïques sont assez grossières, à touches heurtées et sans modelé. Nous avons rétabli au-dessus de cette architrave, dans le style du XIIe siècle, le reste de l'entablement qui n'existe plus.

Les mosaïques étaient réservées pour l'extérieur et les fresques plus fragiles et résistant moins aux intempéries s'étendaient à l'abri du portique. Nous n'en possédons plus qu'un fragment, qu'on a transporté dans l'église, et pour tout le reste nous sommes obligé de les décrire d'après les aquarelles qu'en a fait prendre le cardinal Barberini, au commencement du XVIIe siècle.

Sur le mur de retour, à gauche en entrant, une fresque, mutilée alors, laissait apercevoir différents saints; sur le devant de la scène, une sainte tenant un livre[2]. Sur la paroi du fond, façade de l'église, les peintures étaient étagées sur deux rangs; cependant, dans la partie à gauche, l'aquarelliste n'a copié que celles du haut, celles inférieures étant sans doute déjà ruinées en 1630. Il nous y montre un martyr étendu sur des fragments de verre, un saint exposé aux bêtes, saint Laurent sur son gril, enfin saint Étienne auquel Notre-Seigneur apparaît dans un cercle de lumière.

Après la porte principale, toute la partie de droite était consacrée à l'histoire de Cécile, qui paraît avoir été alors presque toute disposée sur les deux rangées. Le premier panneau représente les noces : Cécile, au bout de la table, porte une tunique verte, surplis d'or orné et soutaché de bandes noires, une collerette noire festonnée; elle a les cheveux blonds, nimbés; elle pose les pieds sur un escabeau. Autour de la table les convives font des gestes d'allocution et des souhaits de bonheur à la nouvelle épouse. Derrière, trois pavillons élancés, reliés par des portiques, donnent l'indication sommaire du palais. Le fond est bleu. A côté, et faisant peut-être partie du même compartiment, on avait figuré l'entretien des jeunes époux. Valérien a une tunique verte, une chlamyde rouge. Le fond des arcades est noir (pl. VI.)

Valérien, persuadé par les paroles de l'héroïque vierge, s'empresse d'obéir; il est à cheval et s'élance vers le lieu qu'elle lui a indiqué pour son baptême. La fresque manquait en avant.

Il est arrivé; il se plonge dans la cuve baptismale. Saint Urbain, vêtu d'une ample chasuble rouge, du pallium, coiffé d'une mitre basse, lui impose les mains; il est accompagné d'un autre prêtre habillé comme lui. Près de Valérien, deux assistants portent l'ampoule pour l'infusion de l'eau et la tunique du jeune homme. A gauche paraît un personnage agenouillé, dont le haut du corps avait disparu.

Valérien revient dans la chambre nuptiale, impatient de voir réaliser la promesse de Cécile; l'ange se révèle; il fait asseoir les deux époux, se place au milieu d'eux, déploie ses ailes et leur impose solennellement les mains. Pour la première fois Valérien est nimbé; il porte le costume militaire, justaucorps vert, manteau blanc. Cette scène me paraît une des mieux entendues, comme composition, gravité mystique et symétrie pittoresque (pl. VII).

La suite de l'histoire semble interrompue après

1. Barbier de Montault, *Revue de l'art chrét.*, 1888, p. 52, tirage à part.
De Rossi, *Mosaici.*
2. D'Agincourt, *Histoire de l'art.*

ce tableau. Tiburce, le martyre des deux frères sont omis. Il doit, en effet, manquer deux panneaux dans la collection d'aquarelles de Barberini. On voit sur la fresque de l'entretien, dans celle du baptême de Valérien, des parties carrées réservées dans le haut par le peintre; j'explique cette interruption en supposant qu'elles marquent les places des entraits de la charpente du portique ou des consoles qui en soulageaient les portées. Nous avons, suivant cette idée, essayé de ranger les divers panneaux en les mettant à l'échelle, et, d'après ce rangement, nous avons constaté vers l'angle du portique un vide que ces sujets devaient occuper.

En descendant à la seconde rangée, nous trouvons d'abord Cécile prêchant les gardes; plus grande que les assistants, dans son même et riche costume, dans l'attitude d'une orante, elle occupe une place magistrale. Nous supposons à côté le martyre de Cécile, agenouillée devant le bourreau qui lève le glaive (pl. VIII).

La fresque conservée dans l'église était appliquée tout de suite après la petite porte. Le tableau, selon un usage fréquent au moyen âge, renferme à la fois deux scènes : celle de l'ensevelissement de Cécile par saint Urbain et divers personnages portant des vases d'argent, celle de la vision de Pascal endormi sur la cathedra et apercevant la vierge[1]. Le pontife porte une dalmatique d'or avec claves noirs, une chape rouge, une mitre blanche avec infules, et peut-être au-dessous une coiffe rouge. Cécile, dont on distingue mieux ici le costume que sur les copies de Barberini, a sur la tête un élégant turban relié par des bandelettes et retenant les ondes de ses cheveux blonds, une tunique verte, un surplis d'or richement broché, à larges manches, bordure noire et perlée; elle a un superhuméral de même façon, une ceinture noire à laquelle pend une bande noire et perlée, enfin un manteau rouge rejeté sur l'épaule gauche. Le fragment de cette fresque que nous possédons a $1^{m},34$ de large; mais elle nous fait défaut pour la partie derrière le pape, dont il nous faut demander le souvenir à la gravure de Bosio, ainsi que pour l'inscription métrique tracée au bas du tableau et qui en expliquait le sens aux spectateurs. Il est probable que chaque tableau était pourvu d'une légende analogue (pl. IX).

1. Voyez les beaux calques de SAVINIEN PETIT à l'École des Beaux-Arts.
Une photographie de PARKER.

Nous arrivons ici au terme de cette épopée peinte. Le dernier tableau représente la maison de Cécile changée, selon son désir, en une église, relevée et de nouveau consacrée par Pascal; le pape derrière l'autel, les bras étendus, célèbre le saint sacrifice. Au fond s'élève un édicule où quatre lampes sont suspendues; cette fresque au XVIIe siècle était déjà fort mutilée. Sur le mur en retour subsistait encore une Madone assise, tenant l'Enfant sur ses genoux et environnée de saints[1].

Le XIIIe siècle, après les grands travaux qui le précèdent, n'avait plus une tâche aussi considérable; cependant le joli ciborium qu'on y voit encore, et qui est un de ses ouvrages, témoigne que la dévotion ne s'était pas refroidie vis-à-vis de notre admirable vierge; aux pieds de l'autel, sur la face qui regarde l'église, Ugonio[2] a lu cette inscription qui nous donne la date et le nom de son auteur : « *Hoc opus fecit Arnulfus anno Domini 1283.* »

Nous l'avons gravé[3] dans les monuments de la Messe. Au-dessus des chapiteaux, dans les angles, de jolies statuettes représentent Cécile et ses compagnons. Cécile debout, coiffée d'un diadème d'orfèvrerie[4], tient la lampe à la main.

A sa droite, Valérien paraît à cheval comme dans la fresque du portique; à sa gauche, Tiburce avec le vêtement militaire, une épée sur laquelle il s'appuie; enfin, au quatrième angle, saint Urbain est figuré tenant un calice, bénissant, portant la tiare, la tunique, la chasuble et le pallium. Dans les tympans sont figurés des évangélistes, des prophètes déroulant leurs philactères[5] (pl. LII).

Ugonio prend l'inscription de l'autel pour point de départ de l'opinion qui attribue à Martin IV, Simon de Brie, d'abord cardinal au titre de Sainte-Cécile, le renouvellement du chœur. Il est

1. D'AGINCOURT, *Histoire de l'art.*
2. *Stationi*, p. 131.
Ad esso altare si ascende per sei scalini, il quale rilevato in alto cingono quattro pretiose e belle colonne di mischio nero e bianco, che un magnifico ciborio sostentano di finissimo marmo con molte statuette e messo da poco in quà in alcuni scompartimenti à oro.
3. *La Messe*, II, p. 35, pl. CXV.
4. Mgr BARBIER DE MONTAULT, *Art chrét.*, 1887; tirage à part, p. 40.
5. *Id.*, 1887, p. 442-443.

possible que le trône ait été remanié à cette époque, mais avec d'anciens marbres; la dalle qui forme le dossier est antique. Ce pontife donna aussi à la basilique une statue de sainte Cécile[1] en argent et enrichie de pierreries (1262)[2].

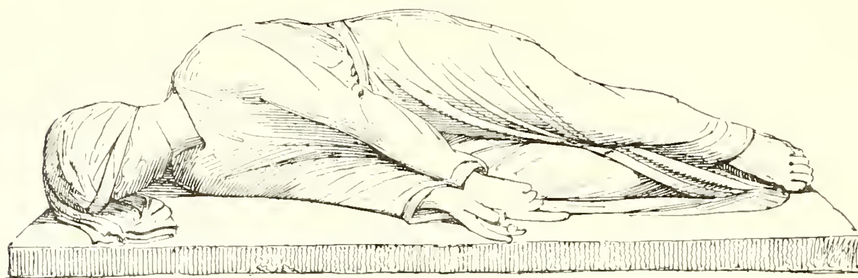
Pour le xive siècle, nous signalerons le tombeau du cardinal Adam de Hertford, mort en 1398[3].

Au xvie siècle (1530-1541) de grands travaux et même une reconstruction eurent lieu, selon Laderchi. L'histoire de ce siècle est celle des ruines en tous genres. Les vestiges de l'atrium, les peintures, les ambons, la vieille confession qu'Ugonio vit encore en 1588, disparurent bientôt. Sfondrate[4] relégua les ambons, modifia beaucoup le chœur, dans lequel il laissa, pour nous consoler de ces destructions, la touchante statue d'Étienne Maderne.

Bosio[5], en nous rapportant les travaux de Sfondrate, rappelle à cette occasion quelques-uns des anciens traits de la basilique, qui commença alors d'être modernée; il dit que, dans la nef centrale, il y avait d'antiques peintures[6] (picturas antiquas) de l'Ancien et du Nouveau Testament, et aussi des figures de saints et que le temps les avait altérées. On en ranima les couleurs, tout en respectant la forme de ces images que leur antiquité rendait vénérables. Il y avait aussi de chaque côté de la nef de vieilles fenêtres qui avaient été bouchées et qui furent rouvertes. Le toit de l'église fut refait. L'illustre cardinal aurait voulu le cacher par un plafond doré, mais il en fut détourné par les architectes, qui lui objectèrent la faiblesse des murailles de l'église qui n'en auraient pas soutenu le poids et la proportion écrasée que cela eût donnée à l'édifice. La charpente fut donc laissée apparente et peinte. On restaura aussi les colonnes de pierre des nefs et on les peignit en imitation de vert antique.

Acquaviva (1725) détruisit la façade, boucha l'œil-de-bœuf, surchargea le portique d'un entablement lourd et ridicule. Enfin, dans ces restaurations disparut l'imposante mosaïque de l'arc du chœur avec sa procession de vierges.

Tel fut l'état où se trouvait la basilique lorsque mon grand-père, en 1803, la visita et en releva le plan. Vingt ans plus tard, le cardinal Doria consomma ces fatales destructions en enveloppant les colonnes basilicales dans les grossiers pilastres qui partagent aujourd'hui les nefs de l'église[1].


Statue de sainte Cécile dans la confession (d'après une photographie).

S. Cecilia-in-Domo. — Les sanctuaires dont on vient de s'occuper n'étaient pas les seuls que le moyen âge avait vénérés à Rome : la petite église de Santa Maria del divino Amore, près du palais Borghèse, s'appelait jadis *S. Cecilia in Campo Martio*[2].

1. De Rossi, *Mosaici*.
2. Bondini, p. 129.
3. Photographie de Parker, n° 1702.
4. Pour la reconnaissance des reliques, par Sfondrate, voy. l'abbé Duchesne (*Liber pontificalis*).
5. Bosio, *Hist. passionis S. Ceciliæ*, p. 174.
6. Bonghi parle de portraits des papes, mais je ne sais d'après quel document.

M. Cattaneo, dans son excellent ouvrage, suppose à Sainte-Cécile des tribunes. Je ne vois rien dans les documents, ni dans la disposition du plan, qui autorise cette hypothèse.

1. Nous avons cherché à nous rendre compte de la dépense qu'exigerait, d'après nos tarifs modernes, la construction de la basilique et de ses dépendances. Un de nos amis, M. Leriche, architecte très au courant, nous a établi ce petit devis :

Basilique, 40 × 25 = 1000 mètres, à 100 fr. .	100.000
Campanile	70.000
Cloître et atrium, 1150 mètres à 150 fr . . .	172.500
	342.500

Dans ce chiffre, qui étonnera peut-être par son peu d'élévation, la décoration n'est pas comprise, et permettrait facilement de le doubler. On verra une fois de plus quelle économie on trouverait à adopter pour les constructions religieuses le système basilical.

2. Schræder, *Mon. Italiæ*, 1592.

Mgr Barbier de Montault, *Revue de l'art chrétien*, 1887, p. 441.

L'église s'appelait aussi S. Biagio de Materassari, parce qu'en 1575 ces artisans y avaient leur sanctuaire.

Nibby, p. 132. — Plan de Nolli, n° 440.

On assurait que, sur cet emplacement, s'élevait la demeure où Cécile vit le jour et passa ses premières années; Bondini prétend que le sanctuaire remontait au VIIe siècle; un second édifice était de nouveau consacré à sainte Cécile, en 1131, sous son unique vocable; on avait retrouvé en 1504, sous le maître-autel, la pierre qui rappelait ce souvenir et cette date; Mgr Barbier de Montault croit avec beaucoup de raison que la restauration de Sfondrate au XVIe siècle et celle de Benoît XIII un siècle après ne modifièrent pas le plan et laissèrent subsister les vieux murs. Le joli campanile qui flanque la façade porte encore le caractère roman à travers des enduits modernes.

M. Armellini[1] croit reconnaître cette église sous la désignation de S. Cecilia de Puzerato qu'il a trouvée dans un manuscrit du Vatican à la date de 1372 : « Domina Illuminata Vannutii de regione Campi Martii a parochia sancte Cecilie de Puzerato tenet eam. »

Cencio Camerario l'appelle *S. Cæcilia Campi Martii.*

Il existe dans la sacristie une inscription qui mentionne une vieille image et qui nous a conservé l'histoire de ces transformations :

VETUSTISSIMAM IMAGINEM
AC LAPIDEM HUNC CONSECRATIONIS
ANTIQUÆ HUIUS ECCLESIÆ
S. CÆCILIÆ VIRG. ET M.
ANNO MCXXXI PERACTÆ TESTEM
SUB EIUSDEM ARA MAXIMA
ANNO MDIV REPERTUM
BENEDICTUS XIII. P. M. ORD. PRÆDICAT.
ANNO MDCCXXIX
HUC TRANSFERRI MANDAVIT

L'image n'est pas aussi ancienne que le ferait croire l'auteur de l'inscription; elle date du XVe siècle. Mgr Barbier de Montault croit qu'elle formait le retable de l'autel, Nibby l'attribue à Placido Costanzi. Elle constitue une des plus belles pages de l'iconographie de sainte Cécile et D. Guéranger a été bien inspiré de la prendre pour frontispice de son livre. Elle représente, au centre, sainte Cécile, saint Valérien, couronnés par l'ange et assistés de saint Tiburce avec la palme et de saint Urbain en vêtements pontificaux.

1. *Chiese di Roma*, p. 182.

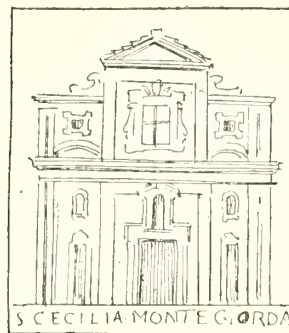
Mgr Barbier de Montault a reconnu au milieu des ornements que le XVIIIe siècle y a gravés, un ancien cippe, sans doute recouvert d'une table sacrée au moyen âge et sur lequel on avait inscrit à la fin du XIIIe siècle ces mots qui confirment la tradition :

+
HIC
EST DOMUS
IN QUA ORA
BAT SANCTA
CECILIA

C'est cette tradition dont le pape Urbain II répétait l'écho dans sa lettre de 1186; il nommait alors l'église sous le titre de paroisse.

Nous devons à l'amitié et au talent de M. le commandeur Busiri les dessins que nous en donnons (pl. XV).

S. Cecilia a Monte Giordano. — La tradition rapporte que le tribunal d'Almachius, où il interrogea Cécile, était situé au Champ de Mars[1], à peu de distance de la maison des Cæcilii, près de l'amphithéâtre de Statilius Taurus dont les décombres ont formé l'éminence que l'on appelle *monte Giordano*. Une église y fut élevée dès le VIIe siècle[2]. Sur les anciens diplômes, cités par Fonseca[3], elle est appelée au moyen âge Sainte-Cécile *in Lupo Pacho* et aussi *de Turre Campi*. Son dernier surnom *a monte Giordanio* vient de Giordano Orsini qui possédait ce quartier de Rome. C'est près de là que s'éleva la nouvelle maison des Pères de l'Oratoire sous le nom de S. Maria-in-Vallicella, dont saint Philippe de Néri prit possession le jour de la Sainte-Cécile 1583. Plus tard, ce petit sanctuaire menaçant ruine, Sfondrate le reconstruisit en 1603. On peut voir l'image de



Felini, p. 116.

1. D. Guéranger, p. 394.
2. Bondini.
3. De basilica S. Laurentii in Damaso.

l'ancienne dans Felini, qui nous la montre déjà tristement modernée[1].

En 1621, Grégoire XV permit aux Pères de l'Oratoire, pour agrandir leurs bâtiments, de la démolir, à condition que l'autel dédié à saint Philippe de Néri le fût aussi à sainte Cécile et que, sur le tableau composé en leur honneur, Cécile occuperait la droite, prescription qui fut exactement remplie[2].

On conserve encore aujourd'hui dans la maison des Pères l'inscription qui rappelle la consécration de l'autel sous Calixte II, en 1123, et les reliques, notamment celles des saints Côme et Damien, qu'on y gardait.

Au XIVe siècle, il y avait près de là une maison appelée, à cause d'une enseigne, *signum mulieris*, parce qu'alors, en l'absence de la numération urbaine, on distinguait les habitations par des désignations de ce genre[3].

Diverses églises S. Cecilia. — L'anonyme de Turin mentionne une petite église sous le titre de *S. Cecilia de Montisfarfe* qui « habebat unum sacerdotem », sans doute dans le voisinage de Saint-Nicolas *in Carcere*[4].

Au Capitole, la chapelle du palais des conservateurs est dédiée à sainte Cécile[5].

Il y avait aussi Santa-Cecilia dans le quartier de S. Angelo in Pescheria, appelée par Cencio Camerario *S. Cecilia Cenci Pantaleonis* et, dans la taxe de Pie IV, *S. Cecilia nelle case de Savelli.*

Dans l'ancienne basilique de San-Lorenzo-in-Damaso il y avait une chapelle en l'honneur de sainte Cécile[6].

Si la date n'était pas trop récente, nous indiquerions aussi la fresque de Pomerancio à Saint-Étienne-le-Rond, qui représente la sainte dans la chaudière, suivant l'usage du moyen âge[7].

1. Felini, *Trattato delle cose maravigliose di Roma*, 1595.
2. D. Guéranger, p. 532.
3. Armellini, *Chiese di Roma*, p. 183.
4. *Id.*, p. 183.
5. Bondini.
6. Description manuscrite communiquée par M. Stevenson.
7. Gravure de 1596 : voy. pl. LIII.

S. Urbano-alla-Caffarella. — L'iconographie de sainte Cécile nous conduit à S. Urbano-alla-Caffarella, temple antique converti par Pascal Ier en église, où le moyen âge disposa, pour la décorer, des fresques dont nous avons encore les restes[1]. Les souvenirs de saint Urbain sont tellement mêlés à ceux de notre vierge, qu'elle devait intervenir aussi dans les sujets choisis par le peintre, quoique le sanctuaire ne lui fût pas spécialement consacré. Nous avons gravé les panneaux qui lui appartiennent, en indiquant la place qu'ils occupent sur un plan général. Ces fresques, fort ruinées, ont dû être restaurées dans notre gravure, non d'après les aquarelles de Barberini, peu fidèles, ni d'après les gravures de d'Agincourt, mais sur des dessins coloriés qu'en a pris pour nous M. Porta (pl. XVI et XVII).

Entre deux colonnes ioniques, dont le linteau porte le nom *Cecilia*, on voit d'abord la sainte qui exhorte son époux et qui le persuade d'aller trouver saint Urbain. La seconde scène montre saint Valérien et saint Urbain à genoux sous un ange qui déploie une légende au-dessus de leurs têtes, puis le jeune homme qui reçoit l'eau baptismale. Au-dessous, dans la même travée, Cécile et Valérien apparaissent avec des nimbes timbrés de leurs noms, Tiburce en est encore dépourvu; celui-ci se rend aux conseils de son frère et va à son tour recevoir du pontife l'eau régénératrice.

Un autre compartiment en face est plus particulièrement consacré à Cécile; les saints frères ont été arrêtés, mis à mort, l'héroïque vierge reste seule pour lutter contre les persécuteurs; elle paraît devant le prétoire, où Almachius, en entendant ses réponses, fait un geste d'étonnement. Derrière lui, on la voit qui distribue son bien aux pauvres ; au-dessous, naïvement représentée à genoux sous le glaive, dans le caldarium, elle attend le coup mortel. On remarquera que le peintre a mieux compris qu'on ne fit plus tard, au moyen âge, la disposition de ce bain, qu'il copia exactement sur les usages antiques, en supposant l'hypocauste et un serviteur qui chauffe la fournaise à l'extérieur de la salle. La dernière scène se rapporte à l'ensevelissement de Cécile, dont le

1. Mgr Barbier de Montault, *Art. ch.*, 1887, p. 433.
D'Agincourt, *Histoire de l'art de la peinture*, pl. XCIV et XCV. Les sujets y sont retournés.
Manuscrit de la bibliothèque Barberina.

pontife porte lui-même le corps qu'il présente au fossoyeur dans l'excavation funéraire.

Sous le crucifiement qui fait partie de ces peintures, à la porte d'entrée, on lit cette inscription :

+ BONIZZO, FRT. A. XPI. MXI.

On a beaucoup discuté cette date; cependant je ne vois pas dans ces fresques des caractères assez éloignés pour la croire apocryphe; je sais que certains traits, notamment la flagellation à la colonne, militent pour une époque plus récente; d'autre part, les pieds séparés du Sauveur crucifié, les bonnets phrygiens des Mages appartiennent à l'art roman [1]. Je sais aussi que des retouches fâcheuses ont été faites en 1634; mais j'ai calqué à la chambre claire Revoil plusieurs de ces figures et, si j'ai observé, pour parler seulement de l'Adoration des Mages, que la figure de la sainte Vierge et de l'Enfant étaient repeintes, la mitre des Mages est intacte. Le nom de Bonizzo, par la consonance, non plus que le style de ces peintures, ne me paraît pas appartenir au XIIIe siècle et doit les reporter à une époque antérieure.

Saint-Laurent-hors-les-Murs. — D'Agincourt [2] raconte qu'en 1780, pendant qu'on déblayait l'antique narthex de Saint-Laurent-hors-les-Murs, on découvrit plusieurs fresques et une d'elles en sa présence. Du nombre de ces images était celle de sainte Cécile qu'il rapporte dans ses planches, en marquant une détérioration de la peinture sur la poitrine de la sainte. Ce fragment la représentait à peu près grandeur nature, couronnée, nimbée, en cheveux, avec rivière de perles, portant une dalmatique jaune clair, ornée au col et aux manches de zones de gemmes et de perles; elle relève, pour porter sa seconde couronne, les plis d'un manteau vert, jeté sur l'épaule gauche et sous lequel elle voile ses mains. Le fond de la fresque vert foncé laissait encore voir cette inscription : *S. Cecilia.*

Cette peinture, retrouvée à la fin du siècle dernier, fut de nouveau perdue de vue et ne revint au jour qu'en 1848. Lorsque M. Perret [3], d'après lequel nous en donnons la gravure, les copia, ces figures étaient encore assez bien conservées; elles souffrirent beaucoup de l'humidité et je me rappelle notamment qu'en 1874, lorsque mon père releva, pour son ouvrage, la figure de la Madone, tous les traits avaient disparu, et qu'il ne restait pour ainsi dire qu'une silhouette générale.

1. Cavalcaselle adopte la date de l'inscription.
2. *Histoire de l'art de la peinture*, pl. XI.
3. Perret, *Catacombes*, III, pl. XXXIX.

Ces restes de décoration ne devaient pas demeurer longtemps visibles; on sait que le tombeau de Pie IX fut disposé en cet endroit et ils disparurent définitivement sous les revêtements modernes.

On a discuté sur l'âge de ces images. M. Perret est allé jusqu'à les attribuer au VIIe siècle, M. Parker les suppose du Xe, M. d'Agincourt, sans se prononcer exactement, les classe parmi les œuvres du IXe au XIe siècle. C'est au XIe ou XIIe siècle que nous croyons devoir en faire honneur. En effet, si l'on compare leur exécution et leurs costumes avec les fresques de Saint-Clément qui nous offrent un excellent criterium, nous ne conserverons aucun doute. On retrouve ici et là le même faire, la même coiffure de cheveux ondulés, mélangés de perles et relevés en coques sur les côtés, la multiplicité des plis, les orfrois gemmés au centre et bordés de perles, enfin on constate une grande analogie dans le style épigraphique. Cette attribution est celle qu'a adoptée M. de Rossi qui reporte les peintures de la basilique au XIIe siècle [1] (pl. XVIII).

Reliques. — Il y avait aussi à Rome, dans plusieurs églises, des reliques céciliennes dont le dépôt pouvait être fort ancien.

Nous pouvons citer notamment, d'après Ugonio, S. Marcello et Saint-Chrysogone [2], puis Sainte-Sabine, Sainte-Anastasie, Saint-Paul-hors-les-Murs [3], Sainte-Marie-Majeure [4], Saint-Marc et Sainte-Marie-in-Campitelli [5].

La relique principale semble avoir été accordée aux Quatre-Saints-Couronnés; le livre pontifical la mentionne [6] dans la vie de Léon IV, ce qui nous rapproche beaucoup de la découverte du corps entier. Le livre pontifical ne spécifie pas quelle était cette relique. On a dit qu'elle ne consistait pas moins que dans la tête elle-même, ce qui ne concorde pas avec les procès-verbaux de la décou-

1. *Bull. d'arch. chrét.*, 1863, p. 16 et 47.
2. Ugonio, *Stat.*, XV, p. 221, 282.
3. Severano, p. 401.
4. *Id.*, p. 724.
5. *Id.*, p. 370.
6. Mgr Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, VII.

verte du xvi[e] siècle; toutefois, la présence de la tête était encore crue par les pèlerins du xviii[e] siècle. Gabriel Diaz dit expressément que le corps de sainte Cécile était dans son église, et la tête aux Quatre-Saints-Couronnés[1]. Il est possible qu'il ne s'agisse que d'un fragment, comme nous en retrouverons dans les bustes d'Alby et d'Hildesheim.

1. Gabriel Diaz, *Grandezas y maravillas de la ciudad di Roma*, 1677.
Voy. abbé Duchesne, *Lib. pontif.*

Au palais Massimo, on conserve un ossement de sainte Cécile dans un reliquaire émaillé du xiv[e] siècle[1].

1. M[gr] Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, VII.



Fresque de Saint-Étienne-le-Rond.

Spolète. — *Farfa.* — Parmi ses immenses possessions, dès le x[e] siècle, Farfa comptait une église dédiée à sainte Cécile et située à Culiano ; elle lui avait été donnée en 967 par l'empereur Othon I[er] : « Fundum Paternum positum in Nariano et in Culiano in quo est Ecclesia *Sancte Cecilie*[1]. »

Le monastère reçut aussi une église de Sainte-Cécile, à Terenziano, au commencement du xi[e] siècle ; d'après l'acte fait en 1008 et que nous conservons encore, la donation eut lieu dans des circonstances assez touchantes. Un certain Rainone, se voyant gravement malade et sur le point de mourir, résolut, pour implorer la miséricorde divine, de léguer aux religieux le tiers qu'il possédait de l'église Sainte-Cécile. Comme dans l'antiquité les chrétiens ambitionnaient de reposer auprès des martyrs, ceux du moyen âge se disputaient les places funéraires dans les couvents, auprès des tombeaux monastiques ; le donateur demanda cette faveur, il prit dans ses mains la verge de serment et fit son présent au seigneur Hugon abbé et à ses moines[2].

C'était le temps où Farfa adopta la réforme de Cluny[3].

Pérouse. — *Assise.* — Les peintres de Saint-François n'avaient pas oublié la céleste vierge sur leurs fresques ; elle y apparaît avec son nimbe radié et la couronne de roses posée sur le voile.

Citta di Castello. — Gubbio. — Subiaco, etc. — On sait que Città di Castello s'élève à peu de distance du Tibre, sur sa rive gauche. Près de là s'étendent d'importantes ruines où se trouvaient les biens de la famille Cæcilia, de laquelle sortit Plinius Cæcilius, Pline le Jeune, né à Côme en 61, fils de C. Cæcilius et de Plinia, sœur de Pline l'Ancien[1].

Le culte de sainte Cécile semble avoir été prospère dans cette ville, qui possède un couvent dédié à notre vierge. Un tableau de Luca Signorelli y représente la Madone en compagnie de sainte Cécile et d'autres saints. C'est dans l'église que



Fresque à Assise (photographie de Lunghi).

1. *Monumenta germania diplomata*, t. I, p. 456.
2. *Regesto di Farfa*, III, p. 185.
3. Petits Boll., XI, p. 14.

1. Moroni, *Diz.*
Smith, *Dict. biog.*
Je ne puis assurer que ce nom fût celui des pères de Cécile.
Todi Nicolo Barbioni, *Diario per sapere tutte le feste che si celebrano nelle 54 chiese di Città di Castello.*

se trouve la célèbre faïence de Luca della Robbia figurant l'Adoration des Mages.

Il est dit qu'une chapelle en l'honneur de Cécile s'élevait, dès 1180, à Tiferno, qui est, je crois, aujourd'hui Città di Castello.

Mgr Barbier de Montault nous signale à Gubbio une église dédiée à sainte Cécile, mais je me demande si la patronne ne serait pas plutôt la bienheureuse Cecilia qu'on honore dans cette ville[1]. Il rappelle aussi des reliques dans l'église de Frascati.

Dès le xe siècle, une église Sainte-Cécile est donnée à Subiaco (959)[2].

(Voy. Sainte-Cécile sur la via Tiburtina, dans notre article sur la basilique romaine, p. 40.)

Palestrine. — L'existence d'une église Sainte-Cécile à Palestrine nous est révélée dès le xie siècle; nous voyons, en effet, en 1073 que l'évêque Uberto y consacre un autel[3].

Tivoli. — Une église dédiée à Cécile y témoignait le culte des habitants pour notre sainte[4]. Elle se trouvait via Valeria, non loin de la piazza dell'Olmo. Deux autels y étaient ornés de tableaux, l'un représentant la sainte Vierge, et l'autre sainte Cécile. Dans une visite pastorale, elle est signalée comme paroissiale. Après avoir appartenu longtemps aux Jésuites, elle fut réduite à la condition de simple bénéfice. Chaque année, le jour de la fête, les musiciens y allaient chanter une messe solennelle.

Sezza. — A Sezza, près Piperno, saint Lindan fonda un monastère en 1089. Après s'être dépouillé de tous ses biens, il eut une inspiration qui le poussa vers ce lieu qu'on appelait vulgairement *ad Tres Arcus*, sans doute à cause d'une ruine antique, non loin du mont Antongiani. Ce lieu signalé par les trois arcades fut l'emplacement de son monastère de Bénédictins; après avoir demandé l'autorisation à Pollidio, évêque de Sezza, il se mit à le construire et, en souvenir du nom de sa mère, le plaça sous l'invocation de sainte Cécile[1]. C'est là qu'il passa de longues années de sa vie († 1118)[2].

1. Moroni, XXXIII, p. 161.
Sarti, *De Episcopis eugubinis Pisauri*, p. 755. — *Viri sanctitate illustres qui in Ecclesia floruerunt*, cap. vii.
Le corps de la b. Cecilia repose dans l'église S. Spirito.
2. Muratori, *Antiq.*, V, p. 461.
3. Ughelli, *Italia sacra*.
4. Crocchiante, *Istoria delle chiese di Tivoli*, p. 130.

Segni. — Le diocèse de Segni paraît avoir professé au moyen âge beaucoup de vénération pour sainte Cécile; nous voyons dans la cathédrale une inscription, rappelant la dédicace de l'autel par Honorius III en 1226, et les reliques de cette vierge qu'on y avait déposées.

Déjà au xiiie siècle, il y avait un monastère cécilien qui est mentionné en 1182, dans une bulle de confirmation des biens de son église que l'évêque Pierre avait obtenue de Lucius III[3].

Anagni. — Le riche trésor d'Anagni, décrit par Mgr Barbier de Montault, possède une image de notre sainte, une broderie qui la figure sur une dalmatique avec Tiburce et Valérien. On y représente le supplice de l'étuve. Une inscription rappelle les noms de *S. Cecilie et Tyburci et Valeriani*[4].

Anagni possédait aussi ses reliques[5].

Rieti. — Rieti avait une collégiale sous le vocable de Cécile[6].

Bologne. — Sainte-Cécile construite en 1319 derrière S. Giacomo, édifice roman. — (1483) Construction des voûtes et du portique par Nadi. — (xvie siècle) Fresques représentant l'histoire de Cécile. — (1798) La chapelle enlevée au culte. — S. Giovanni-in-Monte, tableau de Raphaël.

Le culte de notre glorieuse vierge n'a pas été oublié à Bologne au moyen âge. On y construi-

1. Cappelletti, *Chiese d'Italia*, VI, p. 568.
2. Petits Boll., VII, p. 602.
3. Ughelli, I, p. 1236.
Cappelletti, VI, p. 579.
Dans la cathédrale de Segni, un autel avec cette inscription d'Honorius III (1226) : « Hoc altare dedicatum est ad honorem B. Mariæ Brunone episc. V. Kal. feb. de reliquiis SS. Mathei apost., Stephani pape, Calixti pape, Blasii episc., Sebastiani mart., Alexii confessoris, Ioannis levite, Iacobi, Intercisi *et Cecilie virg.* et aliorum sanctorum. »
En 1182, l'évêque Pierre obtint de Lucius III une bulle de confirmation des biens de son église, où l'on voit mentionné : Ecclesiam *S. Luciæ* cum omnibus pertinentiis suis monasterium *S. Ceciliæ.* »
4. *Annales arch.*, XVII, p. 275.
5. Cappelletti, VI, p. 333.
6. Angelotti, *Descrittione di Rieti*, p. 22.

sait, au commencement du xive siècle, une petite église (1319)[1] placée à l'abside de San-Giacomo, et pour ainsi dire identifiée avec cet édifice. Nous en donnons la vue d'après un plan de 1587 assez curieux, mais qui représente sous la forme d'une tour ronde et inexacte la tribune de la grande église. On y remarquera un long portique[2], comme l'usage à Bologne en était répandu, et comme Santa-Maria-de'Servi nous en offre encore un exemple; ce portique devait donner accès à Sainte-Cécile (pl. XXVIII).

Des travaux importants furent exécutés au xve siècle; Gaspare Nadi, par ordre de Giov. Bentivoglio (1483), fit l'élégant portique latéral et il construisit les voûtes de Sainte-Cécile (1483). Ce fut vers la même époque que l'histoire de notre sainte y devint l'objet de fresques de grande renommée.

En commençant à droite de l'autel, on voit d'abord représenté le mariage de Cécile, par F. Francia (1460-1533)[3]; 2° Valérien et saint Urbain, par Lorenzo Costa; 3° baptême de Valérien, attribué à G. Francia ou à Cesare Tamarocci; 4° Cécile et Valérien couronnés, œuvre de Chiodarolo; 5° martyre des deux frères; 6° leur ensevelissement; 7° Cécile devant le préfet, ces trois tableaux par Aspertini; 8° Cécile dans l'étuve; 9° Cécile donne ses biens aux pauvres, par Costa; 10° sa sépulture, par F. Francia.

Cette chapelle fut enlevée au culte en 1798; elle sert aujourd'hui de salle de vente pour des tableaux. On verra qu'elle a reçu, depuis le xve siècle, des modifications malheureuses; les toits ont été bouleversés, un nouveau portique transversal a été ajouté à celui de Nadi[4]. En sortant, on pénètre dans le cloître, où l'on peut admirer les belles terres cuites qui ornent à l'extérieur le chœur et le campanile de San-Giacomo.

Les xve et xvie siècles assistèrent, à Bologne, au culte le plus fervent dont sainte Cécile ait été l'objet; la bienheureuse Elena Duglioli dall'Olio fit construire à San-Giovanni-in-Monte (1515), par l'architecte Arriguzzi[1], une chapelle en l'honneur de cette sainte, et elle eut l'honneur d'y placer sur l'autel le tableau de Raphaël que nous admirons au musée.

Vallombrosa. — A cinq milles N. de Bologne, on signale un monastère sous le titre de *S. Cecilia de Corvaria*[2].

Ravenne. — L'Italie a le privilège de nous offrir les plus anciennes images de sainte Cécile, et, si l'on excepte celles douteuses du cimetière de Callixte dans la partie supérieure des fresques, c'est à Ravenne, sur les célèbres mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Neuf, datant du vi^e siècle, que nous trouvons la première. Dans la procession des saintes qui vont adorer le Sauveur à la suite des Mages, elle occupe le sixième rang; mêlée à la troupe des vierges les plus rapprochées du trône, elle vient après Euphémie, Pélagie, Agathe, Agnès, Eulalie. Elle porte le plus riche costume, une tunique blanche qui laisse descendre sur les pieds des plis abondants, une cyclade brodée, draperie fine et longue dont les femmes distinguées se drapaient comme d'un pallium[3], une dalmatique d'or, gemmée, garnie au col et aux bords inférieurs de perles et de pierreries, resserrée par une ceinture et une fibule de prix. Elle a le visage encadré de cheveux touffus, ondulés et qui se séparent au milieu sous un riche diadème. Cette chevelure est si abondante qu'elle permet encore de former une coque mélangée de perles au-dessus du diadème. C'est à cette partie de la coiffure qu'est attachée une longue écharpe blanche, frangée, qui pend derrière le cou, enveloppe l'épaule gauche et lui voile les mains sous la couronne qu'elle va présenter au mystique Époux. Il ne faut pas confondre ce costume avec celui de cour, dont la mosaïque de Saint-Vital nous donne l'image à la même époque; ici nous voyons, avec un luxe particulier, rappelé le costume des

1. Ricci, *Guida di Bologna*.
M. Ricci m'a assuré qu'il ne connaissait aucun document plus ancien.
2. On le dit l'œuvre de Nadi, 1497.
3. Ricci, p. 125.
D. Guéranger, p. 495.
Bædeker, *Guide*, p. 281.
4. Photographie d'Alinari, n° 9510.

1. M. Ricci ne donne ce fait que sous forme dubitative.
M. Müntz (*Raphaël*, p. 550) dit qu'elle fut commandée vers la fin de 1513. Il remarque les différences qui existent entre la gravure de Marc-Antoine et le tableau qui lui est fort supérieur, dans l'attitude de Cécile, dans les anges du Ciel qui chantent sans instruments.
En rentoilant ce tableau, on fit des observations intéressantes sur sa facture.
2. Lubin, *Abbatiæ Italiæ*, 1693.
3. Ricci, p. 218.

femmes à l'église et le dominicale sans lequel elles ne pouvaient approcher de l'offrande et de l'Eucharistie; ces saintes ramènent, en effet, sous nos yeux une des processions qui se formaient dans la basilique, au côté droit de l'autel, au moment de l'offertoire; on remarquera aussi que le diadème qu'elles ont sur la tête fait partie du costume, au lieu que la couronne qu'elles tiennent est l'offrande qu'elles vont déposer aux pieds du Sauveur, pour prix de leur virginité et de leur martyre.

Le dessin est rude, composé de touches trop larges pour qu'il puisse être fort correct; néanmoins, dans leur ensemble, les figures de ces panathénées chrétiennes ne manquent pas de mérite ni d'élégance. Elles sont nimbées, portent toutes le même costume, leur nom écrit au-dessus d'elles; elles foulent aux pieds des gazons fleuris et sont séparées les unes des autres par des palmiers chargés de fruits qui s'épanouissent sur le fond d'or[1]. Les traits, sous une même attitude, sont un peu variés; nous ne pouvons malheureusement en conclure qu'une tradition permît aux mosaïstes de reproduire les vrais personnages. Ces traits que nous voudrions connaître étaient déjà, sans doute, effacés par l'oubli dans la mémoire des fidèles (pl. XIX).

Un médaillon en mosaïque, à la chapelle de l'archevêché, qui nous paraît de la même époque, donne une image de sainte Cécile, non sur fond d'or, mais sur fond bleu. La coiffure est un peu différente. Les cheveux, au lieu d'être serrés par le cercle du diadème, paraissent enfermés dans une résille ornée de perles; le voile, attaché en arrière, retombe également sur les côtés[1] (pl. XIX).

Il ne semble pas que sainte Cécile, honorée dès l'antiquité par les habitants de Ravenne, ait été oubliée plus tard dans ce pays. Il y avait au moyen âge, dans les environs, dans un lieu nommé la *Cella*, une église qui portait son nom, et dont le dernier recteur s'appelait Melchior Baccinetti; au XVIe siècle, l'édifice était tombé dans une ruine si complète qu'on dut le démolir en 1571[2].

FERRARE. — La cathédrale de Ferrare possédait un os et une dent de Cécile[3]; à Santa-Maria-in-Vado, dans la même ville, il y avait de ses reliques et un autel élevé en son honneur[4].

FAENZA. — Un monastère de dominicaines conserva le nom de Sainte-Cécile jusqu'en 1567, époque où une image de la sainte Vierge, qu'on vénérait et qu'on crut miraculeusement préservée du feu, le fit appeler *Santa-Maria-del-Fuoco*[5]. Dans les temps modernes il fut abattu ou réduit à des usages domestiques[6].

1. Photographie de RICCI.
2. FANTUZZI, *Mon. raven.*, VI, p. 232.
1571, 8 maij. visitata fuit eccl. sine cura sub titulo S. Ceciliæ posita in territorio Ravennæ in loco nuncupato Cella, cujus est Rector D. Melchior Baccinetti, et cum invenisset fere destructam, mandavit eam penitus destrui.
3. GREGO, *Memorie istoriche*.
COATTI, *Chiese di Ferrara*, p. 20.
4. *Id.*, p. 323.
5. TONDUZZI, p. 43.
6. RIGHI, *Annali*, p. 44.

ROYAUME DE NAPLES

NAPLES. — Au IXe siècle, nous voyons qu'une église Sainte-Cécile s'élevait, à Naples, sur une place appelée « des Palmes », et qu'elle dépendait du *duc* de Naples ou du Mont-Cassin : « Abbati Johannes consul et dux Neapolitanorum suo præcepto confirmavit atque concessit ecclesiam S. Ceciliæ intra Neapolim sitam in platea cognominatur Palmarum antiquitus huic nostro monasterio pertinentem[2]. » C'est peut-être la même église, propriété du Mont-Cassin, mentionnée dans le bullaire en 1059, 1097, 1105, 1216.

En 1113, 1123, 1159, il est question d'une église dédiée à sainte Cécile et saint Démétrius.

Ces dates ne s'accordent pas exactement avec

1. Photographie de RICCI.
2. PERTZ, VII, p. 619.
Dans un instrument de 944, on confirme au monastère de Mont-Cassin l'église de Sainte-Cécile à Naples.
CARRACCIOLO, *Napoli sacra*, p. 447.

ce qu'en dit Carracciolo, qui rappelle sa fondation mentionnée dans un instrument des archives de l'archevêché. D'après ce document, l'église Sainte-Cécile aurait été fondée en 1129 par Cécile de Morisco (Aldemorisco), femme de Perrino Cerbonata. Elle fut consacrée par Gérard Palladino de Lecce, archevêque d'Otrante, et sous l'autel on déposa les reliques de saint Clément, de saint Démétrius et de sainte Cécile. Le recteur et le chapelain devaient célébrer tous les dimanches de l'année, et le jour de la fête patronale le recteur devait chanter une messe solennelle, les vêpres et présenter au chef de la maison Aldemorisca une corbeille de nèfles, de noix et de châtaignes[1].

Stefano parle d'une chapelle de Sainte-Cécile, sous le patronage des Carrafa, qu'on voyait à main gauche en se dirigeant vers S. Anello[2]. Elle avait environ 10 ducats de revenus.

Plusieurs églises de Naples possédaient des reliques; Carracciolo cite Saint-Clément, Saint-Martin et Saint-Paul-Majeur[3] comme celles qui avaient ce privilège.

Chieti, Mont-Cassin et divers. — Au nord du royaume de Naples, dans les environs de Chieti (l'antique Teate), il y avait des reliques de sainte Cécile au monastère de Saint-Libérateur, dès le commencement du xi[e] siècle (1019)[4].

En 1059, on voit figurer parmi les biens de l'église de Chieti « plebem S. Cæciliæ ».

1. Carracciolo, *Napoli sacra*, p. 337.
2 Pietro de Stefano, *Descrittione dei luoghi sacri di Napoli*, 1560, p. 65.
3. Carracciolo, p. 89, 165, 592.
4. Muratori, *Antiq.*, IV.

Sainte Cécile figure dans le calendrier ecclésiastique de Capoue[1].

La chronique du Mont-Cassin mentionne pour le ix[e] siècle « monasterium S. Petri in Castroniano, cum ecclesia S. Ceciliæ et cum omnibus pertinentiis suis[2] ». Il y avait aussi des reliques de notre sainte dans l'autel de Saint-Benoît[3].

Sur la porte de bronze de *Monte-San-Angelo* on a figuré le couronnement angélique de Cécile et de Valérien; nous en reparlerons à propos de l'Orient auquel cette œuvre appartient.

L'église de *Monopoli* (au sud-est de Bari) possédait en 1180 « ecclesiam S. Cæciliæ », mentionnée à cette époque dans une bulle du pape[4].

Un monastère de S. Cecilia fut fondé dans les Abruzzes en 1429 par Angelina di Montemare, veuve du comte Giov. de Civitella; on y suivait la règle de Sainte-Claire[5].

Lubin, parmi les abbayes céciliennes d'Italie, signale celles-ci du diocèse de Capaccio, suffragant de Salerne : *S. Cecilia de Cochulo*, *S. Cecilia de Cotula*.

Messine. — Le monastère des Franciscains tient la place de l'antique oratoire de Sainte-Cécile-hors-les-Murs[6]; il s'élève dans le faubourg Saint-Pierre, au midi de la ville. Il est le rendez-vous des musiciens.

1. Michele Monaco, *Sanctuarium capuanum*, 1630.
2. *Chronic. Mon. Cassin.*, auctore Leone. Pertz, VII, p. 612.
3. *Chron.*, III, p. 30.
4. Bullaire.
5. Cappelletti, IV, p. 732.
6. *Thesaurus Siciliæ*, IX, p. 8. *Id.*, II, p. 365. Rocco Pirro, *Eccl. Mess.* Amico, *Dizionario della Sicilia*.

TOSCANE

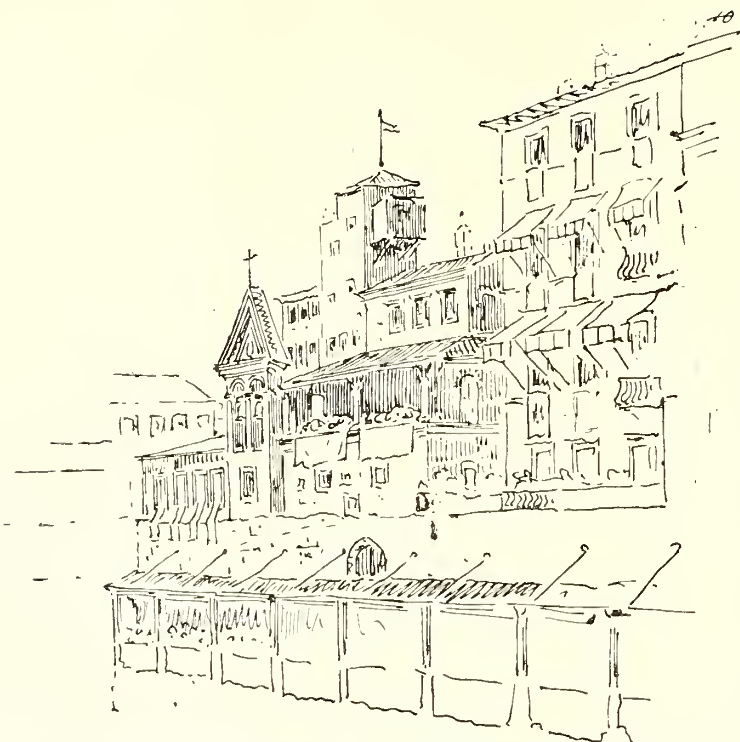
Florence. — *S. Cecilia.* — Derrière le toit des Pisans, que j'ai pu encore dessiner à Florence dans ma jeunesse, entre Calimaruzza et la Vacchereccia, s'élevait jadis une église dédiée à sainte Cécile. D. Ristori, le prieur des Saints-Apôtres, auquel je demandais d'anciens documents sur cette église, la croit mentionnée dès le x[e] siècle par ces mots qu'il a relevés sur un diplôme du cha-

pitre de Florence d'avril 966 : « *Ecclesie cardinal. S. Ceciliæ.* »

Ammirato assure qu'elle fut détruite par l'effroyable incendie de Ser Neri Abati (1304) ; sa reconstruction, comme donnent lieu de le croire le P. Richa et certains documents manuscrits faisant partie de ses archives, n'eut pas lieu en 1367, mais seulement en 1386; cette date ressort d'une provision de la République du mois d'août 1386. Il n'est pas certain, mais il est probable qu'elle fut reconstruite sur l'emplacement primitif, car la provision ordonne qu'elle le soit sur le territoire de la paroisse et non ailleurs sans le consentement de l'évêque, c'est-à-dire dans des limites fort resserrées. La paroisse était bornée par les circonscriptions de San-Romolo, de S. Pier-Scheraggio, de San-Stefano, de S. Maria-Soprapporta et peut-être de Sant-Andrea.

A l'église S. Cecilia se rattachaient un couvent pour les prêtres voués à son service, et un cloître qui s'étendait le long du mur de l'église. Ces détails nous sont révélés par les papiers de Baldovinetti (Bibl. nazionale) où nous trouvons rapporté un document de 1379 ; sous cette date on voit assigner au recteur d'une chapelle la maison contiguë au cloître et au mur de l'église, sur la *via* ou *androne* qui va « ad claustrum sive curiam domus predicte [1] ».

Cette date de 1379, entre l'incendie de 1304 et la reconstruction de 1386, prouve que le cloître au moins avait été épargné et que l'église n'avait peut-être pas tant souffert qu'on pourrait le penser. D'ailleurs, le retable peint qui provient de S. Cecilia et qu'on voit maintenant au musée des Uffizi ne peut en aucune manière être attribué à la fin du XIVe siècle.



Vue de Sainte-Cécile, prise de la place du Grand-Duc.
Dessin de M. Marcucci, d'après une ancienne gravure (Vedute di Zucchi Tav. XXIII).

Nous donnons, sur notre planche gravée, un fragment d'un plan géométral, qui se trouve dans l'*Archivio di Stato* de Florence [2], et une petite vue d'après un plan de 1594 [3]. Mais le meilleur souvenir de cette église nous est conservé par la predella que nous venons de rappeler [4] et qui reste comme un des plus touchants témoignages de la piété des anciens Florentins pour notre chère sainte. On l'a généralement, d'après Vasari [5], attribuée à Cimabue ; mais je partagerais plutôt l'opinion de M. Cavalcaselle, qui reconnaît dans ces gracieuses figures le pinceau de Giotto ou de son école.

Ce tableau se compose de trois parties : au milieu, la figure de Cécile et, de chaque côté, quatre petites scènes tirées de ses actes donnent à la composition une symétrie fort harmonieuse. Cécile ne paraît pas encore avec les instruments de musique qui, depuis le XVe siècle, ont servi à la caractériser ; elle est assise, tient une palme de la main droite, un livre

1. Lettre part. de D. Ristori, prieur des Saints-Apôtres, août 1887.
Lettre de M. Marcucci, octobre 1887.
Fantozzi, Plan de Florence de 1858.
Richa, *Chiese*, II, p. 59.
Dans l'Archivio di Stato se trouvent consignées des visites pastorales décrivant l'église, les meubles. On pourrait compléter ainsi ce que dit Richa.
2. Envoyé par D. Ristori.
3. Envoyé par M. Nerino Ferri. — Nous en avons un exemplaire à Paris.
4. Dom Guéranger, p. 485.
Photographie de Brogi, n° 2568.
5. Vasari, *Vita di Cimabue* († 1310), I, p. 4.

de la gauche; elle offre sur son visage des traits d'une douceur délicieuse qu'encadrent les plis délicats de son voile, serrés sur son front par une étroite couronne d'or. Des plis plus amples contractent son manteau qui s'agrafe sur la poitrine et se drape largement sur les genoux, ne laissant la tunique découverte qu'à la taille et au bras droit. Le trône est un siège carré, orné, sur les accoudoirs, de petits pilastres que surmontent deux anges agenouillés.

Les premiers sujets à droite sont le repas de noce où quatre convives, servis par de nombreux domestiques, sont assis à une table copieusement chargée, devant des draperies et des lambris luxueux ; à côté, la chambre nuptiale, Cécile assise, nimbée, exhorte Valérien et d'un geste de son bras semble lui désigner les perspectives célestes qu'elle lui ouvre; Valérien a été persuadé, il est allé s'agenouiller devant l'évêque Urbain, il revient; à peine a-t-il franchi le seuil que déjà l'ange le couronne et trace autour de sa tête le nimbe des saints, c'est le troisième tableau ; le quatrième nous montre un nouveau personnage, Tiburce, qui vient saluer les époux; Cécile le persuade comme son frère dans son virginal langage, elle s'est levée, et, debout, elle leur parle avec véhémence.

De l'autre côté apparaît le baptême de Tiburce, et les trois derniers sujets ont trait à la sainte elle-même, qu'ils nous montrent prêchant les gardes, devant le tribunal et dans l'étuve. A propos de cette scène nous ferons remarquer la chaudière dans laquelle le peintre l'a figurée. Le moyen âge à Rome, devant les antiquités qui couvraient encore le sol, comprenait mieux les usages antiques; mais dans les provinces italiennes, surtout au dehors de l'Italie, les enlumineurs n'avaient aucune idée exacte à cet égard ; en traduisant les actes à leur fantaisie, ils traduisaient le caldarium par l'image vulgaire d'une chaudière. Ces fautes d'archéologie n'empêchent pas la predella d'être un chef-d'œuvre. Si la grande figure qui domine au centre est pleine de suavité, les sujets accessoires sont traités avec une naïveté, un sentiment charmants. On pardonne au peintre de n'être pas archéologue lorsqu'on le voit introduire avec tant d'ingénuité, non les personnages antiques dont il traite l'histoire, mais des citoyens florentins du XIVe siècle avec leur longue tunique, leur béguin attaché sous le menton et cette grâce que les successeurs de Giotto ont rendue inimitable (pl. XX).

Il Carmine. — Il y a une trentaine d'années, dans la sacristie de l'église del Carmine à Florence, on découvrit, sous la chaux qui en avait blanchi les murs, de belles peintures, du même genre que les précédentes, mais moins anciennes. Cavalcaselle dit qu'elles sont un mélange du style de Daddi et de Parri, inférieures aux fresques de S. Croce par le premier et supérieures aux œuvres du fils de Spinello. Quelques-uns les attribuent à Lorenzo Bicci [1]; elles me semblent en tout cas tout à fait antérieures au XVe siècle. Quoi qu'il en soit, elles forment une des meilleures et des plus touchantes pages de l'histoire de sainte Cécile et nous les recueillons comme un précieux témoignage de la constance que les Florentins mirent dans leur dévotion envers elle.

L'histoire, comme toujours, débute par le repas de noces; on sait qu'à Florence au XIVe siècle les nobles dînaient sous des loges, leur principal titre aristocratique dont ils faisaient parade devant le public, faisant là admirer les festins et les concerts dont on les accompagnait. Six convives sont rangés autour de la table, Cécile auprès de son époux, deux femmes et deux hommes dont l'un paraît âgé. En avant, de nombreux serviteurs s'empressent ; ils se passent les plats, découpent ou attendent les ordres. Dans le fond un musicien presse les touches d'un orgue ; c'est la première fois que je vois interpréter textuellement par un peintre le mot *organa* des actes, auquel on attribue l'origine du patronage musical de notre sainte.

La tête nimbée de Cécile est si belle que nous en donnons le détail au bas d'une de nos planches, physionomie limpide, immobile, figure de face telle que le moyen âge excellait à faire. Elle a les yeux, pendant que Valérien lui parle, fixés sur l'objet invisible de son amour qui l'arrache dans la joie de l'extase aux divertissements qui l'entourent (pl. XXI).

Cependant la fête finit, les harmonies se taisent, les convives se dispersent, la chambre nuptiale s'ouvre et les deux époux apparaissent

1. Le nom de Lorenzo Ricci nous apparaît sous les dates 1370, 1375, 1386, 1398, etc.

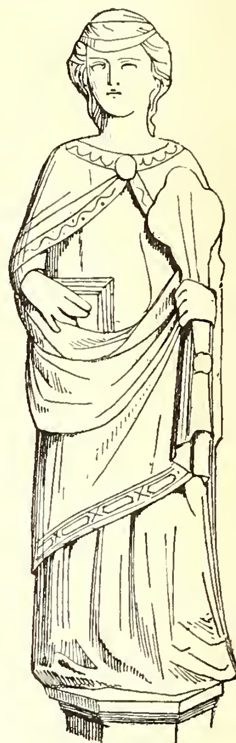
dans un solennel tête-à-tête. Ici Cécile n'a plus le visage extatique, elle parle, s'anime, et montre du doigt au-dessus d'elle l'ange armé d'un poignard que Valérien ne voit pas, mais dont elle le menace s'il ne respecte pas l'épouse du Christ. L'éloquence de la vierge a vaincu l'amour du jeune homme. Il sort, il traverse rapidement la campagne romaine et le peintre sur un tympan ogival nous rappelle la scène de son baptême. Saint Paul se montre au néophyte, lui ouvre le livre de vérité : « una fides, unum baptisma. » Valérien se dépouille de ses vêtements, tombe aux pieds d'Urbain, qui puise dans le ruisseau voisin l'onde régénératrice.

Valérien est revenu; mais cette fois l'ange lui devient visible, non plus l'ange armé, l'ange de Dieu jaloux, mais l'ange ami entre les mains duquel le glaive s'est changé en couronnes de fleurs. Les jeunes gens agenouillés les reçoivent dans leurs mains, et non pas sur le front comme on le voit souvent, afin de se couronner eux-mêmes. Rien de plus suave, de plus tranquille, de plus virginal, rien qui réponde mieux au sentiment des actes eux-mêmes. Quelle supériorité sur les œuvres de la Renaissance qui n'a plus compris la virginité!

Voici maintenant Tiburce, son étonnement en sentant les parfums qui remplissent la chambre, la longue exhortation de Cécile debout devant les deux frères, son nouveau triomphe sur lui, puis le baptême de Tiburce dont son frère, par une pensée touchante du peintre, est supposé tenir les vêtements pendant qu'Urbain l'arrose de l'eau purificatrice.

L'auteur, que nous avons vu si bien comprendre la suavité de l'extase, sait aussi introduire le mouvement dans des tableaux comme il paraît dans le groupe des deux frères enchaînés l'un à l'autre et conduits au préfet. Près du prétoire c'est le baptême de Maxime, puis Cécile qui visite les confesseurs assis par terre, et qui les exhorte au combat comme des soldats du Christ, enfin le martyre des jeunes gens frappés devant l'idole qu'ils n'ont pas voulu adorer (pl. XXII).

Nous avons gravé les dernières scènes où Cécile reste seule pour soutenir le combat ; nous la voyons recourir aux forces que donne la charité et distribuer son bien aux pauvres. Méprisant dès lors la rapacité du préfet, au lieu d'entretenir ses envoyés, elle les prêche, les instruit, les convertit. Dans son enthousiasme elle est montée sur un bloc de marbre, comme sur l'ambon, pour dominer l'assemblée ; je ne crois pas qu'on ait jamais mieux que l'auteur de nos fresques rendu cet épisode. L'attitude de l'héroïne est simple, majestueuse ; avec la noblesse d'une statue sur son piédestal, elle est animée, et les boucles de ses cheveux sous la vivacité de ses mouvements se mêlent en s'agitant dans la lueur du nimbe. L'évêque Urbain baptise aussitôt ceux que l'éloquente vierge lui amène.


Musée national (photographie d'Alinari).

Nous parvenons au dénouement. Cécile a reçu les trois coups insuffisants pour lui donner la mort, et de larges ruisseaux de sang coulent sur son blanc vêtement, comme pour y tracer des claves de pourpre. Des femmes agenouillées autour d'elle étanchent avec des linges ces gouttes précieuses. Les plus grands peintres de la Renaissance, comme le Dominiquin à Saint-Louis-des-Français, l'ont supposée étendue et vaincue par la faiblesse ; ici, et cette remarque fait ressortir selon nous la prééminence morale des primitifs, elle est debout, pleine de force et de santé, elle ressemble encore à la jeune fille que nous voyions tout à l'heure répandre ses aumônes; mais ici ce n'est plus son argent, mais son sang, qu'elle distribue. Le prince Gagarine, si admirateur de belles peintures, a été frappé de cette gracieuse et poétique figure : il en a pris une aquarelle qu'il nous a communiquée, que nous avons gravée et qui en fait mieux comprendre le mérite que notre dessin d'ensemble.

Après avoir donné sa fortune, son sang, il ne restait plus à Cécile qu'à rendre le dernier soupir; le dernier acte est l'ensevelissement de la martyre, dont la tombe est réunie aux sépultures

pontificales, souvenir historique que l'archéologie a confirmé et que notre peintre florentin n'a pas oublié en mettant sur un des tombeaux les armoiries « summorum pontificium » (pl. XXIII et XXIV).

Aux délicieuses écoles du XIV[e] siècle se rapporte aussi une statuette de Cécile dont nous donnons ci-contre le croquis. La sainte tient un livre de la droite et un luth de la gauche.

Fiesole. — Ne quittons pas Florence sans donner un souvenir à son peintre angélique, Jean de Fiesole. Par l'époque de sa naissance, il sort presque déjà du cadre de ces études, mais par son génie, par sa pureté, il appartient encore aux chastes écoles du moyen âge, et il méritait plus qu'aucun autre de peindre la virginale Cécile. Un des reliquaires que l'on conserve à Sainte-Marie-Nouvelle et qui est orné de ses peintures porte l'image de sainte Cécile, accompagnée de sainte Lucie avec ses yeux sur un vase, de sainte Dorothée avec son manteau plein de fleurs, de sainte Ursule avec sa flèche, etc.[1].

Elle figure surtout dans notre couronnement de la sainte Vierge au Louvre, chef-d'œuvre incomparable (1418-1436) que F. Angelico peignit, au dire de Vasari, pour l'église de Fiesole[2], et qui suivant lui dépassait tout ce qu'il avait produit de plus parfait. On peut ajouter que, dans le groupe des saintes femmes où intervient Cécile, elle forme elle-même la partie la plus admirable; en bas à droite, elle est à genoux vue de dos, et comme dans son tombeau cachant son visage qui disparaît ici sous la pénombre d'un profil perdu ; elle ne montre que des cheveux couronnés de fleurs blanches et rouges, elle joint pieusement les mains et laisse tomber jusqu'à terre les plis tranquilles d'un long manteau d'azur (pl. XXIV) que décorent seules de légères broderies d'or. Près d'elle, Catherine d'Alexandrie tient la roue et la palme de son martyre, sainte Agnès présente son agneau, sainte Madeleine rappelle au milieu de ces vierges la pureté recouvrée dans les larmes du repentir. Cette figure de Cécile laisse une double impression de pureté et de paix ; elle appartient à ces zones sublimes, qui dominent au milieu d'une splendeur continuelle les orages inférieurs, à ces cimes neigeuses que le soleil contemple toujours et que la corruption n'atteint jamais.

Fiesole n'a pas seulement à montrer les œuvres de son peintre angélique pour la gloire de sainte Cécile, elle peut rappeler aussi parmi les biens de son église le « *monasterium S. Cæciliæ* » mentionné par le pape Alexandre en 1176[1].

1. CARTIER, *Vie de F. Angelico*, p. 243.
2. *Id.*, p. 131.
Gravure de FRANÇOIS, médaillée en 1867.

Decimo (VIII[e] siècle). — S. Cecilia mentionnée. — (1000) Collège de chanoines. — (1043) De nouveau mentionnée. — (1440) Réunie à Scopeto. — (1445) Séparée et dépouillée. — (1797) Réduite à simple prieuré.

Le culte de sainte Cécile, si fervent à Florence au moyen âge, s'éveilla aussi de bonne heure dans les environs.

En suivant le val di Greve et laissant à droite S. Casciano, on trouve S. Cecilia-a-Decimo, ainsi appelée parce que la dixième pierre milliaire s'élevait là sur la voie antique.

Si la charte de donation attribuée à Charlemagne en faveur de l'abbaye de Nonantola n'est pas apocryphe, on peut dire que la corte di Decimo et la paroisse S. Cecilia qui y sont mentionnées furent données par lui à ses moines[2] (774).

En 1000, l'évêque de Florence y institua un collège de chanoines qui fut renouvelé en 1287.

Un instrument de 1043 rappelle la paroisse de S. Cecilia-a-Decimo et S. Pietro-a-Decimo (aujourd'hui S. Pietro-di-Sopra) qui appartenait au comte Landolfo de Chianti. Le pays, au XII[e] siècle, était sous la puissance des évêques de Florence.

L'église de S. Cecilia, au commencement du XV[e] siècle, était si négligée qu'Eugène IV (1440) la réunit au couvent des chanoines augustins de S. Donato-a-Scopeto, près des murs de Florence; mais cette union fut brisée cinq ans plus tard par une bulle de Callixte III, qui laissa aux chanoines de Scopeto les biens appartenant auparavant à Decimo.

Ainsi appauvrie, S. Cecilia vit la prospérité

1. UGHELLI, *Italia sacra*, III, p. 222.
2. MURATORI, *Antiq.*, V, p. 649.
REPETTI, *Dizion. della Toscana*, II, p. 2.
LAMI, *Memoriæ eccl. Florentinæ*, I, p. 542.

passer à l'église voisine et filiale de S. Casciano, située au centre du château de ce nom. Par suite de cette décadence, S. Casciano finit par la remplacer et lui fut substitué avec le titre de *pieve* en 1797, tandis que S. Cecilia, qui jadis comptait quatorze paroisses dans sa dépendance, ne fut plus qu'un simple prieuré n'ayant pas trois cents habitants [1].

L'église fut malheureusement modernée en 1728 par le recteur Mattia Borghigiani, comme on l'apprend par une inscription de cette date au-dessous de l'écusson de la façade et, à l'autel, par une inscription de 1720. Les cloches sont de 1735 [2]. Le clocher est sensiblement incliné (pl. XXVI).

S. Cecilia domine au loin toute cette vaste région du val di Pesa; elle s'élève avec son campanile au-dessus de ces riantes campagnes du Casentino, toutes tapissées des pâles feuillages d'oliviers qu'interrompent çà et là les cônes sombres des cyprès ou de petites villas blanches qui reluisent au soleil comme des perles; elle surpasse même les collines d'azur qui ondoient à l'horizon; c'est surtout de la villa Corpini qu'il faut admirer ce beau panorama.

La restauration du XVIII[e] siècle a infiniment nui pour le détail à cette vénérable église, en ajoutant un portique étranger à l'ancien style et en couvrant les pilastres intérieurs des stucs baroques qu'on aimait alors. M. Marcucci, d'après l'analogie du plan avec celui d'une église voisine et mieux conservée, celle de Montemigniano, pense que le chœur était circulaire et qu'il y avait au moins vers l'orient deux travées de colonnes. Le campanile est ancien, comme l'attestent avec certitude les petites pierres de la construction dans le soubassement, une console ancienne, etc. [3].

Fojano (Val di Chiassa). — L'église S. Martino de Fojano compte quatre paroisses succursales dont S. Cecilia qui fut, au siècle dernier, transférée dans l'oratoire de S. Maria-della-Pace, en dehors de la porte Florentine [4].

1. Lami, *Memoriæ Ecclesiæ Florentinæ*. Tomus I, p. 542.
2. *Id.*, Renseignement de M. Salvatore Minocchi.
3. Nous avons pu offrir de cet édifice une restauration assez complète, grâce aux relevés de M. Marcucci et aux admirables photographies qu'en a prises pour nous le comte de Courten.
4. Repetti. Voy. Fojano et Pace.

Pise. — Nous possédons encore à Pise un monument de l'ancienne dévotion des habitants envers sainte Cécile, une église érigée en son honneur au commencement du XII[e] siècle. Un document, attaché à un ancien missel de S. Michele-in-Borgo, nous révèle son origine par ces paroles : « Breve recordationis facio ego Petrus vocatus Presbyter de Ecclesia S. Cecilie, anno D. incarn. MCIII, edificata est ecclesia S. Cecilie studio ac sumptibus monachorum S. Michaelis... » Il ajoute qu'elle fut consacrée par l'archevêque Pierre Moriconi, que les moines de Saint-Michel payèrent la dépense, donnèrent un calice, deux chasubles, deux cloches, etc.

En 1137, le prêtre Pierre, qui rapporte ces détails, nous dit qu'il construisit derrière l'abside une maison pour les clercs. Dans une vie de sainte Gherardesca, on lisait la confirmation de ces souvenirs [1].

Morrona mentionne le tableau du maître autel représentant le martyre de sainte Cécile [1], par Ventura Selimbeni.

Cette église, dans des proportions modestes, forme un des plus jolis spécimens de l'architecture romane à Pise; elle est élégante et d'un seul jet. Son soubassement de marbre, surélevé de briques, n'indique pas une double époque dans sa construction; il se termine à l'imposte, circonstance qui indique l'idée préalable du constructeur de mêler ces deux genres de matériaux, comme on le voit dans cette ville sur un grand nombre d'édifices.

La brique est enjolivée de petites terrines vernissées que les Pisans rapportaient de leur commerce avec les Sarrasins; ces poteries portent généralement des dessins géométriques assez grossièrement exécutés; cependant je crois avoir distingué ici dans le nombre un aigle les ailes déployées, ce qui indiquerait une origine pisane. L'arc au-dessus de l'imposte, avec son cintre en fer à cheval, marque l'influence arabe; l'arc au-dessus n'existe plus, mais M. Corsani, auquel je dois le relevé de cette façade, a découvert dans la restauration qu'il vient d'y faire l'encadrement d'une grande fenêtre; j'en ai donné le profil d'après son dessin (pl. XXV).

1. Morrona, *Pisa illustrata*, III, p. 236.
Grassi, II, p. 111.
Titi, *Guida*, 1751, p. 155. — Ce dernier montre bien qu'il s'agit de la vierge romaine.

La rue qui passe devant l'église, et qui s'élargit de manière à former une petite place[1], s'appelle aussi S. Cecilia. La façade, en retour, porte plusieurs fenêtres en plein cintre et une porte latérale qui est aujourd'hui bouchée. A gauche de la façade principale s'ouvre l'école des filles de Saint-Vincent de Paul qui sont venues abriter leur charité à l'ombrè de Sainte-Cécile; sur la vue que donne Polloni, leur maison porte une arcade jumelée, signe de son ancienneté.

L'intérieur de l'église n'offre rien d'intéressant que le singulier point d'appui qu'on y a donné au campanile. A S. Francesco, le campanile est à moitié soutenu en encorbellement sur des consoles, ici il repose sur une voûte d'arête et une colonne antique. Frappé de cette hardiesse, nous avons mesuré nous-même ce détail curieux de construction.

L'Académie des Beaux-Arts de Pise conserve des images de sainte Cécile qui ornaient jadis cette église et qui sont de l'école de Benozzo Gozzoli[2].

Sienne. — *S. Cecilia a Poggio.* — Je ne crois pas que Sienne ait jamais eu le privilège de posséder une église cécilienne[3]; je n'y connais pas son image, mais on ne peut en conclure que la vénération pour la vierge romaine n'y ait pas prospéré, car nous trouvons à peu de distance vers l'est un petit[4] pays qui porte son nom, « S. Cecilia a Poggio », près de Rapolano, entre la vallée de la Chiana et celle de l'Ombrone. S. Cecilia est placée sur les collines qui séparent les deux vallées au bord de l'antique voie de Lucignano; elle fut souvent le théâtre des luttes des Siennois, des Florentins avec les Arétins, lesquels, après cinq mois de siège, s'emparèrent du château en 1285 et le rasèrent. Jusqu'en 1260, Poggio S. Cecilia fit partie des forteresses des comtes de la Berardenga; en 1271, il dépendait du podestat de Sienne. Il y avait deux églises: l'une, S. Maria-in-Ferrata sous le patronage, au XII[e] siècle, des camaldules d'Agnano; l'autre, S. Cecilia, paroisse jusqu'en 1484; des dissentiments s'étant alors élevés entre leurs recteurs, l'évêque d'Arezzo les réunit en une seule qui porte le nom de Sainte-Marie[1]. Sainte-Cécile non seulement ne sert plus au culte, mais elle est en ruine; près de là ses vieilles pierres sont maintenant renversées[2]. On nous écrit du pays que tout le château a été englobé dans le parc Boninsegni. Le plan cadastral de S. Maria-in-Ferrata nous montre aujourd'hui un sanctuaire sous la forme d'un rectangle allongé, à l'angle de la place Saint-Pierre.

Crevole. — Plus au sud de Sienne et à une distance à peu près égale s'élevaient les ruines grandioses de l'antique forteresse de Crevole, non loin des rives de l'Arbia, si célèbre par la victoire des Siennois et des Gibelins. Près de là, à deux milles de Murlo, s'ouvre une vieille église Sainte-Cécile, mentionnée dans une bulle de Clément III que reçut, en 1109, l'évêque de Sienne. S. Cecilia a Crevole ne compte qu'une centaine d'habitants.

Mendina. — Ajoutons, pour les églises Sainte-Cécile du territoire de Sienne, cette mention du XI[e] siècle dont je n'ai pu retrouver la place dans la topographie moderne; en 1081, on concède « Ecclesiam Sancte Cecilie monasterio S. Eugenii in comitatu Senensi[3]. »

Volterra. — Une chapelle dédiée à sainte Cécile est mentionnée, en 1463, dans les statuts de Volterra[4].

Arezzo. — *Libbia* (Val d'Arno Aretino). — S. Cecilia a Libbia s'élève entre la rivière Chiassa et le torrent Maspino; cette paroisse fut supprimée par un rescrit souverain et un décret épiscopal de 1785 pour être réunie à S. Michele de Tregozzano[5].

Ciciliano (Val d'Arno Aretino). — A deux milles au nord d'Arezzo, un pays nommé Ciciliano est mentionné dans une donation du roi Hugues et de

1. Polloni, Vues de Pise.
2. *Id.*, II, p. 10.
Ils sont compris sous les n[os] CLXII et CLXIII.
3. Lettre du regretté M. Mussini, 21 février 1888.
4. *Id.* de M. Marcucci, 20 juillet 1888.

1. Repetti, IV, p. 494.
2. Lettre de M. Marcucci, 12 octobre 1888, 28 mars 90.
3. Muratori, *Antiq.*, VI, p. 197.
4. Cinci, *Statut.*, p. 138.
Leoncini, *Storia del Duomo*, p. 45, 369.
5. Repetti, Vedi Libbia et Tregozzano.

Lothaire à l'abbaye de S. Flora a Torrita ; donation confirmée en 970 par le marquis Adalbert en présence d'Othon I[er]. Il fut assigné par Hugues à l'abbaye de Capolona, ce que confirma Frédéric I[er] en 1161. Trente ans après, Henri VI la donna, ainsi que Capolona, aux comtes Guidi. L'ancienne église était dédiée à sainte Cécile, ce qui valut peut-être au pays ce nom de Ciciliano, à moins qu'il ne dérive d'une des nombreuses possessions de la famille Cecilia[1].

LOMBARDIE ET DUCHÉS

Milan. — On conservait à S. Babila[1] la tête de sainte Cécile, une des onze mille vierges, ce qui me fait craindre que les reliques signalées à Milan dans les églises S. Catarina di Brera, S. Prassede, Donne del Soccorso, S. Bartolomeo, S. Giacopo di Scolari ne soient de même provenance; cependant, à S. Vittore, les reliques de saint Valérien donneraient par leur présence commune une authenticité à celles de la vierge romaine.

Morigi cite un oratoire près de Castiglione comme ayant le privilège d'avoir de ses reliques.

Pavie. — Voici encore à Pavie une arche ou l'on vénérait les corps de sainte Cécile et de sainte Fébronie[2]. Le doute plane aussi sur l'identité de ces restes, comme à Milan; néanmoins les reliques de saint Valérien et de saint Tiburce semblent rendre probable l'attribution à notre vierge[3].

Côme. — Il y avait à Côme une ancienne église S. Cecilia, ou S. Croce, appartenant à un couvent de religieuses augustines[4]; elle avait été refaite et consacrée en 1577 par Ant. Ulpio, évêque de Côme[5].

1. Morigi, Santuario de Milano.
Bascape, Alcune chiese di Milano.
2. In archa quæ est retro altare quæ est apud murum a parte dextra jacent corpora ss. virginum Cæciliæ et Febroniæ.
Robolini, *Notizie istoriche*, IV, p. 390, 402.
3. *Id.*, p. 41.
In dicta archa jacet corpus S. Valeriani qui fuit sponsus S. Ceciliæ et corpus S. Tiburtij, martyris.
4. Tatti, *Annali sacri*, II, p. 715.
5. *Id.*, *Martyrologium novocomense*, 1675, p. 27.

Brescia. — Oratoire fondé au x[e] siècle. — (954) Livré avec le presbytère voisin et des terres, par Bernard au prêtre Audevertus. — (1158) Confondu avec Saint-Clément. — (1433) Cédé aux Célestins. — (1517) Aux frères de S. Fiorano, etc. Une chapelle et un tableau y rappellent encore l'antique culte de Cécile.

Nous pouvons, à Brescia, remonter à l'aide des monuments jusqu'à l'époque carlovingienne pour le culte de sainte Cécile. Une des chartes[2] les plus curieuses de ses archives nous rappelle la donation de terres à l'oratoire de *Sainte-Cécile* et nous instruit de plusieurs dispositions des lieux. Le mot *oratorium*, d'après les commentateurs, désigne le sanctuaire attaché à un monastère qui n'était pas tout à fait livré aux fidèles; il spécifie en tout cas un lieu de prière plutôt domestique que public. Il n'y avait pas longtemps qu'il était consacré à la vierge Cécile, lorsque le donateur Bernardus y installa un prêtre de l'église de Brescia, nommé Audevertus, qui demeurait dans un endroit dit Calcaria. A côté s'élevait le couvent, avec une grande salle à cheminée, un portique, peut-être le cloître, et toutes les dépendances nécessaires (cum laubiola et caminata solerata). Je traduirai *laubiola* par portique d'après ce texte que rapporte du Cange et qui a beaucoup d'analogie : « *casam cum laubia et cellario et caminatam et quoquinam.* » Il y avait aussi une cour *areale* et un jardin à l'est de l'église, c'est-à-dire qui embrassait probablement l'abside. L'église n'était pas au bord de la voie publique, elle en était séparée par un certain espace. Tel était l'édifice au

1. Repetti, I, p. 731.
2. Odorici, *Storie bresciane*, IV, p. 87.
Monumenta historiæ patriæ. — Vol. de diplômes.

soin duquel fut préposé Audevertus avec les trois titres de *prêtre*, *gardien et recteur de l'oratoire*.

On remarquera qu'il est question, dans cette charte, de Saint-Clément. Eugène III, dans une bulle de 1148, suppose que Saint-Clément et Sainte-Cécile sont la même église[1]. Saint-Clément était une paroisse; Caperoni, le dernier de ses recteurs, la céda aux pères Célestins (1433). En 1517, les frères de S. Fiorano commencèrent à y exercer le saint ministère. Après avoir été desservie par les Dominicains au moment de la Révolution, cette église sous Napoléon fut réunie à Saint-Alexandre.

Le souvenir de sainte Cécile n'y est pas effacé, car on y voit encore une chapelle qui lui est dédiée, et un tableau, charmante composition de Moretto, qui la représente avec sainte Barbe, sainte Agnès, sainte Agathe et sainte Lucie[2].

Crémone. — Il existait au moyen âge, à Crémone, une petite église dédiée à sainte Cécile qu'on voyait encore à la fin du xviiie siècle[3], mais que nous ne possédons plus aujourd'hui[4]. Pour s'y rendre de la piazza Maggiore devant la cathédrale, on prenait la via (calle) del Macello vetere, on dépassait Saint-Roch à gauche, Saint-Dominique et ses cloîtres à droite, et enfin, devant l'entrée du palais Vidoni, s'ouvrait la porte du sanctuaire. L'édifice était compris dans un îlot entre la via Confettaria, la via Bisdoni et était voisin par derrière des demeures de Giov. Paolo Oscasali. Nous la trouvons tracée dans le curieux plan géométral de Campi, de 1582, composée d'une seule nef, d'une abside circulaire à gauche de laquelle s'élevait le campanile[5] (pl. XXVII).

Cette église servait de paroisse, mais ses archives malheureusement perdues ne nous permettent pas de donner des détails historiques sur son âge et les événements dont elle a pu être témoin[6].

Dans la chapelle épiscopale on retrouva sous

1. *Grande illustrazione del Lombardo veneto*, III, p. 111.
Cappellam S. Clementis et S. Ceciliæ.
Cappelletti, XI, p. 598.
2. Guide Bædeker.
3. Elle figure encore sur un plan de 1771.
4. *Illustrazione del Lombardo veneto*, III, p. 657.
In una sala sopra il cammino custodiva una Santa Cecilia che sona l'organo del Parmigiano.
5. Topographie. Collect. d'Uxelles.
6. Merula, *Santi di Cremona*.

l'autel une inscription de 1141, mentionnant les reliques des vierges Agathe, Cécile, Anastasie[1].

Il y avait aussi des reliques de sainte Cécile dans l'église des Saints-Pierre-et-Marcellin[2].

Mantoue. — Les chapelains de chœur de la cathédrale avaient des titres comme les cardinaux à Rome; parmi ces titres nous relevons ceux de *S. Cecilia*, S. Filippo e Giacomo, S. Lucia, etc.[3].

Plaisance. — Campi signale des reliques de sainte Cécile dans une église de Plaisance.

Vérone. — (1122) Sainte-Cécile mentionnée comme appartenant à la juridiction du chapitre de la cathédrale. — (1141, 1159) Ses prêtres mentionnés. — (xiiie et xive siècles) Chartes qui la mentionnent de nouveau. — (1318) Réunion de l'Université des orfèvres. — (1737) Plan de Vérone. — (1749) Description de Biancolini. — (1140) Reliques de sainte Cécile dans un autel à S. Giorgio-in-Canonica.

Vérone a vénéré pendant de longs siècles sainte Cécile dans un sanctuaire portant son nom. Cette église est déjà mentionnée dans un bref de Calixte II († 1182) en faveur des chanoines de la cathédrale, lequel déclare qu'elle fait partie de leur juridiction[4].

Elle était servie par des prêtres à titre de collégiale; des chartes de 1141, 1159 nous rappellent les noms de deux d'entre eux, Giovanni et Bonifacio.

Dans une nouvelle confirmation des privilèges du chapitre de Vérone, Alexandre III (1159 † 1181) mentionne plusieurs sanctuaires, entre autres « ecclesias S. Clementis, S. Ceciliæ, etc.[5] ».

1. Cappelletti, XII, p. 168.
Uberto, en 1141, consacra la chapelle de *Saint-Étienne* dans le palais épiscopal. Lorsqu'on refit l'autel, en 1735, on y retrouva une inscription rappelant les reliques qui s'y trouvaient :
† *In hoc capella S. Stephani sunt reliquie sanctorum apostolorum Petri* (et les Apôtres) *Cosme, Damiani, Marcellini et Petri... Sanctarum virginum Agathe, Cecilie, Anastasie... de veste Pauli ap.*
† *Altare vero in eadem capella consecravit Dns Obertus Cremonensis episcopus V. Kalendas Augusti, anno pontificatus sui fere XXIII. Incarnationis vero dominice anno MCXLI.*
2. P. Zacharia, *Episcop. crem. series*, p. 222.
3. Cappelletti, *Chiese d'Italia*, XII, p. 66.
4. Biancolini, *Notizie storiche delle chiese di Verona*, 1749, II, p. 629.
Ughelli, *Italia sacra*, V, p. 772.
5. *Id.* V, p. 1013.

Ces églises sont encore spécifiées dans un privilège de Barthélemy, évêque de Vérone, au XIIIe siècle[1], et plus tard au XIVe siècle[2]. Elles sont notamment rappelées en 1303 dans une réunion ecclésiastique tenue à S. Giorgio-in-Domo, où elles se trouvaient représentées par leurs recteurs[3].

Ce fut à Sainte-Cécile qu'on réunit, en 1318, l'Université de l'art des orfèvres pour accepter la charge de commissaires (commessaria) de l'hôpital érigé par le Véronais F. Gaiferio.

En 1423, l'abbé de S. Maria-in-Organo étant mort, Giovanni, recteur de Sainte-Cécile, en fut nommé économe[4].

Je ne me souviens pas de cette église dans mes visites à Vérone, mais un plan de 1739 l'indique comme située entre la via Eufemia et le Corso, à peu de distance de S. Anastasia. Comprise, à droite, dans des bâtiments, elle était, à gauche, longée par une ruelle. Biancolini nous en a laissé la description en 1749. Au-dessus du maître autel s'élevait un tableau de Marco dal Moro qui représentait sainte Cécile. Bassetti avait peint les deux tableaux de côté, où l'on voyait le martyre de cette vierge et de ses compagnons. Les petits autels, vis-à-vis l'un de l'autre, étaient aussi pourvus de tableaux; celui voisin de la petite porte avait un saint François de Santo Creara (pl. XXVII).

Il est hors de doute que cette église avait des reliques de sa patronne; mais elle n'avait pas seule ce privilège, que les monuments nous montrent aussi à Saint-Georges dans une époque reculée. L'autel de cette église en possédait primitivement. Je ne sais dans quelle circonstance elle fut violée au XIIe siècle et dut être réconciliée par Peregrino, patriarche d'Aquilée. Ughelli rapporte l'inscription qu'on y lisait sur un vieux marbre et qui conserve ce souvenir[5] :

+ ANNO AB INCARNATIONE 1140 PRIMO DIE MENSIS DECEMBRIS INDICTIONE III, PEREGRINUS AQUILEJENSIS PATRIARCHA RECONSECRAVIT HANC ECCLESIAM... ET IN SACELLO MAJORIS ALTARIS RELIQUIAS S. JOANNIS, EV. S. ANDREÆ AP... VIRGINUM CÆCILIÆ, AGATHÆ, ANASTASIÆ, ETC.

1. UGHELLI, V, p. 853.
2. *Id.*, p. 879, 887, 912, 919.
La charte de 1376 à la colonne 889.
3. *Id.*, p. 1020.
4. Per la morte dell'abate di S. Maria in Organo fu eletto Economo di quel monistero Giov. Rettore di questa chiesa. BIANCOLINI, p. 629.
5. UGHELLI, V, p. 778.

PADOUE. — (1090) Église Sainte-Cécile fondée par saint Crescent. — Trois siècles après vocable de S. Agata. — (1265) Translation des reliques du fondateur. — (XIIIe siècle) Station des Rogations. — (1800) Démolie.

L'église Sainte-Cécile de Padoue n'existe plus aujourd'hui; nous n'avons que des souvenirs de son histoire, que D. Berti, secrétaire de Mgr l'évêque, a eu la bonté de recueillir pour nous et de nous fournir. Sainte-Cécile fut érigée en tête de la place del Castello en 1090, par un noble Padouan, le bienheureux Crescenzio Campo Sampiero, qui la réunit à son palais et qu'il transforma plus tard en une abbaye de Bénédictines.

Le vocable primitif, trois siècles après, fut changé en celui de Sainte-Agathe, parce que les religieuses de S. Agata, Bénédictines aussi, après la démolition de leur monastère, à la citadella Vecchia, furent réunies aux religieuses de S. Cecilia; toutes les histoires locales font foi de cet événement.

Le plus ancien document mentionnant S. Cecilia est le décret de Simone Pattonieri, cardinal, légat apostolique, qui charge le chanoine Giovanni dell' Abate, archiprêtre de la cathédrale, de transférer le corps du B. Crescenzio de l'église S. Luca, dont il avait été fondateur et curé, dans celle de S. Cecilia. Le document original sur parchemin est de 1265 et se conserve au musée de Padoue.

Dans un ordinarium du XIIIe siècle de la cathédrale, codex qui se trouve dans les archives capitulaires, on lit le nom de l'église Sainte-Cécile; elle était une de celles qu'on visitait dans les longues processions des Rogations[1].

L'église avait cinq autels, dont un dédié à sainte Cécile, sa patronne. On peut le voir dans les guides imprimés avant la démolition qui eut lieu au commencement du siècle. Ils ne parlent pas de son style, ce qui donne lieu de craindre qu'il n'eût pas grande valeur archéologique. Sur le

1. Notizie storiche intorno alle antiche rogazioni maggiori e minori dell'insigne cattedrale di Padova, p. 48.

premier autel, en entrant, un tableau représentait sainte Cécile et sainte Agathe, par Gasparo Diziani. Au maître autel, sainte Agathe était figurée attachée à une colonne et martyrisée[1].

Villafranca. — Dom Berti me mande qu'il existe une église cécilienne à Villafranca, près de Padoue; mais il ne la croit remarquable en rien. Il ajoute qu'il ne connaît dans le diocèse aucune image de sainte Cécile antérieure au XIIIe siècle.

VENISE. — *Saint-Marc.* — La piété des Vénitiens envers notre vierge se manifeste de bonne heure et, au XIe siècle, nous voyons son image figurer à Saint-Marc parmi les mosaïques du vestibule; un médaillon sur un des arcs de la voûte, près de la retombée, nous offre le buste d'une sainte voilée, couronnée, nimbée, tenant une petite croix dans la main gauche et désignée par cette inscription sur le fond : *Sca Cecilia.* Sous la même arcade se présentent, dans cinq autres médaillons, Côme, Cassien, Damien, Gaudentius et Marin, ou Marine, qui fait pendant au médaillon de Cécile[2]; des rinceaux se développent dans les intervalles. Malgré l'inscription latine, le style byzantin est évident et je ne donnerai pas d'autre preuve que la petite croix portative que les artistes grecs ne manquaient pas, à cette époque, de donner aux saints comme une caractéristique de leur sainteté. Il est possible que ces mosaïques remontent à 1071. Sur une corniche de marbre on lisait jadis cette inscription que les restaurations ont malheureusement fait disparaître et qui, selon Stringa, était ainsi conçue : « *anno milleno transacto bisque trigeno desuper undecimo fuit facta primo*[3] » (pl. XXVIII).

Une autre image de sainte Cécile nous est conservée sous une forme différente dans le même vestibule, sur le bronze de la grande porte de l'église. D'après une tradition, une des portes aurait appartenu à Sainte-Sophie de Constantinople et ses inscriptions sont en effet rédigées en grec; les vantaux de la grande porte furent travaillés à Venise ou du moins, s'ils le furent en

1. BRANDOLESE, Cose notabili di Padova, 1795.
2. PASINI, *Guida*, p. 73.
3. *Id.*, p. 78.

Orient, leurs inscriptions latines prouvent que leur destination était dès l'origine pour la place où nous les voyons aujourd'hui. Chaque vantail est partagé en huit rangées dont chacune comprend trois panneaux; les trois d'en haut et les trois d'en bas sont décorés de figures en relief, mais dans tous les autres les figures sont traitées en niellé avec remplissage d'argent. Sainte Cécile occupe la septième rangée du second vantail, entre saint Nicolas et saint Pantaléon; elle a 0m,37 de haut[1]. Si ce n'était l'inscription *Sca Cecilia*, on la prendrait pour une Madone byzantine du type si connu au pied de la croix, avec la longue tunique, le voile et le manteau dont elle relève les plis en tendant les bras. Cette image est dans un état fort détérioré, les incrustations d'argent ont presque partout disparu (pl. XXIX).

Cet ouvrage, si analogue aux portes de Saint-Paul-hors-les-Murs et de Monte San-Angelo, commandées par Pantaléon à Constantinople, me paraît avoir la même date et la même histoire. Les dates de ces monuments, 1070[2] et 1076[3], nous rapprocheraient de l'inscription que nous citions tout à l'heure. Cependant l'inscription qu'on y lit : « *Leo de Molino hoc opus fieri jussit*[4] » et qui mentionne un procurateur de 1112, nous reporte aux premières années du XIIe siècle. Elle ne veut pas dire que l'ouvrage ait été exécuté à Venise, je crois plutôt que Leone da Molino fit comme le Romain Pantaléon et commanda à des artistes byzantins ce bronze qui garde si bien leur empreinte[5].

Une troisième image de sainte Cécile, mais qui n'est pas antérieure au XIVe siècle, est une des statuettes de marbre blanc couronnant l'architrave de l'iconostase à la chapelle Saint-Pierre[6].

Nous croyons pouvoir ranger, parmi les images vénitiennes de sainte Cécile, la miniature qu'on voit figurée sur un diptyque du musée de Berne, longtemps appelé « autel de Charles le Téméraire » et que la tradition montrait comme un

1. M. PASINI a eu l'obligeance de nous en fournir un estampage.
Cette image a été publiée dans le *Jahrbuch der K. K. central Commission*, IV, p. 227.
2. HEMANS, *Mediæval Christianity*, p. 150.
3. SCHULZ, *Monum. de l'Italie mérid.*, pl. XXXIX et LXXXV.
4. SELVATICO, *Architettura e scultura in Venezia*, p. 85.
5. LABARTE, I, p. 183.
6. PASINI, p. 138.

trophée des Suisses à la bataille de Granson (1476)[1]. M. le chanoine Pasini a trouvé un document d'après lequel ce précieux objet aurait été fait à Venise, vers 1291, pour André III de Hongrie, dit le Vénitien, fils de Tommasina Morosini. André avait épousé, en 1296, Agnès d'Autriche et lui laissa la miniature en mourant (1301). Agnès, devenue veuve, entra dans un monastère qu'elle fonda en Suisse, ce qui fut cause que ce pays en fut gratifié.

A défaut de ce document, la ressemblance entre la mosaïque du vestibule de Saint-Marc de Venise, représentant sainte Cécile, et la miniature de Berne, ferait conclure à l'identité d'origine. On sait combien longtemps le style italo-byzantin se maintint sur les bords de l'Adriatique et l'on reconnaîtra, à deux siècles d'intervalle, la même inspiration sur les deux œuvres. La même attitude, la croix de bénédiction dans une des mains, l'autre main retournée en signe de prière, le voile, le manteau, enfin l'inscription latine du fond avec des lettres analogues constituent des traits singulièrement semblables, et, n'étaient la couronne et l'aspect archaïque de la figure de saint Marc, au lieu de la gracieuse physionomie de celle du diptyque, on les croirait sorties de la même main (pl. XVIII).

A San-Lorenzo on conservait une tête de sainte Cécile, mais je doute que ce soient des reliques de notre sainte.

En 1608[2], dans la reconnaissance de reliques des saints Félix et Fortunat, à Chioggia, on retrouva un os de l'épaule de sainte Cécile, avec cette authentique sur une lame de plomb :

† IC REQUIECSIT COR
PUS SCI FELICIS ET CAPT
SCI FORTUNATI SOCII
EIS ET ARMU S. CECILIE
ET DE MANNA S. IO. EVG.

La chronique d'Altino nous apprend que les nouveaux habitants de Torcello y avaient conservé les vocables de Grado et qu'ils élevèrent des églises en l'honneur de la sainte Vierge, de sainte Agathe; ils eurent aussi un autel de Sainte-Cécile[1].

1. Eduard von Rodt, Katalog der Sammlung des historichen museums in Bern, n° 301.
Jacques Stamler, Le diptyque du musée de Berne, planche en héliogravure.
2. Cappelletti, *Chiese d'Italia*, X, p. 391.

Parme. — Monastère bénédictin de Sainte-Cécile mentionné dans les statuts du xiii[e] siècle. — (1307) Inondation de la Parma. — (1308) Égout et pont voisins. — (1322) Fondation de l'hôpital Sainte-Cécile. — (1403) Nouvelle inondation qui enlève le pont-levis. — (1430) Monastère de Sainte-Cécile uni à celui de Saint-Pierre. — (1443) Nouveau bénéfice pour le recteur. — (1475) On couvre la ruelle qui sépare la Parma des maisons de Sainte-Cécile. — Anciens plans.

Lorsqu'on arrive aujourd'hui à Parme par le chemin de fer de Plaisance et qu'on traverse sur le pont le large torrent de la Parma, au delà des sables que les flots laissent presque toujours découverts, on peut au loin apercevoir, sur la rive gauche[3], les modestes toits de Santa-Cecilia[2].

Ce sanctuaire remonte aux dernières années du xii[e] siècle; il fut fondé par le cardinal Pierre, lorsqu'il était légat à Parme; à cette époque, le quartier de la rive gauche, où s'élevait San-Gervasio, avait vu sa population augmenter notablement et rendre insuffisante cette église. Le pieux prélat, par amour pour la sainte et la basilique dont il portait le titre, voulut y élever un nouveau sanctuaire sous le vocable de sainte Cécile. Il érigea une croix et bénit la première pierre de ses fondations. La nouvelle église releva du monastère de Saint-Alexandre, sur les terrains duquel elle était bâtie.

Non loin de là se trouvait Sainte-Marie-des-Templiers[3].

Les statuts de la commune en font mention en 1261[4]. A cette époque, on ordonne que le canal

1. Pertz, *Script.*, XIV, p. 11.
Les émigrés avaient repris, à Torcello, leurs anciens vocables. On lit dans la *Chronique d'Altino :* « Eadem civitatis gradensem fecerunt ecclesiis, ad honore S. Virg. Marie, alia similiter ad honore S. Agathe virginis, subtus confessionem ut supra altare debet fieri ad honore S. Vitalis; in catecuminis institere altaria ad honore S. Cecilie et S. Agathe virginis. »
2. Plan dans le guide du pays, où l'église est encore indiquée aujourd'hui.
3. Chronicon Salimbeni Parmensis, p. 186. — An° 1250. — Vir quidam qui habitabat in Parma in Capite Pontis inter eccl. *S. Cæciliæ* et S. Mariæ de ordine templariorium. Hic erat sartor et vocabatur Johannes Barixellus.
4. 1261. — Capitulum quod canale quod labitur ante ecclesiam *Sanctæ Cæciliæ*, fiat ad livellum et reducatur in uno riolo, ita ut quod homines possint inde ire libere cum plaustris et rebus, hinc ad Kalendas Septembris, et inci-

qui passait devant l'église soit régularisé et que ses abords soient rendus plus accessibles aux chariots.

En 1307, l'église Sainte-Cécile eut à subir, comme tout le quartier, l'épreuve d'une terrible inondation. Le torrent sortit de ses digues avec impétuosité, envahit le marché, inonda toutes les maisons du Borgo Pellacani, les maisons du Cafori, des Mazali, Saint-Barnabé, Saint-Pierre, Saint-Esprit, S. Maria Nuova, la demeure des frères Marcorani, et remplit les puits. Il n'épargna pas non plus Sainte-Cécile et le temple de Sainte-Marie, de sorte qu'on pouvait naviguer là où naguère on allait à pied sec[1]. Le chroniqueur anonyme ne dit pas toutefois que ces ravages aient causé aucune ruine importante à l'église.

Près le pont et l'abside de Sainte-Cécile, il y avait un égout qui se déversait dans la Parma; l'année suivante, Sassolo[2], le capitaine général des soldats, s'y était réfugié et y fut pris.

Non loin de Sainte-Cécile, Ugolin Neviano vint abriter en 1322 son hôpital des Quattro Mestieri, où la fête du précieux sang était célébrée avec tant de pompe[3]; cet hôpital s'appelait aussi de « Sainte Cécile[4] ».

En 1403, une inondation, qui paraît avoir eu des conséquences plus désastreuses que celle du siècle précédent, enleva le pont-levis qui traversait le torrent derrière Sainte-Cécile[5].

L'évêque Sinesi (1430 † 1440) réunit, sous la férule d'un même monastère, le monastère de S. Pietro et celui de S. Cecilia qui obéissaient alors l'un et l'autre à la règle de Saint-Benoît[6].

piatur ad cantonem Lanzorum, et vadat usque ad burgum Runziorum; et fiat expensis illorum ante quorum domos labitur, p. 438.

Monumenta historica. — Statuta communis Parmæ, 1266.

1. Chronicon Parmense (anonyme). — MURATORI, *Script.*, IX, p. 866.

2. *Id.*, p. 870.

In Capite Pontis, in quadam dugaria in vicinia Sanctæ Cæciliæ.

Voy. DU CANGE au mot *Dugalia*.

3. PEZZANA, *Storia di Parma* (depuis 1346).

4. *Id.*, app. 67.

5. *Id.*

6. Monasterium S. Petri cum altero ejusdem ordinis monialium, quod vocant S. Cæciliæ.

Thesaurus ecclesiæ Parmensis, 1671, p. 190.

En 1443, un traitement fut attribué au recteur de Sainte-Cécile, après le consentement des religieuses de Saint-Alexandre, qui avaient la collation de tous les bénéfices de cette église. Il fut établi aussi que les trésoriers de Sainte-Cécile seraient le recteur de Saint-Jean-Baptiste et un des plus vieux paroissiens[1].

L'année suivante, il est question du « borgo degli Imenei posto sotto l'antica vicinanza di S. Cecilia ». Un acte du 3 décembre 1444 fait mention aussi d'une maison, située « in vicinia S. Ciciliæ[3] in burgo Minellorum », qui relevait du bénéfice de S. Ilario-fuor-le-Mura[2].

Entre la muraille endiguant la Parma et les maisons derrière Sainte-Cécile, il y avait à cette époque une ruelle étroite où s'amassait l'eau de la pluie au grand dommage des habitations. Les Anziani, en 1475, pour remédier à cet inconvénient, permirent aux riverains de couvrir d'un toit ce cloaque, afin de rejeter directement les eaux pluviales dans le torrent et d'assainir ainsi leurs demeures[3].

Une chronique de Parme raconte qu'en 1480 une femme mit au monde une fille près de l'église Sainte-Cécile; elle mourut en même temps et fut enterrée dans un tombeau de marbre. Trois jours après l'enfant mourut aussi et, lorsqu'on voulut le mettre dans la sépulture de la mère, on trouva celle-ci encore vivante et assise.

Les plus anciennes images de cette église se trouvent dans les plans de la topographie des Estampes nationales. Le premier est de 1550, mais l'absence d'indication écrite ne nous permet pas d'attribuer à Sainte-Cécile l'église et le haut campanile qu'on y voit figurés et qui peuvent convenir à un autre sanctuaire. Il faut descendre au XVIIe siècle pour trouver une image certaine et clairement désignée. On voit sur un plan de cette époque une petite église à une seule nef avec abside carrée, avec campanile à plusieurs étages. Dans la perspective, l'orientation n'est pas convenablement observée; mais, sur un plan géométral et manuscrit qui fait partie de la même collection et qui fut tracé au XVIIIe siècle, on ob-

1. PEZZANA, *Storia di Parma*, II, p. 473.

2. *Id.*, p. 496.

3. *Id.*, III, p. 375.

serve l'église tournée vers le bord de la rivière, longée à gauche par une ruelle qui y conduit et environnée sur les autres côtés des jardins et bâtiments claustraux.

Je ne sais le luxe architectural que le cardinal fondateur a pu consacrer ici à Sainte-Cécile, mais aujourd'hui cette vénérable église n'offre plus d'intérêt artistique[1] (pl. XXVII).

Savone. — Savone appartenait aux empereurs carlovingiens; elle dut peut-être à cette domination des reliques de Cécile et le culte que le moyen âge y voua à cette vierge. Nous voyons, en effet, dans la chronique de Bartolomeo, que, pendant la guerre avec Gênes, le podestat, en 1227, campait près de l'église Sainte-Cécile qui se trouvait en dehors des murailles: « Prope Saonam inter ecclesiam Sancte Cecilie et civitatem Saone[2] ». C'était un monastère de religieuses cisterciennes, lesquelles, par suite des guerres continuelles, furent obligées de l'abandonner et de se retirer à Alba, où elles transportèrent sans doute les reliques. Le monastère fut détruit et, au xvii[e] siècle, le souvenir en était encore conservé par le nom qui s'appliquait à la localité de la villa Solimano[3].

Ne fut-ce pas à cause de la dévotion du pays que Gerolamo Basso, chanoine-chantre de la cathédrale, puis évêque d'Albenga en 1878, fut nommé cardinal au titre de Saint-Chrysogone et Sainte-Cécile ?

Gênes. — A Gênes s'élevait un oratoire de Sainte-Cécile[4].

Montferrat. — D'après une lettre de Benoît VI (972), nous apprenons qu'il y avait alors à Montferrat un monastère consacré à sainte Cécile, qui était gouverné par un abbé Césaire et auquel le pape confirme la possession de ses biens et privilèges[5].

1. Lettre de M. Pellegrini, janvier 1891.
2. Pertz, XVIII, p. 164.
3. Non han lasciato che il nome al sito, che ora è la villa del sig. Giacomo Ant. Solimano.
Monti, *Compendio di Memorie hist. di Savona*, 1697, p. 62.
4. Teramo Codelago, Saggi Cronologici. ossia Genova nelle sue antichità ricercata.
5. *Table des Diplômes*, I, p. 450.
Epistola Benedicti papæ VI ad Cæsarium abbatem S. Cæciliæ Montis-Ferrati, quo monasterii S. Cæciliæ bona et privilegia confirmat.
Le Montferrat est un petit duché entre Gênes et Alexandrie, aujourd'hui États sardes.

Cagliari (Sardaigne). — Au commencement du xiii[e] siècle, une église dédiée à sainte Cécile était déjà dite antique. — (1236) Villa S. Cæciliæ. — Les Pisans maîtres de la Sardaigne. — Nouvelle église construite dans le château, dédiée à la Mère de Dieu et sans doute aussi à la vierge romaine. — (1263) Visite pastorale de l'archevêque de Pise. — Description. — (1312) Achèvement de l'église pisane. — (1676) L'église renouvelée sous l'archevêque Vico. — (1703) Façade, statue de sainte Cécile.

Il nous faut maintenant, pour saluer encore un sanctuaire italien de Sainte-Cécile, traverser la mer et aborder au sud de la Sardaigne, devant la pittoresque ville de Cagliari. Là, si nous observons le panorama qui s'ouvre devant nous du côté de l'ouest, nous verrons la cité, étendue au fond du golfe, s'étager sur les degrés d'une colline qui se termine au sommet par la cathédrale cécilienne. La ville antique s'étendait au pied en se prolongeant dans la plaine où subsistent des vestiges importants, tels que l'amphithéâtre, les restes de temples, des colonnes, des inscriptions, etc.[1]. Les Pisans, en s'emparant des lieux et pour fortifier leur autorité peut-être mal assise, se retranchèrent sur la colline qu'ils environnèrent de remparts, et où surgissent encore, comme deux gardes gigantesques de l'église placée entre elles, les deux tours de Saint-Pancrace et de l'Eléphant[2]. C'est là, dans ce château du moyen âge, que se conservent les souvenirs de Cécile.

Avant de les recueillir, nous devons répondre à une objection qui ne peut manquer de se produire ici, et qui nous montre la patronne dans une sainte sarde, différente de la vierge romaine. Je sais que beaucoup de savants, notamment le P. Cahier[3] et le chanoine Spano, semblent y souscrire plus ou moins; mais, quelle que soit la vérité sur cette origine, je n'hésite pas à dire que, dès le moyen âge, ce culte antique se confondit avec celui dont nous étudions les monuments, et que la vénération se tourna définitivement vers la Cécile de Rome. Les Pisans, en respectant ce culte dans leur nouvelle cathédrale, en y conservant une chapelle sous son vocable, ne durent pas avoir en

1. La Marmora, *Itinéraire de l'île de Sardaigne*, p. 10.
2. Ainsi appelée à cause d'un petit éléphant de pierre qu'on y voit sculpté.
3. P. Cahier (*Caractéristiques*) le donne pour certain.

vue une sainte indigène vers laquelle les conquérants ne durent jamais être beaucoup portés, mais celle à laquelle nous avons vu qu'ils venaient d'élever un sanctuaire dans leurs murs. Les derniers restaurateurs de l'église, en tout cas, avaient oublié cette première patronne et, en 1703, se firent l'écho des traditions[1] en plaçant sur la nouvelle façade une statue représentant notre Cécile, avec sa caractéristique des instruments de musique, entre saint Symmaque, de Sardaigne, et saint Hilaire. D'après ces observations, on peut dire que l'héroïne de Rome a pris droit de cité à Cagliari dans un temps déjà reculé, et que nous sommes à même d'y faire une des stations de notre grand pèlerinage.

L'église n'a pas toujours été resserrée dans l'étroite enceinte du château; on a retrouvé des documents antérieurs à l'édifice des Pisans, qui prouvent le fait et qui mentionnent deux parties de la ville mêlées aux ruines romaines, sur les flancs de la colline, les *villæ de Sainte-Cécile* et de *Sainte-Gilla*. Le palais du gouvernement s'élevait en face du temple de Sainte-Cécile, déjà appelé *antique*... « Sed ex hinc Ubaldus dum in regni palatii platea ante *antiquum S. Ceciliæ* templum cum septingentis fortioribus inter suos strenue propugnabatur[2]... »

Nous trouvons une donation de 1224, faite « apud villam S. Cæciliæ », une de 1231 « in villa S. Cæciliæ, in palatio regni Kollaritani ».

« Nous pouvons affirmer, dit le savant abbé Spano[3], que la cathédrale dédiée à sainte Cécile, l'évêché, la maison des chanoines, existaient au delà de la petite église actuelle de S. Paolo, entre le borgo Sant'Avvendrace et le quartier appelé Fangaria. Bonfant et Aleo désignent avec raison de ce côté la ville du moyen âge; c'est là que se trouvaient les deux villas Santa Cecilia et Santa Gilla; là, le palais des juges et des évêques, et des chanoines des deux églises... On signale sur ce point les fondements de la tour ou château dit de S. Gilla. D'après nos diverses observations, l'emplacement précis de la cathédrale *S. Cecilia* serait la vigne du chevalier D. Gius. Sepulveda; il y a quelques années, pendant qu'on y plantait de nouveaux ceps, nous avons vu sur ce promontoire les antiques catacombes chrétiennes et diverses sépultures. »

1. Leandro Alberti croyait que les Pisans avaient élevé l'église en l'honneur de sainte Cécile (*Descriptio insul.*, fol. 18).
Sardinia sacra (1761), p. 67.
2. Martini, *Pergamea III d'Arborea*, Cagliari, 1849, p. 148.
La Marmora, p. 18-19, etc.
3. Spano, *Bollettino archeol. Sardo*, II, juin 1856.

On ignore la date exacte de la translation au château de la cathédrale S. Cecilia. Les Pisans la dédièrent à la sainte Vierge Marie, comme on le voit en 1263 dans la visite pastorale qu'y fit l'archevêque de Pise, Frédéric Visconti : « Sic intravimus solemniter in castellum de Castro usque in ecclesiam Sanctæ Mariæ, ubi fecimus sermonem... et sic descendimus in quoddam hospitium juxta ipsam ecclesiam, quia domus archiepiscopi non erat capax. »

L'église pisane n'a pas complètement disparu sous la restauration du XVII[e] siècle. Notons d'abord, ce qui nous intéresse le plus, la chapelle dédiée à sainte Cécile, qu'on trouve à droite en entrant, et qui offre l'aspect d'une petite basilique; nous l'avons gravée d'après le plan qu'en donne dans son bulletin le chanoine Spano. Ce savant hésite à dire si ce sanctuaire était une église, existant préalablement avec ce vocable, ou si ce fut une chapelle élevée par les Pisans en l'honneur de sainte Cécile et en souvenir de l'antique cathédrale de ce nom[1].

Il est probable qu'au milieu des remaniements modernes, et cela est l'opinion de M. de Laurière qui visitait les lieux en 1888, il est probable que le plan du moyen âge n'a pas été sensiblement modifié. Les limites de l'église sont rigoureusement posées du côté du chœur par le rocher à pic sur lequel il s'élève, par la crypte certainement ancienne qu'on y a creusée[2], et enfin par le transept dont l'architecture du XIII[e] siècle se dessine encore nettement à l'extérieur. Nous y voyons deux portes qui y donnaient accès et dont le style pisan est notoire; celle de droite, à laquelle on parvient du côté du midi par une étroite ruelle, est surtout intéressante. Nous l'a-

1. *Bollettino Sardo*, 1856 (Bibliothèque de l'Institut).
2. M. de Laurière a relevé dans cette crypte des inscriptions sur des sarcophages antiques qu'on y a transportés. On lit sur la porte une inscription qui constate qu'en 1640 les archevêques de Cagliari portaient le titre de primats de Corse.

vons gravée d'après le dessin du chanoine Spano et un croquis qu'a eu l'obligeance de nous communiquer M. de Laurière avec la description suivante : Sur les arcades fermées qui suivaient toute la façade se trouve plaquée la porte avec son ordonnance décorative. Le tympan dans l'arcature trilobée est divisé en trois zones; la première, en bas, formée d'une face de sarcophage antique où l'on voit un buste d'homme clypéaté; à droite et à gauche, deux génies ailés portant des corbeilles de fleurs et de fruits. La zone du milieu est ornée de deux bandes, l'une d'enroulements courants, l'autre de rosaces palmées. Sur la troisième zone, en haut, la sainte Vierge est figurée assise et tenant l'Enfant-Jésus debout sur le genou gauche. Le Sauveur est en grande partie brisé. Le tympan triangulaire qui renferme ces divers ornements est posé sur un fort linteau, soutenu lui-même par deux colonnes qui servent de chambranle à la porte.

L'étage au-dessus est décoré d'arcatures du même genre qu'au soubassement, mais plus larges, et d'un grand œil-de-bœuf aujourd'hui fermé, qui a dû éclairer jadis le transept.

On verra dans une perspective intérieure la restauration que nous avons tentée de l'église du moyen âge. Nous avons conservé la forme carrée du chœur, que sa situation au-dessus d'une falaise escarpée et au-dessus de la crypte qu'on y a taillée semble déterminer d'une façon invariable. Nous avons par la même raison conservé, au-dessus de cette crypte, le chœur élevé, en nous contentant de remplacer les revêtements modernes par la décoration ordinaire des anciens chancels toscans; enfin, nous avons réintégré, près du chœur, les deux ambons qui s'y élevaient jadis et qu'on a relégués aujourd'hui, au bas de l'église, de chaque côté de la porte d'entrée. M. de Laurière, avec son infatigable amitié, a bien voulu nous communiquer les photographies qu'il a prises de ces deux vénérables restes de l'ancienne cathédrale, et c'est d'après ces copies que nous les avons dessinées, en plaçant sous les colonnettes les lions de marbre qui accusent aujourd'hui le départ des marches du chœur.

Ces ambons rappellent exactement les ambons de S. Giovanni, à Pistoja, le groupe central pour soutenir le pupitre et, de côté, les bas-reliefs représentant sur deux étages des scènes de la vie de Notre-Seigneur expliquées par des inscriptions; ils sont en marbre gris et datent, selon M. de Laurière, de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle[1] (pl. XXX).

Cette cathédrale subsista avec le caractère pisan qui avait présidé à sa construction jusqu'au temps des Espagnols, où elle disparut en partie. Les trois nefs, le plan d'ensemble furent, croyons-nous, conservés sous l'archevêque Vico en 1676; mais on moderna tout l'édifice par une profusion de revêtements de marbre, par la construction de la coupole, etc. La nouvelle façade ne date que de 1703; elle n'a de remarquable que la statue de sainte Cécile dont nous avons parlé. La crypte elle-même, à laquelle on parvient par deux escaliers pratiqués sous la balustrade du chœur, est toute recouverte de marbres, et sa voûte ornée de rosaces variées, taillées dans la roche. Elle est éclairée par des fenêtres tirant le jour du côté de l'est au-dessus d'un véritable précipice. La situation de l'église, de ce côté, est si extraordinaire que nous avons cru utile d'en donner une vue prise au-dessus de la promenade publique[2].

Nous avons aussi gravé sur notre planche une image de la cathédrale, empruntée à un plan allemand antérieur à la restauration, et dans lequel ne figure pas encore le dôme. L'hôtel de ville s'élève vis-à-vis[3].

1. De Laurière, Notes archéologiques. Extrait des procès-verbaux de la Soc. des Antiquaires de France, 1887. — *Bulletin monumental*, 1893, p. 217.

2. D'après une photographie communiquée par M. de Saint-Amand, ancien consul à Cagliari.

3. Bibliothèque nationale, Topographie de Sardaigne.

FRANCE

Aix. — Arles. — *Trets.* — Il y avait autrefois, près de Trets, une chapelle de Sainte-Cécile qui malheureusement n'est plus debout. Elle avait été donnée à l'abbaye de Saint-Victor en 1056, par Pons, évêque de Marseille, frère de l'archevêque d'Aix du même nom. Innocent II, dans la bulle de 1135 où il confirme les possessions de la célèbre abbaye, mentionne ce sanctuaire en ces termes : « In castro de Tretis... capellam S. Cecilie [1]. »

Villeneuve-Gageron. — Il existe aujourd'hui tout près d'Arles, dans la paroisse Saint-Joseph de Villeneuve-Gageron, une localité qui porte le nom de Sainte-Cécile et que nous rappellent les documents du moyen âge. Il en est fait mention dans un acte de partage de 1295, dans les archives des Bouches-du-Rhône (Cour des comptes, reg. Draconis, n° 213) : « S. Cæciliæ mansum et altare situm in Camargis [2]. » On y retrouve une inscription romaine qui m'a été communiquée. L'édifice est malheureusement interrompu du côté de la nef, où il devait se prolonger davantage; la porte, qui était surmontée d'un crucifix, a été supprimée de ce côté.

Sainte-Cécile de Camargue, qui appartenait avant 1752 au comte de Brancas de Laudun, est aujourd'hui en la possession de Mme Laffitte. L'église, comprise dans les bâtiments d'une ferme, sert de cave ; elle offre peu de caractères pour en déterminer le style ; mais on reconnaît encore la tribune qui est de forme circulaire [3]. Nous en donnons les plans, d'après les dessins de M. le comte de Bouchaud de Bussy, qui pense qu'on pourrait à peu de frais remettre ce petit édifice en bon état [4] (pl. XLIII).

1. Lettre de l'abbé Constantin, 23 décembre 1888.
2. *Id.*, mars 1889.
3. Lettre de l'abbé Fossati, curé de Saint-Joseph, 29 décembre 1889.
4. Lettre de l'abbé Constantin, 4 juillet 1889.
Voy. Cartulaire de Saint-Victor.

Albi (Tarn). — *Albi* (cathédrale). — Origine carlovingienne. — (920) Testament de Bénébert. — (xe siècle) Dons multipliés des donateurs. — L'ancienne cathédrale. — (1079) On travaille au cloître. — (1185) Jardin des chanoines. — (1204) Reliques de sainte Cécile; son « scrinium » restauré. — (1218) Sa tête mentionnée. — (1248) Son image. — (1275) Bernard de Castagnet. — (1282) Commencement de la nouvelle cathédrale. — (1298) Cathédrale désignée comme ancienne, ce qui prouve l'avancement des nouveaux travaux. — (1338) Armoiries de Berauld de Farges. — (1383) Achèvement des voûtes. — (xve siècle) Louis d'Amboise. — Peintures. — (xvie siècle) Jean de Lorraine. — (1536-50) Achèvement du portail. — (1698) Procès-verbal de visite, etc.

L'histoire ignore l'origine de la cathédrale d'Albi ; elle nous apprend seulement qu'elle est de fondation carlovingienne et nous la mentionne, en 920, dans le testament du prêtre Bénébert.

Pendant tout le xe siècle, les dons se multiplient en faveur de Sainte-Cécile d'Albi et témoignent de la ferveur du pays. En mars 954, nous voyons Ebralde, prévôt d'Albi, léguer un de ses alleux à Sainte-Cécile : « Alodem suum de Isartis, Witardo archidiacono, et post ejus discessum ecclesiæ S. Cæciliæ Albiensis [1]. »

En 966, le vicomte de Narbonne, Matfred et sa femme Adélaïde, sur le point de partir pour Rome, enrichissent de donations le monastère de Sainte-Cécile; quelques années plus tard (977), Adélaïde se livre à de nouvelles libéralités pour la chère sainte.

Garsinde, veuve de Raymond Pons, comte de Toulouse (974), lui fait des donations [2].

En 987, Pons, comte de l'Albigeois, du temps de l'évêque Amelius Ier, donne le bourg de Viance, avec l'église et le couvent qu'il venait d'y faire construire : « Pontius, Albiæ comes, dedit vicum suum Vianciæ... ubi ædificari fecit ecclesiam, in

1. *Tableau des diplômes*, I, p. 423.
2. D'Auriac, *Histoire de la cathédrale d'Albi.*

qua clericos aggregavit, quibus præfecit Benedictum abbatem, et S. Ceciliæ albiensi semper subesse voluit [1]. » Je ne doute pas que la nouvelle église ne portât elle-même le titre de Sainte-Cécile.

Ces documents suffisent pour montrer que, dès le xe siècle, l'église cathédrale d'Albi était dédiée à Cécile, que la dévotion des seigneurs du pays s'exerçait en sa faveur par de nombreuses libéralités et que son culte y régnait souverainement. Les richesses dont on comble un sanctuaire témoignent non seulement de son existence, mais aussi de son importance et de la beauté de la construction. Nous ne saurions douter que le sanctuaire cécilien, qui dès le début du xe siècle attirait ces générosités, ne leur fût beaucoup antérieur et qu'il ne possédât déjà dans sa construction une certaine magnificence.

Ces antiques souvenirs n'ont malheureusement, à notre connaissance, laissé leur empreinte sur aucune pierre. Les ruines de la première cathédrale d'Albi, que l'histoire nous désigne au pied de celle actuelle, ne peuvent être reportées si loin, et nous devons attendre pour les décrire, en suivant le cours du temps, la fin du xiie siècle ou le commencement du xiiie siècle.

La date la plus ancienne, où les documents historiques s'accordent avec nos vieilles pierres, est une charte de 1079 [2], dans laquelle nous voyons qu'à cette époque on travaillait encore au cloître. De ce cloître, renouvelé au milieu du xie siècle, nous avons encore quelques arceaux, supportés par des colonnettes jumelées, dans le sens de la largeur, comme dans tous les cloîtres romans du midi de la France [3]. Les chapiteaux sont si frustes qu'il est impossible d'y distinguer une caractéristique de leur style; mais les arcs en fer à cheval semblent appartenir encore à l'influence sarrasine. Les archivoltes sont extradossées, biseautées et reposent sur des tailloirs; ces restes, à demi cachés par des constructions modernes qui rendent leur étude difficile, paraissent néanmoins concorder avec l'époque romane primitive (pl. XXXIII).

Ces portiques devaient être environnés de constructions monastiques, des demeures où l'évêque Frotard voulait installer ses chanoines, et notamment du réfectoire, toujours opposé à l'église. Du côté du Tarn les constructions étaient isolées et les documents nous apprennent que des pâturages s'étendaient jusqu'aux murs. Nous savons aussi qu'en 1185 une rue voisine de l'église continuait jusqu'à un ruisseau qui sortait du jardin des chanoines [1].

Il est probable que l'on commença le cloître lorsque les chanoines furent réformés, en 1072 [2].

En 1099, l'évêque Aldelgarius Ier intervient dans une affaire avec le chapitre de Sainte-Cécile [3].

Le privilège d'être enseveli dans les murs de la cathédrale est accordé à Hugues Isarni (1121).

L'histoire nous signale deux Guillaume, en 1144 et en 1183, comme doyens de Sainte-Cécile.

Sous l'évêque Guillaume V, un traité intervint entre les chapitres de Sainte-Cécile et de Saint-Salvi.

En 1145, les vieilles voûtes de la cathédrale eurent l'honneur d'entendre la voix de saint Bernard; elles furent témoins aussi du concile (1176) et de la condamnation des Albigeois.

L'église dut être en possession dès l'origine des reliques de sa patronne. En 1204, un inventaire nous apprend que le « scrinium S. Cecilie » fut réparé, ce qui suppose une existence déjà fort longue [4].

Aucune charte de la fin du xiie siècle ne nous signale la reconstruction de l'église, que les fragments subsistants nous révèlent cependant d'une façon certaine. Ces fragments sont en pierre, ce qui, d'après M. le baron de Rivières [5], caractérise dans l'Albigeois l'époque romane; d'autre part, leur style, la disposition des colonnes ne nous permettent pas de nous éloigner beaucoup du xiiie siècle.

Le frère Siméon de Jésus, dans l'école duquel une partie de ces restes se trouve enclavée, a bien

1. *Gallia christiana*, I, p. 8.
2. D'Auriac.
3. Revoil, *Arch. du Midi de la France*, II.

1. D'Auriac.
2. *Histoire générale du Languedoc*, II.
3. *Gallia christiana*, I.
4. Mgr Barbier de Montault, Authentiques récemment découvertes dans la cathédrale d'Albi.
En 1468, Mgr Jouffroy, évêque d'Albi, déposa dans l'église de belles reliques qu'il avait apportées de Rome. Salabert, *Les saints du diocèse d'Albi*, 1886, p. 95.
5. Lettre particulière d'octobre 1888.

voulu nous en faire le relevé. Le plus important, situé aujourd'hui dans le jardin de M. Laurent, se compose d'un faisceau de colonnes de 1^{m},30 de hauteur, qui nous rappelle tout le plan de l'église. Ces colonnes sont engagées dans un mur auquel, vers le midi, était adossé le cloître; elles forment donc la limite de l'église de ce côté; elles nous apprennent, de plus, que chaque travée était partagée par une colonne assez forte, accompagnée de deux autres de moindres dimensions, sur lesquelles s'épanouissaient dans la voûte des nervures correspondantes[1].

Nous avons encore du côté du nord, tout près du château, un des groupes de colonnettes qui paraissent avoir encadré[2] le portail nord de l'église, et qui appartiennent au même style que les précédentes. Nous avions déterminé la muraille méridionale, celle du nord semble signalée par ce point de repère et la largeur totale de l'église, soit environ 18 mètres, établie. Nous croyons cet espace occupé par une seule nef; le partage en trois nefs offrirait des dimensions d'une petitesse ridicule et de plus, en acceptant la nef unique, nous y retrouvons la largeur adoptée par les constructeurs de la nouvelle cathédrale (18^{m},90) (pl. XXXII).

Il y a quelques années, lorsque M. du Mège s'occupa de la restauration de cette église, on voyait encore des ruines qui ont disparu aujourd'hui. Un manuscrit de cet archéologue, que l'on conserve dans les archives d'Albi et que M. Jolibois, à la demande de M. de Rivières, a bien voulu nous communiquer, nous en instruit : «Tout le rond-point de l'église (la partie absidale) est encore debout jusqu'à la hauteur d'environ plusieurs mètres; l'édifice abattu depuis des siècles avait environ 59 mètres de longueur. »

1. Cette disposition appartient à la fin du XIIe siècle; voyez, par exemple, dans VIOLLET-LE-DUC, Saint-Ived de Braisne.

2. Contre l'attribution de ce fragment à la porte de l'église, le F. SIMÉON oppose la grande hauteur de ce faisceau de colonnes au-dessus du sol. Mais le sol n'est plus celui de l'église qui, sur la déclivité, devait être soutenu par des substructions, dont on retrouve des traces chez les Frères. De plus, ce groupement de colonnettes, au XIIIe siècle, me semble appartenir spécialement aux portails. Voici quelques mesures relatives à ces colonnettes : hauteur du sol en pente au-dessous des colonnettes, 7^{m},10; hauteur des colonnettes, 1^{m},64; hauteur de leur chapiteau, 0^{m},13; hauteur jusqu'au cintre au-dessus, 0^{m},80; arcade gothique à gauche : hauteur, 2^{m},40; largeur, 1^{m},10; largeur à l'ébrasement, 1^{m},30.

Derrière le premier groupe de colonnes dont nous avons parlé, on retrouve encore des ogives qui se présentent en biais par rapport au plan général et qui faisaient partie des bâtiments claustraux. M. du Mège a vu aussi des inscriptions sépulcrales qui figuraient peut-être dans la basilique. Il est à croire que ces fragments n'occupent plus leur place primitive et ils ne peuvent aucunement nous diriger.

L'embrasure de la porte septentrionale, que nous avons signalée, semblerait indiquer que l'église, comme celle d'aujourd'hui, n'avait pas d'entrée vers le couchant, ou du moins d'entrée monumentale; de ce côté, la colline qui descend vers le Tarn était fort rapide et, dans les bâtiments de l'école des frères, nous observons des restes d'anciennes murailles qui donnent à croire que des édifices étaient adossés à cette façade et lui ôtaient le caractère monumental.

Cette cathédrale, qui ne servit comme sanctuaire épiscopal que pendant un siècle, subsista après l'érection de la nouvelle; on dut y officier durant une grande partie du XIVe siècle. M. d'Auriac a trouvé des documents qui montrent qu'elle n'était pas encore abandonnée en 1370.

Elle vit les terribles vicissitudes de la guerre albigeoise et l'excommunication momentanée que l'inquisiteur y prononça, en 1234, contre la ville d'Albi[1].

Quoiqu'elle fût encore utilisée pour le culte, elle n'était plus recherchée pour les sépultures épiscopales. En 1337, Bernard de Camiet, évêque d'Albi, fut enseveli dans le chœur de la nouvelle cathédrale; la pierre tombale portant son effigie existait encore en 1828 ou 1830, avant le renouvellement du dallage en carreaux blancs et noirs[2].

Nous avons dessiné à l'exposition du Trocadéro, en 1889, un coffre de bois peint qui doit dater à peu près de cette époque. On y voit, sur le couvercle, la Madone, entre saint André à sa gauche et sainte Cécile à sa droite; on lit au-dessous de celle-ci : *S. Cecilia.* Cette figure est presque détruite; mais, d'après les parties de peinture qui subsistent et qui la rapprochent

1. *Histoire générale du Languedoc.*

2. M. DE RIVIÈRES, qui nous donne ce détail, nous dit qu'il en possède un dessin.

exactement d'une image de sainte au-dessous, on peut facilement la restaurer en suivant cette dernière pour les traits effacés (pl. XXXVI).

On conserve aux archives nationales (n° 7091) le sceau de l'église d'Albi, *sigillum S. Eccl. alb.*



Sceau du chapitre d'Albi.

sedis, qui porte une figure couronnée, vêtue d'une chasuble, tenant une croix; ne serait-ce pas l'image de la sainte patronne?

En 1275, Bernard de Castagnet monta sur le siège épiscopal d'Albi. Né à Montpellier, il fut nommé par le pape Innocent V; on dit qu'il avait longtemps habité Rome, avec le titre d'auditeur général des causes au sacré palais et de chapelain du pape Grégoire X[1], puis qu'il fut archidiacre de l'église de Narbonne. Les titres de nomination se firent longtemps attendre à cause de la mort de plusieurs papes qui se suivirent alors de très près dans la tombe, et il ne prit possession de son église que le 17 janvier 1277. Son premier acte fut de célébrer solennellement la messe sur l'autel de Sainte-Cécile, dont il devenait pour ainsi dire l'évêque; le lendemain de son arrivée, ce fut sa seconde pensée, il s'occupa de ramener la paix parmi les chanoines qui vivaient en dissentiment, afin de les unir dans une même ferveur pour la chère sainte. Ce jour même, après les avoir ramenés à la concorde et avant qu'ils eussent pris leur nourriture, il leur parla de son projet d'élever une

1. Du Tems, *Le clergé de France*, 1774, I, p. 142.

basilique grandiose, vraiment digne de leur patronne, et obtint d'eux, en leur donnant lui-même l'exemple de cette libéralité, qu'ils renonceraient, pour subvenir à la dépense, au vingtième de leurs revenus pendant vingt ans. Il y attribua aussi le revenu de toutes les églises qui étaient à sa collation ou à celle de son chapitre et qui viendraient à vaquer, sauf l'honoraire des desservants, pendant vingt ans, et enfin une année de revenu de toutes les autres quand elles vaqueraient dans le même intervalle[1].

Ce fut avec ces ressources qu'il commença le grandiose sanctuaire auquel il entendit prêter un aspect de majesté guerrière. Selon l'opinion de M. de Rivières, si versé dans l'histoire du Languedoc, ce prélat voulut que son édifice frappât les esprits des habitants chez lesquels des germes d'hérésie albigeoise pouvaient encore couver, il voulut pour ainsi dire confondre sous leurs yeux l'Église et la forteresse et leur donner respect de la force de l'Église. Il consacrait ainsi, dans la ville même qui avait donné son nom à l'hérésie, le triomphe du catholicisme, pour ainsi dire abrité sous un donjon et flanqué en tous sens de remparts inexpugnables.

En même temps, il construisit un nouveau château pour sa résidence[2], château qui remplaça l'ancien, signalé dans des chartes de 1167, 1181, 1218, etc.[3], et il le réunit à l'église par de larges courtines flanquées de tours. On pouvait alors de loin, en suivant le Tarn, contempler cette fière citadelle comme un symbole de la force unie à la foi.

Pour accomplir son dessein, Bernard ne pouvait laisser l'église dans le pli de terrain au fond duquel nous retrouvons les ruines de la vieille cathédrale, il fallait la porter sur le point le plus élevé. Il fit ainsi et jeta les fondements du chœur au sommet de la colline en traçant, sur toute la crête, le plan de sa longue nef que devait terminer la tour occidentale.

1. *Histoire générale du Languedoc*, IV, p. 39.
Gallia christiana, IV, p. 21.
La narration de l'élection contient à peu près tout ce qu'on sait sur cet évêque.
2. Lettre de M. de Rivières.
3. *Histoire générale du Languedoc*, III, p. 19, etc.
Bulletin mon., 1864, p. 242, dessin de M. Bouet.
Plan du château après ces dernières appropriations, communiqué au ministère des Beaux-Arts.
Plan du cadastre de 1809.
Plan du cardinal De Bernis, 1764.
Photographie de M. Mieusement.

Le chœur était probablement livré déjà au culte en 1298, puisque les documents désignent déjà la première sous le nom « d'ancienne[1] ». M. de Rivières nous prouve péremptoirement que les constructions de Bernard s'arrêtèrent à l'abside; il a observé en effet que la travée qui suit porte les armoiries de Bérauld de Fargués, son deuxième successeur. Du reste, Bernard ne tarda pas à quitter Albi pour l'évêché du Puy, où il fut promu en 1308; il y laissa non seulement le fondement d'une cathédrale majestueuse, mais aussi, suivant plusieurs historiens, la renommée d'un homme vénérable et d'une probité sans exemple[2].

Les travaux durèrent fort longtemps après son départ et les voûtes ne furent achevées que vers 1383, sous l'épiscopat de Guillaume de la Voulte[3]. Ils ne finirent pas avec le XIV[e] siècle; ce fut l'évêque Louis d'Amboise[4], digne neveu de Georges d'Amboise, l'ami de Louis XII, le Mécène du XV[e] siècle, qui eut la gloire d'en célébrer la dédicace, le 23 avril 1480.

Le XVI[e] siècle lui-même devait intervenir. On est frappé de la différence de style que le changement d'ouvriers amenait dans ces constructions; au lieu des terribles murailles de Bernard de Castagnet que traversent de rares moulures et que percent d'étroites fenêtres, voici une exubérance de sculptures, de clochetons, de feuillage découpés à l'infini; au lieu des créneaux, qui sans doute marquaient les sommets de cette forteresse religieuse, le nouvel architecte les environne de balustrades à jour comme des ceintures de dentelle; il semble avoir honte de l'œuvre massive, digne d'une main gantée de fer, qu'il trouve devant lui; ne pouvant la refaire, il l'orne de fleurs, il jette comme une sorte de bouquet devant l'entrée méridionale, ce portail merveilleux, où la pierre par un prodige est chargée de tiges épanouies en tous sens et où la sève d'un art nouveau se répand en mille branches. L'histoire offre peu de contrastes plus singuliers.

1. D'Auriac, *Histoire de la cathédrale d'Albi.*
2. Du Tems, *Le clergé de France.*
3. Lettre de M. de Rivières.
4. Mérimée, *Notes de voyage*, p. 471.
Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'arch.*, plan II, p. 380. Porche VII, p. 306.

M. de Rivières attribue au XV[e] siècle la partie supérieure de la tour et, au XVI[e], le porche d'entrée. Ce dernier travail fut, selon lui, commencé dans les premières années du XVI[e] siècle et terminé de 1536 à 1550, sous l'épiscopat du cardinal Jean de Lorraine, qui y fit sculpter non ses armoiries, mais celles de plusieurs abbayes dont il était abbé, notamment de l'abbaye de Cluny et de l'abbaye de Marmoutiers[1].

A l'extérieur, la Renaissance ne modifia pas la physionomie de ce colosse qui semblait l'effrayer; d'ailleurs, elle n'était pas de taille à le changer; mais à l'intérieur, où les petits ornements sont mieux admis et où l'élégance est plus à sa place, elle fit beaucoup.

Ce fut d'abord le jubé qu'on éleva à l'entrée du chœur, et sur le haut duquel dominent le Sauveur crucifié, la sainte Vierge et saint Jean, et que partagent cinq compartiments renfermant dix arcatures où « la sculpture, dit Mérimée, a épuisé tous ses délicieux caprices, toute sa patience, toute sa variété. On passerait des heures entières à considérer ces détails gracieux et toujours nouveaux, à se demander avec un étonnement sans cesse renaissant, comment on a pu trouver tant de formes élégantes sans les répéter, comment on a pu faire, avec une matière fragile, une pierre dure et cassante, ce que de nos jours on oserait à peine tenter avec du fer et du bronze[2]. »

Au centre et au-dessus de la porte principale par laquelle le jubé s'ouvre sur la nef, sous un dais richement sculpté, parée des atours d'une grande dame du temps, Cécile, la reine de l'harmonie, tient un petit orgue dans sa main gauche[3].

Le chœur est orné aussi de stalles magnifiques[4] et de la même époque; au-dessus d'un soubassement en menuiserie sévère, haut de 2[m],50, s'élèvent, de 3 ou 4 mètres, des tabernacles feuillagés et fleuris qui surmontent une troupe d'anges tenant des banderoles. Ces anges, de la plus gracieuse composition, sont peints ainsi que les intervalles qui les séparent[5].

1. M. de Rivières, Lettre du 16 décembre 1888.
2. Viollet-le-Duc, p. 469.
Id., VIII, p. 468.
3. D. Guéranger, *Sainte Cécile*, p. 484.
4. *Encyclopédie d'architecture*, 7[e] année, pl. CXVII.
5. *Id.*, 1[re] année, pl. XXXI, XXXII, XXXIII, XLI, XLII, XLIII, chromo; 5[e] année, pl. XVIII; 7[e] année, pl. CXVII.

Au commencement du XVIe siècle (1502-1515), l'ornementation de l'église fut complétée par des peintures qui l'enveloppèrent totalement à l'intérieur et qu'exécutèrent des artistes que Louis d'Amboise et Charles de Robertet avaient fait venir d'Italie. Jusqu'à l'imposte des grandes voûtes les peintres imitèrent une sorte de tapisserie qui n'a que peu d'intérêt et dont les ornements ne présentent pas de sujets[1]; mais la plus grande richesse fut réservée pour les arceaux où d'élégantes arabesques, dans le style des loges vaticanes, se déroulent sur un fond d'azur[2]; parmi les médaillons et les figurines de saints l'œil est principalement attiré par l'histoire de Cécile et de Valérien que l'ange couronne. Les allégories, les écussons, les emblèmes sont jetés avec une profusion infatigable sur ces vastes tympans; mais ces œuvres n'appartiennent plus au moyen âge et leur description serait en dehors du cadre de ces études (pl. XXXIV-XXXVI).

Nous avons cherché à nous rendre compte de la dépense que coûterait ce colossal édifice, en calculant d'après nos tarifs d'aujourd'hui, et nous avons trouvé, à l'aide de M. Leriche, architecte très compétent, qu'elle s'élèverait à 3 300 000 francs, sans la décoration intérieure.

Le trésor était digne de l'église par sa magnificence.

Dans le procès-verbal de la visite faite en 1698, nous lisons cette mention des reliques de sainte Cécile : « un grand bras d'argent sur un piédestal carré d'argent sur lequel sont les armes du cardinal Geoffroy (1463-1473). Lequel bras renferme un os entier du bras de sainte Cécile donné par le pape Paul II, comme il nous a paru par l'authentique...; contre les doigts de la main dudit bras d'argent est un petit reliquaire fait en rond, qui renferme une partie de la mâchoire de la même sainte. Dans le piédestal du même bras, il y a deux reliques avec les écriteaux suivants : *coxa sancti Valeriani*, *coxa sancte Sebastiani*. Un autre bras d'argent plus petit dans lequel est enfermée une relique de sainte Cécile. »

Il y avait aussi dans le trésor une grande croix de vermeil sur laquelle était fixée une agate avec l'image de sainte Cécile; elle fut fondue en 1792, ainsi que les autres reliquaires[1].

Une grande figure de sainte Cécile, de 2 pieds, en ébène, jouant du luth, avec un petit ange tenant un livre de musique, avait été donnée par M. du Lude. On trouva dans le dos de cette statue un petit sac avec diverses reliques et des authentiques où on lisait : « Brachium S. Ceciliæ et scrinium parvum in quo sunt reliquiæ sanctorum quorum nomina nescimus. Hoc totum est in imagine S. Ceciliæ albiensis. »

Sainte-Cécile d'Avès. — Comme les pousses vigoureuses des grands arbres dont les racines témoignent la fécondité par des rejetons nombreux, une suite d'églises s'élevèrent au moyen âge autour d'Albi et firent, dès l'époque carlovingienne, fleurir dans le pays le culte de sainte Cécile. Un de ces sanctuaires, qui se recommande d'abord à nous par l'antiquité de ses souvenirs, est celui d'Avès, canton de Gaillac. Nous ne devons pas le confondre avec Avens, dédié à saint Vincent et voisin d'un ancien château royal où Charles le Chauve date une charte en 843[2]; Sainte-Cécile d'Avès, située au pied de coteaux, est citée dans un acte de 920 et dite dans le district de Montans (ministerio Montaniense), localité de l'autre côté de la rivière à 6 kilomètres, ou peut-être mieux dans le district de Montaigut (Monte acuto), château fort du XIIe ou XIIIe siècle sur la même ligne de collines à une lieue de là[3].

Le document de 920 est le testament du prêtre Bénébert qui mentionne ainsi la chapelle : « Après ma mort, dit-il, la chapelle susnommée, qui est fondée en l'honneur de sainte Cécile, sera léguée à l'église de Sainte-Cécile élevée dans les murs de la ville d'Albi, là où Godalric est recteur, et à ses chanoines, legs qui doit être appliqué à l'entretien des frères et à l'aumône pour les pauvres. »

M. d'Auriac[4] voulut, à son passage à Gaillac, voir cette vénérable chapelle qui nous révèle

1. D. Guéranger, p. 500.
2. *Encyclopédie d'arch.*, 1re année, pl. 81, 101, etc.; 2e année, pl. 123.

1. Mgr Barbier de Montault.
Baron de Rivières, Procès-verbal de la visite de l'église métropolitaine d'Albi, 1877.
2. On y a trouvé un triens d'or mérovingien.
3. Lettre de M. Rossignol.
4. D'Auriac, *Histoire de l'ancienne cathédrale d'Albi*, p. 43. Nous ne devons pas confondre *Avès* avec *Avens*, dont le patron était saint Vincent, et qui est à 6 kilomètres.

l'existence de la cathédrale d'Albi, et, selon lui, de Sainte-Cécile d'Avès ou d'Avas il ne reste rien. « Du moins, nous écrit M. l'abbé Robert, la petite chapelle du XIII[e] siècle, à laquelle ses proportions restreintes et sa simplicité ne laissaient aucun caractère, a été tout à fait perdue sous les annexes de la nef et du sanctuaire qui furent ajoutées et que recouvre un grossier plancher. Cette chapelle se trouvait située au milieu d'une prairie au pied des coteaux. Elle est située du côté de l'épître et surmontée d'une voûte d'arête dont la croisée porte un pendentif. Le clocher a des arcades et se termine par un pignon triangulaire. Un sanctuaire plus ancien devait exister dans ce lieu où l'on a trouvé des débris de constructions anciennes et des briques à rebords [1]. »

Nous n'y trouvons aucune image de sainte Cécile (pl. XXXVI).

Sainte-Cécile-du-Cayrou, commune de 3 à 400 habitants, du canton de Castelnau-de-Montmirail, dans l'arrondissement de Gaillac, est située un peu au nord du Tarn. Je n'ai pu trouver aucune authentique de son ancienneté que la position suffit du reste à prouver, car tous ces pays, portant dans un tel voisinage le nom de Cécile, doivent l'avoir reçu de la même semence à l'époque du transfert des reliques. On voit dans l'église, comme témoignage du culte, deux tableaux assez grands, peints sur toile et représentant la patronne : sur le premier (2 mètres sur 1^{m},30), sainte Cécile, accompagnée d'un ange, joue de la harpe ; sur le second (2^{m},50 sur 1^{m},50), elle se trouve à côté du Sauveur, en musicienne et accompagnant saint Clément [2].

Sainte-Cécile d'Ambres. — Pour visiter Sainte-Cécile d'Ambres, il nous faut repasser le Tarn jusqu'aux environs de Lavaur, qui en est à 4 kilomètres [3].

Sainte-Cécile-de-Maurival (à Puybégon). — Nous ne devons pas oublier la petite église de Sainte-Cécile-de-Maurival parmi celles qui, dans les environs d'Albi, forment une sorte de garde d'honneur à la grande cathédrale cécilienne. Elle se compose d'un rectangle de 15 mètres de long sur 5 mètres de large, auquel se rattachent, au nord, une chapelle ogivale et la sacristie au midi. Placée au milieu du cimetière, elle s'ouvre de côté par une porte d'entrée qu'abrite un porche. Au-dessus du mur de la façade, sur le pignon, s'élève un petit pavillon percé de trois arcades pour les cloches [1].

Sainte-Cécile-de-Pleine-Selve est encore un des fleurons de la couronne cécilienne formée autour d'Albi. Elle est posée sur un vaste plateau qui domine la vallée de l'Agout, au milieu des bois. Je ne doute pas qu'elle ne soit contemporaine des précédentes, quoique l'édifice actuel ait été reconstruit au XIV[e] siècle et que des réparations inintelligentes en aient altéré le style. On lit sur une des pierres du clocher la date de 1360.

Cette église porte dans les archives le nom de *S. Cecilia-de-Plane-Sylve*, que justifie aujourd'hui même sa position romantique dans les bois. Avant la Révolution elle était un bénéfice des chanoines de la collégiale de Saint-Paul-cap-Joux, à la paroisse de laquelle elle appartient maintenant. Au rétablissement du culte catholique elle demeura fermée et ne fut rouverte qu'en 1841, comme chapelle de charité [2].

La nef, éclairée par deux fenêtres, est précédée par un clocher, accompagnée d'un porche qui y donne accès latéralement et terminée par un chœur, avec deux pans coupés où s'ouvrent aussi des fenêtres. Une sacristie occupe le côté de l'épître.

Sainte-Cécile-de-Lastourge. — Après avoir franchi le Dadon, on arrive à Aurouillé; on peut gagner par là Sainte-Cécile-de-Lastourge, au fond d'une vallée qui a plus de 100 mètres de profondeur et qu'arrose un ruisseau qui passe à Saint-Julien-du-Puy avant de se jeter dans le Dadon.

Sainte-Cécile de la Bruguière (la Bruguière).

1. Lettre du 18 octobre 1887, de l'abbé ROBERT, curé de Sainte-Cécile d'Avès, par Gaillac (Tarn).
On a le projet de la restaurer.
Lettre de M. ROSSIGNOL, octobre 1888.
Le maire de Gaillac nous écrit que l'église de Sainte-Cécile d'Avès ne figure pas sur le plan cadastral.
2. Lettre de l'abbé ANDRIEUX, 3 novembre 1887.
Répert. arch. du Tarn.
3. Répert. arch. du Tarn.

1. Lettre de l'abbé POUJADE, juin 1889.
2. Lettre de l'abbé FATRE, curé de Saint-Paul, 7 mars 1889.

Fréjairolles se trouve à une petite distance d'Albi vers le sud-est. En venant d'Albi par la grande route, on rencontre ce bourg à droite, au pied d'une colline assez élevée. L'ancienne église devait remonter à un temps reculé, mais elle fut incendiée et complètement détruite par les protestants pendant les guerres de religion ; comme reliques de l'antique église de Sainte-Cécile nous n'avons plus que quelques débris de tuiles noircies par le feu. L'église a été démolie et reconstruite trois fois depuis un siècle, de sorte que les statues, les tableaux, les meubles qu'elle renferme sont entièrement neufs. Elle n'offre aucun style [1]. Elle a $21^{m},70$ de longueur et $8^{m},45$ de large [2].



Les églises céciliennes des environs d'Albi.

Crespinet. — L'église de Crespinet, dédiée comme les précédentes à sainte Cécile, ne possède plus rien en monuments archéologiques qui puisse servir de témoignage à l'antiquité de son

1. Lettre de l'abbé BENOÎT, curé de Fréjairolles, 28 juillet 1888.

2. Répert. arch.

culte. Mais la tradition vit encore dans le cœur des habitants[1].

Cadix. — A peu de distance de Crespinet, sur la même rive du Tarn, s'ouvre une autre église cécilienne qui n'offre, au milieu de sa pauvreté, aucun autre intérêt que son vocable. Elle a d'ailleurs été récemment reconstruite[2].

Sainte-Cécile (Carmaux). — En sortant de Carmaux, et suivant la route d'Albi à Toulouse, on traverse la rivière du Cérou; puis, laissant devant soi les petites collines de Puech, on trouve le petit pays de Sainte-Cécile au bord du ruisseau le Cerne.

Lacapelle-Ségalar. — Pour terminer le pèlerinage que nous avons entrepris autour d'Albi, dans les pays céciliens qui l'environnent, nous ferons station à Lacapelle-Ségalar. Le territoire appartenait aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Albigeois. Vers la fin du XII[e] siècle on y avait bâti un château qui n'existe plus. L'église, selon toute probabilité, fut construite vers 1185.

L'église actuelle offre en plan la figure d'un rectangle partagé en trois travées, dont une est occupée par le chœur; les voûtes sont en arêtes et leurs nervures se continuent jusqu'au socle, ce qui semble indiquer un temps peu ancien. Il y a trois chapelles, dont l'une à droite du chœur sert de soubassement au campanile, tour octogone s'élevant sur un plan carré. La seconde est du côté du midi. Un petit cimetière s'étend devant l'entrée de l'église (pl. XXXVII).

Il y a environ six ans le trésor a été dévalisé; on en a enlevé un calice et une patène, antérieurs à la Révolution, qui portaient une croix de Malte et le monogramme S. H. S.[3].

AMIENS (Somme). — *Saint-Riquier.* — Comme Raban Maur, en Allemagne, Angilbert (799) avait tenu, dans son monastère de Saint-Riquier, à posséder un abondant trésor de reliques romaines. Il avait placé sous l'autel de la Sainte-Vierge, où se trouvaient déjà ses reliques (peut-être de ses vêtements), des reliques des saintes de la Messe.

1. Lettre de l'abbé RAVAILLY, curé, 15 août 1888.
2. Lettre de l'abbé COSTE, 28 juillet 1888.
3. Lettre de M. GIL, 21 mars 1889.

Dans le quatrième chapitre de la chronique, intitulé : « *Scriptura Domni Angilberti de perfectione et dedicatione Centulensis Ecclesiæ* », nous lisons : « ... In ecclesia etenim b. Mariæ virginis altare ipsius, in quo reconditæ sunt reliquiæ ejus et sanctarum Felicitatis, Perpetuæ, Agathæ, Agnetis, Luciæ, *Cæciliæ*, Anastasiæ[1]... »

Saint-Riquier n'était pas le seul dépôt de ces saintes reliques. M. l'abbé Corblet nous en signale à Amiens, à Wailly, au mont Saint-Quentin, jadis à Saint-André (données en 1504 par le cardinal Raymond), aux chartreux d'Abbeville, à Saint-Martin de Picquigny. On voyait aussi ses statues à Saint-Jacques d'Amiens (buffet d'orgue), dans la collection Bouvier, à Molliens-Vidame, à Saint-Acheul-la-Neuville[2].

ARRAS (Pas-de-Calais). — Dans le monastère de Saint-Waast il y avait, au VIII[e] siècle, un autel renfermant des reliques de sainte Cécile, devant lequel une lampe était perpétuellement allumée. On y lisait cette inscription rapportée par Alcuin[3] :

CÆCILIA, AGATHES, AGNES ET LUCIA VIRGO
HÆC ISTIS PARITER ARA SACRATA MICAT
LILIA CUM ROSIS FULGENT IN VERTICE QUARUM
ET LAMPAS RUTILAT LUCE PERENNE SIMUL

Montreuil-sur-Mer. — La châsse de sainte Austreberte, qui fut, comme on le sait, portée à Montreuil dans le cours du XI[e] siècle, contenait une relique de sainte Cécile, ce que nous apprend un manuscrit (n° 698) de Saint-Omer[4].

AUTUN (Saône-et-Loire). — *Sainte-Cécile* (de Cluny). — Lorsque en sortant de Cluny on suit la petite rivière la Crosne, on laisse à droite les collines de Vaux, et l'on arrive bientôt au petit village de *Sainte-Cécile*, situé à environ 17 kilomètres du cours de la Saône[5].

Les souvenirs et le nom de Cécile, comme nous le voyons presque partout, remontent à l'époque

1. D'ACHERY, *Spicil.*, II, p. 304.
PERTZ, *Script.*, XV, p. 175.
2. CORBLET, *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, IV, p. 200.
3. MIGNE, *Alcuin*, II, p. 742.
4. *Neues archiv der Geselln haft für ältere deutsche Geschechtskunst*, XV, p. 172, 473.
5. Carte d'état-major.

carlovingienne et semblent nous indiquer pour cet endroit un dépôt de reliques presque contemporain de leur invention à Rome. Nous trouvons dès le début du x[e] siècle (910-927) une charte de Cluny[1], d'après laquelle Pierre et sa femme Valtrude font une donation d'une terre qui touchait Sainte-Cécile, et que l'acte délimite ainsi : « ... Campum unum quem vocant ad Fontanellas ; terminat a mane terra Odile et filiorum ejus, a medio die terra S. Laurentii, a sero via publica, a certio *terra Sanctæ Ceciliæ.* »

D'autres chartes du x[e] siècle mentionnent encore Sainte-Cécile, sans aussi ajouter le mot *terra*... (927-42) : « a medio die via publica a sero *Sancte Cecilie*[2] », un domaine qui séparait Sainte-Cécile de la voie publique et qui semble prouver, d'après cela, qu'elle était propriété particulière et non publique. Une charte de 974 rappelle qu'un certain prêtre Jean donne au monastère de Cluny une propriété ainsi située : « Terminus a mano via publica, a sero Costantini et *Sanctæ Ceciliæ*, a sero Goanno, etc.[3] »

J'ai feuilleté tout le reste du cartulaire sans trouver d'autres indications dans les trois volumes parus[4].

Je me suis informé dans le pays si quelque souvenir matériel existait encore. L'église n'a rien de remarquable; on y voit une statue qui représente notre sainte, mais qui date seulement de vingt-cinq ou trente ans. Il y a plusieurs autres images, tableaux ou statues très anciens qui n'ont pas de rapport avec les monuments que nous cherchons[5].

La paroisse Sainte-Cécile touche une localité nommée *la Chapelle*. Peut-être ce nom serait-il l'indication d'un ancien sanctuaire de la patronne du pays[6].

1. Bruel, *Cartulaire de Cluny*, I, p. 142.
2. *Id.*, p. 312.
3. *Id.*, II, p. 429.
4. M. Bathault, secrétaire de la Société archéologique de Chalon-sur-Saône, me mande qu'il n'a trouvé aucun vocable de sainte Cécile dans les églises de Mâcon, Chalon, Tournus et Cluny, ni même d'autel; Courtépée ne dit qu'un mot de notre église. Chifflet, D. Plancher, Perry et Saint-Julien ne donnent pas le nom de sainte Cécile.
5. Lettre de l'abbé Cropel, curé de Sainte-Cécile, qui me répond que son église n'a rien de remarquable.
Lettre de l'instituteur de Sainte-Cécile, renvoyée par l'archiviste de Mâcon (Cabinet du Préfet).
6. Lettre de M. Bathault.

Tournus. — Une des plus anciennes images de Cécile que nous possédions en France était certainement celle figurée sur le flabellum de Tournus[1], qui date du IX[e] siècle. Parmi les saints représentés sur ses plis, on voyait celles-ci désignées par leurs noms : *S. Maria, S. Lucia, S. Agnes,* S. Cæcilia. Ce précieux objet a fait partie de la collection de M. Carrand fils, qui l'a transporté à Pise, puis à Florence, où il est mort.

Divers. — Dans le missel d'Autun de 1466 (f° 191[vo]), on a réservé des parties à la louange de Cécile[2].

Dans la commune de Saint-Laurent-de-Chamousset (Rhône), il existe une chapelle rurale sous le vocable de sainte Cécile[3].

Avignon (Vaucluse). — *Sainte-Cécile* (Bollène, 960 hab.). — Les papes, pendant leur séjour à Avignon, s'efforcèrent, selon l'habitude des exilés, d'y transporter des souvenirs de Rome et sans doute les reliques et le culte des saints romains. C'est à leur domination que l'on attribue la construction de la petite ville de *Sainte-Cécile*, située dans l'arrondissement d'Orange près de Bollène, et au cardinal titulaire de la basilique romaine le nom qu'elle porte encore.

L'ancienne église a été démolie et remplacée tout dernièrement par une église de style roman, longue de 44 mètres, large de 23.

La dévotion des habitants envers sa patronne est encore fervente et M. le curé, allant en pèlerinage à Rome, fut chargé par eux de l'offrande de deux candélabres pour l'église transtévérine[4].

Bayeux (Calvados). — *Beuvillers* (près Lisieux). — L'église, placée sous l'invocation de sainte Cécile, a malheureusement été reconstruite en 1863. Elle n'a rien conservé de l'édifice qui l'a précédée que quatre statues dont l'une représente notre sainte[5] et qui doit dater du xv[e] ou du xvi[e] siècle. L'ancienne église, dit M. de Caumont[6], s'élevait

1. Juénin, *Histoire de l'abbaye de Tournus*, p. 46.
2. Pellechet, *Notes sur les livres liturgiques d'Autun* p. 113, 1883.
3. *Cartulaire de Savigny*, p. 1033.
4. Lettre de l'abbé Cortasse, 10 octobre 1888.
Dictionnaire des Communes.
5. Lettre de M. le curé de Beuvillers, 17 juillet 1891.
6. *Statistique du Calvados*, V, p. 173.

sur le penchant d'un coteau, dans la riante vallée de l'Orbiquet, d'une manière pittoresque. Elle était de construction romane. La principale entrée était au nord. Une petite statue en pierre de sainte Cécile était posée sur un cul-de-lampe au-dessus de la porte, à l'extérieur de l'édifice. On apercevait, à gauche de cette porte, les vestiges d'une arcade romane qui donnait anciennement accès dans la nef, et, à l'extrémité du mur méridional, une petite ouverture romane aussi large que haute. Le mur septentrional, construit en blocage, paraissait dater du XIIIe siècle. Les deux fenêtres du chœur étaient ogivales. De chaque côté du maître autel, deux statues de sainte Cécile, dont l'une en pierre, paraissaient dater du XVe siècle. M. le curé nous dit que la vieille église avait environ 25 mètres de long sur 7 de large. La statue dont nous donnons ici l'image, d'après son croquis, était celle du sanctuaire ; quant à celle de l'entrée, elle a disparu. Il reste encore des statues de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste et de sainte Radegonde, dans les mêmes dimensions que sainte Cécile. La croix de la trabe a été conservée, ainsi que quatre chandeliers et un crucifix de bois qui a dû servir de garniture au maître autel [1]. La nouvelle église, placée un peu plus bas que l'ancienne, ne présente aucun intérêt.



Statue de sainte Cécile à Beuvillers.

Besançon (Haute-Saône). — *Beaumotte-les-Montbozon* (Loulans-les-Forges). — On voyait encore en 1856, à Beaumotte, une ancienne église qui datait, je crois, du XIIIe siècle et qui avait l'honneur de porter le nom de Sainte-Cécile, vocable immémorial dans le pays. Son mauvais état fit alors décider sa démolition et sa reconstruction dans une direction perpendiculaire à la première. Le curé qui assista à ce renouvellement a laissé sur le registre paroissial quelques renseignements pour rappeler l'ancien édifice, renseignements que son successeur a eu la bonté de nous transmettre : « La nouvelle église, commencée en mai 1856, a été livrée au culte le 6 du mois de juillet 1858; dans sa position, elle croise l'ancienne, qui avait son entrée à l'ouest et son sanctuaire à l'est, de sorte que le clocher occupait le terrain qui maintenant est la chapelle du côté droit, et le sanctuaire, le local actuel de la sacristie. L'ancienne église était tellement enfoncée dans la terre que le dessus des fenêtres n'était pas même au niveau du pavé de l'église actuelle. Cette église, vénérable par son antiquité (car il n'y en avait jamais eu d'autre depuis la conversion des habitants au christianisme), n'était d'abord qu'une chapelle bâtie en mauvais matériaux et si restreinte qu'elle ne pouvait guère contenir qu'une trentaine de personnes. Elle fut brûlée et dévastée à différentes époques, probablement dans les guerres et invasions. Les anciens du pays en parlent encore par tradition de leurs ancêtres, comme de temps excessivement désastreux pour eux. Ce sanctuaire fut reconstruit à trois époques différentes, à mesure que la population augmentait ou qu'une ruine ou un incendie l'exigeait. On se contentait de réparer les brèches, de l'agrandir, mais on le laissait toujours enfoui dans le terrain. Ces réparations et augmentations, quoique solides, paraissent n'avoir jamais été dirigées par l'art et le goût; de là cette voûte basse et cet ensemble mal concordant qui n'offraient à la vue qu'un aspect désagréable. »

Nous ne possédons malheureusement aucun dessin de cet antique sanctuaire; nous avons cherché néanmoins, d'après le plan du cadastre soigneusement tracé en 1811 et d'après l'enquête que M. Koppès a eu la bonté de faire pour nous auprès des personnes âgées du pays, à donner quelque idée de ce qu'il pouvait être (pl. XXXVIII).

Sainte-Cécile de Beaumotte était orientée et s'élevait au milieu d'un enclos servant de cimetière, assez vaste, accessible par plusieurs portes dont une devant l'entrée de l'église. L'entrée était dominée par le campanile carré qui formait une sorte de vestibule et que surmontait une flèche assez haute, avec le coq traditionnel. Cette entrée était fort basse, en plein cintre, $2^{m},50$ au plus; dans le campanile on voyait sur chaque face une baie demi-circulaire qui ne datait certainement pas du moyen âge et qui devait avoir fait

1. Lettre du 10 octobre 1891.

partie des nombreuses retouches de l'édifice. Il ne surpassait la nef que d'un étage; il était couvert en tuiles.

L'église, compris le campanile, avait environ 25 mètres de longueur; elle était partagée en quatre travées, dont une formait le chœur carré sans abside, et abritée par autant de voûtes d'arêtes que soutenaient des contreforts extérieurs. Dans l'axe de chaque travée elle était éclairée par une fenêtre ogivale. Le toit pour couverture avait des dalles de lave, comme on en trouve dans plusieurs carrières de la Haute-Saône et comme jadis on en mettait sur les maisons. Ces dalles blanches, mais qui noircissent avec le temps, ont au moins 1 mètre carré sur $0^m,033$ d'épaisseur : les couvreurs, pour s'en servir, les divisent en tuiles de $0^m,20$ ou $0^m,30$.

A gauche du chœur on avait disposé la sacristie derrière laquelle une quatrième porte, percée dans l'enceinte du cimetière, la mettait en communication facile avec le presbytère et son jardin.

Les maisons du village, agréablement coupées d'arbres, formaient un entourage pittoresque (pl. XXXVIII).

La nouvelle église, élevée transversalement sur l'ancien plan, n'offre aucun intérêt; large de 14 mètres, longue de 25, elle est partagée en trois nefs et terminée par une abside à pans; elle manque de cloches; la voûte a 12 mètres de hauteur [1].

Valay (Pesmes). — La Franche-Comté semble au moyen âge avoir fourni de nombreux monuments en l'honneur de sainte Cécile. Près de Valay, il existe un petit hameau qui porte son nom et qui pouvait, avant la Révolution, se glorifier non seulement de l'avoir pour patronne, mais aussi de posséder une église qui lui était consacrée. Au commencement du XVII[e] siècle, à une époque où la province était dévastée par la guerre, de pieux fidèles, pour prévenir les profanations, enlevèrent du sanctuaire un grand crucifix de bois qu'on y vénérait et le cachèrent dans une fontaine qui, peut-être à cause de cela, s'appelle *fontaine de Sainte-Cécile*. On le conserve précieusement de père en fils dans une famille qui le respecte comme un souvenir de l'antique église.

1. Renseignements fournis par M. DETOUILLON.

L'église de Valay, toute voisine du hameau *Sainte-Cécile*, possède deux statues de notre sainte qui ont sans doute la même provenance et traversé, quoiqu'il n'y ait rien de certain, la même destinée. Ces statues ne paraissent rien offrir de fort remarquable en elles-mêmes, ni comme ancienneté. La plus grande, haute de 95 centimètres, représente Cécile couronnée, drapée dans un manteau, tenant une palme de la main droite, un orgue sur le bras gauche. La plus petite, haute seulement de 25 centimètres, paraît un peu plus ancienne; elle relève la draperie de son manteau de la main gauche et tient un orgue aux tuyaux renversés de la droite; nous ferons observer qu'elle a un reliquaire pour socle, circonstance intéressante, car, en supposant même que cette figure ne dépasse pas le XVI[e] siècle, elle désigne et authentique à cette époque des reliques de sainte Cécile que l'église sous son vocable conservait depuis peut-être fort longtemps déjà.

La dévotion, comme le nom du pays, a surmonté, en l'honneur de sainte Cécile, les désastres et les siècles qui nous séparent de l'origine; les habitants, pleins de confiance en cette sainte patronne, vont encore puiser de l'eau de la fontaine cécilienne pour se guérir de leurs maladies [1] (pl. XXXVIII).

M. l'abbé Blanchot, dont Valay est presque le pays natal, m'écrit que, dans le lieu nommé Sainte-Cécile, il n'y a plus qu'une ferme avec quelques vestiges [2].

Autoreille (Gy). — Voici encore dans la Haute-Saône une église dédiée à sainte Cécile, et qui ne conserve plus son ancienne architecture; dans nos malheureuses régions de l'est de la France, si labourées par les invasions, les monuments ont presque partout disparu, les noms seuls restent sur le sol, et nous devons saluer ici celui de notre glorieuse vierge que d'antiques traditions nous montrent toujours vénérée.

L'église actuelle fut complètement reconstruite en 1788; les souvenirs des habitants concordent avec l'acte de bénédiction que l'on conserve à la mairie et qui porte cette date.

1. Nous devons ces renseignements à M. l'abbé GALMICHE, curé de Valay, et les dessins à M. l'abbé PÉLOT.
M. CASTAN, le savant archiviste de Besançon, n'a pu malheureusement rien nous apprendre sur ce sanctuaire.
2. Lettre du 7 mars 1889.

M. l'abbé Blanchot [1], curé de Vauconcourt (Haute-Saône), qui connaît bien les archives départementales, pense qu'il y avait autrefois à Autoreille des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. L'église actuelle, probablement construite sur la place de l'ancienne, devait être enclavée dans leur maison; car elle touche, ainsi que le cimetière, le château qui passe pour un reste de cet édifice; et il n'y avait là place que pour l'église. La tradition locale lui suppose une grande ancienneté.

Les ruines du château consistent en quelques murailles fort épaisses et le puits qui subsiste. L'église nouvelle, assez élevée, n'offre cependant rien d'intéressant. Elle forme un carré, avec quatre piliers, deux de chaque côté; le clocher, à l'opposé du chœur, surmonte l'entrée [2].

Bourges (Cher). — J'ai cherché longtemps le vitrail de Bourges consacré à l'histoire de sainte Cécile [3], j'en ai enfin retrouvé des fragments importants à l'Exposition des arts décoratifs. Les médaillons quadrilobes ou demi-médaillons qui nous restent, représentent les fiançailles où Valérien passe un anneau au doigt de sa fiancée, l'apparition de saint Paul, le baptême de Valérien, Valérien et Urbain, Valérien en prière, le couronnement angélique, Cécile encourageant Valérien, le martyre et l'ensevelissement de Cécile. Les lacunes nombreuses que nous laissent ces pièces semblent prouver que l'exposition de la légende occupait la verrière complète; nous avons donc cherché à la restaurer, en la comblant et en suivant l'usage du moyen âge qui commençait généralement les histoires par le bas de la fenêtre. C'était une sorte d'écriture, boustrophédon, qui s'élevait peu à peu de la terre au ciel, ascensions successives où le ciel domine et éclaire les misères de la terre.

Cette œuvre paraît appartenir à la première moitié du XIIIe siècle. Elle garde encore quelque archaïsme et cependant la composition est de l'époque de transition, les attitudes, le galbe des figures sont du XIIIe siècle. Nous avons gravé à une plus grande échelle le médaillon qui a trait au couronnement comme un des mieux conservés et le plus remarquable; l'ange, debout devant le lit, couronne Cécile et de sa main droite tient le diadème réservé à Valérien encore absent; immobile, il attend son retour et se prépare à accomplir la promesse de la vierge.

Ces vitraux, malgré la largeur ou plutôt à cause de la largeur extraordinaire des plombs de sertissure, ont un grand éclat; c'est une sorte de mosaïque dont chaque morceau forme à lui seul une teinte sans nombreuses retouches de pinceau. Les médaillons sont encadrés de rinceaux.

Nous avons été heureux de recueillir, dans une de nos plus illustres cathédrales, ce beau témoignage de la piété des régions centrales de la France envers sainte Cécile (pl. XXXIX et XL).

Sainte-Cécile (Saint-Christophe-en-Bazelle, Indre). — Il existe dans la paroisse de Saint-Christophe-en-Bazelle deux communes : l'une, Saint-Christophe, qui compte 800 habitants; l'autre, Sainte-Cécile, qui n'en a que 400. Cette seconde commune n'est pas une desserte, elle est réunie à Saint-Christophe pour le culte et forme paroisse avec cette dernière, dont elle n'est distante que de 3 kilomètres. Toutefois Sainte-Cécile possède une vieille église qui était dédiée à notre sainte, comme patronne primaire, et à saint Roch, comme patron secondaire.

L'église Sainte-Cécile, bâtie dans la localité de ce nom, est sécularisée depuis la Révolution et

1. M. l'abbé Blanchot nous communique ces renseignements sur le pays qui prouvent son ancienneté : — En 1182, ratification par Étienne, comte de Bourgogne, d'une donation faite par son père d'une ferme à Autoreille à la commanderie de l'hôpital (plus tard simple annexe de celle de Salles et Montseugny. Recueil de chartes du gouvernement impérial allemand, p. 276). Le dernier état de la commanderie ressort des visites de 1615 et 1686 et de l'inventaire des archives du grand Prieuré, dressé en 1715.

Il nous envoie aussi le document suivant (Archives de la Haute-Saône, H. 950, terrier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem) : « Autoreille, dit *Sainte-Cécile* et Valay... déclarant en outre qu'au dit seigneur commandeur compète et appartient une chapelle sous l'invocation de la bienheureuse sainte Cécile et où repose son image miraculeuse, ornée de rétable et de plusieurs tableaux; le chœur de ladite chapelle est voûté; la neffe (*sic*) plafonnée et le pavé en pierre de taille avec un logement à côté, lequel logement est présentement occupé par les frères Denis Regarel et François Lachaf, ermites et gardes de ladite chapelle (1784). »

D'après ce texte il n'y aurait eu d'autre chapelle, appartenant à l'ordre, que celle-ci, placée entre Autoreille et Valay.

Voy. la collection des inventaires des Archives du Doubs, par Gauthier, p. 176. — Autoreille : Guillaume de Pesmes reprend du comte Jean 40 livres de rente au puits de Salins et les fiefs de Fontenelle et d'Autoreille « qu'est de l'ospital de Jérusalem (1258) ».

2. Lettre de M. l'abbé Foley, curé d'Autoreille.

3. P. Martin, Vitraux de la cathédrale de Bourges, pl. XVI.

sert aujourd'hui de grange dans une ferme. Comme importance elle est égale et même supérieure à celle de Saint-Christophe, elle pouvait contenir de sept à huit cents fidèles. Sa construction rappelle plusieurs époques et plusieurs styles. Le chœur présente une voûte et des nervures du xv[e] siècle, tandis que la nef, l'entrée offrent des arcs en plein cintre et un caractère roman. Il y a huit ou dix ans, la charpente, qui était fort intéressante, a été dévorée par un incendie et l'on a refait un toit bas et mesquin qui défigure l'édifice[1].

D'après la vue que nous en donnons et que nous devons à l'habile crayon de M. de Vinols, ces ruines s'élèvent au bord de la route et dans une situation pittoresque. La longueur de l'église est de 37 mètres, la largeur de l'abside de 8 mètres, la hauteur de 12 à 13 mètres du sol au faîte du pignon[2] (pl. XLI).

Cahors. — *Senaillac*. — Dans un pouillé de 1526 nous trouvons mentionnée l'église *S. Mariæ et S. Ceciliæ de Senaliaco*[3]; dans un autre de 1672, *S. Cæciliæ de Cenalhaco*[4].

Cambrai (Nord). — La cathédrale de Cambrai possédait des reliques de Cécile. Gérard, évêque de cette ville, atteste, le 28 octobre 1377, qu'il a renfermé dans une châsse différentes reliques, entre autres celles de *sancta Cecilia*[5]. On croyait, ce qui est le plus intéressant, y conserver son anneau nuptial. Dans un inventaire de 1359 nous lisons : « Item, vas argenteum deauratum cum pede argenteo, habens cristallum rotundum in quo habetur de sanctis Andrea et Elizabeth, Zacharie, et *anulo beate Cecilie*. » On avait encore cette relique au xv[e] siècle, comme le prouve ce passage de l'inventaire du 20 septembre 1401[6]: « Item, un aultre vassel d'argent doret, a rond piet d'argent, a 1 pumelet doret, a 1 cristal ouquel est *li aniauls sainte Cécile* et reliques de saint Andric et de sainte Élizabeth, Zachaire. Et poise tout environ sept onches. »

J'ai demandé à M[gr] Dehaisne, le savant historien de l'art flamand, qui a recueilli ces précieuses notices, si l'on savait le sort qu'avait eu cet anneau. Il m'a répondu que tout avait disparu. Que faut-il penser de cette relique ? On pourrait la croire véritable sans faire de contresens archéologique, car les Romains se servaient d'anneaux dans la cérémonie des fiançailles. Pline (*Hist. nat.* xxxiii, 1), parle à ce sujet d'un anneau de fer : « Etiam nunc sponsæ annulus ferreus mittitur, isque sine gemma. » Lorsque sainte Agnès était sollicitée par son prétendant, elle répondait en parlant de Jésus-Christ : « qui... annulo fidei sua subarrhavit me, longe te nobilior et genere et dignitate ». Peiresc, dans ses lettres, parle d'un anneau d'or trouvé à Arles sur lequel on lisait : ✠ *Tecla vivat Deo cum marito seo*[1].

J'ai mesuré à Pérouse, d'après le modèle en plâtre que l'on conserve au musée, l'anneau d'améthyste qu'on attribue à la sainte Vierge. Il n'est pas impossible que Cécile ait laissé son anneau après sa mort ; on peut croire aussi, comme cela s'est présenté, que cet anneau n'est pas celui de la sainte elle-même, mais un bijou ayant servi à sa statue.

Il est question, dans l'abbaye du Saint-Sépulcre, d'une chapelle cécilienne que fit achever Antoine Grisel[2].

Valenciennes montrait dans l'église de Beaumont des reliques de notre sainte[3].

Carcassonne (Aude). — *Berriac*[4]. — Sur une colline au-dessus de l'Aude, au milieu du groupe des maisons de Berriac, s'élève l'église Sainte-Cécile, dans une situation très pittoresque. Des bords de la rivière garnis d'arbres on aperçoit le village, la route qui contourne la colline avant de déboucher à son sommet, l'abside de Sainte-Cécile qui domine des rochers escarpés, enfin, à l'horizon, les ondulations d'un paysage qui fuit derrière des plans fort éloignés. L'abside est circulaire, partagée en cinq par des pilastres, et percée, au milieu, d'une fenêtre en plein cintre. Le style paraît être du xi[e] ou xii[e] siècle; malheureusement,

1. Cette église appartient maintenant à la famille Jauday.
Lettre de M. l'abbé E. Gallard, 9 mars 1889.
2. Lettre de M. de Vinols, mars 1830.
3. Longnon, Pouillé de Cahors.
4. Bibliothèque nationale, fonds fr. 17609.
5. Dehaisne, *Histoire de l'art en Flandre*, p. 552, 1886, 2 vol. in-4.
6. *Id.*, p. 803.

1. W. Smith, *Dict. of Antiq.*, 1808.
2. Bruyelle, *Les monuments religieux de Cambrai*, 1854.
3. Leboucq, *Antiquitez de Valentienne*, 1656, p. 166.
4. Mahul, *Cartulaire du diocèse de Carcassonne.*

le chœur roman, la seule partie ancienne, est à demi caché à l'extérieur par des maisons, et, au dedans, recouvert d'ornements prétentieux et tout modernes. Le toit lui-même de l'abside a été remplacé par une surélévation octogone. La nef n'offre aucun intérêt. elle se compose d'une salle longue de 15 mètres et plafonnée [1].

Nous devons les dessins que nous donnons de cette église à l'obligeance de M. Saulnier (pl. XLII).

Montlegun. — Une chapelle de secours, dédiée à sainte Cécile, s'ouvre à nous tout près de Carcassonne ; on m'assure qu'elle n'offre rien de remarquable, cependant elle figure parmi les paroisses du diocèse [2].

Montazels. — Nous donnons, sur la même planche que Berriac (pl. XLII), le plan d'une église cécilienne située à Montazels. Il y avait autrefois en ce lieu une chapelle abbatiale dont on ne retrouve presque plus aucune trace et qui servait d'église paroissiale. Les restes de l'ancienne abbaye sont passés entre les mains de plusieurs propriétaires et ceux actuels n'ont pu fournir aucun renseignement précis.

L'église doit avoir été reconstruite en 1678, car on lit cette date et le monogramme du Christ sur la porte d'entrée [3].

Cuxac-Cabardès. — Sur la rive gauche de l'Aude, au nord du département de ce nom, nous avons une église cécilienne à Cuxac-Cabardès. L'histoire de cette petite ville est ancienne [4] (pl. XLIII).

Nous la voyons mentionnée en 828 sous la dénomination de Sainte-Cécile, « cellula super fluvium Duranum ». En 885, il est fait donation par Bernard à Arifons, abbé de Saint-Jean-Baptiste de Mallast, et à ses religieux de l'église de Sainte-Cécile. En 950, elle est dite : « villa quæ vocatur S. Cecilia ». Au XIII[e] siècle : « S. Cecilia de Cucciaco ». Pontius rector ecclesiæ de Cucciaco (1204).

1. Lettre de M. l'abbé Vidal, 14 septembre 1888.
2. Mahul.
Lettre de l'abbé Gauget, 20 octobre 1888.
3. Lettre de M. l'abbé Lacroix, 14 novembre 1888.
4. Bouges, *Histoire de Carcassonne,* 1741, in-4, p. 77.

L'église est un édifice ogival composé d'une seule nef à quatre travées, terminées par une abside circulaire. La nef est flanquée de chapelles dédiées à la sainte Vierge, à saint Roch, saint Antoine, saint Blaise, sainte Anne, saint Barthélémy. Elle possède des fonts, un porche devant l'entrée où sont deux écussons indéchiffrables.

La retombée des arcs ogivaux des chapelles est ornée de mascarons et de figures grimaçantes qui semblent fort anciennes. Sur un pilier à droite du chœur, à la troisième travée, on lit la date de 1597; sur un pilier de la deuxième chapelle, à gauche, vers le fond de l'église, la date de 1602 : ce qui semble indiquer des époques de restauration.

A l'extérieur, les chapelles sont éclairées par des fenêtres à meneaux dans le style du XVI[e] siècle. Le clocher carré porte une tourelle à un des angles de son sommet. La maçonnerie de l'édifice est composée de dalles schisteuses [1].

En 1582, elle dépendait du monastère de Montalivet [2].

Rivel (Chalabre). — Lorsque, le soir, on gravit l'étroit sentier qui conduit du village de Rivel à son église, on dirait monter sur les marches du trône de la souveraine du pays, assise au milieu d'arbres de verdure sombre comme sur des coussins de velours, et revêtue de la pourpre dont les siècles teignent les vieilles pierres. Les cinq arcades de la façade sont dépouillées de leurs cloches, excepté celle du haut qui sonne l'Ave Maria, et derrière ce singulier campanile se dessine la silhouette pittoresque de montagnes dont la plus haute, à droite, sert de piédestal aux ruines du château de Pendel. Ce tableau est splendide, et le pieux pèlerin, ému et recueilli, répète ce quatrain patois pour accompagner la prière aérienne :

Escoutats sa campaneto
Qué brounzino sus Ribeil !
Ya milo ans qué sa gleiséto [3]
S'assouleillo sul Maoureil [4].

Après avoir dépassé une croix et atteint le sommet de la colline, nous arrivons à Sainte-Cécile.

L'entrée n'est pas comme d'ordinaire du côté de

1. Mahul, *Cartulaire de Carcassonne,* IV, p. 410.
2. *Gallia christiana,* VI, p. 1006.
3. Église.
4. Aspire le soleil sur le monticule.

l'ouest, lequel est occupé par le grand mur des cloches : elle s'ouvre sous un petit porche refait d'une main moderne, mais qui recouvre un cintre ogival. Ce mur campanaire regarde le couchant et le village qu'il couvre de son ombre. Il a $0^{m},75$ d'épaisseur et s'élève d'environ 4 mètres au-dessus de la voûte; il est percé de quatre arcades et surmonté d'un petit pignon percé lui-même d'une arcade plein cintre pour la cloche.

La façade principale, celle du midi, possède non seulement l'entrée, mais toutes les fenêtres qui éclairent l'église dont la nef est complètement fermée du côté du nord. Des tilleuls séculaires, qui n'ont pas été figurés sur notre gravure, l'ombragent et défendent les fidèles contre le soleil. Derrière l'abside s'étend le cimetière fermé par une porte de fer.

A droite de l'entrée, à l'extérieur, un petit bénitier, taillé dans une pierre circulaire, est fixé au mur. A l'angle du clocher, il y a quarante ans, on voyait un puits profond que le propriétaire du champ a fait combler.

L'église Sainte-Cécile a la forme d'un rectangle terminé par une abside circulaire et voûtée. Ses murs, excepté les angles qui sont en pierre de taille, se composent de silex, de granit et de morceaux de tuiles. Ils sont d'une épaisseur considérable qui atteint presque 1 mètre, et portent dans le soubassement des assises de moyen appareil, souvent employées dans ce temps. Les fenêtres sont longues, étroites au dehors et fort évasées à l'intérieur. Le seul ornement que l'architecte ait adopté, les arconcelles romanes, forme une ceinture autour de la tribune, à 1 mètre sous la corniche, et ne se répète pas sur la façade de la nef (pl. XLVI).

Cette poétique église est d'un caractère franchement roman, et les souvenirs qu'on a pu recueillir sur son histoire s'accordent avec les indications chronologiques de son style. Selon M. Casimir Pont[1], auquel nous empruntons la plupart des détails que nous offrons ici, elle forme, après le château de Pendel qui remonte peut-être à l'époque romaine, l'édifice le plus ancien du pays.

En 1154, Raymond de Trencavel, vicomte de Carcassonne et de Béziers, donna par testament tout le pays de Kercorb à sa fille Cécile, qui épousa Roger Bernard, comte de Foix. Bientôt, pour subvenir aux frais de la guerre que son père soutenait contre le comte de Toulouse, elle dut engager une partie de son héritage. La mort de Trencavel (1167), jetant la confusion dans la maison de Carcassonne, servit à l'agrandissement de celle de Foix. Cette même année, Raymond, comte de Toulouse, donna en fief à Roger Bernard et à sa femme les terres de Carcassez et du Rasez et les réintégra dans la possession de Kercorb.

C'est alors que Cécile put revenir dans cette terre qu'elle aimait tant, qu'elle la combla de bienfaits et que sans doute elle éleva l'église que nous étudions. L'histoire ne dit pas si elle releva un ancien sanctuaire déjà dédié à sainte Cécile ou si elle choisit sa propre patronne pour celle d'une église toute nouvelle. La question importe peu pour l'ancienneté du culte de notre chère sainte dans le pays, puisque le fait seul de voir son nom porté et vénéré par la fille d'une des plus grandes familles du Languedoc prouve combien il était déjà en honneur.

La vénération pour cette église a traversé tous les siècles qui nous séparent de sa fondation. Lorsqu'on construisit l'église Saint-Jean-Baptiste, celle de Sainte-Cécile conserva sa primauté. Les terres environnantes lui appartenaient et constituaient les bénéfices de l'archiprêtre et de ses vicaires.

Dès le XIII[e] siècle, on vit s'ouvrir le 22 novembre une foire annuelle fort célèbre et qui s'appelait « foire de Sainte-Cécile ».

On enterrait dans l'église les prêtres et les nobles du pays, comme nous le prouvent encore des épitaphes.

Elle subit les épreuves révolutionnaires de la fin du dernier siècle. On voulut alors briser ses cloches; mais, dans la foule amassée au pied du campanile et consternée, on ne trouvait personne pour porter les coups. Le misérable qui présidait à cette œuvre sacrilège offrit une poignée d'assignats. Un ouvrier se présenta, monta sur le toit et à coups de marteau rompit les bronzes de l'étage inférieur; mais, lorsqu'il voulut attaquer

1. Casimir Pont, Histoire de la terre privilégiée du pays des Kercorb, canton de Chalabre (Aude). Déposé en 1873. (L. K., 22645).

Nous en devons les dessins à l'obligeance de M. l'abbé Blancard, curé de la paroisse.

celui du haut, le bourdon, une telle indignation se manifesta parmi les assistants qu'il recula, et la vieille cloche, ainsi sauvée, chante encore tous les jours aux Rivalois d'aujourd'hui la vénération de leurs pères pour la vierge romaine.

Cette vénération, comme la cloche, a survécu à la Révolution ; elle inspire à tous les habitants une véritable tendresse pour leur patronne ; on entend à chaque instant ce nom béni retentir dans la paroisse ; une foule de jeunes filles le portent en gage de piété et de pureté.

Comme dans les grandes familles qui ont un titre spécial pour l'aîné de la race, un vieillard voulut que la sienne eût un privilège de noblesse; en mourant il réunit ses enfants et leur fit promettre que, de génération en génération, leurs filles aînées s'appelleraient *Cécile*.

Chartres (Eure-et-Loir). — Il y avait autrefois dans le trésor de la cathédrale de Chartres un reliquaire, dit *des Marées*, fait d'un cylindre de cristal, et sur un morceau de vélin on y lisait : *Ceciliæ*, *Vincentii*, *Nicasii*[1].

Il est aussi question de sainte Cécile pour Châteaudun et Condonnez (diocèse de Blois)[2].

Coutances (Manche). — *Sainte-Cécile-sur-Sienne*, dans le canton de Villedieu (arrondissement d'Avranches), rappelle la vénération de ces régions de la Normandie pour notre sainte. L'église fut toujours sous le patronage laïque. La cure en 1648 était estimée 600 livres. Cette paroisse eut une chapelle au village de l'Épiney, établie succursale en 1808[3]. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une petite église insignifiante. On y a fait depuis quelques années une flèche en pierre assez élégante, qu'on voit du chemin de fer. La bannière représente la vierge, les doigts sur une harpe et levant les yeux au ciel, pendant qu'un ange ouvre devant elle un livre de musique[4].

Clermont (Puy-de-Dôme). — On signalait près de Clermont un monastère bénédictin (vers 665) qui portait le nom de Sainte-Cécile, *S. Cæcilia Agelli*.

1. *Dictionnaire d'épigraphie*, I, p. 247.
2. Pouillé de 1738.
3. Lecanu, *Histoire du diocèse de Coutances*.
Dubois, *Itinéraire de Normandie*.
4. Lettre de M. l'abbé Pigeon, chanoine à Coutances, 9 mai 1891.

A Clermont même, il y avait une église qui lui était dédiée et que l'évêque saint Genès (669) avait fondée. Nous trouvons ce souvenir consigné dans le catalogue des anciennes églises de Clermont[1] qui remonte à l'époque carlovingienne (*Hist. S. Genesii comitis*, c. IV) : « Quartum (scilicet ecclesiam) Ceciliæ nihilominus fecit... denuo monachos adiunxit. »

Dijon (Côte-d'Or). — « Je ne connais, nous écrit M. l'abbé Denizot, dans le diocèse de Dijon des reliques authentiques de sainte Cécile que dans deux ou trois églises. Nous en avons encore d'autres de ce nom, mais elles doivent appartenir à d'autres saintes que l'illustre vierge, par exemple à la compagne de sainte Ursule[2]. »

Évreux (Eure). — *Acquigny* (près Louviers, Eure).

Les sanctuaires dédiés à sainte Cécile, assez rares dans le nord et l'ouest de la France, méritent par leur rareté même des stations spéciales dans notre pèlerinage. En descendant le cours de l'Eure avant d'arriver à Louviers, nous nous arrêterons à Acquigny où notre chère sainte est honorée comme patronne de la paroisse. « Le bourg d'Acquigny (Aquiniacum), à une lieue de Louviers, à quatre d'Évreux, six de Rouen, portait, dit Bruzen de la Martinière[3], le titre de baronnie. Il est situé sur l'Eure et cette rivière avec un ruisseau (l'Iton) qui a sa source à un demi-quart de lieue du château, forme une île où l'on voit une église paroissiale qui porte le titre de Sainte-Cécile, celle du prieuré, le château et le gros des maisons du bourg. »

L'histoire d'Acquigny remonte à l'époque carlovingienne ; son titre le plus ancien est un diplôme de Charles le Chauve qui confirme les biens de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, acte où se trouve mentionné *Aciniacum*[4].

D'après une légende, Acquigny aurait été témoin

1. Savaron l'a publié : De Sanctis Eccl. et monasteriis Claramontii.
Estiennot, Antiq. bened., mss. latin, 12745.
Bruel, Pouillés du diocèse de Clermont.
2. Lettre du 3 mai 1891.
3. *Dictionnaire de géographie*.
Mémoires dressés sur les lieux en 1702.
Carte d'état-major, 31.
4. Prévost, *Petit dictionnaire du commerce du département de l'Eure*, 1849, in-8° (M. de Rivières).
Lebeurier, *Notice historique sur la commune d'Acquigny*, 1862.

du martyre de saints Mauxe, Vénérand et leurs trente-huit compagnons. Les reliques restèrent longtemps dans le prieuré, jusqu'en 1750, époque où cet édifice tomba en ruine; elles furent portées dans l'église paroissiale [1].

Dans la guerre de Normandie entre Roger de Thony, partisan de Geoffroy d'Anjou, et Robert de Lycester, partisan du roi Étienne, Acquigny fut entièrement brûlé, comme représailles de la destruction de Vaudreuil et de son église seigneuriale de Saint-Étienne du Vauvray (1135) [2]. Il est donc probable que l'église existant alors à Acquigny, et qui pouvait être la primitive, aura été comprise dans la catastrophe.

Après la conquête de la Normandie, Philippe-Auguste (1206) donna Acquigny à Barthélemy de Roye, qui devint, en 1209, chambrier de France.

En 1224, le nom de *Cécile* paraît dans les chartes comme patronne de l'église, qui est donnée aux moines de Conches, résidant au Prieuré [3] : « Dedimus et concessimus monachis de Conchis apud sanctos Maximum et Venerandum de Aquigneio residentibus, ad instanciam precum dilectorum filiorum abbatis et conventus de Conchis, *ecclesiam S. Cecilie* de Aquigneio cum omnibus proventibus suis. »

L'église du XIIe ou XIIIe siècle n'existe malheureusement plus; cependant, nous écrit M. Castillon, les gros murs de la nef, construits en pierres du pays avec arcs-boutants, d'un travail simple et sans ornement, semblent bien remonter au XIIe siècle. Ils sont en partie dissimulés à l'œil par des chapelles de construction moderne bâties par le Président d'Acquigny. Le clocher et le chœur, flanqués également de chapelles, datent de cette époque. La nouvelle église, parfaitement agencée, a dans cette restauration perdu son intérêt archéologique [4].

Le bas-relief au-dessus de la porte d'entrée figure la mort de sainte Cécile couchée sur le côté, entourée de femmes en prière et avec deux anges qui lui apportent la palme et la couronne. Cette sculpture, qui ne manque pas d'une certaine habileté, est dépourvue de sentiment religieux.

L'intérieur est orné de belles boiseries sculptées et dorées au XVIIIe siècle. La voûte de plâtre, les autels, la tribune sont contemporains. Une inscription de 1748 rappelle ces travaux : « *Restaurato adornatoque templo... in solemne et gratitudinis et desiderii pignus hoc altare, munificentissimus Deo in honorem S. Cæciliæ virginis et martiris, exstruxit Petrus Robertus le Roux d'Esneval* [1] *d'Acquignis in supremo Normanniæ senatu Præses infulatus, nec non hujus ecclesiæ Dominus et Patronus, una cum dilectissima conjuge Francisca Catharina Clerel de Rampten anno ab incarnatione Domini millesimo septuagentesimo quadragesimo octavo...*

Si l'antique architecture du sanctuaire a disparu, on y conserve encore, ce qui vaut mieux, des reliques de Cécile, de Félicité et de Perpétue.

Une coïncidence remarquable et sur laquelle M. Castillon attire notre attention semble nous fournir une authentique de l'ancienneté et de la ferveur du culte de sainte Cécile dans ce pays. Lorsqu'on sort d'Acquigny par le pont jeté sur l'Eure, on trouve à 4600 mètres d'Heudebouville, voisin de la Seine sur la route de Paris, une église dédiée à l'époux de Cécile, *saint Valérien*. L'abbaye de Fécamp la possédait en vertu d'une donation très reculée, confirmée par Rollon en 912 et par Richard II en 1207. C'était le siège d'une baronnie et d'une haute justice dont l'abbaye de Fécamp a joui jusqu'à la Révolution. Cette église était donc bien antérieure à 900 et contemporaine de celle d'Acquigny [2]. L'édifice actuel, dont nous devons le dessin à M. Dubourg, méritait, à cause de ce rapprochement qui nous fournit une preuve d'identité pour Sainte-Cécile, d'être reproduit; cette église paraît dater de 1200 (pl. XLIV).

FRÉJUS. — *Les Arcs-sur-Argens* (canton de

1. Petits Boll., VI, p. 175.
2. Lettre de M. CASTILLON.
Voy. *Orderic Vital*, t. IV, p. 467, trad. GUIZOT.
3. LEBEURIER, p. 20.
4. Lettre de M. CASTILLON, 5 février 1889.
CHARPILLON, *Dictionnaire de l'Eure*.

1. Mme la comtesse DU MANOIR, qui habite encore le château d'Acquigny, appartient à la famille D'ESNEVAL.
2. Lettre de M. CASTILLON.
Dessin de M. DUBOURG.
Lettre de M. DUBOURG, juillet 1892.
Voy. CHARPILLON, *Dictionnaire historique de l'Eure*, in-4°, 1879.

Lorgues, Var). — M. Mireur, archiviste de Draguignan, nous signale un prieuré, dédié à sainte Cécile, aux Arcs-sur-Argens, que la famille Toulques du lieu donna en 1405 à l'abbaye de Mont-Majour d'Arles avec une terre très importante[1]. L'évêque de Fréjus en était le collateur et le prieur était chargé seulement de dire une messe le jour de la Sainte-Cécile, de donner ce jour-là à dîner aux prêtres qui venaient célébrer et de les défrayer. Cette église est mentionnée aussi en 1099, à l'époque ou Bérenger III, évêque de Fréjus, fit rendre toutes les églises à l'exception de ce prieuré.

Mgr de Castellane l'a unie au chapitre de Draguignan, qui commença à en jouir en 1720[2].

Elle existe encore, mais elle est presque en ruine et toujours fermée. C'est un rectangle de 6m,50 sur 4m,50, élevé de 4m,50[3] (pl. XXXVI).

Elle est désignée dans le cartulaire de Saint-Victor : *Sanctæ Cæciliæ Ecclesia apud Archus.*

Gap (Hautes-Alpes). — *Embrun.* — (ive siècle) Fondation. — Les sept églises d'Embrun. — (1278) Sentence rendue dans l'église Sainte-Cécile. — (1356) Baux relatifs à des maisons de cette paroisse. — (1516) Pouillé. — (1575) Plan de Belleforest. — (1636) Marcellin Fournier. — (1700) Plan militaire. — (1742) Deux chapellenies. — (1777) Sainte-Cécile tombe en ruine, est démolie. — (1783) L'abbé Albert. — (1823) Plan cadastral où elle ne figure plus.

L'église de Sainte-Cécile d'Embrun est de fondation immémoriale, et, selon certains archéologues, serait contemporaine de l'introduction du christianisme dans le pays. M. l'abbé Guillaume, le savant archiviste des Hautes-Alpes, nous transmet quelques données curieuses sur son histoire; il nous rapporte le passage suivant du P. Marcellin Fournier, dans son histoire manuscrite des Hautes-Alpes en 1632[4] : « L'église de Sainte-Cécile est parochiale, dont je n'ai point recognu la fondation. Il est bien à croire que saint Marcellin (premier évêque d'Embrun vers 353-74), apprez la conversion de tout ce peuple, le partagea en paroisses et que sainte Cécile, martyrizée depuis l'année 214, pouvait avoir esté de son chois pour estre invoquée dans l'une de ces (sept) paroisses, comme il avait commencé par celle de Notre-Dame. »

Je ne sais ce qu'il faut penser d'une origine si reculée; je dois dire seulement que le nombre sept qui rappelle les diaconies romaines, dans l'antiquité, milite en sa faveur ; j'ajouterai que sainte Christine était elle-même, comme me l'a dit M. Roman, en vénération à Embrun et que son culte semble prouver l'ancienneté des dévotions ultramontaines.

Les paroisses étaient celles de Saint-Martin, de Sainte-Cécile, de Saint-Pierre, de Saint-Hilaire, de Saint-Marcellin, de Saint-Donat et de Saint-Vincent, toutes églises, selon l'abbé Albert[1], bâties avant le viie siècle. « Il est vrai qu'elles n'étaient pas beaucoup plus grandes que des chapelles, ainsi qu'on peut en juger par celles qui subsistent, ou les restes de celles détruites. »

Voici encore quelques renseignements inédits que M. l'abbé Guillaume veut bien nous communiquer d'après ses notes : Le 12 janvier 1278, une sentence arbitrale rendue par Jacques de Ravenna, juge delphinal d'Embrun, et par Bienvenu de Campesis, juge de la cour commune de cette ville, oblige Guillaume de Verdun, chevalier, à contribuer au payement des tailles et calvacades de la ville. Cette sentence est prononcée *in ecclesia S. Cecilie*[2].

Le 14 février 1356, il est question de la *paroisse Sainte-Cécile*, à propos du bail emphytéotique de deux maisons situées dans la circonscription[3].

En 1458 est mentionnée « *ecclesia Sancte Cecilie*[4] ».

Dans le pouillé ou rôle des décimes du diocèse d'Embrun de 1516, on voit qu'elle était comptée

1. J.-B. Disdier, *Description historique*, Draguignan, 1872, in-8°, p. 288.
Cartulaire de Saint-Victor, chartes 485, 601.
Lettre de M. le chanoine Verlague, 17 juillet 1889.
2. Abbé Disdier, *Description historique du diocèse de Fréjus*, p. 292, publiée en 1877.
3. Lettre de M. l'abbé Giraud, curé des Arcs, 2 octobre 1889.
4. P. Marcellin Fournier, Jésuite, *Histoire générale des Alpes* (mss. n° 806 de la Bibliothèque de la ville de Lyon, f° 61, inédit).

1. Antoine Albert, curé de Seyne, t. I, petit in-8°, p. 110, 1783. Ouvrage très rare.
2. Arch. com. d'Embrun, parch. orig., n° 64.
3. *Id.*, Inventaire Dongois, n° 36.
4. Roman, *Dict. top. des Hautes-Alpes.*

pour quatre florins : « Ecclesia parrochiallis *Sancte Secillie* IV florenos[1]. »

En 1742, Sainte-Cécile avait pour chapellenies Saint-Hilaire et Saint-Esprit[2].

Le nombre des paroisses originaires d'Embrun se réduisit successivement. En 1585, après la prise de la ville par les protestants, Saint-Hilaire, Saint-Marcellin et Saint-Pierre furent ruinés de telle sorte qu'il fallut les détruire, en ne laissant pour le culte, outre la cathédrale[3], que Saint-Donat, Saint-Vincent et Sainte-Cécile ; mais, en 1777, ces deux derniers sanctuaires furent trouvés en si mauvais état que leur tour vint alors d'être démolis[4].

Il ne nous reste guère de ces sanctuaires que ces souvenirs historiques et qu'un plan que M. Anthoine, le maire d'Embrun, a eu l'obligeance de nous communiquer. Ce plan, fait par le génie militaire en 1700, se conserve dans les archives du ministère de la guerre et nous montre clairement la position de ces édifices (pl. XLVII).

La rue de la Détention, qui longe la maison centrale et qui débouche devant la cathédrale, conduisait à Sainte-Cécile. Cette chapelle comprenait toute la largeur de l'îlot entre cette rue et la rue de Sainte-Cécile où était tournée son abside ronde ; le petit avant-corps, marqué sur le plan à droite, pouvait être le campanile qui est représenté dans le plan de Belleforêt (1575)[5].

Il n'en reste plus aucun vestige dans les jardins et maisons modernes qui l'ont remplacée ; M. Guigues, qui a eu la bonté de faire cette exploration pour nous, a constaté que tout y était absolument renouvelé.

L'épitaphe de Mgr Brulart de Genlis, qu'on a transportée dans une grange de l'endroit, je ne sais par quel hasard, n'appartenait pas à Sainte-Cécile ; cette pierre tumulaire provenait du tombeau que ce prélat s'était, de son vivant, préparé à l'entrée de la métropole et qui fut ensuite placé à côté et entouré d'une grille de fer.

Si l'on suppose le même âge aux deux églises simultanément démolies, Sainte-Cécile et Saint-Vincent, elles étaient de l'époque romane, car M. Guigues nous a dessiné un fragment de colonne et de chapiteau, restes de Saint-Vincent, qui en porte le caractère.

Dans le cadastre de Chorges (1512)[1], il est question aussi d'une église Sancta-Cecilia, ainsi qu'à Ceillac.

GRENOBLE (Isère). — Il a existé une église Sainte-Cécile à Grenoble ; elle ne fut fondée qu'en 1625 par les religieuses de l'abbaye des Ayes, mais je n'ai pu retrouver dans leur histoire l'origine de leur dévotion pour notre sainte[2].

LIMOGES (Haute-Vienne). — *Grandmont.* — Les inventaires du monastère de Grandmont nous rappellent la présence dans son trésor de reliques de sainte Cécile. La mention est faite en ces termes : « In tertia capsa quæ est in inferiori dicti lateris epistolæ et respicit cornu Evangelii hæ reliquiæ jacent cum his titulis... S. Ceciliæ[3]. »

LUÇON (Vendée). — *Sainte-Cécile*, près des Essarts, à quatre lieues nord-est de la Roche-sur-Yon (Vendée). — Il faut attribuer la disparition de beaucoup d'églises et même de leur souvenir aux guerres de religion ; Sainte-Cécile des Essarts dut être une de ces victimes ; placée à mi-chemin entre Nantes et la Rochelle, les deux boulevards du protestantisme, et de plus au centre de la Vendée militaire, l'ancienne église dut disparaître sous les coups des huguenots ou des incendiaires de 93[4].

M. l'abbé Pontderie, aumônier du lycée de la Roche-sur-Yon, me signale une église Sainte-Cécile dans le canton de Chantonnay, à six lieues

1. Bibliothèque nationale, latin 12730, f° 131.
Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes, année 1888, p. 153, n° 550.
2. ALBERT, II, p. 421.
3. Le plan se trouve dans le *Bulletin de l'Académie delphinale*, 1867, III, p. 306, article de M. DE SAINT-ANDÉOL.
4. ROMAN, *Tableau historique des Hautes-Alpes*, 37.
5. *Cosmographie universelle*, II, p. 330.

1. ROMAN, *Dict. top. des Hautes-Alpes.*
Id., *Répertoire archéologique.*
2. MAIGNIEN, *Ancienne abbaye des Ayes.*
Bulletin de l'Académie delphinale, 1866, II, p. 424.
3. TEXIER, *Dictionnaire d'orfèvrerie*, p. 831.
4. Lettre de M. l'abbé SOULARD, curé de Sainte-Cécile, 24 octobre 1887.

de la Roche-sur-Yon. Nous avons écrit au curé de Chantonnay, qui nous mande que son église est dédiée à saint Pierre[1]; il s'agit peut-être d'une chapelle dans les environs.

Le Mans (Sarthe). — Le culte de sainte Cécile est mentionné au Mans dès le IXe siècle. L'évêque Aldric construisit, en 832, au milieu du déambulatoire de son église, un autel en l'honneur de la sainte Vierge, de sainte Anastasie et de sainte Cécile[2].

Il existait encore avant la Révolution, dans la cathédrale du Mans, un autel dédié à sainte Cécile. La statue qui l'ornait est conservée dans les dépendances de la cathédrale; c'est une sculpture très remarquable de la fin du XVIIe ou du commencement du XVIIIe siècle[3].

Flée. — Les monuments céciliens sont assez rares dans l'ouest de la France. Nous citerons à Flée non pas l'église paroissiale, mais une chapelle aujourd'hui un peu abandonnée qui lui est réservée et où l'on célèbre la messe une fois par an. Nous n'avons pu retrouver aucun document la concernant[4].

Marseille (Bouches-du-Rhône). — *Châteauneuf-lès-Martigues.* — En quittant les Pennes, par le hameau des Brus, on passe par-dessus le souterrain du chemin de fer de la Nerthe, on arrive à la commune de Gignac et bientôt à Châteauneuf-lès-Martigues (31 kilomètres d'Aix)[5], où nous attire un sanctuaire cécilien d'une époque fort reculée. Chaque année et chaque recherche archéologique vengent l'Église primitive de la calomnie qu'on lui a jetée en l'accusant d'avoir tout détruit pour son établissement. Nous avons eu occasion de montrer, à propos des autels païens, que, loin de les briser, elle les conservait en les sanctifiant; nous avons vu qu'elle n'agissait pas autrement pour les temples qu'elle a tant de fois transformés en basiliques chrétiennes. M. Gilles, dans son savant ouvrage sur les voies romaines[1], a démontré que non seulement les temples, mais que les chapelles antiques, placées le long des voies comme un refuge pour les voyageurs et une satisfaction de piété, furent de même changées en oratoires pour le vrai Dieu. Aujourd'hui, lorsqu'on suit ces longues chaussées provençales, lorsqu'on rencontre sur leur bord une chapelle romane, on peut assurer qu'on se trouve en présence de fondations antiques supportant un édifice refait au moyen âge sur le même plan. Ce fut le sort du petit sanctuaire, dédié à sainte Cécile, que nous venons visiter ici.

Il se compose de deux parties : l'une romane, comme la forme plein cintre de sa voûte, la moulure d'imposte le font facilement reconnaître. qui repose sur des fondements primitifs; l'autre perpendiculaire à cette construction et très postérieure. Le premier édicule, non orienté, a son autel en grossière maçonnerie sans table supérieure; appuyé au mur du nord[2], il avait jadis son entrée ouverte du côté du midi. Au XIVe siècle, le désir de donner à l'édifice une orientation liturgique fit élever vers l'est une abside carrée avec un nouvel autel, et ouvrir une porte du côté de l'ouest, celle qui sert actuellement.

La voûte ogivale indique cette époque, et de plus une inscription qui ne s'y trouve plus, mais qu'on lisait autrefois au-dessus du premier autel, semble avoir été tracée aussi par une main du XIVe siècle :

CÆCILIA V. VIIICXXVIII

c'est-à-dire : Cæcilia Virgo, 828. Je n'ai pas besoin d'indiquer le grand intérêt que nous offre cette épigraphe, bien qu'elle ne soit que du XIVe siècle. M. Delisle, auquel je l'ai montrée, n'hésite pas à y reconnaître la manière qu'on avait alors d'exprimer 800, manière qu'on saisit quelquefois dans les manuscrits du XIIIe siècle, mais qui est surtout familière à la paléographie du XIVe. Elle nous donne néanmoins un jalon de tradition fort précieux, en montrant les constructeurs d'il y a cinq cents ans gravant cette authentique sur la vieille chapelle et expliquant ainsi la vénération et les

1. Lettre de M. l'abbé Bibard, 16 août 1889.
2. Pertz, XV, p. 312.
3. Lettre de M. Denoyer de Segonzac, archiviste de la Sarthe, 13 août 1889.
Dictionnaire du Maine.
4. Lettre de M. l'abbé Morancé, 23 octobre 1887.
5. Saurel, *Dictionnaire portatif des Bouches-du-Rhône.*

1. Gilles, *Les voies romaines et massiliennes dans le département des Bouches-du-Rhône*, 1884, p. 20.
2. M. Gilles a eu la bonté d'aller examiner de nouveau pour nous ce petit monument.

dépenses qu'ils y apportent. J'ajouterai que la date précise qu'ils signalent laisse supposer non une tradition vague, mais des titres certains encore sous leurs yeux (pl. XLV et XLVI).

Nous avons dit, d'après M. Gilles, que le style roman qu'on distingue dans le premier édifice révélait une origine et un plan antiques. Les fragments que ce savant a observés dans les environs sont encore une confirmation. Devant la nouvelle église (Sainte-Cécile, 1866), une colonne de granit de 5 mètres de haut[1] sert de piédestal à une statue de la sainte Vierge. M. Gilles a trouvé de plus, à Châteauneuf, des débris d'une croix de marbre blanc.

S'il n'est pas douteux que les souvenirs chrétiens dans ce lieu soient des plus anciens, on ne saurait guère hésiter non plus sur l'époque reculée où le culte de sainte Cécile y a paru, les documents des archives nous le confirment[2].

M. l'abbé Constantin a bien voulu faire à Marseille, à notre intention, des recherches qui nous ont rappelé, pour cet édifice, des souvenirs du XI[e] siècle : dans le livre authentique du chapitre d'Arles, il a trouvé un rappel d'actes de 1048 où Guillaume Hugues (de Baux) et sa femme Vierne donnent à saint Trophime et aux chanoines d'Arles l'église de Châteauneuf et sa dîme en pain, viande et poisson; — un acte de 1088, passé « in domo elemosine » d'Arles, où les mêmes et leurs enfants font donation de *l'église Sainte-Cécile* au comté d'Arles, dans le quartier appelé Châteauneuf, aux chanoines d'Arles. Ce dernier document doit certainement s'appliquer à notre église, puisqu'elle est désignée dans le quartier et non dans le *castrum*[3].

Enfin, la dévotion du pays, encore très fervente envers notre vierge, est une autre preuve sérieuse : « Le jour de la fête de l'illustre martyre, nous écrit M. l'abbé Trophème, une messe solennelle est célébrée dans cette chapelle; le soir même de Pâques, on y va chanter un cantique fort ancien et une absoute pour les morts qui reposent dans un vieux cimetière situé à côté[4]. »

Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Trophème, curé de Châteauneuf, et au talent de M. Cabasson[1] communication des dessins que nous avons reproduits dans nos planches.

J'ajouterai, comme dernier détail historique, que le prieuré de Sainte-Cécile a été possédé, depuis 1832, par un chanoine de Coriolis, grand-oncle de la femme du poète Malherbe; il est resté prieuré séculier jusqu'à la Révolution [2].

Eyguières. — Sur la voie antique construite de Marseille à Avignon, Eyguières devait tirer son nom (castrum de Aquaria) de la fontaine de Borne, dont les eaux abondantes justifient l'origine. Cette fontaine est amenée au bord de la voie, à 300 mètres avant la ville, par un aqueduc de construction antique. On laisse à droite la chapelle romane de Saint-Pierre-ès-Liens de Roquemartine, et l'on trouve à gauche, sur le sommet de Coste-Fère, l'habitat celtique de Sainte-Cécile, dont Eyguières tire son origine[3].

Nous avons vu tout à l'heure, à propos de Châteauneuf-lès-Martigues, que l'Église, avec la divine tolérance qui lui faisait ménager les habitudes religieuses de ses enfants, avait coutume de transformer les sanctuaires païens en églises chrétiennes; il est probable qu'il en fut ainsi à Eyguières, et que l'oratoire celtique, dépendant du village de la Roque-de-Nadal (rupes Nadalis), devint une chapelle en l'honneur de notre vierge.

Sainte-Cécile dépendait, au moyen âge, de l'ordre de Saint-Ruf. Urbain II, dans sa bulle de 1096, Pascal II, dans une bulle spéciale, mentionnent les églises de Sainte-Marie d'Eyguières (la première église avant celle qu'on démolit au XVIII[e] siècle), de Saint-Vérédème, de Saint-Pierre de Vence et de Sainte-Cécile[4].

En 1189-1190, Alphonse II, roi d'Aragon et

1. GILLES, p. 152.
2. Elle ne figure pas dans le bullaire.
3. Lettre de l'abbé CONSTANTIN, de Saint-Remy. Il est prouvé par le testament de Raymond de Baux (1170) qu'à cette époque le *Castrum novum* était bâti.
4. Lettre de M. l'abbé TROPHÈME, curé de Châteauneuf, 18 octobre 1888.
M. GILLES nous montre que les sépultures païennes furent, après la transformation des temples, changées en cimetières chrétiens; c'est là encore un argument en faveur de l'ancienneté de notre petit édifice (*Voies romaines*, p. 12).

1. M. CABASSON, auquel nous avons soumis notre gravure, nous a dit qu'elle le satisfaisait tout à fait comme reproduction de l'édifice.
2. Lettre de l'abbé CONSTANTIN.
3. GILLES, *Les voies romaines*, p. 217.
SAUREL, *Dictionnaire pratique des Bouches-du-Rhône*, 1880, p. 218.
4. Renseignements fournis par M. EDOUARD MARTIN.

régent de Provence, en exemptant des droits d'albergue les chanoines de Saint-Ruf et les trois premières de ces églises, ne mentionne pas Sainte-Cécile, ce qui semble prouver qu'elle avait peu d'importance au XIIe siècle.

Innocent VIII (1488) la désigne, dans sa bulle de confirmation des biens de l'ordre de Saint-Ruf, comme en faisant partie[1].

Un acte du 31 septembre 1548, dressé par Barralier, notaire à Eyguières, porte donation d'une propriété « au terroir de Roquemartine, esvêché d'Avignon, confrontans du midi *la montagne de Sainte-Cécile* ».

Aujourd'hui c'est un rocher creux et perforé en face de Saint-Pierre de Vence, qui ne présente plus trace d'édifice, ni même de fondations; au-dessus de cette baume (en patois baoumos), on trouve encore un amoncellement de dalles en pierre dure taillées[2], mais aucun mur debout. Ces pierres portent le nom de Cécile, que nous sommes heureux de saluer sur cette roche, où les ruines n'ont pu l'effacer (pl. XLVII).

METZ. — *Gorze* possédait des reliques de notre sainte en 1077[3].

MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne). — *Sainte-Cécile-de-la-Pistoule*, près Montaigut en Quercy. — Le culte de sainte Cécile, qui rayonna si puissamment autour d'Albi pendant le moyen âge, s'étendit jusque dans le Quercy, comme nous le prouvent le village et l'église qui portent son nom, à 4 kilomètres sud-est de Montaigut. En quittant cette ville pour s'y rendre, on passe par Saint-Martin-de-Bournazet ; un peu au delà, on quitte la grande route pour un chemin de traverse, et après Fonbouythe[4], Barges, on aperçoit Sainte-Cécile sur un groupe de collines assez peuplées. Tout autour s'élèvent Coutelet, Famé, Viche-Ratelle, et à 7 ou 800 mètres *la Pistoule*, qui a donné son nom au sanctuaire.

M. Dugué de Moissac a eu l'insigne obligeance de faire depuis le voyage (27 kilomètres) pour relever cet édifice si précieux pour notre recueil; il y joint ces notes que nous nous empressons de transcrire[1] : « Il ne m'a pas été possible, nous dit-il, d'avoir aucune date précise, soit de la dédicace de Sainte-Cécile, soit de l'époque de sa construction; mais l'appareil roman de ses murs, son plan, le profil des corniches et la travée du chœur surmontée d'une tour-lanterne rappellent d'autres petites églises de l'Agenais du XIIe siècle[2] et permettent de la reporter à cette époque.

« Je vous donne ce petit monument, tel qu'il est aujourd'hui, et sans m'être permis d'autre restauration que celle des voûtes de la nef et de l'abside, remplacées par un mauvais berceau en lambris, tout déformé, et partant à 40 centimètres au-dessus du cordon. Je ne vous donne pas la façade à cause des modifications qu'elle a subies. La porte primitive a été remplacée par une ogive. Le fronton est percé d'une fenêtre pour éclairer une tribune en bois, fenêtre qui coupe l'ancien cordon régnant tout le long de la façade. Le cordon et deux corbeaux de pierre au-dessus rappellent un ancien auvent qui n'existe plus. Tout l'édifice est construit en pierre de 30 sur 40 centimètres.

« La sacristie est moderne ; il n'y a pas de piscine, mais on voit, du côté du midi, un trou carré où sont enfermés les fonts baptismaux. Dans la travée du chœur est un enfoncement dans lequel est placé un confessionnal; je n'ai pu me rendre compte s'il y avait là une sépulture.

« Je n'ai trouvé aucune trace d'escalier donnant accès à la tour; on devait y pénétrer en montant sur la toiture de la nef et en franchissant une sorte de brèche ouverte dans le mur de la tour qui, avant cette ruine, pouvait être une petite porte.

« Dans mon plan, je fais reposer la toiture de la nef et de l'abside sur les voûtes, parce que j'en ai retrouvé les traces sur les murs de la tour. »

M. le curé, auquel nous devons un premier croquis de l'église, nous mande qu'il y a deux cloches d'inégale grosseur dans la tour. L'abside de l'église jette son ombre sur les tombes du cimetière qui l'entoure au nord et à l'est. On y arrive par une porte à gauche de la façade principale.

Nous partageons tout à fait l'avis de notre sa–

1. Lettre de l'abbé CONSTANTIN, 23 décembre 1888.
2. Dessin de M. PORRET.
3. PERTZ, XV, p. 976.
4. Carte d'etat-major.

1. Lettre du 19 février 1889.
2. La commune de Montaigut a fait partie de l'Agenais.

vant correspondant, M. Dugué, pour attribuer cette église à l'époque romane. Il existe dans l'Agenais des églises surmontées ainsi d'un campanile à l'entrée du chœur et qui offrent les plus grandes analogies : Sauveterre (XIe siècle), Auriac (XIe), la Sauvetat-de-Blanquefort (XIe), Cayssac (fin du XIe), Saint-Caprais-de-Lerm (XIIe), Serignac (XIIe), etc. L'église de Saint-Barthélemy de Sauveterre est surtout conforme. M. Tholin[1], qui a fait une étude si méthodique sur ces monuments, ajoute que ce plan lui paraît avoir une disposition carlovingienne, et que l'on peut voir ici une copie, faite par des mains romanes, d'un édifice beaucoup plus ancien. On connaît, par les descriptions des basiliques mérovingiennes, la haute antiquité de ce mode de campanile central. D'après ces observations, je croirais volontiers que les fondements de Sainte-Cécile-de-la-Pistoule remontent au IXe ou Xe siècle, c'est-à-dire aussi loin que la cathédrale d'Albi, et jusqu'à la découverte des reliques romaines.

Je n'ai pu recueillir que peu de données historiques. Nous savons seulement que les dîmes de la paroisse furent cédées au XIIIe siècle à l'évêque d'Agen, par Bos de Boisse, chevalier, Raymond et Bos, ses fils, etc. La collation de la cure appartenait déjà sans doute alors à l'évêque d'Agen.

La seigneurie de Sainte-Cécile était située dans la juridiction de Montaigut, mais elle relevait de la baronnie de Mourgues, sous l'hommage d'une paire de gants blancs à chaque mutation de seigneur[2] (pl. XLVIII).

Montpellier[3] (Hérault). — En 1561, les protestants pillèrent l'église de Saint-Pierre; les richesses de son trésor furent versées dans les coffres de l'hôtel de ville. Un inventaire de 1495 nous y signale une statue de sainte Cécile en argent doré.

Loupian (canton de Mèze). — La fondation de Loupian se perd dans la nuit des temps. Dès le XIe siècle une charte nous signale une église dédiée à sainte Cécile dans le diocèse d'Agde (1099): « In castro Lupiani ecclesiam S. Cæciliæ[4] » et dans la bulle d'Innocent II (1135) pour l'abbaye de Joncels : « In Agathensi episcopatu ecclesiam S. Mariæ de Nataliano, ecclesiam S. Ceciliæ de Lopiano[1]. » Cette église, reconstruite à l'époque ogivale, est devenue aujourd'hui Saint-Hippolyte[2].

Nous devons rappeler une observation qu'il est impossible d'omettre lorsqu'on parcourt les chartes du moyen âge dans le midi de la France, à savoir le nombre de femmes distinguées portant le nom de Cécile; cette mode dans l'aristocratie languedocienne nous prouve combien ce nom était vénéré.

Gabian (arrondissement de Béziers). — Une église Sainte-Cécile est désignée en 1543 sous le titre de « Sainte-Cecille[3] ».

Saint-Thibéry (arrondissement de Béziers). — Sur les bords de l'Hérault, dans la commune de Saint-Thibéry, un petit pays porte le nom de Sainte-Cécile. Je n'ai pu avoir aucun renseignement sur son histoire, et je ne pense pas que son église nous offre rien d'intéressant[4].

Il y avait aussi Sainte Cécile-de-Trois-Loups qui se trouvait sous le patronage de saint Firmin de Montpellier[5].

Nancy et Toul (Meurthe-et-Moselle). — *Puxieux*. — Les monuments céciliens sont fort rares en Lorraine[6]; cependant il existe à Puxieux (près Trouville par Mars-la-Tour) une église dédiée à sainte Cécile et, ce qui vaut mieux, le souvenir

1. Tholin, *Études d'architecture religieuse dans l'Agenais.*
2. Moulenq, *Documents de Tarn-et-Garonne*, III, p. 271-272.
3. Le Harlan des églises de Montpellier, 1853.
4. *Gallia christiana*, VI, p. 187.

1. *Gallia christiana*, VI, p. 135.
2. *Dictionnaire topogr. de l'Hérault.*
Renouvier, Anciennes églises de l'Hérault (*Mémoires de la Société archéologique*).
Lettre de M. l'abbé Soupairac, archiviste du diocèse de Montpellier, 4 mai 1891.
Juncellum. — Berengarius I, abbas Psalmodii et Juncellensis an. 1076-1086, quo Berengarius Guillelmi et uxor eius Lupiana dederunt Deo et monasteriis Juncellensi ac Psalmodiensi eccl. *S. Ceciliæ* subtus castrum de Lupiano. *Gallia christiana*, VI, p. 399.
3. *Dictionnaire topogr. de l'Hérault.*
4. Lettre de M. Besiné, architecte, qui n'a rien retrouvé dans les papiers de son père, 14 février 1889.
5. *Mémoires de la Société d'archéologie de Montpellier*, V, p. 25.
6. Nous devons rappeler, quoiqu'il ne soit pas probable qu'elle soit ici patronne, une sainte Cécile, vierge, en Lorraine au VIIe siècle (voy. les Bollandistes, août).

d'un culte fort ancien. M. l'abbé Munier, curé de Trouville, membre de la Société d'archéologie lorraine, nous donne à ce sujet des détails intéressants que nous aimons à transcrire : « Par un privilège assez rare dans la région du Nord, mon annexe de Puxieux possède un sanctuaire sous le vocable de sainte Cécile. C'est même la seule paroisse du diocèse de Nancy qui ait cette grande sainte pour patronne.

« L'église actuelle est de date récente, malgré ses prétentions au style ogival ; elle tient la place d'une petite église de style roman, qui semble avoir été primitivement une chapelle castrale, déjà sous le vocable de sainte Cécile. De temps immémorial la fête nationale de la localité s'est célébrée au dernier dimanche après la Pentecôte.

« Il y a treize ans, quand j'ai pris l'administration de cette paroisse, je n'ai trouvé en l'honneur de sainte Cécile qu'une pauvre petite statuette de bois vermoulu, faite sur un modèle qui convenait à toutes les saintes. Pour tout attribut, la patronne des musiciens tenait à la main droite un simple flageolet, auquel les garçons du pays, la veille de la fête patronale, au son des instruments, venaient joindre un gros bouquet de fleurs artificielles, orné d'un long ruban rouge. Cette statue est remplacée maintenant par une figure en terre cuite.

« Jadis le nom de Cécile était fréquemment porté par les filles du pays, alors qu'on préférait cette vierge glorieuse aux héroïnes des romans de feuilletons[1]. »

M. l'abbé Munier a eu la bonté d'ajouter quelques nouveaux détails intéressants[2] : il pense que le culte de sainte Cécile fut développé en Lorraine par Charles de Lorraine, évêque de Metz, qui a porté le titre de cardinal de Sainte-Cécile (1550-1551). Il nous signale aussi une peinture dernièrement retrouvée qui représenterait sainte Cécile ; elle daterait du passage de Catherine de Médicis à Jarny.

Toul. — Il existe dans la cathédrale de Toul un culte fervent en l'honneur de sainte Cécile ; une chapelle lui est dédiée à droite du chœur, mais elle n'a reçu ce vocable que tardivement. La tour au-dessus s'appelait tour de Sainte-Cécile[1] ou de Saint-Paul et faisait pendant à celle de l'autre côté qui était dite de Saint-Pierre ; l'une des deux s'étant écroulée en 1561, le chapitre, par une singulière idée de symétrie, se crut en devoir de démolir la seconde.

Il ne paraît pas, d'après les documents et d'après le style de la chapelle qui est de cette époque, que sainte Cécile ait été spécialement honorée à Nancy longtemps avant[2].

Les enfants de chœur de Saint-Georges célébraient la Sainte-Cécile ; on trouve dans les comptes de Saint-Georges, pour l'année 1625, la mention d'une somme de 4 francs payés au sieur Tristant, qui les dirigeait, « pour faire faire la Sainte-Cécille aux compagnons de la musique[3] ».

De même à Toul, le jour de cette fête, les musiciens amateurs de cette ville faisaient chanter une messe à l'autel.

Cet autel du XVI[e] siècle est très riche en détails d'architecture. Les pilastres sont chargés d'ornements et le fond de petites statues. M. Bœswilwald est en train de la restaurer. Nous donnons d'après d'anciennes gravures un plan de cette chapelle et de la tour qui existait au-dessus[4] (pl. XXXVIII).

Le nom de sainte Cécile continue d'être vénéré en Lorraine. M. de Foblant habite, près de Nancy, une villa que son propriétaire avait appelée Sainte-Cécile, en souvenir de la patronne d'une femme de la famille.

Elle est particulièrement honorée aussi dans les Vosges, à Mirecourt, pays des luthiers[5].

NIMES (Gard). — *Sainte-Cécile-d'Andorge.* — En remontant le cours du Gardon[6], avant d'ar-

1. Lettre de M. l'abbé MUNIER, 26 février 1889.
2. Lettres des 12 et 18 mars 1890.

1. Lettre de M. l'abbé DE BRIEL.
2. MOREL, *Notice historique et descriptive de la cathédrale de Toul*, 1841.
BATAILLE, *La cathédrale de Toul*, 1855.
GUILLAUME, La cathédrale de Toul (*Mémoires de la Soc. d'archéologie lorraine*, 1863, XIII, p. 159).
(Renseignement de M. GERMAIN).
3. H. LEPAGE, L'insigne église collégiale Saint-Georges, de Nancy (*Bulletin de la Soc. d'archéologie lorraine*, I, 1849, p. 238).
4. A la topographie du Cabinet des Estampes se trouvent deux gravures à petite échelle qui montrent la cathédrale encore pourvue de ses quatre tours.
5. Lettre de M. CLASQUIN, archiviste du département des Vosges.
6. Carte d'état-major, n° 209.

river au confluent de cette rivière avec l'Andorge, on trouve à droite, sur une hauteur, un village qui porte le nom de Sainte-Cécile. L'église qui domine la rivière a de ce côté un bel aspect ; elle a été nouvellement réparée et agrandie. Il y a quelques années c'était un édifice sans caractère, une sorte de grange construite après les guerres de religion n'offrant aucun intérêt pour notre recueil [1].

Alais. — « Il existait aussi autrefois, nous écrit M. l'abbé Goiffon, le savant archiviste diocésain de Nîmes, dans les environs d'Alais, au quartier de Brouzenc, une église quasi paroissiale, dédiée à sainte Cécile et de la dépendance de l'abbaye de Cendras. Cette chapelle, détruite par les guerres de religion, fut reconstruite en 1675 par M. de Cambis-Alais, doyen du chapitre d'Alais. Je n'ai pas vu cette chapelle, mais je la crois sans caractère ; personne ne me l'a signalée comme digne d'une visite. »

Estagel. — Le Gard possède encore une chapelle rurale, dédiéeà sainte Cécile, du commencement du XII[e] siècle ; cette chapelle sise à Estagel, dans le territoire de Saint-Gilles, fut consacrée la même année que le dôme de Pise (1118) par le pape Gélase II, et elle conserve bien dans son style le cachet de cette époque recuiée [2].

Sainte-Cécile d'Estagel était un prieuré, comme nous le voyons dans une vente faite du temps de Guillaume I[er], prieur de Saint-Gilles, et par un procès de délimitation soixante ans plus tard [3] (1256-1315). La situation paraît avoir changé à l'époque de la sécularisation de l'abbaye de Saint-Gilles (1538) : « Conventualis mensæ S. Ceciliæ de Stagello etiam sine cura et cum cura per vicarium perpetuum exerceri solita imminet animarum [4]. »

Il y avait aussi à Estagel une église de Saint-Étienne [5].

1. Lettre de M l'abbé Pourcher, curé de Saint-Martin de Boubaux.
Lettre de M. l'abbé Goiffon, archiviste du Gard.
2. Lettre de M. Goiffon.
3. *Gallia christiana*, VI, p. 493. Anno 1256. X. cal. decembris quamdam alienationem factam a priore S. Cæciliæ de Stagello.
4. *Gallia christiana*, bulle de sécularisation, VI, p. 205.
5. *Id.*, p. 434, 964.
Dictionnaire topographique du Gard.

Grâce aux précieux documents du Frère Similien, nous avons pu en faire une restauration sérieuse et la dépouiller des malheureuses constructions dont elle fut encombrée à la Révolution, à l'époque où on la transforma en bâtiments de ferme. Aujourd'hui, la chapelle est un rectangle de $6^m,60$ sur environ le double de longueur, partagé en deux travées par des colonnes qui s'élèvent entre deux arcades. Les chapiteaux de ces colonnes ont disparu, leurs bases sont cachées sous le sol; mais il reste encore les chapiteaux d'impostes avec leurs riches sculptures. Cette salle est surmontée d'un plancher qui porte un grenier et, dans ce grenier, on retrouve le cordon qui couronnait l'ordonnance intérieure et qui a une longueur de $5^m,50$.

L'abside a disparu, mais il n'est pas douteux qu'elle ne fût circulaire ; nous avons encore la moulure d'imposte qui soutenait la voûte demi-sphérique et qui est ornée de nattes et de feuillages.

L'entrée principale est ouverte sur la façade latérale ; elle est magnifiquement décorée de colonnes, chapiteaux, linteaux sculptés de torsades et de feuillages, et d'un tympan où se développent des rinceaux du plus beau style. Dans une de leurs volutes on remarque un oiseau (peut-être le pélican à juger par le bec).

La chapelle a une autre porte de la même époque, plus simple, plus étroite ($1^m,40$ seulement), qui se trouve en face du chœur et qui donne accès dans une salle longue de $8^m,10$, qu'on a surélevée, coupée et transformée en cuisine ; elle est, du côté ouest, soutenue par deux épais contreforts. Les jours de la chapelle se tiraient au-dessus de son toit. A Saint-Trophime de Montmajour la chapelle est précédée d'un petit vestibule de ce genre ; mais ici sa destination devait être plutôt celle d'une salle conventuelle ou du secretarium que nous voyons dans les anciennes basiliques romaines disposé devant l'église. A cette salle est jointe une pièce de moindre dimension dans laquelle on a pratiqué un escalier moderne [1]; elle était surmontée d'étages auxquels donnait accès un petit escalier circulaire pratiqué dans le mur

1. Je n'hésite pas à le considérer comme moderne, d'abord en raison de sa construction et ensuite à cause du petit escalier voisin dont il rendrait l'existence inutile.

de la chapelle. Ce joli escalier, dont les révolutions sont de huit marches, n'a pas de noyau central; pour le voir, il a fallu découvrir le toit.

On verra (pl. XLIX-L) la restauration que nous avons essayé de faire de ces précieuses ruines en nous inspirant des monuments romans du Midi; nous l'avons soumise au Frère Similien, l'auteur de ces relevés et très versé dans l'art religieux, qui l'a pleinement approuvée : « Le toit primitif, nous écrit-il, devait être certainement en dalles. Les arconcelles devaient exister comme vous les avez dessinées, car à Broussan (à 8 kilomètres est de Saint-Gilles), il existe une chapelle de la même époque, presque en tout semblable à celle d'Estagel : mêmes sculptures intérieures, même porte latérale (les sculptures en moins), même escalier pour monter au clocher, ouverture au pignon pour éclairer la chapelle, abside comme celle que vous avez dessinée, toiture en fortes dalles et arconcelles autour de l'abside et sur les faces latérales au midi et au nord. »

Sainte-Cécile de la Mélouze. — De Sainte-Cécile-d'Andorge, après avoir franchi le Gardon, les montagnes qui serrent sa rive droite, après avoir traversé ce col par des sentiers de chèvres, on trouve sur l'autre versant, à quelques mètres du Galelzou[1], une autre église de Sainte-Cécile élevée à la Mélouze. Cette église, qui faisait partie du Gévaudan, est mentionnée dans des chartes de 1078, de 1092 et dans une bulle d'Adrien IV, en 1156.

En 1092, Pierre Guigue, prévôt de Nîmes, donne à l'autel de Sainte-Marie, dans la cathédrale, l'église Sainte-Cécile de la Mélouze avec toutes ses dépendances[2]. L'église remonte peut-être au XI[e] siècle, époque où les moines de Pébrac défrichent les montagnes et fondent des paroisses[3].

Aujourd'hui la paroisse est complètement habitée par des protestants; l'église est en ruine et le toit percé y laisse pénétrer la pluie[4]; orientée vers le nord-est, sa nef est garnie de deux ailes qui donnent au plan la forme d'une croix, la tribune est circulaire. Au nord s'élevait le campanile, aujourd'hui démantelé, mais qui possède encore à l'intérieur deux salles voûtées hautes de 2 à 3 mètres, dont la supérieure devait servir de sacristie[1]. Elle est toute construite en schiste, sauf la porte d'entrée qui est en pierres de taille.

Devant l'église s'étend le cimetière, encore garni de tombes intactes; à droite de l'entrée est disposé un banc de pierre où l'on venait s'asseoir pour attendre l'office; au centre s'élevait la croix, où le 1[er] novembre 1701, par une dérision sacrilège, on attacha un chien.

La situation de Sainte-Cécile est très pittoresque; élevée sur un mamelon qui ne laisse de place sur son sommet qu'au sanctuaire, au cimetière et au chemin qui y conduit, elle plonge vers la rivière d'épais contreforts qui la soutiennent sur la pente de la vallée agreste et garnie de bruyère, tandis que, derrière elle, se dressent des montagnes qui la dominent de 200 à 300 mètres (pl. LI).

PARIS. — *Miniatures.* — Nous n'avons jamais eu, je crois, l'honneur d'avoir à Paris une église dédiée à sainte Cécile[2], mais on ne doit pas en déduire l'absence de vénération pour elle; nous pouvons citer, entre autres témoignages iconographiques, deux charmantes miniatures qui la représentent et qui décorent des bréviaires parisiens à la Bibliothèque nationale. L'une (latin, 1023, f° 490[ve]) rappelle la scène de son martyre dans une initiale que nous avons pu grossir (pl. LII), grâce à la finesse exquise du modèle : on y voit la vierge agenouillée devant le bourreau qui vient d'abattre la tête nimbée et qui rentre le glaive dans le fourreau, tête charmante où, malgré la petitesse du tableau, on distingue tous les traits, les yeux fermés par la mort, les cheveux blonds, etc. Les assistants joignent les mains et lèvent les yeux au ciel vers le spectacle qu'ils aperçoivent avec étonnement; l'âme de Cécile, sous la forme d'un enfant nu, est ravie par deux anges dans une draperie blanche.

Un autre bréviaire parisien, qui faisait partie de

1. Carte, n° 209.
2. *Table des diplômes*, p. 244.
Lettre de l'abbé POURCHER.
1072. Charta qua Petrus Guigo, Nemausensis præpositus, donat altari Beatæ Mariæ Sedis Nemausensis, in communia clericorum, ecclesiam Sanctæ Cæciliæ de Melosa, cum pertinentiis et rebus aliis quibusdam.
3. PROUZET, *Histoire du Gévaudan*, 1846, in-8°.
4. Elle était couverte en tuiles qu'on a volées.

1. On voit encore les trous pour le passage de la corde.
2. Lettre de M. l'abbé VALENTIN DUFOUR.

la bibliothèque Colbert, nous montre aussi son supplice, mais sous une forme différente (latin, 1052, f° 591) et par une main un peu plus moderne. L'auteur a supposé que le glaive, après les trois coups qui avaient frappé la martyre, était resté dans la plaie; il l'a figurée comme le moyen âge le supposait, non dans le caldarium dont les découvertes modernes nous ont appris la disposition, mais dans une cuve ou un tonneau tel qu'on s'en servait alors pour les usages domestiques; Cécile est seule avec les deux instruments de son supplice : l'épée et l'étuve; elle est en prière et joint les mains sur sa poitrine (pl. XXIV).

La Bibliothèque nationale possède encore plusieurs autres images. Nous rapprocherons de la précédente une collection de vie de saints, dont j'ignore malheureusement la provenance (français, 6447, f° 285vo). Le miniaturiste a fait non seulement ici une faute archéologique en supposant Cécile dans une chaudière au-dessus des flammes, mais il a été aussi peu fidèle à la légende en faisant Almachius présent au supplice et en lui donnant un costume royal (pl. XXIX).

Le manuscrit (français, 185, f° 276) qui contient la légende dorée et qui faisait autrefois partie du fonds Colbert, présente Cécile un livre à la main et discutant sans doute avec les envoyés d'Almachius; on lit au-dessus de la miniature : *Ci commence la vie Madame sainte Cecyle.* Nous l'avons un peu grossie (pl. LII).

On trouvera dans une initiale du XIVe siècle (français, 412) une belle scène du couronnement : Valérien encore privé du nimbe pendant que Cécile l'exhorte et que l'ange descend vers lui avec une couronne (pl. LIII).

Un bréviaire latin des Frères mineurs (latin, 760, f° 575) nous donne, au XVe siècle, un type de couronnement qui remonte très haut dans l'iconographie cécilienne et dont nous avons vu un exemple sur un antipendium du IXe siècle. Cette miniature, qui rappelle la peinture de Rome à S. Cecilia-in-Domo, offre la sainte couronnée, nimbée, entre son mari et son beau-frère qu'un ange vient couronner à son tour. Elle porte le costume des grandes dames de l'époque : une longue tunique verte traversée de larges ramages. Valérien est habillé d'une cotte violette avec la ceinture basse et des chausses rouges; Tiburce, d'une sorte de bliaut court et bordé de fourrures. Le fond de la miniature est bleu (pl. XXIV).

Un missel de Paris du XIVe siècle contient cette oraison pour la fête de sainte Cécile : ***In bē Cecilie**, virge :* « Deus qui nos annua beate Cecilie virginis et mart. tue sollempnitate letificas : da ut quam veneramur officio etiam pie conversationis sequamur exemplo [1]. »

Le manuscrit français 241 nous offre l'image de Cécile et de Valérien dans leur entretien (pl. LIV).

Nous retrouvons aussi deux images dans le manuscrit français 242, qui contient le texte de la légende dorée avec de jolies et nombreuses miniatures du XIVe siècle. Dans l'une (f° 297) est représenté le colloque de sainte Cécile et de son époux, auquel assiste l'ange derrière la vierge. Les personnages ont le costume de l'époque; ils sont en grisaille, comme tous ceux du manuscrit, leur nimbe est jaune, le terrain vert et ombré, le fond de couleur avec ornements d'or. L'autre scène (f° 229vo) figure Cécile devant le juge; elle est accompagnée d'un accusateur et le juge a près de lui un massier. Elle porte une palme; son attitude est élégante, pleine de grâce et d'ingénuité (pl. LV).

Nous mentionnerons ici un sceau fort intéressant que nous ont fourni les Archives nationales[2], et qui a servi (1270) à Simon de Brie, cardinal de Sainte-Cécile. Pour rappeler son titre, ce prélat s'est fait représenter aux pieds de sa patronne qu'on voit au-dessus, accompagnée de Valérien et de Tiburce, sur une sorte de balcon. Elle est couronnée avec des rivières de perles qui ondoient sur ses tempes comme les princesses byzantines; elle tient une palme, l'ange dans le haut descend à tire-d'aile, apportant deux couronnes pour les compagnons de la sainte (pl. LV). Ceux-ci, nimbés, ont la chlamyde attachée sur l'épaule.

Un sceau semblable[3] à celui-ci appartenait à Jean de Cholet, cardinal du même titre. Les différences entre les deux empreintes sont minimes;

1. Missel de M. DE WARESQUIEL, f° 285.
2. N° 6164.
3. N° 6157.

dans ce dernier les saints ont le corps vu plus en entier, et, de chaque côté du prélat, sont marquées les clefs.

Le xive siècle est admirablement représenté par les charmantes grisailles du manuscrit (français 309) qui nous donne sous les traits les plus délicats des scènes de la vie de sainte Cécile. On y voit Cécile conversant avec son époux, pendant qu'un vieillard, peut-être saint Paul, intervient en leur montrant le livre des Écritures. Les scènes sont rapprochées, comme on le voit dans celle du martyre où les deux époux sont décapités en même temps. Les figures sont rendues avec une telle finesse que nous les avons grossies pour les mieux faire comprendre. Le profil de Cécile, agenouillée et attendant le coup du bourreau, est d'une suavité qui n'a pas été surpassée (pl. LIV).

Nous citerons le manuscrit français 183 qui figure, mais avec un mérite artistique infiniment inférieur, le martyre de Cécile frappée dans l'étuve (pl. LIII).

La bibliothèque de l'Arsenal nous a fourni des pages intéressantes à l'iconographie cécilienne. Le manuscrit 1234 du xive siècle contient deux scènes placées dans deux compartiments différents : l'une est celle du baptême de Valérien par Urbain en pape, avec l'assistance de Tiburce et de Cécile ; l'autre, le couronnement des époux par un ange qui, suivant le type ancien, émerge à mi-corps d'une zone de nuages (pl. LII). Une autre miniature représente Cécile dans la chaudière et décapitée (pl. LII).

Le riche missel de Jean Juvénal des Ursins, que M. Firmin Didot avait cédé à la ville de Paris, contenait une charmante miniature du colloque de Cécile et de Valérien [1].

A la Bibliothèque nationale, le splendide manuscrit du duc de Bedford (latin, 17294, f° 447) (1439) nous vaut, à propos de saint Valérien, plusieurs scènes de la vie de sainte Cécile. Nous y voyons son colloque avec Valérien, le baptême des deux frères plongés dans la vasque pendant que saint Urbain se prépare à verser l'eau sur leur tête. Il est figuré en chape et avec le trirègne sur la tête.

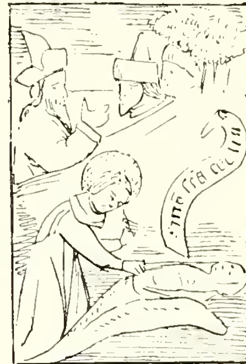
Valérien et Tiburce sont arrêtés, ils refusent l'encensoir qu'on leur présente pendant que Cécile leur crie : « Allez courageusement, soldats du Christ ! » Ils sont conduits aux pieds de l'idole, devant une colonne, par un soldat qui les menace. Ils sont décapités pendant que Maxime agenouillé prie derrière eux et qu'un ange emporte leur âme au ciel. La bienheureuse Cécile s'occupe de l'ensevelissement, elle coud les corps comme des sortes de momies (f° 447 v°).



Bibl. nat. Latin, 17294, f° 447.



Bibl. nat. Latin, 17294, f° 447 v°.



Bibl. nat. Latin, 17294, f° 447 v°.

Ce manuscrit, qui renferme des centaines de tableaux et des milliers de vignettes et de rinceaux, doit avoir été fait en France, que Bedford habitait à cette époque ; mais la vie de saints bretons, tels que Brigide et Dunstan, prouve qu'il l'a été pour un Anglais.

Pour le xve siècle, nous citerons encore un médaillon (latin, 9473, f° 6) qui représente Valérien offrant des fleurs à Cécile, dans le costume du temps et de goût médiocre (pl. LIII).

1. *Revue de l'art chrétien*, 1862, p. 611.

Nous citerons, dans le même volume, Cécile représentée un cierge à la main, dont un ange et un démon se disputent la flamme, l'ange la ranimant toutes les fois que le démon muni d'un soufflet parvient à l'éteindre. On a surtout représenté sainte Geneviève dans cette action; mais on a aussi, comme il paraît ici, rappelé les vierges dont la flamme a besoin d'être ranimée et entretenue sans cesse (pl. LIII).

Perpignan (Pyrénées-Orientales). — *Elne.* — L'abbaye de Notre-Dame de la Concha possédait une église dédiée à sainte Cécile, près d'Elne, désignée sous le nom *S. Cæcilia in villa Cocio;* elle a malheureusement disparu[1]. Elle est mentionnée sur un diplôme de 1158, d'après lequel l'évêque d'Elne, Artaud, l'aurait consacrée à cette époque et richement dotée, lui aurait donné une habitation pour le prêtre, un cimetière, et confirmé tous ses biens[2].

Poitiers (Vienne). — *Monastère de Noaillé.* — Il reste encore l'église de l'abbaye de Noaillé du XIIe siècle et quelques débris des bâtiments conventuels des XIVe et XVe siècles. Elle devait son origine à saint Junien, fut dotée par le roi Clotaire (559); elle devint abbaye sous Charlemagne[3]. C'est à cette époque qu'elle fut relevée par son pieux abbé, Athon, en 793[4], et que se réfère le souvenir de sainte Cécile que nous en trouvons dans les œuvres d'Alcuin[5]. Le sanctuaire ou on lisait l'inscription que nous allons rapporter suppose même que notre sainte était une des patronnes. Ce sanctuaire est ainsi désigné : « Ad ecclesiam SS. Lamberti et Cæciliæ in monasterio nobiliacensi. »

1. MM. Noguier et Vignol n'ont pu retrouver aucune trace de son existence.
Bulletin monumental, 1857, p. 442 et 451.
2. *Table chronologique des diplômes*, p. 267, 1158.
Notitia quomodo Artallus Helenensis episcopus, consecraverit ecclesiam S. Cæciliæ in villa Cocio; ei donaverit tertiam partem decimæ Cocii et mansum in quo clericus habitat, cimiterium ipsi assignaverit et bona ejusdem omnia confirmaverit. (Archives d'Arles sur le Tech).
3. Voy. Bibliothèque nationale, mss. de D. Germain, latin, II, 818, f° 341.
Monasticon gall., pl. XX. S. Junianus nobiliacensis.
4. Mabillon, *Ann. Bened.*, II, p. 307.
5. Migne, II, p. 747.

EGREGIUS MARTYR, PRÆSUL CHRISTÍQUE FIDELIS
HÆC LOCA LAMBERTUS INCLYTA SANCTUS HABET.
JUNGITUR HUIC PATRI PARITER CÆCILIA VIRGO,
VIRGINITATE POTENS MARTYRIOQUE SIMUL.
ECCLESIÆ FUERAT MAGNUS NAM PASTOR ET ILLE,
HÆC CHRISTI REGIS SPONSA PERENNIS ERAT.
HANC HUMILIS ABBAS ATO CONSTRUXERAT ÆDEM,
DONA CUI CHRISTUS DONET IN ARCE POLI.

Reims (Marne).— Nous trouvons mention, dans les archives législatives de Reims[1], de Sainte-Cécile-de-Terny, paroisse près Vailly.

Rennes (Ille-et-Vilaine). — *Sainte-Cécile* dépendait du manoir de ce nom, appartenant, en 1446, au seigneur de Plouer. En 1682, on voyait encore entre la rue et le port de Bellegrève la maison de sainte Cécile et une pièce de terre dans laquelle sont les restes d'une vieille chapelle et d'un vieux colombier[2].

Rodez (Aveyron). — *Conques.* — L'antique abbaye de Conques[3], diocèse de Rodez, après avoir été ravagée par les Normands en 862 et subi de nombreuses reconstructions, vit l'église Sainte-Foy, rebâtie par Bégon, au XIIe siècle.

Non seulement il construisit l'église actuelle, mais il la dota richement et lui donna, entre autres pièces de son trésor, l'autel portatif qu'elle possède encore[4]. Cet autel doit figurer parmi les monuments de sainte Cécile, parce qu'on voit son image sur une de ses faces, et qu'il devait, d'après cela, contenir ses reliques (1099-1118).

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit touchant cet autel; nous devons insister seulement sur l'image de notre sainte, une de celles les plus rapprochées du Sauveur dans les arcades qui les encadrent, où elle suit la Mère de Dieu. Elle est tracée au niellé comme les arcades et les pilastres qui n'ont pas de saillie, le fond en pointillé. Elle porte un voile, un manteau agrafé sur la poitrine et dont les plis, abondants sur le bras gauche, lui permettent de se couvrir la main pour

1. Ire partie, p. 888.
Il y a un Terny dans l'Oise, et aussi Terny-Sorny dans l'Aisne.
2. Guillotin. *Pouillé de Rennes*, V, p. 500.
3. P. Le Cointe, *Annales*, VII.
Gallia christiana, I, p. 235.
4. *Messe*, IV, p. 27, pl. CCCXLIV.

porter sa couronne. On remarquera que tous les saints mentionnés sur cet autel sont beaucoup plus anciens que le XIIe siècle et que rien n'empêcherait de croire que la présence de ces reliques ici remonte bien au delà. Les ravages normands n'avaient pas anéanti toutes les richesses du trésor, témoin le célèbre A de Charlemagne qu'on y voit encore[1].

Le pape Pascal II envoya à Bégon des reliques de Rome, comme on le lit sur le reliquaire de la vraie croix : « *Anno ab incarnatione Domini millesimo C Dominus Pascalis II Papa a Roma has misit de ✠ Xpi et sepulcro ejus atque plurimorum sanctorum.* » Parmi ces saints se trouve peut-être encore sainte Cécile, car l'abbaye en possédait des reliques à la fin du XIIIe siècle, comme on le voit sur un reliquaire de cette époque.

Ce reliquaire est en forme de triptyque en argent doré et garni de médaillons où sont déposées les reliques. Ces médaillons ont au centre une ouverture encadrée de filigranes; celui de sainte Cécile, sur le volet de gauche, est quadrilobé avec quatre gemmes filigranées tout autour[2] (pl. XLIII).

Rouen (Seine-Inférieure). — La troisième chapelle à droite dans le chœur de Saint-Ouen est consacrée à sainte Cécile; mais la dévotion qu'elle rappelle n'est pas ancienne, car ce vocable ne figure pas sur le plan de Pommeraie en 1662[3]; elle fut apportée par une confrérie de musiciens, mais ne peut être citée comme un ancien monument du culte cécilien en Normandie. Une chapelle possède une statue de la sainte à Notre-Dame. L'autel Sainte-Cécile, sculpté par Clodion, représente la martyre environnée de ses compagnes[4].

Authieux-Port-Saint-Ouen. — Des vitraux du XVIe siècle portent l'image de sainte Cécile[5].

Strasbourg (Alsace). — Notre sainte n'a pas été oubliée à Strasbourg. M. le professeur Kraus rappelle une petite chapelle (1182), dans le voisinage de Saint-Thomas, qui la comptait parmi ses patronnes et qui était dédiée à sainte Marie Madeleine, saint Nicolas et sainte Cécile[1].

La cathédrale de Strasbourg nous offre elle-même une sculpture bien intéressante de la fin du XIIIe siècle. Dans les tympans des arcades ogivales du côté du midi, on voit d'un côté l'ange qui tend la couronne et cette inscription sur les listels :

DIZ ISTER HENGEL SEERAFYN.

Sur le tympan suivant sainte Cécile, couronnée déjà elle-même, présente son mari, agenouillé pour recevoir le diadème angélique. Leurs noms sont inscrits sur le listel de l'archivolte :

CECILIA ET VALLERIANVS.

M. Winkler, auquel nous devons un dessin de ce monument, l'attribue à la fin du XIIIe siècle; M. Kraus semble l'assigner à 1275 : « Quant aux inscriptions, nous écrit M. Winkler, je crois que celle de gauche, « Diz ister hengel seerafyn », est plus moderne que celle de droite rédigée en latin, « *Cecilia et Vallerianus* ». Il y a différence dans les caractères. L'N du côté gauche me paraîtrait plutôt du XVIe siècle que du XIIIe. L'I me paraît aussi douteux. Cela est pour moi énigmatique, et je me réserve de comparer ces caractères avec les autres inscriptions lapidaires de la cathédrale[2] » (pl. LV).

Erstein. — Léon IV (850) passe pour avoir envoyé le chef de sainte Cécile à Ermengarde, pour son nouveau couvent[3]. Une abbesse d'Erstein, dont on ignore le nom, en fit présent à un archevêque de Mayence, pour la confirmation de son élection. Évidemment, il ne peut s'agir que d'un fragment, surtout si la libéralité qu'on prête au pape Léon pour les Quatre-Saints-Couronnés est véritable.

Troyes (Aube). — A Saint-Étienne de Troyes, on vénérait des cheveux de Cécile en 1319[4].

Clairvaux. — L'incomparable trésor de Clair-

1. *Annales archéologiques*, XX, p. 263.
2. *Id.*, XX, p. 220.
3. Pommeraie, *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, Rouen, 1662, 1 vol. in-f°.
Cochet, *Répertoire archéologique*.
Gilbert, *Description de Saint-Ouen*, 1822.
4. Gilbert, *Description de Notre-Dame de Rouen*, 1816.
5. Cochet, *Répertoire archéologique*.

1. Kraus, *Arts et antiquités de la Basse-Alsace*, I, p. 492.
2. Lettre du 17 octobre 1890.
3. Wimphelingius et Staindelius, De episc. argent.
Hertzog, *Chron. Alsaciæ*, lib. IV, p. 72.
Grandidier, *Histoire de l'église de Strasbourg*, I, p. 203.
4. Abbé Noiré, Renseignements.

vaux possédait plusieurs reliques de Cécile; il en avait notamment dans un reliquaire de 1223, muni de plusieurs tourelles; ces reliques occupaient la cinquième tourelle [1].

Vannes (Morbihan). — *Theix* (près Vannes). — Cette paroisse était consacrée à sainte Cécile. Elle est très ancienne; on a prétendu même, mais sans document positif, qu'elle remontait au IXe siècle. L'ancienne église a été démolie il y a environ cinquante ans. M. l'abbé Luco a questionné à son sujet M. Pajolet, qui l'a vue dans sa jeunesse et qui lui a transmis les souvenirs suivants. Le vieil édifice, démoli en 1844, tombait de pourriture; le clocher, sous le souffle du vent, menaçait de s'écrouler sur l'église. Le plan était celui d'une croix latine formée par la nef, le chœur et les deux bras du transept d'égale largeur et hauteur que la nef; à la croisée, sur quatre grosses colonnes cylindriques, s'élevait la tour avec des baies ogivales, et la flèche terminée par un coq et garnie de trois cloches. La nef était éclairée de chaque côté par des croisées ogivales; les pignons du transept percés de grandes ogives, les deux côtés du chœur ouverts aussi d'ogives, mais moins grandes.

1. Lalore, *Trésor de Clairvaux*.

On entrait latéralement par une porte précédée d'un petit auvent.

Dans le chœur près de l'autel, il y avait une très vieille statue en bois de sainte Cécile, patronne principale, et de l'autre côté celle de saint Barnabé, patron secondaire. L'autel du Rosaire était adossé à l'extrémité du transept nord. On y voyait la statue de la sainte Vierge du côté de l'évangile, de saint Dominique du côté de l'épître. L'autel de la Sainte-Croix dans le transept sud avait une parcelle du vrai bois dans le crucifix du tabernacle. Cet autel était accompagné des statues de saint Corneille et de saint Isidore. Le cimetière s'étendait autour de l'église. Au sud, dans le vieux cimetière, en face du porche, était un if antique. C'est là qu'on enterrait les prêtres et les notables; le cimetière du côté nord était pour les pauvres.

La famille de Rosmadec, propriétaire du Plessis, seigneurie en Theix, avait aux XVIIe et XVIIIe siècles un caveau sous le chœur de l'église [1].

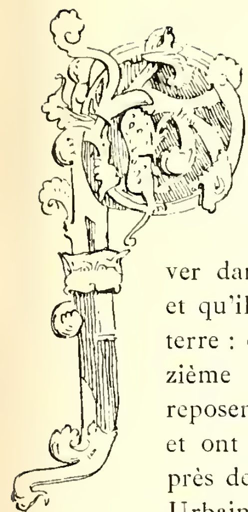
La nouvelle église a été construite avec beaucoup de parcimonie; cependant elle possède des vitraux exécutés par M. Grossé de Herde de Bruges, qui rappellent la vie de sainte Cécile, une chaire et des retables en bois [2].

1. Lettre de M. l'abbé Luco, 12 juin 1891.
2. Lettre de M. l'abbé Paul, recteur, 2 juin 1891.



Bibl. de l'Arsenal, ms. 3684, f° 117.

ANGLETERRE


Bibl. nat. Latin, 465, f° 21 v°.

Pour sainte Cécile, le plus ancien souvenir qu'on puisse citer de la dévotion des Anglais est certainement le récit d'un pèlerinage du VIIIe siècle, à Rome, que Guillaume de Malmesbury dut trouver dans les archives de son monastère, et qu'il inséra dans son Histoire d'Angleterre : « La onzième porte, dit-il, et la onzième voie sont appelées Appiennes. Là reposent saint Sébastien et saint Quirinus, et ont reposé les corps des Apôtres. Plus près de Rome sont les martyrs Januarius, Urbain, Xénon, Quirinus, Agapit, Félicissime. Dans une autre église : Tiburce, Valérien, Maxime. Non loin de là (à Calixte) est l'église de *Sainte-Cécile*, martyre; là sont ensevelis : Étienne, Sixte, Zefferinus, Eusèbe, Melchiade, Marcel, Eutychien, Denys, Antheros, Pontien, Lucius, papes; Optatus, Julianus, Calocerus, Parthenius, Tharsitius, Policamus, martyrs. Là aussi est l'église de Saint-Cornelius et son corps. Dans une autre église, sainte Sotéris[1]. »

Durham. — *Monastère de Jarow*. — Le vénérable Bède (672 † 735) n'oublia pas Cécile dans son martyrologe aux Kalendes de décembre : « Natale sanctæ Virginis, Marci Aurellii et Commodi imperatorum temporibus, quæ sponsum suum Valerianum et fratrem ejus Tiburtium ad credendum Christo perdocuit et deinde ad martyrium incitavit, etc.[2]. »

Il ne l'oublia pas non plus dans ses poésies :

Cecilia merito decimis cum laude migravit[3].

. . . .

. . . .

1. Dom Guéranger, p. 462.
2. Migne, *Patrologie*, XCIV, p. 1110.
3. *Id.*, p. 606.

Sherborne (Dorset). — Saint Adelme[1], abbé de Malmesbury, puis évêque de Sherborne († 709), dans les vers où il célèbre les vierges, chante la gloire de Cécile aussitôt après celle de Marie : « Quelle harmonie métrique serait capable de rendre vivement les louanges de Cécile? elle qui convertit son mari par la sainte foi, et qui méprisa les plaisirs de la chair et les attraits sensuels, elle qui préféra les doux baisers du Christ et ses chastes embrassements. Tandis que les instruments faisaient éclater d'abondantes harmonies et que le Piérus retentissait du rythme des vers et des chants, toute cette pompe profane n'enveloppait pas son cœur de ces filets de mensonge et n'arrêtait pas chez elle l'élan du soldat qui court vers les joies du paradis. Cependant, de sa poitrine, elle tire ces paroles, lorsqu'ils sont arrivés dans sa chambre nuptiale : « Voici qu'un ange », dit-elle, « est descendu des astres supérieurs; il « est mon protecteur pour garder un pacte céleste « et pour me préserver de tout amour charnel. Il « conservera à jamais mon corps dans la pureté « et défendra mes membres contre tout amour « impur, et frappera aussitôt de ses armes angé- « liques et vengeresses celui qui voudrait porter « sur moi ses mains souillées. » Ainsi la vierge de Dieu convertit son époux; elle dégage son beau-frère des vieilles erreurs. Tous deux pleins de foi reçoivent les dons du baptême, puis bientôt le droit de cité dans les murs célestes, après avoir éprouvé les tourments du martyre. »

Sept cents ans après, un autre poète anglais, Chaucer (1328 † 1400), chantait encore sainte Cécile, ses guirlandes tressées de lis et de roses, symbole de la virginité[2].

1. Migne, *Patrologie*, LXXXIX, p. 267.
2. Rock, *Church of our fathers*, III, p. 250.

Oxford. — *Adstock.* — Au cœur même de l'Angleterre, dans le diocèse d'Oxford, près de Buckingham, la petite ville d'Adstock possède encore un monument de l'ancienne vénération des Anglais pour sainte Cécile, une église qui lui est dédiée. Son plan est celui d'une multitude de sanctuaires de campagne dans la Grande-Bretagne; il offre un chœur carré, une nef un peu plus large, à laquelle on accède par un porche latéral, et qui précède une grande tour carrée; cette tour est couronnée de créneaux plutôt décoratifs que défensifs, flanquée de contreforts au centre, garnie de deux cloches et d'une horloge. La lumière pénètre abondamment dans la nef par les découpures des fenêtres gothiques. Ces baies sont variées de dessins. Dans le chœur, du côté de l'épître, une piscine est pratiquée dans le mur; elle paraît du xve siècle. On y voit un monument de la famille Thomas Egerton (1687-1720)[1].

Selon M. Parker, l'arc du chœur serait du xiiie siècle, le chœur lui-même du xive, la tour du xve[2].

Si l'édifice est ogival, il garde heureusement un fragment qui nous permet de faire remonter au xie siècle la construction primitive. Du côté nord, on observe une porte cintrée, qui date au moins de l'époque normande et sert ici d'authentique. Quoiqu'elle ne soit plus en usage maintenant, elle a été utilisée et modernée par les ouvriers du xve siècle, et elle nous offre un curieux exemple de leurs retouches. Ceux-ci respectèrent l'archivolte à feuillage archaïque, les deux têtes barbares de la retombée; mais, pour la mettre à leur mode, ils incrustèrent dans le mur, au-dessus, une archivolte ogivale; puis, pour lancéoler l'intrados, ils y pratiquèrent une petite accolade qui forme une étrange disparate avec les vieux rinceaux qu'elle pénètre. Ils conservèrent aussi l'imposte, mais ils l'allongèrent, en transformèrent le profil dans ce prolongement et la coudèrent pour en faire le couronnement du nouveau soubassement. Ces remaniements, puérils en eux-mêmes, sont un précieux document, en nous prouvant que les murs de la nef n'ont pas été changés, et que, d'après le style des sculptures, on peut hardiment en reporter la construction à l'époque de la conquête.

Si Guillaume promit de respecter les saints anglais[1], à plus forte raison dut-il vénérer les saints romains, lorsqu'il avait si grand besoin de l'appui du pape pour soutenir alors son autorité chancelante.

Autour de l'église s'étend le cimetière dont les tombes surgissent au milieu du gazon et sous les ombrages de grands arbres (pl. LVI).

Norwich. — *Bilney-West.* — Je puis citer encore, à l'ouest de l'Angleterre, dans le comté de Norfolk, un autre sanctuaire, dédié à sainte Cécile, l'église de Bilney-West, près Swaffham[2]. Comme Adstock, elle a la nef, l'entrée latérale, la tour crénelée et flanquée de contreforts, le cimetière alentour. Le chœur manque; il a été malheureusement démoli il y a quelques années; mais on pourrait le restaurer avec le plan du précédent.

La tour possède une cloche. Les fonts appartiennent encore au style ogival et sont ornés de quatre-feuilles. Sur le mur méridional on lit un cartel de marbre érigé à la mémoire de plusieurs membres de la famille Dalton. M. Auguste Slteed, vicaire de Bilney, auquel nous sommes redevables de ces renseignements, attribue ce sanctuaire aux premières années du xvie siècle; mais on sait que l'ogive, en Angleterre, subsista encore longtemps pendant la Renaissance[3] (pl. LVII).

Les fenêtres n'ont ni vitraux ni dentelles de marbre. On conserve un registre de dépenses assez singulier[4].

Les protestants anglais, quoique hostiles au culte des saints, ont respecté, comme on le voit, les vocables de sainte Cécile; ils ont fait plus encore, ils célèbrent spécialement sa fête le 22 novembre, qui est inscrite au calendrier de l'église anglicane, de même que sur celui de Rome. Voltaire explique à sa manière cette singularité: « Les rois d'An-

1. *The national Gazetteer*, article *Adstock*.
Dessin du Révérend Cochram.
Lettre de M. Wathurs, recteur d'Adstock.
2. Parker, *Architectural top.*, p. 2.

1. A. Thierry, *Histoire de la conquête*.
2. *The national Gazetteer*.
Lettre de M. Slteed, juin 1888.
3. Voy. Pugin, *Examples of gothic architecture*.
4. Lettre de M. Slteed, décembre 1888.

gleterre, dit-il, qui ont conservé dans leur île beaucoup de leurs anciens usages, perdus sur le continent, ont leur poète en titre d'office; il est obligé de faire tous les ans une ode à la louange de sainte Cécile, qui jouait si merveilleusement du clavecin ou du psaltérion, qu'un ange descendit du ciel pour l'écouter[1]. »

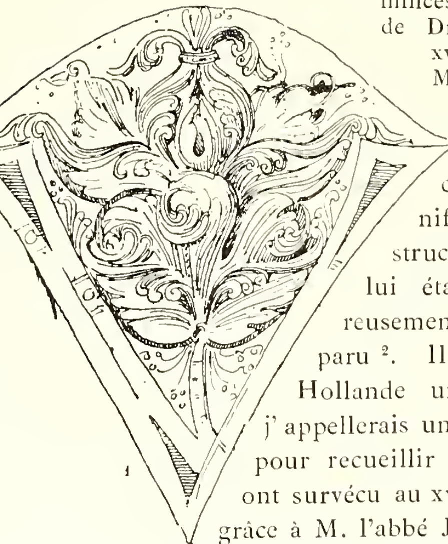
1. *Dictionnaire philosophique* au mot *Poètes*. *Revue de l'art chrétien*, 1862, p. 605.

X KL DECB. Romę. Natalis scę cecilię uirḡ. quę K C X II
sponsum suũ ualerianũ & fratrem eius tiburtium
ad credendũ xp̄o ac martyriũ p̄docuit. & ipsa deinde
martyrizata ē. Igne quidem superans. sed ferro occisa.
Passa ē autē marci aurelii & cōmodi imperatorum
temporibus. Item romę. scī mauri mart. qui sub cele
rino p̄fecto agonizauit. Augustauduni. scī pragmatii epī.

Bibl. nat. Martyrologe d'Usuard. Latin, 13745, f° 81.

PAYS-BAS

Utrecht. — A la fin du xive siècle, projet de fondation par maître Warmbout. — (1397) Thierry van der A. construit le monastère de Sainte-Cécile. — (1403) Il est livré aux religieuses par sa fille et son gendre. — (1572) L'archevêque le prend sous son patronage. — (1580) Sécularisation, dispersion des religieuses. — (1618) Licenciement, devant le monastère, des milices urbaines. — (1629) Tableau de Droogsloot, vue et plan du xviie siècle. — Aujourd'hui Monnaie du royaume.



Vers la fin du moyen âge le culte de sainte Cécile se manifesta à Utrecht par la construction d'un monastère qui lui était dédié et qui malheureusement a complètement disparu [2]. Il se fait aujourd'hui en Hollande un admirable travail que j'appellerais un sauvetage archéologique, pour recueillir les épaves religieuses qui ont survécu au xvie siècle; nous lui devons, grâce à M. l'abbé Jansen et à M. Jean Brom, les documents suivants qui nous permettent de conserver ici ce précieux souvenir [3].

Voici les données historiques que nous fournit un manuscrit de la bibliothèque de l'Université. Dans les dernières années du xive siècle, un chapelain de l'église Sainte-Marie-la-Petite, nommé Warmbout, poussé par sa dévotion, réunit quelques pieuses filles dans une maison contiguë à l'hôpital de S. Barbara, pour y servir Dieu sans profession d'aucun ordre. De cette maison elles ne tardèrent pas à passer dans une demeure située au « Vieux-Fossé », entre les deux ponts Saint-Jean et Viebrug. C'est là que Thierry van der A., en 1397, construisit un monastère dédié à sainte Cécile; mais il ne semble pas avoir achevé son œuvre; sa fille Gertrude et son gendre Thierry Pyl, héritiers de ses pieuses intentions, déclarèrent en 1403 avoir reçu l'édifice de leur père pour le donner aux religieuses de Sainte-Cécile.

Quelque temps auparavant, ces religieuses, cédant à l'inspiration de maître Warmbout, leur confesseur, avaient adopté la règle du tiers-ordre de Saint-François et accepté la clôture. Cette clôture fut simultanément adoptée par d'autres monastères de la ville. Boniface IX (1402) enrichit le couvent de divers privilèges.

Un souvenir se rattache au premier archevêque d'Utrecht, Frédéric van Toutenburg, lequel en avril 1572 se déclara désormais protecteur des religieuses et nomma comme visiteurs Engelbert van Bruhezen et Florent Heermale.

Les malheurs de la Réforme s'approchaient; en 1580, le monastère de Sainte-Cécile, qui avait conservé depuis l'origine le meilleur esprit, fut victime des magistrats hérétiques d'alors, et sécularisé. Nous sommes obligés maintenant d'interroger les vieilles images pour nous faire quelque idée de l'édifice. Le plus ancien document iconographique que nous possédions est un plan d'Utrecht, gravé en 1519, sur lequel il est désigné par ces mots : *S. Cecilia Clooster* [1].

Au xviie siècle, il était encore debout, mais sans doute défiguré; sur un plan d'Utrecht de cette époque, nous voyons s'élever, à côté de cette rubrique *Sicilien closter*, une chapelle avec un clocher tout entouré de maisons. Ce clocher est une erreur, comme on peut s'en assurer sur d'autres

1. Brescia, Bibl. Quiriniana, évangile du ixe siècle (photographie de M. Capitani).
2. Lettre particulière de M. l'abbé Jansen, nov. 1888.
3. Plusieurs de ces documents sont rapportés dans *Batavia sacra*, II, p. 117.

1. Estampes nationales, Topographie d'Utrecht, V. c. 66. — Collection d'Uxelles.

représentations et notamment sur une gravure de Verstraelen (1634), où une flèche surgit d'un toit terminé par un pignon.

Un dessin du xvii[e] siècle, qu'on possède encore dans les archives de la ville et dont M. Brom nous a pris un calque, montre cette flèche et la chapelle avec ses deux pignons et un bâtiment contigu de même apparence (pl. LVIII).

Ce dernier bâtiment dut disparaître avant la chapelle, car il ne figure pas sur un plan du monastère, tracé après la sécularisation, que nous donnons également dans nos planches (pl. LIX). On retrouve du reste difficilement le caractère monastique des lieux au milieu de constructions que les protestants durent beaucoup modifier et à la place desquelles la Monnaie du royaume se trouve aujourd'hui installée.

Un événement remarquable de l'histoire des Pays-Bas eut pour théâtre la place qui s'étendait devant le monastère. Maurice de Nassau (1618), lorsqu'il s'empara du pouvoir, licencia les milices urbaines, dites *Waardgelders ;* quelques années plus tard, le peintre J.-C. Droogsloot rappela cette scène sur un tableau qui date de 1629. Son point de vue est pris du « Vieux-Fossé » : on a devant soi le pignon de la chapelle surmonté de sa flèche, éclairée par une grande verrière dont la partie inférieure plus facilement accessible était défendue par des volets; la façade est garnie aussi de deux autres fenêtres à lancette, qui à cette époque paraissent bouchées. A droite, un pignon, surmonté d'une croix grecque, est percé d'une fenêtre ogivale dans le genre de la première; enfin, le haut des bâtiments du cloître, couverts en tuiles et découpés par des lucarnes, apparaît derrière un bâtiment plus bas qui forme le premier plan. Ce tableau, que M. Brom a copié pour nous, rend à merveille l'état des lieux; lorsqu'on sait le soin minutieux de l'École hollandaise, il nous ramène pour ainsi dire au pied du vieux monastère cécilien, et l'on suit avec le peintre la rue qui longe ses façades pittoresques (pl. LVIII).

A Saint-Martin, en 1812, on possédait des reliques de sainte Cécile [1].

Le monastère d'Egmond, près d'Alkmaër (Hollande septentrionale), possédait aussi en 1148, dans un de ses autels, des restes de notre sainte [1].

1. *Batavia sacra*, II, p. 211.

Rietmolen (Groenlo) est une paroisse du diocèse d'Utrecht consacrée à sainte Cécile [2].

Thiel. — Thiel s'élève à 29 kilomètres au sud-est d'Utrecht, sur la rive droite de la Waal; cette ville était au moyen âge enveloppée de fortifications assez solides pour avoir victorieusement supporté le siège de Charles V (1372). Elle fut victime en 1420 d'un affreux incendie qui la détruisit tout entière, à l'exception des églises de Saint-Martin, de Sainte-Walburge et d'une dizaine de maisons[3]. Il est probable que l'église Sainte-Cécile, telle que nous la montre le plan de Blaeu[4], fut bâtie après cette catastrophe; du moins elle garde dans cette estampe du xvii[e] siècle un parfum moyen âge. On y voit la chapelle surmontée d'un grand toit et d'une flèche, et terminée par un chœur demi-octogone. La nef est éclairée latéralement par cinq larges fenêtres, avec deux arcades séparées par un meneau. Cette jolie chapelle était entourée de jardins ; on distingue en avant le puits avec son contrepoids qui servait pour les arroser, et en avant quelques maisons pittoresques (pl. LIX).

M. de Stuers, auquel nous nous sommes adressé pour savoir ce qu'était devenu le monastère, nous a répondu par ces renseignements : « Son emplacement est une maison dans le Kerkstraat (rue de l'Église); il était occupé par des chanoinesses régulières de Saint-Augustin. Des bâtiments il ne restait en 1840 que deux maisons, l'une servant d'école, l'autre primitivement de magasin et plus tard d'habitation. Les jardins ont été pris par de petites maisons et en partie annexés aux terrains de la maison de l'Ambtman. La chapelle a été ouverte en 1633 au culte réformé, et,

1. On peut voir dans les Bollandistes une gravure intéressante de ce monastère qui n'existe plus.

2. Calendrier ecclésiastique.

3. *État des Provinces-Unies*, XIII, p. 208, Amsterdam, 1741. Cette notice est tirée d'un ancien manuscrit, communiqué par M. de Groot.

4. Novum et magnum theatrum urbium Belgicæ fœderatæ.

Un exemplaire dans la Topographie des estampes nationales. Un autre dans la Collection d'Uxelles, V. X. 27, f° 359. Il est dédié par l'auteur « nobilibus, amplissimis, consultissimisque viris DD. prætori, consulibus, scabinis ac senatoribus inclytæ urbis Tyelensis hanc tabulam subnisisse offert, dedicat consecratque. »

en 1753, on en concéda l'usage aux luthériens évangéliques[1]. »

Haarlem. — Sainte Cécile avait une autre demeure sur une autre rive de ce lac intérieur, contre les envahissements duquel les Hollandais luttent depuis des siècles; elle était patronne, à Haarlem, d'un couvent situé dans Jan Straat et habité par des franciscains depuis 1468 [2].

Sur un plan de Lafrery, gravure faite à Rome en 1573, je vois figurée une des entrées de la ville avec cette inscription : « Porta di S. Cecilia ». La porte du moyen âge se rattache aux courtines crénelées et flanquées de tours, elle est précédée d'un pont et d'une grosse tour basse armée de bombardes et probablement construite au xvi[e] siècle. Le nom de Sainte-Cécile fut certainement donné à cette porte par le monastère voisin; il m'a semblé le reconnaître dans la forme qu'il avait alors sur une chapelle figurée par Lafrery, entourée de maisons basses, surmontée d'une flèche et assez semblable aux autres chapelles de cette époque que nous avons dessinées pour Amsterdam. M. Gonnet, le savant archiviste de Haarlem, a eu l'obligeance de nous communiquer une image du monastère jointe à une description de la ville au xviii[e] siècle; on y voit la chapelle au centre d'un vaste enclos, avec quelques maisons qui paraissent assez pauvres (pl. LVII).

Les biens de cette communauté, sans doute victimes de la Réforme, furent sécularisés en 1581.

Amsterdam. — (1350) Fondation du monastère de Sainte-Cécile. — (xv[e] siècle) Sceau. — (1536) Vue par Cornelis Antoniszoon. — (1576) La Réforme chasse les religieuses. — (1661) Constructions nouvelles. Hôtel de l'amirauté. — (1808) Hôtel de ville. — Collège de Sainte-Cécile encore existant.

Le culte de Cécile prit aux xiv[e] et xv[e] siècles une extension extraordinaire en Hollande. Il y est rappelé à Amsterdam par un cloître fondé au moyen âge (1343-1352)[3] et réunissant des franciscaines sous le vocable de notre vierge. Il semble que le souvenir de l'hostie miraculeuse[1], que la tradition reporte à 1345, se rattache à cette fondation, car, lorsque le cloître cécilien eut été démoli, pendant le temps de persécution, un *collège Sainte-Cécile*, fondé au xvii[e] siècle et recruté dans les familles patriciennes d'Amsterdam, célébrait la fête annuelle du miracle.

Aujourd'hui il ne reste plus rien de l'édifice. Heureusement l'image en a été conservée dans les papiers de Cornelis Antoniszoon[2] qui s'appliqua, en 1536, à reproduire la vieille ville avec tous ses monuments, et dont les dessins furent répétés dans de jolies gravures au xvii[e] siècle. Nous donnons les nôtres d'après ces estampes dont nous avons des exemplaires à la Bibliothèque nationale et que M. de Bont a bien voulu compléter par ses envois.

Lorsque nous nous rappelons les premières stations de notre pèlerinage, le cloître du Transtévère à Rome, les riches portiques de la basilique, les larges baies, cette architecture pour ainsi dire épanouie et ouverte de toutes parts, on est étonné de la différence et de la pauvreté qu'on rencontre. Ici plus de galeries ouvertes et ensoleillées, mais de simples bâtiments construits en carré, entourant un jardin, percés de fenêtres soigneusement closes par des volets et des châssis, surmontées de charpentes aiguës sous lesquelles s'abritent encore des chambres qui reçoivent par des lucarnes la pâle lumière du ciel septentrional. Aucun ornement, je dirai presque aucun style ne se manifeste, si ce n'est la petite chapelle qui domine la communauté et qui lance sa flèche sonore vers le ciel comme une prière des pieuses filles logées à ses pieds. On pourrait établir un contraste curieux qui rendrait plus frappante la présence mystérieuse de l'Époux des vierges qui les séduit aussi bien sur les sombres rivages de la mer du Nord que sur les côtes brillantes de la mer Tyrrhénienne.

1. Lettre du 17 février 1889.
2. Bots, *Les anciens monastères de l'évêché de Haarlem*, p. 208.
Lettre de M. Gonnet, du 2 avril 1889.
Batavia sacra, II, p. 289.
3. Bots, *Les anciens monastères de l'évêché de Haarlem*, p. 20.
Lettre particulière de M. de Bont.

1. P.-J. Arendzen a fait une gravure de cette scène, d'après un bois de Van Oostzaan, peintre célèbre de Hollande (1518).
Cette gravure sur bois se trouve dans le plus ancien livre qui traite du miracle et qui est déposé au musée Amstelkring. M. de Bont a eu la bonté de nous donner une épreuve de la copie. Ce musée, dont il est conservateur-secrétaire, est destiné à sauver les épaves des monuments catholiques.
2. *Le guide d'Amsterdam*, 1793, 8 M. 3112.

Si le luxe architectural fait défaut, le pittoresque n'est pas absent. Le monastère s'élève entre deux canaux, bordés de maisons avec pignons de bois, saillies, auvents qui se reflètent dans les canaux, et qui offrent des perspectives bien plus accidentées que la ville moderne; enfin dans le fond la demeure d'une autre vierge, sainte Marguerite, élève son sanctuaire au-dessus des bâtiments claustraux (pl. LX).

Nous avons aussi une gravure qui nous conserve le sceau du monastère. Il porte sur son cadre oblong cette légende : « *Sigillum conventus Sancte Cecilie ordinis Sancti Francisci de penitentia...* » La sainte patronne paraît sous un petit tabernacle abrité par un dais et sans doute fermé par des volets; elle est voilée, nimbée, elle porte de la droite une palme, et, caractéristique assez rare, une colombe de la gauche[1] (pl. LXVI).

Les années de paix et de recueillement ne furent pas fort longues. La Réforme éclata à Amsterdam en 1576, et avec elle la guerre à la vie religieuse. Je ne sais précisément dans quelle année les filles de Sainte-Cécile furent chassées de leur couvent; mais, en 1594[2], elles y étaient remplacées par de grands seigneurs qu'on y logeait. En 1661, on construisit l'édifice où fut installé depuis l'hôtel de l'amirauté, et l'on y fit des travaux importants de transformation. Je ne crois pas cependant que les anciennes murailles aient été totalement démolies; sur une gravure qui m'a été communiquée aux Estampes nationales on croit reconnaître les principales dispositions du plan et sa forme carrée. Un guide d'Amsterdam[3], rédigé en 1793, constate qu'une tour de l'ancien couvent subsistait et que l'amirauté (Princen Hof) y résidait encore. C'était sur le quai oriental du Niewezyds voorburgwal, entre la Agniete-Straat et la Hoog-Straat; les deux corps de l'édifice sur le quai Wooburgwal et sur celui de l'Agterburgwal servaient aux députés étrangers, au receveur, maître d'équipages, etc.

En 1808, on transforma de nouveau l'édifice en faisant disparaître les derniers vestiges primitifs pour y élever l'hôtel de ville (Stadhuis van Hoorn)[4].

1. Nous devons encore à M. de Bont communication de cette pièce.
2. Gravures du XVIIe siècle aux Estampes nationales.
3. P. 301.
4. *Guide Richard*, p. 48.
Bots, *Anciens monastères*.

Hoorn. — Sur le bord de la mer, à quelques lieues au nord d'Amsterdam, nous nous arrêtons devant une maison de Sainte-Cécile, fondée en 1402 à Hoorn, et habitée par des filles de Saint-François[1]. Les protestants, grands ennemis des vierges, les en chassèrent. En 1573, nous voyons le monastère transformé en École latine; c'est sous cette désignation que nous le montre un ancien plan avec cette inscription : « *S. Cecilien cloost nude Latyns schoolen.* » La chapelle le long de laquelle passe la voie publique nous offre une nef avec trois travées, éclairées chacune par une fenêtre sur la rue, une abside demi-octogone, surmontée d'une croix; un beffroi s'élevait au-dessus de la travée centrale, mais au XVIIe siècle il avait perdu sa flèche qu'un toit en poire remplaçait. Les bâtiments claustraux s'ouvraient vers le côté intérieur de la chapelle (pl. LVII).

Après la confiscation du couvent et de ses biens par la Réforme au XVIe siècle, les édifices furent appropriés pour l'École supérieure (le Gymnase), qui y était encore installée au milieu de ce siècle[2].

Enkhuizen. — En remontant de quelques kilomètres au nord de la Hollande, un monastère cécilien s'ouvre encore à nous dans la petite ville d'Enkhuizen. Un peu plus moderne que le précédent, il ne fut fondé qu'en 1441 par des tertiaires de Saint-François[3]. Les sœurs de Sainte-Cécile n'y entrèrent qu'en 1465.

Le plan de Cornélius Biens[4], du XVIe siècle, nous fait voir ces bâtiments claustraux, près de l'église Saint-Gomer; un autre plan de 1581[5] les présente au milieu de l'îlot et réduits à une chapelle et un enclos (pl. LIX).

A l'époque de la Réforme, le monastère reçut une autre destination, il devint l'hôpital des lépreux. Plus tard, l'édifice fut approprié pour une salle de musique et de déclamation, comme une sorte d'ironie profane envers la virginale patronne de l'harmonie, et reçut cette devise : « Artibus sacrum ».

1. Bots, *Les anciens monastères de l'évêché de Haarlem*, p. 247.
2. Lettre de M. Gonnet, 2 avril 1889.
3. Bots, p. 154.
Lettre de M. Gonnet.
4. Topographia Enchusæ delineata a Cornelio Biens.
5. « La ville d'Enchuse, située en la comté d'Hollande, comme elle se comporte à présent (1581). »
Voy. Topographie aux Estampes nationales.

De nos jours, il est réduit à servir de local pour une école de gymnastique[1].

Leyde. — La plupart des sanctuaires céciliens de la Hollande ne remontent pas beaucoup au delà du xve siècle. Celui de Leyde ne semble dater que de 1465. Nous n'avons plus trace aujourd'hui des bâtiments primitifs; mais nous pouvons nous en faire idée sur un plan cadastral, vieux de trois siècles, où nous les voyons représentés. M. Pleyte, conservateur du musée et savant archéologue, l'a publié en fac-similé[2].

Le monastère de Sainte-Cécile s'élevait entre les ruelles Bastiaan-de-Roy et de Saint-Joseph, tout près et en face de celui de Sainte-Agnès; les deux saintes romaines étaient réunies là sur les bords de la mer du Nord. Le bâtiment principal au centre est fort élevé; érigé sans doute en briques sur un soubassement en pierre de quelques assises, ce soubassement, percé d'une seule porte et d'une seule fenêtre, devait éclairer la cuisine dont le tuyau extérieur monte jusqu'au sommet. Les habitations des religieuses semblent réservées au second étage, où se suivent sept fenêtres, la plupart avec leurs contrevents fermés. Au-dessus de cet étage s'incline un toit raide, interrompu par une grande lucarne et par deux plus petites un peu au-dessus. A gauche de ce corps de logis, des toits plus bas abritaient les dépendances ; à droite s'ouvrait la chapelle avec six fenêtres ogivales vitrées et partagées chacune en deux arcades par un meneau. Le pignon était surmonté d'une croix (pl. LVII).

Les religieuses appartenaient à l'ordre de Saint-Augustin; elles étaient pauvres et vivaient du produit de leur travail manuel. Après la Réforme, la plus grande partie de l'édifice a été transformée en une maison pour les pestiférés et pour les fous. En 1865, on y voyait encore une espèce d'hospice et une salle d'anatomie pour les étudiants en médecine. Le reste fut transformé en habitations et maintenant tout a disparu[3].

1. Lettre de M. Gonnet.
2. Pleyte, *Leyde il y a trois cents ans*, 1874, f° M. 226. Bots, *Les anciens monastères de l'évêché de Haarlem*, 8 M. 3606, p. 270.
3. Lettre de M. de Stuers, de la Haye, 19 février 1889. *Batavia sacra*, II, p. 250.

Bois-le-Duc. — *Enschot-lès-Tilbourg.* — Fondation immémoriale. — (1186) L'église de Sainte-Cécile appartient à l'abbaye de Tongerloo. — (1319) Elle devient succursale de Tilbourg. — (1632) Les curés d'Enschot la desservent. — (1648) L'église enlevée aux catholiques. — (1839) Démolie pour prévenir sa ruine. — (1884) Le clocher respecté et restauré.

Il existait à une époque lointaine une église cécilienne à Enschot (Brabant septentrional), mais on ignore la date de l'érection. Déjà, en 1186, elle appartenait à l'abbaye de Tongerloo; le lieu est cité alors sous le nom d'Endeschit.

Au xive siècle les moyens de subsistance du curé étaient fort précaires, ce qui obligea, en 1319, de la placer comme succursale sous la direction du curé de Tilbourg (paroisse de Goirke), à une distance d'environ une lieue.

En 1630, après la prise de Bois-le-Duc, l'église fut enlevée aux catholiques[1].

En 1632, les curés d'Enschot reprirent la charge de cette petite paroisse, qui ne compte que 250 communiants; mais, à partir de 1648, c'est-à-dire de la paix de Münster (traité de Westphalie), il fut défendu aux catholiques de s'y réunir et d'en faire usage. Les catholiques durent alors se contenter d'un petit bâtiment qui n'avait guère la forme d'un sanctuaire. L'antique église abandonnée et sans entretien menaçait ruine et fut démolie en 1839. La tour seule est restée et même elle a été restaurée en 1884 avec respect pour ses formes primitives; elle appartient à la fabrique. A peu de distance on a construit une petite église fort modeste, sans style, mais qui est dépositaire des vieilles traditions du pays et qui les rappelle par son nom de Sainte-Cécile.

Nous avons gravé la tour qui précédait l'église et qui appartient au style ogival. Elle est toute en brique, appuyée sur de robustes contreforts qui prêtent à l'édifice une silhouette pittoresque; elle est dans le haut, sur les deux faces, percée d'une arcade ogivale et jumelée. Elle possède une horloge, sous le toit une frise d'arconcelles, un toit pyramidal que terminent au sommet la croix et le coq. On accède à l'étage des cloches par un escalier pratiqué dans le contrefort de droite et éclairé par des barbacanes[2] (pl. LXI).

1. Lettre de M. de Stuers.
2. Nous devons les dessins et documents historiques à

Veldhoven. — Fondation et vocable cécilien de date immémoriale. — (1281) Église mentionnée comme appartenant à l'abbaye de Floreffe. — Desservie par les religieux de cette abbaye. — (1627) Par les religieux de Postel. — Donnée aux protestants. — (1798) Rendue ruinée aux catholiques. — (1815) Démolition de la nef. — (1833) De la tour. — (1835) Construction d'une nouvelle église. — Sceau de la commune.

L'église de Sainte-Cécile de Veldhoven est de fondation immémoriale et elle portait dans un temps reculé le même vocable qu'aujourd'hui. Dès 1281[1] elle est mentionnée comme appartenant à l'abbaye de Floreffe; elle était, en effet, desservie par les religieux de l'ordre de Prémontré de cette abbaye; elle le fut depuis 1627 par des religieux de l'abbaye de Postel. On l'enleva aux catholiques, qui n'en reprirent possession qu'en 1798. Pendant la persécution, elle avait été si mal entretenue qu'on ne la leur rendait alors que ruinée, et tellement délabrée qu'on démolit la nef en 1815 et la tour en 1833[2]. Une nouvelle église fut alors (1835) réédifiée sous le même vocable.

Si l'église et même une partie de son histoire ont disparu, il nous reste un témoignage précieux de l'antique dévotion des habitants envers sainte Cécile, c'est le sceau de la commune de Veldhoven qui porte encore sa figure (en or). Nous en donnons la reproduction (pl. LVII). Sous un dessin moderne on y retrouve des traits antiques, comme la pèlerine, la cyclade, qui tombe en avant, la croix à la main droite. Nous observerons que, s'il est ordinaire de voir un monastère imprimer sur son sceau l'effigie de son patron, il est plus remarquable de voir un pays et une commune laïque y graver l'image du saint de la paroisse. Ce fait révèle la popularité dont Cécile jouit dans le pays, popularité d'autant plus glorieuse qu'elle a bravé les persécutions et traversé les préjugés protestants peu favorables à la vierge romaine.

Sainte-Cécile (par Virton). — Origine du village de Sainte-Cécile. — (1153-67) L'église mentionnée comme paroisse. — (1255) Conventions. — (1263) Recteur de Sainte-Cécile. — (1380) Le monastère de Sainte-Cécile brûlé; les religieuses dispersées se réfugient à Sedan. — Restes des édifices. — (1440) Calice donné par les comtes de Rochefort. — (1570) L'église exige une restauration urgente. — Commissaires envoyés par l'archevêque de Trèves. — (1587) Contrat entre les comtes de Rochefort et le curé. — (1688) Ciboire. — (1714) Ostensoir. — (1741) Reconstruction de parties importantes de l'église. — Antipendium, frère Abraham. — Nouveau mobilier. — L'église incendiée par les révolutionnaires dans la nuit de Noël 1797. — Fontaine et chapelle Sainte-Cécile. — Sainte-Cécile de Conques.

Le Luxembourg semble avoir été une des étapes du culte de sainte Cécile dans sa marche ascendante vers le nord de l'Europe. Un antique village, qui remonte peut-être à l'époque carlovingienne, porte encore son nom, près de Virton, dans les Ardennes. Placé au bord de la voie romaine qui se dirigeait de Reims, par Yvois (Carignan), sur Bouillon, il dut recevoir de bonne heure les missionnaires et la foi chrétienne avec la vénération pour sainte Cécile[1]. Il est certain, du moins, qu'il existait au commencement du XIIe siècle. Sous l'archevêque Heillin de Trèves (1153-1167), l'église Sainte-Cécile était paroissiale et avait son curé (proprius pastor, sacerdos dictæ villæ). Elle percevait la dîme, c'est-à-dire six *nummi* sur le cens de Conques, dépendance de l'abbaye d'Orval[2].

En 1255, des conventions sont passées relativement au moulin de Sainte-Cécile entre Isabelle, dame de Florenville, et le prieur de Chiny, collecteur de Sainte-Cécile[3].

En 1263 est mentionné le « Rector ecclesiæ S. Cæciliæ » au sujet de conventions pour la dîme de Conques.

Des religieuses s'étaient réunies sous le nom béni de Cécile et formaient un monastère qu'elles lui avaient consacré; vers 1380, Rodemacheren, seigneur de Chassepierre, s'étant attiré les représailles de l'évêque de Liège, Arnould de Hornes, elles virent brûler leur demeure, et, obligées de se disperser, elles se réfugièrent à Sedan[4]. On a

M. le curé d'Enschot. Il a la bonté de nous dire qu'il est très satisfait de notre planche et qu'il la conservera comme un précieux souvenir.

1. Renseignement fourni par M. l'abbé VINGERHOETS. C'est le seul document ancien que nous ayons.
2. Lettre de M. DE STUERS.

1. C'est à M. le curé de Sainte-Cécile que nous devons la communication des renseignements historiques qui suivent.
2. *Cartulaire d'Orval*, p. 28, 38, 400.
3. *Id.*, p. 336.
4. Je me suis informé à Sedan pour savoir si ces religieuses avaient transporté dans leur nouvelle résidence le nom et le souvenir de leur patronne. M. CONTY nous a répondu que cette ville, peu importante alors et qui a été

trouvé dans le jardin du presbytère des débris de ces anciens édifices, notamment un appui de fenêtre mouluré et un fragment de statue.

L'église subsistait toujours avec le culte de la bienheureuse patronne du village. On voit encore, dans le trésor actuel, un calice donné vers 1440 par les comtes de Rochefort, feudataires de l'évêque de Liège, et qui porte cette inscription détériorée sur quelques points :

EXC. D. COMES RVPEFORT C..... LEOD. ET. COLL..... FIERI CVRAVERVNT PRO PAROCH. S. CECIL.

Le culte traditionnel se poursuit pendant tout le cours du XVI[e] siècle. En 1570, les commissaires de l'archevêque de Trèves visitent la paroisse de Sainte-Cécile; leur procès-verbal fait mention de la patronne, d'un autel, d'un calice, et se termine ainsi : « Mandamus Pastori ut decimatores requirat, quatenus templum reparent, arrestatione decimorum, etiam invocatione brachii sæcularis, si opus fuerit[1]. » Ce texte rappelle le mauvais état dans lequel se trouvait alors l'église, et, par la sévérité des mesures pécuniaires ordonnées, semble supposer une restauration.

L'église, à la fin du XVI[e] siècle, n'était cependant pas vouée à une grande pauvreté, témoin l'accord que signalent les chartes, entre les comtes de Rochefort, Piéron, curé de Sainte-Cécile, et un certain Antoine Hingot pour la construction d'un moulin à « escorcher », d'une scierie, etc., etc.

Un ciboire encore existant porte le millésime de 1688, et l'inscription : *sainte CIZILE ;* un ostensoir fut donné en 1714, par le curé Louis Jamotte.

Je ne sais si la restauration réputée nécessaire au XVI[e] siècle fut accomplie, ou si elle eut besoin plus tard d'être renouvelée; mais il est certain qu'au XVIII[e] siècle, en 1741, date qu'on lit en gros chiffres sur le campanile et sur la porte d'entrée, l'église reçut des travaux et des embellissements considérables. Ces nouveaux travaux durent être exécutés aux frais de l'abbaye d'Orval. Le frère Abraham, qui en faisait partie, a peint un antipendium qui sert encore et qui nous montre sainte Cécile touchant les pédales de l'orgue et levant un regard contemplatif vers le Ciel. A cette époque se réfère la construction du chœur et de la tour.

Ce frère Abraham paraît avoir eu la grâce d'une dévotion toute spéciale envers notre sainte, car, chargé de décorer la voûte de la grande église d'Orval, il peignit au-dessus du buffet d'orgue une fresque représentant sainte Cécile, entourée d'un chœur d'anges et chantant les louanges de Dieu. Dans l'arc de gauche de la grande porte, on voyait aussi le médaillon de sainte Cécile, couronnée de fleurs et entourée d'instruments de musique, travail singulier en fer forgé et ciselé.

Notre église de Sainte-Cécile avait un ouvrage de ferronnerie remarquable, la table de communion datée de 1747 et portant le nom de *M. Gringovie, curé de Sainte-Cécile.* Cet ouvrage sortait des ateliers d'Orval.

Malgré les reconstructions notables qu'a subies le sanctuaire, je ne suppose pas que son plan ait été beaucoup modifié, et c'est dans cette pensée que nous l'avons reproduit sur nos planches gravées. La nef paraît la partie la plus ancienne; elle est percée sur sa face latérale de trois fenêtres et ornée d'autant de niches avec statues de pierre, dont trois ont été détruites en 1797 (pl. LXI).

A Conques, il y avait une petite chapelle dédiée à sainte Cécile.

A Sainte-Cécile même, les anciens du pays conservent le souvenir d'une chapelle sous son vocable, qui était distincte de la vieille église ; dans une situation poétique elle dominait une fontaine où l'on va encore, aujourd'hui, en pèlerinage et où l'on conduit à la sainte les enfants qui souffrent de la gorge pour implorer leur guérison.

Anloy (près Neufchâteau). — Église dédiée à sainte Cécile de date immémoriale. — Archives. — Fondations de messes. — Restauration. — Maître autel du XVII[e] siècle. — Bancs et petits autels du XVIII[e] siècle. — (1830) Démolition du clocher. — (1840) Démolition de l'église et reconstruction de la nouvelle. — Description de l'ancienne.

Le Luxembourg belge possède encore un autre sanctuaire, sous le patronage de notre glorieuse vierge, l'église d'Anloy, par Neufchâteau, but

dépouillée de ses vieux monuments par les troubles du XVI[e] siècle, n'a rien conservé de leur établissement; cependant il existe en Belgique, à environ 30 kilomètres de Sedan, à 7 kilomètres de la frontière française, une localité peu importante, mais qui doit peut-être son nom à cette circonstance. (Lettre de M. CONTY, 19 janvier 1880.)

1. *Arch. Trevir.*, 1884, p. 184.

d'un pèlerinage assez suivi ; nous n'avons pu découvrir exactement son origine, nous savons seulement qu'elle est de date immémoriale. L'érection du village d'Anloy en chapellenie ou vicecure remonte à une époque reculée[1]. Le grand nombre de messes fondées dans l'église au XVIII[e] siècle et jusque dans le milieu du siècle ne laisse aucun doute à cet égard. Les titres originaux n'existent plus ; on possède seulement dans les archives des registres-sommaires, sans date, mais fort anciens, abrégés, et indiquant le nom du fondateur, les charges, biens et rentes de l'église. Le style de ces documents et les détails qu'ils renferment sont curieux. Voici des expressions qui s'y répètent souvent : *legati* pour légués, — *hoirs* pour héritiers ; les honoraires se payent en *patards*, petite monnaie ancienne de la principauté de Liège ; ils étaient très modiques, de 50 à 75 centimes de notre monnaie.

Ces documents nous révèlent que, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, soixante écus de France furent employés « au bien-être » ou à la restauration de l'église ; au Concordat, elle devint simple succursale.

Vers 1830, on dut abattre le clocher qui tombait de vétusté. La charpente était entièrement pourrie et ne pouvait plus résister malgré ses fortes dimensions. L'église eut le même sort quelques années après et fut remplacée par celle actuelle qui est spacieuse, mais qui n'offre plus rien de remarquable.

D'après le témoignage des personnes âgées de la paroisse et à la suite d'une enquête minutieuse faite par M. l'abbé Colaux, curé d'Anloy, nous sommes parvenus à recueillir des données et des mesures suffisantes pour tenter la restauration du vénérable édifice que nous reproduisons dans nos planches. Nous y joignons la description qu'on va lire et qui présente de véritables garanties (pl. LXI).

Si nous ne faisions qu'une histoire de l'art cécilien, nous pourrions ne pas nous arrêter devant ce modeste édifice ; mais notre ambition est de glorifier notre vierge, et le plus humble monument qui rappelle l'amour d'une population et d'un temps reculé envers elle nous semble aussi intéressant que les plus somptueuses basiliques. Elle regarde, sans doute, d'un œil non moins favorable les pauvres chapelles des bûcherons, au fond des forêts des Ardennes, que les riches constructions d'Albi, sur les collines du Tarn.

L'église d'Anloy n'avait à l'extérieur aucun ornement. Sa façade se composait d'un pignon aigu, très élevé, le long duquel se dressait un porche fort élevé aussi, couvert d'un toit à deux versants. Chose singulière, ce porche était fermé en avant pour garantir des vents du couchant les fidèles qui s'y abritaient avant d'entrer dans l'église ; il avait 4 mètres carrés et s'ouvrait par deux portes latérales. Au milieu était la porte elle-même de l'église dont la menuiserie nous a été conservée. Cette porte, haute de $2^m,30$, est partagée en panneaux par six croix de Saint-André et ferrée de deux cents clous, peut-être, à têtes taillées en facettes, longs de $0^m,10$.

Les murs inclinés en talus avaient près de $2^m,10$ à la base et seulement 1 mètre dans le haut, c'est-à-dire à 5 mètres du sol. Ils étaient percés de chaque côté de la nef de trois petites fenêtres hautes de $1^m,70$. Construits en moellons du pays, ils offraient une solidité capable de braver les siècles et qui seule suffirait à montrer la faute qu'on faisait de les démolir. Les ouvriers encore vivants qui furent employés à cette triste besogne se rappellent les efforts qu'ils durent y apporter ; ils brisaient les pierres plutôt que de rompre le mortier qui les reliait entre elles. La nef avait environ 8 mètres de largeur, 17 mètres de longueur et se continuait par une partie absidale de 6 mètres où se trouvaient le chœur et la sacristie. Le chœur était éclairé par deux fenêtres et tourné vers l'Orient.

L'église n'avait pas de clocher, mais un simple beffroi dressé sur le faîtage à $0^m,30$ du pignon. Élevé à sa base sur un plan carré, recouvert d'ardoises de 4 mètres de haut, percé sur chaque face d'une baie qui laissait sortir le son des cloches, il se transformait ensuite en une flèche qu'interrompaient deux boules de grosseurs inégales. On voit dans les environs des renflements analogues sur une très vieille église du village et sur les flèches de la célèbre abbaye de Saint-Hubert[1]. La pointe se terminait par une croix ornée de fleurs

1. Elle fut réduite en succursale par le Concordat.
Nous devons les documents que nous rapportons à M. l'abbé COLAUX, curé d'Anloy.

1. Située à trois lieues d'Anloy.

de lis. Le bois abonde dans les Ardennes; jadis chaque habitant avait le droit de puiser dans les bois communaux tout ce dont il avait besoin. On en était prodigue, et pour ce beffroi, notamment, les pièces de chêne se composaient de gros madriers. Dans la chambre sonore il y avait deux cloches, privilège assez rare dans le pays où les églises n'en ont généralement qu'une seule; elles pesaient 225 et 150 kilogrammes. La grosse, la plus ancienne, portait des bas-reliefs moulés en médaillons dans lesquels on distinguait des scènes tirées de la vie des saints, telles que la charité de saint Martin, coupant son manteau; la petite cloche était dédiée à saint Donat et offrait le portrait de ce saint.

Lorsqu'on avait franchi le seuil de l'église, on se trouvait sous une tribune profonde de 2 à 3 mètres, soutenue par deux grossières colonnes de chêne et fermée jusqu'en haut par une cloison de planches; c'est par là qu'on avait accès au beffroi. La nef était couverte par une voûte de 10 mètres d'élévation en planches de chêne juxtaposées, badigeonnées et parsemées d'étoiles rouges. Les fenêtres avec montants et cintres en pierre calcaire n'avaient pas de vitraux, mais de petits carreaux sans plomb, et elles étaient défendues à l'intérieur par de gros barreaux de fer verticaux.

L'abside de l'église de forme circulaire, éclairée par une petite fenêtre, était occupée par la sacristie, qu'une cloison de planches s'élevant jusqu'à la voûte séparait du chœur; c'est contre cette cloison qu'était adossé le maître autel. Cet autel paraît avoir été renouvelé au commencement du XVII[e] siècle. Le massif était en maçonnerie, le retable avait quatre colonnes torses et vitinées, disposées sur des plans différents, et portait une frise avec têtes d'anges, corniche à modillons, vases avec flammes, et, comme couronnement, l'image de Dieu le Père tenant un globe à la main; au-dessus du tabernacle de l'autel s'élevait un petit temple à colonnes formant reposoir. M. le curé d'Anloy a eu la bonne fortune de retrouver cet autel dans une chapelle de village à quatre lieues de son église. D'un côté s'élève une statue de sainte Cécile, de l'autre une statue de sainte Marguerite.

On a pu utiliser dans la construction de la nouvelle église deux petits autels qui me paraissent encore plus récents que le précédent et qui sont de style baroque. Une statue de la sainte Vierge, une autre de saint Joseph les dominent, ainsi qu'un ordre du plus mauvais goût, terminé dans le haut par une gloire. Il reste aussi de l'ancien édifice des bancs qu'on a agrandis et restaurés [1].

Le mur méridional de l'église était ombragé par trois chênes qui étendaient au loin leurs branches énormes et touffues et qui s'élevaient en triangle devant les deux principales rues du village ; c'était là le *lit de justice* du mayeur qui, trois ou quatre fois par an, au sortir de l'office, réunissait les bourgeois, faisait les annonces, publiait ses ordonnances. Cette manière de gouvernement rapide, en plein air et devant la virginale patronne d'Anloy, n'était-elle pas meilleure que notre bureaucratie et nos parlements modernes?

BELGIQUE

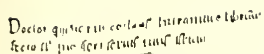
Gand. — Le monastère de Saint-Pierre possédait une dent et d'autres reliques de sainte Cécile, dès le X[e] siècle [2].

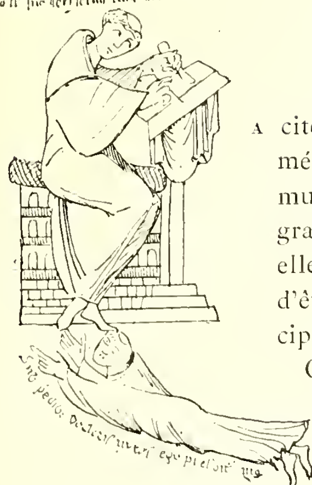
Tournai. — Un inventaire de la cathédrale de 1663 nous apprend qu'à cette époque on conservait des reliques de Cécile dans un œuf d'autruche.

Sainte-Cécile. — Il y a un village de ce nom et un bois qui le porte également, dans lequel la rivière la Semois prend sa source [3].

1. M. le curé d'Anloy a eu la bonté de nous féliciter sur la restauration que nous offrons à nos lecteurs et qui réalise, suivant ses désirs, le plan de l'ancienne église.
2. Pertz, *Scriptores*, XV, p. 628.
3. Bemmel, *La Belgique illustrée*, p. 548.

ALLEMAGNE





Bibl. nat. Latin, 13350.

Cologne.

La cité sainte de l'Allemagne méritait d'avoir dans ses murs une église dédiée à la grande vierge romaine, et elle a droit par ce privilège d'être une des stations principales de notre pèlerinage.

Ce sanctuaire de Sainte-Cécile est considéré comme le plus ancien de Cologne : « Materne. dit Ægidius[1] dans son histoire des évêques de Liège, parvint à Cologne et là, après avoir par la puissance de sa prédication détruit le temple de Mars près du Capitole et les temples de divers faux dieux dans la cité, il éleva plusieurs oratoires à différents saints et deux églises principales, l'une en l'honneur de Notre-Seigneur, qu'on appelle maintenant *Sainte-Cécile*, l'autre à saint Pierre qu'on appelle maintenant Saint-Victor, sanctuaires de la plus haute antiquité. Dans ladite église de Saint-Materne on a découvert tout dernièrement le corps glorieux du bienheureux Paulin martyr, disciple de saint Materne. »

Je ne sache pas que l'église conserve encore aucune partie de cette construction primitive ; le plus ancien monument qui s'y rapporte est une petite cloche qui resta sur la voûte de la tour jusqu'au moment ou on la transféra au musée. La tradition la fait remonter à Cumbert, quinzième évêque de Cologne (613), et prétend qu'elle aurait été trouvée par une truie, dans un marais, auprès des églises Saint-Pierre et Sainte-Cécile. Ce souvenir laisse peut-être une trace dans le nom de la rue *Peterspfuhl* qui veut dire *étang* ou *puits de Saint-Pierre*[1]. La cloche offre en elle-même un cachet incontestable d'antiquité; formée de trois lames de fer battu cousues par des rivets, elle se rapproche des cloches celtiques.

Il existe aussi un pan de muraille, près du portail méridional, rattaché perpendiculairement à l'église dont la construction de brique paraît remonter à cette époque[2].

L'histoire conserve plusieurs documents pour l'époque carlovingienne. L'invention du corps de Cécile à Rome semble avoir alors jeté sur toute la chrétienté un éclat qui brille partout sur ses monuments[3].

D. Guéranger rapporte, d'après Gelenius, que le vocable de sainte Cécile fut attribué à cette église, jadis primatiale, par l'archevêque Willibert en 873, au moment où il transférait la basilique métropolitaine sur l'emplacement qu'elle occupe encore aujourd'hui et qu'en même temps il y fondait un monastère de vierges.

1. Ægidius Leodiensis (première moitié du XIII[e] siècle). Gesta Episc. Leodiensium.
Pertz, XXV, p. 16.

1. *Annales archéologiques*, IV, p. 95.
La Messe, VI, p. 151.
2. Lettre particulière du D[r] Schnütgen.
3. D. Guéranger, p. 478.
Gelenius, *De admiranda magnitudine Coloniæ*, 1645, M. 634. p. 357. Cet auteur dit que cette église était sous le vocable Sainte-Eugénie et Sainte-Cécile.
Gallia christiana, III, p. 773.
Asindensis S. Ceciliæ parthenon sub regula S. Benedicti conditur eo in loco, ubi primitus metropolitica ecclesia sub titulo S. Mariæ et S. Petri erat, a Williberto archiep. qui quidem an. 873, in concilio quod habuit Coloniæ, eam fundationem ratam haberi curavit. Hoc monasterium cognominatur *Vetus* in litteris Brunonis arch.
Quatuor tantum abbatissas sumus assecuti :
1° Beresvintia cui an. 962 S. Bruno arch. plura contulit ad virginum sustentationem;
2° Ida, cujus rogatu Anselmus decanus Namurcensis scripsit historiam episcoporum (1048);
3° Elsa comitissa de Richenstein dicitur abbatissa S. Ceciliæ circa an. 1475 ;
4° Anna Maria baronissa de Sinzigh dicta a Gartzen medio seculo decimo quinquagento virginibus regulariter viventibus præerat.

Le monastère remonte au moins à cette époque, car en 962 une charte le désigne comme surnommé le *vieux* « monasterium *S. Ceciliæ quod cognominatur vetus*[1] ».

Des travaux importants eurent lieu pendant le xe siècle. L'archevêque Wichfrid fit restaurer le monastère avec une excessive libéralité : « monasterium S. Ceciliæ virginis et martyris Christi *nimis honorifice restauratum*[2]. » Il envoya ensuite des légats pour s'enquérir avec le plus grand soin des besoins et des travaux des religieuses qui l'habitaient.

Un an plus tard, en 942, Hidda, mère de l'empereur, tomba malade à Jérusalem ; aussitôt sa pensée traverse les mers pour rejoindre le sanctuaire si vénéré de Cologne et sainte Cécile à laquelle elle confie son salut; elle ordonne qu'on y élève un autel à ses frais, complétant peut-être ainsi la restauration qui venait d'avoir lieu[3].

Un événement remarquable signala encore au xe siècle l'histoire du sanctuaire cécilien. L'archevêque Brunon fut averti en songe d'y transporter les reliques de saint Évergisile[4], disciple de saint Séverin et qu'on dit avoir été martyrisé près de Tongres. Il était juste qu'un des fondateurs de la foi dans ces régions reposât dans une des plus anciennes églises et celle qui passait pour la cathédrale primitive. Brunon transféra la châsse de Trutmonia, où le corps reposait depuis trois cents ans, à Cologne et enfin à Sainte-Cécile. Cette translation se fit avec une pompe solennelle[5], au milieu des hymnes et du concours du peuple

1. Lacomblet, *Documents pour l'histoire du Rhin inférieur*, I, p. 60.
Maassen, *Histoire des paroisses du doyenné de Hersel*, 8, 1885, p. 55, 73, 80.
2. *Id.*, I, p. 52.
Gelenius, p. 357.
3. Chronique de Thietmar composée vers 1012.
Pertz, III, p. 751, 754; VI, p. 624. Altare mihi in ecclesia constituat Ceciliæ.
4. Les Bollandistes prétendent que les Colonais ne conservent que les reliques de saint Ebrégise, évêque de Maëstricht. Petits Boll., XII, p. 575.
A la suppression du couvent de Sainte-Cécile, en 1802, la châsse dépouillée de ses lames d'or et d'argent fut reléguée dans l'église Saint-Pierre, et y resta ignorée jusqu'en 1837.
5. Corpus miro decore reconditum in ecclesia S. Cecilie. Catal. archiep. colon.
Pertz, XXIV, p. 348.

le plus empressé[1]; elle fut l'occasion pour l'église qui donnait l'hospitalité au saint évêque de libéralités magnifiques.

Brunon n'oublia pas dans son testament l'église qu'il avait si bien enrichie pendant sa vie, il légua à l'autel de Sainte-Cécile trois livres d'or, un voile, deux candélabres, des vases, tapis, etc.[2].

Gelenius rapporte des vers qu'on lisait sur la vieille châsse; leur forme léonine ne semble pas être antérieure à l'époque romane.

Un chanoine de Saint-Lambert de Tongres mentionne dans ses cours « Ida venerabilis abbatissa quæ regebat monasterium S. Ceciliæ virginis in Colonia[3] ».

Saint Annon (1075) avait une grande vénération pour le monastère de Sainte-Cécile, et, de son temps, ses vieux murs qui n'avaient pas encore été refaits voyaient les fidèles s'y rendre en foule[4].

La fin du xie siècle fut signalée par les largesses de l'archevêque Herimann III en faveur de Sainte-Cécile et les exemptions de charges pour son couvent; une charte de 1094 où est nommée l'abbesse Hathwig nous en a conservé le souvenir, ainsi que les malédictions contre ceux qui tenteraient d'en violer les prescriptions. Elle désigne l'église sous le double nom d'*oratorium* et de *basilica*[5].

La pénurie qu'elle nous signale pour le monastère semble exclure de cette époque les nouvelles constructions que les architectes romans y apportèrent et les mots *antiquæ structuræ monasterium* que nous lisons dans la vie de saint Annon, écrite en 1105, prouvent qu'elles n'étaient pas encore faites. Nous devons donc reporter au xiie siècle, d'après ces observations, le style de

1. In ecclesia B. Ceciliæ virginis cum hymnis et divinæ laudis celebratione repositum plebs religiosa ita veneratur et colit, ut præsentem crederes beneficiis largioribus cotidiana obsequia mutuari.
Vie de saint Brunon, écrite par Ruotgorus en 966.
Pertz, IV, p. 266.
2. *Id.*, p. 274.
3. Pertz, VII, p. 191. Anselmi Gesta episc. Leod.
4. Vie de saint Annon écrite en 1105.
Pertz, XI, p. 482.
5. Lacomblet, *Documents pour l'histoire du Bas-Rhin*, p. 161.

l'édifice et l'érection de l'église que nous possédons encore en grande partie.

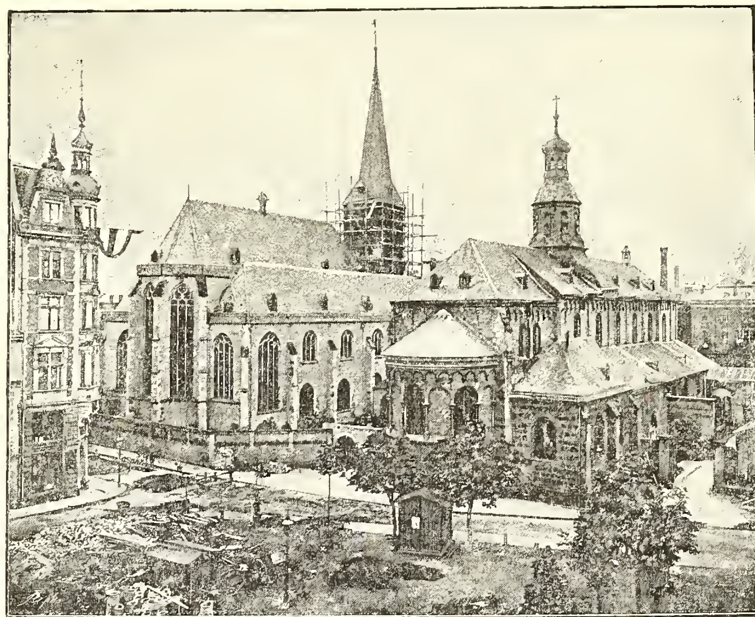
Aujourd'hui, lorsqu'on descend de l'église des Saints-Apôtres vers le centre de la ville, on trouve au bout du nouveau marché la rue Sainte-Cécile qui semble nous guider vers le but de notre pèlerinage et qui débouche sur une place où se trouvent deux églises, l'une de style ogival, Saint-Pierre, l'autre encore presque toute romane qui est Sainte-Cécile. Nous nous trouvons là devant la façade absidale où le XIIe siècle nous a laissé la tribune de droite et la tribune principale; celle de gauche fut démolie pour faire place à la sacristie de la fin du XVe siècle. La grande tribune porte, sur un soubassement élevé, sept arcades plein cintre dont trois sont ouvertes pour servir de fenêtres, et, au-dessus, un courant d'élégants arconcelles qui soutiennent la corniche de l'hémicycle. On pénètre à droite dans une cour souvent fermée par une grille et, après avoir dépassé la sacristie, on s'arrête devant un beau portail ouvert dans le collatéral, et dont le tympan renferme un bas-relief intéressant. On y voit au milieu le buste de sainte Cécile qui étend la main droite en geste de prière et tient de la gauche une palme de métal. Autour de sa tête rayonne un nimbe lobé; elle est coiffée d'une toque d'où sortent en ondulant deux nattes qui retombent sur la poitrine. Elle porte une première tunique, visible seulement aux poignets, une seconde beaucoup plus large, étoffée, garnie de manches très amples et sur laquelle est jetée une écharpe qui semble faire le tour du cou pour retomber sur l'épaule gauche. Son nom a dû être écrit sur le fond, mais je n'y distingue plus qu'un E lunaire.

A droite de Cécile, non plus en buste, mais en pied et dans une échelle moindre, est figuré Valérien, *S. Valerianus*, qui porte la tunique, la chlamyde agrafée sur l'épaule droite, de riches chaussures et une palme. A gauche, saint Tiburce, dans le même costume et à peu près la même attitude, *S. Tiburtius*. Au-dessus de la vierge son ange semble lui parler; autour du tympan on lit cette inscription en l'honneur de la virginité : *Vos qui spectatis hec prœmia virginitatis, expectate pari pariter virtute beari* [1] (pl. LXIV).

A droite en entrant on voit un reste de muraille dont les assises de briques laissent supposer la construction carlovingienne.

L'intérieur de l'église actuelle est encore roman; si nous faisons abstraction des peintures modernes qui recouvrent le chœur, et des voûtes de la nef reconstruites plus tard, on y retrouvera l'ancien style partout. Les nefs sont partagées par des piliers carrés qui déterminent cinq travées de voûtes d'arêtes; ces piliers portent des arcs en plein cintre et des moulures d'imposte composées d'un cavet et d'un quart de rond, éléments d'architecture du XIIe siècle qui ont peut-être été restitués (pl. LXII et LXIII).

Du côté de l'ouest on descend plusieurs degrés et l'on pénètre dans une crypte[2] ouverte sur laquelle



Saint-Pierre et Sainte-Cécile, à Cologne (communiqué par M. le docteur Schnütgen).

1. J'ai ouï dire que ce bas-relief avait été peint, mais les enduits et badigeons empêchent maintenant de retrouver des traces de couleurs.

2. Nous donnons le plan de cette crypte d'après un dessin des Archives, que nous devons à l'obligeance de l'architecte et de M. le Dr SCHNÜTGEN.

Une crypte de ce genre existe à Saint-Pierre de Soest, avant l'entrée. LÜBKE, *Arch. du moyen âge en Westphalie*, pl. V.

on a disposé la tribune où l'on vient de l'hôpital entendre la messe. Cette crypte est aussi du XIIe siècle et nous montre que cette église, comme on en trouve beaucoup d'exemples en Allemagne, avait deux chœurs. Le mur du bout d'une grosseur considérable semble, avec ses escaliers tournants, désigner l'emplacement de la vieille tour. Dans plusieurs églises de Cologne nous pouvons signaler une tour ainsi placée, notamment dans la belle église romane des Saints-Apôtres.

L'histoire consigne un événement important pour l'église au XIIe siècle, la découverte dans ses murs du corps du bienheureux Paulin, disciple de saint Materne. Ce fait, que nous rapporte l'auteur de l'histoire des évêques de Liège, explique peut-être la création d'un nouveau chœur pour honorer ces nouvelles reliques [1] : « In dicta vero ecclesia S. Cecilie novissimis temporibus repertum est corpus gloriosum b. Paulini martyris discipuli S. Materni [2]. »

Nous avons à la Bibliothèque nationale [3] un carton rempli d'anciennes chartes relatives à l'histoire de Sainte-Cécile de Cologne ; la plus ancienne, du 9 avril 1224, remonte au pape Honorius et porte son sceau. Elle confirme ses privilèges. La seconde (1er octobre 1258) est d'Alexandre IV. La troisième (17 octobre 1290) contient des indulgences octroyées à l'église par Nicolas IV. Une charte du XIVe siècle (6 juillet 1349) devait offrir dans le haut l'image de sainte Cécile qui fait malheureusement défaut. Une charte de 1400 octroie des privilèges. Viennent ensuite des chartes de 1460 et 1461. Cette dernière, contenant des indulgences, possède quatre sceaux de cardinaux dont la cire est bien conservée, un jugement de 1480 avec sceau papal. En 1494, octroi d'indulgence ; ce parchemin est le mieux orné, il est enluminé dans le haut, d'un côté, d'une figure de sainte Cécile dans une initiale et, de l'autre, de l'évêque Évergisile ; au milieu est la Véronique et dans les pilastres les armes papales, etc. Sainte Cécile n'a pas encore les attributs de musicienne, elle tient une palme, un livre, elle est coiffée d'une couronne au-dessus de laquelle se déploie cette légende : *Sancta Cecilia virgo et martyr* (pl. LII). Ces miniatures ont peu de mérite artistique ; mais, parmi les dix-huit sceaux qui sont attachés à cette charte, quelques-uns sont d'une finesse et d'une élégance de composition remarquable.

Le dernier instrument de cette collection concerne des indulgences accordées en 1506. On y voit une Madone dans une bordure coloriée en huit sceaux.

Le XIIIe siècle semble pour notre basilique avoir été témoin de beaucoup de ventes et d'acquisitions. En 1282, la trésorière Ismengarde paraît y présider [1]. En 1290 survient une cession de droit, en 1291 [2] une vente, une donation de vin [3].

En 1296, l'archevêque de Cologne s'engage à payer à l'abbesse et au couvent, le jour de la fête de sainte Cécile, cinq marcs de rente [4].

D'importantes constructions eurent lieu au XVe siècle. On démolit l'absidiole du nord pour construire à la place la sacristie, et, les voûtes de la nef menaçant ruine probablement, on les démolit pour les remplacer par les ogives qui recouvrent aujourd'hui l'église. Un petit beffroi dut être dès lors ménagé dans les combles, car nous voyons vers le milieu des voûtes un trou percé pour le passage des cordes, et qui sert encore maintenant.

Le beffroi qu'on voit au-dessus du toit de l'église a dû être refait au siècle dernier d'après la poire assez caractéristique qui le surmonte ; nous avons des plans de Cologne, au commencement du XVIIe siècle, qui nous le montrent différent, avec un toit pyramidal et des retraites successives (pl. LXIII).

Un plan que nous avons gravé et dont le costume des personnages qui servent de vignette indique le commencement du XVIIe siècle, montre une tour octogone au bout des nefs ; faut-il y voir, en acceptant de la part de l'auteur une faute de perspective, faut-il y voir le beffroi, ou n'est-ce pas plutôt la tour qui devait s'élever sur les robustes fondations de l'extrémité occidentale ? Le plan de Mérian en semble la répétition [5]. A la Bi-

1. L'auteur des Petits Bollandistes, V, p. 301, prétend que l'église reçut aussi le titre de Saint-Paulin.
2. ÆGIDIUS, *Gesta episc. Leodiensium*. PERTZ, XXV, p. 16.
3. Latin, p. 9279.

1. LACOMBLET, II, p. 454.
2. *Id.*, p. 544.
3. *Id.*, p. 546.
4. *Id.*
5. Bibliothèque des estampes. Topographie de Cologne.

bliothèque Sainte-Geneviève, dans le recueil de Châtillon [1], une gravure du xvi[e] siècle nous offre une tour massive, octogone, avec retraites successives mais sans indication d'église (pl. LXIII). Un plan de 1632, malgré les proportions considérables qu'on lui prête, n'est peut-être que le beffroi. Dans le plan dédié à l'archevêque de Cologne Ferdinand, la position et la forme du beffroi sont nettement accusées, et la tour ne paraît plus, ce qui semble indiquer qu'elle était déjà démolie. En tout cas ce beffroi planté sur le faîte de l'église formait comme un petit temple aérien avec ogives sur chacune des huit faces, et lanternon couronné par un toit pyramidal.

Le couvent fut supprimé en 1802 et la fameuse châsse de saint Évergisile transportée à Saint-Pierre; en 1846, on eut l'idée d'utiliser cette belle église si riche en souvenirs et d'en faire la chapelle du nouvel hôpital ; aujourd'hui elle se dresse à l'entrée de la demeure des infirmes qui ont la consolation de saluer, en franchissant ce seuil de la douleur, l'antique et virginale amie des pauvres.

L'église Saint-Cunibert possédait quelques reliques de sainte Cécile et une chapelle en 1308 [2].

Environs de Cologne. — *Sieburg*. — L'autel portatif, dit de Saint-Grégoire, que nous avons publié (vol. V, pl. CCCLII), nous offre une image de sainte Cécile, ce qui implicitement nous signale dans le coffre la présence de ses reliques. Nous les notons avec attention parce que Cologne, dès le haut moyen âge, était un grand centre de culte cécilien, qui dut rayonner aux environs et répandre des fragments de reliques avec la vénération de la sainte. Cette image se trouve sur le dessus de l'autel et fait partie de l'ornementation de sa bordure. Les vierges qu'on y voit sont affrontées deux par deux et semblent se montrer leurs palmes avec joie (pl. LXXII).

Pesch, près Münstereifel (cercle de Schleiden). — L'observation que nous avons faite pour les environs d'Albi peut, en effet, se renouveler à Cologne, comme autour des principaux centres de la vénération des saints ; ici Cécile a dans le pays une suite d'églises qui forment comme un cortège d'honneur à la basilique qu'elle conserve encore dans la ville. Ces églises, trop souvent reconstruites ou modernées, forment néanmoins par leur vocable et par la tradition, à défaut de souvenirs plus précis, des monuments précieux qui marquent sur le sol rhénan les traces de notre vierge.

Pesch est de ce nombre ; son église fut reconstruite en 1846 sur le cimetière par un architecte d'Aix ; elle est en style gothique et porte le millésime de sa reconstruction sur le clocher. L'ancienne église était sur un autre emplacement; elle avait, comme celle-ci, le clocher en tête de la nef au-dessus de l'entrée ; l'autel à l'autre extrémité était appliqué sur le mur du fond ; derrière cette abside, un petit bâtiment ayant son entrée séparée servait de sacristie. M. Kerzmann, qui en est curé, m'a communiqué un ancien dessin qui rappelle la vieille église; les trois croisées en plein cintre dont la nef était garnie semblent attester une époque romane (pl. LXV).

Quelques restes de cette vieille église nous ont été conservés; à l'autel une statue de terre cuite (du xvi[e] siècle ?) figure sainte Cécile couronnée, tenant une palme et un orgue; une bannière donnée par les habitants en 1787 porte cette inscription : *Sanctæ Cæciliæ patronæ signum hoc pietatis voverunt incolæ in Pesch*. La sainte tient une palme de la main gauche et touche l'orgue de la droite. Un tableau enfin, de la même date, reproduit cette pose et ce style [1].

Westönnen (cercle de Soest). — L'église de Westönnen ne conserve rien d'ancien; l'image de la patronne est moderne [2].

Nothberg-Eschweiler (cercle d'Aix-la-Chapelle). — L'église Sainte-Cécile appartient au xv[e] siècle et à la catégorie d'églises assez communes dans les régions rhénanes dont les trois nefs sont d'égale hauteur. Ces nefs sont une reconstruction, comme on peut en juger par la tour qui appartient à une époque plus ancienne et qui

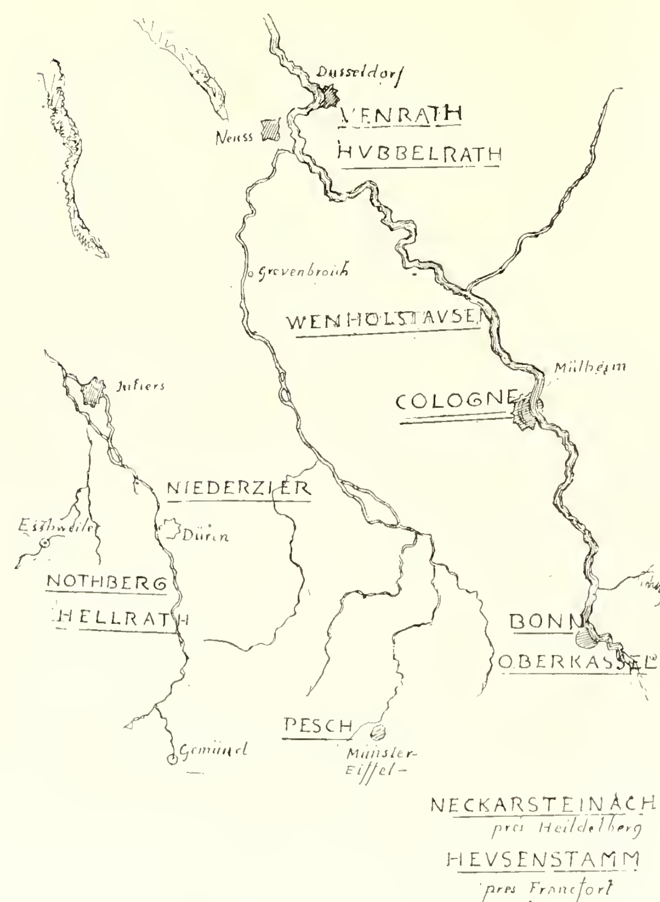
1. Chatillon, Recueil de plans de villes.
2. Gelenius, p. 289.

1. Lettre et dessins de M. Kerzmann, curé, 3 avril 1889. Tibus, *Histoire des églises du diocèse de Münster*.
2. Lettre de M. Mönning, curé.

nous révèle pour tout l'édifice une fondation antérieure[1].

Hellrath, près Eschweiler. — L'église voisine d'Hellrath, bâtie en 1787 et modernée en 1851, n'offre plus aucun intérêt archéologique[2].

Wenholshausen (cercle de Meschede). — Sainte-



Sanctuaires céciliens des environs de Cologne.

Cécile de Wenholshausen remontait à une époque fort éloignée ; on attribuait sa fondation au XI[e] siècle ; ce précieux monument nous échappe aujourd'hui, il a disparu dans la reconstruction de la nouvelle église, il y a quatre ans[3].

Oberkassel (cercle de Sieg). — L'église, toute moderne, ne date que de 1865 ; mais la tour du XIII[e] siècle subsiste ; et, circonstance bien intéressante, elle conserve une cloche de la même époque sur laquelle est l'image de Cécile[1] (pl. LXV).

Niederzier (cercle de Duren). — L'histoire mentionne Niederzier à des dates fort reculées et dès le X[e] siècle ; nous lisons à la date du 11 août 922 sous l'épiscopat d'Hermann I[er] : « Tradidit Everwinus in villa vel marca *Cyrina* mansum I et de communi silva quantum ad integrum debetur mansum. »

Voici une mention pour le XII[e] siècle (Annales Rodenses ad annum 1122) : « Giselbertus abbas II electus. Iste pastor fuit *Cyrenensis parrochie* et decanus illius cleri qui solet Juliaci gratia capitulari confluere », etc.

L'église de Niederzier au XVI[e] siècle est désignée comme ayant « S. Cæcilia Virgo et Martyr patrona principalis et S. Urbanus papa et martyr patronus secundarius ».

Ici encore nous avons à déplorer la disparition de la vieille église, qui a été reconstruite, en 1825, aux frais de la comtesse de Hochsteden. Nous trouvons du moins le nom de cette bienfaitrice sur l'autel avec des inscriptions de 1825. On a eu la bonne pensée de conserver les cloches qui appartenaient à la vieille église et qui portent encore leur date : celle de *Sainte-Catherine* vierge et martyre (1447), celle de Sainte-Anne (1505), celle de la Vierge Marie (1516), celle de *Sainte-Cécile* (1789)[2].

Gladbach. — L'abbaye de Sainte-Vite, à Gladbach, possédait des reliques de saintes Cécile, Lucie, Agnès, etc., qui devaient être de provenance carlovingienne[3].

MAYENCE. — *Seligenstadt*. — Le célèbre monastère dont nous nous occuperons à l'occasion des saints Pierre et Marcellin possédait des reliques de sainte Cécile[4].

1. Lettres du 2 avril et du 12 juin 1889, de M. HERMALLING, curé, qui nous écrit que sa mauvaise vue l'empêche de nous envoyer un dessin.
2. Lettre du curé, 2 avril 1889.
3. Lettre de M. SCHONLAU, curé, 5 avril 1889.

1. Lettre de M. FRANK, curé, 30 mars 1889.
2. Lettre du D[r] A. STEFFENS, 25 mai 1889.
3. P. ROPERTZ, Sources de l'histoire de l'abbaye de Saint-Vite à Gladbach, 1877.
4. WEINCKENS, *Eginhardus illustratus*, p. 59.

Heusenstamm (Neckar-Steinach). — Belle église de style Renaissance, trésor possédant des vases précieux [1].

Trèves. — A *Saint-Euchaire* on vénérait en 1148 les reliques de sainte Cécile, à *Saint-Maxime* en 922, à *Saint-Paulin* en 1088, dans le maître autel en 1147, à Sainte-Marie-ad-Martyres en 1209 [2].

Himmerode (près Wittlich) possédait aussi des reliques en 1170 [3].

Saffig. — L'église, dédiée à saint Valentin et sainte Cécile, dépendait de Sainte-Cécile de Cologne. Son premier curé est de 1625.

Neubourg. — Des reliques en 1164 [4].

Fulda (Hesse-Cassel). — (751) L'abbaye placée sous la juridiction directe de Rome. — (838) Reliques romaines, celles notamment de sainte Cécile, importées à Fulda; elles sont placées derrière l'autel dans une châsse de pierre. — Raban Maur compose des inscriptions métriques en leur honneur. — Diverses églises en sont gratifiées.

Fulda, dont le nom se rattache d'une façon si glorieuse aux origines chrétiennes de l'Allemagne, prit une grande renommée sous les princes carlovingiens et, comme toutes les églises fondées ou protégées par eux, se signala dans son attachement au souverain pontife. Les saints liturgiques ont toujours servi d'expression à ces sentiments ultramontains et leurs reliques en ont souvent été la récompense. Ce monastère du temps du pape Zacharie (751) avait été déclaré intimement uni et soumis au Saint-Siège, exemption que Pépin le Bref reconnut solennellement [5]. Ces faveurs pontificales et royales lui valurent aussi, du temps de Raban Maur, de riches trésors de reliques envoyés par Rome. Rudolphe, disciple et historien de ce grand homme, nous dit qu'un certain clerc italien, nommé Félix, lui apporta de Rome, le 15 avril 838, des restes des saints Cornélius et Callixte, de Cécile, Eugénie, Digna, etc. [1]. Il ajoute que Théodorus vint de Rome avec les reliques de sainte Cécile et de ses compagnons, Urbain, Maxime et des ossements de Tiburce et Valérien.

Raban semble avoir conçu une grande joie de ces envois; il la manifesta par son empressement à les recevoir honorablement et les frais qu'il fit pour conserver ces précieux souvenirs. Il voulut les placer dans l'église de Saint-Boniface, dans l'abside où reposait naguère le saint confesseur et de laquelle on l'avait retiré pour le transférer sans doute, selon l'usage allemand, dans une nouvelle abside. Au lieu d'ensevelir les reliques dans un caveau, comme on le faisait encore au ixe siècle, il construisit une sorte de tour de pierre (turrem lapideam), fit ériger dessus une arche aussi en pierre à laquelle il confia le pieux dépôt, exposé ainsi aux regards des fidèles. Si ce n'était la position derrière l'autel (post altare) de cet édicule et non sur l'autel, je croirais qu'il s'agit d'un ciborium avec un sacrarium [2] ; en tout cas, il avait à peu près la forme de ces meubles liturgiques. L'arche était abritée sous un toit de bois que soutenaient quatre colonnes et où brillaient des ornements d'or et d'argent ; de forme oblongue et rectangulaire comme un sarcophage, elle portait l'image de Cécile et des autres saints habilement sculptée et encadrée dans une riche orfèvrerie d'or, d'argent et de pierreries. Raban avait aussi composé ces vers qui étaient gravés autour :

NOMINE QUOS NOTO LOCUS HIC ET IMAGINE SIGNAS,
PRÆCLAROS CHRISTI ECCE DEI FAMULOS.
QUI CORDE IMPAVIDO RUBUERUNT SANGUINE SACRO,
PRO CHRISTO JAM ANIMAS EXPOSUERE SUAS.

Sur les frises du soubassement il avait gravé aussi des élégies, quatre vers d'un côté et quatre de l'autre [3].

Les poésies de Raban Maur nous apprennent que les reliques ne furent pas exclusivement attribuées à l'église Saint-Boniface; d'autres sanc-

1. Lettre du P. Bruder, 14 janvier 1893.
2. Pertz, *Script.*, XV, p. 1270, 1272, 1283.
3. Lorenzi, *Contributions à l'histoire des paroisses du diocèse de Trèves*, I, p. 121.
Renseignements de l'abbé Schrod.
4. Pertz, XV, p. 1072.
5. Moroni, *Dictionnaire*, XXVIII, p. 6.

1. Migne, CVII, p. 55.
2. *La Messe*, vol. II, p. 23 et 130.
3. Voy. vol. II, p. 23.

tuaires en avaient été pourvus et gratifiés en même temps des tituli de sa composition. Dans une église on lisait une de ces inscriptions ainsi terminée :

LUCIA, CECILIA ATQUE AGNES ET MARTYR AGATHA
ADSINT HIC TECUM NOSQUE JUVENT PRECIBUS.

Dans le monastère de Clingemünster :

VIRGO DEI GENITRIX HANC ARAM TU IPSA DICATO,
HIC TECUM MANEAT VIRGINEUSQUE CHORUS
AGNES, CECILIA, JULIANA ET MARTHYR AGATHA
EUPHEMIA, EUTROPIA ATQUE PUDENTIANA
RUFINA, PRISCA, EMERITAQUE ET LIOBA BEATA,
HIC ASTENT VOTIS BRIGIDA ET EUGENIA.

Sur un autel on lisait encore :

HIC GENITRIX CHRISTI VENERATUR SANCTA MARIA,
VIRGINIBUS SACRIS ASSOCIATA MANET.
HIC AGNES MARTYR, JULIANA MARTYR ET IPSA
CECILIA ET LIOBA, MARTYR AGATHA SIMUL.

Dans l'église de Saint-Saturnin, sur l'autel de gauche se déroulait une légende de six vers dont voici les derniers :

CECILIA VIRGO HIC, AGNES ET MARTYR AGATA
LUCIA CUM LIOBA ET JULIANA MANENT.

On voit que, si les saints du pays n'étaient pas oubliés, la grande place était, dans la vénération de l'abbé, pour les saints que la liturgie propose au culte du monde entier.

Rasdorff (près Hünfeld, Cassel). — Église de Saint-Jean-Baptiste. — (838) Raban Maur y dépose des reliques de Cécile et de ses compagnons. — Reliquaire. — (977) Confirmation des biens par Othon II. — (1190) *Id.* par Clément III. — (1274) L'église tombe de vétusté, elle est restaurée. — Buste de la sainte. — (1727) Témoignage de Schannat.

Après Fulda, il semble que l'église de Rasdorff ait eu la plus large part dans la répartition des reliques romaines. Elle s'élève à environ dix lieues de Fulda vers le nord-est. Primitivement dédiée à saint Jean-Baptiste, elle prit probablement aussi le nom de Sainte-Cécile lorsque ses reliques y furent transférées avec celles des saints Tiburce et Valérien; Raban, auteur de la translation des reliques, la restaura, fit construire derrière l'autel un sarcophage de pierre où l'on mit les reliques de sainte Cécile et de ses compagnons dans des loculi. Au-dessus il érigea une tombe de bois ornée d'or et d'argent, avec cette inscription métrique tracée en lettres d'or :

POSTQUAM REX REGUM CHRISTUS SUPER ÆTHERA CELSA
VICTOR CONSCENDIT, ARBITER OMNIPOTENS,
SERVORUM TURBAM HIC LIQUIT PLEBEMQUE FIDELEM,
QUI VERBO ET FACTIS PLURIMA LUCRA DARENT
INTER QUOS ISTI QUORUM HIC MEMBRA QUIESCUNT,
VIRTUTUM TITULIS EXIMII FUERANT.
HI POMPAM MUNDI SPERNENTES, RITE TENEBANT
MARTYRII PALMAM VIRGINEUMQUE DECUS.
GERMANI ECCE DUO HIC PAUSANT QUAS VIRGO BEATA
LUCRATA EST CHRISTO DOGMATE CÆCILIA.
VALERIANUS ADEST UNUS, TIBURTIUS ALTER,
NOMINE PRÆCLARUS, CLARIOR ET MERITIS
HAS TRES PERSONAS ROMANA EX URBE (ou *arce*) MEANTES,
SUSCEPIT HRABAN, CHRISTE, TUUS FAMULUS,
PATRONOSQUE SIBI EXOPTANS FIERI ARTE MAGISTRA
ORNAVIT TUMULUM, CONDIDIT ET TITULUM[1].

Quelles étaient ces reliques de sainte Cécile? Il est difficile de le dire; cependant, d'après le témoignage de Schannat[2] (1727), on doit croire que c'était une partie de la tête, parce que ces ossements étaient enfermés dans un buste dont elles occupaient le sommet.

Quant aux reliques de saints Tiburce et Valérien, elles ne devaient pas être plus considérables que celles de leur compagne, puisque leurs corps sont signalés à Rome, à Bologne, à Lucques, à Saint-Paulin, à Châlons au monastère de Saint-Urbain[3].

On continue à suivre à travers les siècles l'histoire du bourg de Rasdorff illustré par cette sainte patronne. Un décret de l'empereur Othon II (977) lui assure certains biens; il nous montre Wernher, abbé de Fulda, et les religieux du monastère (religiosi clerici de monasterio S. Joh. Baptistæ et S. Ceciliæ virg. et martyris quod Radesdorf vocatur) sollicitant du prince qu'il couvre de sa protection des propriétés qui lui avaient été octroyées le jour de la consécration et notamment un domaine donné par une vénérable dame nommée Willa et

1. Migne, CXII, p. 1677.
Bollandistes, 14 ap. 220.
Lettre de M. Komps, juillet 1887.
2. Schannat, *Diœcesis et hierarchia Fuldensis* (1727), p. 211. Monumentum caput S. Cæciliæ repræsentans ex argento, deaurato fabrefactum, cujus vertici insertæ conspiciuntur reliquiæ.
3. Bollandistes, 14 ap. 220.

ses fils Wicfrid et Starefrid[1]. L'empereur accueillit la demande; il y ajouta en faveur d'Egbert, son chancelier, qui était alors prévôt de l'église, des exemptions de charges pour lui et ses successeurs.

Nous voyons plus tard, en 1190, Clément III confirmer à perpétuité les biens de l'église « S. Johannis Baptistæ et Sanctæ Cæciliæ in Radesdorf ».

Avec le temps la belle église carlovingienne menaça ruine et enfin, en 1274, nous lisons dans les archives : *Ecclesia collegialis in Rastorf vetustate collapsa est.* Il fallut des dépenses considérables pour la relever de ce triste état, auxquelles les abbés de Fulda subvinrent généreusement, en même temps qu'ils réformaient les mœurs du monastère. Ces travaux ne durent être cependant qu'une restauration, car Schannat écrivait, au commencement du XVIII[e] siècle, qu'on y reconnaissait encore la basilique de Raban Maur et ses antiques colonnes; il y voyait aussi le buste de sainte Cécile dont nous avons parlé.

Elle avait jadis comme collégiale douze chanoines, mais aujourd'hui elle a perdu toute son ancienne splendeur, voire même ses archives, qui ont été transportées à Marbourg, à l'époque de la sécularisation.

Mon ami, M. le D[r] Schnütgen, avait entrepris en notre faveur le pèlerinage de Rasdorff; mais, arrivé à Hünfeld (Cassel), il en a été détourné d'abord par la distance qui est de trois lieues et qu'on est obligé de franchir à pied, ensuite par l'assurance qu'on lui a donnée qu'il ne restait plus rien d'un intérêt capital relativement à sainte Cécile. M. l'abbé Herzig, qui est depuis quarante ans curé de cette paroisse, en donnant ce témoignage mérite complète créance[2].

WORMS. — Probabilité de l'origine carlovingienne de Sainte-Cécile. — (1253) Elle est considérée comme antique. — Discussion au sujet du patronage. — (1275) Érection d'un pont de pierre mettant la ville en plus facile communication avec l'église du faubourg. — (XIV[e] siècle) Sainte-Cécile sert de paroisse. — (1488) Frédéric III recherche le tombeau du héros Sigfrid sans le trouver. — Le quartier enveloppé de remparts. — (1572) Gravure de Georges Braun. — (1575) Gravure de Sébastien Münster. — Description de l'église et de l'abbaye Sainte-Marie (Münster). — (1632) Destruction de l'église par les Suédois. — (1689) Incendie ordonné par les Français.

Entre Spire et Mayence, sur la rive gauche du Rhin, s'élève la petite ville de Worms, qui a laissé un grand nom dans l'histoire d'Allemagne et qui possédait une église dédiée à sainte Cécile[1]. « L'an 829, écrit Sébastien Münster[2], l'empereur Loys le Débonnaire partit de Vuormes au caresme avec sa femme et grande compagnie pour aller en Alsace combattre ses fils qui lui estoyent rebelles et fut prins par eux. L'an 837 ou 839, Loys le Débonnaire fut réconcilié à ses trois fils, à sçavoir Lothaire, Charles et Loys ausquels il distribua la terre et puis fonda à Vuormes un monastère de vierges qu'on appelle *Nonnen-Münster*, c'est-à-dire monastère de Nonnains. » Notre sanctuaire cécilien appartenait à ce monastère, il en était tout rapproché; ne peut-on croire qu'il eut aussi une origine carlovingienne et qu'il fut fondé au commencement du IX[e] siècle, au moment où la découverte du corps de Cécile et la diffusion de ses reliques répandirent son culte dans les régions les plus lointaines (pl. LXVII)?

Nous avons consulté sur son histoire M. Worner, le savant le plus versé dans la connaissance des monuments de la Hesse; il nous a donné les notices suivantes qui ne pourront manquer d'offrir de l'intérêt.

Les premiers documents que nous trouvons dans les archives remontent au XIII[e] siècle, mais l'un d'eux nous apprend que la paroisse de Sainte-Cécile relevait depuis l'antiquité (*ex antiquo*) de l'abbesse de Nonnenmünster, et par conséquent que nous pouvons en reporter l'origine à une époque infiniment antérieure. Cette charte de 1253 est si importante que nous en citerons ce passage :

1. Lettre particulière de M. KOMPS, 1887.
SCHANNAT, p. 244.
JEAN DRONKE, *Codex diplom. Fuldensis*, 1850, p. 355.
2. Lettre de M. SCHNTÜGEN, 18 septembre 1888.
HOFFMANN, architecte du roi, a composé une monographie artistique de Rasdorff. Le ministre des cultes doit décider si ce travail sera publié dans un bulletin ou autrement (lettre du D[r] FALK, 3 mai 1889).

1. La première indication de cet édifice qui n'existe plus nous a été fournie par M. FALK, curé de Klein-Winternheim.
2. SÉBASTIEN MÜNSTER et FRANÇOYS BELLE-FOREST, *Cosmographie universelle*, I, p. 1184.

« Act. A. D. MCCLIII indict. XI, XIV nonas decembris (2 décembre)[1]. R. Dei gratia Wormaciensis episcopus... Sane cum conventus sanctimonialium in Nonnenmünster suburbii Wormatie, ubi quandoque canonice fuerant seculares — ad cysterciensem ordinem de consensu nostro nostrique capituli incorporatus existit — nos volentes eisdem dominabus cura pastorali quantum possumus subvenire, donationem quam Agnes abbatissa loci (Nonnenmünster) eiusdem fecit in subsidium sororum et fratrum Deo ibidem famulantium, *de parrochia S. Cecilie* in suburbio memorato, *cuius presentato*[2] *ex antiquo* ad ipsam abbatissam dinoscitur pertinere, gratam et ratam habemus et eam capituli nostri accedente consensu confirmamus, ita tamen ut capitulo Wormaciensi annova de eadem ecclesia S. Cecilie debita integre persolvatur. »

Quelques mois auparavant (oct. 1253) un litige s'était élevé justement au sujet de ce patronage, litige qui avait été soumis à deux prêtres de Worms, maître Conrad, écolâtre de la grande église, et Daniel, chanoine de Saint-André. Le prévôt de la cathédrale revendiquait le patronage contre Engelscal, le proviseur du monastère qui le défendait comme un privilège de l'abbesse. Le jugement, selon ce texte lui-même, fut entièrement favorable à l'abbesse et resserra les antiques liens qui l'attachaient à sainte Cécile : « Magister Cunradus scolasticus[3] maioris ecclesiæ, Daniel canonicus S. Andreæ, Wormasienses. Noverint universi, quod cum questio verteretur inter W. prepositum[4] Wormasiensem ex una parte et dominum Engelscalcum, provisorem[5] conventus in Nonnenmünster[6] ex altera, super *ecclesia S. Cecilie* in suburbio Wormat., cujus jus patronatus ad abbatissam et dictum conventum dinoscitur pertinere, dicti prepositus et Engelscalcus super iure suo in dicta ecclesia de consensu abbatisse et conventus memorati in nos tanquam in arbitros compromiserunt. Nos igitur cognitis juribus partis utriusque, habito prudentem virorum consilio, prefatam *ecclesiam S. Cecilie* prefato domino Engelscalco sentenciando arbitraliter adiudicamus. »

Nous avons vu que Sainte-Cécile s'élevait dans le faubourg méridional de Worms, mais elle en était séparée par une petite rivière qui baigne les remparts de ce côté et leur servait de fossé. Deux ponts étaient jetés sur ce cours d'eau, notamment devant la porte de Spire; on était, au XIII[e] siècle, obligé de les traverser et par conséquent de faire un assez long détour; pour rendre plus faciles les communications entre la ville et le monastère Nonnenmünster et Sainte-Cécile, on construisit un troisième pont en pierre en cet endroit; c'est ce qu'un document de 1275 nous apprend : « Ad aliud latus dicti fontis Strekefus viam sive stratam alteram protendemus *versus Sanctam-Ceciliam* ultra rivum et ibi tercium pontem lapideum construemus nostris expensis tradeuntibus valem atque fortem[1]. »

L'église Sainte-Cécile, que nous avons vue mentionnée comme paroisse, continue cet office au XIV[e] siècle; un certain Jean, curé de Sainte-Cécile, figure, comme témoin, dans un acte de 1314 : « Johannes plebanus ecclesie S. Cecilie extra muros[2] » et dans un autre de 1380 : le curé « *Pharre zu S. Cecilien* » paraît comme recevant une rente[3].

Le moyen âge aimait retrouver les tombeaux des grands hommes historiques ou légendaires qui avaient passionné les poètes et dont on rappelait en vers les exploits de génération en génération; c'est ainsi qu'à Worms, sur la foi de je ne sais quelle tradition, on croyait que Sigfrid, le héros du beau poème le *Niebelungenlied*[4], avait été enseveli dans l'église de Sainte-Cécile ou celle de Saint-Meinrad. Le pacifique empereur d'Allemagne Frédéric III, pour satisfaire la curiosité publique, fit faire, en 1488, des fouilles à Sainte-

1. Baur, *Hessische Urkurden*, I, p. 124.
Boos, *Urkundenbuch der Stadt Worms*, I, p. 160 et 161.
2. Droit de présentation, Du Cange.
3 Dignité ecclésiastique qui confère à son titulaire la conduite des prêtres.
4. Le prévôt, dans les cathédrales, était chargé de l'administration de certains biens ecclésiastiques.
5. Trésorier du monastère.
6. Oder Marienmünster; Worner, p. 276. Kunstdenkmäler in Grossherzogtum Hessen. Provinz. Rheinhessen. Kreis Worms.

1. Boos, p. 237.
2. Baur, V, p. 203.
3. Baur, p. 465.
4. Wormser Chronik von Friedrich Zorn in Bibl. des litterarischen Vereins, Stuttgart, XLIII, 1857.
Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, II, p. 322.

Cécile, qui ne procurèrent aucune découverte et dont une chronique nous a néanmoins conservé le souvenir.

Je n'ai pu trouver d'images spéciales du xv[e] siècle qui nous donnassent idée de l'aspect et de la situation de Sainte-Cécile de Worms. Une gravure de Georges Braun, de 1572[1], offre une vue d'ensemble de Worms, prise du côté de l'est. On y distingue bien la vieille ville avec son enceinte flanquée de tours, son auguste cathédrale et ses nombreux sanctuaires qui hérissent la ville de clochers et de flèches. Les deux extrémités sont occupées par les faubourgs du Nord et du Sud, que le xvi[e] siècle avait dernièrement enveloppés de murailles avec embrasures pour les bombardes. Au sud, après la porte du Rhin, on traversait un quartier assez habité où les toits des maisons apparaissaient au milieu du feuillage des jardins, et à l'angle sud-est de la ville on trouvait une tour circulaire, appelée Nideck, munie de meurtrières, qui paraît avoir un caractère défensif. Près de là s'élevait le Nonnenmünster ou Marienmünster, car ce couvent était dédié à la sainte Vierge, et un peu plus loin notre église de Sainte-Cécile. Le Münster se composait de deux parties : la nef surmontée d'une flèche crucifère et le chœur moins élevé, tourné vers l'Orient, terminé par un polygone avec une fenêtre sur chacune de ses faces. Un peu à gauche, la perspective laisse voir l'église cécilienne orientée de même et sa nef surmontée d'une flèche octogone, mais qui semble plus massive que la précédente.

La vue de Sébastien Münster (1550) nous montre à peu près les mêmes objets, avec cette différence, toutefois, que les flèches ne sont pas indiquées[2] (pl. LXVII).

L'église de Sainte-Cécile n'existe plus; je ne puis rien affirmer de précis sur la date de sa destruction; mais il est probable qu'elle fut consommée en 1632, époque où le colonel suédois Hauboldt fit démolir tous les faubourgs de la ville pour la rendre imprenable[3].

1. Georgius Braun, *Civitates orbis terrarum*, in-f°, 1572 (V. Estampes nat.).

2. Voy. pour les plans Worner, *Monuments artistiques du grand-duché de Hesse* (N. M. 658), 1887, p. 295.
Ce savant me cite les plans de Merian, celui de Bertius.

3. Bædeker, *Le Rhin de Bâle à Düsseldorf*, p. 32.
J'ai vu cependant mentionné le Münster après cette date.

La ville, qui comptait au moyen âge près de 40 000 habitants, est réduite aujourd'hui à 8500. Si notre église avait surmonté les premiers ravages, elle aurait certainement succombé dans l'affreux incendie qu'ordonnèrent, en 1689, Melac et le jeune duc de Créqui, pendant lequel la cathédrale fut presque seule respectée.

Le culte de sainte Cécile ne fut pas limité à l'enceinte de Worms et se répandit dans tout le diocèse, comme nous l'apprend un catalogue de ses églises, écrit en 1496, par Jacob Stoll, curé d'Alnnheim, sur l'ordre de l'évêque Jean Dahlberg. Nous savons par ce document qu'il existait des églises céciliennes à *Weckersteinach*, à *Richardshausen*[1].

Hildesheim (Hanovre). — (815-834) Le premier évêque d'Hildesheim bâtit la grande église. — (821) Le pape Pascal envoie des reliques de sainte Cécile à Louis le Pieux, fondateur de l'évêché, qui les donne à la basilique. — (847-874) L'évêque Altfrid l'achève et la consacre en y déposant les reliques. — Reliques au xi[e] siècle dans un autel portatif. — Buste d'argent de sainte Cécile.

L'origine du culte de sainte Cécile à Hildesheim se confond avec celle de la ville elle-même, qui est de fondation carlovingienne et remonte à Louis le Pieux (814-835). Son premier évêque fut Gunther, lequel éleva, en l'honneur de cette vierge, une belle église avec deux tours gigantesques (cum duabus altissimis turribus). Nous n'avons plus aujourd'hui, en Allemagne, qu'un petit nombre de monuments si anciens, d'après lesquels nous puissions reconstituer cette église par la pensée. Cependant les édifices romans ne durent pas différer notablement de ceux-ci comme plans ou disposition générale. Saint-Godard[2], à

La série de ses abbesses continue dans le xviii[e] siècle (Schannat, *Hist. episc. Wormat.*, I, p. 179).

1. Lunig, *Specilegium ecclesiasticum Germaniæ*, VIII, 1331.
Voy. aussi Schannat.

2. Forster, *Architecture*, III, p. 12.
Hildesheim (815). — Guntarius enim, primus eius episcopus episcopalem ecclesiam in qua principalis fratrum clerus Deo serviret cum duabus *altissimis turribus* remotius a dicto sacello in meridiano eius latere construxit et principaliter in honore sancte Cecile virginis dedicavit. Sed hanc ecclesiam fratrum celebritas et canonicalis religio non incoluere nisi presidentibus tribus episcopis

Hildesheim, nous offre encore un exemple d'une église avec deux tours flanquant la façade principale (pl. LXVII).

L'empereur Louis le Pieux donna à la nouvelle église les reliques de sainte Cécile que le pape Pascal lui avait envoyées, et il fit ajouter son nom au vocable.

Il semble que les travaux aient duré fort longtemps, puisque, commencés en 815, ils ne furent terminés que par Altfrid, le quatrième évêque (847-872), qui en fit la consécration en l'honneur de Marie, des saints Côme et Damien, des saints Tiburce et Valérien et de sainte Cécile[1]. La fondation en l'honneur de Cécile semble coïncider avec la découverte de ses reliques à Rome; il est probable que ce monastère en fut doté alors comme tant d'autres, peut-être même que ces reliques furent l'occasion de l'érection du sanctuaire.

Nous constatons la présence des reliques encore au XI[e] siècle dans un autel portatif que nous avons reproduit, et dont M. Wallis nous a copié l'image de sainte Cécile gravée sur un de ses côtés. Cet autel, qui est déposé aujourd'hui à Londres au musée de Kensington, a appartenu, au XII[e] siècle, à un évêque d'Hildesheim. On y voit l'image de saint Godehard, qui occupait ce siège au XI[e] siècle[2].

La cathédrale Sainte-Cécile n'existe plus; mais celle du XVII[e] siècle conservait encore son culte comme une pieuse tradition. M. le D[r] Gustav Schmidt[3], auteur de savantes recherches sur Halberstadt, nous mande qu'en 1667, la cathédrale possédait encore un autel qui lui était dédié. Je ne fais pas de doute qu'il ne renfermât de ses reliques.

Un buste de la sainte s'élève à côté du maître autel de la cathédrale actuelle (reliquiarium usque ad pectus[4]).

Guntario et Reinberno qui per 20 annos illi ecclesie prefuerunt, etc. (*Annaliste saxon*, 815. PERTZ, VI, p. 571).

Le principal monastère de Sainte-Marie d'Hildesheim fut dédié par l'évêque Altfrid : Sub titulo Cosme et Damiani, Tiburtii et Valeriani martyr. et Cecile virginis (*Annaliste saxon*, PERTZ, VI, p. 581).

1. Lettre de M. FALK qui me dit que l'évêque Altfrid bâtit une nouvelle cathédrale. *Id.*, PERTZ, VI, p. 581 et VII, p. 25.
Bollandistes, VII, septembre.

2. *La Messe*, V, p. 30.

3. Lettre particulière, 1888.

4. Renseignement donné par l'abbé DELVIGNE.
Lettre du D[r] FALK.
KRATZ, *Le Dôme d'Hildesheim*, tab. X.

M. Hartmann, l'archiprêtre du Dôme, et M. Falk ont bien voulu m'en envoyer une photographie. Ce buste est en argent repoussé et d'une grande simplicité; les cheveux semblent avoir seuls été réservés pour la ciselure. La figure est pleine, le front haut, découvert, les yeux trop rapprochés, la chevelure largement ondulée retombe en mèches symétriques sur les épaules; les épaules sont ornées d'une étoffe rayée et se terminent en un ovale qui pose sur un socle octogone. Ce socle est enrichi, sur chaque pan, de trois rosaces séparées par des cabochons. La couronne est dorée, d'un excellent style; mais elle a reçu de si importantes restaurations qu'on la croirait moderne. Au cou de la sainte est suspendu un médaillon qui porte l'authentique suivante en caractères gothiques :

« *Hec reliquie continentur in ista imagine : De sancta Cecilia, de S. Fabiano et S. Sebastiano, de sancto Johanne et Paulo, de SS. Primo et Feliciano, de S. Alexandro filio Felicitatis, de S. Hermeto, de S. Vincentio, de S. Brutio, episcopo, de S. Praxede v. et Walburg virg.* » (pl. LXVI).

On a attribué ce reliquaire au XIII[e] siècle; je crois difficile de remonter aussi haut pour la fabrication, qui me paraît mieux s'appliquer au XIV[e] siècle. Le buste de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle[1], offre de grandes analogies avec celui-ci pour le style des cheveux, la base ovale posant de même sur un socle octogone, les gemmes, les dessins légèrement indiqués de la tunique, etc. Cette manière de buste était appréciée en Allemagne aux XIV[e] et XV[e] siècles[2].

On peut voir dans le trésor de Conques un buste reliquaire de sainte Liberate, tout à fait semblable pour la forme, les ondes des cheveux, etc., et que M. Darcel n'hésite pas à attribuer au XIV[e] siècle[3].

Le Dôme d'Hildesheim était dédié, comme nous l'avons dit, non seulement à sainte Cécile, mais à ses deux compagnons Valérien et Tiburce; ce vocable est la meilleure authentique que nous

1. KESSEL, *Geschichtliche Mittheilungen über die Heiligthümer der Stiftskirche zu Aachen*, 1874, p. 56.
B. DE MONTAULT, *Bulletin mon.*, 1877.
Les miniatures de la légende de sainte Ursule (commencement du XV[e] siècle) montrent aussi une coiffure du même genre, mais plus récente.

2. Voy. un buste d'évêque, provenant de Cologne. *Annales arch.*, XIX, p. 26.

3. *Annales arch.*, XXI, p. 184.

puissions avoir de l'identité de ces reliques avec celles de la vierge romaine.

Sur les livres du xi[e] siècle, la fête de sainte Cécile est portée au 22 novembre[1].

Harsum, église dédiée à sainte Cécile[2].

Münster (Westphalie). — *Corwey*. — Nous avons mentionné pour Hildesheim les reliques que possédait un autel portatif d'un de ses évêques au xii[e] siècle. L'autel nous offre comme authentique de ce précieux dépôt une image de Cécile, *Cecilie v.*[3], tenant d'une main une torche allumée et de l'autre un vase d'huile. Cette torche était sans doute faite d'étoupes imbibées dans l'huile et maintenue dans un godet en haut de la hampe. Nous trouvons une figure accompagnée de cet ustensile, qui intervient ici comme souvenir des vierges sages de l'Évangile, dans une miniature du monastère de Corwey, et nous croyons devoir rapprocher ces deux images de sainte Cécile comme preuve d'un type adopté par les artistes du nord de l'Allemagne au xii[e] siècle. Il y a non seulement similitude dans la torche, dans la manière de la porter, dans le récipient d'huile tenu de la main gauche, mais encore dans l'attitude du buste de la sainte au milieu des médaillons. Nous avons fait prendre une copie dans les archives de Münster de cette curieuse miniature qui décorait un livre de la confraternité de Corwey en 1156[4] et qui semble prouver que le culte de cette sainte y était en vigueur. Lorsqu'on se rappelle que ce monastère avait été fondé par Louis le Débonnaire, et qu'on sait les liens étroits qui unissaient toutes les fondations carlovingiennes à l'Église romaine, on peut croire que ce culte remontait au ix[e] siècle et qu'il y fut excité par une des reliques de Cécile, si largement distribuées à cette époque dans toute la chrétienté (pl. XVIII).

1. P. Beissel.
2. Lettres de M[gr] Düker, 27 mai 1892.
3. Dessin de M. Georges Wallis. The South Kensington Museum, Examples of the Works of Art, 1873.
La Messe, IV, p. 30.
4. Ueber das confraternitatsbuch etwa von 1156 Wigand's *Archiv für Gesch. u. Alterthumskunde* 3. III, 1 ff.
Lettre de M. Keller, garde des archives d'État à Münster, avril 1888.

Neede (1219). *Rietmolen* (1212).— Églises céciliennes mentionnées par M. Tibus[1].

Halberstadt (Saxe). — (827) L'évêque Hildegrin. — Construction du Dôme. — (965) Sa ruine. — (968) Reliques de sainte Cécile. — (974) Autel dédié aux vierges de la Messe. — (992) Autel de Sainte-Cécile et de Saint-Clément. — (xi[e] et xii[e] siècles) Destruction du Dôme où disparaissent ces monuments. — Culte de Cécile au xiv[e] siècle.

Nous devons nous arrêter à Halberstadt pour vénérer les traces de sainte Cécile. Cette ville, qui garde encore l'empreinte du moyen âge sur ses maisons, nous révèle dans son histoire de précieux monuments pour nos recherches. Charlemagne avait fondé un évêché à Schgonstadt et construit là une église en l'honneur de saint Étienne; mais il le transféra en 809 à Halberstadt où il nomma Hildegrin, le pieux évêque de Châlons. Ses vertus, son voyage à Rome, son séjour au Mont-Cassin le recommandaient au choix de l'empereur, pour cette œuvre de missionnaire, qu'il continua avec succès jusqu'à sa mort (827). Il eut certainement connaissance de la découverte des reliques de sainte Cécile, et peut-être eut-il quelque part dans la distribution qui fut faite à cette époque. Il est certain du moins qu'au siècle suivant on possédait une relique insigne « digitum Ceciliæ[2] » mentionnée par les chroniques en 968.

Le Dôme primitif s'était écroulé en 965; l'évêque Hildeward le rebâtit et le consacra solennellement en 991, en présence de l'empereur Othon, qui

1. Histoire du diocèse de Münster.
2. M. l'abbé Jahr me dit qu'il n'y est plus.
Pertz, XXIII, p. 83.
Revue de l'art chrétien, 1889, p. 46.
Halberstadt, 974. — Hilwardus dans le monastère de Saint-Etienne : In septentrione dedicavit altare in honore B. Cecilie, Agate, Agnetis, Lucie, etc. In quo continentur reliquie SS. Cecilie, Anastasie, Magne et Marite (Pertz, XXIII, p. 86).
Ad ianuam monasterialis claustri versus austrum Erpo Fardunensis episcopus consecravit altare in honore S. Clementis pape et S. Cecilie in quo posuit reliquias Clementis (*Id.*, p. 87).
L'annaliste saxon fait sans doute mention d'un autel consacré, en 992, à saint Clément et à sainte Cécile, mais il ne parle pas des reliques de la dernière; l'autel fut donc principalement en l'honneur de saint Clément. Cet autel a disparu dans les reconstructions de la cathédrale. Je suis en possession du catalogue complet des autels des xv[e] et xvi[e] siècles, parmi lesquels ne figure pas le nom de saint Clément. (Lettre du D[r] Schmidt.)

déposa, comme offrande royale, son sceptre d'or sur l'autel[1]. Sainte Cécile ne fut pas oubliée; déjà en 974, avant la fin des travaux, Hildeward avait dédié un autel aux vierges liturgiques, Cécile, Agathe, Agnès, Lucie et y avait déposé des reliques de sainte Cécile, Anastasie, Magna et Marita. A l'époque de la consécration, on voulut rendre un nouvel hommage à Cécile et l'on dédia au midi du cloître un nouvel autel « in honore S. Clementis, pape, et S. Cecilie in quo posuit reliquias Clementis ». Un autre texte ajoute que dans ce nouvel autel il y avait aussi des reliques de saint Georges, de saint Marc et de saint Marcellin.

La cathédrale Saint-Étienne subit bientôt des désastres terribles[2]: en 1060, elle fut détruite avec la plus grande partie de la ville par un incendie. L'évêque Burkhard II la releva en 1071, en présence d'Henri IV, qui se montra plus tard hostile à la ville et qui la dévasta par le feu. L'église eut beaucoup à souffrir et fut restaurée en 1137; mais en 1179 Halberstadt et sa vieille cathédrale furent réduites en cendres par Henri le Lion. L'évêque Théodoric commença alors la construction du Dôme actuel qui, continué avec zèle par ses successeurs, agrandi par l'évêque Conrad, fut achevé en 1220. Dans le cours du siècle, le Dôme subit plusieurs dommages, entre autres un incendie; on lit dans un mandement de l'évêque de Metz, en 1258, qu'il demandait du secours pour sa restauration. Ces catastrophes durent anéantir les monuments que nous venons de rappeler. Il est certain qu'aujourd'hui ils ont disparu. M. l'abbé Jahr, gardien du trésor du Dôme, m'a assuré qu'il n'en avait plus la moindre parcelle, et M. Schmidt, dans ses savantes recherches sur les archives d'Halberstadt, n'a pas même retrouvé la mention de l'autel des Saints-Clément-et-Cécile.

On doit dire que, si ces monuments ont péri de bonne heure, le souvenir de notre chère sainte est resté vivant dans le cœur des habitants; nous en voyons une preuve dans le soin que prennent les évêques à préparer les fêtes du 22 novembre[3], pendant le XIVe siècle.

1. Forster, Dôme d'Halberstadt. *Architecture*, IV, p. 96.
2. Voy. à notre monographie de saint Étienne.
3. Voy. les dates de 1304, 1310, 1311.
Schmidt, Cartulaire d'Halberstadt, 1879, (8° M. 81).

Divers. — *Wittemberg* (Saxe). — Quelques années avant que Wittemberg retentît des blasphèmes de Luther (1517), on avait fait une pieuse nomenclature des reliques de la cathédrale, livre composé par Lucas Cranack en 1509 et que nous possédons encore; on a eu dernièrement à Munich l'excellente idée de le reproduire en fac-similé[1]. Nous y voyons qu'on y conservait dix-neuf parcelles de reliques de sainte Cécile dans une monstrance du XIVe ou XVe siècle dont on donne le dessin (pl. LXVI).

Alsleben (province de Saxe). — Nous donnons, d'après une gravure du XVIIe siècle[2] et un dessin de M. Becker[3], l'image d'un sanctuaire cécilien qui s'élève au bord de la Saale à Alsleben. Aujourd'hui l'église ancienne est démolie, à l'exception du clocher. La nouvelle, construite en 1863, porte encore le nom de Sainte-Cécile et sert au culte protestant. L'Hôtel de Ville s'élevait tout près de ses murs (pl. LXVII).

Breslau (Silésie). — *Romolkwitz* (Schmellwitz). — Chapelle castrale[4].

Rantzow (Holstein) avait des reliques en 1283[5].

Güstrow (Mecklembourg-Schwerin). — (1226) Sainte-Cécile, fondée par Borvin II, prend ce vocable à la suite d'une victoire remportée sur les païens. — (1293) On continue les travaux pendant tout le XIIIe siècle. — (1335) Achèvement. — (1394) Les chapelles sont ajoutées aux collatéraux. — (XVe siècle) Renouvellement de la voûte du chœur. — Confessionnal. — (1490) Retable ouvrant sur l'autel, image sculptée de sainte Cécile, image peinte sur les volets. — Ancienne statue d'argent avec des ex-voto. —(1552) Exil des chanoines qui ne veulent pas apostasier. — Profanation de l'église transformée en magasin. — (1565-68) Restauration. — Chaire à prêcher, fonts baptismaux. — (1586) Ulrich IV. — Monuments funéraires élevés dans le chœur. — (XVIIe siècle) Plan. — (1706) Plan perspectif de Thomas. — (1726) Histoire de l'église écrite à l'occasion de son jubilé. — (1865-68) Dernière restauration.

Pour suivre les traces de notre chère sainte et ses conquêtes dans le nord de l'Europe, il nous

1. Wittemberger heiligthumsbuck illustriet von Lucas Cranach de welt. (Munchen bei Georg. Birth., 1884).
2. Topographie aux Estampes nationales, VC., 247.
3. Lettre d'octobre 1888.
4. Schematismus du diocèse.
5. Pertz, XV, p. 1107.

faut remonter dans le Mecklembourg-Schwerin jusqu'à Güstrow. Là, non loin des rivages de la Baltique, nous trouvons une région toute différente des plaines prussiennes : ce ne sont plus les landes et les bruyères, mais de beaux pâturages et un pays fertile [1]. On croit que le nom de Güstrow, dérivé du slave *Gutz-trawei* [2], rappelait les verdoyantes prairies qu'arrose la Nebel. L'église de Sainte-Cécile semble dormir sur un lit de verdure au bord d'eaux paisibles que parcourent les cygnes au milieu des nénuphars et des joncs; elle dessine au loin, à travers les brumes, sa vieille tour et les formes aiguës de ses murailles de briques. Sainte-Cécile, associée à l'histoire de Güstrow, a presque assisté à sa conversion chrétienne [3].

En 1128, Othon [4], évêque de Bamberg, avait envoyé de Poméranie des missionnaires à Güstrow pour instruire et baptiser les Obotrites et les Wendes ; mais le résultat de ces prédications ne devait être définitif qu'un siècle après, sous le règne de Henri Borwin II. Ce jeune prince peut être en quelque sorte considéré comme le fondateur de la ville, et fut le premier duc qui en fit sa résidence (1220); il lui donna le droit de ville teutonique, y bâtit un château, constitua un évêché et surtout y éleva l'église que nous venons admirer (3 juin 1226).

On sait les luttes que soutinrent alors pour la foi les princes chrétiens du Nord [5], les exploits des chevaliers de l'épée sous leur deuxième grand maître Volquin, les conquêtes du roi Waldemar de Danemark, la conquête de l'île de Rugen (1210). On connaît moins les hauts faits de Borwin, qui remporta, le 22 novembre 1226, une victoire signalée sur les Wendes païens, et décida leur conversion au christianisme [6].

Plein de reconnaissance, il n'hésita pas à attribuer ce triomphe de la foi à sainte Cécile dont ce jour était la fête, et, pour la lui témoigner, il résolut de mettre sous son patronage l'église de Güstrow qu'il avait fondée cinq mois au paravant. Il ajouta donc dans le vocable ce nom victorieux à ceux de Marie immaculée et de saint Jean. Je ne mets pas en doute qu'il n'ait obtenu à cette occasion des reliques de la vierge romaine; on a trouvé en effet divers ossements sous l'autel. L'église fut fondée au moment de sa mort, le 3 juin 1226.

Partout où pénètre le christianisme, l'invocation de sainte Cécile se répète chaque jour avec le canon de la messe ; ce souvenir aurait sans doute suffi pour inspirer la piété de Borwin; mais l'idée dut lui venir surtout d'Hildesheim où Cécile possédait alors une splendide demeure et où son parent Frédéric de Schwerin, plus tard évêque de Schwerin, était alors prévôt [1]. Aussi le voyons-nous en constituant le chapitre de chanoines chercher à imiter celui qui existait dans cette ville « secundum ordinem ecclesiæ Hildesiensis ». Ne pouvant achever lui-même la construction qu'il avait commencée, il donna à l'œuvre une somme de 40 000 florins qui permit de l'élever jusqu'au sommet [2]. Thomas parle de son tombeau placé dans l'église en 1228.

Nous possédons encore des parties romanes qui doivent remonter à la première période, par exemple la porte de bronze dont la fonte rappelle la manière des fonts d'Hildesheim, et qui est ornée d'une tête de Christ au milieu de pampres. Des juges compétents regardent comme antique l'anneau attaché à la poignée [3]; on croit qu'une garniture de fer qui a passé au musée de Schwerin faisait partie de cette porte. A cette époque appartient aussi la grande cuve baptismale en granit, décorée d'arcades romanes [4].

1. Malte-Brun, t. III, liv. XIV, p. 590.
2. Beehr, *Rerum mecleburgicarum*, lib. VIII, p. 184 et 1760.
3. On pourra, pour l'histoire de la conversion chrétienne de ce pays, consulter Thomas, *Analecta Gustroviensia*, 1706, ouvrage protestant, mais intéressant.
4. Bruzen de la Martinière, *Dictionnaire de géographie et d'histoire*.
5. Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, VII, p. 243.
6. Manuscrit anonyme cité par Beehr.

1. M. Wilhelmi et M. Hofstede de Groot ont bien voulu nous communiquer des extraits d'une revue allemande qui a illustré cet édifice : *Jahrbücher des Vereins für mecklenburgische Geschichte und Alterthumskunde*.
On peut consulter dans le même recueil les notices suivantes :
VII, p. 97, Lisch, der Dom zu Gustrow.
X, p. 18, Die Stiftung der Slads Gustrow.
XV, p. 313, Die Altar der Domkirche zu Gustrow.
XXXV, p. 23, Restauration der Domkirche Gustrow.
XXXV, p. 165 à 200, Lisch, der Domkirche zu Gustrow. (Communiqué par M. Delvigne.)
Chronicon Hildesheimense in Pertz, IX, p. 851.
2. Beehr, *Rer. mecleb.*
3. *Jahrbücher*, XXVII, p. 236.
4. La majeure partie des renseignements qu'on va lire sont dus à M. Wilhelmi, prédicateur du Dôme, qui nous a fourni avec la plus insigne obligeance des renseignements intéressants que nous avons mis à profit dans ce

Selon l'usage, on commença la construction par le chœur et le transept où l'on constate encore des traces du style roman, plus attardé dans ce pays qu'au centre de l'Europe. La porte d'entrée du transept est en plein cintre, au lieu que les trois fenêtres qui la surmontent sont ogivales. A l'origine le chœur n'avait pas d'abside circulaire et se terminait carrément.

Une chronique nous apprend, par ce passage de 1293, qu'on travaillait dans l'église pendant tout le XIIIe siècle[1] : « ut ecclesia in suis adhuc ædificiis incompleta citius consumetur ». En 1335, la nef centrale, les deux nefs collatérales beaucoup plus basses et la tour étaient achevées. Les hautes murailles de briques, étayées de contreforts, percées de longues fenêtres ogivales, ont un caractère austère et bien en harmonie avec celui de la tour. Ces murailles n'ont d'autres ornements que des ceintures d'arconcelles qui suivent le pourtour de l'église sous le toit, traversent les pignons et se répètent sur la tour.

Les pignons sont un peu plus riches et diffèrent l'un de l'autre; on y voit des croix pratiquées en creux dans la construction ; celle du côté méridional est majestueuse, elle semble ouvrir les bras au-dessus des croisées qu'elle abrite comme la sainte Vierge et saint Jean dans les anciens crucifiements.

A l'intérieur, les voûtes ogivales qui correspondent aux plus anciennes constructions sont peu élancées et dans le style de transition (pl. LXVIII-LXIX).

L'incendie allumé par la foudre en 1503, et qui dévora l'église paroissiale et tant d'autres édifices, épargna la cathédrale[2]; celui de 1512, qui détruisit un quart de la ville, semble l'avoir aussi respectée.

Mais la vieille église devait assister à de grands et tristes événements. La chrétienté, déchirée par les novateurs, vit le Mecklembourg s'éloigner de ses anciennes croyances. Jean Albert Ier (1552) forma une commission de « visiteurs », comme on les appelait, qui avaient mission de luthérianiser le pays; ils pénétraient dans les églises, dans les couvents, se faisaient remettre les titres et l'argent, puis expulsaient les prêtres qui ne s'inclinaient pas devant la Réforme. A Güstrow ils s'adressèrent ainsi aux chanoines, leur ordonnant d'adopter le nouvel ordre ecclésiastique, mais ils essuyèrent un refus courageux. Ces vieux prêtres préférèrent l'exil à l'apostasie et durent s'éloigner non seulement de l'église, mais même de la ville et du territoire.

Beehr et Thomas avouent qu'après leur départ le temple dont on prétendait éloigner les objets profanes fut abandonné aux usages les plus indignes : on en fit un magasin, on y entassa des charrettes et des voitures[1] ; bientôt, faute de réparations, on vit la pluie pénétrer les voûtes et l'édifice tomber dans un état de délabrement qui annonçait une ruine totale et prochaine[2]. On eut honte enfin de ce scandale et l'on songea à une restauration, qui s'accomplit de 1565 à 1568. De ce temps datent les fonts baptismaux, la chaire ornée de bas-reliefs que soutiennent quatre figures formant chapiteau.

Le sanctuaire s'enrichit en 1586, grâce au duc Ulrich IV, des beaux mausolés de marbre qui sont appliqués à la muraille septentrionale[3]. On écrivit aussi sur une table de marbre la généalogie des ducs de Mecklembourg.

Un plan du XVIIe siècle, que j'ai copié à la bibliothèque des estampes, nous montre l'état de l'église à cette époque; il est probable que la flèche que l'on voit figurer à la croisée des nefs venait d'être renouvelée ; par derrière s'étend un vaste enclos qui devait être le cimetière. Un autre plan perspectif que je crois un peu postérieur, attaché à l'ouvrage de Thomas (1606), est pris à un autre point de vue; il présente la cathédrale toute voisine des remparts dont l'eau du fossé est alimentée par la Nebel au nord. La cathédrale dans

texte et dans nos planches. Il nous a communiqué aussi depuis une intéressante brochure du Dr Koch qui contient la monographie de l'église : « Zur Bau-Geschichte des Doms zu Güstrow, mit 2 tafeln und 10 tertabbildungen » (Tirage à part du *Jahrbücher des Vereins f. Mekl. Gesch.*, LVI, p. 63-76). On y trouve les plans et détails très bien rendus.

1. On peut se rendre compte des richesses de l'église par ce fait qu'en 1323 un village entier lui fut donné.

2. Beehr, *Rerum meclcb.*

1. Ecclesia... reponendis nempe et asservandis in illa carpentis ac rhedis destinata paulatim ruinam cœpit minari (Beehr, p. 757).

2. Thomas, p. 140 :

... Templum vacuefactum, multosque per annos neglectum non profanis usibus cederet, sed imbribus tempestatibusque exesum vitium faceret et pene totum corrueret.

3. Ces monuments ont été publiés par Scheffers : Die deutsche Renaissance. LIX Abtheilung, p. 215, 216.

ces deux plans est désignée sous le titre de *die Thumb Kirch* et l'autre église, sous celui de *die Pfare kirch*, la Paroisse.

Une dernière restauration (1865-68), précisément deux siècles après la précédente, vient d'avoir lieu par les soins de l'architecte Koch[1].

La demeure de sainte Cécile est encore entre les mains de nos frères séparés, qui l'entretiennent avec soin et respectent chaque jour davantage les choses de l'origine. Ils conservent de sainte Cécile son effigie et celle de saint Jean, évêque, sur le sceau primatial, et ils montrent avec fierté les images qu'ils ont encore. Espérons que Cécile leur en saura gré et les ramènera à la foi antique, la seule vraie et la seule digne d'eux.

En 1394, les chapelles latérales qui flanquent l'église étaient achevées; elles sont beaucoup plus belles et se terminent chacune par un pignon. Ces pignons, percés chacun de trois fenêtres qui surmontent une fenêtre plus large à rez de chaussée, sont séparés par des contreforts, destinés à contre-bouter les voûtes d'arêtes intérieures.

Au xve siècle la voûte orientale du chœur fut renouvelée en respectant, croyons-nous, les anciens cintres et l'on éleva l'abside à trois pans éclairée par autant de fenêtres.

Pendant qu'on embellissait le chœur, on y éleva le beau retable ouvrant qu'on y voit encore au-dessus de l'autel et qui nous intéresse d'autant plus qu'il contient deux images de Cécile. Au centre est sculpté en assez haut-relief un crucifiement, avec le Sauveur entre les deux larrons. Deux compartiments qui accompagnent ce motif du milieu renferment trois saints debout, demi-nature et abrités par de petits dais avec clochetons; c'est là qu'on voit sainte Cécile (Sancta Secili), entre saint Jean-Baptiste et saint Pierre[2]; elle est couronnée, noblement drapée, elle tient un lis de la main gauche, et, de la droite, un livre ouvert sur lequel on a inscrit en minuscules gothiques de la forme du xve siècle cette légende qu'on traduit ainsi : « *O sainte Vierge, sainte Cécile, priez Notre-Seigneur Dieu pour nous, pauvres pécheurs, de nous être miséricordieux par sa grâce et de nous donner la vie éternelle après cette vie éphémère.* »

1. Lettre de M. Wilhelmi, octobre 1888.
2. Les figures de sainte Cécile dans les retables allemands ne sont pas rares. Nous pouvons aussi en citer une à *Heusentamm* (Hesse). *Kunstdenkmaler*, p. 80.

Cette suite de tabernacles renferme seize saints, y compris les deux volets qui sont ornés de même et qui en possèdent chacun cinq. Au-dessous de cette ordonnance on compte autant d'arcatures assez basses sous lesquelles sont des saints de moindre stature. Il est à remarquer que, parmi les saints de cet autel, se trouvait saint Brandan, que l'iconographie rencontre rarement[1].

Les volets, lorsqu'ils sont fermés, présentent comme décoration non plus des reliefs, mais des peintures; nous y voyons quatre saints figurés en grandeur naturelle, la sainte Vierge, saint Jean l'Évangéliste, sainte Catherine et sainte Cécile. Cette sainte patronne tient un livre ouvert dans sa main gauche, elle porte une couronne sur le front, un lis dans sa main droite, comme sceptre de sa royauté virginale. Nous devons observer devant ces images que les instruments de musique ne forment pas encore ici ses attributs à la fin du xve siècle.

Les artistes du xve siècle avaient sans doute sous les yeux une grande statue d'argent de sainte Cécile qui tenait une monstrance dorée dans la main droite et, dans la gauche, une verge dorée que l'ancien inventaire désigne par les mots *virga deaurata*. A cette verge pendaient des ex-voto, des yeux d'argent, un cœur, un pied, une jambe, souvenirs des bienfaits de la vierge pour son peuple[2].

A Güstrow, les instruments de musique ne paraissent dans ses mains que sur les notes de l'orgue qui est moderne.

Nous devons mentionner parmi les travaux du xve siècle un confessionnal enrichi de superbes sculptures en bois et gothique.

Cette cathédrale de Güstrow coûterait maintenant à bâtir, d'après nos tarifs français, 1 500 francs le mètre superficiel, soit 2 400 000 francs, prix qui ne comprend pas le mobilier et les décorations intérieures[3].

1. *Jahrbücher*, XX, p. 35 et 172.
2. M. Schnütgen a obtenu pour nous d'intéressants renseignements à la bibliothèque du Lycée, où l'on conserve une histoire manuscrite de Sainte-Cécile de Güstrow. Cette histoire fut rédigée en 1726 pour le jubilé de l'anniversaire de sa fondation.
3. Évaluation de M. Leriche.

BAVIÈRE

Munich. — Il existe, dans la Riche-Chapelle de Munich, un autel portatif de la fin du xiie siècle[1], qui nous conserve une image de sainte Cécile, de cette époque. Elle occupe dans le bas, à gauche de la table sacrée, une arcade trilobée, sur l'archivolte de laquelle on lit : Cecilie ; elle accompagne Agathe, Marguerite et Julienne, vierges qui assistent la Madone au centre. Elle est en cheveux, vêtue d'une tunique et d'un manteau; elle n'a aucune caractéristique, et lève les bras en signe de prière (pl. LXXII). Dans le haut de l'autel, on lit cette inscription : « *Omnes isti sancti qui sunt hic inscripti illorum sanctuarium est hic* », qui nous rappelle que des reliques de sainte Cécile étaient comprises dans le coffre sacré.

Sur un reliquaire de l'église Saint-Michel, qui contient des reliques de saint Côme et saint Damien, une figure du xive siècle est, croit-on, celle de sainte Cécile; elle est habillée d'une tunique, d'un surplis, coiffée en cheveux; elle porte un livre de la main droite et une palme de la gauche. Elle paraît être en pendant de sainte Anastasie[2] (pl. LXVI).

S. Quirin de Tegernsee vénérait des reliques de sainte Cécile[3] et notamment de ses cheveux[4].

Ratisbonne. — A Saint-Emmeran, des reliques étaient déjà vénérées en 980; en 1052, Cécile avait un autel et des reliques, encore mentionnées en 1211[5].

Prefflingen. — Des reliques de sainte Cécile sont mentionnées en 1279[6].

1. *La Messe*, V, p. 12.
Gravure envoyée par le Dr Schmidt.
2. Photographies envoyées par M. Sébastien Mall.
3. Pertz, XV, p. 976 et 1076.
4. *Id.*, p. 1067.
5. *Id.*, p. 1093 et 1096.
Lettre du Dr Dausch.
6. Pertz, XV, p. 1077.

Spire. — *Schauernheim.* — Sainte Cécile est patronne d'une église filiale[1].

Wurzbourg. — *Eichenbühl* (Miltenberg). — Paroisse dédiée à sainte Cécile[2].

Augsbourg. — *Wallerstein*, près Nordlingen. — Le prince de Wallerstein possède dans sa collection de manuscrits, une des plus intéressantes d'Allemagne, un martyrologe enluminé du xiie siècle, qui renferme plusieurs miniatures concernant nos saints. Ce recueil nous offre, sur ses 272 folios de parchemin, de nombreuses peintures, et notamment (fos 251-252) celles de la légende de sainte Cécile. Ces peintures sont accompagnées de passages des actes qui sont transcrits avec quelques changements, dont nous signalons en note les principaux. Le vénérable conservateur de cette bibliothèque, M. le baron de Loffelholz de Kolberg, avec une obligeance insigne, nous en a envoyé les copies, qu'on trouvera sur nos planches (pl. XXIX, LXX-LXXI) :

1° Au f° 251 a, le peintre a figuré Cécile en prière et assistée de son ange[3]. Il explique son sujet, comme les suivants, par des légendes : « *Beata Cecilia orans. Hujus vocem audiens Cecilia virgo clarissima absconditum semper evangelium Christi gerebat in pectore suo et non diebus neque noctibus a coloquiis divinis in oratione cessabat.* »

2° Au-dessous, on voit le colloque de Cécile avec Valérien, son époux : « *Hec Valerianum juvenem quemdam habebat sponsum. Qui juvenis in amore virginis perurgens animum diem constituit nuptiarum.* »

3° F° 251 b. Valérien, sur le conseil de Cécile, va trouver l'évêque Urbain : « *Tunc Valerianus perrexit ad antistitem, in signum quod acceperat.*

1. Renseignements de M. G. Klein, curé de Moerzheim.
Lettre du Dr Dausch.
2. Schematismus de 1892.
3. Bosio. *Passio S. Ceciliæ*, p. 3.

invenit senem Urbanum qui jam bis confessor factus intra sepulcra martyrum latitabat[1]. »

4° Au-dessous, retour de Valérien : « *Veniens igitur Valerianus indutus candidis vestimentis Ceciliam intra cubiculum invenit orantem, et stantem juxta eam Angelum Domini.* »

5° F° 252 A. L'ange, à ce moment, sort tout à fait des nuages ; il étend ses ailes, et, placé entre les époux, il leur met sur la tête, non des couronnes de fleurs, mais des couronnes princières : « *Duas coronas in manibus ferentem*[2] *coruscantibus rosis et liliis albescentibus; quicque unam dedit Cecilie, alteram Valeriano.* » Ce sujet, ainsi représenté si souvent en Italie, est un des plus anciens que notre iconographie puisse nous offrir sous ces traits.

6° Au-dessous, le supplice de Tiburce et de Valérien : « *Venientibus*[3] *ergo sanctis Tiburcio et Valeriano offerebant tura ministri templi. Recusant sancti. Recusantes templum genua feriuntur gladio. Despiciunt corpus temporale moriturum*(?). *Suscipiunt pro eo gloriam sempiternam.* »

7° F° 252 B. Voici enfin le supplice de Cécile. Suivant les idées que le moyen âge se faisait des antiques caldaria, il interprétait les actes par l'image d'une chaudière, où il nous montre la martyre plongée jusqu'à la poitrine, représentation aussi peu convenable que peu archéologique. Almachius, contrairement à la légende, assiste à ce supplice : « *Tunc Almachius vehementer iratus jussit Ceciliam ad domum suam reduci et ibidem flammis balnearibus concremari*[4]. »

8° Cécile est frappée par le glaive : « *Quod cum vidisset Almachius jussitque*[1] *eam ibidem in ipsis balneis decollari. Conspiculator tercio ictu percussit et caput ei amputare non potuit.* »

9° F° 253. Une neuvième miniature nous fait assister à l'ensevelissement de la virginale héroïne. Les disciples de saint Urbain placent la pierre funéraire sur son tombeau : « *Discipuli sancti Urbani sepeliunt beatam Ceciliam. Tunc sanctus Urbanus corpus ejus auferens cum diaconibus nocte sepelivit eam, inter collegas suos episcopos ubi omnes sancti confessores et martyres decollati.*

Je n'ai pas besoin d'ajouter, après cette rapide description, combien cette suite d'images, par son ancienneté et sa rareté, présente d'intérêt pour l'iconographie cécilienne. En effet, le manuscrit porte tous les caractères du XIIe siècle; l'épigraphie, le style et l'incorrection du dessin, les teintes plates et peu variées nous reportent avec évidence à cette époque. Certains traits des costumes confirment ce classement. L'auteur a mis sur la tête d'Almachius une calotte comme en portaient les Juifs au XIIe siècle[2], peut-être par une idée de mépris. La mitre et la crosse d'Urbain peuvent convenir au XIIe siècle. La coiffure de Cécile, le voile avec serre-tête, lui appartient aussi[3], ainsi que les couronnes à trois pointes des époux.

Ce manuscrit, déposé dans une bibliothèque allemande, doit avoir la même origine que celui d'Amiens, qui lui est singulièrement conforme, et qui fut fait pour D. Sanche VII, roi de Navarre, en 1197.

1. Bosio, *Act.*, p. 5 : Secundum ea signa quæ acceperat invenit S. Urbanum episcopum.
2. *Id.*, p. 6 : Coronas habentem in manibus coruscantes rosis et liliis albescentes.
3. *Id.*, p. 20 : Offeruntur thura et recusant; recusantes ponunt genua feriuntur gladio, projiciunt corpus mortale et gaudium suscipiunt sempiternum.
4. *Id.*, p. 25 : Et in sua ibi domo flammis balnearibus concremari.

1. *Id.*, p. 26 : Hoc cum audisset Almachius misit qui eam in ipso balneo decollaret; quam cum spiculator tertio ictu percussisset caput eius amputare non potuit.
2. Voy. Bibliothèque nationale : S. Gregorii moralia in Job, fonds latin, 15677, f° 6. *La Messe*, VIII, p. 138.
3. Voy. Viollet-le-Duc, *Costumes*.

WURTEMBERG

Monastère de Saint-Blaise. — L'abbaye bénédictine de Saint-Blaise devait avoir un culte fervent pour notre sainte, puisque nous lui voyons broder son image au XIIIe siècle sur la même chape où se trouvaient la figure de son patron et celles des plus grands saints. Cette chape, qui existe encore dans le monastère de Saint-Paul en Carinthie, a été exposée en 1887 à Vienne [1], où M. Ritter a bien voulu calquer pour notre collection les compartiments qui nous intéressaient (pl. LXXII).

Au milieu se tient sainte Agnès, la grande vierge romaine [1], d'un côté sainte Vérène, vierge du diocèse de Constance du IVe siècle [2], et de l'autre sainte Cécile dont le nom est inscrit d'une façon peu correcte. Agnès et Cécile tiennent des lis, sceptre de leur virginité triomphante. La première est vêtue d'une dalmatique chrysoclave, la seconde d'une chasuble. Ces dessins sont du XIIe ou XIIIe siècle ; mais, d'après leur style, ils me semblent appartenir à la plus ancienne de ces deux dates.

GRAND-DUCHÉ DE BADE

Le père Meier [2], parmi les nombreux vocables qu'il nous a révélés, nous signale dans le diocèse de Freiburg de nombreuses églises de Sainte-Cécile qui prouvent la ferveur du pays envers notre sainte, *Œstingen* près Saint-Léon, *Dauchingen* près Rottweil, *Michlausen* près Wæibstadt, *Rickenbach*, église filiale près Wiesenthal ; cette dernière remonte à 1086.

CONSTANCE. — En 1126, Uldaric, évêque de Constance, fait la dédicace de l'église de Saint-Gall-et-Saint-Antoine, près Marthalen, et il dépose dans l'autel des reliques de sainte Cécile; plus tard, en 1130, dans l'église de Sainte-Marguerite, près Rüdlingen.

L'évêque Othon, consacrant en 1167 l'église de Saints-Félix-et-Regula, y place aussi de ces précieuses reliques [3].

1. Illustrirter Katalog der Ausstellung Kirchlicher Kunstgegenstände vom frühen Mittelalter bis zur Gegenwart.
2. Par l'entremise des frères SIGISMOND et ATHANASE d'Einsiedeln.

1. Il ne peut être question de la b. Agnès de Munich, religieuse clarisse du XIVe siècle.
2. Petits Bollandistes, X, p. 376.
Voy. *La Messe*, VIII, p. 8.
3. PERTZ, XV, p. 1284, Notæ dedicationum rhenaugienses.

EMPIRE D'AUTRICHE

Vienne. — Dans l'église de Saint-Étienne, nef septentrionale, on voit une statue de sainte Cécile du xv[e] siècle, entre la seconde et la troisième fenêtre, à l'ouest. Elle tient un très petit orgue. Cette image est une de celles qu'on peut lui attribuer le plus sûrement à cette époque. Celles de Berlin et de Karlstein pourraient être prises pour des anges [1] (pl. LXXIII).

Saint-Polten. — *Sainte-Cécile*, près Saint-Polten, en Basse-Autriche, et non loin de Vienne, possède une église dédiée à sainte Cécile, qui est malheureusement en ruine [2]. Elle date du xv[e] siècle. Divisée en quatre travées de voûtes d'arêtes, arc-boutée par des contreforts, elle est précédée d'une tour avec ogives dans le bas, à l'entrée, et baies dans le haut pour les cloches. Elle se termine par un chœur octogone et par une sacristie ouverte du côté de l'épître.

Aujourd'hui la charpente et les toits ont été détruits par l'incendie et l'église est abandonnée (pl. LXXIII).

Divers. — On m'avait signalé à Prague une image de sainte Cécile, provenant de la galerie de M. Helrich; mais elle a été vendue à l'étranger et je n'ai pu savoir ce qu'elle était devenue [3].

La seule que j'ai pu recueillir en Bohême est une vieille peinture de Thomas de Mutina à Karlstein [4]. Placée sous une arcade gothique, cette figure tient de la main gauche un petit orgue qu'elle touche de la main droite; elle est nimbée et habillée d'une riche tunique. M. Grueber paraît douter que ce soit notre sainte, et malgré l'absence d'ailes il l'appelle un *ange* (pl. LXXIII).

1. Lettre de M. Alfred Schnerich, 23 février 1889.
2. Communications de la Société de l'Antiquité, vol. XVII, p. 95, par M. Sacken.
Dessin communiqué par Alfred Schnerich.
3. Renseignement donné par M. Barbitius.
4. J'en dois la reproduction à MM. le baron Helfert et Alfred Schnerich.
Elle a été publiée par Grueber, *Arts du moyen âge en Bohême*, 1871, Vienne, p. 113-114.

S. Cäcilie in Bodendorf (Styrie). — L'église Sainte-Cécile de Bodendorf est filiale de Saint-Georges de Murau qui remonte au xii[e] siècle; on y lit ces deux inscriptions qui en font foi :

Anno Domini MCLXXXVIII tempore Clementis Papæ III et imperatoris Frederici I. dedicata est hæc basilica cum altaribus suis IX, calendis septbris ab archiepisc. Salisburgensi Alberto II.

Anno Domini MCCCCXXVII inceperunt renovare fideles hanc ecclesiam tempore Sixti Papæ et Dom. Bernhardi archiepisc. Salisb. et gloriosi imperatoris Frederici III [1].

Ces inscriptions, qui s'appliquent à Saint-Georges, ne sont peut-être pas étrangères à l'histoire même de Sainte-Cécile, car le style de son église actuelle est du xv[e] siècle. La nef de Sainte-Cécile forme un rectangle d'environ 16 mètres sur 9 mètres, couvert par un plafond orné de peintures et de dessins variés. Le chœur plus étroit est voûté en arêtes et terminé par des pans coupés; au milieu est un autel gothique avec retable de la même époque fermé par des volets. Au fond, une statue de la patronne de l'église, assise, tient un livre ouvert sur les genoux.

Dans la nef est une tribune pour l'orgue sur laquelle on remarque des peintures fort grossières, de 1709, qui rappellent des scènes de la vie de sainte Cécile avec des légendes en vers.

Nous devons les dessins de cette église à l'obligeance de M. l'abbé Graus, professeur à Graz [2] (pl. LXXIII).

1. Janisch, *Dictionnaire topographique de la Styrie*.
2. Lettres de juin et juillet 1887.

Rum (Hongrie). — La Hongrie n'est pas privée de monuments céciliens. Nous trouvons à Rum, village peu éloigné de Steinamanger (l'antique Sabaria), une église dédiée à notre sainte. Un agrandissement de l'édifice en a altéré le style primitif; néanmoins à l'extérieur on distingue encore le caractère gothique de son architecture. Sous l'église s'étend une crypte où sont les sépultures de la famille du baron Senngey, patron du lieu. Au maître autel un tableau représente sainte Cécile; il est aujourd'hui en possession du patron actuel, le baron Bezeredy.

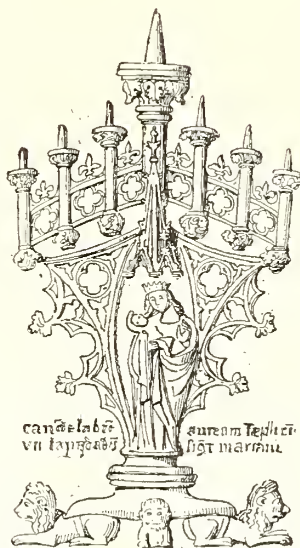
Parenzo (Illyrie). — L'Illyrie nous fournit une image bien ancienne et bien précieuse de sainte Cécile, la mosaïque du Dôme de Parenzo, qui s'étend en forme de large bordure dans la voûte absidale. Nous avons déjà développé les raisons qui nous font attribuer ces peintures au VIe siècle[1]; elles peuvent s'appliquer surtout aux médaillons en question et dont l'un contient un buste de sainte Cécile. Ces médaillons rappellent exactement, comme façon et comme position, ceux de Saint-Vital[1] ou de la chapelle de l'archevêché à Ravenne (pl. XIX).

Sainte Cécile est figurée en cheveux, avec une raie au-dessus du front qui les sépare et un dominical blanc attaché au chignon qui retombe sur les épaules; elle porte une tunique couleur sépia rehaussée de plis d'or et d'une garniture gemmée autour du cou; elle a aussi un collier. Le nimbe circonscrit d'un filet rouge est brun, puis or autour des cheveux, le fond vert dégradé; l'arc détache ses médaillons sur un fond noir, bordé d'une rivière de cabochons. Les noms des saintes ressortent en clair sur le noir. Voici leur ordre : du côté du nord, *Sca Felicitas*, *Sca Basilissa*, *Sca Eugenia*, *Sca Cicilia*, *Sca Agnes*, *Sca Agathe*. Du côté du midi, *Sca Justina*, *Sca Susanna*, *Sca Perpetua*, *Sca Valeria*, *Sca Tecla*, *Sca Eufymia*. Au centre est le monogramme du Christ dans un cercle[2].

1. *La Messe*, I, p. 131.

1. Jackson, *Dalmatie*, III, p. 323.
Ce voyageur donne entre autres raisons la différence notable qui existe entre ces images et celles du *ciborium* qui est daté.
Garrucci (*Storia dell'arte*, pl. 276) l'attribue à la fin du VIIe siècle.

2. M. Pulgher a bien voulu aller de Trieste à Parenzo prendre pour nous des aquarelles de ces mosaïques.



Bibliothèque de Bruxelles. Manuscrit de Gembloux.

SUISSE

Saint-Gall. — Saint-Gall nous offre encore un monument cécilien contemporain de la découverte des reliques de notre sainte et de l'extension merveilleuse de son culte qui en fut la conséquence.

Saint Gall était mort à Arbon vers 646. Son corps fut enterré dans l'oratoire qu'il avait construit à Himilinberg, près du lac de Constance. Quarante ans plus tard, son sépulcre fut violé, puis réparé. Il existait autour de ces reliques un monastère, qui adopta la règle bénédictine en 720, et qui fut complètement reconstruit par l'abbé Gozpertus, au commencement du ixe siècle (829)[1]. De chaque côté du chœur et de la grande nef, l'architecte avait préparé deux chapelles séparées par les fonts et placées dans l'axe des collatéraux : l'une est dédiée à sainte Agnès, l'autre à sainte Cécile, les deux plus illustres vierges romaines. Ces chapelles occupaient par le fait toute la largeur du collatéral et avaient chacune un petit chancel qui laisse supposer le reste abandonné aux assistants. Ces clôtures devaient être de petits murs de marbre à hauteur d'appui, comme nous en trouvons tant d'exemples en Italie pour l'époque carlovingienne et comme les ivoires et manuscrits de Drogon nous en offrent des spécimens pour le nord. L'autel était adossé, ce qui semble supposer un mur plus haut dans le fond et séparant les chapelles (pl. LXXIII).

L'autel, d'après le plan de Saint Gall, était surmonté d'une croix; était-ce le signe conventionnel dont nous avons coutume de nous servir aujourd'hui pour désigner ce meuble sacré ou l'indication d'un objet liturgique réel; je crois vraie cette dernière hypothèse, parce que l'autel principal, celui dédié au Sauveur, est accompagné d'une croix plus importante, tandis que l'autel de Saint-Pierre en est dépourvu, et que

1. *Archæological Journal*, V, p. 86.

l'ambon circulaire en présente une semblable aux petits autels. A Saint-Denys, la trabe était surmontée d'une croix d'or, et une miniature de la bible de Charles le Chauve[1] nous offre une croix sur une sorte de trabe.

Le plan de Saint-Gall, auquel nous devons la conservation de ces souvenirs, existe encore à la bibliothèque abbatiale de Saint-Gall[2] où Mabillon[3] l'avait copié à une petite échelle. Il est tracé en rouge avec des inscriptions à l'encre noire. M. Keller de Zurich le publia de nouveau en 1844 dans la proportion de 2 à 5. En 1848, M. Robert Willis[4] en fit une nouvelle reproduction très soignée dans le *Journal archéologique*. Il fut répété de nouveau par M. Albert Lenoir[5] et M. Viollet-le-Duc[6], etc.

Nous le donnons sur nos planches de la vraie grandeur, d'après une copie de l'original; malheureusement, nous écrit M. Idtensohn, conservateur de la bibliothèque, la couture des deux morceaux de parchemin traverse le dessin de l'autel de Sainte-Cécile, ce qui rend la légende à peine visible ; c'est à lui que nous devons notre copie.

La bibliothèque, comme monuments de son culte, possède trois anciennes vies de sainte Cécile, deux latines et une allemande, mais aucune de ses images[7].

Il est probable que les nouveaux autels que le plan nous montre projetés pour la basilique étaient garnis de reliques romaines. Les légendes qui rappellent les vocables de saint Pierre, saint

1. *La Messe*, V, pl. CCCXCIII.
2. *Codex*, p. 397.
3. *Annales Bened.*, II, p. 571.
4. *Archæological Journal*, V, p. 85.
5. *Architecture monastique*, I, p. 24, p. 1852.
6. *Dictionnaire d'architecture*, I, p. 243; III, 466.
7. M. Idtensohn nous mande qu'il a examiné plus de trente manuscrits sans trouver une seule image. Lettre du 16 février 1889.

Laurent, sainte Agnès et surtout sainte Cécile dont le corps était retrouvé depuis si peu d'années, semblent prouver toute la dévotion du monastère pour les saints de Rome.

Bale. — *Richenthal* (près Lucerne). — Une église dédiée à sainte Cécile s'élève encore à Richenthal. Elle est très ancienne comme fondation; mais sa reconstrution moderne lui a fait perdre son caractère original[1].

Engelberg (près Sarnen). — Le monastère d'Engelberg, si riche en vieux manuscrits et si renommé pour ses archives, conserve un souvenir de la vénération de ses moines pour sainte Cécile. Le Père Gottwald[2], à qui je dois tant de gratitude pour l'intérêt qu'il a prodigué à mon ouvrage, me communique le document suivant, relatif à un autel en l'honneur de sainte Cécile et qui renfermait sans doute des reliques; dans une charte des archives de 1325, on lit que « Frater Joannes D. G. Recrenensis episcopus, vicarius... Rudolfi eadem gratia Constantiensis episcopi » a consacré un autel dans l'église d'Engelberg « in honore sanctarum XI millium virginum, beatæ Catherinæ, beatæ Eufemiæ, beatæ Cæciliæ, beatæ Verenæ virginum et b. M. Magdalenæ ». Cet autel a malheureusement disparu.

Argovie. — Sainte Cécile avait des reliques au monastère de Saint-Martin-de-Mury[1] fondé en 1027.

DANEMARK

Nous n'avons pu retrouver aucun monument cécilien en Danemark; il n'est pas douteux cependant que le culte de notre sainte n'y ait été très ancien et très répandu. La fille de saint Canut († 1086) portait le nom de Cécile[3], et l'on retrouve aussi dans l'histoire d'autres filles qui eurent ce privilège. Des filles consacrées à cette vierge valent bien pour sa gloire autant que des sanctuaires.

1. Lettre de M. l'abbé Estermann, 10 octobre 1890.
2. Lettre du 17 juin 1887.
3. *Brev. roman.*, p. 19.

Saxo, *Hist. dan.*, lib. XI, édition Müller, Hafniæ, 1839, p. 592.
Lettre de M. Storp, curé de Kolding, 22 juin 1889.
1. Eckard, *Origines Habsurg.*

ESPAGNE

Montserrat. — (872) Le monastère Sainte-Cécile mentionné. — (945) Cesario le restaure et le met sous la règle de Saint-Benoît. — (980) Sa mort. — (972) Benoît VI confirme les privilèges. — (xiie siècle) Époque de prospérité. Reconstruction de l'église. — (xive siècle) Liste des abbés depuis le xe siècle. — (1410) Sainte-Cécile annexée au grand monastère. Description.


Miniature du mont Cassin.

Dom Guéranger[1] désigne à notre attention le monastère de Sainte-Cécile qui a précédé au Montserrat l'invention de la célèbre Madone (880). En effet, la Catalogne, arrachée aux Maures par Charlemagne, devait bénéficier de bonne heure du règne des Carlovingiens et de l'influence romaine dont ces princes furent les propagateurs zélés. On pourrait jalonner leur empire avec les églises élevées aux saints de Rome, ou par la distribution des reliques que les papes prodiguèrent à leurs puissants alliés. Ces reliques, qui devaient être à Cologne, à Albi et dans les principaux centres de culte cécilien des semences fécondes, furent sans doute l'origine du monastère que nous venons étudier. Je le croirais d'autant plus que les premières dates de son histoire se rapprochent singulièrement de l'invention du corps de sainte Cécile par le pape Pascal. Entre cette invention, 821, et l'année 872, où est mentionné le monastère consacré à cette vierge sur le Montserrat, il y a cinquante ans seulement. On désigne cette dernière date comme celle de sa fondation[2].

1. P. 478.
2. *Album pintoresch monumental de Cataluna*, p. 39. Lettre de M. Ramon Arabia y Solanas, 14 fév. 1889.

Villanueva[1] dit que primitivement, avant la fondation du monastère de Sainte-Marie, celui de Sainte-Cécile était le principal et le seul indépendant de la montagne, Sainte-Marie n'étant qu'un prieuré. Près de là s'élevait aussi un château nommé Marro, à une heure de distance vers le levant. Le souvenir du château et de l'église Sainte-Cécile nous est conservé en l'année 871 par une charte originale qui existe dans les archives, avec plusieurs de ses copies fort anciennes qui confirment toutes cette date. Il y est question d'une vente passée par Rodolphe à Ansulfe et à sa femme Druda du « castrum Marre in latere Montisserrati positum... propter precium V librarum optime plate... advenerunt autem, dit le vendeur, prefata hæc omnia ob largitionem Domini mei gloriosissimi regis Karoli (le Chauve † 878)... Simul cum ipso loco in quo edificata est ecclesia nuncupata S. Cecilia... Actum est hoc anno Incarnationis Christi 872[2] indictione iiii. iiii kal. maï. »

En 888, Geoffroi le Velu, pour doter le monastère de Ripoll, donna à Daguin, son abbé, le Montserrat avec toutes ses églises dont Sainte-Cécile faisait évidemment partie : « ... Monte Serrato et ecclesias quæ sunt in cacumine ipsius montis vel ad inferiora ejusdem[3]. »

Villanueva croit reconnaître quelques restes de cette antique abbaye dans l'église actuelle, entre autres un fragment du maître autel qui se trouve encastré dans l'ordonnance de la porte de l'église par une main plus moderne[4].

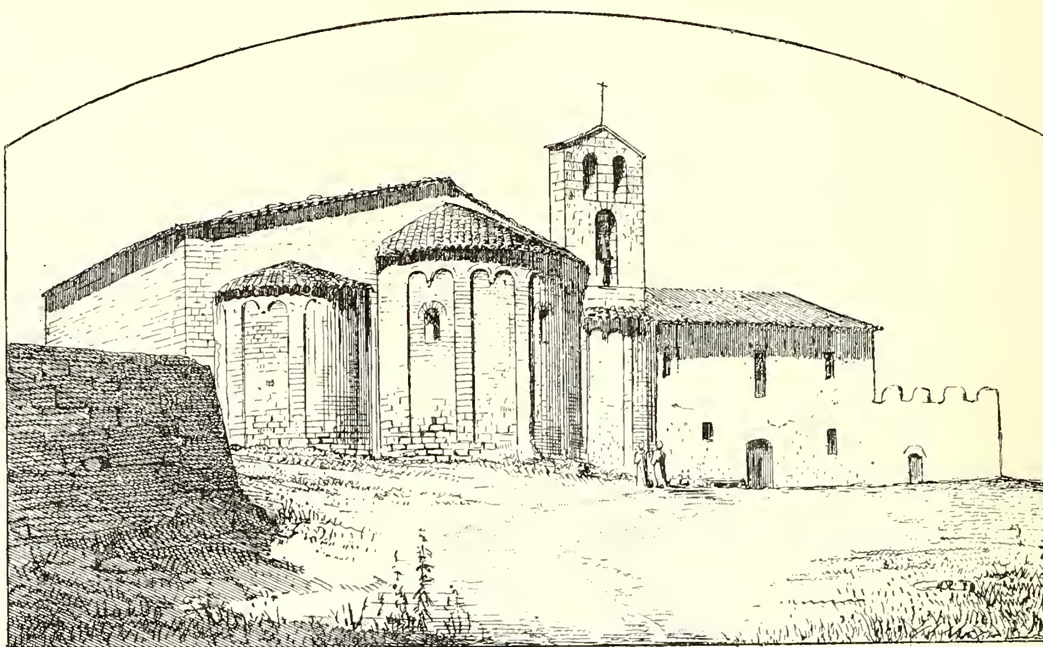
1. Villanueva, *Viage literario*, VII, p. 157.
Notre vue est donnée aussi par le bel ouvrage *Espana Cataluña*, II, p. 257, par Pablo Piferrer y D. Francisco y Margall; en avant est un mur bas.
2. Villanueva, VII, p. 158.
3. Alexandre de Laborde, *Voyage pittoresque en Espagne*, II, p. 14.
España sagrada, XXVIII, p. 125 et 170.
4. Villanueva, p. 161.

On conserve quelques mémoires des anciens abbés, partie dans différentes chartes, partie sur un nécrologe manuscrit du xiv[e] siècle, spécial à Sainte-Cécile, mais qui est aujourd'hui à Sainte-Marie. Le premier abbé qui y figure est un prêtre nommé Cesario qui obtint du comte de Barcelone la permission d'y établir une communauté sous la règle de Saint-Benoît et sous la dépendance du monastère de Ripoll. A cette occasion (945) il restaura le monastère de Sainte-Cécile[1]. On a beaucoup discuté au sujet de l'épiscopat de ce prélat sur le siège de Tarragone. En effet, des chartes nous apprennent qu'il eut les deux fonctions; dans l'une, de 959, il est nommé « abbas sive archiepiscopus »; dans une seconde, 973, archevêque et abbé de Sainte-Cécile, etc. Dans un acte de 980 on rappelle une vente qui est suivie de cette signature : « Cesarius qui propter egritudinem corporis non possum scribere et digito firmo ✝[2]. » Il est probable que cette maladie précéda de peu de temps sa mort.

1. Ego Georgius episc. concedo restauratione ejusdem cænobii parliata una de terra, DCCCXLV.
Villanueva, V, p. 134.
2. Villanueva, V, p. 134; VII, p. 167.
Id., X, p. 110.

Benoît VI, en 972, confirma les privilèges du Montserrat [1].

Au commencement du xii[e] siècle, des difficultés s'étant élevées au sujet de la dépendance de Sainte-Cécile, soumise au monastère de Cucuphat, un jugement fut prononcé en faveur de ce dernier[2]. Néanmoins cette époque fut celle de la plus grande prospérité pour Sainte-Cécile; c'est alors que nous lui voyons donner l'église Saint-Étienne, et alors aussi qu'on paraît avoir construit l'église actuelle dont le style la reporte à l'architecture romane.



Montserrat. Monastère de Sainte-Cécile. Vue de l'abside (d'après les photographies de M. Wilson).

En 1410, Sainte-Cécile fut annexée au grand monastère du Montserrat et perdit son autonomie.

La montagne du Montserrat s'élève à sept lieues nord-ouest de Barcelone, avec sa crête découpée comme les dents d'une scie, singulier phénomène géologique qui lui a valu son nom. A mi-côte, sur une étroite plate-forme, est bâti le monastère où l'on conserve la fameuse Madone, cachée du temps des Maures dans les grottes, remise au jour à l'époque de la délivrance et qui,

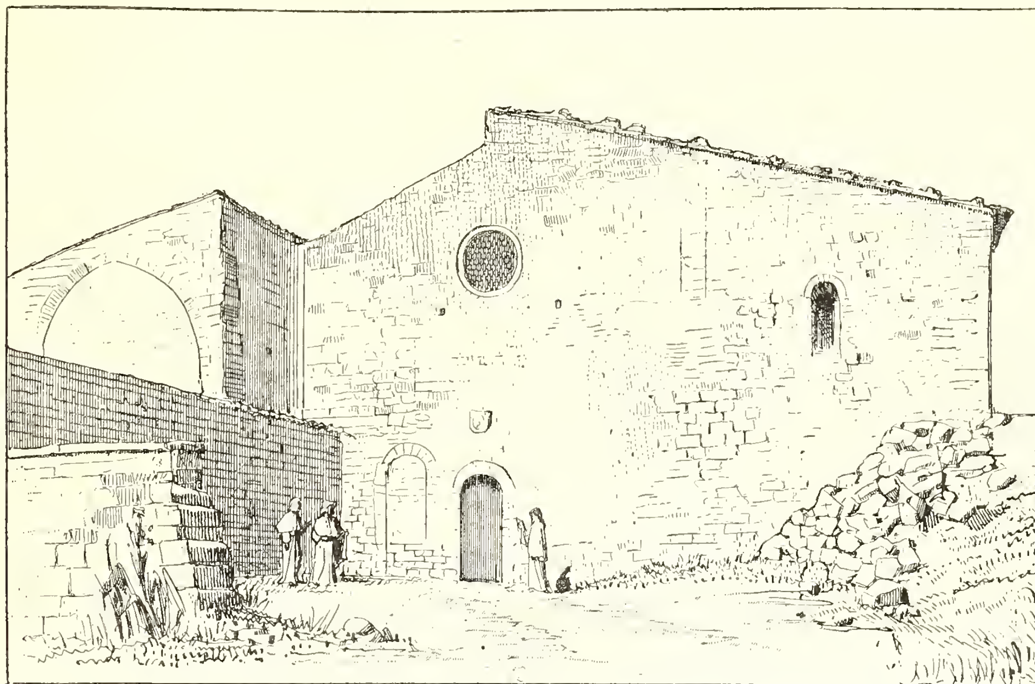
1. Migne, CXXXV, p. 1090.
D. Bouquet, *Recueil*, IX, p. 241.
2. Villanueva, VI, p. 330.

après des péripéties sans nombre, est vénérée sur cette montagne, asile séculaire de la virginité. Tout autour de l'antique sanctuaire se dressent des cônes dont le sommet est occupé par des ermitages, qui rappellent les stylites d'Orient et forment un cercle d'orantes tout à l'entour.

« L'ermitage de Saint-Jérôme, dit M. de Laborde[1], est placé sur le point le plus haut : le sentier qui y mène circule à travers des bosquets de la plus riche verdure; une innombrable variété de plantes odorantes se mêle en désordre à des arbres plus élevés, tels que les chênes verts, les amandiers, les micouliers, etc...; de temps en temps le brouillard qui volait rapidement autour de nous laissait apercevoir, comme derrière un voile, d'immenses cônes, qui par l'effet du mouvement de la vapeur semblaient s'avancer eux-mêmes sur nos têtes. Après avoir monté environ une heure et demie, nous arrivâmes à l'ermitage de Saint-Jérôme. Il est difficile d'imaginer une situation plus terrible et plus faite pour éprouver l'âme du solitaire qui l'habite. Perché sur d'immenses masses de rochers entourés d'abîmes, l'homme y semble abandonné par la nature comme par ses semblables. »

De Saint-Jérôme on domine le monastère de Sainte-Cécile, situé plus bas sur le versant nord-est; mais on prend pour s'y rendre du monastère de Sainte-Marie la route de la ville d'Igualada, laissant à droite celle qui descend vers Monistrol[1].

L'église cécilienne, la première élevée, conserve un caractère roman prononcé. Voisine du chemin, elle détache encore ses trois absides et son campanile sur le fond gris des roches qui surgissent derrière. Ses trois absides sont accolées au pignon très bas de l'édifice : elles sont ornées d'arconcelles et de pilastres et couvertes en tuiles. Ce monument a été dernièrement restauré (pl. LXXIV).



Montserrat. — Monastère de Sainte-Cécile. Vue de l'entrée (d'après les photographies de M. Wilson).

M. Wilson, qui, dans tous ses voyages, depuis le fond de la Russie jusqu'à l'Espagne, n'a cessé de prodiguer les marques d'intérêt les plus précieuses à notre ouvrage, nous a pris dernièrement à Montserrat des photographies, dont nous donnons ci-joint une copie.

La montagne est divisée par le torrent de Sainte-Marie en deux parties : la première, au

1. *Voyage pittoresque en Espagne*, I, p. 21.
Cette description précéda les guerres de l'Empire qui firent tant de ruines parmi ces sanctuaires.

1. Voy. le plan de M. Joachim Carrera, *Bulletin de la Société d'excursions catalanes,* 15 janvier 1880.
Communiqué par M. Ramon Arabia y Solanas.

midi, dépend de l'évêché de Barcelone; l'autre, au nord, de celui de Vich; c'est à ce dernier qu'appartient Sainte-Cécile. Aujourd'hui l'église sert de paroisse et est réunie à Marganell; elle groupe soixante maisons dans ses limites[1], population surtout composée de bergers.

Urgel. — *Elins. — Monastère de Sainte-Cécile.* — Origine carlovingienne. — (880) Décret de Carloman. — Suite d'abbés pendant les xe et xie siècles. — (1079) Les moines renvoyés font place à des religieuses de Barcelone; le couvent reconstruit, ainsi que l'église, dont les dispositions principales sont cependant conservées. — (1080) Consécration. — (1134) Le monastère de Sainte-Cécile soumis à celui de Saint-Saturnin. — Différends qui surgissent par ce fait. — Liste des abbesses pendant les xiiie et xive siècles. — (1383) Sainte-Cécile transformée en prieuré. — Les religieuses sont transférées à Castellbo. — Les biens de la communauté presque éteinte en 1436 sont donnés à la collégiale de cette ville.

Le diocèse d'Urgel est un des plus illustres d'Espagne pour le nombre de ses monuments céciliens; le monastère de S. Cecilia, un des plus connus, qui s'élevait dans la vallée Elins, était habité par des moines bénédictins.

Son origine remonte au siècle de l'invention des reliques de Cécile, à l'année 880; le décret de Carloman, roi d'Aquitaine, qui confirme la fondation et la dotation de ce monastère par Edifred, son premier abbé, fut rédigé sous cette date.

Divers abbés gouvernèrent successivement ce monastère jusqu'en 1080, comme on le voit dans les chartes et particulièrement dans les archives de la collégiale de Castellbo : Edifred (880), Wilfin ou Guilfino et Melandro (932-955); ces deux abbés simultanément au pouvoir réédifièrent et dotèrent l'église de San Cristoval avec les religieux de Sainte-Cécile : « Gulfinus et Melendrus non meriti vocati abbates simul cum fratribus de cenobio S. Cecilia. » D'autres documents concernant les mêmes abbés sont datés des années 949, 951, 955... Viennent ensuite dans la nomenclature les abbés Adaberto y Enego (990), Enego y Juan (1012), Durando (1024-1040), Oliva (1060), Arnaldo (1067-1069). Ces deux abbés ne furent pas seuls préposés à cette époque au gouvernement du monastère; ils étaient associés à l'archidiacre Bernardo, qui fut peu après évêque d'Urgel et réforma la maison; nous trouvons aussi ce texte qui nous apprend qu'il reprit les bâtiments dans leurs fondations et les releva jusqu'aux toits : « Dudum divina Providentia extiterat pater et procurator ac propagator et a fundamentis omnium hedificiorum donec ad ardua tecta spontaneus constructor. » Cette restauration fut accompagnée de grands changements : le comte Ermengol IV et Lucie sa femme, d'accord avec Amato, le légat du pape, renvoyèrent les moines et appelèrent dans le nouveau monastère des religieuses d'un couvent de Barcelone dont l'abbesse s'appelait Eliarda; celle-ci envoya ses filles le 23 juillet 1079, comme un nouveau plan de vigne, selon l'expression de la charte solennelle de Bernardo, qu'elle transplanta à Elins : « Aderat domna Elliardis abbatissa, cuius de vinea transplantata noviter fuerat propago illa, in cuius subiectione firmissime videbatur stare locus ille. » Le silence que garde cet acte sur les anciens moines que l'on venait de remplacer tient peut-être à ce fait que les nouvelles religieuses appartenaient au même ordre[1].

L'acte de consécration du monastère de 1080 nous apprend que, dans l'antique chapelle carlovingienne, il y avait trois autels dont on respecta la disposition dans la nouvelle : l'autel du milieu était dédié à sainte Cécile, la patronne; celui de de droite, à la sainte Vierge mère de Dieu; celui de gauche, à sainte Foy : « Constituit demum intra prælibatam Dei aulam tria altaria, haud aliter ac ut actenus ab anterioribus fuerant ibi dispositæ. Altaria scilicet, sanctæ Virginis et martyris Christi Ceciliæ statuit in medio, quia obtinet primatum e templo illo. Ad dexteram vero plagam S. Mariæ perpetuæ virginis Dominique Genetricis. Ad levam, idest ad introïtum portæ australis Beatæ Fidei virginis et Christi martyris[2]... »

Quelques années après leur installation, les religieuses mettaient à leur tête l'abbesse Ledgardis (1085).

En 1134, je ne sais pour quelle raison on modifia l'ordre du monastère; le comte Ermen-

1. Madoz, II, p. 514.

1. Villanueva, *Viage literario a las iglesias de España*, 1851, XII, p. 23.
2. *Id.*, p. p. 223.

gol VI s'entendit avec l'évêque Pedro Berenguer et Benedicto, abbé de Saint-Saturnin de Tabernoles, auquel il soumit Elins. Il ne paraît pas que les religieuses aient été renvoyées, car nous avons pendant le XIIIe et le XIVe siècle la liste non interrompue de ses abbesses ; mais la soumission du monastère de Sainte-Cécile à celui de Saint-Saturnin ne produisit pas de bons effets; il en résulta des différends avec les évêques d'Urgel jusqu'en 1266.

Béranger de Eril supprima l'abbaye de Sainte-Cécile en 1383 et la transforma en prieuré; les religieuses furent transférées à la ville de Castellbo, qu'elles occupaient encore en 1408 et plus tard. La communauté s'éteignit peu à peu, jusqu'à ce que, en 1436, le pape Eugène IV réunit ledit prieuré à la collégiale qu'il venait d'ériger dans cette ville et qu'il dota en grande partie avec les revenus de l'antique maison.

Bolvir. — Le diocèse d'Urgel fut très fécond en églises céciliennes; une église paroissiale desservie par un curé s'élève encore à Bolvir.

Tarros. — Ce petit hameau de 60 habitants, quatre par maison, a une église, S. Cecilia.

GERONA. — *Boadella.* — A sept lieues de Gerona s'élève un bourg nommé Boadella, qui compte 70 feux et dont l'église s'appelle S. Cecilia [1].

Besalu. — A 6 kilomètres de Gerona, sur la Fluvia et avant que cette rivière se jette dans la mer, s'ouvre la ville de Besalu qui était au XIe siècle la capitale d'un petit comté; à l'église Saint-Gines-hors-les-Murs, on trouve diverses donations sous la date de 1018: « Jesu Christo D. N. suæque Genetrici Mariæ Dominæ nostræ et sancto præsepio, sive in honore S. Gabriele archangelo, et in honore sancta Agne martyre Christi et sancta Cecilia virgine quæ est domus sita juxta muros Bisulduno (S. Gines) [2]. »

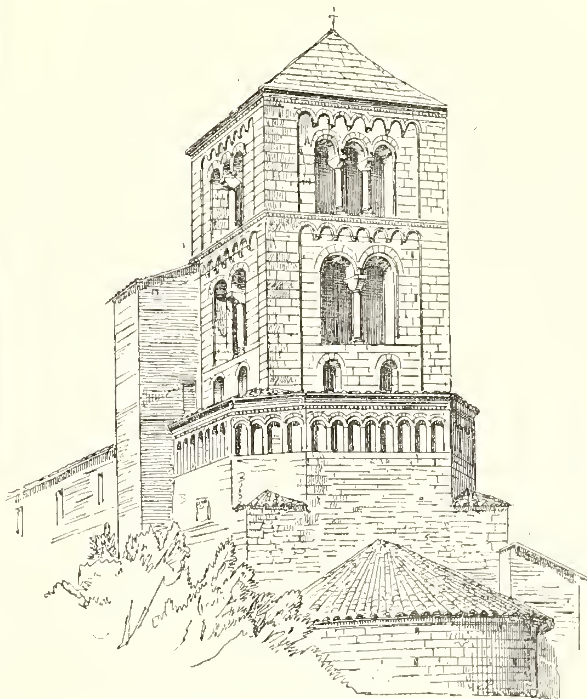
PAMPELUNE. — Un plan de Pampelune de 1719 nous signale devant la cathédrale, ou du moins à peu de distance, une église dédiée à Cécile [3].

1. MADOZ.
2. VILLANUEVA, *Viage*, XV, p. 81.
3. Top., V, 6, 138.

SIGUENZA. — *Torrano* possède un ermitage dédié à sainte Cécile [1].

Je sais par les Pères bénédictins de l'abbaye de Silos, fils de D. Guéranger, expulsés de Solesmes et de Ligugé, que ces ermitages céciliens sont souvent pourvus d'une statue de la sainte, mais de mauvais goût [2].

SÉGOVIE. — *Villaverde de Montejo.* — Cette paroisse du diocèse de Ségovie, peu importante puisqu'elle ne compte qu'une centaine d'habitants, est dédiée à la vierge Cécile. Ce titre de gloire est marqué dans le vocable : *S. Cecilia virgen.*



Berga. Église du XIIe siècle consacrée à sainte Eugénie et sainte Cécile (d'après une photographie communiquée par le P. Roulin).

VICH. — *Orriols.* — Une église paroissiale dédiée à sainte Cécile est mentionnée à Orriols dès le XIe siècle; nous voyons l'archevêque Berenguer, pour augmenter ses propriétés, acheter le 25 mai 1092 une terre qui se trouvait sur sa circonscription, laquelle terre appartenait à Richol et à ses enfants [3].

1. MADOZ, *Diccionario geografico de Espana.*
2. Lettre du P. ADRIANO, supérieur du couvent de l'Assomption à Burgo de Osma.
3. *Espana sagrada,* XXVIII, p. 170.

Berga (à une lieue de Vich). — L'église est dédiée aux saintes Eugénie et Cécile; fondée en 1173, elle correspond par son style roman à cette époque. La pièce de consécration a été trouvée, il y a peu de temps, par un savant de Vich; elle commence ainsi : « Anno ab Incarnatione Dni centesimo septuagesimo tertio post millesimum S. Eugeniæ et S. Ceciliæ virginum Christi ecclesia... »

Majorque. — En 1629, on vénérait des reliques de sainte Cécile à Majorque[1]. Au xvi[e] siècle, d'après un ordo qui donnait à chaque autel un ornement particulier, nous en trouvons qui sont dédiés à plusieurs saints de la Messe, notamment à sainte Cécile.

Jaca. — *Santa-Cilia.* — Santa-Cilia, contraction de S. Cecilia, possède une église dédiée à notre vierge et prouve que son culte était répandu dans tout le nord de l'Espagne. L'église actuelle, pourvue d'un cimetière, ne remonte malheureusement pas au delà du xvii[e] siècle.

Huesca. — *Santa-Cilia* ou *Cecilia* est à quatre lieues de Huesca, au milieu des oliviers qui semblent y symboliser la paix religieuse. Cécile a encore un de ses fiefs et une église qui porte son nom.

Panzano y Santa-Celia. — La paroisse est sous le vocable de saint Pierre, mais elle a une église filiale appelée S. Cecilia.

Oviedo. — *Santa-Cecilia-Carenes.* — A sept lieues d'Oviedo, sur une hauteur qui plonge dans la mer Cantabre, s'élève une église sous le vocable de sainte Cécile; elle a sous son ombre le cimetière du bourg. Cette paroisse (70 feux) est sous le patronage laïque. Non loin d'elle, dans le quartier de Costanti, un ermitage est placé sous le titre de Conception y S. Pedro.

Palencia. — *Santa-Cecilia-del-Alcor.* — A deux lieues de Palencia s'ouvre une vallée de site agréable qui abrite un village nommé *Santa-Cecilia-del-Alcor;* ses quarante maisons sont groupées près de l'hôtel de ville et de l'ancien palais du marquis de Revillac qui tombe en ruine. Les habitants sont bien pauvres et cette pauvreté se reflète sur l'église dédiée à sainte Cécile, qu'ils n'ont pu enrichir et qui est une misérable construction de pierre et de brique[1].

Léon. — *Armada.* — Au confluent des rivières Porma et Arianes, un petit pays nommé Armada, pauvre mais salubre, possède une église dédiée à sainte Cécile, dont les habitants célèbrent pieusement la fête chaque année, le 22 novembre.

Balbuena. — Dans les montagnes de Léon qui l'arrosent d'eaux vives et excellentes, Balbuena vénère sainte Cécile comme patronne de la paroisse.

Barreda. — Un ermitage sous l'invocation de sainte Cécile s'élevait à Barreda. Il possédait quelques biens-fonds qu'on aliéna pour reconstruire la maison du recteur, brûlée pendant la guerre d'indépendance.

Valderrabano. — Le petit village de Valderrabano est une paroisse cécilienne. Son curé est nommé sur la présentation du comte de Montijo.

Santander. — *Ibio.* — Les pèlerins de sainte Cécile ne peuvent manquer d'aller visiter Ibio, qui se trouve sous sa protection spéciale; ils devront aller s'agenouiller dans l'ermitage S. Cecilia qui lui est consacré, et, si leur visite a lieu le 22 novembre, ils y verront une foire dite *de Sainte-Cécile* dans laquelle on vend des bestiaux ou des instruments de labourage[2].

Tarruesa. — Une église, filiale de Laredo, est dédiée à sainte Cécile dans ce village.

Santiago. — *Santa-Cecilia-di-Roma.* — Dans la Corogne, sur le chemin de Santiago à Vimianzo, on rencontre un village d'une centaine d'habitants, dont l'église est consacrée à notre sainte et qui porte lui-même le nom de *Santa-Cecilia-di-Roma.* Ce nom est bien significatif : il prouve dès son origine une fervente dévotion envers la vierge romaine et le désir de ses fondateurs de

1. Villanueva, *Viage.* XXII, p. 149.

1. Madoz, voy. *Alcor.*
2. Madoz, voy. *Ibio.*

ne laisser aucune incertitude sur la patronne qu'ils lui donnaient. L'église est filiale de saint Martin de Méanos auquel elle confine du côté de l'est. La population est presque toute agricole.

Mondonedo. — *Trasancos.* — Trasancos est un bourg de 450 âmes, dont l'église paroissiale est dédiée à sainte Cécile.

Santa-Cecilia-Valle-de-Oro. — Cette paroisse cécilienne est assez importante, elle réunit autour du sanctuaire 850 habitants.

Calahorra. — Plusieurs villages du diocèse de Calahorra ont la gloire de s'appeler *Santa-Cecilia;* l'un d'eux, composé de 30 maisons, se trouve à huit lieues de la métropole et à six de Doria, dans une petite vallée qu'enserrent des collines, que viennent rafraîchir les vents du nord-est, et qu'arrosent trois sources d'excellente eau. L'église paroissiale est dédiée à saint Jacques; mais le culte de notre vierge y est entretenu pieusement dans un ermitage [1].

Une autre villa *Santa-Cecilia*, de même importance, s'étend à quatre lieues de Logrono. Son petit groupe de maisons et l'église Sainte-Cécile qui les domine s'élèvent sur une colline détachée elle-même, au sud et à l'ouest, d'autres coteaux plus élevés. Là, sous la protection de sainte Cécile, de petits enfants reçoivent l'éducation dans une école dotée de 500 réaux. Sainte-Cécile est annexe des paroisses de Saint-Nicolas et de Sainte-Marie de Jubera.

Valdeosera a sainte Cécile pour patronne; à un jet de pierre de la ville, sur une hauteur qui la domine, un ermitage y entend constamment ses louanges et porte son nom.

Burgos. — Dans le diocèse de Burgos, à sept lieues de cette ville, du côté de Lerma, *Santa-Cecilia* s'élève dans une fraîche vallée avec son église paroissiale de Sainte-Cécile, son école et une cinquantaine de maisons; une chapelle funéraire est jointe à son cimetière.

1. Madoz.

Les habitants conservent dans leurs mœurs agricoles les éléments de piété les meilleurs pour leur sainte patronne.

Jaen. — Les monuments céciliens sont assez rares dans le midi de la péninsule; nous devons donc recueillir avec soin ceux qui s'offrent à notre pèlerinage. En sortant d'Andujar, dans la province de Jaen, on traverse le beau pont de quinze arches jeté sur le Guadalquivir, et, continuant à suivre la route d'Andalousie, on rencontre bientôt une maison de poste appelée *Santa-Cecilia* où s'arrêtaient les diligences.

Cordoue-Cacérès. — Une station militaire antique entre Cordoue et Merida porte encore le nom de *Cecilia gemellina.* Dans quelques manuscrits de Ptolémée elle s'appelle Cæcilia Mellinum; dans d'autres, Cæcilia Gemellinum; dans Pline, Colonia Metallinensis [1], ou plutôt Metellina, puisqu'elle doit son nom à Cæcilius Metellus. Ce Cæcilius est le Numidique, qui fit la guerre à Sertorius. Le rôle militaire des Cæcilii sur la terre d'Espagne, ouvert par le Macédonique, ne s'étendit pas au delà des dernières campagnes de Metellus Pius; mais cette contrée demeura chère aux Cæcilii. La station Cecilia gemellina et Castro Cæcilia, aujourd'hui Cacérès en Estramadure, ont marqué le passage des glorieux ancêtres de notre vierge [2].

Grenade. — *Ronda* possède une église cécilienne dont le toit élevé et lambrissé porte en partie sur des arcades ogivales, avec ornements et figures en relief [3].

M. Vicente de la Fuente, l'illustre et pieux continuateur de la *Espana sagrada*, nous mande qu'aujourd'hui le culte de sainte Cécile, que tant de monuments nous rappellent pour le moyen âge, est loin de s'affaiblir; il a même repris un nouvel

1. Madoz.
2. D. Guéranger, p. 239.
On trouvera une longue dissertation sur les *castra Cecilia* (aujourd'hui *Cacérès*), entre *Coria* et *Mérida*, dans la *Espana sagrada*, XIII, p. 114.
Diaz y Perez, *Estramadure*, p. 670.
3. Margall, *Granada*, p. 414.

élan et s'est généralisé davantage par la création des sociétés musicales qui se forment sous son patronage et qui célèbrent solennellement sa fête [1].

M. Masarnau, le fondateur des conférences de Saint-Vincent de Paul en Espagne, possède un grand et beau tableau à l'huile qui représente notre sainte.

PORTUGAL

Lisbonne. — Nous avons peu de renseignements à offrir pour les monuments céciliens du Portugal, et surtout des renseignements peu anciens. M. le chevalier da Silva, qui a eu la bonté de faire des recherches pour nous, nous écrivait dernièrement : « Dans les villes de Bragance, Braga, Viseu, Evora, Porto, Vianna, les églises possèdent des images de sainte Cécile, mais elles sont modernes. L'image de la chapelle d'Abrunhosa, rebâtie deux fois, révolte le bon goût par ses disproportions.

« La plus ancienne image que je connaisse est celle qu'on vénérait à Lisbonne en 1603 dans l'église S. Justa. On croit même qu'il y en avait deux d'inégale grandeur; après le tremblement de terre, l'image fut transférée en 1758 à Saint-Roch, et en 1789 dans l'église des Martyrs où elle est encore. Cette petite statue en bois représente la sainte debout, ayant à ses côtés un ange qui tient un livre de musique ouvert devant elle. L'église qui s'est ouverte pour elle rappelle, par son emplacement, un souvenir glorieux pour la France : le lieu du campement des Français qui faisaient partie des Chevaliers du Temple, lorsqu'ils aidèrent le premier roi de Portugal, Alphonse-Henri, à conquérir sa capitale sur les Maures [1]. »

Nous trouvons dans le Dictionnaire de Barbosa que *Chaus*, dans la province de Beira-Baixa, près de Notre-Dame de Castello, a dans son voisinage une fontaine extrêmement ancienne du nom de Sainte-Cécile et diverses églises, notamment l'oratoire Santa-Cecilia à Abrunhosa-a-Velha, à 24 kilomètres de Viseu qui est l'évêché [2].

ORIENT

Constantinople. — L'Église grecque ne resta pas étrangère au culte de sainte Cécile [2] : une version des actes de la martyre parut à Constantinople vers le xe siècle, par les soins de Siméon Métaphraste, logothète de l'empereur Léon VI (886-911). Il n'y a pas inséré de fables comme dans d'autres récits, et s'est borné, avec une respectueuse fidélité, à traduire le manuscrit romain.

L'un des plus intéressants monuments que nous puissions citer pour l'Orient, en l'honneur

1. Lettre du 13 mars 1889.
2. D. Guéranger, p. 479.

1. Lettre de M. da Silva, 17 janvier et 6 mai 1889.
2. Voy. Barbosa, *Dict. géogr. du Portugal.*

de sainte Cécile, nous est fourni par le ménologe du Vatican fait pour l'empereur Basile, et par la peinture signée Pantaléon qui en orne le texte. Ce peintre n'est pas malheureusement un des meilleurs de ceux qui furent chargés d'enluminer le manuscrit, et l'œuvre qu'il nous a laissée ici est fort médiocre. Néanmoins, elle témoigne non seulement de l'importance de la fête, mais elle nous montre aussi sous quels traits les Grecs la représentaient. Tiburce et Valérien sont figurés à gauche gisants et décapités; le moment d'être frappée est venu pour Cécile; elle ne porte qu'une jupe assez courte bleu clair, qui ne lui descend qu'aux genoux et qui composait sans doute, à Constantinople, la tenue pour les bains. Le souvenir du caldarium était ainsi rappelé. Elle s'incline devant le bourreau qui lève le glaive. Dans le fond est un édifice recouvert d'une coupole et de tuiles rouges.

Les jeunes gens ont une riche tunique, Valérien bleue, Tiburce lilas, ornée de bandes de broderie sur la poitrine, les poignets et dans le bas; ils sont nu-pieds. Le bourreau porte une tunique rouge bordée de passementeries bleues à la jupe et aux manches, des chausses bleues, des brodequins gris. Derrière cette scène un paysage se détache sur un fond d'or (pl. LXXV).

Ce type n'était pas le seul connu des Byzantins et nous devons rappeler la porte de Monte-San-Angelo pour montrer comme ils entendaient le couronnement de Cécile et de Valérien par l'ange; c'est à peu près la donnée du moyen âge, mais avec la manière de représenter les anges sans jambes et à mi-corps. Ce bronze, tout à fait dans le style de Saint-Paul-hors-les-Murs, avec damasquinures d'argent, a la même origine, et fut commandé aussi par Pantaleone et exécuté à Constantinople en 1076, c'est-à-dire six ans après le premier. Les panneaux représentent les apparitions angéliques les plus célèbres dans l'histoire, et celle de sainte Cécile fut considérée comme digne d'en faire partie. Les deux époux y sont debout en riche costume byzantin, séparés par cette inscription : « + *Ubi angelus Domini optulit coronas beate Cecilie et Valeriano*[1]. »

Une inscription plus générale rappelle l'ordonnateur et le lieu de l'exécution : « + *Hoc opus completum est in regiam urbem Constantinopolitani adjubante domino Pantaleone, qui eas fieri jussit anno ab Incarnatione Domini millesimo septuagesimo sexto...* » (pl. LXXV).

L'église de Constantinople[2] dans les Ménées, qui sont comme le propre des saints de la liturgie grecque, employait ses habiles hymnographes en l'honneur de la vierge romaine et les chargeait de célébrer ses louanges. D. Guéranger en a traduit quelques strophes, dont nous extrayons les suivantes :

« Tu as su conserver ton corps sans souillure et affranchir ton cœur de tout amour sensuel, ô Cécile, digne de toute louange ! Tu t'es présentée à ton Créateur comme une épouse immaculée, dont le martyre a comblé la félicité; il t'a admise aux honneurs d'épouse, comme une vierge sans tache.

« Éprise de la beauté du Christ, fortifiée par l'amour du Christ, soupirant après les délices du Christ, tu parus morte au monde et à tout ce qui est dans le monde, et tu fus trouvée digne de la vie éternelle.

« Les trois jeunes hommes changèrent en rosée les flammes de la fournaise, et toi, ô Cécile ! par la vertu de la rosée baptismale, du milieu des ardeurs de ton bain enflammé, tu chantas comme eux; soyez béni, ô le Dieu de nos pères !

« Tu es le jardin fermé, la fontaine scellée, la beauté réservée, l'épouse glorieuse qui brille sous le diadème, le paradis fleuri et divin du Roi des armées, ô Cécile, pleine de Dieu ! »

Il existait au commencement du XIIIe siècle à Constantinople des reliques de sainte Cécile. Le monastère de Pairis possédait alors, en effet, un abondant trésor de reliques que l'abbé Martin avait rapportées de cette ville et dans lequel Günther mentionne celles de sainte Cécile[3].

1. SCHULZ, *Monuments de l'Italie méridionale*, pl. XXXIX et LXXXV.
2. D. GUÉRANGER, p. 479.
3. RIANT, *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, I, 122.

RÉSUMÉ

Notre grand pèlerinage aux sanctuaires de Sainte-Cécile est achevé ; nous avons visité tous les sanctuaires, dont le prix évalué à 166 millions, prouve[1] l'ardente dévotion qui a inspiré de tels sacrifices. Nous avons suivi ses traces originales dans toute la chrétienté ; il ne nous reste qu'à recueillir nos souvenirs, à les ordonner et à les classer dans l'ordre des temps, pour résumer son histoire posthume.

Cette histoire, la véritable de Cécile, a commencé le jour de son martyre, celui où fut consommé son mariage avec le Christ ; elle est tracée sur le sol de Rome par les basiliques que nous avons dessinées et décrites, par celle élevée sur sa maison près de la place Borghèse et surtout par l'auguste église du Transtévère, et la catacombe où nous avons vénéré la place de son tombeau. Les IIe, IIIe et IVe siècles sont là encore debout pour chanter son triomphe.

Le Ve siècle la chante dans les mélodieuses préfaces de saint Léon et de saint Gélase[2] ; son nom retentissait déjà partout où l'on célébrait le divin sacrifice.

Le VIe siècle la glorifie par la mosaïque de Ravenne (570), où Agnellus la range dans la procession des saintes qui vont porter leur couronne au Sauveur et à sa Mère, et dans celle du palais de l'archevêché, à Parenzo; elle apparaît en buste et dans des médaillons qui nous rappellent pour les héroïnes chrétiennes les images clypeatæ des Romains. Le VIe siècle brille encore pour elle avec Grégoire le Grand, Théodelinde et la fiole de Monza.

Le VIIe siècle célèbre sa gloire par les itinéraires des pèlerins qui descendent du haut de l'Europe, de régions à peine converties au christianisme et viennent vénérer ses restes dans le cimetière de Callixte; il la célèbre par l'érection des basiliques romaines qui devaient signaler à la postérité le lieu de sa naissance, *S. Cecilia-in-Domo*, le lieu du tribunal où elle fut condamnée à mort, *S. Cecilia-a-Monte-Giordano ;*

En France, par le manuscrit de la Bibliothèque nationale;

En Angleterre, par les vers de Bède et de saint Adelme.

Le VIIIe siècle est représenté par les reliques de Saint-Riquier et par les peintures du cimetière de Callixte.

Malgré ces manifestations de pieuse vénération, on ne peut dire que le culte de sainte Cécile eût reçu une expansion encore digne d'elle. L'essor de son culte n'a lieu qu'au commencement du IXe siècle à la découverte de son corps; jusque-là cette précieuse semence enfouie sous terre restait comme oubliée; mais, à peine un rayon de soleil l'eut-il frappée, qu'elle produisit des pousses abondantes et lointaines. Pascal restaure, dote et enrichit la basilique transtévérine; il fait plus, il distribue ses reliques : tout en respectant et conservant pour Rome la plus grande partie, il en donne largement aux Carlovingiens comme témoignage d'amitié et sceau de leur alliance. Aussitôt ces graines célestes tombent de ses mains dans les terres les plus éloignées et en font surgir une véritable moisson de monuments : — En Italie, Sainte-Cécile du Mont-Cassin, de Naples, de Subiaco, de Farfa, de Florence, de Brescia.

En France, Sainte-Cécile de Cluny, Albi et sa cathédrale autour de laquelle se rangent plus de dix églises filles, qui répandent tout autour d'elle son nom et sa gloire.

1. On comprend qu'un tel calcul ne peut avoir rien de précis, d'autant mieux que la plupart de ces sanctuaires ont été reconstruits deux ou trois fois, ce qui triplerait cette somme.

2. D. Guéranger, p. 455.

Dès le IXe siècle le Mans possédait ses reliques.

En Espagne, surtout en Catalogne, pays régi comme l'Albigeois par le sceptre carlovingien, s'ouvre pour Cécile une demeure sur les âpres rochers du Montserrat; de là son culte descend dans les environs, à Urgel, Vich, Gérone; une multitude de souvenirs non moins anciens se conservent dans les églises de S. Cecilia de Besalu, Berga, Elins, etc.

En Allemagne, au-dessus des reliques données par Pascal et Louis le Pieux, s'élève à Hildesheim une magnifique église qui porte au ciel sur deux grands campaniles les louanges de notre vierge. A Fulda, Raban Maur se fait poète pour chanter ses reliques et rappeler sur les ciboria de saint Boniface le trésor qui les abrite. A Rasdorff, il compose une longue inscription métrique pour exalter Cécile et ses compagnons Valérien et Tiburce dont les reliques viennent de lui arriver de Rome (858). Worms, Halberstadt peuvent aussi se glorifier d'une noblesse carlovingienne dans leur culte et jadis montraient des sanctuaires qui l'attestaient par leur âge. Enfin Cologne conserve encore, sous les traits d'une restauration romane, le sanctuaire que Willibert en 873 mit sous le vocable de notre sainte. Comme Albi, Cologne peut aussi montrer tout autour d'elle, avec un orgueil maternel, les nombreuses filles qui portent le titre et conservent aussi sans doute les reliques de Cécile.

Les IXe et Xe siècles virent peut-être le plus grand essor du culte cécilien, et construisirent le plus de sanctuaires en son honneur; mais leurs successeurs, s'ils eurent moins à faire, n'en conservèrent pas moins pieusement la tradition, comme on peut le constater par l'histoire des monuments.

A Rome, les Xe et XIe siècles consacrent de nouveaux autels dans la basilique du Transtévère, ouvrent le joli cloître, refont le campanile, le portique et les peintures; l'église S. Cecilia-in-Domo et sa tour sont relevées, S. Urbano-alla-Caffarella se couvre, en souvenir d'Urbain, l'ami de Cécile, de peintures qui nous rappellent encore leurs souffrances et leur triomphe. Saint-Laurent-hors-les-Murs nous a montré pendant quelque temps des restes de fresques de cette époque. En Toscane, Crevole, Decimo, Fiesole, Mendina, et surtout Pise, où elle existe encore, avaient des églises romanes.

En Lombardie, Padoue et Vérone nous ont rappelé dans des sanctuaires de cette époque le zèle des fidèles pour Cécile.

Dans le royaume de Naples, son image byzantine nous est conservée sur les nielles d'argent de la porte de Monte-Sant-Angelo.

La France ne reste pas en arrière : dans le Nord, Acquigny dès le XIIe siècle, Fontevrault, Saint-Christophe de Bazelle, etc., avaient leurs églises céciliennes. Bourges peignait l'histoire de notre vierge sur ses vitraux. La France méridionale présente des églises albigeoises restaurées, dans les Cévennes : Sainte-Cécile d'Andorge, la Melouze, Sainte-Cécile de la Pistoule, Berriac, Rivel, Estagel, etc.; elle montre des oratoires céciliens installés dans des grottes celtiques comme à Eyguières, ou dans des *fana* païens comme à Châteauneuf-les-Martigues.

En Espagne, les églises catalanes sont restaurées, Sainte-Cécile du Montserrat est reconstruite, et le culte suit les progrès des chrétiens repoussant les Maures.

L'invasion normande en Angleterre y fait triompher les dévotions romaines et y remplace par les saints qu'elles préfèrent les saints saxons. Les églises changent de nom sous la volonté du conquérant; nous y trouvons, à Adstock par exemple, une église romane dédiée à sainte Cécile.

Au XIIe siècle, l'Allemagne reconstruit Sainte-Cécile de Cologne; elle peint cette vierge sur ses missels, ciselle son image sur les autels portatifs; enfin, reculant vers le nord les frontières chrétiennes, elle y porte avec la foi son culte et ses sanctuaires. Nous avons vu que la cathédrale de Güstrow était un de ces trophées et que son érection, au début du XIIIe siècle, rappelait la victoire que sainte Cécile avait accordée à Borvin, sur les Wendes, le jour de sa fête.

Le XIIIe siècle conserve et restaure avec magnificence les monuments céciliens. Parmi ceux de Rome, nous citerons l'élégant ciborium d'Arnolfo qui orne encore le chœur de la basilique transtévérine; pour la France, la nouvelle cathédrale

d'Albi, le reliquaire de Conques, les manuscrits enluminés de Paris, etc.; pour l'Allemagne, outre Sainte-Cécile de Güstrow, la chape de Saint-Blaise, etc.; pour l'Italie, le retable de l'autel de Sainte-Cécile peint par un élève de Giotto, l'église de Florence.

Le xiv[e] siècle continue les traditions de piété et d'iconographie qu'il a reçues. Nous nous contenterons de citer les fresques del Carmine à Florence, où l'artiste a déroulé dans toutes ses phases l'histoire de notre vierge.

A cette époque, Cécile conquiert la Hollande, qui, pendant le xv[e] siècle, lui élève des sanctuaires à Utrecht, Amsterdam, Leyde, Hoorn, Harlem, Enkhuysen, etc.

L'iconographie cécilienne peut être facilement suivie dans tous ces âges. Dans l'origine, sainte Cécile n'était distinguée par aucun attribut; à Ravenne, elle se confond dans la foule des saintes qui portent toutes une couronne; dans la catacombe de Saint-Calixte elle est en orante. Au ix[e] siècle, les Grecs semblent avoir découvert le type du couronnement que nous saisissons sur l'antipendium du pape Pascal, les portes de Monte-Sant-Angelo, et d'autres monuments postérieurs; pendant tout le moyen âge, on ne la reconnaît que lorsque sa figure se trouve mêlée à la représentation de ses actes; les peintres italiens l'entendent avec dignité et traduisent avec bon goût ses touchantes histoires; mais ceux du Nord, Français ou autres, oublient toutes les règles de la convenance et de la vérité en transformant le caldarium en une chaudière vulgaire où ils plongent notre vierge dépouillée de vêtements. Pour nos miniaturistes, cette chaudière était devenue une sorte de caractéristique, ce qu'on verra dans les manuscrits de Wallerstein et de Paris; mais ailleurs et lorsqu'elle est seule, Cécile n'est révélée par aucun attribut; au xv[e] siècle même nous la retrouvons souvent avec un livre et une palme, comme d'autres martyres; il semble que ce soit Van Eyck (+ 1450) qui le premier ait songé à en faire une musicienne sur un des volets de son admirable tableau du Triomphe de l'Agneau. Dans la cathédrale de Vienne, une statue du xv[e] siècle représente aussi Cécile en joueuse d'orgue. Ce monument, en tout cas, n'a pas la notoriété de celui de Gand auquel nous devons laisser l'honneur de l'invention pour son auteur, en supposant même que l'idée venue simultanément alors dans plusieurs esprits ne l'ait pas complètement inspiré le premier.

On en ignore l'origine, on croit généralement qu'elle vient de cette phrase des actes: « Cantantibus organis, Cæcilia Domino decantabat. » Cela est probable, quoiqu'on puisse trouver étrange qu'elle soit venue après tant de siècles comme expression d'un texte qui ne fut pas traduit en ce sens par les devanciers.

Raphaël l'a accueillie avec son génie, l'a immortalisée et rendue définitivement populaire dans son tableau de Bologne, et la musique n'a plus cessé d'être la caractéristique de la vierge romaine. Il faut s'en féliciter, car nous avons pu souvent, grâce à ce trait nouveau, reconnaître des images qui, sans lui, seraient restées anonymes, et saisir sur le déclin du moyen âge les derniers anneaux d'une tradition qui eût été perdue. Il faut s'en féliciter surtout de nos jours, où, depuis son avènement sur le trône de l'harmonie, Cécile a vu étendre universellement les hommages qu'on lui rend et la pompe de sa fête; nous en voyons en France le spectacle sous nos yeux; en Italie, les sociétés dont les affiliés s'appellent *Ceciliani* se forment sous les auspices des évêques, elles ont un bulletin mensuel[1], un centre à Milan; une association s'est formée jusqu'en Irlande. On nous écrit d'Espagne que le 22 novembre, dans presque toutes les villes, la fête de sainte Cécile se célèbre par des réunions musicales et que les musiciens catholiques l'ont choisie pour patronne; de Suisse, de Binhofzell, qu'il en est de même et que l'église a une société qui porte son nom. Félicitons-nous de ces progrès, remercions notre chère vierge et prions-la, en supposant même que du haut du Ciel elle s'étonne des instruments qu'on lui prête et qu'elle n'a peut-être jamais tenus, prions-la de bénir cette manière de la louer, prions-la de changer un jour pour nous, comme dans le tableau de Bologne, les vaines harmonies de la terre en ces accords qui la ravissent.

1. *Bulletino officiale della generale Associazione italiana di S. Cecilia.*

LES SAINTS DE LA MESSE

ET LEURS MONUMENTS

SAINTE AGNÈS

NOTICE BIOGRAPHIQUE



la fin du IIIe siècle, Rome donna le jour à une enfant qui devait passer peu d'années sur la terre, mais les rendre plus fécondes et plus glorieuses que celles d'une longue vie. Agnès[1], née d'une famille illustre, cacha peut-être, comme le faisaient alors certains chrétiens, l'éclat de son nom sous un titre plus humble, qui rappelait la vertu qu'elle chérissait le plus et pour laquelle elle sacrifia sa vie; en grec Ἀγνή veut dire *pure*, en latin *agneau*, ce qui fait qu'on a joué sur le mot, et que les peintres n'ont cessé de figurer un agneau dans ses mains si chastes.

Nous n'avons de l'histoire de cette admirable vierge que les actes que Tillemont et que D. Ruinart lui-même considéraient comme apocryphes. Mgr Bartolini, dans son beau travail, les a défendus en montrant victorieusement leur concordance avec les antiques actes siro-chaldaïques[2], avec Prudence, et surtout avec l'inscription damasienne qu'on ne connaissait pas au XVIIe siècle. Du temps de Damase, les enfants ou petits-enfants des témoins du martyre vivaient encore, et le souvenir de tant d'héroïsme, officiellement rappelé dans la basilique, eût certainement soulevé des réclamations s'il eût été mêlé de faussetés. Suivons donc avec confiance ce texte que nous trouverons conforme aux usages romains, sauf dans quelques interpolations que les copistes ont pu y introduire.

Ambroise, que plusieurs pensent être l'illustre évêque de Milan, termine ainsi : « Moi, Ambroise, serviteur du Christ, je n'ai pas voulu cacher, par un silence infructueux, ces choses que j'ai trouvées dans des volumes cachés; ce que j'ai connu des actes d'une si grande martyre, je l'ai écrit pour votre édification, ô vierges du Christ, afin que ce texte de sa passion, dans l'amour du Saint-Esprit, vous porte à l'imiter en présence du Seigneur. »

1. Mgr Bartolini rapporte des inscriptions qui prouvent que ce nom avait été porté dans de grandes familles romaines.
2. Bartolini, p. 34, *Gli atti del martirio della nobilissima vergine romana S. Agnese.* Rome, 1858.

Il nous montre d'abord la rencontre du fils du préfet avec Agnès qui revenait de l'école (*a scholis*). Ce mot prouve que l'éducation des jeunes chrétiennes n'était pas négligée comme celle des païennes, dont les mères ne songeaient qu'à parer la beauté, en s'occupant peu de cultiver leur esprit. Des exemples multipliés peuvent être choisis comme preuves de ce fait dans les actes des martyrs et dans les réponses profondes, non seulement de foi, mais de science, que de simples jeunes filles jettent à leurs accusateurs. Sainte Catherine d'Alexandrie confondant les philosophes est une des plus célèbres. Ces jeunes filles avaient dû suivre assidûment les écoles chrétiennes qui se tenaient dans les églises, plus tard dans les baptistères. Une servante l'accompagnait peut-être en portant la cassette de livres[1]. La femme, en reprenant son rang dans l'humanité, avait reconquis son droit à la science, dont l'antiquité l'éloignait, peut-être pour être plus sûre de l'asservir. Origène avait des femmes dans ses écoles, et tout le monde sait l'assiduité de sainte Paule et de ses filles aux leçons de saint Jérôme.

Ce retour de l'école, qui fut l'occasion de la passion du jeune homme, devait avoir lieu à heure fixe et lui permettait facilement de rencontrer et de voir celle qui la lui avait inspirée.

Agnès n'avait que douze ou treize ans, ce qui était l'âge ordinaire du mariage[2], celui où, d'après la loi, les filles devenaient nubiles[3]. Elle était dans tout l'éclat de sa beauté, à laquelle son évangélique pureté ajoutait un charme délicieux. Le jeune homme parle de sa passion et de ses projets à ses parents, qui semblent l'avoir encouragé; puis il se dispose dans une des rencontres à s'ouvrir devant elle. Il se munit de joyaux et de tout ce qu'il pense la séduire; il l'aborde, les lui offre, lui parle de ses richesses, de la grandeur de sa famille et des délices qui l'attendent si elle veut s'unir à lui. Agnès l'arrête brusquement; ses yeux, au lieu de la douceur qu'ils reflètent d'ordinaire, s'enflamment d'indignation : « Retire-toi, s'écrie-t-elle, source de péché, nourriture de crime, aliment de la mort! Retire-toi loin de moi, car tu sauras qu'un autre amant t'a déjà prévenu. Il m'a donné des pierreries bien plus belles que les tiennes; il m'a passé au doigt l'anneau de sa foi, lui dont la naissance et la grandeur te dépassent tellement! Il m'a mis aux oreilles des perles inestimables; il m'a entourée de gemmes éclatantes; il m'a revêtue d'une cyclade d'or; il m'a ornée de larges colliers; il m'a promis d'immenses trésors. »

Ne dirait-on pas qu'Agnès fait la description d'un des costumes de vierges représentées sur les mosaïques de Ravenne? Mais son discours se poursuit; après avoir parlé d'elle, elle fait le portrait de son bien-aimé et prend des accents dignes du Cantique des Cantiques : « Comment pourrais-je le trahir, Lui qui n'est inférieur à personne en générosité, en pouvoir, en force? Il est le plus beau de figure, le plus doux en amour, le plus gracieux en parole; j'ai recueilli le lait et le miel sur ses lèvres; j'appartiens déjà à sa chaste tendresse, son sang empourpre mes joues. Fils d'une vierge, il se voit servi par les anges, les cieux l'admirent. Son toucher ressuscite les morts et relève les infirmes. A Lui seul ma foi! En l'aimant je suis chaste, en le prenant pour époux je reste vierge! »

Le jeune homme, atterré par cette réponse, est pris d'une fièvre ardente; il se couche et, dans les soupirs qu'il exhale, il révèle aux médecins la cause de son mal. Les médecins vont trouver son père et lui font part de leur découverte. Comment Agnès peut-elle dédaigner de telles

1. Sequitur angustæ vernula capsæ. Juvénal, *Sat.*, X, 117.
Pillet, *Histoire de sainte Perpétue*, p. 79.
2. Ovide, *Métam.*, IX, v. 713; XI, v. 303, etc.
Tacite, *Ann.*, XII, 6.
3. Desobry, *Rome au siècle d'Auguste*, III, p. 5.

offres et quel peut être ce merveilleux fiancé qu'elle préfère à tous? Alors un des parasites qui infestaient à Rome les maisons des grands, et qui durent être souvent délateurs des chrétiens, voit l'occasion de se bien faire venir, il devine le secret et dit à Symphronius qu'Agnès, chrétienne dès son enfance et livrée à la magie, appelle le Christ son époux.

Le préfet est saisi de joie à cette nouvelle; il voit un moyen de s'emparer de la vierge et de satisfaire son fils. Il la cite aussitôt à son tribunal et cherche tour à tour à la séduire par ses promesses ou à la terrifier par ses menaces. Il la trouve insensible à la douceur et inaccessible à la crainte. Il recourt à ses parents qui étaient nobles; il leur reproche, pour les effrayer, leur titre de chrétiens. Il ramène encore le lendemain Agnès devant lui et lui ressasse les paroles d'amour de son fils. Puis, voyant qu'elle était inflexible, il lui dit que, si elle veut rester vierge, elle se doit consacrer à Vesta, et que, sinon, il la livrera avec les courtisanes aux débauchés.

« Si tu savais, lui dit Agnès, quel est mon Dieu, tu ne parlerais pas ainsi; mais connaissant la force de mon Seigneur Jésus-Christ, je méprise tes menaces. J'ai avec moi son ange qui gardera mon corps. »

Le préfet, exaspéré d'être tenu en échec par l'héroïque enfant, ordonne qu'on la dépouille de ses vêtements et qu'on l'entraîne vers l'ignominie, en faisant proclamer par un héraut qu'elle doit cette punition à ses blasphèmes. Mais aussitôt, par un des miracles les plus authentiques de l'histoire, ses cheveux se déploient, s'allongent et couvrent en un instant son corps virginal; puis, comme elle se prosternait en prière, l'ange qu'elle attendait l'entoure d'une immense lumière et la revêt d'une stole éblouissante. Tous ceux qui étaient entrés ressortent frappés de stupeur. Seul l'insensé jeune homme veut forcer l'auréole sacrée et tombe inanimé, étouffé par le démon.

Cette scène merveilleuse se passait dans les salles formées par les voûtes du stade d'Alexandre Sévère[1], peut-être pendant une représentation. Quand le bruit de la mort du fils du préfet se répandit, une grande affluence de peuple se fit à l'entour[2], et des clameurs éclatèrent; les uns disaient qu'Agnès était une magicienne, d'autres une sacrilège; d'autres encore la disaient innocente. Le préfet arriva avec de grandes démonstrations de douleur et, voyant son fils étendu mort : « O la plus cruelle des femmes, s'écria-t-il, qui as voulu donner sur mon fils une preuve de ta science magique. — Je n'ai pas usé de magie; mais cet impudent n'a pas voulu respecter l'honneur de Dieu et l'ange l'a frappé. — Alors prie ton ange qu'il me rende mon fils. — Vous ne méritez pas ce bienfait; cependant, pour que la gloire de mon Seigneur Jésus-Christ éclate ici, sortez tous pour que je me mette en prière. » Alors l'ange, sur la prière d'Agnès, releva le jeune homme et le ranima. Celui-ci sortit en proclamant que le seul et véritable Dieu était le Dieu des chrétiens.

Les aruspices et les prêtres furent troublés de ce témoignage et soulevèrent le peuple. Symphronius, comme Pilate, eut peur de ces rumeurs, et, quoiqu'il eût voulu sauver sa bienfaitrice, il n'osa pas, et il la livra lâchement à son lieutenant Aspasius.

Celui-ci accepta la tâche; il ordonna de préparer un bûcher pour y mettre la jeune fille. C'était un supplice inconnu à Rome pour les criminels; mais il semble que la haine portée aux chrétiens fit oublier les usages légaux et inventer de nouveaux tourments contre eux. On le vit pour le diacre Laurent étendu sur les flammes. Prudence n'en parle pas, mais l'inscrip-

1. Armellini, p. 106.
2. Fit repente concursus populorum ad theatrum et varia furentis populi acclamatio.

tion damasienne en fait mention pour Agnès, ce qui suffit à prouver le fait[1]. Les flammes, selon le récit des actes, se seraient divisées en deux parties, et, au lieu de s'attaquer à la victime, se seraient jetées sur les cruels spectateurs[2]. Devant ce nouveau prodige, Aspasius ordonna qu'on lui plongeât le glaive dans la gorge. Prudence dit qu'elle fut décapitée[3], double tradition que l'iconographie a successivement adoptée.

Alors l'épouse du Christ s'élança vers lui par la porte qu'elle venait de franchir en l'arrosant de son sang.

Les deux premiers chapitres s'arrêtent à sa mort, mais le récit se continue pour son sépulcre et son histoire glorieuse.

Le troisième chapitre s'ouvre sur le récit de son ensevelissement. Ses parents prirent son corps et le déposèrent dans une petite terre qu'ils avaient près de Rome, non loin de la via Nomentana. Tous les chrétiens arrivèrent en foule près de la tombe à peine fermée, ménageant ainsi déjà une sorte de triomphe à l'héroïne de la virginité. Ces manifestations exaspérèrent de nouveau les païens, qui virent un outrage dans les honneurs rendus à leur victime; ils se mirent à jeter des pierres sur les dévots et les repoussèrent ainsi. Une jeune fille, seule, attachée au sépulcre et méprisant leurs coups, ne voulut pas s'éloigner; c'était Émérentienne, la sœur de lait d'Agnès, qui ne tarda pas à succomber sous les meurtrissures des barbares et à rejoindre celle qu'elle aimait; nouveau martyre moins éclatant, moins merveilleux, mais non moins touchant. Le ciel sembla s'émouvoir de ce crime; il se couvrit de nuages, retentit de tonnerres, la terre trembla, et les persécuteurs, aussi craintifs que cruels, abandonnèrent enfin le tombeau.

Les parents revinrent, ils prirent la petite Émérentienne et l'ensevelirent auprès de sa sœur.

Une nuit qu'ils passaient en prière auprès de leur chère tombe, ils virent une troupe de vierges couvertes de cyclades d'or et entourées d'une grande lumière; ils distinguèrent dans le nombre la bienheureuse Agnès, sous un vêtement éclatant, et à sa droite un agneau plus blanc que la neige[4]. Ils demeurèrent dans la stupeur. Mais Agnès, priant ses compagnes de s'arrêter, s'avance vers eux et leur dit : « Voyez, ne me pleurez pas comme si j'étais morte, mais réjouissez-vous avec moi, félicitez-moi, car avec celles-ci je suis entrée dans une demeure brillante, et je suis unie au Ciel à Celui que sur la terre j'aimais de toute l'ardeur de mon âme. » A ces mots elle s'éloigna.

Cette apparition fit grand bruit. Quelques années plus tard, sainte Constance[5], selon la légende, l'entendit raconter par des personnes qui en avaient été témoins. Elle avait une lèpre qui la recouvrait tout entière; alors, dans l'espérance d'être guérie, elle vient une nuit au tombeau, et, quoique païenne, elle y prie avec ferveur. Puis, saisie d'un doux sommeil, elle aperçoit en songe la bienheureuse, qui lui dit : « Sois constante, ô Constance, crois que Jésus-Christ, Fils de Dieu, est ton Sauveur, et par lui tu seras guérie. » A cet instant Constance s'éveille; elle était guérie.

1. Les actes siro-chaldaïques ne parlent que des flammes et non du glaive.
2. De Faviers, *Saints de la Messe.*
3. Uno sub ictu nam caput amputa, p. 225.
4. Ad dexteram ejus agnum stantem nive candidiorem.
5. L'identité de sainte Constance est l'objet de beaucoup de discussions, qu'il n'est pas dans notre dessein d'aborder; nous rapportons la légende qui est nécessaire pour expliquer les images qui nous passeront sous les yeux.

Elle court joyeuse vers son père. Rome se réjouit, les chrétiens triomphent, les païens sont humiliés. Constance demande à l'empereur d'élever une basilique à cette vierge libératrice, près de laquelle elle serait enterrée. Constance persévéra dans la virginité, et après elle de nombreuses vierges romaines se joignirent à ce cortège sacré[1].

1. Outre Mgr Bartolini, on peut encore consulter :
Beverini, *Vita di S. Agnese vergine e martire*, 1851.
Ceillier, *Hist. des auteurs eccl.*, III, p. 522.
Martini, *Revue catholique* (Louvain, 1873, 4).
Monaci (Filip), *Memorie del martirio e del culto di S. Agnese* raccotte et tradotte dai testi latini, Fermo, 1858, 12, 146.
Sherling, *The life of the blessed S. Agnes virg. and mart.*, London, 1677, 8.



Bibl. nat. Latin, 9473, f° 3 v°.

ITALIE

ROME

S. Agnese-in-Agone[1]. — Cirque antique (VIII[e] siècle), Itinéraire. — (1123) Calixte II. — (1186) Urbain II. — (1384) Sainte Françoise Romaine. — (1516) Titre cardinalice. — Ruines. — (1652) Reconstruction par Innocent X (pl. I et II).

Un sanctuaire de Sainte-Agnès marque encore à Rome le lieu où sa pureté fut exposée et victorieuse; il s'élève sur la place Navone, sur les ruines du cirque[2] d'Alexandre Sévère dont la place dessine encore les limites. Ce lieu n'aurait été autre chose qu'une des salles pratiquées dans les soubassements de l'édifice qui étaient livrés au commerce et aux métiers les plus abjects. La légende qui nous le désigne ici est loin d'être contredite par l'histoire et par les documents antiques les plus sérieux. Tacite, à propos de l'incendie du cirque Maxime, parle en ces termes des tavernes qu'on y voyait : « Ubi per *tabernas* quibus id *mercimonium* erat quo flamma alitur, simul cœptus ignis et statim validus ac vento citus ; longitudinem circi corripuit » (Tac., *Ann.*, XV, 38)[3]. On avait grand intérêt à louer ces travées de l'édifice à des marchands qui devaient y faire leur profit, à cause des heures interminables que les spectateurs passaient sur les gradins. Un cabaret se transforme facilement en un théâtre de désordres, surtout devant des spectacles qui en offraient souvent eux-mêmes les scènes les plus honteuses.

On ne saurait douter que ce souvenir de la virginité triomphante n'ait été glorifié là, dès les premiers âges chrétiens de Rome. La légende des cheveux a été crue et célébrée par saint Damase dans son épigraphe monumentale : « *Nudaque profusum crinem per membra dedisse* », et le lieu qui fut témoin du miracle dut être dès lors entouré de vénération.

L'auteur anonyme de l'Itinéraire à Rome, publié par Mabillon d'après un manuscrit d'Hildesheim, sans doute du VIII[e] siècle, parle du cirque d'Alexandre Sévère qu'il confond avec le Flaminien et y mentionne deux fois l'oratoire de Sainte-Agnès[1]. Il est difficile de se figurer d'une façon précise le premier oratoire; on doit croire seulement qu'il fut élevé sur les murs de refend de l'édifice antique, aussi bien que les sanctuaires qui lui succédèrent au moyen âge. Les murs antiques étaient pour les constructeurs non seulement des reliques à respecter, mais aussi des fondements excellents, dont ils eussent fait profit en dehors de tout sentiment.

Cette érection de l'église sur les voûtes et les murs antiques est confirmée par le témoignage de Nardini, qui assista aux fondations de l'église moderne et vit à découvert les pilastres de travertin de la construction antique. Martinelli (*Roma ex ethnica sacra*, p. 451) rapporte une inscription qui se lisait de son temps près de la porte et dans laquelle cette église est dite « petite mais célèbre et vénérable ». D'après ce document, elle avait été consacrée par Calixte II, le 28 janvier 1123[2].

ANNO DOMINI MCXXIII
INDIC. I. MENSIS IANUARII DIE XXVIII.
HÆC ECCLESIA S. AGNÆ DEDICATA EST
A DOMINO CALLISTO II. P. P.
CUM REMISSIONE ANNUATIM IN D. DIE
UNIUS ANNI ET XL DIERUM
HÆC SUNT RELIQUIÆ IN ALTARI POSITÆ
SCILICET

1. On a beaucoup discuté sur ce mot *agone;* il est probable qu'il ne remonte pas au delà du moyen âge.
2. M. Armellini croit que c'était plutôt un stade.
3. Desobry, *Rome au siècle d'Auguste*. Description.

1. Bartolini.
2. Barbier de Montault, Dédicaces.

INDUMENTUM QUOD ANGELUS DETULIT
BEATÆ AGNETI
DE CAPILLIS ET VELO B. MARIÆ VIRGINIS
DENS APOSTOLI PAULI
ET DE PANNO OCULIS PRÆPOSITO
IN DECOLLATIONE EIUS
BRACHIUM S. CALLISTI PP. ET MARTYRIS SANCTÆ AGNETIS
SANCTÆ EMERENTIÆ, SANCTI ANASTASII,
S. EUSTACHII
DE BALTEO S. GREGORII PP. S. TRIPHONIS
ET S. SEBASTIANI
S. HERMETIS, S. ALEXANDRI PP. S. CORNELII
PAPÆ.

Notre église est spécifiée dans la célèbre bulle d'Urbain III, expédiée de Vérone en 1186, et confirmant les privilèges de l'église de S. Lorenzo-in-Damaso ; elle figure parmi les filiales de cette dernière : « *ecclesiam S. Agnetis de cryptis agonis cum populo et pertinentiis suis.* » Cette désignation, qui fut employée dans les temps postérieurs, prouve que les ruines du cirque étaient encore en grande partie découvertes, comme le semblent montrer aussi les plans du xv[e] siècle.

Parmi les maisons voisines de cette petite église étaient celles des Mellini et de la famille Bussa de laquelle sortit sainte Françoise Romaine qui fut baptisée dans cette paroisse (1384). M[gr] Bartolini parle d'une maison au n° 21 A. 22 de la strada Tor Mellina, qui devait faire partie du domaine de l'illustre sainte ; elle y avait été peinte avec la Madone. Le père de sainte Françoise, appelé Paolo Bussa, fut enseveli dans cette église sous une pierre qui portait ses armoiries et cette inscription :

HIC JACIT PAULO BUSS.
A. ANNO MCCCLLI
NOBILE VIRO[1].

M[gr] Bartolini a retrouvé dans les archives du Sancta-Sanctorum cette curieuse notice : « Anniversarium pro Paulo Bussa de regione parionis in ecclesia *S. Agnetis de Agone* quia eius uxor dictæ societati donavit unam domunculam cum horto sitam in parochia dictæ ecclesiæ et xxx ducatos quos promisit solvere. » On lit, ajoutés en marge, ces mots : *pater beatæ Franciscæ.*

Lorsque Léon X en 1517 donna la pourpre à beaucoup de personnages distingués de l'Église, il l'enleva à la juridiction de l'église damasienne. Sixte V (1597), à la requête du cardinal Montalto, son neveu, l'attribua à la congrégation des clercs réguliers mineurs qu'il venait d'approuver. A cette époque, l'église, qui n'avait peut-être reçu aucune restauration depuis Callixte II, était presque ruinée : nous trouvons dans les papiers des Panfili la description de son délabrement ; ses vieux murs ne soutenaient plus leurs enduits et laissaient tomber les peintures qu'on leur avait jadis confiées ; le presbytère était près de crouler.

Ce lamentable état décida probablement Innocent X (1652), qui avait une grande dévotion pour sainte Agnès et dont la maison de famille (Panfili) était voisine, et lui fit ordonner la démolition du vénérable édifice. On jeta de nouvelles fondations et la première pierre fut bénite le jour de l'Assomption 1652[1]. L'œuvre fut d'abord confiée à Rainaldi, puis suspendue de 1653 à 1654, et enfin livrée à Borromini, dont le goût baroque jouissait alors de la plus grande vogue. Rainaldi fut repris après la mort du pape et acheva la construction en 1672. Les architectes ne se firent pas faute de dépouiller les ruines du cirque de leur travertin pour élever la façade et ses deux campaniles.

Sous le fatras du xvii[e] siècle les vieux murs ont disparu et les vénérables souvenirs, précieusement gardés pendant le moyen âge, semblent effacés ; nous aimons donc chercher la vieille église, et la rétablir autant que possible comme un des anneaux de la chaîne monumentale qui nous rattache à la glorieuse vierge. Rome antique reparaît heureusement toujours ; ses fondements, comme des souches éternellement fécondes, ont porté la cité du moyen âge, et, lorsque la Renaissance l'eut renversée, ils portent à son tour la cité de Sixte V dont les immenses bâtisses les ont encore pour racines. Ici, dans le plan de Rainaldi et de Borromini, nous distinguons des murs perpendiculaires à la place, dont les intervalles doivent signaler les murs de refend du cirque[2].

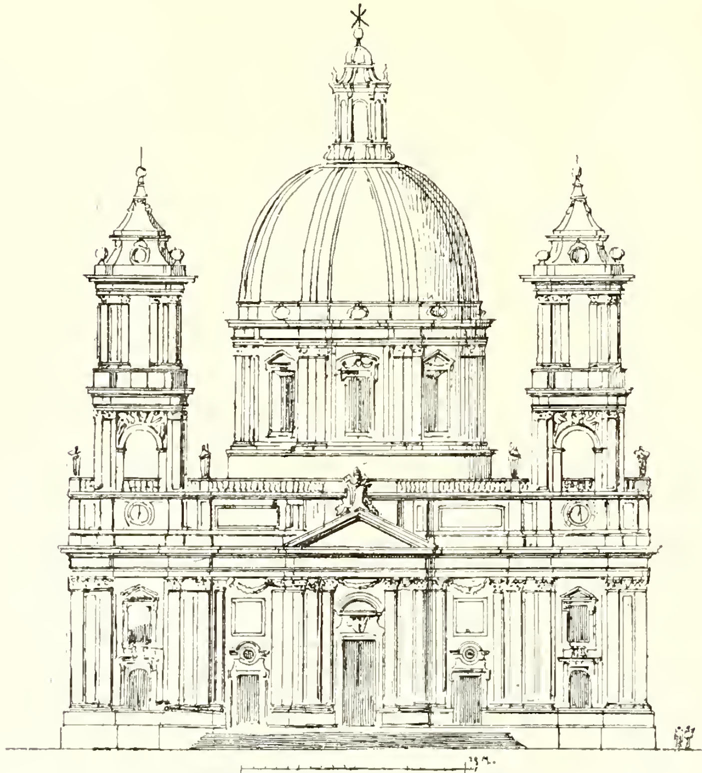
Ces murailles sont les bases où nous avons cherché à replacer l'église de Calixte. On verra l'essai de restauration que nous avons tenté (pl. I).

1. Bartolini, p. 154.

1. J'ai vu, dans les papiers de la bibliothèque Corsini, une notice qui rappelle que le prince Camillo obtint les colonnes des petites nefs du Latran pour orner la nouvelle église; mais je n'ai pu les retrouver sur le lieu.

2. Canina dans sa *Topographie* dit que plusieurs de ces travées existent encore.

Le chœur était tourné vers la place Navone, de manière à dominer le lieu consacré par sainte Agnès ; il y avait de ce côté une petite porte, mais l'entrée principale était sur la via dell'Anima et accessible par trois marches. On entrait dans un portique qu'un dessin manuscrit d'Ugonio (bibl. Barberina, n° 1057 [1]) indique clairement, puis dans la petite basilique. Les trois nefs étaient partagées par des pilastres de travertin soutenant quatre arcades. Au fond se trouvaient le maître autel, l'abside et l'escalier descendant aux cryptes. Ugonio indique sur son croquis deux autres autels ; peut-être Giacomo da Vicenza (1455), qui avait sa dalle funéraire à l'entrée, fut-il l'ordonnateur de l'un d'eux [2].



S. Agnese, façade de la place Navone.
État actuel, d'après un dessin manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Il y avait un campanile, fidèlement reproduit par deux plans du XVe siècle ; leur perspective fort incorrecte laisserait penser qu'il s'élevait du côté de l'abside [3], mais nous avons préféré suivre l'indication d'Ugonio qui semble le figurer à côté de l'entrée, situation plus concordante avec les usages du moyen âge comme on peut le voir encore à S. Lorenzo-in-Lucina, S. Maria-in-Cosmedin, Saint-Chrysogone, Sainte-Cécile, etc.

Ugonio indique derrière le maître-autel un escalier avec cette épigraphe : *sacellum intimum ;* je ne doute pas que ce ne soit la descente aux cryptes dont l'escalier se trouve encore aujourd'hui en cet endroit et qui n'aurait pas été changé de place ; c'est par là qu'on descend pour vénérer les murs antiques témoins de l'épreuve d'Agnès. Nous en donnons le plan exact, d'après le relevé qu'a eu la bonté d'en faire pour notre ouvrage M. le professeur Busiri, que ses travaux ici et à la via Nomentana ont placé au premier rang des serviteurs de la vierge romaine. Nous avons teinté en noir les piliers antiques qui ont conservé leurs moulures d'imposte et, en beaucoup de parties, leurs voûtes.

L'escalier, après quelques marches, se détourne à gauche en s'élargissant à côté d'un pilier antique ; les regards [1] se reportent aussitôt sur une fresque représentant sainte Agnès gardée par un ange ; on y lit l'inscription : « *Ingressa Agnes turpitudinis locum angelum Domini præparatum invenit.* » Dans ce souterrain on montre la place où la sainte a été exposée ; on y remarque un autel de 1650 surmonté d'un bas-relief fait par Algardi ou sur ses dessins [2] et qui figure Agnès sous le vêtement miraculeux de ses cheveux ($2^m,10 \times 1^m,53$). Vis-à-vis s'ouvre une grande salle construite sous les

1. Nous devons à l'inépuisable obligeance de M. Busiri le calque que nous en avons publié.
2. Bartolini, p. 153.
3. Dans une gravure antérieure à la restauration de 1652 (Palladio, *Cose maravigliose,* 1622. K. 1262 + 131). Je dois dire que le campanile paraît près de la place. Il est à plusieurs étages et fort élevé. Dans cette place (voy. Bufalini) il n'y a que Sainte-Agnès à qui on puisse l'attribuer.

1. Bleser, *Rome et ses monuments,* p. 182.
2. Nibby, p. 43.
Album des sanctuaires de Rome, pl. VII. Vue du souterrain.
M. Busiri me mande qu'il n'a trouvé rien de l'ancienne basilique dans la bibliothèque Panfiliana, annexe de l'église Sainte-Agnès.
Il a visité aussi la bibliothèque Corsiniana ; il a feuilleté trois volumes de comptes et dépenses de travaux de la basilique actuelle de Sainte-Agnès, et n'a trouvé aucune image (Lettre du 29 décembre 1887).

gradins du cirque. Viennent ensuite deux salles plus petites : la première, la prison où elle fut gardée quelque temps; la seconde, le lieu où elle fut jetée dans les flammes et enfin frappée du glaive. Celle-ci est ornée dans le fond d'une niche antique qui était peinte et où l'on distingue encore la figure de la sainte patronne. En 1650, on construisit devant un autel qui la cache en partie. Ces deux salles offrent encore des fragments de pavement byzantin qui paraissent prouver que leur ornementation date de Calixte II.

Après avoir examiné ces vieux murs auxquels s'adapte si parfaitement la tradition, il est impossible de ne pas croire à l'authenticité de ces reliques et de ne pas les saluer comme un des plus glorieux monuments du triomphe de la virginité.

Catacombes. — Lorsque le martyre fut consommé, les fidèles et les parents de la jeune fille recueillirent précieusement ses restes et les portèrent dans une villa de la famille, non loin de la via Nomentana. On sait que les Romains avaient là des maisons de campagne délicieuses ou ils passaient le printemps et l'automne et dans lesquelles ils élevaient des colombaria pour garder les cendres de leurs morts. Mgr Bartolini croit avoir retrouvé dans le monastère de Sainte-Agnès-hors-les-Murs les restes de la villa de sa famille; à l'angle du côté de Rome, près de la vigne de Cortilepri et sur d'autres points, on reconnaît des substructions en gros blocs de tuf qui appartiennent à l'époque de la République ou aux premiers temps de l'Empire; on y retrouve des peintures d'un style simple et sévère qui lui paraissent les restes de la maison des champs des parents de la vierge. On y a retrouvé aussi cette inscription : « *D. Calpurnius Nicasio sibi et suis*, » qui laisse croire qu'elle venait des Calpurni, alliés, dit-on, à ses parents.

Ceux-ci, en se convertissant au christianisme, ne manquèrent pas, comme sainte Cyriaque dans l'agro Verano, sainte Lucine sur la via Appia, etc., de faire pratiquer dans leur terre des hypogées pour la sépulture des fidèles. Telle fut l'origine, qui remonte peut-être au XIIe siècle, du cimetière que nous possédons encore et dans lequel Agnès fut enterrée; on y admire quelques belles peintures et des restes que m'a montrés lui-même M. Armellini, le savant explorateur de ces galeries.

On dit dans les actes que Emerenziana fut ensevelie *in confinio agelli b. virginis Agnetis;* Mgr Bartolini a retrouvé un instrument du XIVe siècle qui désigne la basilique sous ce titre : *ecclesia S. Agnetis in agello via Numentana*, rapprochement bien instructif et qui confirme la tradition et les actes.

Ce cimetière contenait les plus belles peintures, bien mieux conservées du temps de Bosio que de nos jours; il est célèbre par ses fresques du Bon Pasteur, du festin des Sept Disciples, de Job, du Christ enseignant, des vierges de la parabole et surtout de la belle Madone en orante avec le Sauveur devant elle; c'est dans ses galeries qu'on trouve aussi les chaises taillées dans le tuf[1].

S. Agnese-fuor-le-Mura. — (324) Fondation de la basilique. — (358) Travaux de Libère. — (366-385) Restauration et inscription de Damase. — (500) Restauration de Symmaque. — (625-638) Travaux et mosaïque d'Honorius. — (755) Ravages des Lombards. — (IXe siècle) Dons et restauration. — Légende de l'anneau. — (1256) Alexandre IV consacre trois nouveaux autels. — Peintures. — Campanile, monastère restaurés. — (1527) Saccage des bourbonniens. — (1605) Sfondrato, renouvellement de la châsse. — Restaurations diverses. — La dernière en 1856 par le commandeur Busiri (pl. III, IV, V et VI).

La mort extraordinaire d'Agnès, suivie de la vision de son tombeau, avait eu un éclat qui subsista longtemps après l'événement. Lorsque, cinquante ans plus tard, l'Église put jouir d'un peu de paix, on en parlait encore avec ferveur et les malades affluaient au tombeau. Sainte Constance, qu'on a dite fille de Constantin le Grand[2], affligée d'une cruelle infirmité, entendit raconter son apparition par des témoins oculaires qui vivaient encore; elle fut portée à lui demander sa guérison et assez heureuse pour l'obtenir. Elle était vierge,

1. On peut en voir la description dans Bosio et dans Aringhi, II, p. 172.
Marchi, *I monumenti delle arti cristiane.*

2. Dissertation de M. de Rossi sur l'identité de sainte Constance.
Lib. pont., p. 42. — Saint Silvestre : « Eodem tempore fecit basilicam Sanctæ Martyris Agnetis ex rogatu Constantiæ filiæ suæ et baptisterium in eodem loco ubi baptizata est soror ejus Constantiæ cum filia Augusti a Silvestri Episcopo, ubi donum constituit hoc. »
Il donne : Patène d'or de 20 livres. — Calice d'or de 10 livres. — Pharum cantharum avec 30 dauphins. — Divers lustres du même genre. — Des dons en biens-fonds.

comme on peut l'apprendre sur l'inscription damasienne.

Le livre pontifical, dans la vie du pape Libère, rappelle les tables de marbre qu'il fit faire au tombeau d'Agnès et sur l'une desquelles Damase inscrivit les louanges de la vierge et la mention de Constance. Constance, pour reconnaître une telle faveur, résolut d'élever une basilique à sa bienfaitrice et d'abriter son sépulcre d'une façon digne de la reconnaissance qu'elle lui devait.

Telle fut l'origine, en 324, selon Nibby, de l'église que nous étudions. On défonça les galeries cimétériales comme on fit à Saint-Pierre, à Saint-Paul, à Sainte-Pétronille et, sur cette même via Nomentana, à Saint-Alexandre. On respecta l'emplacement du tombeau, en élargissant le pourtour, afin d'asseoir le nouvel édifice, circonstance qui nous explique comment le sol de l'église est si inférieur à la voie antique et qu'on ait construit pour y descendre un escalier monumental de quarante-cinq marches; ce qui explique aussi qu'il se trouve de plain-pied avec les galeries du cimetière.

Le monument de sainte Agnès fut accompagné de celui de sa pieuse sœur de lait, sainte Émérentienne, situé à quelque distance, sur la voie qui aboutit à la Salaria. Les Itinéraires de Salzbourg et de Malmesbury, vers la fin du VIe siècle, nous rappellent ces sanctuaires. Le pèlerin, dans le premier, nous avertit qu'il faut tourner vers l'Orient pour trouver Sainte-Émérentienne[1] : « Postea vadis ad Orientem quousque pervenies ad S. Emerentianam mart. quæ pausat in ecclesia sursum, et duo martyres in spelunca deorsum Victor et Alexander : deinde via Numentana ad ecclesiam S. Agnæ quæ formosa est in qua sola pausat, » et dans la seconde partie qui a pour titre « les Lieux saints des martyrs qui sont en dehors de Rome » : « juxta viam Numentanam basilica sanctæ Agnes miræ pulchritudinis, ubi ipsa corpore iacet. Propeque ibi soror eius Emerentiæ in alia tamen basilica dormit. »

Nous avons encore le bonheur d'avoir sous les yeux la basilique Agnésienne qu'admiraient ces vieux pèlerins et nous n'avons pour la décrire à cette époque qu'à examiner celle d'aujourd'hui. Cette basilique, si jeune après quinze siècles, nous offre le type le plus complet et le plus élégant des sanctuaires constantiniens.

Au fond, devant l'abside ornée de mosaïques et plaquée de dalles de marbre aux longues veines qui ressemblent aux plis de blanches draperies, s'élevait l'autel sur les reliques d'Agnès. Tout est conservé, comme si le dernier ouvrier y avait mis hier la dernière main.

Environ trente-quatre ans après cette construction, c'est-à-dire vers 358, le pape Libère, étant revenu de son exil sur la prière de Constance, habita quelque temps dans le voisinage et orna le tombeau de dalles de marbre[1].

Damase (366-385), son successeur si pieux envers les saints martyrs, composa une pièce de vers à la louange d'Agnès et la fit graver sur le marbre. Cette dalle avait été coupée pour servir à restaurer le pavage; elle fut longtemps oubliée, lorsque en 1728 Marangoni la déroba aux mains d'ouvriers qui allaient la mutiler de nouveau; elle est placée aujourd'hui près des fonts baptismaux :

FAMA REPERT SANCTOS DUDUM RETULISSE PARENTES
AGNEM CUM LUGUBRES CANTUS TUBA CONCREPUISSET
NUTRICIS GREMIUM SUBITO LIQUISSE PUELLAM
SPONTE TRUCES CALCASSE MINAS RABIEMQUE TYRANNI
URERE CUM FLAMMIS VOLUISSET NOBILE CORPUS
VIRIBUS IMMENSUM PARVIS SUPERASSE TIMOREM
NUDAQUE PROFUSUM CRINEM PER MEMBRA DEDISSE
NE DOMINI TEMPLUM FACIES PERITURA VIDERET
O VENERANDA MIHI SANCTUM DECUS ALMA PUDORIS
UT DAMASI PRECIBUS FAVEAS PRECOR INCLITA MARTYR.

Ce n'était pas la seule inscription que possédât la basilique en l'honneur de sa patronne; il y en avait une autre, rédigée en vers d'acrostiche, qui rappelait que Constance avait été la fondatrice et qui malheureusement a disparu. Elle se trouvait, d'après l'indication d'un manuscrit du VIIIe siècle[2], sur l'arc triomphal :

1. Bartolini, p. 99.

1. Ornavit de platinis marmoreis sepulcrum S. Agnetis martyris.

2. Bibliothèque nat., fonds Saint-Germain, n° 1309.

« ... Super archum qui basilicam continet jussit scribi; ita ut capita versuum nomen eius scribant singulis litteris primis intentis quibus legitur *Constantina Deo.* »

CONSTANTINA DEUM VENERANS CHRISTOQUE DICATA
OMNIBUS IMPENSIS DEVOTA MENTE PARATIS
NUMINE DIVINO MULTUM CHRISTOQUE JUVANTE
SACRAVIT TEMPLUM VICTRICIS VIRGINIS AGNES
TEMPLORUM QUOD VICIT OPUS TERRENAQUE CUNCTA
AUREA QUÆ RUTILANT SUMMI FASTIGIA TEMPLI
NOMEN ENIM CHRISTI CELEBRATUR SEDIBUS ISTIS
TARTAREAM SOLUS POTUIT QUI VINCERE MORTEM
INVECTUS CŒLO SOLUSQUE INFERRE TRIUMPHUM
NOMEN ADÆ REFERENS ET CORPUS ET OMNIA MEMBRA
A MORTIS TENEBRIS ET CÆCA NOCTE LEVATA
DIGNUM IGITUR MUNUS MARTYR DEVOTAQUE CHRISTO
EX OPIBUS NOSTRIS PER SÆCULA LONGA TENEBIS.
O FELIX VIRGO MEMORANDI NOMINIS AGNES.

Cette inscription par son style semble appartenir à la littérature damasienne; elle est intéressante, non seulement en elle-même, mais aussi par la description de la couverture de l'édifice, dont elle semble montrer les poutres resplendissant d'or.

Vers 410, Innocent Ier mit la basilique et son cimetière sous la juridiction du titre de Saint-Vital [1].

Symmaque (500) restaura l'édifice qui menaçait ruine [2]. Un siècle après, une nouvelle et fondamentale restauration fut encore jugée nécessaire. Honorius Ier dépensa 252 livres d'argent sur le tombeau, suspendit des gabatæ d'or, mit un toit de bronze au ciborium, et le pèlerin de l'Itinéraire de Salzbourg put s'écrier que l'évêque Honorius y avait fait une restauration admirable (625-638) [3].

M. de Rossi a découvert, dans un manuscrit du XIe siècle de Closterneubourg, l'inscription relative aux travaux de la confession :

INCLITA VOTA SUIS ADQUIR... PRŒMIA LAUDIS
DUM PERFECTA MICANT MENTE FIDE MERITIS
VIRGINIS HOC AGNÆ CLAUDUNTUR MEMBRA SEPULCHRO
QUÆ INCORRUPTA TAMEN VITA SEPULTA TENET
HOC OPUS ARGENTO CONSTRUXIT HONORIUS AMPLO
MARTYRIS ET SANCTÆ VIRGINIS OB MERITUM.

La mosaïque seule est parvenue jusqu'à nous.

1. Les églises suburbaines se rattachaient à des basiliques intérieures.
2. Apsidam quæ ruinam imminebat et omnem basilicam renovavit. *Lib. pont.*, p. 88.
3. *Lib. pont.*, p. 120.
Id., p. 119. — Honorius I. 626. — Fecit ecclesiam B. Agnetis martyris miliario ab urbe Roma tertio, via Numentana, a solo, ubi requiescit, quam undique ornavit et exquisivit, ubi posuit multa dona. — Ornavit sepulcrum ejus ex argento, quod pens. libras 252. Posuit et desuper ciburium æreum deauratum miræ magnitudinis. — Gabathi. — Fecit absidam ex musibo.

Nous y voyons sainte Agnès en riche costume, enveloppée de l'ample cyclade gemmée des impératrices byzantines. Elle est couronnée [1], ses cheveux sont mêlés à des rivières de perles; elle tient un rouleau entre les mains et foule aux pieds le glaive et les flammes qui s'écartent; au-dessus de sa tête sont les mots *Sca Agnes*. De chaque côté se tiennent en costume pontifical les papes Symmaque et Honorius Ier. Ce dernier porte en main le modèle de l'église. Leurs têtes sont modernes; au sommet la main céleste tend une couronne à la vierge [2].

Sous les pieds des personnages s'étend une large frise, partagée en trois bandes qui contiennent chacune quatre vers. Le poète célèbre la beauté de l'ouvrage d'Honorius en le comparant à l'éclat du jour, à la splendeur de l'aurore qui écarte les nuages, aux touches brillantes des ailes du paon; malheureusement nous ne saurions, comme artiste, souscrire à tous ces éloges, car la mosaïque assez terne, assez rude, sent l'approche de la barbarie (pl. VI).

+ AUREA CONCISIS SURGIT PICTURA METALLIS
ET COMPLEXA SIMUL CLAUDITUR IPSA DIES
FONTIBUS ENIBEIS CREDAS AURORA SUBIRE
CORREPTAS NUBES RURIBUS ARVA RIGANS

VEL QUALEM INTER SIDERA LUCEM PROFERET IRIM
PURPUREUSQUE PAVO IPSE COLORE NITENS
QUI POTUIT NOCTIS VEL LUCIS REDDERE FINEM
MARTYRUM EBUSTIS HINC REPPULIT ILLE CHAOS

SURSUM VERSA NUTU, QUOD CUNCTIS CERNITUR USQUE
PRÆSUL HONORIUS HÆC VOTA DICATA DEDIT
VESTIBUS ET FACTIS SIGNANTER ILLIUS ORA
EXCITAT ASPECTU LUCIDA CORDA GERENS.

Sur le pignon du toit on voit encore des ornements peints qui sont cachés maintenant par le plafond et qui représentent des grecques et des paons qui tiennent une guirlande dans leur bec. Le style conserve quelque chose d'antique et les reporte au VIe ou VIIe siècle.

1. Nous avons calqué sa tête avec la chambre claire de Revoil.
2. CIAMPINI, *Vet. mon. Tab.*, XXIX.
PERRET, *Catacombes*.
GARRUCCI, *Storia dell'arte*, pl. CCLXXIV.
M. BARBET DE JOUY a traduit l'inscription en français, MEROLLI en vers italiens assez élégants.
Voy. BLESER, p. 186.
BARTOLINI, p. 124.

Je reporterai aussi à cette époque la chaire épiscopale placée au fond de l'abside; les bancs n'existent plus.

Mgr Bartolini attribue encore à Honorius deux figures de saints peintes sur les pilastres du narthex et tenant des couronnes.

Notre éminent ami, M. Busiri, a retrouvé un fragment de transenne de bronze qui remonte peut-être à ce temps. Peut-être les célèbres portes de bronze [1] qui fermaient la basilique et que Sixte V fit malheureusement fondre pour les statues de saint Pierre et saint Paul des colonnes Trajane et Antonine, peut-être ces portes avaient-elles la même origine.

Tel était l'état brillant de la basilique lorsque les Lombards la dévastèrent, comme toutes celles que ne couvraient pas les remparts de la ville, au moment du siège d'Astolphe en 755. Le livre pontifical fait une description terrible de ces ravages dans la vie d'Étienne II : « Omnia quæ erant extra urbem ferro et igne devastans atque funditus demoliens consumsit... et multa corporum sanctorum effodiens eorum sacra mysteria ad magnum animæ suæ detrimentum abstulit. »

Ici, comme partout, l'œuvre carlovingienne fut une œuvre de restauration. Adrien Ier, après sa délivrance (773), releva les ruines et dépensa beaucoup d'argent : « Ecclesiam b. Agnetis seu basilicam b. Emerentianæ... quæ a priscis marcuerant temporibus, a novo renovavit [2]. »

Léon III « fecit in ecclesia beatæ Agnetis martyris, ubi ejus corpus requiescit, vestem di fundato cum periclysi de blatthin [3] ».

Vers 740, on trouve le souvenir de religieuses basiliennes grecques dans le monastère de Sainte-Agnès; les premières avaient sans doute été chassées par des barbares, et celles-ci venaient peut-être d'Orient exilées par les iconoclastes. Léon III donna à la communauté quelques lampes d'argent.

Du temps de Pascal Ier le monastère tombait dans le relâchement. A cette époque se réfère une gracieuse légende que Mabillon dit avoir lue dans un antique manuscrit de la bibliothèque Ottobonienne et qui prouve, en la supposant même apocryphe, la dévotion du temps pour notre vierge

1. Bartolini, p. 128.
2. *Lib. pont.*, p. 268.
3. *Id.*, p. 290.

et sa crédulité pour ses miracles. Pascal Ier (817), dans les premiers jours de son pontificat, en entrant dans le cloître, fut étonné de sa mauvaise tenue : les ronces y poussaient et les tuiles renversées laissaient tomber l'eau à travers les toits. Il lui vint l'idée de relever ces ruines et de charger de cette tâche un prêtre grec, du nom de Jean, qui avait été marié. Devenu veuf, celui-ci désirait conserver le célibat; cependant, le pape lui ayant dit qu'il voulait lui donner une nouvelle épouse, il se résigna et se rendit à la basilique ; lorsqu'il fut arrivé, le pape lui donna un anneau en lui indiquant que l'épouse qu'il lui destinait n'était autre que la basilique. Alors le prêtre alla le passer au doigt d'une statue de la martyre qui se trouvait dans l'abside et qui étendit amicalement la main pour le recevoir. Le bon prêtre se mit aussitôt en devoir de satisfaire le pape, il nettoya le cloître, restaura les bâtiments, éloigna les religieuses grecques pour y mettre des bénédictines.

Un manuscrit du Vatican (n° 4265) confirme cette légende et l'existence d'une image d'Agnès, distincte de la mosaïque. Peut-être en souvenir de cette vieille statue Paul V fit-il placer l'élégante figure que nous avons maintenant [1].

En 864, Nicolas Ier rétablit Rothadus, évêque de Soissons, dans l'épiscopat, solennité qui eut lieu à Sainte-Agnès-hors-les Murs, le jour de la fête de la martyre [2].

Innocent II, dans l'entrevue qu'il eut avec l'empereur Lothaire, choisit le voisinage de Sainte-Agnès : « juxta ecclesiam S. Agnetis » (1134).

Les bénédictines, entrées du temps de Pascal, habitaient encore le monastère en 950, époque où Agapet II y introduisit des clunisiens. Les religieuses ne tardèrent pas à y revenir ; un document de 1154 nous donne le nom d'Emerenziana qui en était abbesse ; une pierre sépulcrale de 1242 recouvrait les restes d'une autre abbesse appelée Restituta.

En 1256, Alexandre IV consacra trois nouveaux autels dans la basilique. Je lui attribuerais aussi d'autres travaux, notamment les chancels, dont

1. Bartolini, p. 136.
2. P. 419.

il reste de larges plaques de porphyre ou de serpentine encadrées dans des bandes et pilastres mosaïqués [1]; Severano mentionne des ambons [2], qui devaient être du même caractère.

La consécration des autels est encore rappelée par une inscription [3] qu'on lit dans l'escalier.

Les peintures appartiennent à l'époque de la restauration d'Alexandre IV; elles représentent divers épisodes de l'histoire de sainte Catherine; celles au bout de la galerie de droite sont de l'école de Giotto, elles ont trait à l'histoire de saint Benoît. Ces fragments, arrachés au lait de chaux dont on les avait recouverts, ont été transportés au musée du Latran. Mgr Bartolini en publie quelques-uns dans son livre. On y voit sainte Catherine devant l'empereur Maxence disputant avec les philosophes, sainte Catherine [4] exhortant ceux-ci à se convertir, saint Benoît nourri dans le Sacro Speco, saint Benoît exorcisant un dragon, etc.

Le style du campanile et du monastère, les matériaux ou petits moellons de tuf les reportent à la même époque.

Les restaurations se sont multipliées dans les temps modernes. Sixte IV installa les chanoines réguliers de Latran, et son neveu Julien de la Rovère, plus tard Jules II, fit des réparations.

A la suite du siège de Bourbon (1527), la basilique fut saccagée, puis restaurée par le cardinal Girol. Veralli, qui refit le grand escalier et le plafond; en refaisant les murailles de l'escalier primitif on découvrit beaucoup de statues et les huit magnifiques bas-reliefs qui ornent aujourd'hui le musée Spada. Sfondrato, cardinal de Sainte-Cécile, qui témoignait tant de dévotion envers la patronne de son titre, ne prodigua pas moins de zèle envers sainte Agnès; il obtint de Paul V la construction de l'autel avec les riches marbres dont il est enveloppé, et à cette occasion le renouvellement de la châsse (1605). Mgr Bartolini croit avec raison que l'emplacement de l'autel n'a pas été changé à cette époque. On doit remarquer, dans l'étude des confessions romaines, le respect que les restaurateurs de tous les siècles ont mis à conserver la place des tombeaux des saints. Cette place était sacrée, elle marquait la sépulture antique, et elle a survécu partout aux renouvellements quelquefois insensés des édifices qui les abritaient.

En 1667, on bâtit une sacristie.

En 1696, on restaura le campanile qui menaçait ruine, en le soutenant par le grand éperon qu'on voit encore.

En 1728, restauration du pavage, et, de nos jours (1856), restauration et renouvellement de la décoration de l'église.

En 1884, lorsqu'on leva quelques marches du grand escalier refait par le cardinal Veralli en 1626, on remit au jour une dalle de marbre qui porte au centre l'image d'une jeune orante vêtue d'une grande tunique et les cheveux gracieusement noués sur la tête; Bosio l'avait déjà vue et publiée, il pensait que c'était une face de sarcophage et l'image de la défunte. M. Armellini, en la voyant reparaître, découvrit près de la tête un ancien graffito très fin, retraçant ces deux mots: *Sca Agnes*, qui lui font croire qu'il s'agit de notre vierge [1]. On peut supposer aussi que cette épigraphe est l'attribution faite par un pèlerin à une image funéraire du cimetière; cette manière de désigner les saints ne se rencontre pas au IVe siècle auquel appartient cette sculpture, et l'abréviation *SCS* ne devient commune et normale qu'à la fin du Ve siècle [2] (pl. V).

Nous devons ajouter quelques mots, sinon de description, puisque l'histoire de la basilique si bien conservée s'est chargée de nous la fournir, du moins d'explication de nos dessins.

1. *La Messe*, III, p. 101.
2. Bartolini, p. 136.
3. Anno Dni. MCCLVI indic. XIII eodem die quo statio B. Vitalis celebratur D. Alexander pp. III, cum tota curia consecravit in hac ecclesia S. Agnetis tria altaria videlicet altare beati Joannis, etc. *Id.*, p. 109.
4. Voy. Bartolini.
Savinien Petit en avait quelques calques qui sont aujourd'hui à l'École des Beaux-Arts.
M. Stevenson a trouvé dans la bibliothèque Pontaniana, de Naples, un manuscrit de Marzio Milesio Sarazani, qui contient une description de la basilique de Sainte-Agnès et des peintures qui représentent les actes de sainte Agnès et d'autres saints, avec légendes explicatives (*Conferenze di archeologia cristiana*, p. 90).

1. Bosio, p. 749.
Bottari, pl. CXXXVI.
Aringhi, II, p. 165.
Garrucci, pl. CCCCII, 10.
Conferenze di archeologia cristiana, janvier 1885, p. 308.
M. Armellini vient de publier une belle phototypie de ce marbre dans le *Quartalschrift für christliche Arch.*, dirigé par M. de Waal, 1889.
2. De Rossi, *Bulletin d'arch. chrét.*, 1871, p. 152; 1886, p. 7.

On entre par le grand escalier de quarante-cinq marches qui rachète la différence entre le sol de la via Nomentana et celui de l'église. Il était jadis fermé par des portes de bronze qu'Andrea Fulvio a encore vues : « S. Agnese con le porte di rame ove si discende per molti gradini [1]. »

Les nefs sont soutenues par seize colonnes constantiniennes. La longueur de l'église dans œuvre est de $30^{m},80$; les colonnes et leurs chapiteaux sont variés, celles voisines de la tribune sont en rare porta-santa, deux cannelées en paonazzetto (marbre phrygien), huit de brèche grise, deux de granit gris. Des petites colonnes de l'attique, dix sont en paonazzetto cannelé, deux de granit gris, huit de gris veiné. Les chancels qui relient ces colonnes ont été malheureusement remplacés à la Renaissance par des balustres. Les fenêtres étaient closes par des tables de bois percées de trous circulaires dont on a retrouvé un des modèles antiques dans l'épaisseur d'une fenêtre au-dessus de l'abside.

Nous avons rapporté le plan d'après le tracé qu'en a fait mon grand-père en 1803 [2]. Nous avons dû recourir à Canina pour l'atrium, dont, plus heureux que nous, il a reconnu les traces et qu'il a restauré d'après son périmètre encore visible. Nous nous sommes toutefois écarté de la restauration quant à l'ordonnance qu'il y a supposée ; lorsque toute la basilique nous offre des arcades, on doit penser que le quadriporticus avait cette même disposition. L'atrium, comme à Saint-Pierre, à Sainte-Cécile et ailleurs, avait des dépendances à l'entrée que nous avons conservées d'après son tracé.

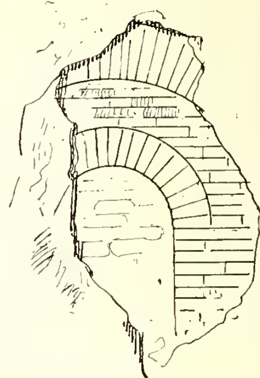
Nous avons essayé une restauration du monastère, dont les vieux murs sont encore en partie debout ; on verra que le cloître était contigu à la basilique, fait qu'on voit rapporté dans l'histoire du pape Pascal [1]. Un des dortoirs qu'on avait respectés à la Renaissance nous montre encore des peintures du XIVe siècle encadrées dans des rectangles de diverses grandeurs. On y reconnaît l'adoration des Mages, Jean-Baptiste disant : « Ecce Agnus Dei », des images des saints Côme et Damien tenant leur boîte à remèdes, une Madone, l'Annonciation, le Crucifiement [2].

Sous le premier dortoir les religieuses trouvaient un corridor qui les conduisait aux catacombes.

Au-dessus du plan nous avons figuré une perspective prise de la via Nomentana et visant l'entrée supérieure. Cette entrée est incontestablement antique, mais elle a dû être refaite par les architectes du XVIIe siècle ; les colonnes, la porte avec son fronton brisé, sont leur œuvre, la disposition primitive a été respectée ; on aperçoit à droite une moulure dans le mur de soubassement qui semble appartenir au moyen âge (pl. III).

La silhouette de l'église n'a pas changé depuis Honorius ; elle est encore déterminée à l'intérieur par les peintures qu'on a conservées sous le toit, ce qui nous donne l'inclinaison primitive, non plus que l'œil-de-bœuf percé dans le pignon, autour duquel deux paons laissent tomber une guirlande.

Nous n'avons eu qu'à copier l'état de ce comble, ainsi que la corniche refaite au XIIIe siècle.


Fenêtres antiques de l'abside.

Jadis l'abside au-dessus de la tribune était éclairée par trois fenêtres qui ont été bouchées dans la suite des temps. Un fragment d'enduit tombé nous en révèle heureusement l'existence et la construction. On voit que les baies étaient des arcades dont les cintres étaient surmontés d'un second cintre de brique de rayon plus étendu comme arcs de décharge.

1. Bartolini, p. 127.
2. Le plan, du reste, a été reproduit un grand nombre de fois, entre autres par :
D'Agincourt, *Histoire de l'art*, IV, pl. VIII.
Canina, *Basiliche*, pl. XVII, p. 64.
Hubsch, *Mon. d'archit. chrétienne*, pl. XXXVII et LV.
Bunsen, *Les basiliques chrétiennes de Rome*, pl. XVI.
Alb. Lenoir, *Arch. monastique*, I, p. 110.
Le Tarouilly, *Les édifices de Rome*, I, p. 112.
Bartolini, *S. Agnese*, pl. III.
Et comme plans encore manuscrits nous pouvons citer celui de la Topographie nationale, avec beaucoup de mesures en pieds ;
De Clerget, dessins à l'École des Beaux-Arts ;
De Blouet, *id.*, *id.*

1. Bartolini, p. 136.
On y montait peut-être par l'escalier circulaire.
2. *Id.*, p. 140.

Ce genre de construction n'est pas étranger aux premiers édifices chrétiens. Hubsch l'a reconnu à Saint-Paul-hors-les-Murs et dans des murs de brique de Ravenne.

On verra sur notre dessin que nous avons supposé les murs du monastère couronnés de créneaux. Lorsque nous voyons le moyen âge hérisser la campagne romaine de moyens de défense, créneler les moindres ruines et transformer en forteresses les basiliques de Saint-Laurent, de Saint-Paul, de Saint-Pierre, lorsque nous nous rappelons les dommages que Sainte-Agnès eut à souffrir, on doit supposer que ces précautions n'avaient pas été oubliées. En effet, sur une gravure d'Israël Sylvestre et sur une des petites vues de Franzetti faite il y a un siècle, on voit encore le crénelage sur un mur regardant Sainte-Constance.

Nous avons supprimé l'éperon d'effet si disgracieux qu'on accola au campanile chancelant pour le raffermir sur sa base en 1696 [1].

Nous devons ajouter quelques observations pour justifier notre vue intérieure restaurée (pl. IV).

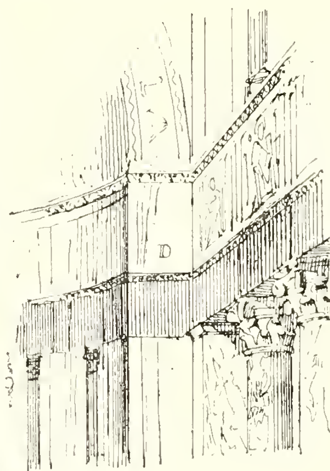
Dans le haut nous avons remis à jour les peintures qui existent encore sous le plafond moderne, nous avons rouvert les croisées dont on aperçoit les traces au dehors de l'abside et nous y avons réintégré les transennes qu'a découverts M. Busiri. Le ciborium a été refait dans le style d'Honorius. Nous avons conservé une statue de sainte Agnès, la statue moderne ayant dû remplacer aux abords de l'autel celle qui est intervenue dans la légende du IXe siècle. Nous avons rétabli sur le chancel du béma les six beaux candélabres antiques que Constantin avait placés dans la basilique qui n'en possède plus qu'un aujourd'hui. Martinelli dit les avoir vus encore tous les six [2]; du temps de Ciampini il n'y en avait plus que cinq, dont deux à Sainte-Constance et trois à la basilique. Pie VI en fit, à la fin du dernier siècle, transporter quatre au Vatican. On verra comment nous les avons distribués sur le chancel. Nous rappellerons que cette manière de placer les cerostata à l'entrée du sanctuaire était familière à l'antiquité chrétienne, on peut le voir sur un capsella d'ivoire de Vienne [1], sur un marbre du Latran [2]; l'introduction des marbres antiques de la plus belle époque était continuelle à cette époque dans les églises.

Devant la confession nous avons supposé les grilles de bronze dont M. Busiri a retrouvé un fragment dans l'ancien couvent [3].

Severano a vu encore en place les deux ambons que nous avons rétablis : « Vi erano, dit-il, i soliti amboni e pulpiti di marmo e porfido per l'Epistola e Vangelo levati all' età nostra per allargare maggiormente la chiesa [4]. »

Ces ambons se rattachaient à des clôtures, de travail cosmatesque, dont nous avons relevé un fragment qui sert de devant d'autel dans une chapelle à droite.

Nous attirerons enfin l'attention sur un détail qui n'a pas été peut-être jusqu'ici aussi remarqué qu'il aurait mérité de l'être et dans lequel on peut chercher l'état primitif de la basilique : la tribune est interrompue dans sa hauteur par une bande de porphyre, surmontée d'une petite cymaise feuillagée et soutenue aux angles par des pilastres de porphyre, dans le pourtour par des bandes verticales qui forment une sorte d'ordonnance (D). Cet entablement, qui n'a plus aucune raison d'être aujourd'hui, règne avec le dessus des colonnes



Essai de restauration des architraves antiques.

1. Le cardinal Bartolini rapporte un mémoire de la restauration exécutée en 1600 par le cardinal Alexandre Octavien Médicis, où on lit que le campanile eut déjà besoin d'être chaîné et repris de différentes façons; en 1696 ces expédients furent trouvés insuffisants et l'on fit le nouvel éperon qui produit un si mauvais effet (Bartolini, p. 110 et 127).

2. *Roma ex ethnica sacra*, p. 53. Bartolini, p. 126.

1. *La Messe*, pl. DXIV.

2. *Id.*, III, p. 105.

3. Bartolini, p. 126.

4. *Roma sacra* (*codice Vallicelliano*, cap. XVI, p. 45, 55). Bartolini, p. 126.

de rez-de-chaussée des nefs; ne révèle-t-il pas l'existence d'architraves dans la basilique constantinienne, comme à Saint-Laurent-hors-les-Murs qui a tant d'analogie? On aurait supprimé ces architraves du temps d'Honorius, pour les remplacer par des arcades et l'ancienne ornementation du chœur nous serait restée comme le seul témoin de cet état architectural.

Nous joignons à la vue intérieure une restauration de l'édifice observé du côté de l'entrée principale. Nous l'avons tracée d'après une perspective d'Israël Silvestre qui nous montre encore debout la plupart des défenses du monastère, une grande muraille, *crénelée*[1] et garnie de mâchicoulis, que la déclivité du terrain devait faire ressauter jusqu'à une haute tour au sommet, sous laquelle était abritée probablement une des entrées du monastère (pl. V).

L'atrium pendant le moyen âge avait nécessairement aussi été crénelé. Au-dessus de ces fortifications s'étagent les masses imposantes des bâtiments conventuels. On remarquera une tour voisine de l'église qui paraît dans la vue de Silvestre, et qui devait renfermer l'escalier tournant qu'on peut voir sur notre plan.

Verres dorés. — Ne nous éloignons pas de la basilique et de ses catacombes sans nous occuper des verres dorés, monuments si intéressants des antiques cimetières chrétiens.

Aucune sainte n'y a été aussi souvent représentée qu'Agnès, de sorte qu'on peut les considérer non seulement comme les plus anciennes images, mais aussi comme une des preuves les plus remarquables de la popularité qui, dès le IVe et le Ve siècle, propageait son culte. Le Père Garrucci ne donne pas moins de treize spécimens, nombre considérable par rapport à celui du total de ces objets. Nous en ferons une courte description (pl. VI et VII).

1° *Vatican.* — Sainte Agnès en orante est figurée entre saint Pierre et saint Paul, son nom *Annes* est écrit au-dessus de sa tête ; elle porte un long voile qui lui retombe sur les épaules, un court surplis serré à la ceinture par une grosse fibule, enfin la stole[1].

2° *Vatican.* — Figurée dans un carré, la vierge est seule, en orante entre deux arbres, symbole du jardin éternel; elle est vêtue d'une ample *penula.* Son nom au-dessus *Annes*[2].

3° *Cimetière Pontien*, verre trouvé en 1687. — Agnès, représentée entre saint Pierre et saint Paul, mais d'une plus grande stature, porte le voile, le manteau avec le sigle I et la stole avec claves de pourpre[3].

4° *Vatican.* — Sainte Agnès (*Acne*) domine saint Pierre et saint Paul dont on ne voit que les bustes; elle a les cheveux apparents tressés sur la tête, des pendants d'oreilles, le collier, le voile, le surplis et la stole. Cette position au-dessus des princes des apôtres paraît infiniment glorieuse[4].

5° Agnès dans un jardin, en orante, sans manteau, mais avec un voile qui retombe par derrière et que retient une fibule au-dessus des cheveux[5].

6° *Vatican.* — Agnès entre deux oiseaux montés sur des stylobates qui lui offrent des couronnes (*Angne*). Elle est vêtue d'une stole, d'une tunique courte, du manteau agrafé par une énorme fibule[6]. Les deux colombes rappellent la

1. Ces créneaux étaient encore nombreux en 1775, comme on peut le voir dans Cassini, *Raccolta delle megliori vedute di Roma*, pl. X.

1. Mgr Barbier de Montault se demande si c'est bien sainte Agnès. Sa riche parure semble bien prouver cette attribution.
Garrucci, pl. CXC, 1.
Bartolini, pl. II.
Roller, pl. LXXVIII.
Perret, IV, XXVIII.
2. Garrucci, CXC, 2.
Aringhi, II, 403.
Bottari, CXCVII, 4.
3. Garrucci, CXC, 3.
Buonarruoti, XIV, 1.
Sebastiano Poli, *De pat. arg.*, p. 245.
4. Garrucci, CXC, 4.
Perret, IV, XXVI.
Barbier de Montault, *Musée chrétien du Vatican.*
5. Garrucci, CXC, 5.
Buonarruoti, XXI.
Perret, IV, XXVI.
6. Buonarruoti, XVIII, 3.
Boldetti, p. 14.
Garrucci, CXCI, 1.
Bartolini, II.
Northcote, IX.
Roller, pl. LXXVIII.

double couronne du martyre et de la virginité que Prudence chantait :

> DUPLEX CORONA EST PRÆSTITA MARTYRI,
> INTACTUM AB OMNI CRIMINE VIRGINAL,
> MORTIS DEINDE GLORIA LIBERÆ.

7° Une image très glorieuse pour Agnès nous la montre en compagnie de la Vierge Marie dans la même attitude et le même costume. Leurs cheveux sont apparents et sans voile[1].

8° Sainte Agnès (*Anne*), dans un jardin, avec la tunique courte et ceinte, en cheveux, les bras étendus; elle a le nimbe (seule de ces images qui en soit pourvue)[2].

9° Même attitude, même inscription; elle porte sur la tête une coiffe qui est peut-être la mitre des vierges.

10° *Cimetière de Calixte.* — Agnès en orante au-dessus de saint Vincent et de saint Hippolyte. Ce verre n'existe plus. Le costume est d'une merveilleuse richesse[3].

11° *Pesaro.* — Même type que le précédent; à sa droite, le Christ, époux mystique; à sa gauche, saint Laurent. Elle porte le riche costume des épouses[4].

12° *Musée de Florence.* — Colombe, comme dans le n° 6, mais sans couronne dans le bec[5].

13° *Musée de Bologne* (*Agnes Maria*). — Encore Agnès avec Marie, sujet que nous avons vu au n° 7 et qui prouve dans quelle estime les Romains avaient notre sainte qu'ils aimaient rapprocher de la Vierge des vierges[6]; entre les deux figures le chrisme et un rouleau.

1. Garrucci, CXCI, 2.
Sanclementi, *Num. select.*, tab. XLI, 2.
2. Garrucci, pl. CXCI, 3.
Bartolini, II, p. 86 et suiv.
Buonarruoti, XXI.
Boldetti, p. 201.
3. Garrucci, CXCI, 5.
Boldetti, p. 194.
4. Garrucci, CXCI, 6.
Olivieri, *Di alcune antichità cristiane.*
5. Garrucci, CXCI, 7.
6. *Id.*, n° 8.

Je n'ai pas besoin d'insister ni de montrer combien les verres forment une page intéressante de l'histoire iconographique de sainte Agnès; peut-être quelques-uns servirent-ils au saint sacrifice, peut-être l'image d'Agnès fut-elle quelquefois arrosée de ce vin divin qui désaltère les vierges; en tout cas, la place qu'on lui attribue dans les groupes, au-dessus de Laurent, au-dessus des apôtres, à l'égal de Marie et près du Christ, atteste l'impression profonde et séculaire que la mort de l'héroïque enfant avait laissée à Rome. Ils nous servent à la recueillir et forment un précieux témoignage pour nous.

S. Agnese-ad-duo-Furna. — Les deux églises que nous avons étudiées et qui marquent le lieu de l'épreuve et le lieu du repos de la vierge Agnès, à Rome, ne sont pas les seules qui aient été élevées en son honneur. Près de Sainte-Praxède et de Sainte-Marie-Majeure, il y avait un oratoire qui lui était dédié et qui existait encore du temps de saint Pie V. M. Armellini l'a vu indiqué, dans le catalogue qu'il a retrouvé aux Archives vaticanes, par ces mots : « *S. Agnesa nella piazza di S. Maria Maggiore.* »

Ce sanctuaire était très ancien, puisqu'il est déjà désigné dans la vie de Léon III[1] (*Lib. pont.*) : « In oratorio S. Agnetis, quod ponitur in monasterio quod appellatur *duo furna* fecit canistrum in argento pensantem libras 2 uncias[2]. »

Au IXe siècle, il y eut derrière Sainte-Praxède un monastère de basiliens exilés par les iconoclastes et recueillis par Pascal Ier; peut-être était-il distinct de celui qu'enrichit Léon III, puisque le livre pontifical fait honneur de sa constitution à Pascal : « Hic benignissimus præsul fecit in iam dicto monasterio oratorium *beatæ Agnetis* Christi virginis miræ pulchritudinis exornatum. »

Vers le XIIe siècle, cet oratoire fut renouvelé, du moins son autel refait et construit avec un cippe antique que donna l'abbé du monastère, en y inscrivant : ✠ « *Deo ad honorem beatorum martyrum Agnetis virginis et Alexandri papæ obtulit aram Marcus abbas monasterii hujus sanctæ*

1. Migne, CXXXIII, p. 1234.
2. *La Messe*, I, pl. XXV.
De Rossi, *Bulletin*, 1877, p. 14.
Bartolini, p. 151.
Fontanini, *Discus argenteus*, p. 24.
Adinolfi, *Roma nell' età di Mezzo*, II, p. 136.

Praxedis. » Ce cippe fut successivement déposé dans les jardins Giustiniani, au Vatican, et enfin dans le musée du Latran, où nous l'avons relevé. Il ne reste aucun autre vestige de ce sanctuaire.

S. Agnese-in-Transtevere. — Parmi les églises taxées par Pie IV pour les pauvres se trouve mentionnée *S. Agnese* dans le Transtévère, qui possédait une rente annuelle de 15 ducats. On ignore l'époque de sa construction et même son emplacement[1].

SS. Silvestro-e-Martino. — Cette église a, dans ses fondements, une ancienne basilique construite par Silvestre Ier, dont elle porta le nom; on y voit des peintures que le P. Garrucci croit postérieures au IXe siècle et qu'il a insérées, par exception, dans son recueil; dans les peintures une sainte Agnès porte son nom inscrit au-dessus de la tête :

+ SCA
AGN
ES

Elle a un nimbe, une petite couronne sur la tête, une autre plus grande qu'elle tient de la main gauche sous les plis relevés de son manteau. Elle porte un collier, sur la tunique une large collerette gemmée et une ceinture. Elle fait partie d'un groupe de quatre saintes au centre desquelles est la Madone[2].

Latran. — Marangone[3] parle de mosaïques décorant la voûte du *Sancta-Sanctorum* et, dans la lunette de droite, d'une figure en buste de sainte Agnès nimbée, diadémée avec ces mots :

SCA AGNES

Il m'a été impossible, lorsque j'ai visité ce sanctuaire, « le plus saint de la terre », de distinguer ces figures sous la teinte sombre que le temps et la fumée des cierges y ont jetée.

L'image de sainte Agnès est encore placée à droite du cadre de la châsse de la sainte image; nimbée, voilée, elle a les mains jointes. Cette châsse est, comme on le sait, l'ouvrage d'Innocent III[1] (pl. IX).

1. Armellini, *Chiese*, p. 105.
2. Garrucci, *Storia*, pl. CLV.
3. Storia della cappella di Sancta-Sanctorum. Rohault de Fleury, *Le Latran*, p. 382.

Ne nous étonnons pas que l'image de notre sainte soit répétée dans un sanctuaire où ses plus précieuses reliques étaient conservées. Parmi les innombrables reliques reconnues par Léon X, on trouvait celle-ci ainsi désignée par la tabula magna : « Una cassetta d'argento fatta da Onorio II, col capo di S. Agnesa ».

Panvinio dit que les têtes de sainte Agnès et de sainte Euphémie se trouvaient dans le second autel[2].

Le Latran semble avoir possédé aussi le doigt et l'anneau de notre vierge. Au XIVe siècle, lorsque Pétrarque presse Clément VI de reporter son siège à Rome, il lui rappelle les souvenirs pieux qu'il y retrouvera et dans le nombre cette relique d'Agnès[3] :

Quid digitum Agnetis et nunc quoque fulgidus ornet
Annulus imposuit cupida quem mente minister
Prorsus inardescens sacroque assenserit illo
Conjugio ac tali placarit fœdere flammas ?

On dit que le pape Innocent III, célébrant le jour de la Sainte-Agnès dans la chapelle du Latran, eut l'apparition d'un ange qui protégeait deux esclaves et que pour cela il approuva l'ordre de Jean de Matha et lui donna la vierge romaine comme patronne[4].

S. Praxede. — Pascal Ier, qui construisit près de Sainte-Praxède l'oratoire de Sainte-Agnès dont nous avons parlé, ne pouvait oublier dans la basilique qu'il élevait le souvenir de cette sainte; aussi en retrouvons-nous l'image dans les mosaïques de la chapelle S. Zenone (819). Sur le tympan au-dessus de l'entrée nous voyons figurées les trois vierges : Agnès, Pudentienne et Praxède. Elles ne sont pas couronnées, mais elles portent une coiffure byzantine, appelée épanocliste[5]. Elles ont le voile qui descend du sommet

1. Marangone, p. 34 et 92.
2. Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, I, p. 437.
3. *Id.*, p. 413.
4. Bartolini, p. 194.
5. Garrucci, pl. CCXC.
Adinolfi semble même croire que toute l'église était dédiée à sainte Agnès (*Roma nell' età di mezzo*, II, p. 133).
Ciampini, *Vet. mon.*, pl. XLIX.

de la tête, la robe de dessus, la cyclade, la tunique; elles tiennent la couronne en voilant leurs mains.

On a cru que les restes de peintures encore visibles dans le campanile avaient trait aux actes de sainte Agnès, mais M. Armellini est parvenu à déchiffrer les légendes qui nous reportent aux souvenirs de saint Celse, de saint Chrysante, etc. [1].

S. Marco. — La mosaïque absidale de Saint-Marc [2] nous offre encore un monument du culte des Romains pour sainte Agnès, et de la vénération que lui portait le pape Grégoire IV (828-44).

Agnès y est figurée à droite, montée sur un escabeau à surface verte sur laquelle est inscrit : *Sca Agnes.* Elle est complètement vêtue d'or, de sorte qu'elle se confond presque avec le fond de la tribune; il n'y a de couleur que sur la collerette et les orfrois gemmés; le cercle intérieur de la couronne est rouge, le voile des mains bleu clair agrémenté de rouge. Le bout de la cyclade est blanc avec listels rouges. A côté d'elle croît un arbuste à fleurs ou fruits bleus (pl. VII).

Divers. — *Reliques.* — A Sainte-Bibiane les reliques de sainte Agnès sont déposées dans une urne; on en conserve aussi à Saint-Sixte [3], à Sainte-Marie-in-Transtevere [4], à Sainte-Sabine dans un reliquaire de la vraie croix [5], à Sainte-Marie-Majeure [6], à Sainte-Croix-de-Jérusalem [7], à Saint-Pierre-ès-Liens (un bras avec un doigt [8]), aux Saints-Côme-et-Damien [9], à Sainte-Marie-in-Porticu, à Saint-Louis-des-Français, à San-Marco, à Saint-Alexis, de son crâne à Sainte-Cécile [10].

Liturgie. — Complétons cette description des églises et reliques agnétiennes, par quelques mots sur la liturgie qui nous a laissé aussi de notre vierge des monuments admirables et plus durables encore.

Les anciens calendriers de l'Église d'Occident s'accordent tous à mentionner sainte Agnès. Dans le calendrier le plus ancien connu de l'Église romaine et qui remonte au IVe siècle, on voit signalées les réunions qui se faisaient dans les cimetières au temps de la persécution, et notamment au XII des calendes de février: « *XII Kal. febr. Agnetis in Nomentana.* » On lit de même dans le calendrier de l'antique église de Carthage, fidèle observatrice des usages romains : « *XII Kal. febr. sanctæ martyris Agnes.* » Dans celui de saint Jérôme, au 21 janvier : « *XII Kal. febr. Roma passio Agnetis virginis;* » au 28 : « *Romæ nativitas S. Agnetis.* » Dans celui de Fronton : « *Natale S. Agnæ de passione.* » Dans les calendriers carlovingiens de Naples, d'Epternach, de Bède, etc., le natale d'Agnès est toujours indiqué [1].

Le sacramentaire grégorien désigne ainsi le 21 janvier : « *XII febr. natale S. Agnæ,* » et le 28 : « *V. Kal. febr. natale S. Agnæ secundo.* » Cette seconde désignation a fait douter s'il s'agissait de sa naissance selon la chair ou de son apparition glorieuse à ses parents; Mgr Bartolini est pour cette dernière interprétation. On sait que Gélase (492-496) accrut et ordonna les formules sacramentelles reçues de Léon le Grand et des autres pontifes. Un siècle après, Grégoire le Grand fit de nouvelles additions à cette liturgie et lui laissa son nom.

Dans le sacramentaire gélasien conservé dans un manuscrit vieux de plus de neuf cents ans, on trouve aux 21 et 28 janvier les messes de sainte Agnès qui est mentionnée aux collectes, à la secrète et postcommunion. Saint Grégoire modifia le texte de ces messes tout en les conservant; on lit dans la collecte : « Concede propitius ut qui beatæ Agnæ martyris tuæ solemnia colimus, eius apud te patrocinia sentiamus; » et dans la préface, qui est peut-être d'une époque plus tardive, cette belle allusion au mariage d'Agnès avec le roi éternel : « Et diem beatæ Agnetis martyrio consecratam solemniter recen-

1. Armellini, *Chiese*, p. 558.
Ces restes de peintures que nous avons étudiés et dessinés ont été malheureusement effacés.
2. Garrucci, pl. CCXCIV.
De Rossi, *Mosaïques.*
Bartolini, p. 193.
3. Ugonio, p. 172.
4. *Id.*, p. 139.
5. *Id.*, p. 14.
6. Severano, *Sette chiese*, p. 724.
7. *Id.*, p. 634.
8. Ugonio, p. 59.
9. Mazzadri, *SS. Côme et Damien*, p. 79.
10. Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, VII.

1. Bartolini, p. 161.

sere, quæ terrenæ generositatis oblectamenta despiciens cælestem meruit dignitatem, societatis humanæ vota contemnens æterni Regis est sociata consortio, et pretiosam mortem sexus fragilitate calcata pro Christi confessione suscipiens, simul est facta conformis et sempiternitatis eius et gloriæ[1]. »

Saint Grégoire († 604) lut deux homélies dans la basilique de Sainte-Agnès, où il fait le panégyrique de la sainte [2].

ÉTATS PONTIFICAUX



Bibliothèque de Peterborough (dessin de M. Lord).

Assise. — Dans l'église basse de Saint-François, à côté de l'image de sainte Cécile, on montre celle de sainte Agnès (*Sca Agnes*) qui tient entre ses bras un petit agneau nimbé. Elle est vêtue d'une longue tunique dont les plis amassés dans le bas laissent à peine voir le pied droit, tunique ornée au col, sur les épaules, aux manches et au bord inférieur, de galons agrémentés. Elle porte des cheveux ondulés qui s'attachent par derrière, un diadème et un nimbe radié. Cette fresque, pleine de suavité et de force à la fois, est attribuée à Giottino († 1356)[1] (pl. IX).

Gubbio. — M. le professeur Busiri me mande qu'il n'existe plus d'église S. Agnese dans le *diocèse de Gubbio* [2]. Un couvent de religieuses, sous le vocable de sainte Agnès, est spécifié en 1301 lorsque l'évêque lui donne les biens de l'hôpital du Saint-Esprit [3].

Pérouse. — La fresque d'Assise peut se rapprocher de la sainte Agnès de Taddeo Gaddi, conservée à Sienne dans l'Académie des beaux-arts ; ici la sainte porte aussi l'agneau du bras gauche, elle tient de plus une palme de la main droite. Dépourvue de diadème, elle a ses cheveux nattés sur le front et jetés librement sur les épaules [3]. Elle accompagne la sainte Vierge placée au centre du tableau.

Il existe encore à Pérouse une église S. Agnese, où l'on conserve dans une chapelle une fresque du Pérugin [4]. Elle faisait, si je ne me trompe, partie au moyen âge d'un monastère qui est indiqué sur des plans du XVIe et du XVIIe siècle [5].

C'est, je pense, le même sanctuaire que nous voyons mentionné dans une bulle de 1258 en ces termes : « *Monasterium in episcop. perus. S. Agnetis.* »

S. Agnese-di-Porta-Sole avait une abbesse du nom de Cécile en 1308 [6].

Anagni. — En 1280, il n'y avait pas moins de vingt-deux paroisses à Anagni, parmi lesquelles figurait une église *S. Agnese* [7].

Tivoli. — Il existait autrefois à Tivoli un couvent de religieuses sous le vocable de sainte Agnès ; il n'en restait plus en 1726 que de misérables vestiges et le nom sur son emplacement [8].

Subiaco. — Mgr Barbier de Montault nous signale parmi les peintures du Sacro Speco, près

1. Photographie de Lunghi.
2. Lettre du 12 septembre 1891.
3. Sarti, *De Episcopis Eugubinis*, p. 164.

1. Bartolini, p. 170.
2. *Id.*, p. 239.
3. Montalembert, *Sainte Elizabeth*, édition de 1879, pl. IV.
4. Rossi Scotti, *Guida*, p. 54.
5. Collection d'Uxelles, V, X. 45.
Blaeu, *Nouveau Théâtre d'Italie*, vol. II.
6. Lubin, *Abbatiæ Italiæ*, 1693.
7. Cappelletti, *Chiese*, VI, p. 350.
8. Crocchiante, *Chiese di Tivoli*, p. 255.

de Subiaco, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, une figure de sainte Agnès qu'il a fait calquer et qu'il a donnée à M. Didron. Elle est accompagnée de l'Agneau divin qui porte le nimbe crucifère [1].

DIVERS. — Des reliques à *Albano* et à *Frascati*[2], à *Velletri* dans l'église Saint-Silvestre (1085) [3].

ORVIETO. — Une des plus jolies figures que le moyen âge nous ait laissées dans ses fresques, est certainement la sainte Agnès peinte dans la cathédrale d'Orvieto sur une des parois du chœur, œuvre du XIVe siècle. Vêtue d'une longue tunique rouge agrémentée d'or, elle porte sur un large domenicale blanc son agneau d'une main et, de l'autre, dans un plat, sa tête sanglante ; elle a le cou un peu incliné, les cheveux ondulés, relevés et couronnés par l'ornement rouge si familier à cette époque. Au-dessous de l'arcade à fond d'or, où l'élégante figure [4] se détache, on lit son nom en caractères gothiques : S. AGNESE.

RIMINI. — Il existe encore à Rimini une église dédiée à sainte Agnès qui remonte à une époque reculée ; elle est mentionnée dans une bulle de 1144 [5] et indiquée sur d'anciens plans.

FERRARE. — Ferrare possédait autrefois deux églises agnésiennes ; l'une (conservatorio di S. Agnese), qui subsiste, remonte à 1192 [6] et servait d'hôpital à vingt-six femmes malades. En 1498, toutes les maisons hospitalières furent réunies dans celle de Sainte-Anne. L'oratoire était à trois nefs partagées par des colonnes de Larice; il avait un pavage à compartiments; au fond un autel avec une image représentait sainte Agnès. Au XVIe siècle (1554), on y recueillit de petites orphelines sous le patronage du duc Hercule II ; elle fut en 1765 reconstruite par le cardinal Crescenzi. Le gouvernement italien en fit une école d'hydraulique. Rendue au culte en 1824, elle sert aujourd'hui de chapelle à l'université [1].

La paroisse de Sainte-Agnès, maintenant supprimée [2], dépendait de l'abbaye de Pomposa. D'après un document de 1159, Guarini prétend qu'elle fut collégiale (sub canonica sanctæ Agnetis). Un acte de 1284 nous apprend qu'elle avait un prieur et des religieux : « Dominus Dopnus Jacobus Cestonus prior et custos ecclesiæ S. Agnetis de Ferraria et monachus monasterii S. Mariæ in Pomposa sub cuius monasterii pomposiani iuridictionis est ipsa ecclesia S. Agnetis. » On dit que cette église eut l'honneur d'avoir pour prieur l'illustre Muratori. Elle avait été relevée et ornée par son prieur Lodovico Ant. Mura. On y voyait le tombeau de l'abbé Conrad de Pompose, mort en 1252.

BOLOGNE. — En montant la via des Mussolini, à l'angle de la via Capra Mozza se trouvait l'oratoire supprimé de Sainte-Agnès[3]. Un plan de 1636 nous montre assez clairement son état au moyen âge. Ce sanctuaire appartient à un couvent de religieuses agnésiennes. Il s'élevait tout près des fortifications. Au centre, au-dessus du cloître à portiques, le monastère était dominé par un élégant campanile, avec arcades jumelées à l'étage des cloches, arconcelles, toit conique et imbriqué; près de là le jardin et, derrière, un mur crénelé. Sur le toit du cloître on lit : *Suor de S. Agnese* (pl. IX).

Un plan de 1745 nous montre dans la ville de Bologne deux églises agnésiennes.

Le monastère de Sainte-Agnès fut, dit-on, fondé par saint Dominique lui-même ; il fut complété par Jourdain de Saxe (1222-1237), second général de l'ordre. Celui-ci le confia à Cecilia,

1. *Ann. arch.*, XVIII, p. 354.
M. EDOUARD DIDRON ne la possède plus.
2. BARBIER DE MONTAULT, *Œuvres complètes*, VII.
3. RONDININI, p. 26.
4. BENOIS, A. RESANOFF et A. KRAKAU, *Monographie de la cathédrale d'Orvieto*, 1878, pl. XVIII.
5. Voy. le *Bullarium*.
Topographie nationale, V, b, 49.
UGHELLI, *Italia sacra*, II.
6. Je lis même la date de 1153 dans les *Antiquités* de MURATORI, V, p. 432.

1. AVVENTI, *Guida per Ferrara*, 1838, p. 117.
CAPPELLETTI, IV, p. 207.
2. COATTI, *Memorie istor. delle chiese di Ferrara*, p. 255.
3. RICCI, *Guida*, p. 182, — un plan de 1636.
Topographie, V, b, 47.
Collection Châtillon à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

religieuse romaine du couvent de Saint-Sixte, qui fut accompagnée de Diana, fille bolognaise de la vieille famille des Andali[1].

Ancone. — Une abbaye existait à Ancône en 1378; elle fut reconstruite par Eugène IV[2] en 1431.

Ceci (Ombrie). — L'église S. Agnese, qui, au xviie siècle, servait de monastère, est située sur le flanc d'une montagne à l'est de la ville; elle était autrefois sous la direction d'un chapelain préposé par la commune. Elle fut restaurée en 1546. Fabio Vigili, évêque de Spolète, ordonna aux recteurs de S. Angelo et de S. Andrea, depuis que le monastère était rendu habitable, d'y accompagner processionnellement l'abbesse, sœur Marta di Foligno. En 1611, on renouvela l'édifice de fond en comble et l'on donna au sanctuaire une côte, une dent et du sang de sainte Agnès, reliques qu'on avait obtenues à Rome du cardinal de Sainte-Cécile. Le maître autel était dédié à sainte Agnès, un autre à saint Laurent[3].

Ravenne. — *S. Agnese.* — Une des quatorze régions de Ravenne, partagée à l'imitation de Rome, portait le nom d'Hercule à cause d'un temple qu'on lui avait élevé. C'est là que les anciens chrétiens voulurent ériger un sanctuaire à la vierge romaine. Fabri assure que l'auteur de cette construction fut Gemellus, le fondateur de Sainte-Agathe, et qu'il l'avait faite vers 400, du temps de l'archevêque Exuperantius; elle ne fut consacrée que par saint Maximianus. Dès l'origine elle reçut de riches dotations. Sous Othon III, nous savons déjà qu'elle avait un prévôt[4]. Ce sanctuaire eut le titre de paroisse, de collégiale, d'abbaye avec des chanoines. En 1049, un certain Pierre, sous-diacre de l'Église romaine, la régissait comme abbé.

D'après des bulles d'Alexandre III et d'Urbain IV où elle est désignée comme *monasterium Sanctæ Agnetis*, nous savons qu'elle était sous la juridiction des chanoines de la cathédrale.

A Ravenne, les archevêques attribuaient une église et les maisons voisines à chacun de leurs suffragants : Saints-Jean-et-Paul étaient pour l'évêque de Faenza, Saint-Cyprien pour celui de Commacchio et S. Agnese fut donnée, en 1122, à l'évêque de Modène[1] : « Ecclesiam S. Agnetis virginis et martiris positam in ac (*sic*) civitate Ravenne in regione Erculana juxta orologium[2]. »

L'église Sainte-Agnès, fondée en même temps que celle de Sainte-Agathe, devait avoir une certaine analogie avec elle pour le style et les dimensions; elle avait, nous dit Fabri, trois nefs de moyenne grandeur que séparaient des colonnes de marbre. Sa plus grande richesse consistait dans les reliques de saint Exuperantius qu'on y vénérait. Elle a été malheureusement démolie au commencement de ce siècle[3], mais elle a laissé son nom à une rue qui conduit à la place du Dôme, et l'on a marqué son emplacement par cette inscription[4] :

QUI FU LA CHIESA DI S. AGNESE
EDIFICATA NEL SECOLO V
DISFATTA NEL XIX
E QUESTO LUOGO DELLA CITTA
ERA DETTO REGIONE D'ERCOLE
DELLA BASILICA
IN QUEL FALSO IDDIO INTITOLATA.

J'ai estampé, dans le palais Rasponi qui est voisin, un pilastre d'ambon qui doit avoir été celui de Sainte-Agnès; à la place où nous voyons à Saints-Jean-et-Paul les saints titulaires, on remarque une figure de sainte nimbée et portant une couronne sur un voile[5]. Ne proviendrait-il pas de la basilique et ne serait-ce pas sa patronne?

Saint-Apollinaire. — Nous devons surtout, à Ravenne, attirer l'attention sur les mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Neuf, parmi lesquelles notre vierge est figurée dès le vie siècle; elle a le même costume que Cécile et les autres saintes : une robe d'or, une tunique et un domenicale blancs; sa figure est une des mieux dessinées; à ses pieds, pour la première fois dans l'iconographie, nous

1. Falconi, *Memorie historiche della chiesa bolognese*, 1649, p. 219.
2. Lubin, *Abbatiæ Italiæ*, 1693.
3. Cantelori, *Memorie historiche della terra di Ceci*, 1675.
4. Fantuzzi, *Mon. raven.*, VI.

1. Fabri, *Sagre memorie*, p. 66.
2. Muratori, *Antiq.*, V, p. 177.
Fantuzzi, *Mon. raven.*, I, p. 109, 139, 385.
3. Elle figure sur un ancien plan de la *Topographie*.
4. Ricci, *Guida*, p. 212.
5. *L. Messe*, pl. CLXXVII.

remarquons l'agneau, qui porte une clochette et qui regarde Agnès (pl. VIII).

Nous ferons, à propos de cette belle caractéristique que nous rencontrons peut-être ici pour la première fois et que les peintres lui ont prêtée dans tous les siècles, quelques observations historiques. Cette histoire de l'agneau d'Agnès remonte aux actes eux-mêmes. Les parents de la bienheureuse la voient avec son agneau à sa droite : « ad dexteram eius agnum stantem nive candidiorem ».

Saint Augustin, dans un de ses sermons, nous explique le jeu de mots que la pureté de notre vierge a inspiré sur son nom : « Agnes latine *agnam* significat, græce castam. »

Il y avait non seulement le jeu de mots, mais aussi le rapprochement du surnom du Christ que l'antiquité appelait *Agnus*. L'agnelle du Christ était l'épouse de l'Agneau divin. Cette pensée ressort de ces vers de Bède qui réunit les deux noms :

> Intravit *Agnes* auream
> Poli triumphans regiam,
> Agnique juncta dulcibus
> Congratulatur nuptiis[1].

Cette union d'Agnès et d'Agnus se reproduit dans les vers de Roswita, au x[e] siècle :

1. Bartolini, p. 252.

> Inter quas (les vierges) *Agnem*, simili splendore niten-
> Conspexere suam, pro Christo martyrisatam, [tem
> A dextris cuius nive candidior stetit *Agnus*[1].

La pensée traverse tout le moyen âge et se reflète avec encore plus de précision dans les vers d'Hildebert de Vendôme au XI[e] siècle :

> Agnum qui mundi peccatum sustulit, istis
> Virtutum titulis vindicat Agna sibi[2].

Les peintres la recueillirent précieusement, comme nous le voyons dans leurs ouvrages à Assise, Subiaco, Pérouse, etc. La coupe d'or de M. le baron Pichon la répète avec une naïveté charmante ; enfin, de nos jours les agneaux qui fournissent la laine des pallia et qu'on bénit à Sainte-Agnès pendant la fête patronale en sont un souvenir encore présent.

Rien de plus touchant que ces images qui montrent la jeune fille avec cet agneau, symbole d'innocence et objet de son amour; l'agneau à nimbe crucifère la suit partout, il lui rend amour pour amour, il la regarde sans se lasser et d'un regard jaloux; elle marche, il court derrière elle, elle s'arrête, il interrompt sa course, il bondit gaîment près d'elle, il saute entre ses bras où elle le serre sur son cœur[3].

1. Bartolini, p. 305.
2. *Id.*, p. 323.
3. Voy. Miniatures de la Bibliothèque nationale.



Bibliothèque nationale. Latin, 1047, f° 340.

ROYAUME DE NAPLES

NAPLES. — Des reliques de notre vierge étaient gardées dans plusieurs églises de Naples, à S. Maria-Maggiore[1], à S. Gaudioso[2], S. Catarina di Siena[3], S. Martino[4], S. Luigi[5]. A S. Patritia on avait un os d'une épaule et des cheveux[6].

S. Agnese. — S. Agnese est un bourg des environs de Bénévent d'une population de 525 habitants[7].

SYRACUSE. — A la cathédrale de Syracuse on conservait des reliques de sainte Agnès[8].

MONTE-CASSINO. — Le château de Rocca Secca, près du Mont-Cassin, eut la gloire de donner le jour à un grand ami de sainte Agnès, l'illustre Thomas d'Aquin († 1274). Le docteur angélique la mentionne dans ses œuvres, il l'aimait tendrement, se recommandait à son intercession et portait toujours sur lui une de ses reliques; il guérit même un malade par leur moyen[9].

Dès l'année 782[10] la chronique nous rappelle un « casalem in sancta Agnete ».

CAPOUE. — A une petite distance de la ville S. Maria di Capua, dans le village de S. Prisco, s'élève une basilique qu'on croit du ve siècle et

1. CARRACCIOLO, *Napoli sacra*, p. 60.
2. *Id.*, p. 195.
3. *Id.*, p. 570.
4. *Id.*, p. 592.
5. *Id.*, p. 451.
6. *Id.*, p. 178.
7. ALFANO, *Descrizione del regno di Napoli.*
8. ROCCO PIRRO, *Eccl. Messan.* — *Thes. Siciliæ*, II, p. 648.
9. BARTOLINI, p. 325.
10. *Chron. casin. auctore Leone.*
PERTZ, VII, p. 590.
P. SHEARMANN, Lettre particulière.

qui possédait avant 1766 une mosaïque fort curieuse dans laquelle était figurée sainte Agnès; elle offre, avec les autres saints qui l'accompagnent, la couronne à la divine colombe placée au centre de la mosaïque. L'image nous a été conservée par une ancienne gravure sur bois[1].

Jadis, vers 1201, il y avait en dehors de Capoue, dans le faubourg du pont Casilini, une église avec hôpital sous le vocable de sainte Agnès.

AQUILA (Abruzzes ultérieures). — Aquila construisit en l'honneur d'Agnès une église conventuelle que nous trouvons tracée dans un plan de 1600 (Jacobus Laurus)[2]. Elle paraît de petite dimension; elle est pourvue d'un campanile à droite de l'abside. Le portail, dit Schulz, est dans le genre de S. Maria di Collemagio; il porte au centre de l'architrave l'agneau avec la croix au milieu de fleurons du plus excellent travail. Autour de l'arc six anges sont peints à fresque d'une manière qui rappelle l'école de Giotto et la main de Giacomo di Percossa; au milieu, la Madone est figurée entre saint Jean-Baptiste et saint Roch[3]; on peut en voir une vue dans Blaeu[4] (pl. V).

Dans le diocèse d'Aquila, il est question aussi de *S. Agnetis* de Lavareto[5].

CHIETI. — Des reliques de sainte Agnès étaient vénérées dans la cathédrale[6].

1. MICHELE MONACO, *Sanctuarium capuanum*, 1630, p. 454.
GRANATA, *Storia sacra della chiesa metrop. di Capua*, II, p. 67.
GARRUCCI, pl. CCLIV.
DE ROSSI, *Bulletin*, 1883, pl. II et III.
2. Collection d'Uxelles, V, X, 46.
3. SCHULZ, *Mon. de l'Italie mérid.*, II, p. 69.
4. BLAEU, *Nouveau Théâtre*, III, p. 22.
5. MURATORI, *Antiq.*, VI, p. 949.
6. NICOLINI, *Historia della chiesa di Chieti.*

TOSCANE

Pise. — En compulsant la collection d'Uxelles[1], j'ai trouvé un ancien plan de Pise, qui indique une église dédiée à sainte Agnès; un plan de 1777 représente cette petite église non loin de l'arsenal, près de la muraille urbaine occidentale; elle avait son abside circulaire tournée vers l'Orient. Une vue de Blaeu (*Nouveau Théâtre*, I, p. 66) nous la fait voir toute rapprochée d'une des tours qui semblent du côté de l'ouest avoir servi de clôture à des bâtiments : elle conserve[2] encore son nom, le portail d'entrée touche à la tour. Il est certain que le culte de la grande vierge romaine était en honneur à Pise au moyen âge; à S. Paolo-a-Ripa on voyait jadis son histoire peinte sur les murs par Cimabue[3] et un tableau du même peintre (1240-1310). On sait qu'il n'y a plus que d'insaisissables vestiges des anciennes fresques. A la cathédrale nous avons dessiné la gracieuse image d'André del Sarto qui représente Agnès; mais son style tardif la rend étrangère à ces études[4].

Il y a aussi à l'Académie des beaux-arts (LXXIX, 41) un tableau d'Orgagna qui représente sainte Agnès filant entre deux compagnes. Parmi les autres personnages on reconnaît Uguccione della Faggiola et Castruccio[5].

Florence. — *Montecarelli.* — Dans le diocèse de Florence, dans le val de Sieve, des bénédictines s'établirent à Montecarelli dès le XIIe siècle. Elles furent ensuite transférées au monastère de Sainte-Lucie à Borgo-San-Lorenzo, et de là à Florence, près de la porte S. Gallo, par une bulle d'Honorius IV[6].

1. Bibliothèque nationale, Estampes, V, X, 37.
2. Polloni en donne une vue avec ce nom.
3. Morrona, *Pisa ill.*, III, p. 313.
4. *Id.*, I, p. 162.
5. Polloni, *Vedute di Pisa*, II, p. 10.
6. Repetti, III, p. 334.

A Florence même il y avait une église dédiée à sainte Agnès[1], et un ossement de sainte Agnès à S. Lorenzo[2].

Sienne. — Le culte de sainte Agnès nous présente des dates fort anciennes dans le diocèse de Sienne. Une église, sous ce vocable, est concédée au monastère de Saint-Eugène, « in comitatu senensi », dès l'année 1081[3].

En 1056, un seigneur noble, appelé Jean, concède à Albert et à d'autres « ecclesiam et plebem S. Agnetis[4] ».

Vignano delle Masse. — Dans le val d'Arbia, à deux milles au nord de Sienne, s'élève, sur le sommet d'une riante colline, le petit village de Vignano qui a le privilège de vivre sous le patronage de sainte Agnès. L'église S. Agnese de Vignano est mentionnée dans une bulle d'Alexandre III, expédiée en 1165 en faveur des religieuses suburbaines de S. Abundio. On voit dans cette église une belle image de cette sainte qui fut faite par Francesco Vanni et qui provient du monastère de Monte Oliveto[5].

Colle. — *Poggibonsi* (autrefois diocèse de Florence). — A la date de 1166 nous lisons ce document : « Et terminos plebis S. Agnetis, videlicet Donicatum in Uspiano, quondam Sassi, rivum Johannis, qui currit ad pedes Mortennani........ et plebem S. Agnetis in Podio Bonizi[6]. » Ce monastère est marqué dans le catalogue de Cencio (1192).

S. Agnese-in-Chianti ou a-Mortennano fut témoin en 1203 de l'arbitrage rendu entre Sienne et Florence.

1. Richa, *Chiese*, V, p. 49.
2. *Id.*, V, p. 19.
3. Muratori, *Antiq.*, VI, p. 197.
4. Ughelli, *Italia sacra*, III.
5. Repetti, V, p. 771.
6. Muratori, *Antiq.*, VI, p. 399.

Arezzo. — Une paroisse de 400 âmes, située près d'Arezzo, porte le nom de *S. Agnese* [1]. On y retrouva une figure de Pallas, qui prouve l'antiquité du lieu [2].

Mantoue. — Au commencement du siècle, Mantoue possédait encore une église dédiée à sainte Agnès, fondée en 795 [3], et malheureusement détruite; elle s'élevait dans la rue du même nom à l'emplacement du jardin et de la maison Bonoris. Un plan perspectif de 1628 [4], que j'ai consulté dans la collection Châtillon, nous indique assez clairement, malgré la petitesse de l'échelle, quelles étaient les dispositions générales : une église à une nef, une tribune polygone, un grand campanile à base talusée, sommet pyramidal. Les bâtiments claustraux qui paraissent vastes sont rejetés de ce côté (pl. IX). Schrœder, qui visita l'Italie en 1556, vit à cette époque dans l'église Sainte-Agnès de Mantoue une inscription datée de 1397 [5]. A son retour de Hongrie, Charles V passa par Mantoue où il resta trois mois. Il logea dans le couvent de Sainte-Agnès, servi par les ermites de Saint-Augustin, et visita de là plusieurs fois le Saint-Sang et la Madone delle Grazie. Il concéda pendant son séjour aux prieurs du monastère le titre de comte palatin et la faculté de créer des notaires [6].

Parme. — Une église fut détruite en 1363, lors de la construction du château [7].

Il est question en 1568 d'une chapelle dédiée à sainte Agnès dans la cathédrale de Parme [8].

Plaisance. — Une relique avait été apportée dans cette ville par le père Baccarini [9].

Brescia. — A Brescia existait une église Sainte-Agnès avec campanile [1].

Dans la gravure de Blaeu, le campanile paraît être seulement une flèche (pl. IX).

Crémone. — Le culte de sainte Agnès à Crémone semble avoir été inauguré à une époque fort reculée par quelques pêcheurs qui y élevèrent une église en son honneur, au borgo S. Spirito; elle dépendait de la paroisse Saint-Pierre de Padoue [2].

Elle fut concédée aux dominicains (1288-95) [3], et se trouve mentionnée dans les statuts du XIIIe siècle [4].

Lodi. — Blaeu [5], dans un plan de Lodi, figure, sous le nom de Sainte-Agnès, un grand édifice quadrangulaire, sans doute un couvent à l'angle duquel s'élève un campanile. L'origine de cette église est incertaine; on sait seulement qu'elle fut construite par les augustins, introduits en 1351 par l'évêque Lucca Castello et logés près de la petite paroisse de S. Agnesina sur le *corso de Porta cremonese;* mais on ne sait rien de précis sur la date; son architecture encore gothique semble une preuve en faveur du XIVe siècle. Les augustins furent remplacés par les chanoines de Latran en 1523. L'église contient des peintures du XVIe siècle [6].

Milan. — Les louanges de sainte Agnès retentirent à Milan dès les premiers siècles et la liturgie, à laquelle saint Ambroise [7] a laissé son nom, nous en conserve le témoignage. Ce grand admirateur de la virginité semble avoir spécialement reproduit les élans vers l'amour mystique. Dans la

1. Repetti, I, p. 126.
2. Cittadini, *Storia di Arezzo*, p. p. 119.
3. Lettres particulières de deux prêtres de Mantoue au P. Shearman.
Susani, *Nuovo prospetto di Mantova,* 1841, p. 41.
4. Chatillon, Recueil de plans de villes. Bibliothèque Sainte-Geneviève.
Une caserne porte aussi ce nom.
Voy. à la *Topographie* un plan dédié à Éléonore de Médicis.
Cappelletti, XII, p. 45.
5. Schrœderi, *Mon. Italiæ*, p. 329.
6. Donesmondi, *Dell' Istoria ecclesiastica di Mantova,* 1615, p. 155.
7. Voy. *Topographie.* — Muratori.
8. *Thesaurus eccl. Parm.,* 1771, p. 211.
9. Campi, 1651.
Il y avait un hôpital à Plaisance sous ce nom (Campi, *Chiese*, I, p. 393) et une église (*Id.*, III, p. 160; I, p. 249, 393); mais, la fête ayant lieu le 31 août, ce doit être plutôt sainte Agnès de Moncèle, abbesse de Florence. Son corps, en 1433, reposait dans l'église du Saint-Esprit (*Id.,* III, p. 213; I).

1. *Topographie.*
2. Merula, *Santi di Cremona.*
Voy. le plan de Campi en 1582.
3. P. Zacharia, *Episcop. Crem. series,* p. 139.
4. Robolotti, p. 100.
5. *Nouveau Théâtre d'Italie.*
6. Bassano Martani, *Lodi nelle sue antichità,* 1876, p. 77.
7. Saint Ambroise célèbre sainte Agnès dans son livre sur les vierges et dans d'autres passages de ses œuvres, d'après lesquels on pourrait refaire ses actes.
Bartolini, p. 185 et 213.

première partie de la Messe, on voit Agnès célébrer elle-même cet amour; après l'épître elle s'écrie : « Il a posé un signe sur ma face afin que je n'aime personne que Lui. » Après l'évangile : « A Lui je suis fiancée, à Lui que servent les anges et dont le soleil et la lune admirent la beauté, à Lui seul je garde ma foi, à Lui je me confie de tout mon amour. » A l'offertoire : « J'aime le Christ pour l'amour duquel j'irai en mariage, lui dont la mère est vierge, dont le père n'a pas eu d'épouse, dont pour moi les instruments chantent la gloire de leurs voix modulées. Lorsque je l'aime, je suis chaste, ses baisers me laissent pure et son alliance vierge. J'ai recueilli le miel et le lait sur ses lèvres, son sang a empourpré mes joues ! » On saisit dans ces ardeurs les accents du Cantique des cantiques. On observe aussi dans cette Messe des passages des actes qui sont une preuve de leur antiquité.

Je ne doute pas que *Milan*, fidèle aux souvenirs de saint Ambroise, n'ait toujours précieusement conservé le culte de sainte Agnès dont il était si enthousiaste. Il est certain que le moyen âge y avait consacré un sanctuaire à la vierge romaine, non loin de l'ancien archevêché; un acte de 1292 est passé « in capella b. Agnetis que contigua est Palatio veteri archiepiscopatus sub anno Domini 1292 [1]». On nous signale une autre mention en 1295[1]. Elle fut refaite en 1590[3].

« Le monastère des augustines de Sainte-Agnès, nous dit Torre[4] en 1674, fut élevé sur les ruines des bains de Néron, dont on y voit encore de nos jours certains vestiges; la duchesse Bianca Sforza leur était très attachée et les venait voir quotidiennement; l'édifice subit des restaurations au XVI[e] siècle. Devant la porte de la clôture s'ouvre un portique de quatre colonnes de marbre qui sert de vestibule à l'église. L'église ne possède qu'une nef, mais assez vaste; elle a de chaque côté cinq arcades dont quatre sont des chapelles ornées d'ordre ionique. Sur le maître autel est un tableau de la naissance du Sauveur. »

1. GIULINI, *Memorie di Milano*, VIII, p. 693.
2. PERTZ, *Script. mon. Germ.*
Renseignements du P. Thomas Shearman, qui a fait une étude particulière des monuments de sainte Agnès.
3. MORIGI, *Del santuario di Milano*, 1603.
4. *Ritratto di Milano*, p. 208.

Une chapelle dans la basilique Majeure était dédiée à sainte Agnès[1]. Un plan du Dôme que j'ai vu à la Topographie indique la chapelle de la seconde nef de droite[2].

Il y avait des reliques à Saint-Ambroise[3], au Dôme, à S. Girolamo (une grande partie de la tête), aux « donne del Soccorso », au couvent de S. Vincenzo.

Monza. — Parmi les reliques les plus anciennes de Lombardie, nous devons signaler la fameuse fiole envoyée par saint Grégoire à Théodelinde, et qui contenait de l'huile du tombeau d'Agnès : *sanctæ Agnetis et aliorum multorum martyrum.*

COME. — On sait que les républiques italiennes reportaient l'honneur de leurs victoires aux saints dans la fête desquels elles les avaient obtenues. Ainsi les communes de Côme et de Milan, ayant triomphé en 1277 le jour de Sainte-Agnès, conservaient une grande vénération pour cette vierge. Les Milanais élevèrent dans leur cathédrale un autel en son honneur, au pied duquel la seigneurie, après la messe, venait déposer des offrandes. Les habitants de Côme érigèrent à cette vierge une chapelle dans l'église Sainte-Claire, et les décurions de la ville y venaient apporter un pallium en souvenir d'éternelle reconnaissance. Il y avait de la sainte un buste tout en argent[4].

PAVIE. — Les anciens plans de Pavie nous montrent un sanctuaire dédié à sainte Agnès, église à une nef, pourvue d'un campanile à droite de la façade à plusieurs étages et toit pyramidal[5].

Aujourd'hui, la façade de brique n'a pas d'intérêt artistique[6].

L'église Saint-Théodore, primitivement consacrée à sainte Agnès, est de fondation très ancienne; saint Théodore, évêque de Pavie († 778),

1. *Acta Eccl. mediolanensis*, Lugduni, 1682, p. 885. Renseignement du P. Th. SHEARMAN.
2. *Topographie*, V, 6, 20.
3. BASCAPE, *Alcune chiese*, 1576.
MORIGI, *Santuario.*
4. TATTI, *Annali sacri della città di Como.*
5. *Topographie*, V, 6.
6. Lettre de M. FUSI, 10 novembre 1890.

d'abord enterré à Saint-Jean, fut ensuite[1] transféré à Sainte-Agnès qui changea de titre. Elle date de la deuxième moitié du XII[e] siècle.

VÉRONE. — A Vérone, nous signalerons une très ancienne église[2]; on y voit l'image de sainte Agnès sur la pala. Il y avait aussi un hôpital sous son vocable[3]. Je trouve dans Ughelli l'indication d'un sanctuaire *S. Agnetis cœcorum*[4].

A Padoue, une ancienne église agnésienne figure sur un plan en perspective[5].

GÊNES. — A Gênes, sur un plan de 1581, on voit marquée une église de Sainte-Agnès qui servait de paroisse ; elle était très ancienne. En 1797, elle fut transformée en habitations civiles et la paroisse reportée à S. Maria del Carmine. On voit dans cette église un groupe en sculpture de Nicolo Traverso qui représente l'assomption de sainte Agnès et rappelle ces vieux souvenirs[6].

On signale aussi à Gênes des reliques de la sainte[7].

1. ROBOLINI, *Not. stor. di Pavia*, I, p. 220.
DE DARTEIN, *Arch. lomb.*, p. 280, pl. LXVIII.
CENTO, *Città-Pavia*, p. 27.
2. BIANCOLINI, *Chiese di Verona*, 1750, p. 121, 129, 660, etc.
SCHRŒDERI, *Mon. Italiæ*, 1592, p. 329.
3. ROSSETTI, *Mon. di Padova*, p. 3.
4. UGHELLI, *Italia sacra*, V.
SCHRŒDERI, *Monumenta Italiæ*, 1592.
5. BLAEU, *Nouveau Théâtre d'Italie*, I.
Topographie, V, b, 22.
6. *Descrizione di Genova*, III, p. 122.
7. TERAMO CODELAGO, *Saggi cronologici ossia Genova ricercata nelle sue antichità*.

VENISE. — Le canal, qui longe l'Académie des beaux-arts et qui va du Canale Grande à la Giudecca, s'appelle *Rio di S. Agnese*, à cause de la petite église, située à l'extrémité, qui est dédiée à notre vierge. Elle est orientée. Elle paraît avoir été jadis un édifice important par sa dimension et sa beauté. J'ai sous les yeux les plus anciens plans de Venise qui nous la montrent à trois nefs et garnie d'un campanile fort élevé qui devait ressembler à celui de Saint-Marc[1]. Il y avait un pont sur le canal S. Agnese devant la façade (pl. IX).

Sa fondation est d'une date très ancienne.

Cappelletti parle de la collégiale de S. Agnese, dépendance de S. Maria Zobenigo, qui fut supprimée et démolie et qu'on a refaite il y a quelques années[2].

A Saint-Marc, une des cinq statues qui surmontent l'iconostase de la chapelle Saint-Clément représente sainte Agnès[3]. C'est un travail du XIV[e] siècle.

Dans le trésor on conservait une de ses dents[4].

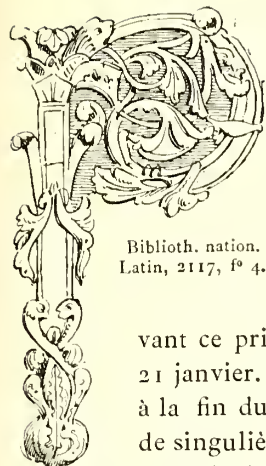
TRÉVISE. — A 30 kilomètres au nord de Venise on trouvait à Trévise une église agnésienne[5] en dehors de la ville[6].

1. *Topographie*, V, 6, 26.
SANSOVINO, *Città nobilissima*, p. 89.
2. IX, p. 448.
Les soixante paroisses de Venise sont tombées à quarante.
3. PASINI, *S. Marco*.
4. Registro de 1697.
5. BLAEU, *Nouveau Théâtre d'Italie*.
6. *Grande illustrazione del Lombardo Veneto*, IV, p. 655.



Bibliothèque nationale. Latin, 8878, f° 181 v°.

FRANCE


Biblioth. nation. Latin, 2117, f° 4.

PARMI les plus vieux monuments liturgiques, le *Sacramentarium vetus Gallicarum* et le *Missale Francorum* qui donnent peu de messes de saints, prouvent l'antiquité du culte de sainte Agnès en Gaule, réservant ce privilège pour cette vierge au 21 janvier. Muratori reporte le *Missale* à la fin du VIIe siècle [1]; on y retrouve de singulières réminiscences avec une homélie de saint Maxime (✝ 423).

Sous Charlemagne, on adopta la liturgie romaine et les deux fêtes agnésiennes. On y trouve une séquence qui rapportait textuellement les actes; voici quelques-uns des derniers vers :

Vas electum, vas honoris,
  Incorrupti flos odoris,
  Angelorum grata choris,
  Honestatis et pudoris
  Formam præbes sæculo.
Palma fructus triumphali
  Nos indignos speciali
  Fac sanctorum generali
  Subscribi titulo.
    Amen.

On peut signaler, comme souvenir de vénération antique, une apparition de sainte Agnès. Sulpice Sévère, qui florissait vers la fin du IVe siècle, raconte qu'étant un jour devant la porte de la cellule de saint Martin, il entendit le bruit de voix mystérieuses, et qu'en sortant il interrogea le saint sur l'entretien qu'il avait eu; saint Martin lui recommanda de ne répéter ce secret à personne, mais lui dit qu'il avait eu le privilège de recevoir *Agnès*, *Tècle* et *Marie* [1]. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer le haut degré d'honneur que ce récit supposait alors à Agnès qui figure ici, comme sur nos verres dorés, en compagnie de la Mère de Dieu.

1. BARTOLINI, p. 177.

Saint Fortunat répète le même fait dans ses poésies (✝ 609) :

Indicat hic Agnam, Teclam, Mariamque locutam
Sanctarum exponens vultus, habitumque beatus,
Quæ facies, oculi, gena, pes, manus, arca, figura,
Lumina tam puro vidit sæpe ora sororum.
Quis color atque decus, quæ forma et gratia quanta,
Et sermone pari placidam dixisse salutem,
Hic petit ad fratres, illæ petiere sorores :
Sed redit iste gradu, illæ non rediere volatu [2].

La miniature que nous avons gravée (pl. XIII) (Bibl. nat., latin, 1023, f° 301) semble se rapporter à ce sujet.

Hâtons-nous d'explorer dans nos différents diocèses, cherchant les marques qu'y a laissées le culte de notre vierge.

ALBI (Tarn). — La dévotion des diocésains d'Albi n'a pas été exclusivement appliquée à honorer sainte Cécile; elle s'est étendue à l'autre vierge romaine, sainte Agnès, qui a trois églises élevées en son honneur, dans les environs seulement de Salvagnac [3].

AMIENS (Somme). — Amiens montre comme Cambrai une relique du chef de sainte Agnès dans un reliquaire, dit du *Paraclet*, qu'on a vu exposé en 1889 au Trocadéro : un vase en cristal à côtes, avec pied, nœud et couvercle d'argent; sur le cou-

1. *Id.*, p. 229.
S. SULPICIUS SEVERUS, De virtutibus B. Martini : « Dicam inquit vobis, sed vos quæso nulli dicatis, Agnes, Thecla et Maria mecum fuerunt.. »
2. BARTOLINI, p. 246.
3. Lettre de l'abbé GIBERT, curé de Saint-Martin de la Cesquière, février 1890.

vercle arrondi en coupole s'élève une élégante croix fleurdelisée avec le Sauveur; on voit à travers le cristal l'indication de reliques de saint Bernard et, au-dessous, cette légende : *Du chef de S. Agnetis V. M.* J'attribue au xve siècle cette jolie pièce d'orfèvrerie[1] (pl. XII).

A la cathédrale, une chapelle du xive siècle est dédiée à sainte Agnès et possède un vitrail avec son image[2] (pl. XII).

Le prieuré de Saint-Pierre à Abbeville prétendait aussi posséder des reliques de ce chef[3]; on l'exposait le dimanche le plus rapproché du 21 janvier. Un cardinal légat accorda cent jours d'indulgence à ceux qui visiteraient l'église Saint-Pierre le jour de sainte Agnès.

Dès le ixe siècle, l'abbaye de *Saint-Riquier* était en possession des reliques de notre sainte[4].

Il y avait encore des reliques de notre vierge aux Chartreux d'Abbeville, aux Cordeliers, aux Ursulines et aux Carmélites d'Amiens, à Notre-Dame de Longpré, au Mont-Saint-Quentin; dans ce dernier couvent on montrait une moitié du crâne, apportée en 1816 par les carmélites de Pontoise, mais il est possible qu'il ne s'agisse pas de la vierge romaine.

Il y avait un hôpital à Péronne sous le vocable de sainte Agnès, une maison d'éducation à Péronne et à Ham[5].

Rappelons, au sujet d'Amiens, le manuscrit de la Bibliothèque (n° 108, f° 248) qui nous donne deux scènes de l'histoire de notre sainte, à la fin du xiie siècle.

Arras (Pas-de-Calais). — Un plan[6] manuscrit d'Arras porte un sanctuaire sous le vocable de sainte Agnès; j'espérais trouver un monument ancien que d'autres recherches ne m'ont malheureusement pas fait découvrir. Cette chapelle était attachée à un orphelinat fondé par Jeanne Biscot (1601-1664); fondation encouragée par saint Vincent de Paul. Les religieuses construisirent leur église en 1700. De Sarinvilliers, originaire de Paris, se signala par ses libéralités et mérita qu'on y mît ses armoiries; les bâtiments furent achevés en 1701. La dernière religieuse de Sainte-Agnès est morte en 1843.

L'église et le couvent donnèrent leur nom à une place de la ville[1].

A *Aire*, la paroisse de Notre-Dame avait établi une maison d'instruction pour les jeunes filles en 1651, maison qui en 1751 fut confiée aux sœurs de la Providence. La chapelle était sous ce vocable[2].

Autun (Saône-et-Loire). — L'abbaye de Marsigny, dans le diocèse d'Autun, se vantait autrefois de posséder un bras de sainte Agnès; mais cette relique fut perdue par les protestants[3].

Auxerre (Yonne). — On montrait des reliques du chef de sainte Agnès à la cathédrale d'Auxerre. On lit en vers léonins sur le reliquaire :

CORDIBUS EX LÆTIS, VOS QUI CAPUT INTUS HABETIS
MARTIRIS AGNETIS, DOMINO PRÆCONIA DETIS[4].

Besançon. — Il y avait, je crois, des reliques de sainte Agnès à Saint-Vincent[5].

Nans-sous-Sainte-Anne a un sanctuaire de Sainte-Agnès, forteresse presque imprenable sous Louis XIV[6].

Blois (Loir-et-Cher). — *Veuves* (près Onzain). — On signale des reliques à une époque reculée[7].

Cahors (Lot). — Nous trouvons au xive siècle un souvenir de sépulture dans une chapelle de

1. J'ai consulté l'ouvrage de Dair qui parle beaucoup des reliques d'Amiens sans trouver la mention de celle-ci.
2. Renseignement de M. Georges Durand. Il y a dans cette chapelle un médaillon de sainte Agnès, mais tout moderne.
Gilbert, *Description de Notre-Dame d'Amiens*, 1833, p. 176.
3. Petits Boll., I, p. 512.
4. Pertz, XV, p. 173.
5. Corblet, *Hagiographie.*
6. Collection d'Uxelles, V, X, 23.

1. Répertoire du plan d'Arras en 1704.
Achmet d'Héricourt et Godin, *Les rues d'Arras*. 1856, 2 volumes.
2. Lettre de M. Lanson, doyen.
3. Petits Boll., I, p. 512.
4. *Revue archéologique*, 1869, p. 339.
5. Charnage, *Histoire de Besançon.*
6. Castan, *Besançon et ses environs*, p. 156.
7. Pertz, XV, p. 571.

Sainte-Agnès : « (1342) Arnaldus de Attrea, pater quondam sanctissimi Patris domini papæ, qui nunc est sepultus in capella beatæ Agnetis [1]. »

Cambrai (Nord). — Les reliques du chef de sainte Agnès que possédait le nord de la France avaient dû être fort divisées; nous en trouvons au xiv[e] siècle à la cathédrale de Cambrai, d'après un inventaire de 1359 : « Item vas argenteum novum cum pede argenteo, habens cristallum rotundum in quo sunt reliquie... *de capite sancte Agnetis*, etc. » La même relique est encore signalée dans un autre inventaire en ces termes : « Item, 1 aultre vassel d'argent doret a rond piet d'argent et pumelet doret, a 1 ront cristal, leu il a du drap ouqel Dieux fu envolepés, du chief *sainte Agnes*, de saint Piere, de saint Pol, saint Jaque le Menre... et poise tout environ 1 march, II onches, x estrelings [2]. »

Il y a encore, à Cambrai, une rue Sainte-Agnès qui doit rappeler un sanctuaire en son honneur [3].

Valenciennes. — L'église de Beaumont possédait une de ses reliques [4].

Chartres (Eure-et-Loir). — *La Sauçelles.* — Chapelle et fontaine de Sainte-Agnès [5].

Clermont (Puy-de-Dôme). — Un pouillé de Clermont mentionne en 1535 l'église « S. Agnetis de Leyrat in parœcia de Merinchal [6] ».

Issoire. — Dans la commune du Broc, les bénédictins d'Issoire avaient une chapelle dédiée à sainte Agnès [7].

Dijon (Côte-d'Or). — Deux chapelles qui n'existent plus étaient dédiées à sainte Agnès; à l'église de Vergy une étiquette inscrite au viii[e] ou ix[e] siècle indique la présence de reliques de la vierge dans l'ancien monastère de Saint-Vivant.

1. *Gallia christiana*, I, Instrumenta, p. 49.
2. Dehaisne, *Histoire de l'art en Flandre*. Trésor de Cambrai, p. 803.
3. Bruyelles, *Les monuments religieux de Cambrai*, 1854.
4. Leboucq, *Antiquités de Valentiennes*, 1650.
5. *Dictionnaire topographique d'Eure-et-Loir.*
6. Bruel, *Pouillés de Clermont.*
7. Tardieu, *Dictionnaire topographique.*

Ces reliques existent peut-être encore, car cette étiquette est au milieu de reliques mélangées. En tout cas on en possède encore dans sept églises [1].

Sainte Agnès avait une très belle chapelle à Détain (paroisse de Collonges); elle n'existe plus depuis le xvii[e] siècle [2].

Grenoble (Isère). — Le culte de la vierge romaine semble florissant sur les bords de l'Isère. Nous avons relevé dans le cartulaire de Grenoble quelques documents qui en font foi. Vers 1070 on mentionne une paroisse sous son vocable : « Sunt vero prefati mansi in monte Aimonis in parrochia *S. Agnetis* [3]. »

Nous lisons dans la désignation des bénéfices ecclésiastiques du diocèse de Grenoble de 1497, à propos du prieuré de S. M. de Comeriis : « Capella *S. Agnetis* caret fundacione et rectore [4]. »

Il est question ailleurs d'une église paroissiale : « ecclesia *S. Agnetis* est de patronatu capituli Ecclesie Gracianopolitane : cujus fructus valent decem octo florenos; et sunt in dicta parrochia 50 foca [5]. »

Ailleurs encore : « Ecclesia *S. Agnetis* de Jardenco est de patronatu prioratus de Comeriis, fructus ejusdem valent 24 florenos, et sunt ibidem sexaginta foca [6]. »

Sainte-Agnès (Domène). — L'arrondissement de Grenoble possède encore un village qui porte le nom de *Sainte-Agnès.*

Sainte-Agnès renferme 779 habitants. Le village s'élève sur une montagne qui domine les gorges du torrent du lac Blanc. C'est une pauvre église de montagnards [7].

A Monteynard, il y a aussi une église agnésienne, mais qui n'a rien de remarquable et qui n'a pas même le bonheur de posséder une relique de sa sainte patronne [8].

1. Abbé Denizot, ms. de mai 1891.
2. *Id.*, 13 mai 1891.
3. *Cartulaire de Grenoble*, p. 121.
4. *Id.*, p. 316.
5. *Id.*, p. 323.
6. *Id.*, p. 315.
Voy. aussi la *Désignation des bénéfices ecclésiastiques de tout le diocèse de Grenoble*, p. 287.
7. Lettre de M. l'abbé Perret, mai 1888.
Joanne, *Dictionnaire de la France.*
8. Lettre de M. l'abbé Martin, juin 1889.

Vienne. — Saint Adon, qui était évêque de Vienne en Dauphiné, vers le milieu du IXe siècle (858), mentionne dans son martyrologe la double solennité : « Romæ natalis S. Agnetis virginis et martyris, quæ sub præfecto urbis Simphronio ignibus injecta; sed his per orationem ipsius extinctis, gladio percussa est[1]. »

Langres (Marne). — Nous avons aux Archives nationales un sceau de Claude de Givry, nommé cardinal au titre de S. Agnese-in-Agone en 1533; l'empreinte porte trois arcades sous lesquelles sont figurés sainte Agnès et deux autres saints.

Mende (Lozère). — Chapelle fondée en 1286.

Chaudeyrac. — Chapelle.

Le Mans (Sarthe). — Le culte de sainte Agnès paraît au Mans dès le IXe siècle; en 833, saint Aldric élève dans son église, du côté de l'Orient, un autel en son honneur[2].

Notre-Dame de la Couture a fait l'acquisition de reliques.

Meaux (Seine-et-Marne). — Le monastère de Faremoutier (près Coulommiers) possédait le chef de la sainte, et Mabillon croyait si bien à cette relique qu'il envoya l'authentique[3].

Sainte Agnès était un des patrons du monastère de Reuil qui fut consacré en 1230[4].

Metz (Lorraine). — Un vitrail du XVe siècle représente Agnès avec son agneau[5].

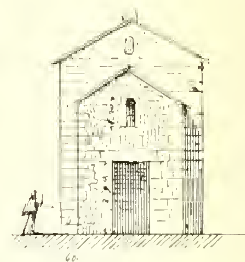
Montpellier (Hérault). — *Régimont.* — Le plus ancien et le plus beau document que nous possédions en France sur notre sainte est peut-être l'inscription de la ferme de Régimont, commune de Montady. Voici la transcription qu'en fait M. Le Blant[6] :

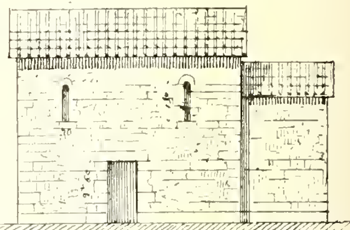
+ OTHIA PRB. (PRESBYTER) ANNO XXXIII +
PRBTS (PRESBYTERATUS) SUI BASELICAM EX VOTO
SUO IN HON. SCRM MART. VINCENTI
AGNETIS ET EULALIÆ CONTR. ET DDC
VALENTINIANO VI ET ANHEM.

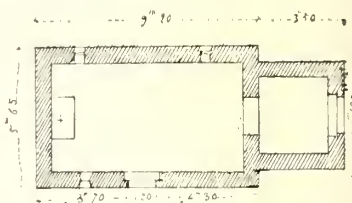
Le consulat supposé nous reporterait à l'année 455. Voici donc, au milieu du Ve siècle, une basilique élevée dans la Gaule à sainte Agnès et un témoignage incontestable de l'extension rapide de son culte au delà des Alpes. Cette église s'élevait près de là, à mi-côte du mont Enserune; démolie en 1793, elle se trouvait dans un pays resté désert pendant tout le moyen âge. M. Noguier a retrouvé près de là l'autel de la basilique, un élégant cippe chrétien, orné du chrisme que nous avons publié dans notre premier volume[1]. Sur la face postérieure on observe encore le loculus des reliques, où, je n'en doute pas, se trouvaient celles de sainte Agnès.

Nice. — Un village nommé *Sainte-Agnès* s'élève, dans les environs de Menton (à 10 kilomètres), au milieu des roches ; il présente encore quelques anciennes fortifications. L'église renferme de curieux objets du moyen âge[2].

Nimes (Gard). — *Saint-Laurent-des-Arbres* (Roquemaure). — M. l'abbé Fesquet[3] nous a envoyé le dessin d'un petit sanctuaire placé primitivement sous le vocable des saintes Agnès et Lucie. Cet édicule est certainement du XIIe siècle; il est formé







Oratoire des Saintes-Agnès-et-Lucie, près Saint-Laurent-des-Arbres (Gard).

1. Bartolini, p. 24.
2. Pertz, *Scriptores*, XV, p. 312.
3. *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, I, p. 2, 73.
Farensis monasterii sanctimoniales Faræ virginis corpus, martyris Agnetis caput sacrapignire deferentes B. Martini ecclesiam intraverant.
D. Duplessis, *Histoire de l'église de Meaux*, 1731, II, p. 36.
4. Duplessis, II, p. 126.
5. Lettre de M. Ch. Abel, 19 juin 1889.
6. *Inscription chrét.*, II, p. 455.

1. *La Messe*, I, p. 137, pl. XXXIV.
2. Joanne, *Dictionnaire de la France.*
3. Lettre du 15 novembre 1889.

d'une salle rectangulaire que précède un petit vestibule plus étroit et moins élevé. Presque entièrement détruit par le baron des Adrets, il ne fut dans la suite qu'imparfaitement réparé. Depuis longtemps il est fermé au culte et ne sert plus guère que de bûcher et de grenier à foin.

Paris. — *Sainte-Agnès* et *Saint-Eustache*. — (1200) Érection d'une chapelle Sainte-Agnès désignée (1214) comme « nouvelle ». — Fondations diverses aux XIIIe et XIVe siècles. — (1300) Hôpital. — (1532) Fondation d'une nouvelle et plus vaste église. — (1624) Construction du chœur. — (1633) Achèvement. — (1754) Nouvelle façade. — Reliques.

A la place qu'occupe aujourd'hui Saint-Eustache s'élevait, au commencement du XIIIe siècle, une petite église ou oratoire dédié à sainte Agnès[1]. L'abbé Lebœuf dit qu'elle avait été bâtie vers 1200 et sans qu'on sache par qui. Cependant une légende en faisait honneur à un bourgeois, nommé Jean Alais, qui l'aurait construite par repentir d'un impôt usurier qu'il prélevait sur le poisson des Halles; en mourant, il voulut être enterré près de cette chapelle, à l'endroit où tombait le ruisseau des Halles. On y mit une longue pierre, qui se voit encore, ajoute du Breul, et qui sert de pont aux passants en temps de pluie; de là le nom de *Pont-Alais* qui lui fut donné.

En tout cas, on ne saurait douter que l'église ne date du commencement du XIIIe siècle, car, dans une charte de 1214, elle est qualifiée de *nova capella Sancte Agnetis*[2]. Comme elle était située sur le territoire de Saint-Germain-l'Auxerrois, elle dépendait de ce chapitre, ce qui fut cause de beaucoup de conflits, notamment au sujet des oblations que faisaient les fidèles à sainte Agnès.

Le premier document où apparaît le nom de Saint-Eustache est une charte de 1223. Faut-il croire, comme l'abbé Lebœuf, que cette nouvelle désignation indique une reconstruction, ou que l'introduction dans l'église de quelques reliques apportées de Saint-Denis ait fait modifier le vocable? Je préfère cette dernière hypothèse, en considérant comme improbable la démolition d'une église bâtie si peu d'années auparavant[1].

Vers cette époque, un nommé Guillaume Point-l'Asne (1220) fonda dans l'église deux chapellenies à l'autel de Saint-André[2]. Charles, comte de Valois, fit dans son testament une autre fondation pour laquelle il légua une rente de 40 livres tournois que son fils Philippe de Valois assit en 1331 sur la prévôté de Torcy. C'est la chapelle de Sainte-Agnès qui existe encore aujourd'hui, sous le même titre, dans l'église.

Il y avait non loin de là un hôpital, situé rue Montorgueil au coin de la rue Tiquetonne, dont l'origine remonte à 1300, époque où Philippe de Magny, *paroissien de la paroisse Sainte-Agnès*, lui donna des revenus.

Le 19 août 1532, Jean de la Barre, prévôt de Paris, posa le première pierre d'une nouvelle église[3].

La chapelle primitive de Sainte-Agnès s'élevait au chevet de l'église Saint-Eustache, de sorte qu'on ne dut la démolir qu'à la construction du nouveau chœur en 1624. Il me paraît incontestable et facile à prouver que sainte Agnès ne cessa pas d'être un des patrons, même après cette démolition. Les architectes du XVIIe siècle mirent sur la façade les statues de saint Eustache et de sainte Agnès[4].

Dans la dernière travée du bas côté méridional de la nef on voit une plaque de marbre noir avec une inscription qui commence ainsi: « L'an 1637, 26e jour d'avril, 2e dimanche d'après Pasques, ceste église ayant été rebastie de fond en comble, a esté de nouveau dédiée et consacrée, avec le maistre autel d'icelle, à l'honneur de Dieu, soubz l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie et des bienheureux martirs sainct Eustache et *saincte Agnes* et de saint Louis. »

On conservait dans le trésor, comme le rappelle un inventaire, un livre d'épître sur lequel étaient,

1. Le P. Shearman a le premier attiré notre attention sur ce vocable.

La plupart des documents que nous rapportons sont tirés du savant article de Le Roux de Lincy et Caillat, *L'église Saint-Eustache*, 1850.

2. Sentence arbitrale de l'abbé de Sainte-Geneviève. Il en est encore question en 1216.

1. Il existe aux Archives nationales un acte de 1515, où on lit: « *Item*, quod dicta ecclesia S. Eustachii est situata constructa et edificata in loco in quo antiquitus erat constructa S. Agnetis capella, et talis est communis fama tam antiqua quam recens. »

2. Sa dévotion pour sainte Agnès était si grande qu'il donna ce nom à sa fille.

3. De Guilhermy, *Itinéraire archéologique de Paris*, p. 199.

4. Du Breul, *Le théâtre des antiquités de Paris*, Supplément, 1639.

d'un côté, la figure de saint Eustache et, de l'autre, celle de *sainte Agnès;* on y lisait ces mots gravés: « En l'honneur de Dieu, pour l'église dédiée aux noms de sainct Eustache et *saincte Agnès*, Loys de Creil et Ysabeau Hate sa femme ont donné les ornementz de ce livre (1579). »

On trouve dans le même inventaire mention d'une image : « Saincte Agnès, d'argent vermeil doré, pesant avec le pied de cuivre doré 24m 5 on 3gros en tout[1]. A laquelle image est enchâssée du chef saincte Agnès. » Cette image était certainement une statue, car nous lisons qu'en 1606 on donna une *robbe de satin* de plusieurs couleurs pour servir à la vêtir.

On sait que des reliques de sainte Agnès avaient été données par le pape à Clovis[2], mais on sait aussi qu'à cette époque les dons de reliques consistaient en brandea ou en huiles des cimetières. Il faut donc, pour chercher l'origine de celles-ci, descendre dans le cours des siècles.

Selon du Saussaie, les reliques de sainte Agnès auraient été transportées en Gaule avec celles de saint Pontien et données à Baldric, évêque d'Utrecht, par Benoît VIII († 1024), transférées ensuite dans le monastère cistercien de Breuil-Benoît, dans le diocèse d'Évreux, enfin, pour la majeure partie, données à Saint-Eustache de Paris avec la permission de Paul III († 1549). Les Bollandistes les y ont encore vues dans un reliquaire d'argent recouvert d'or[3].

En résumé, on peut dire qu'un sanctuaire de Sainte-Agnès, sans doute à l'occasion d'un transfert de reliques, fut élevé dès le début du XIIIe siècle à peu de distance du cimetière des Saints-Innocents, sur l'emplacement actuel de Saint-Eustache, que la même église, désignée comme nouvelle en 1214, apparait avec son second titre en 1223 et qu'elle demeura toujours depuis pourvue de ces deux vocables.

1. Près de 6 kilogrammes.
2. Ce souvenir prouve bien qu'on ne saurait séparer, comme l'ont fait certains hagiographes, cette sainte Agnès de la vierge romaine. La fête qui se célébrait le 20 avril avait peut-être trait à la translation.
3. Pauli III permissu in ecclesia S. Eustachii ubi in hunc usque diem asservatur in lipsanotheca argentea auro undique illita (Boll., p. 356).
Il n'est pas certain que ces reliques fussent celles gardées à Saint-Eustache, car nous lisons que Saint-Magloire eut le privilège de les posséder.

Chapelles. — Il y avait encore à Paris, avant la Révolution, un couvent de filles de Sainte-Agnès[1]; il est figuré sur les plans de La Caille en 1704, de Turgot en 1739, de Verniquet en 1791.

Il existait une chapelle de Sainte-Agnès près du pont de Paris à une époque fort ancienne; cette chapelle avait été élevée par Agnès de Russie, femme du roi Henri († 1060), en l'honneur de sa patronne. Dans l'acte de fondation des chanoinesses de Saint-Martin-des-Champs (1066), on lit Annæ au lieu d'*Agnetis*, altération du nom assez fréquente[2].

Notre-Dame de Paris avait une chapelle dédiée à Sainte-Agnès et Saint-Jean-Évangéliste[3].

Bibliothèques. — Nous ne pouvons quitter Paris sans visiter les trésors iconographiques qu'il possède et parmi lesquels sont de beaux monuments du culte de sainte Agnès.

A la Bibliothèque Sainte-Geneviève, un manuscrit du XVe siècle contient *la Cité de Dieu*, traduite par Raoul Prael qui l'acheva en 1375: il nous offre une gracieuse image de sainte Agnès jouant avec son agneau (pl. XXI).

A la Bibliothèque nationale, un manuscrit, qui provient de Saint-Germain des Prés, contient une poésie du IXe siècle en son honneur. Le style en est assez barbare et, par certaines expressions qu'on y découvre, on peut penser qu'il est l'œuvre d'un moine grec peu habitué à manier la langue latine[4].

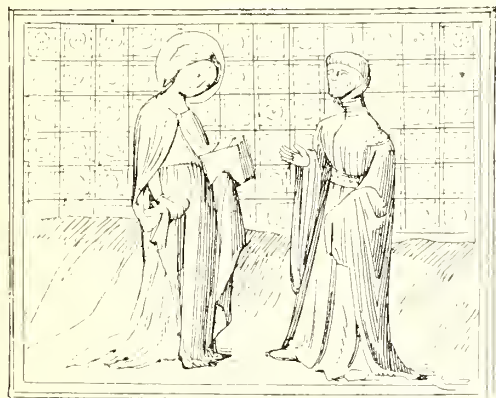
Nous avons reproduit (pl. XIV) deux charmantes miniatures du manuscrit latin 10483, figurant, l'une, Agnès revêtue de la tunique angélique, l'autre, Agnès apparaissant dans un chœur de vierges à ses parents agenouillés, peintures des plus fines que nous ait laissées le XIVe siècle.

Le manuscrit latin 13013 contient un calendrier du IXe siècle, dans lequel est indiquée la fête de sainte Agnès.

1. *Topographie nationale.*
2. Le Bœuf, p. 305.
3. Félibien, *Histoire de Paris.*
4. Mgr Bartolini l'a publié, p. 253. Il lui a été signalé par M. de Rossi.

Nous avons gravé (pl. XIII) deux miniatures qui font partie des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale. La première, n° 1052, représente la vierge couverte d'un manteau de cheveux blonds, un livre à la main droite, une palme à la gauche; elle est accompagnée de l'agneau qui chemine près d'elle et dont le nimbe est marqué d'une croix. La seconde, n° 1023, figure, dans une capitale, l'apparition d'Agnès à un évêque endormi, saint Martin, je crois. Les manuscrits appartiennent l'un et l'autre au xive siècle. Un S majuscule, dans ce même codex, est orné d'une sainte Agnès, précédée par l'agneau et suivie d'une troupe de vierges portant des palmes (f° 16 v°).

Le riche manuscrit français (n° 242, f° 38) nous offre une image de sainte Agnès. Nous y trouvons la vierge discutant avec le juge, qui tient un glaive de la main gauche. Les personnages sont en grisaille, le fond pourpre avec ornements d'or. Une autre légende dorée (Fr. 414, f° 55) rappelle le colloque avec le fils du préfet. Celui-



Sainte Agnès et le fils du préfet.
Bibl. nat. Légende dorée. Fr., 414, f° 55.

ci porte les ridicules habits du xive siècle, mais la sainte a une pose simple et gracieuse. Les figures sont en grisaille, le fond est noir orné d'or.

Nous avons gravé (pl. XIV), d'après un manuscrit français (241), la vierge repoussant les proposition de mariage et, d'après le manuscrit du même fonds 51 (f° 199), la vision de saint Martin.

Le manuscrit français 310 nous offre une charmante grisaille d'une finesse admirable. A l'extérieur de l'édifice le préfet objurgue vainement la sainte, pendant qu'à l'intérieur son fils est frappé de mort et qu'un ange apporte une tunique à Agnès.

Un des plus beaux manuscrits latins (n° 757, p. 191), dont je crois les miniatures de main italienne, nous montre la vierge au milieu des flammes et percée à la gorge (pl. XXII).

Il faut rappeler surtout, à la Bibliothèque nationale, l'éblouissant manuscrit fait pour le duc de Bedfort (1435) (Latin, 17294), où nous trouvons les magnificences de la miniature réunies au meilleur dessin et au goût le plus exquis. Ces peintures, encore empreintes de la naïveté du moyen âge, ont déjà la suavité et la correction des débuts de la Renaissance, âge d'or de l'art, âge trop rapide comme les heures de perfection en ce monde, et qui nous vaut ici une des plus riches pages de l'iconographie de sainte Agnès.

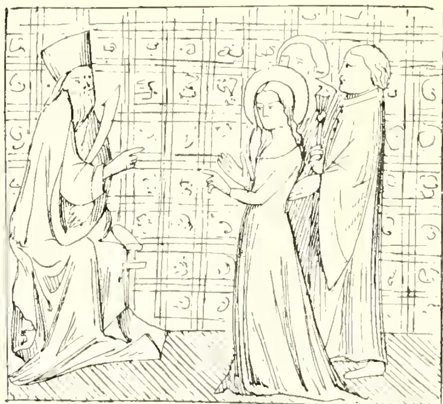
Au f° 397 v°, dans une majuscule, la vierge est en prière et agenouillée; deux livres sont ouverts sous ses yeux, son agneau est couché à ses pieds et ses regards tombent plus souvent sur lui que sur les textes sacrés. Au même folio le Christ lui apparaît, il est dans le haut du cadre au milieu d'un arc-en-ciel. Plus loin, un saint nimbé entre dans sa chambre, le Christ probablement, quoique le nimbe ne soit pas crucifère; il lui passe un anneau d'or au doigt; elle le reçoit agenouillée, elle vient de quitter le fauteuil drapé qu'on voit derrière elle.

Nous suivons l'ordre des faits, quoique le peintre ne l'ait pas observé dans ses compositions. Au folio 398 v°, un enfant de chœur interrompt sa lecture pour lui tendre une légende inscrite de ces mots : *Diem festum*, qui ont peut-être trait à l'union de l'époux mystique. Après ces joies de l'amour pur vont venir les épreuves. L'artiste nous montre la jeune fille assise par terre dans une prairie fleurie; elle lit, pendant que son agneau l'interrompt par ses caresses et en sautant sur les pages du livre; voici que le fils du préfet se présente, il lui déclare son amour et se jette à ses genoux, tandis qu'Agnès lève les bras et détourne la tête. Dans un autre tableau se répète la même scène, qu'elle clôt par cette véhémente apostrophe que nous ont conservée les actes : *Discede a me sordes*. Le jeune homme s'est retiré, on voit Agnès joyeuse et de nouveau seule avec son agneau; elle s'est assise et lui sourit pendant qu'il sautille près d'elle.

Un des tableaux rappelle une autre épreuve; comptant sur la vanité ordinaire des jeunes filles,

le prétendant lui a envoyé une robe d'or richement brodée, mais elle la repousse avec dédain.

Le moment des grandes épreuves arrive. Agnès arrêtée est en prison; on l'aperçoit en compagnie d'un ange sur la grande peinture du folio 398. Devant, le fils du préfet est étouffé par le démon; il est jeté sans vie aux pieds de son père, pendant que la sainte prie et qu'elle va le ressusciter. Sa figure, encadrée de boucles blondes, est d'une grâce céleste. Ces miracles, ces bienfaits ne désarment pas la fureur des bourreaux; dans le haut,



Agnès devant le juge. Bibl. nat. Fr., 242, f° 38.

on la voit dépouillée de sa tunique qu'a remplacée aussitôt le voile de cheveux, on la jette dans le bûcher dont les flammes s'écartent, on la perce d'une lance; enfin des anges portent son âme, sous la forme d'un enfant, vers le trône du Christ, qui laisse tomber sur elle ces douces paroles : « *Veni electa mea!* » (pl. XIV).

Reims (Marne). — Dans un ancien plan topographique de Reims[1] nous recueillons cette notice : *Beguinæ S. Agnetis;* elles avaient été fondées à Liège en 1170, s'établirent à Nivelles en 1266 et se répandirent dans toute la Flandre et même en France; il y en avait encore à Reims en 1625.

Rouen (Seine-Inférieure). — Saint-Ouen de Rouen se glorifiait jusqu'au xvi[e] siècle de garder le chef de sainte Agnès; mais, en 1562, les hérétiques pillèrent une châsse d'argent qui le renfermait et onze bras reliquaires dont celui de sainte Agnès. Le culte de notre sainte était déjà en grand honneur au xi[e] siècle dans l'abbaye; l'abbé Nicolas, à cette époque, professait pour elle une dévotion particulière et Dom Pommeraie[1] nous dit y avoir vu un manuscrit qui contenait la vie d'Agnès et qu'il avait fait composer par un de ses religieux. De si grandes richesses, l'église ne conserve plus rien aujourd'hui.

Elle avait une chapelle dédiée à sainte Agnès dont nous avons un dessin dans la collection Gaignières (IV, 28).

Soissons (Aisne). — Il y avait en 1227 à l'abbaye de Longpont des reliques de sainte Agnès, Agathe et Cécile. Dans un inventaire de 1652 les deux dernières subsistaient seules[2].

Saint-Claude (Jura). — *Vincent* (Chaumergy). — Le culte de sainte Agnès paraît avoir fleuri au moyen âge dans le Jura; ainsi, nous écrit M. l'abbé Thorel, ancien curé de Vincent, « cette paroisse est très ancienne; l'église primitive, démolie en 1845, servait de paroisse à plusieurs villages des environs; le culte de sainte Agnès y existait depuis longtemps. J'ai encore vu sur deux des panneaux de l'ancienne chaire à prêcher, sculptés en ronde bosse, une figure de cette sainte avec l'agneau. La nouvelle église, construite en 1845 dans une position plus centrale, n'offre aucun caractère d'architecture. Un tableau y représente Agnès devant le bourreau et ses juges. Un autre tableau du siècle dernier, qui a un peu plus de valeur, figure devant les monuments de Rome, Agnès, avec son agneau, sur le bûcher et le glaive enfoncé dans la poitrine[3]. »

Sainte-Agnès. — Nous donnons (pl. XI) un croquis de l'église de Sainte-Agnès, à 10 kilomètres de Lons-le-Saunier, qui est fort ancienne. La tour appartient au commencement du xiii[e] siècle; elle a des baies ogivales dans le bas et des arcs en plein cintre dans la zone des cloches; au-dessus de l'entrée un corbeau entaillé semble rappeler la présence d'une lambourde pour un

1. *Topographie*, V, a, 105.

1. *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, 1662.
Petits Boll., I, p. 512.
2. Lettre de M. l'abbé Cormeu, 25 avril 1890.
3. Lettres de M. l'abbé Thorel, juin 1889, et de M. Petitjean.
Rousset, *Dictionnaire de la Franche-Comté*, VI, p. 276.
Sanctuaires du diocèse de Saint-Claude, n° 656.

auvent. Le clocher est surmonté d'un toit à courbure moderne que nous avons changé. Le chœur est aussi fort ancien ; une des chapelles est de la fin du xve siècle et très belle; l'autre, insignifiante, est de la fin du xviie. La nef semble avoir été remaniée, elle n'est plus couverte que par un misérable plafond. L'église est ornée de tableaux de peu de valeur; sa position au milieu des maisons sur une place presque fermée est assez pittoresque[1] (pl. XI).

Sainte-Agnès est bâtie sur une éminence qui se détache de la chaîne la plus occidentale du mont Jura; le village est traversé par la route de Lyon à Strasbourg.

Le plus ancien titre qui en fasse mention, selon M. Béchet, est de 1133. En 1157, une charte de l'empereur Frédéric donne à l'abbaye de Baume *ecclesia Sanctæ Asnetis*. Sainte-Agnès, dans le principe, faisait partie de Saint-Laurent-la-Roche, échu à Étienne de Rouvre dans le partage que Jean de Châlon, dit l'Ancien, fit de ses biens à ses enfants en 1269. Étienne de Rouvre avait épousé la dernière héritière de la famille Vignory. En 1300, cette dame affranchit les habitants de la mainmorte; à partir de ce moment, Sainte-Agnès prit une certaine importance et fut qualifiée de bourg. Jean de Châlon (1301) y fonda un hôpital, réuni en 1696 à celui du Saint-Sépulcre de Salins.

Dans le diocèse de Saint-Claude, deux paroisses seulement ont le vocable de sainte Agnès; sous les Romains, la chaste Lucine était quelquefois honorée sous le nom d'*Anetis*, traduit en français par Agnès, ce qui ferait supposer que son culte a été en honneur dans ce village avant celui de sainte Agnès[2].

Strasbourg (Alsace). — Un couvent de dominicains fut fondé à Strasbourg en 1240 sous le patronage de sainte Agnès. Ce sanctuaire n'existe plus[3].

Pairis. — Parmi les reliques rapportées de Constantinople au monastère de Pairis, il y en avait de la vierge Agnès[4].

1. Nous devons tous ces documents à l'extrême obligeance du curé, M. l'abbé Rosset.
Voy. le cadastre de 1836.
2. Rousset, *Dictionnaire de la Franche-Comté*.
3. V. Bussière, *Histoire des religieuses dominicaines*.
Lettre du P. Shearman.
4. Riant, *Exuviæ*, I, p. 122.

Toul (Meurthe-et-Moselle). — Le culte d'Agnès paraît avoir toujours été suivi fidèlement à la cathédrale de Toul. Le trésor possédait ses reliques en 1662, et peut-être s'y trouvaient-elles de longue date. En 1782, l'archidiacre Rochard fit transformer la chapelle de Saint-Michel et y éleva un autel à sainte Agnès, en souvenir de sa mère qui portait ce nom[1]. Cette chapelle est située dans le collatéral de l'épître[2].

Troyes (Aube). — Après Paris, Cambrai, Amiens, Abbeville, nous citerons encore le trésor de Saint-Étienne, à Troyes, comme possesseur de reliques de la tête virginale[3]. Un inventaire de Saint-Étienne rédigé en 1704 nous transmet ce renseignement : « Un reliquaire garni d'argent et de cuivre doré de huit pouces en quarré. Il y a, au-dessus, quatre arrestes de cuivre doré; au milieu du dessus, une pomme de cristal garnie de cuivre doré. Chaque costé a une figure d'ange poussée en argent; et il y a, dedans, le chef de sainte Agnès, vierge et martyre[4]. » Cette relique s'y trouvait déjà en 1319.

Il y avait aussi des reliques à Clairvaux[5] en 1741 : l'une était enchâssée dans un reliquaire de 1223.

Tulle (Corrèze). — Au temps de l'abbé Aimon, le chevalier Amalgerius, parmi les dons qu'il fit à l'abbaye de Tulle, lui céda une villa nommée Roca, près de laquelle une ancienne église possédait des reliques des saintes Agnès, Agathe, etc.

Valence (Drôme). — *La Motte-de-Galaure* (près Saint-Vallier). — A six lieues et demie de Valence, sur la rive gauche de la Galaure, on rencontre un petit village, la Motte-de-Galaure, de 300 habitants seulement, mais dont l'église dédiée à sainte Agnès présente par son histoire et l'ancienneté de son architecture un sérieux intérêt pour les archéologues chrétiens.

On croit que le prieuré de la Motte-de-Galaure se trouve compris dans la donation de Guichard

1. Bataille, *La cathédrale de Toul*, 1859, p. 55 et 80.
2. Morel, *Monographie de la cathédrale de Toul*, 1841. Plan.
Nous donnons son plan dans la monographie de Saint Étienne.
3. Il ne peut s'agir, bien entendu, que de fragments.
4. *Ann. arch.*, XX, p. 8.
Lettre de l'abbé Noiré.
5. Lalore, *Trésor de Clairvaux*.

et Berlion (1037) à l'église de Saint-Ferréol[1]. En 1119, Callixte II confirme à Tournus « *cellam S. Agnetis de Mota* », au diocèse de Vienne. Pascal II (1106), Innocent II (1132), Lucien III (1144), Alexandre III (1179), Innocent IV (1246) confirment à l'abbaye de Tournus « *cellam S. Agnetis de Mota, in Viennensi*[2] ».

Au chapitre de Pâques 1646, il fut résolu de revenir sur la vente faite en 1587 de tous les biens, droits et revenus du prieuré de Sainte-Agnès de la Motte-de-Galaure et ils furent laissés moyennant 45 livres de rente annuelle à Just-François de Fay, sieur de Gerlande, qui les tenait de Nicolas de Peloux, sieur de Godans[3].

L'histoire est confirmée par le caractère architectural de ce sanctuaire. Après avoir monté deux ou trois marches, franchi un petit mur d'enceinte peu élevé, traversé le cimetière qui environne l'église à l'ouest et au midi[4], on parvient devant la façade romane de l'église. Elle est partagée en trois travées par des contreforts. Au centre, le portail, malheureusement masqué par un porche moderne, est accosté de deux colonnes; au-dessus, un bandeau à modillons sculptés de têtes variées sert d'appui à une fenêtre dont le cintre à l'intrados est découpé en lobes. Cet élément d'architecture sarrasine se retrouve à la tour de Cruas (Ardèche), un des types de ce style dans la vallée du Rhône[5]. L'église a son fronton interrompu par un pavillon campanaire de deux arcades qui me paraissent beaucoup plus récentes (pl. X).

L'intérieur de Sainte-Agnès n'offre pas le même intérêt que la façade; à droite, en entrant, s'ouvre une chapelle du XV[e] siècle. La nef, les voûtes et même les pilastres ont été refaits en 1830. La voûte du chœur, la chapelle à droite, la chapelle de Saint-Antoine au fond à gauche appartiennent à la construction du XV[e] siècle, comme les peintures au-dessus de l'entrée. Cependant la salle qui conduit du chœur dans cette chapelle est encore romane. Elle donne accès aussi à l'ancien cloître, dont les galeries ont été en partie démolies ou bouchées, mais qui conservent encore quelques piliers; la plupart sont carrés avec moulures d'imposte soutenant les arcs; il en est un différent et fort curieux, qui se compose de quatre colonnettes nouées ensemble et présentant à l'imposte autant de chapiteaux. Ce cloître est roman, cependant la partie antérieure a des éléments du XV[e] siècle; il conserve encore son ancienne citerne. L'entrée offre une ogive encore bien conservée. Nous devons ces renseignements et le plan à l'obligeance extrême de M. Rey, l'architecte si connu de Valence.

1. JUÉNIN, *Nouvelle Histoire de l'abbaye royale de Tournus*, p. 92.
2. *Id.*, p. 127, 150, 174.
3. *Id.*, p. 92, 145. Preuves, p. 335.
Nous devons la photographie et ces documents à M. le comte DE LA SIZERANNE.
4. La croix cimetériale paraît ancienne.
5. CAUMONT, *Abécédaire*, p. 152.

DIVERS. — Le P. Shearman, qui s'occupe avec tant de piété de recueillir les monuments de sainte Agnès, nous demande si les noms de quelques localités de France, telles que *Saint-Agnet*, canton d'Aire (arrondissement de Saint-Sever), *Aignes* (diocèse d'Angoulême), *Agnez-les-Duisans* (diocèse d'Arras), *Sainte-Agne* (diocèse de Périgueux), *Saint-Agnat* (diocèse du Puy), ne doivent pas entrer dans l'histoire de son culte. Je ne crois pas qu'on puisse faire honneur de tous ces noms à notre sainte; je me suis informé par exemple auprès du curé de Saint-Agnet, au canton d'Aire (Landes), qui m'a répondu que la patronne était sainte Anne qu'on fêtait le 26 juillet. Quant aux noms dépourvus de la désignation de Saint, ils viennent souvent de l'agnel du moyen âge, ou du mot *aigue* qui signifie *eau*[1].

1. HARBAVILLE, *Mémorial du Pas-de-Calais*, 2 vol. in-8°. *Agny*, par exemple, vient de *agnio*, nom générique signifiant *eau*.

BELGIQUE

Gand. — Pertz (I, 703) mentionne une église de Sainte-Agnès à *Gand*, dès le xiie siècle[1] et, dans le monastère de Saint-Pierre, des reliques de sa tunique dès le xe siècle[2]. Le couvent de Sainte-Agnès, situé au delà la porte Cuupen, est mentionné en 1462.

La vierge Agnès n'a pu être oubliée par Van Eyck dans son tableau du Triomphe de l'Agneau, à Saint-Bavon (1420) ; elle figure en tête de la troupe des vierges, tenant son agneau dans les plis d'un riche manteau[3].

Bruges. — Dans la cathédrale du Sauveur, on voit une figure de sainte Agnès sur une tunique du xvie siècle[4].

Bruxelles garde des reliques agnésiennes[5].

Anvers, une dent et un os brisé[6].

Tournai. — Sur les panneaux du triptyque de l'orgue, une figure de sainte Agnès existait au xve siècle[7]. Dans un inventaire de 1661, on trouve cette mention de reliques « de S. Agnete et capillis ejusdem ».

1. Renseignement donné par le P. Shearman.
2. Pertz, *Script.*, XV, p. 628.
3. Photographie.
Paul Lacroix, *Vie religieuse*, p. 564.
Al. Couvez, *Inventaire des objets d'art [de la Flandre occidentale*, p. 19.
4. *Id.*, p. 246.
5. Bartolini, p. 195.
6. Bollandistes.
7. Lettre du Père Shearman.

Greez possède une chapellenie des Ames ou de Sainte-Agnès[1].

Tirlemont. — En 1416, Jean de Raetshoven dota une communauté de chanoinesses augustines sous le vocable de sainte Agnès. Leur couvent, établi dans un bien nommé Cabbeek qu'il leur avait donné, s'appelait *Hortus beatæ Agnetis* et s'étendait entre les rues de Diest, du Loup et du Vieux-Rempart. En 1597, l'archevêque de Malines y bénit deux autels, l'un dédié à sainte Agnès, l'autre aux saints Apôtres. La communauté fut supprimée par Joseph II en 1784. L'église et la porte du couvent qui existent encore sont du xviie siècle[2].

Hüy. — A Saint-Séverin, autel des deux Saints-Jean et de Sainte-Agnès ; à Saint-Pierre, autel dédié à saint Jean-Baptiste et sainte Agnès (pouillé de Liège de 1558).

Liège. — L'église du béguinage de Saint-Trond avait été bâtie en 1252 par l'abbé Guillaume de Ryckel et dédiée à sainte Agnès. On y voit des peintures murales[3].

1. Wauters, *La Belgique ancienne et moderne*, I, p. 240.
2. *Id.*, II, p. 145.
3. *Analecta* pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique.
Commission royale des monastères historiques, séance du 25 septembre 1861, p. 72.

HOLLANDE

Utrecht. — Le culte de sainte Agnès pénétra certainement de très bonne heure en Hollande, et il dut principalement se développer après la translation de ses reliques au xe siècle.

On raconte que ces reliques cachées en France par crainte des Normands, oubliées, puis retrouvées en 961 ou 962, furent, trois ans plus tard, en partie données par le comte Thibaut (Thiadboldus) à Baldric, le saint évêque d'Utrecht[1], frère de l'empereur Othon. Cette translation est entourée de beaucoup d'obscurité; on en fait cependant ordinairement l'honneur à Baldric, comme en témoigne ce vieux quatrain :

Præsul Baldricus Traiectum magnificavit,
Funditus a Danis eversum quod reparavit;
Nobilis atque pius et omni stemmate dignus,
Per quem venerunt Pontius, *Agna*, Benignus.

On lit aussi dans un ancien martyrologe : « Apud Traiectum inferius translatio S. Agnetis virginis et martyris facta per Baldricum XV episcopum (964). »

Baldric plaça ces reliques ainsi que celles de saint Bénigne, évêque de Chartres, dans l'église cathédrale de Saint-Martin. Ce pieux trésor était si populaire que chaque année, le 21 janvier, on fêtait la Sainte-Agnès avec pompe et que les dons fournis alors s'appelaient en son honneur : *Agnesii*[2].

En 1421, Frédéric III de Blanckenhem, cinquante et unième évêque d'Utrecht, fit une reconnaissance des reliques, « elevatio in ecclesia summa S. Martini »; il les tira de l'antique arche de bois que l'on envoya au monastère de Zwoll et les déposa dans un riche reliquaire tout enveloppé d'argent[3].

1. Bollandistes, II, p. 356.
Selon du Saussaie, elles auraient été données à Baldric par Benoît VIII, 1009-1012.
2. Bartolini, p. 195.
3. Bollandistes.

Au xive siècle, de pieux catholiques les recueillirent et les cachèrent pour les dérober aux déprédations sacrilèges des protestants.

Il y avait aussi à Utrecht, près de Saint-Nicolas, un monastère de religieuses de Sainte-Agnès qui existait encore en 1754[1]; on en voit la figure sur un vieux plan de la ville.

Amersfoort. — La reconnaissance des reliques agnésiennes qui eut lieu à Utrecht, au commencement du xve siècle, popularisa sans doute la dévotion dans les environs; nous voyons, en 1487, fonder à Amersfoort un couvent de Sainte-Agnès par un religieux nommé Gérard Scherprinck[2].

Les religieuses partagèrent le sort des augustines dans leur dispersion et habitèrent des maisons particulières jusqu'en 1640.

Les anciens plans d'Amersfoort nous donnent assez bien idée de l'ancienne chapelle qui ne manquait pas d'élégance; elle avait une nef, au milieu de laquelle s'élevait le beffroi, deux pignons crucifères, quatre travées séparées par des pilastres et éclairées par autant de fenêtres, trois fenêtres à l'une des extrémités; elle est désignée par cette légende : *S. Agnieten.* On voit passer tout près de ce couvent l'enceinte urbaine flanquée de tours[3] (pl. XVI).

Rotterdam. — Le monastère agnésien de Rotterdam remonte à 1408[4].

Delft. — Delft, qui n'est situé qu'à 13 kilomètres de Rotterdam, eut aussi en 1420 son

1. *Batavia sacra*, II, p. 117.
2. *Id.*, II, p. 135.
3. *Topographie*, V, C, 66.
Braun, *Civitates.*
4. Bots, *Les anciens monastères de l'évêché de Haarlem.*

monastère dédié à sainte Agnès[1]. Dans le troisième volume de Braun nous trouvons une indication assez précise de ses édifices. La chapelle, comme la plupart de celles des cloîtres hollandais au xv[e] siècle, est à une nef; elle est terminée par une abside polygone, avec fenêtres ouvertes sur chaque face et une flèche au-dessus de l'entrée ; à droite, on distingue un édicule, peut-être une fontaine, mais je ne sais s'il faisait partie des bâtiments conventuels; on lit sur le plan : *S. Annen closter* (pl. XVI).

Un texte de 1447 nous signale « *cœnobium S. Agnetis in platea de Teornstraet*[2]. »

Gonda. — Toutes les villes rivalisaient d'amour pour la vierge romaine. Une ville, nommée Gonda, un peu au-dessous de Rotterdam, vit fonder un couvent sous son vocable en 1459[3]. Un plan de 1585 nous donne une grande idée de son importance ; il semble avoir occupé un îlot considérable, au milieu duquel était le jardin, entouré d'édifices de tous côtés, excepté sur une face où il n'y avait qu'un mur de clôture. La chapelle, comme toujours, possède une flèche. En retour, un vaste bâtiment, spécialement désigné par les croix[4] qui dominent les pignons, devait peut-être contenir la salle capitulaire (pl. XVI).

Amsterdam. — Le couvent d'Amsterdam est mentionné dès 1406[5]; nous possédons plusieurs gravures qui nous le peuvent rappeler exactement. Placé entre deux canaux, il était fermé de tous côtés par ses édifices; excepté quelques lucarnes dans les combles, toutes les fenêtres s'ouvraient sur le jardin intérieur; elles avaient d'épais châssis et des volets pour préserver les religieuses qui ne pouvaient avoir, comme en Italie, les beaux cloîtres ouverts et les promenades au grand air. Sur un des angles s'élève la chapelle avec fenêtres ogivales, sa flèche, et, trait particulier, son aile de gauche éclairée par quatre fenêtres. Cette chapelle qu'on va démolir bientôt existe encore sur cette place. M. Sterck a eu l'obligeance de nous en communiquer une photographie et une ancienne gravure, que nous avons gravée au bas de notre planche pour montrer l'état actuel (pl. XV).

Ce couvent était habité par des franciscaines, il s'appelait *maison de Sainte-Agnès* et se trouvait lié avec le chapitre de Sion. Tous les anciens bâtiments, nous écrit M. de Bont, ont disparu et l'église qui subsiste a été fort endommagée par de soi-disant embellissements ; elle a servi d'athénée et est réduite à l'emploi d'école communale. M. de Bont y a découvert de curieuses sculptures polychromes d'une époque fort ancienne[1].

Schoohoven. — Monastère de 1399[2].

Hoorn. — Le monastère de Hoorn, un des plus anciens, fut fondé pour des franciscaines en 1385[3]. Une vieille gravure nous présente la chapelle exactement disposée comme les précédentes, abside polygone, quatre travées et fenêtres latérales, flèches, etc.[4].

Le cloître a servi depuis à la cour du prince[5].

Leyde. — Des chanoinesses de Saint-Augustin se réunirent sous le patronage de sainte Agnès dans le couvent qui fut fondé en son honneur à Leyde en 1410. Un plan de 1578[6] nous donne la vue de cet établissement, qui était considérable. La chapelle et plusieurs des bâtiments claustraux étaient baignés par un canal que traversait, sur un pont, la rue qui longait une autre face du couvent; la chapelle avait sa flèche. Des maisons de service basses environnaient le jardin.

On voit, dans la curieuse publication de M. Pleyte, qu'il était tout voisin de celui de

1. Bots, p. 82.
Batavia sacra, I, p. 232.
2. *Id.*, II, p. 238.
3. Bots, p. 163.
4. Braun, *Civitates*.
Topographie, V, C, 64.
5. M. de Bont m'écrit cependant qu'il en était question en 1406.
Une lettre de 1424 le mentionne.
Lettre de M. Sterck, 9 janvier 1889.

1. Lettre du 4 janvier 1889.
2. Bots, p. 423.
3. *Id.*, p. 245.
4. *Topographie*, vol. L.
5. *Délices des Pays-Bas*, II, p. 370.
6. Ce plan fut reproduit en 1744 par Jacob van Werven, et en 1874 par M. Pleyte.
Voy. Bots, p. 265.

Sainte-Cécile. Tout a été transformé en habitations particulières[1].

On conserve encore, au musée de Leyde, un sceau de bronze qui servait aux religieuses et qui porte cette inscription en caractères gothiques[2] : *S. sce Agnetis in Leidis* (pl. XVI).

Campen ou Kampen (Yssel supérieur). — Une ancienne gravure nous présente le souvenir dans cette ville d'une église[3] qui paraît importante et pourvue d'un clocher monumental (pl. XVI).

Dordrecht. — Le monastère de Sainte-Agnès de Dordrecht est un des plus anciens du pays; il remonte pour sa fondation au commencement du xiv[e] siècle; on le dit fondé vers 1326[4].

Goes (Zélande). — Le monastère de Goes ne date que de 1441[5].

Ruremonde (Limbourg). — Il y avait jadis à Bunde une église dédiée à sainte Agnès, mais elle a été malheureusement reconstruite en 1824[6].

Hardewick. — Hardewick est un port de mer important sur le Zuiderzée. Il avait l'honneur de posséder au moyen âge un magnifique monastère en l'honneur de sainte Agnès; d'après les gravures qui nous font voir son ancien état, on juge qu'il avait une ampleur exceptionnelle.

Un pavillon surmonté d'un pignon à degrés, comme les anciennes habitations flamandes, donnait accès dans une vaste cour; à sa gauche s'ouvrait la chapelle, précédée d'un petit auvent, surmontée d'une flèche qu'une gravure de notre *Topographie nationale* montre ornée de crosses gothiques; dans le fond, un immense bâtiment, dont la partie en avant-corps avait peut-être été rebâtie, et, à droite, des dépendances réunies sous des toits plus bas[7] (pl. XVI).

1. S. Agnetis proxime ad ædes virginis locatum, monialium S. Augustini opulentum cænobium, in privata domicilia est dissectum (*Batavia sacra*, II, p. 250).
2. Catalogue du musée de Leyde, publié en 1879.
3. Collection d'Uxelles, V, X, 72.
4. Bots, p. 113.
5. *Id.*, p. 158.
6. Lettre du secrétaire de M[gr] Boermans, évêque de Ruremonde, 10 novembre 1888.
7. Braun, *Topographie*, V, C, 67.

Les monastères d'Enkhuizen (1515), de l'île de Texel, ne dataient que du xvi[e] siècle[1].

Arnhem. — Un plan du xvi[e] siècle nous rappelle le sanctuaire de Sainte-Agnès et les vastes bâtiments de son couvent (S. Agnieten und her gasthuys). Le long de l'église on remarque une longue galerie couverte réunissant deux corps de logis importants; c'était sans doute un corridor de dégagement. A l'extrémité de l'église un prolongement du toit paraît indiquer la situation d'un chœur pour les religieuses[2].

Thiel. — Nous avons à Thiel une chapelle de Sainte-Agnès, qui doit être contemporaine de Sainte-Cécile et lui ressemble singulièrement[3]. Elle a la forme ordinaire, une nef, terminée d'un côté par une abside polygone, de l'autre par un pignon, éclairée par cinq fenêtres latérales et surmontée d'une flèche (pl. XVI). On verra sur la gravure que nous en donnons, d'après un plan du xvii[e] siècle, que ce sanctuaire était accompagné de jardins, ornés de dessins à la mode du temps et environnés de bâtiments où se trouvaient sans doute les habitations religieuses. Au fond est la rue *Sainte-Agnès* (Agnetes street) où l'on remarque un puits avec une grande potence pour y puiser l'eau. Sur cette rue une grande arcade formait une entrée monumentale dans le couvent[4].

Zwoll. — Le vénérable Thomas A-Kempis fut un grand dévot de sainte Agnès; il vivait dans le monastère de chanoines réguliers de Windesheim, dans les Flandres, appelé Sainte-Agnès du Mont, parce qu'il était situé sur une montagne qui dominait la ville. Thomas écrivit une histoire de ce monastère et, comme il était sous la protection de sainte Agnès, il composa deux sermons en son honneur, la proposant aux novices comme un modèle des vierges. L'un des discours est intitulé : *De tribus speciosis vestibus beatæ Agnetis;* le second : *De aurea corona in capite sanctissimæ Agnetis, V. et M.* Il rapporte aussi six évé-

1. Bots, p. 154 et 437.
2. *Topographie,* V, C, 69.
3. A cause de la destruction de la ville en 1420, elle doit être postérieure à cette date.
4. Voy. Collection d'Uxelles, V, X, 27.
Topographie des Pays-Bas.

nements miraculeux dus à l'intercession de cette sainte et auxquels il donne le nom d'*exemples*[1].

Il raconte que, désirant visiter les célèbres reliques que l'on conservait dans une chapelle de Saint-Martin, à Utrecht, il demanda à les voir; la porte du reliquaire étant ouverte, il y introduisit la tête et fut guéri des douleurs qui le fatiguaient.

Le souvenir de cette dévotion à sainte Agnès de la part d'un tel homme rend particulièrement intéressant celui du couvent qui lui servit si longtemps d'asile et qui portait le nom de cette sainte. Malheureusement le monastère du Mont-Sainte-Agnès a disparu et nous n'en avons conservé aucune image. M. Sterck m'a envoyé le portrait le plus authentique que l'on connaisse de Thomas A-Kempis[2], et il pense que les édifices dessinés dans le fond doivent rappeler l'aspect de ce monastère. Nous avons cherché à rapprocher ces données des descriptions que le pieux religieux nous a laissées dans sa chronique du Mont-Sainte-Agnès[3]; nous commencerons par raconter l'histoire à laquelle elles sont mêlées.

Le monastère de Sainte-Agnès s'élevait en dehors des murs de Zwoll à une lieue vers l'Orient. Maître Gérard, à l'époque où il prêchait et convertissait beaucoup dans la ville, désigna à ses disciples cet endroit qu'il leur conseillait de choisir pour l'emplacement de leur couvent. A sa mort, ceux-ci s'empressèrent de lui obéir. Une dame leur donna une petite maison, seulement construite en bois et couverte de chaume; ils pouvaient à peine l'habiter, tellement elle était misérable. Peu à peu les dons affluèrent et leur permirent enfin de construire une chapelle qui fut consacrée, la veille de la Saint-Jean-Baptiste de l'année 1395, en l'honneur de sainte Agnès et de Marie-Madeleine.

C'était évidemment une chapelle provisoire, car dès 1399 on parle de la construction des murs de l'église[4]. On commença à planter au midi un jardin avec arbres fruitiers et tout autour des arbres

1. Bartolini, p. 331.
2. *Katholieke illustratie*, 22 jaargang 1888-89.
Délices des Pays-Bas, III.
3. Chronicon canonicorum regulàrium montis S. Agnetis auctore Thomas A-Kempis. Anvers, 1521.
Inséré dans la *Chronique des chanoines réguliers de Saint-Augustin*, par Jean Bruschius.
4. Muros ecclesiæ pro maiori parte fabricari fecit.

sylvestres[1]. Ce travail exigea des terrassements considérables.

On entoura ensuite le monastère d'une muraille de pierre, on édifia le réfectoire des frères, le réfectoire des laïques, le cellier, les cellules des hôtes. La sacristie se trouvait entre le chœur et la maison du chapitre. On consacra le nouveau cimetière.

Cette année si laborieuse fut marquée par l'entrée au monastère du pieux Thomas, qui raconte avec cette simplicité son arrivée : « Cette même année, moi Thomas A-Kempis, né et élevé à Deventer, du diocèse de Cologne, je vins à Zwoll pour gagner des indulgences. Puis j'allai plein de joie au Mont-Sainte-Agnès. »

Les constructions laissaient, je crois, à désirer comme solidité; en 1408, le prieur fut obligé de refaire le toit de l'église, il orna le chœur de nouvelles stalles, fabriqua des ornements sacerdotaux ; il élargit le mur d'enceinte du monastère, ouvrit des étables et des maisons de ferme, planta de nouveaux arbres, orna les autels de peintures.

En 1412, l'église fut de nouveau consacrée par Mathias, suffragant de Frédéric de Blanckenkem, évêque d'Utrecht. Le maître autel fut dédié à la Trinité, à la Mère de Dieu, à sainte Agnès, vierge et martyre, et aux apôtres. En dehors du chœur, vers le nord, la grande chapelle eut un autel en l'honneur de la sainte croix et des bienheureux martyrs. Au milieu de l'église, à gauche du chœur, un autel en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Augustin, le patron de ces moines; à droite, un autel à sainte Marie-Madeleine, à sainte Catherine, à sainte Cécile, aux onze mille vierges, ces deux autels sans doute appliqués contre la clôture du chœur. Les susdits autels n'étaient pas les seuls; il y en avait un au midi dédié à saint Jean-Baptiste, aux apôtres Pierre et Paul, un autre aux saints Jacques et Jean, apôtres.

En 1440, une grande maison fut édifiée à l'ouest du monastère pour recevoir les hôtes

En 1442, on consacra le cimetière dans sa partie ouest et dans sa partie nord, laquelle était réservée aux étrangers. Il y eut un passage[2] devant le réfectoire des frères et les cellules du couvent

1. Hortum pomiferum in australi parte claustri plantare cœpit et in circuitu ejus arbores silvestres statuit.
2. Transitum ante refectorium fratrum a transitum in parte occidentali ante cellas conversorum usque ad introitum ecclesiæ.

jusqu'à l'entrée de l'église. On consacra alors une belle Madone placée sur l'autel de la Sainte-Vierge et, une autre, devant la porte du monastère.

En 1455, consécration de quatre nouveaux autels, au nord, de Saint-Michel, de Saint-Grégoire, Ambroise, etc.; au milieu de l'église, celui de Saint-Martin Willibrod, etc.; au midi, celui de Sainte-Anne, Élisabeth, etc. Il y avait une image de la croix sur la porte du chœur.

On songea enfin à peindre l'église; en 1459, on couvrit la voûte et les murailles de belles couleurs; on y représenta sainte Agnès, et tous ceux qui entraient dans l'église pouvaient lire facilement, en grandes lettres noires sur fond blanc, ces noms : *Jesus. Maria. Agnes.*

Nous avons vu dans notre station à Utrecht que les reliques de sainte Agnès, en 1421, avaient été changées de reliquaire et transférées de l'arche primitive en bois dans une belle châsse d'argent. En 1461, le prieur Georges obtint des chanoines d'Utrecht la châsse de bois qui avait si longtemps abrité les restes de la vierge, et qui était ainsi, pour ainsi dire, devenue elle-même une sorte de relique. Deux frères furent députés pour la rapporter, ils s'acquittèrent de leur mission après avoir couru des dangers sur mer; on la plaça dans le chœur de Sainte-Agnès, près du maître autel [1].

Un des derniers travaux signalés par Thomas A-Kempis est le toit de la cuisine, que le prieur Georges en 1467 fit changer, et sur lequel il remplaça par des pierres les joncs et le chaume qui le couvraient et qui présentaient trop de dangers d'incendie.

Avec les traits que présentent ces détails historiques nous avons cherché à faire un croquis du plan de ce vénérable monastère. Il est certain que l'église était orientée. A priori nous devrions le croire, si cette circonstance de la maison des hôtes qu'on rapprochait toujours de l'entrée ne prouvait, par sa position indiquée à l'ouest, que le chœur regardait l'orient. Sur notre ancienne gravure, cette grande maison devant l'église paraît assez clairement dessinée. Elle était isolée de l'église. Il est question aussi des logements des frères convers *in parte occidentali*, c'est-à-dire peu éloignés de cette maison ; non loin de là encore le réfectoire des frères : « *item transitum ante refectorium fratrum et transitum in parte occidentali ante cellas conversorum.* » Pour éloigner du sanctuaire l'odeur du réfectoire, ce dernier était généralement placé à l'opposé de l'église; on verra sur notre croquis comment nous avons fait correspondre cette coutume avec le texte. Derrière le réfectoire on est forcé de grouper les services communs, la cuisine, le cellier, etc. De ce côté qui regardait le midi s'étendait le verger entouré de murs.

En avant, au nord et à l'ouest, on traversait le cimetière pour entrer dans la cour du monastère. En y entrant on avait donc à gauche l'église, à droite le réfectoire; restent à discerner les bâtiments qu'on avait devant soi au fond. Nous y avons placé la salle capitulaire et la maison du chapitre d'après ce raisonnement : nous savons que le côté septentrional du chœur était occupé par la grande chapelle de la Croix, nous savons que la sacristie se trouvait entre le chœur et la maison du chapitre, et, comme forcément la sacristie était contiguë au chœur, nous concluons que cette sacristie et la maison du chapitre étaient rejetées vers le midi, c'est-à-dire au fond de la cour.

D'après la gravure, l'église avait une tour avec flèche, qui s'élevait en avant. Nous avons vu qu'elle était dotée à l'intérieur de nombreux autels le long des murs de la nef, à la clôture du chœur, et parée de riches peintures (pl. XX).

1. Sub arcu muri aquilonaris. In hac humili ac lignea arca ereis laminis ex auro circumtecta quieverunt sacra ejus ossa CCC annis et fere quinquaginta donec ei fabricaretur nova pulcherrima arca argentea auro adornata... (p. 123).

ALLEMAGNE

Agnès vit, en Allemagne, les empereurs, rois, ducs, nobles de tous rangs rivaliser de zèle et fonder des sanctuaires en son honneur; on peut ajouter que son culte compte parmi les plus populaires[1]. Sa fête est portée sur des manuscrits du xe siècle à Aix-la-Chapelle, du xie à Hildesheim, à l'abbaye de Sustern près Maestricht, à Paderborn en 1200[2].

Holstein. — *Rantzow*. — Des reliques de sainte Agnès nous sont signalées en 1266[3], en 1283[4].

Doberan (Mecklembourg-Schwerin). — Le tabernacle de l'église de Doberan s'élève en une pyramide de trente-sept pieds de hauteur, une sorte de grand ostensoir pédiculé et une porte fermée à clef; cet édicule est sculpté en bois de chêne et doré sur toute la surface; il est d'une exécution merveilleuse et doit dater de la fin du xive ou du commencement du xve siècle. Il a six faces et plusieurs étages. Chaque face est garnie de figures de saints qui ont trait à l'Eucharistie; celles du bas assises, celles du haut debout, appartiennent à la Bible ou à l'Évangile; on y trouve l'image de sainte Agnès.

Dans le bas : Melchisédech, avec le pain et le vin; David; Debora; *sainte Agnès, avec l'agneau;* saint Benoît, avec le calice; saint Bernard (manque).

Dans le haut : saint Jean-Baptiste, avec l'agneau; sainte Marie; saint Jacques Majeur; saint Jean l'Évangéliste, avec le calice; saint Paul; saint Grégoire le Grand.

Warnemünde. — Le retable de l'ancienne église de Warnemünde doit être rappelé à propos des monuments de sainte Agnès dans le nord de l'Allemagne. Il est orné, sur le devant, de belles sculptures en bois de chêne doré et, par derrière, de peintures. On indique son exécution en 1475 et, en effet, il porte cette date sur le couronnement de la sainte Vierge. Les figures de saints y sont nombreuses et serrées, on en distingue deux rangées. Notre sainte est placée dans le fond entre les vierges Barbe et Marguerite, elle est couronnée et tient un agneau dans les bras. On la retrouve aussi avec l'agneau sur la predella, où elle est représentée à mi-corps entre sainte Élisabeth et sainte Barbe.

Malchin. — L'église de Malchin possède encore sur son maître autel un retable d'une richesse extraordinaire, bien conservé et qui remonte à la première moitié du xve siècle. Le motif du milieu rappelle le couronnement de la sainte Vierge et de côté se rangent trente-six figures de saints, parmi lesquelles nous observons *sainte Agnès*. En haut, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste sont rapprochés du couronnement. Voici l'ordre de leur rangement :

Saint Michel	Saint Luc	Saint Mathieu	Saint Jude	Saint Simon	Saint Barthélemy	Saint André	Saint Pierre	Saint Jean-Baptiste	Saint Jean l'Évangéliste	Saint Paul	Saint Jacques Majeur	Saint Mathias	Saint Philippe	Saint Jacques Mineur	Saint Thomas	Saint Marc	Saint Georges
Sainte Brigitte	Sainte Gertrude	Sainte Dorothée	*Sainte Agnès*	Sainte Catherine	Sainte Madeleine	Saint Étienne	Saint Othon, évêque	Saint Grégoire, pape	Saint Nicolas, évêque	Saint Martin	Saint Laurent	Sainte Marguerite	Sainte Cécile	Sainte Ursule	Sainte Apollonie	Sainte Barbe	Sainte Élisabeth

1. Dr Schwarz de Linz, *Notice*.
2. P. Beissel.
3. Pertz, *Script.*, XV, p. 1108.
4. *Id.*, p. 1107.

Sur le revers du retable on voit peints des sujets de la passion de Notre-Seigneur, de l'histoire de saint Jean-Baptiste, etc. [1].

Güstrow. — Sur le retable de la cathédrale de Güstrow, une sainte Agnès du xv[e] siècle tient un glaive de la main droite, un livre de la main gauche; elle est accompagnée de son agneau[2]. On lit son nom : Sancta Agnen.

Rehna. — Sur le maître autel de l'église de Rehna, sainte Agnès est peinte en grandeur naturelle (*Romana Agnes*) : c'est une belle jeune fille ayant sur le bras l'enfant Jésus qui joue avec le rosaire. On lit dans une inscription le nom de saintes Agnès, Gertrude et Élisabeth, auxquelles l'autel et l'église sont consacrés : « *Gertrudis, romane Agnetis virginum, et Elisabeth vidue* [3]. »

Cologne. — Cologne semble avoir eu beaucoup de piété envers sainte Agnès; elle montrait le bras de cette vierge[4]; elle lui avait élevé une église fort ancienne, vulgairement appelée *ad Olivas* et qu'occupèrent les templiers[5]. Il y avait sous son vocable un petit oratoire avec un hôpital, que Gelenius désigne ainsi : « oratoriolum in foro novo [6]. »

La cathédrale possède une chapelle de Sainte-Agnès [7].

Un ancien plan de Cologne fait voir sous ce titre une église à chevet polygone et un campanile (pl. XX).

Dans la chapelle septentrionale de l'église Saint-Cunibert, on remarque une figure de sainte Agnès, peinture de l'école de Cologne et du xiv[e] siècle[8]; l'église possède de ses reliques[9].

On vénérait un de ses doigts à Saint-Pantaléon. *Rosberg* possède une image de saint Marc et de sainte Agnès[1].

L'abbaye de *Gladbach* possédait des reliques[2].

Mayence. — Jadis la ville de Mayence possédait sur la place du Marché une belle église qu'on a démolie en 1809, je ne sais à quelle occasion; M. le docteur Schneider a eu la bonté de nous communiquer une gravure[3] qui permet d'avoir idée de son importance.

Cette chapelle, qui se rattachait au monastère de Sainte-Agnès, se composait d'une nef à pignon élevé ; au milieu de la façade, appliquée sur le pignon, surgissait une tourelle octogone qui dépassait le faîtage, s'ouvrait à l'étage des cloches avec autant de fenêtres qu'elle avait de côtés et se terminait par un toit pyramidal avec la croix et le coq. De chaque côté de ce campanile, la façade avait deux longues fenêtres ogivales, un petit tabernacle ornait le milieu. Le bas était moderne. La gravure nous découvre la façade latérale qui présente cinq travées séparées par des contreforts : les trois premières ont des fenêtres ogivales avec colonnettes au centre. La présence des contreforts semble indiquer que l'intérieur était divisé par autant de voûtes d'arêtes. Cette chapelle, qui paraît construite sur des dimensions assez vastes, est remarquable d'élégance; l'étroit campanile du milieu lui fournit un trait original et gracieux. Le monastère, occupé par des cisterciens, existait avant 1293 [4] (pl. XVII).

Seligenstadt, dans sa vieille abbaye, avait des reliques [5].

Trèves. — J'ai relevé sur un ancien plan de Trèves, au bord de la rivière, une église dédiée à sainte Agnès; son abside était circulaire[6]; c'était un monastère d'augustines[7]. L'évêque Jean II en

1. Renseignements fournis par M. Hofstede de Groot.
2. *Jahrbücher des Vereins fur Meckl.*, XV, p. 314; XXXV, p. 171.
3. *Id.*, XX, p. 338.
4. Winheim, *Sacrarium Agrippinæ*.
Je ne sais si c'est la relique du trésor de Saint-Willibrod. Gelenius, *De magnitudine Coloniæ*, p. 609.
5. *Id.*, p. 519.
6. *Id.*, p. 609.
7. D. Noel, *La cathédrale de Cologne*, 1834.
8. Weale, *Belgian Guide*, 1859, p. 82, 450.
Shearman, Lettre particulière.
9. Gelenius, p. 289.

1. Maassen, *Histoire des paroisses du doyenné de Hersel*, 1885, p. 211.
2. Bock, *Monographie*.
Ropertz, *Sources pour l'histoire de l'abbaye de Saint-Vit*.
3. On lit au bas : Das Iungfraüliche Kloster S. Agneten in Mainz auf dem Thiermarkt, dessen kirche wurde 1809 abgerissem um die Ludwigs strass zu bilden.
4. Mas Latrie, *Trésor de chronologie*.
5. Weickens, *Eginardus illustratus*, p. 59.
6. *Topographie*, V, C, 256.
7. Voy. Gercken, *Reisen*, III, p. 373.

1460 ramena les religieuses de Sainte-Agnès à la discipline sous le gouvernement d'une abbesse, Everardi-Clusa[1]. Mentionnée dès 1299, elle est aujourd'hui transformée en caserne et tout à fait méconnaissable[2].

Il y avait dans la grande église de Trèves une chapelle de Sainte-Agnès, à gauche du chœur, auprès de laquelle l'évêque Arnold II fut enterré († 1259[3]).

Saint-Maximin, monastère élevé dans les faubourgs de Trèves, possédait des reliques de sainte Agnès en 929, dans la crypte en 952[4], reliques mentionnées encore en 1270.

Le monastère du Lac en avait aussi sous son maître-autel en 1156[5];

Sainte-Marie-ad-Martyres, en 1209;

Saint-Eucher, en 1148.

A Saint-Jean-Baptiste, un oratoire était érigé en l'honneur de sainte Agnès et de plusieurs saints.

Les augustines avaient en 1255 un monastère dédié à sainte Agnès et saint Gervais[6].

Himmerode (près Wittlich) possédait les reliques de sainte Agnès en 1170[7].

Monastère de Gandersheim fondé en 948. — Roswita (rose blanche), bénédictine de Gandersheim (Brunswick) (†970), nous a laissé un poème qu'on peut considérer comme un des monuments les plus anciens et les plus gracieux du culte de sainte Agnès. On est étonné de retrouver des traits, que parfois Térence n'aurait pas reniés, sous la plume d'une religieuse du xe siècle; ce siècle peut-être moins barbare qu'on ne le suppose généralement.

Ce poème est calqué sur les actes, mais son cœur de vierge et de poète y ajoute des descriptions charmantes, notamment lorsque Agnès repousse les avances du fils du préfet et qu'elle rappelle l'Époux mystique : « lui qui m'a donné une brillante couronne, qui a suspendu à mon cou des gemmes précieuses, à mes oreilles des pierreries étincelantes, lui sur les lèvres de qui je recueille le lait et le miel ». Elle peint bien aussi la maladie du jeune homme déçu dans son amour, la colère du père quand il en sait la cause et quand il apprend que son fils a été dédaigné par Agnès, enfin la vengeance qu'il veut en tirer. Les dialogues, assez difficiles à suivre en vers, sont bien rédigés.

Le fameux miracle des cheveux toujours si fidèlement rapporté n'est pas oublié; les imprécations du père contre Agnès, qu'il accuse d'avoir tué son fils par des maléfices, sont dramatiques; elles font bien contraste avec la douceur d'Agnès qui lui répond que son malheureux fils est lui-même l'auteur de sa mort, et qui lui rend la vie en invoquant le Seigneur.

La scène du bûcher est aussi bien rendue, lorsque les flammes s'écartent respectueusement du corps virginal de la martyre, pour se jeter sur les bourreaux.

Après le coup mortel, Agnès est reçue dans la cour du céleste Époux, qui lui pose sur le front la couronne éblouissante de la virginité, et dans les mains la palme du martyre; elle se mêle brillante aux troupes virginales qui se déploient sur des prairies fleuries là où les lis croissent avec les roses. Vient enfin l'apparition d'Agnès à ses parents où elle figure avec son agneau.

Ce poème, très remarquable en lui-même, l'est encore par la scrupuleuse fidélité qu'il offre dans la reproduction des actes; ce respect des choses romaines dans les monastères carlovingiens du nord de l'Allemagne mérite de figurer parmi les plus remarquables monuments de sainte Agnès (Bartolini, p. 280).

Magdebourg (Prusse, province de Saxe). — Un monastère agnésien de bénédictines figure sur une ancienne gravure de Magdebourg. La chapelle ressemble à celles de Hollande que nous avons étudiées; elle présente une nef, fenêtres latérales, pignon avec grande fenêtre et colonnette au centre, faîtage élevé, flèche au-dessus avec fronton sur chaque face[1] (pl. XVI).

Breslau (Silésie). — Un plan de 1587[2] marque

1. *Gallia christiana*, XIII, p. 473.
2. Lorenzi, *Diocèse de Trèves*.
Id., Lettre particulière, 25 juin 1890.
3. *Id.*, p. 443.
4. Pertz, *Script.*, XV, p. 1270, 967.
5. *Id.*, p. 970, 977.
6. Mas Latrie, *Trésor de chronologie*.
7. Pertz, XV, p. 1283.

1. *Topographie de la province de Saxe*, V, C, 246.
Bucelini, *Germania sacra*, I, p. 134.
Beyer a écrit son histoire, *Archiv über die geschichte der Preussischen staates*.
2. *Topographie*, V, C, 244.

dans la ville de Breslau, presque en face de Saint-Mathias, une église dédiée à sainte Agnès. La nef assez large est terminée par deux pignons ornés sur les rampants; elle est éclairée par quatre fenêtres sur le côté, séparées par des contreforts; le chœur s'y rattache, mais il est beaucoup plus étroit (pl. XVI).

Cette église, construite en 1242[1], a été démolie et ne figure plus sur les plans modernes.

Lunebourg. — L'église de Lunebourg est portée comme ayant le privilège de posséder les reliques de sainte Agnès[2].

Divers. — *Corwey* (Westphalie). — Une miniature d'un manuscrit, aujourd'hui à Münster et datant de 1156, nous offre une miniature de sainte Agnès[3] et nous prouve que cette sainte n'était pas oubliée dans le couvent.

Emmerich. — Emmerich possédait jadis un monastère dédié à sainte Agnès. Sur un plan perspectif de 1647 nous le voyons indiqué; sa chapelle avait une flèche assez élevée[4].

Quelques sanctuaires de Westphalie ont sainte Agnès pour patronne; nous citerons entre autres: *Bausenhagen*, paroisse du comté de Mark; *Hamm*, église franciscaine de l'observance fondée par le comte Gérard avant 1412; *Wiedenbrück*, couvent de religieuses; *Bochold*, chapelle d'hôpital dans le diocèse de Münster[1].

Wittemberg. — L'inventaire du trésor de 1509 nous présente des reliques de notre sainte et une de ses dents[2].

Oberwesel. — Dans la *Liebfrauenkirche*, le P. Shearman me signale une sculpture représentant sainte Agnès, et, dans le bas de la même église, du côté du nord, une peinture de cette sainte.

Dresde (Saxe). — Il existe une vie de sainte Agnès dans deux manuscrits de la bibliothèque de Dresde, cotés M 281-282[3].

Landsberg (près Delitzsch, Saxe). — Image de sainte Agnès, avec son agneau, dans l'église[4].

Thorn (Prusse orientale). — Dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, une image peinte représente sainte Agnès assise, nimbée et tenant son agneau sur ses genoux[5].

Otzenrath (près Grevenbroich). — Sur un retable de l'église on distingue les images de sainte Agnès et de sainte Agathe[6].

BAVIÈRE

Munich. — L'image de sainte Agnès levant ses bras vers le Sauveur se voit encore sur l'autel portatif dont nous avons parlé à l'article de *Sainte Cécile* (pl. XVII).

Wurzbourg. — Un couvent de vierges sous le patronage de sainte Agnès existait à Wurzbourg au moyen âge; il est figuré sur un des plans de

1. D. Busching, *Du plan octogone des anciennes églises, principalement à Breslau*, 1817, plaquette in-8°.
2. Pertz, XXIII, p. 398.
3. Lettre de M. Nordhoff, 1888.
Voyez les détails que nous avons donnés de ce manuscrit à propos de sainte Cécile, p. 131.
4. *Topographie*, V, C, 253.
Collection d'Uxelles, V, X, 29.

1. Renseignements fournis par les Frères Sigismond et Athanase d'Einsiedeln.
2. Cranach le Vieux, *Wittemberger Heiligsthumsbuch.*
3. Renseignement du P. Meier.
4. Schönemark, *Monuments du cercle de Delitzch*, p. 145.
5. *Monuments archéologiques du cercle de Thorn*, p. 240.
6. Giersberg, *Histoire des paroisses du doyenné de Grevenbroich*, 1883

Sébastien Münster (XVI[e] siècle); on conservait aussi ses reliques.

Le couvent fut supprimé en 1572[1]. La *Germania sacra* indique un monastère de franciscaines.

Esselbach (près Aschaffenburg). — On conserve une image de sainte Agnès à Esselbach sur le troisième autel de l'église[2].

AUGSBOURG. — Au monastère de Saint-Ulric il y avait une chapelle au XV[e] siècle, dédiée à sainte Agnès, dont il est souvent fait mention dans les annales de cette maison[3].

RATISBONNE. — La célèbre abbaye de Saint-Emmeran avait en 980 un autel dédié à la sainte Vierge, à sainte Agnès et à d'autres saints[4].

Des reliques sont encore signalées en 1052[5].

Prefflingen. — Des reliques sont mentionnées en 1279[6].

Au monastère de Saint-Quirin de Tegernsée on possédait des reliques de sainte Agnès[7].

WALLERSTEIN (près Neelingen). — Le martyrologe enluminé de miniatures que le baron de Loffelhoz a mis avec tant de bonté à notre usage, nous offre un monument précieux qui nous montre la popularité des actes d'Agnès et la fidélité des peintres du XII[e] siècle à les reproduire[8]. La suite de miniatures nous fait assister à toutes les scènes de ces actes dont on nous cite successivement les passages :

1° La première peinture nous montre Agnès avec le fils du préfet et cette légende explicative : « *Agnes corpore quidem juvencula sed animo cana, pulcra facie sed pulcrior fide. Dum a scolis reverteretur a prefecti urbis filio adamatur*[9]. »

2° Au-dessous, les instances du jeune homme : « *Ad hæc beata Agnes tale fertur juveni dedisse responsum : Discede a me, fomes peccati, nutrimentum facinoris, pabulum mortis, quia jam ab alio amatore præventa sum*[1]. »

3° Le quatrième tableau montre Symphronius en présence des parents d'Agnès : « *Videns itaque Symphronius prefectus tantam in puella costanciam parentes ejus alloquitur, et quia erant nobiles et vim eis inferre non poterat, titulum eis christianitatis opposuit*[2]. »

4° L'affreux juge ordonne qu'on la dépouille de ses vêtements : « *Ad hæc insanus judex jussit eam spoliari et nudam ad lupanar duci, sub voce preconis dicentis : Agnem sacrilegam virginem diis blasfemantem*[3] *scortum lupanaribus datam.* »

5° Le miracle des cheveux, que célébrait déjà le pape Damase au IV[e] siècle, est fidèlement rappelé : « *Statim autem, ut spoliata est, crine resoluto tantam densitatem capillis ejus gratia divina concessit ut melius illis tegeretur quam vestibus*[4]. »

6° L'ange intervient dans l'ignoble lieu où elle est conduite : « *Ingressa autem turpitudinis locum, angelum Domini illic paratum invenit ut circumdaret eam nitido*[5] *lumine, ita ut nullus posset præ nimio*[6] *splendore nec contingere nec videre.* »

7° L'ange défenseur des vierges frappe le fils du préfet, qu'Agnès, dans sa clémence, ressuscite : « *Prefecti filius hujus sceleris auctor cum virginem sanctam illudere tentaret, ab angelo percutitur; ab eadem sacra virgine resuscitatur*[7]. »

8° La dernière scène qui complète tous les triomphes est le martyre d'Agnès, auquel le bourreau (*spiculator*) vient de trancher la tête devant Symphronius; les mots des actes ne sont pas ici fidèlement rendus : « In guttur eius gladium mergi præcepit », car il s'agit d'un coup de poignard et non d'une décapitation. Voici la légende explicative : « *Tandem gladio percussam illam*

1. *Abhandlungen der Bayr-Akademie*, III, p. 162. *Germania sacra*, I.
2. WELB, *Sketches of continental Ecclesiology*. Renseignement du P. SHEARMAN.
3. Renseignement donné par le P. MEIER.
4. PERTZ, XV, p. 1093.
5. *Id.*, p. 1096.
6. *Id.*, p. 1077.
7. *Id.*, XV, p. 1066.
8. La ressemblance complète de ce manuscrit avec celui d'Amiens, n° 108, exécuté pour Sanche VII en 1197, paraît lui marquer la même origine.
9. BARTOLINI, *Le texte exact des Actes*, p. 2.

1. BARTOLINI, p. 3.
2. *Id.*, p. 6.
3. Dans les *Actes* on lit : Blasphemiam inferentem. *Id.*, p. 10.
4. Voici les *Actes* : In est melius videretur eorum fimbriis quam vestibus tecta.
5. Immenso.
6. L'adjectif n'est pas dans les *Actes*. *Id.*, p. 10.
7. Les *Actes* plus développes et différents. *Id.*, p. 11.

sanctam Christus sponsam et martirem copulavit cui est honor et Gloria[1]. »

Nous avons rapporté toute cette suite d'images barbares, non pas assurément pour leur mérite artistique, qui est absolument nul, mais à cause de l'intérêt historique et religieux qu'elles peuvent offrir à la tradition constante de ses actes à travers tout le moyen âge. D'ailleurs les pauvres miniaturistes du XIIe siècle, dans leur effort pour honorer cette vierge, ne valaient-ils pas aux yeux de Dieu les maîtres de la Renaissance (pl. XVIII et XIX) ?

BADE

Fribourg. — Le monastère de Sainte-Agnès à Fribourg, si nous en jugeons par un ancien plan de cette ville, avait une étendue considérable et de beaux bâtiments. La chapelle, surmontée d'une flèche, occupait à peu près le centre; un édifice plus bas, peut-être le chœur ou la maison capitulaire, s'élevait sur le prolongement; à gauche, de hautes maisons entouraient une cour; à droite s'étendaient peut-être le cimetière avec un oratoire, le jardin et des dépendances. L'enceinte urbaine n'était pas éloignée[1] (pl. XVII).

Nous noterons aussi à *Eschleach*, près Neueburg, une paroisse sous le nom de Sainte-Agnès avant 1613[2].

WURTEMBERG

Ulm. — A la cathédrale d'Ulm, sur les célèbres stalles du XVe siècle du chœur, parmi les saints qu'on y voit sculptés, figure sainte Agnès[3].

1. Le texte diffère aussi en cet endroit : ... In guttur eius gladium mergi præcipit. Atque hoc exitu roseo sui sanguinis rubore perfusam Christum sibi sponsam et martyrem consecravit. Bartolini, p. 16.

1. *Topographie*, V, C, 302.
2. Renseignement des Frères Sigismond et Athanase d'Einsiedeln.
3. Frédéric Pressel, *Ulm et sa cathédrale*, 1877. *Annales archéologiques*, IX, p. 140.

AUTRICHE

SALZBOURG. — L'itinéraire du VII[e] siècle qu'on découvrit à Salzbourg, en 1777[1], doit être rappelé parmi les témoignages les plus vénérables de la dévotion allemande pour sainte Agnès. Nous en répéterons ces passages : « Deinde via Numentana ad ecclesiam Sanctæ Agnæ, quæ formosa est, in qua sola pausat... Juxta eamdem viam (Numentanam) basilica *Sanctæ Agnes* miræ pulchritudinis, ubi ipsa corpore jacet... »

PRAGUE. — Un couvent est dédié à sainte Agnès dès 1234; le portail de l'église est encore roman. C'est une chapelle à une nef, éclairée par des lancettes ogivales, terminée par un chevet à pans. L'édifice dans un grand état de ruine a reçu des restaurations déplorables[2] (pl. XX).

VIENNE. — La capitale de l'Autriche ne pouvait être privée d'une église de Sainte-Agnès, qu'elle possède, en effet, depuis 1267. L'église et le couvent contigu furent livrés aux chanoinesses augustines de Sainte-Claire. Cet édifice malheureusement moderné a changé d'aspect. Cependant une ancienne gravure, d'après laquelle nous en offrons (pl. XVII) un croquis, laisse entrevoir quelques éléments anciens, tels que la silhouette générale qui accuse les trois nefs, et, sur la façade, les contreforts intermédiaires à deux ressauts qui ont le caractère du XIII[e] siècle. En face de l'église, dans la rue, le couvent avait une maison qui lui appartenait[3].

1. MARCHI, *Mon. art. christ. primit.*, p. 172.
NORTHCOTE, *Rome souterraine*, p. 152.
BARTOLINI, p. 198.
2. TUCHA, *Les styles d'architecture et les principaux monuments en Bohême*, p. 41 et 941.
Ce savant a eu la bonté de nous envoyer un dessin de cette église avec cette indication : Ecclesia S. Agnetis Pragæ nostris temporibus in hoc statu ruinoso et profanato adspicitur, præmonstrat imago (30 juillet 1890).
QUAST, *Revue de l'archéologie et de l'art chrétien*, 1856, p. 151.
3. *Topographie*, V, C, 200.

Pendant l'Exposition de Vienne nous avons fait copier un des compartiments qui représente sainte Agnès, entre sainte Cécile et sainte Vérène, dans une situation particulièrement glorieuse. Elle tient un lis à la main; elle porte une dalmatique en stauracin[1].

Klosterneuburg. — Chapelle romane dédiée à sainte Agnès[2].

ILLYRIE

Nul doute que le culte de sainte Agnès n'ait pénétré en Illyrie dès les premiers siècles. On découvrit à Grado, en 1871[3], en reconstruisant le ciborium de la cathédrale, une cassette d'argent dont nous avons parlé[4], et qui contenait à l'intérieur des reliques, dont de petites inscriptions sur lames d'or formaient les authentiques. Parmi les onze lames, l'une portait ce titre :

+ SCA[5]
AGNES (sic)

On croit que cette cassette date du VI[e] siècle. Je n'ai pas besoin de faire observer l'importance de cette relique à une telle place; elle paraît indiquer qu'Agnès était une des patronnes de l'église.

Tous les bords de l'Adriatique semblent avoir reçu simultanément le culte de notre sainte. Nous avons montré son image à Ravenne dans la pro-

1. Voyez à notre article de *Sainte Cécile* (pl. LXXII).
Jahrbuch der K. K. central commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale, IV, 1866.
2. OTTE, *Manuel d'archéologie*.
3. JACKSON, *Dalmatia*, III, p. 433.
4. *La Messe*, I, p. 144.
DE ROSSI, *Bull.*, 1872, p. 42.
5. GARRUCCI, pl. CCCCXXXVI.

cession figurée en mosaïque à Saint-Apollinaire. Nous la retrouvons sur une autre mosaïque, dans un des médaillons de l'arc du Dôme, à Parenzo. Nous l'avons attribué aux ve ou vi^e siècles, et gravé (pl. VI).

CARINTHIE

A Saint-Paul, en Carinthie, il est fait mention d'un sanctuaire de Sainte-Agnès en 1461[1].

Graz. — *Sainte-Agnès* (près Wolkermarkt). — L'église de Sainte-Agnès se compose d'une nef garnie latéralement de contreforts et précédée d'une grosse tour carrée[2].

Cracovie. — Cracovie, l'antique capitale de la Pologne, avait un couvent dédié à sainte Agnès. Nous en avons fait un croquis d'après un ancien plan[3], *S. Agneta*. Cet édifice, dans une situation élevée, pittoresque, placé au-dessus d'arbres et de maisons plus basses, domine le cours de la Vistule. Il semble posséder une double chapelle; du moins, un bâtiment accouplé et semblable à la chapelle est comme elle surmonté d'une croix. Une flèche terminée en poire surmonte le toit du sanctuaire (pl. XVII).

1. *Fontes rerum austriacarum*, p. 549.
2. *Topographie.*
3. Voy. *Topographie.*
Collection d'Uxelles, V, X, 48.

Prawa[1] rapporte dans son cartulaire des documents du xive siècle, qui sont relatifs à ces religieuses (1517-1586). On lit : « Census reemptionales monialibus monasterii ad S. Agneten m. 8 w l. » Ailleurs : « Monialibus S. Agnetis a summa fl. 130 aureorum quam summam legavit magnificus Palatinus ei monasterio pro electione d. consulum, quam summam d. Martinus Urbankowicz super domo sua reformavit. m. 7, gr., 39 w l. »

Ces bâtiments sont modernes, car l'église et le couvent furent en 1556 la proie d'un incendie qui dévora tout, excepté la sacristie. L'extrême sécheresse qu'il faisait contribua beaucoup à ce désastre[1] : « ecclesia S. Hedvigis cum hospitali, preter domum prepositi, ecclesia S. Agnetis cum toto cenobio preter sacristiam igne absumte sunt. » L'incendie eut lieu la veille de la fête de l'Invention de la sainte Croix[2].

1. Prawa, *Leges*, etc.
2. Memoriale fratrum minorum a Fr. Joanne de Komorewo compilatum. *Monumenta Poloniæ historica*, V.

SUISSE

Schaffhouse. — Un couvent de bénédictines, sous le patronage de sainte Agnès, fut fondé à Schaffhouse en 1060 par Itha, femme d'Eberhard, comte de Nelleburg, qui s'y renferma; il est mentionné dans une bulle d'Urbain II (26 janv. 1092); il fut supprimé au xvie siècle[1], mais non démoli, car nous le voyons figurer sur un plan de 1644 de facture allemande (pl. XVII). Le couvent, voisin de Saint-Jean et tout contigu aux remparts, avait une belle église composée de trois nefs, celle du centre tirant ses jours au-dessus des collatéraux. Le faîtage est surmonté d'une flèche.

Sur la gravure de Harder on aperçoit un clocher dans le fond. Le monastère touchait aux remparts. Dans le réfectoire on voyait une peinture du xvie siècle représentant l'enfant prodigue.

Erlibach (canton de Zurich). — On voit à Erlibach une église protestante dédiée à sainte Agnès.

1. Renseignement du P. Meier.
Helvetia sacra, I. p. 121; II, p. 87.
Bucelini, *Germania sacra*, I, pars II.
Indicateur des antiquités suisses, 1889, n° 2, pl. CCXVII.
Harder.

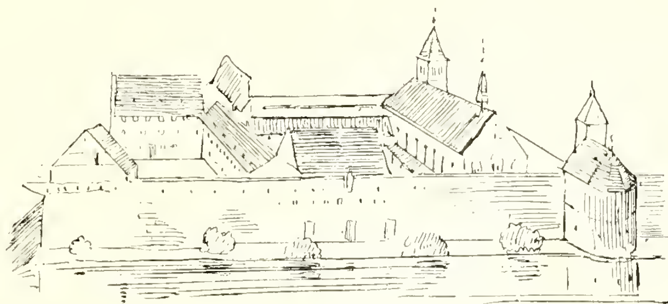
Elle conserve une cloche, antérieure à la Réforme, qui fut fondue en 1517 et qui porte les images de la sainte Vierge et de sainte Agnès[1].

Saint-Gall. — Nous avons déjà parlé de l'autel consacré à sainte Cécile dans l'antique église abbatiale de Saint-Gall; de l'autre côté s'élevait celui dédié à sainte Agnès[2]. Ces vocables impliquent la présence des reliques des patronnes.

Genève. — On a retrouvé dans de vieux documents que l'église Sainte-Madeleine à Genève, au xie ou xiie siècle, possédait une chapelle dédiée à sainte Agnès[3].

Mury (Argovie). — Le monastère de Saint-Martin de Mury possédait une relique de sainte Agnès[4].

1. Renseignement du P. Meier.
2. *Id.* Voyez ce que nous en disons à l'article de *Sainte Cécile*, p. 141.
3. Archinard, *Édifices religieux de Genève*.
4. Eckard, *Origines*, *Habsbourg*.



Schaffhouse. — Monastère de Sainte-Agnès. (Harder Beilage zum anzeiger für Schweizerische alterthumskunde, 1889, n° 2.)

ANGLETERRE

Les pèlerins de Rome, qui rappelaient dès le VIIe siècle les merveilles du tombeau de sainte Agnès, durent répandre son culte en Angleterre; ne nous étonnons donc pas de voir saint Adelme, le premier évêque de Shirburn († 709), et sans doute aussi le premier poète chrétien d'Angleterre, célébrer ses louanges. Il rappelle lui aussi fidèlement ses actes, que tous les échos de l'Europe chrétienne répètent fidèlement dans tous les siècles[1].

Le vénérable Bède[2] († 735) ne se contenta point de l'éloge qu'il inscrivit dans son martyrologe, il fit aussi des hymnes en l'honneur de sainte Agnès; on y retrouve sous une plume plus barbare quelques traits de l'inspiration de Prudence; nous citerons ces vers :

Intravit Agnes auream
  Poli triumphans regiam,
  Agnique juncta dulcibus
  Congratulatur nuptiis.
Admixta castis virginum
  In arce cœli cœtibus,
  Carmen novum deo patri,
  Unique nato personat.

Nous devons citer aussi, parmi les plus vieux documents, le moine Guillaume († 1150), qui trouva dans les archives de l'abbaye de Malmesbury un itinéraire du VIIe siècle, qu'il inséra dans son histoire et qui nous apporte un témoignage précieux de la dévotion des premiers pèlerins anglais au tombeau de notre vierge[3].

Cornwall. — *Sainte-Agnès.* — Le comté de Cornouailles paraît avoir eu jadis une grande dévotion envers sainte Agnès; plusieurs pays

1. Bartolini, p. 247.
2. *Id.*, p. 251.
3. *Id.*, p. 198.

portent encore le nom de cette sainte. Le Père Shearman nous signale dans ce pays un village de Sainte-Agnès, dont l'église, aujourd'hui protestante, fut bâtie en 1396[1].

A huit milles de Truro, aussi dans le Cornwall, un village de *Sainte-Agnès* possède une église dédiée à la vierge romaine; elle est construite en granit, avec une nef et un chœur. Il y a là un puits renommé pour ses miracles, dans une vallée, auprès d'une chapelle ruinée[2]; un marché sous le nom de *Sainte-Agnès* s'y tenait le jeudi[3].

Le révérend Rudall, vicaire du village de *Sainte-Agnès*, nous écrit de Scorrier qu'il existait jadis une chapelle dédiée à sainte Agnès, mais que tout vestige en a disparu depuis des siècles; elle devait s'élever à deux milles de l'église actuelle, dans le voisinage d'une petite baie.

On croit qu'il y avait au VIe siècle, vers l'ouest, un monastère sous la direction de saint Piran, qui fut l'origine de la paroisse (Perran-Zabuloe). M. Tonkin a retrouvé des documents qui prouvent que ce sanctuaire existait déjà en 1396; il fut reconstruit en 1484 et consacré par l'archevêque Courtenay[4]. En 1568, sous Élisabeth, on construisit une église sous le vocable de sainte Agnès, qui resta chapelle de Perran-Zabuloe; il y a cinquante ans, elle en fut séparée et rendue paroisse indépendante. En 1853, l'église d'Élisabeth fut brûlée et on la reconstruisit sur le même emplacement avec beaucoup des vieux matériaux et en pierres[5].

Sainte-Agnès-Beacon était formée par un ancien tumulus de pierre : cet édifice servait de porte lorsque régnait la crainte des invasions et il était gardé par deux soldats. Le Beacon est à six cent

1. Lysons, *Magna Britannia.*
2. *Gazetteer national.*
Lysons, *Magna Britannia*, III, II.
3. *Id.*, III, XXXVII.
4. *Id.*, III, II.
5. Lettre de juin 1888.

soixante-quatre pieds au-dessus du niveau de la mer[1].

Une des seules îles habitées des Sorlingues et la plus méridionale du groupe porte le nom de *Sainte-Agnès;* elle a 289 habitants. Son église, sans doute reconstruite, ne date que de 1685[2].

Norwich. — *Cambridge.* — Dans le comté de Cambridge, il y a aussi une ville appelée Papworth-Sainte-Agnès.

Ilteringham (Norwich). — Cette église s'élève à quatorze milles de Norwich; elle était jadis dédiée à sainte Agnès, elle l'est aujourd'hui à la sainte Vierge[3]; elle se trouve dans les mains des protestants.

Cawston (près Norwich). — Sainte-Agnès de Cawston fut bâtie par Michel de la Pale et Catherine sa femme. Édouard Ier (1272-1307) permit qu'on y tînt une foire les 20 et 21 janvier, fête de la sainte patronne[4]; aujourd'hui l'église est protestante. M. le recteur a eu l'obligeance de nous en envoyer une photographie, que nous avons reproduite dans nos planches et d'après laquelle on pourra juger le style de ce joli édifice reconstruit au xve siècle. A l'intérieur, on admire surtout le plafond et un jubé de 1400 sur lequel est une peinture de sainte Agnès. Le cœur de la vierge est percé d'un glaive; elle tient un livre de la main droite, relève les plis d'un manteau bleu de la main gauche; elle a son agneau à ses pieds[5] (pl. XX).

Londres. — Nous avons reproduit dans nos planches deux miniatures du British Museum[6], mais l'une est française et l'autre est de style oriental, quoique tirée d'un manuscrit latin du xiie siècle. D'autres manuscrits sont de provenance que j'ignore et ne peuvent figurer ici avec certitude parmi les monuments anglais de sainte Agnès (pl. XIII).

1. Lysons, *Magna Britannia*, III, II.
2. Bruzen, *Dictionnaire de géographie*, etc.
3. *History of Norfolk,* printed by John Slacey, Norwich, 1829, I, p. 197.
Lettre du P. Shearman, 23 août 1889.
4. *Id.*
5. Lettre de M. le Recteur, 23 octobre 1889.
6. Ms. Egerton, 1139, xiie siècle.
Id., 809, xiie siècle.
Ms. Add, 28784 B, fo 8, xiiie siècle.
Royal, 19 B, XVIII, fo 6, 60, xive siècle.
Reg., 20 D, VI, xive siècle.
Voy. le catalogue de Walter de Gray.

A Londres, une église Sainte-Anne-et-Sainte-Agnès est située dans Gresham street, mais elle n'a conservé aucune trace de l'ancienne architecture[1].

Le trésor royal d'Angleterre possédait le plus beau monument d'orfèvrerie que nous ait laissé le moyen âge en l'honneur de sainte Agnès : une coupe d'or émaillée[2] qui porte toute l'histoire de notre vierge. M. le baron Pichon, qui l'a acquise en Espagne, a eu la bonté de nous la communiquer pour cet ouvrage.

Cette merveilleuse coupe, haute, sans le couvercle, de 0m,16, est posée sur un pied évasé, où l'émailleur a peint les symboles évangéliques et à la base duquel on a disposé une élégante couronne de perles encastrées sur des feuillages. Les histoires agnésiennes se développent sur le corps de la coupe et sur son couvercle; une couronne de perles qui a disparu devait orner les bords de la coupe ; nous avons essayé dans un croquis de la restaurer ainsi que le bouton du sommet. A l'intérieur, au fond du bol, on voit la sainte agenouillée qui apprend les textes sacrés sous cette légende qui flotte au-dessus d'elle : « *In corde meo abscondi eloquia mea ut non pereant ibi*[3]. » Sous le couvercle, un autre médaillon nous montre le Christ bénissant d'une main et tenant de l'autre le calice plein des hosties qu'il va distribuer. Ce sujet seul semble bien marquer la destination de la coupe et nous montrer qu'elle servait de ciboire; cependant on a objecté que les règles liturgiques défendaient de placer au fond des vases sacrés un sujet comme nous en voyons un ici : je ne sais si l'objection peut être rendue générale, je ne le crois pas; car le fameux ciboire d'Alpais au Louvre a dans le fond une figure d'ange. Mais ce n'est pas l'occasion ici d'ouvrir une discussion à cet

1. Lettre du P. Shearman, 22 août 1889.
2. On lit sur le pied en caractères du commencement du xviie siècle : « Inter reges gazæ sacræ ex Anglia reliquias, pacis m. Ioan. Velasq. factæ monumentum, cratera auro solidu ficatori d. d. comestab. inde r, b, g, rediens. Xro paci. » (Dessin de M. Guerrier.)
Son heureux possesseur en a refusé 300 000 francs.
3. Il faut peut-être voir ici la représentation de l'école où sainte Agnès est figurée.

égard, et nous devons reporter notre attention sur les émaux translucides qui sont d'une beauté égale à leur rareté; les figures ont des draperies d'une teinte accentuée de carmin, de bleu, etc.; les carnations un peu jaunes sont d'une expression et d'une beauté singulières qui n'excluent pas la naïveté.

L'histoire du martyre d'Agnès se déroule sur le couvercle; on y voit le fils de Symphronius, séduit par la beauté de la jeune fille, qui s'avance vers elle et lui offre une boîte pleine de joyaux; son père est derrière lui. Agnès tient une palme de la main gauche, un livre sous le bras droit; elle est suivie de sa fidèle Émérentienne et à ses pieds un petit agneau crucifère lève la tête vers elle; il semble inquiet et jaloux de la réponse qu'elle s'apprête à faire. Cette réponse est inscrite sur une légende qui voltige dans le ciel : « *Jam sum desponsata cui angeli serviunt.* » Les derniers mots sont empruntés aux actes.

Le jeune insensé ne se rebute pas, il se jette à genoux aux pieds d'Agnès, qui lui lance cette apostrophe inscrite sur une autre banderole : « *Vade, amplius noli precare.* » L'agneau la regarde toujours et semble lui souffler ses paroles.

Les sujets ne sont pas rangés dans l'ordre chronologique, mais le suivant nous fait assister à la mort du fils du préfet. Son cadavre est au milieu de la scène sous les griffes du diable qui va s'en emparer. Agnès, debout d'un côté, contemple ce qu'elle a fait avec un mélange de fierté et de pitié; de l'autre, Symphronius fait un geste de désolation; une banderole flotte au milieu avec ces mots : « *Quomodo cecidisti qui mane oriebaris.* »

Le peintre n'a pas reproduit la résurrection, mais il nous montre Symphronius livrant lâchement la jeune fille à Aspasius, après lui avoir dit cette parole digne de Pilate, inscrite au-dessus : « *Nichil invenio cause in eam.* »

Enfin, nous assistons aux dernières péripéties de ce drame : Agnès est au milieu d'un bûcher dont les flammes s'écartent d'elle avec respect, et le bourreau, sur l'ordre d'Aspasius, qui préside au supplice, lui plonge le glaive dans la gorge Elle s'écrie : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* »

Comme dans les actes, le chapitre se termine ici. Sur la coupe elle-même, on commence alors à suivre un autre chapitre iconographique, celui qui raconte la vie glorieuse de notre vierge.

C'est d'abord l'ensevelissement, auquel assistent Émérentienne, les parents et les clercs chargés de la fonction; rien de triste dans la cérémonie, un cri d'allégresse éclate au-dessus du drap mortuaire comme il est marqué sur cette légende : « *Ecce quem concupivi jam teneo.* »

La haine la poursuit jusque dans la mort; les chrétiens qui venaient prier devant sa tombe risquent d'être lapidés; seule la petite Émérentienne reste intrépidement; elle continue à prier sous les pierres qu'on lui lance, elle entend la voix de sa sœur qui l'appelle du ciel : « *Veni, soror mea, mecum in gloria !* »

Toutes les scènes se passent désormais devant le glorieux sépulcre. La scène suivante représente les parents d'Agnès pendant la veille qu'ils y prolongeaient et pendant laquelle elle leur apparut dans une vision éclatante, accompagnée de vierges et toujours de son agneau ; elle les ravit et les console par ces deux mots : « *Gaudete mecum.* »

Près de ces reliques, toutes les misères se changent en bonheurs, toutes les tristesses en joies ; les malades affluent et s'en retournent guéris. Constance s'étend sur le sépulcre, elle s'y endort, Agnès lui apparaît et lui promet, si elle croit au Christ, qu'elle sera guérie. Constance croit, elle est délivrée et dans sa joie elle se jette aux pieds de son père pour le supplier d'élever une église à cette admirable vierge : « cette vierge, s'écrie-t-elle, qui mérite si bien d'être comptée parmi les sages : *Hec est virgo sapiens una de numero sapientium* [1] » (pl. XXI et XXII).

Oxford (*Dorsetshire*). — *L'île Sainte-Agnès* a un phare et des rangées circulaires de pierres comme celles de l'île Saint-Martin. On y voit aussi, particularité assez remarquable, un rocher excavé à la surface en forme de bassin. Comme l'idée de punch se présente à l'esprit des marins anglais, on l'a appelé le *Punch bowl du Géant*[2].

1. Voy. *Revue de l'art chrétien,* 1886, p. 241. Renseignement de Mgr de Montault.
2. Depping, *Description de l'Angleterre*, 1882, p. 97.

ESPAGNE

L'Espagne[1], dès les premiers siècles de la conversion au christianisme, n'oublia pas le culte de la vierge romaine, et conserve des traces de cette antique vénération dans la liturgie qui célèbre la double fête. Quelques-uns pensent que la liturgie mozarabe est celle de saint Jacques Majeur ; en tout cas elle remonte certainement à saint Isidore (636). Dans la messe du 21 janvier on lit de belles pensées sur l'amour virginal d'Agnès, « quæ Christum sibi specialem *Sponsum* suo in corpore vindicans, nec persuasione seducitur, nec muneribus inclinatur, quo carnalis conjugii copula necteretur ; omnipotenti Domino supplicemus, ut idem qui spirituali copula sponsus hujus est virginis in suis nos delectari semper faciat amplexibus castitatis. » Dans une autre oraison est rappelé le miracle des cheveux ; dans la préface qui est une sorte de paraphrase des actes, on chante aussi ses cheveux, voile merveilleux, la lumière qui l'entoure, la mort du fils du préfet, souvenirs que le prêtre rappelait après le Sanctus dans un magnifique langage : « Il est vraiment saint, vraiment béni Notre-Seigneur Jésus-Christ qui recouvrit son épouse Agnès d'un voile précieux et l'enveloppa de clarté. Lui en effet est la vraie lumière, la splendeur des étoiles, la route des égarés, le salut des faibles, la récompense des vierges, la couronne qui ne se flétrit jamais des bienheureuses. » Le prodige du vêtement est encore récité à l'oraison dominicale.

On croit traditionnellement que saint Isidore ne se contenta pas d'ordonner les prières de la messe, mais qu'il est aussi l'auteur du bréviaire. On y lit l'hymne de Prudence.

Marcus Aurélius Prudens[1], qui naquit en Espagne en 348, consacra dans son livre *des Couronnes* une hymne à sainte Agnès. Il y dit que Rome a la gloire de posséder le tombeau de l'invincible vierge dotée d'une double couronne, celle de la virginité, celle du martyre ; il raconte, comme les actes, sa comparution devant le juge, son courage inébranlable, l'épreuve de sa pureté, son persécuteur foudroyé, son triomphe et enfin sa mort. Agnès, entendant son arrêt, est saisie de joie et le poète lui met ce discours sur les lèvres : « Je m'exalte, je préfère ce soldat furieux, atroce, formidable, à ce mol jeune homme, plein de tendresse et de langueur, avec ses parfums, qui veut perdre ma pureté. Voilà, je l'avoue, voilà celui qui me plaît ; j'irai au-devant de lui, je ne le laisserai pas désirer de frapper, j'offrirai moi-même mon sein à son glaive, et moi l'épouse du Christ je passerai de ces ténèbres aux régions supérieures de l'air. » La vierge jette alors un cri vers son Christ pour qu'il lui ouvre sa demeure et reçoit le coup mortel. Cette scène est admirable de sentiment et prépare l'élan poétique qui accompagne l'assomption de la vierge victorieuse : « A peine dégagée, elle brille, libre elle vole dans les airs ou les anges l'escortent sur son sentier brillant. Elle contemple alors le monde placé sous ses pieds, sublime elle regarde les ténèbres inférieures ; elle dédaigne ces choses qu'éclaire la roue du soleil, les vanités de ce monde, ce noir

1. Bartolini, p. 176.

1. Prudence.
Bartolini, p. 224.

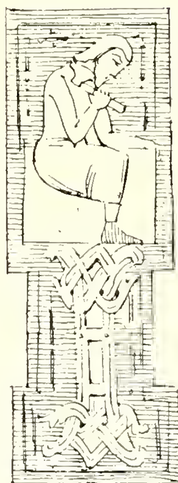
tourbillon qui emporte tout. Elle méprise les rois, les tyrans, les empires, les grandeurs, les pompes de l'ambition; la soif effrénée de l'argent et de l'or cause de tant de crimes; la splendeur des demeures, la folie des vêtements brodés; la colère, la crainte, les souhaits, les périls... Agnès foule maintenant du pied tout ce qui fait l'espoir et l'honneur des hommes, et de son talon elle écrase la tête du dragon. »

Plusieurs sanctuaires de la péninsule possèdent encore des reliques de la vierge romaine : Lisbonne, Manresa[1], Placencia, Cacérès[2].

Près de Barcelone il existe une église agnésienne[3].

A Léon, on vénère à Saint-Isidore des reliques de sainte Agnès[4].

1. Bartolini, p. 195.
2. Bollandistes, p. 653.
3. *Topographie*, V, 6, 140.
4. Quadrado, *Espana*, *Leon*, p. 486.



Bibl. nat. Lat., 772, f° 44.

ORIENT

La gloire d'Agnès se répandit promptement de Rome en Orient. Dans les ménées de l'Église grecque on fête sa commémoration au 14 janvier et au 21 du même mois, et enfin au 5 juillet : la première, pour rappeler le triomphe de sa pureté, la deuxième, son martyre, et la troisième, la translation de ses reliques, ou la dédicace de son église à Constantinople.

Théodore le Lecteur dit que, sous le règne de Théodose le Jeune, on déposa dans le martyrium des reliques de saint Étienne, de saint Laurent et de sainte Agnès [1].

Ce fut Pulchérie qui demanda ses reliques à Rome [2].

L'église fut reconstruite sous Basile le Macédonien avec le titre principal de Sainte-Agnès.

Ce furent peut-être quelques-unes de ces reliques qu'on transporta au monastère de Pairis après le sac de Constantinople.

Les Syriens font la fête seulement le 21 janvier.

Les saintes Agnès, Luce, etc., se trouvent, nous écrit le Père Alishan, peu représentées dans les manuscrits arméniens ; elles sont inscrites sur leur ménologe, mais ne font pas partie du canon de leur messe.

Il y avait une église dédiée à sainte Agnès à Jérusalem, dans la Juiverie (*Cartul.*, p. 331), comme nous l'apprend ce document : « Furnus de Judaica ante portam S. Helge, alius in Judaria *retro S. Agnetis* [1]. »

Le ménologe de l'empereur Basile mentionne Agnès au 5 juillet; il paraphrase les actes en les réduisant à quelques lignes, il parle à la fin du bûcher, oubliant le glaive qui a terminé la vie de la vierge [2].

1. Bartolini, p. 188.
2. *Id.*, p. 195.

1. De Vogüé, *Églises de Palestine*, p. 304.
2. Bartolini, p. 81.

PAYS SCANDINAVES

Sainte Agnès intervient dans les visions de sainte Brigitte [3].

DANEMARK

Dans la cathédrale d'*Aarhuus* il existe une chapelle dédiée à sainte Agnès [4].

Roeskilde eut un couvent sous ce nom que nous trouvons mentionné dès 1295 [3].

L'image de notre sainte figurait aussi sur un ancien retable provenant peut-être de la chapelle royale [4].

3. *Id.*, p. 326.
4. Hoffler, p. 207.

3. Trap, *Topographie de Danemark*, II, p. 543.
4. *Scriptores rerum dan.*, VI, p. 375.

RÉSUMÉ

IVe *siècle.* — Nous devons résumer notre exploration des monuments de sainte Agnès par quelques lignes qui en établissent la chronologie. La mort de l'héroïque enfant qui venait de donner au Sauveur un si éclatant témoignage d'amour dut avoir un grand retentissement dans toutes les chrétientés, mais cette renommée ne prit tout à fait essor qu'après la paix de l'Église. La guérison de sainte Constance, l'authentique monumentale de ce miracle attachée à la construction de la première basilique agnésienne, durent accroître ce mouvement et l'étendre au loin. Les verres dorés multiplient alors son image.

Ve *siècle.* — Dès le Ve siècle, saint Jérôme disait que le nom d'Agnès était dans toutes les bouches, saint Augustin célébrait ses louanges, Prudence faisait l'hymne admirable que nous avons rappelée. Ce nom et cette gloire retentissaient jusqu'au fond de l'Orient où les actes siro-chaldaïques nous en répètent l'écho lointain. Pulchérie demande des reliques de la martyre, élève une statue en son honneur. Son image figure sur une mosaïque de Capoue. Ravenne lui élève une basilique.

Grado garde des reliques sous son autel; Parenzo peint son buste en médaillon.

VIe *siècle.* — Ravenne peint la mosaïque de Saint-Apollinaire où le fidèle compagnon de la vierge, l'agneau, paraît pour la première fois.

Notre Gaule recherche ses reliques. Le pape Symmaque les envoie à Clovis, et le nom d'Agnès pénètre jusque dans les vallées du Jura, substitué par la maternelle sagesse de l'Église au culte de Lucine, l'antique Anetis.

Dans le monastère de Sainte-Croix à Poitiers, on semble se rappeler encore la vénération et la reconnaissance de saint Martin pour l'illustre vierge; la compagne de Radegonde porte le nom d'Agnès, qui reçoit sur son front un second nimbe de sainteté. Saint Isidore entretient son culte dans la vieille liturgie mozarabique.

VIIe *siècle.* — Les pèlerins d'Angleterre et d'Allemagne vont visiter le tombeau de Rome, ils en conservent pieusement le souvenir, ils le décrivent sur leurs itinéraires. Sainte Adelme, Bède glorifient dans leurs vers cette vierge qu'ils proposent comme modèle. La basilique romaine, par le zèle d'Honorius, reçoit une nouvelle splendeur dont les étrangers conserveront la mémoire.

VIIIe-IXe *siècles.* — Après les ravages des Sarrasins et des Lombards, les églises d'Italie se relèvent sous la protection de Charlemagne. Rome, Mantoue voient au VIIIe siècle édifier de nouveaux sanctuaires; au IXe, les mosaïstes représentent à Rome la bienheureuse dans la tribune de Sainte-Praxède, dans la chapelle de Saint-Zénon. Saint Aldric lui élève en 833 un autel au Mans.

Saint-Gall, en Suisse, reçoit des reliques de sainte Agnès et, dans l'église abbatiale, possède son autel vis-à-vis celui de Sainte-Cécile.

A Constantinople, Basile le Macédonien refait avec un nouveau luxe l'antique basilique de Pulchérie; il fait inscrire son éloge dans son martyrologe.

X^e *siècle.* — Roswita, cette virginale rose blanche du Nord, chante ses gloires dans son poème; saint Baldric reçoit les reliques de France qu'on a pu dérober aux Normands, il les dépose dans la cathédrale d'Utrecht comme un germe que le temps devait féconder.

XIe *siècle.* — Nous vénérons les traces de notre vierge dans le Jura, sur les bords de la Seine, de la Drôme, de l'Isère, du Rhin, de sa source à son embouchure. Schaffhouse lui élève un monastère de bénédictines, Genève a son autel, Hildebert chante la gloire de l'Agnelle du Christ.

XIIe *siècle.* — Le pape Honorius II fait ciseler un précieux reliquaire pour déposer le chef de la bienheureuse Agnès, dont la France à Cambrai, Rouen, Abbeville, Amiens, Troyes, Auxerre, verra disputer les moindres parcelles.

De nombreuses églises s'élèvent en Toscane; Ferrare montre une église de 1192.

Corwey, Vallerstein en Allemagne offrent des livres sacrés qui sont enluminés de son image; Munich a son image et ses reliques; le monastère de Saint-Blaise, son image brodée sur une chape.

XIIIe *siècle.* — Le siècle chrétien par excellence surpasse ses devanciers dans l'amour de sainte Agnès; saint Thomas d'Aquin porte ses reliques sur lui et guérit un religieux par leur contact; à Paris, Alais lui élève, comme monument de son repentir, une église qui est devenue au XVIe siècle un des plus beaux édifices de la capitale.

XIVe *siècle.* — L'inimitable école de Giotto ne se lasse pas de la représenter dans ses suaves peintures, que nous admirons à Assise, à Orvieto, à Pérouse.

XIVe-XVe *siècles.* — A la fin du XIVe siècle et pendant le XVe siècle, les Pays-Bas assistèrent à une magnifique floraison de vie religieuse que devait trop tôt flétrir le souffle desséchant de la Réforme; Dordrecht, Hoorn, Amsterdam, Rotterdam, Delft, Leyde, Goes, etc., etc., voient s'élever des monastères agnésiens dans leurs murs. Van Eyck peignait alors Agnès à la tête des vierges dans son immortel tableau de Saint-Bavon, pendant que F. Angelico l'introduisait aussi dans le Couronnement de Marie avec son agneau[1].

Thomas A-Kempis, l'auteur présumé de l'*Imitation*, vivait dans le monastère de Zwoll sous le patronage et devant les reliques de sainte Agnès.

En Angleterre, la dévotion pour sainte Agnès pénétrait dans les Cornouailles et le trésor royal de Londres possédait l'admirable coupe d'or que nous avons décrite, un des plus magnifiques monuments de son culte.

XVIe *siècle.* — Le XVIe siècle, auteur de tant de ruines, disperse ses richesses, poursuit les religieuses agnésiennes, profane leurs couvents, arrache l'art des hauteurs de l'idéal pour le jeter dans l'amour sensuel, si indigne de notre vierge.

On a pu, d'après les images que nous avons citées et reproduites, se rendre compte des diverses phases de l'iconographie de sainte Agnès. On l'a vue d'abord figurée en orante sur les verres dorés, plus grande que saint Pierre et saint Paul, presque l'égale de la reine des vierges, entre deux colombes lui offrant les couronnes de la virginité et du martyre, habillée dans le plus riche costume, dans le genre de Marie sur les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure et comme on l'a observé au VIe siècle sur celles de Ravenne. Là, pour la première fois, on la voit en compagnie de son agneau, délicieuse caractéristique que les siècles ne lui ôteront plus.

On a saisi à Sainte-Agnès-hors-les-Murs la première pensée de figurer son martyre dans la mosaïque absidale où elle foule aux pieds le glaive et les flammes, triomphante et couverte du splendide costume des impératrices de Byzance.

A Saint-Marc, au IXe siècle, elle conserve ces superbes vêtements, elle offre au Christ sa couronne posée sur un domenicale.

Nous suivons, en sortant des symboles primitifs, son histoire dans l'art chrétien qui commence à la figurer d'une manière moins abstraite, comme dans les rudes miniatures de Vallerstein, dans les

1. JEAN DE BRUGES, 1370-1450.
F. ANGELICO, 1387-1455.

légendes dorées si multipliées aux XIIIe et XIVe siècles et, enfin, dans les charmantes miniatures du XVe siècle, comme celles de Bedfort ou les émaux de la coupe du baron Pichon.

Auprès de ces représentations historiques la figure virginale est aussi représentée seule et le plus souvent avec l'agneau comme à Assise, à Amiens et dans plusieurs miniatures. Nous fermons le livre au moment où la Renaissance arrive avec son cortège de doutes, de sensualisme, et cet art désormais indigne de reproduire l'incomparable figure de notre vierge.



Bibl. nat. Fr., 184, f° 44.

TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME

NOTA. — Les chiffres romains indiquent les siècles, les chiffres arabes les pages.

SAINTE VIERGE

SAINTE CÉCILE

ANGLETERRE. 107

PAYS-BAS 110

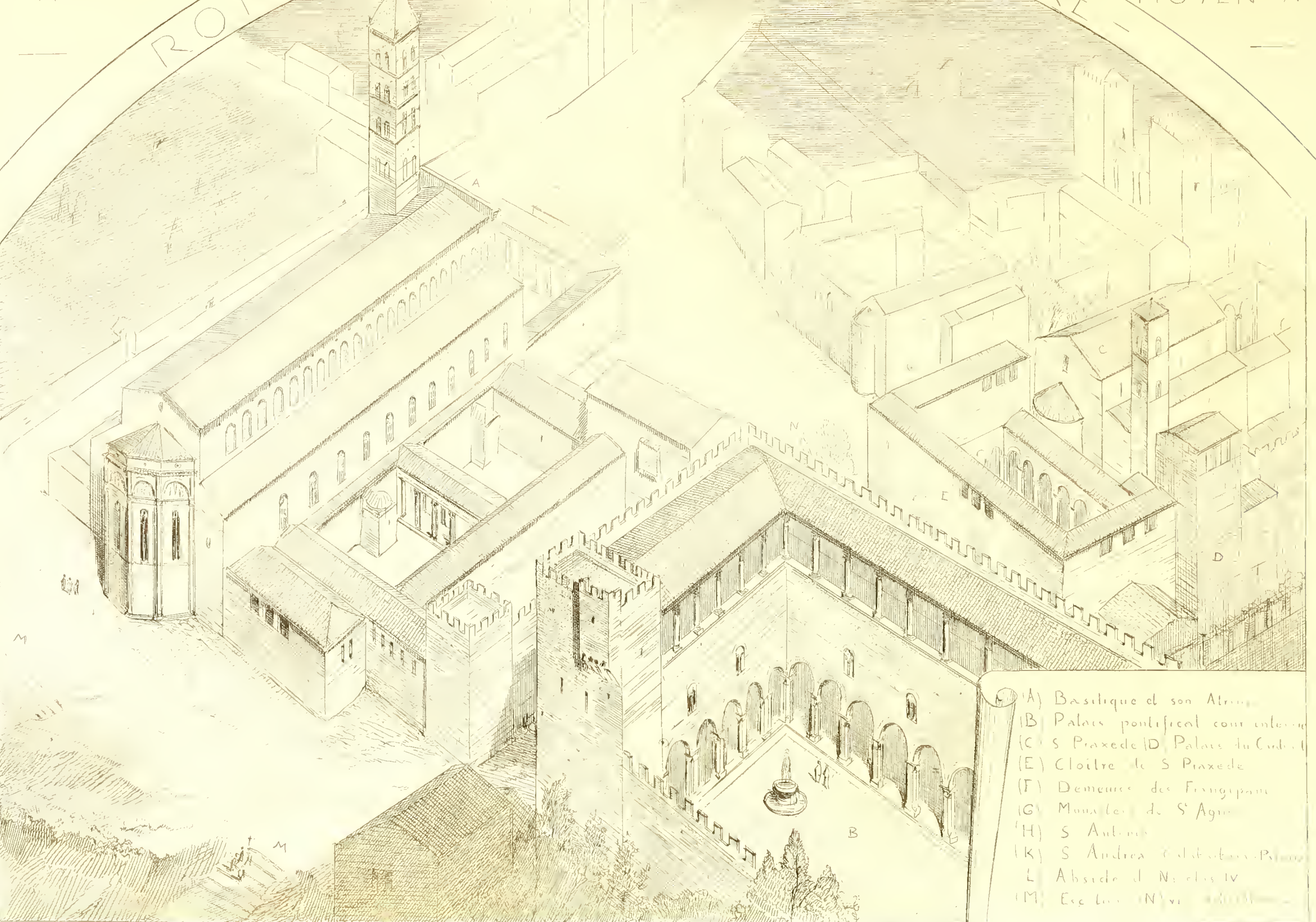
BELGIQUE. 118

ALLEMAGNE 119

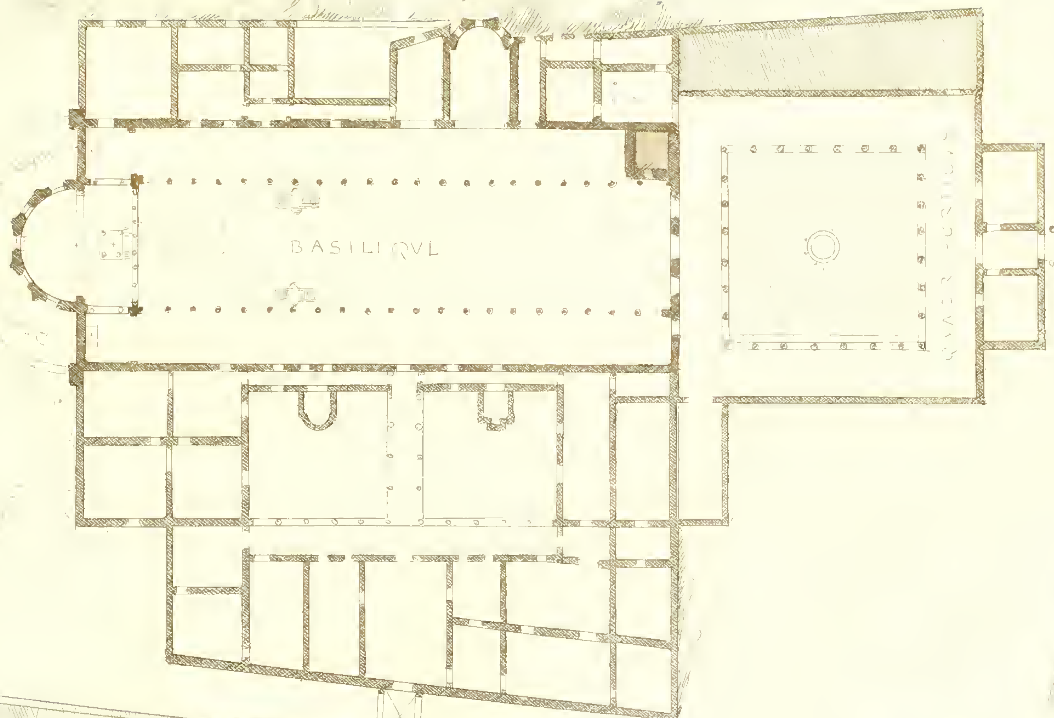
SUISSE 141

SAINTE AGNÈS

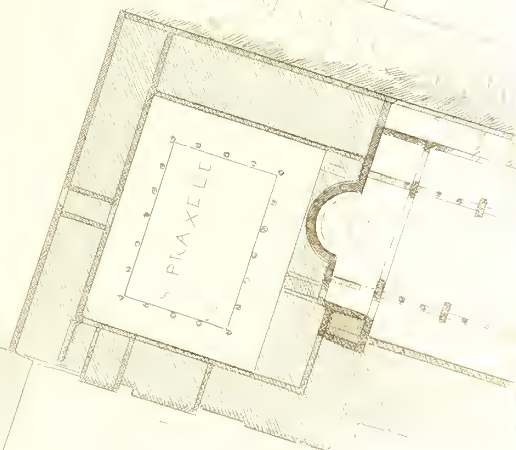
13187. — Librairies-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.



LA MESSE
S VIERGE
LA BASILIQVE
ET
ES ABORDS
ROME IV Ste MARIE - MAIEVRE
VUE RESTAVREE
ESSAI pour le
MOYEN-AGE
A) Basilique et son Atrium
B) Palais pontifical cour intérieure
C) S Praxede D) Palais du Cardinal
E) Cloître de S Praxede
F) Demeures des Frangipani
G) Monastère de St Agnès
H) S Antoine
K) S Andrea
L) Abside de Nicolas IV
M)

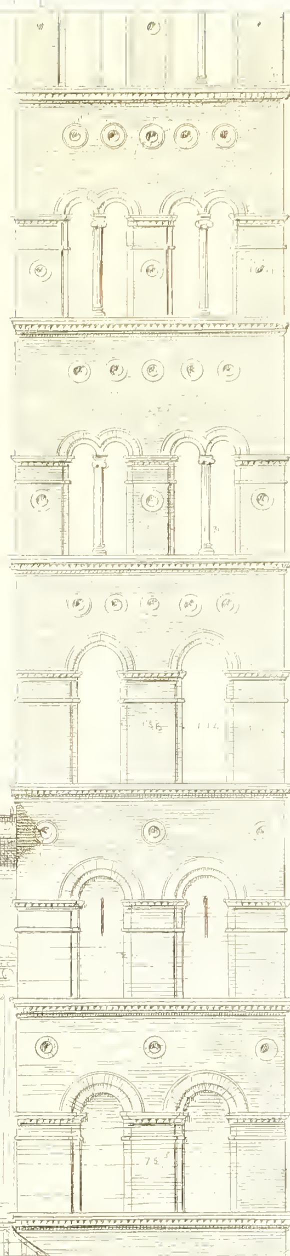

BASILIQVE


PALAIS PONTIFICAL

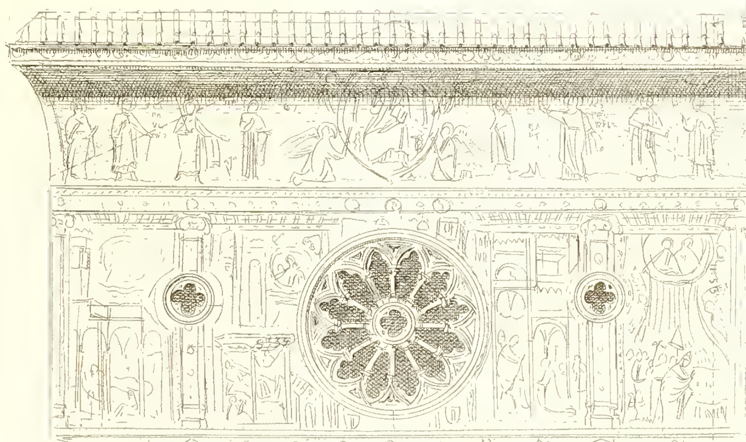


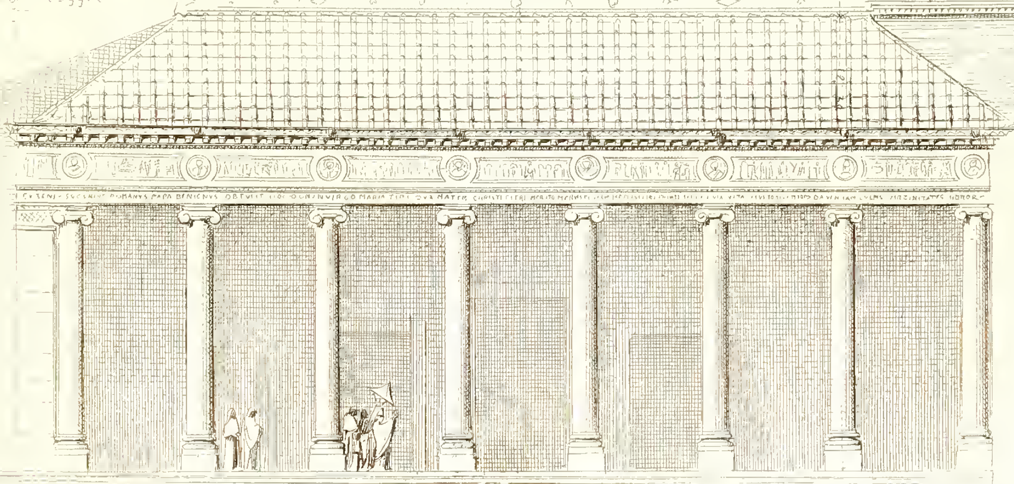
ROME

S. MARIE MAJEURE
ELEVATION PRINCIPALE
- CAMPANILE -









S · MARIE — MAIEVRE

ESSAI de RESTAVRATION

A arcades substituées aux architraves Adrien « per diversos arcus eiusdem basilicæ S Dei Genitricis fecit vela numero 42 – (lib pont) Pascal « per arcus maiores fecit calices maiores ex argento pendentes numero 42 (Lib. pont)

B Portique circulaire ouvert sur un déambulatoire

C I[illegible]nostase Pascal, erexit ante confessionem sacri altaris [illegible] purео colore columnas quas [illegible] et candidi marmoris [illegible] posuit (lib pont)

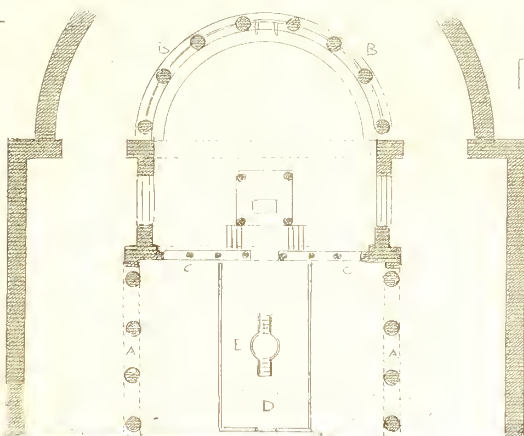
D Schola cantorum

E Ambon

F Mosaique de Sixt III

G Mosaiques [illegible]

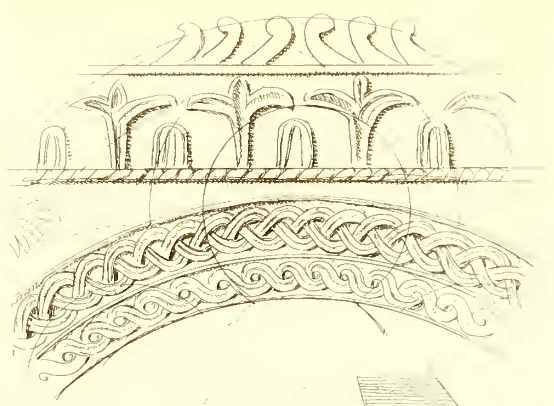
H [illegible]



[illegible] le F[illegible]

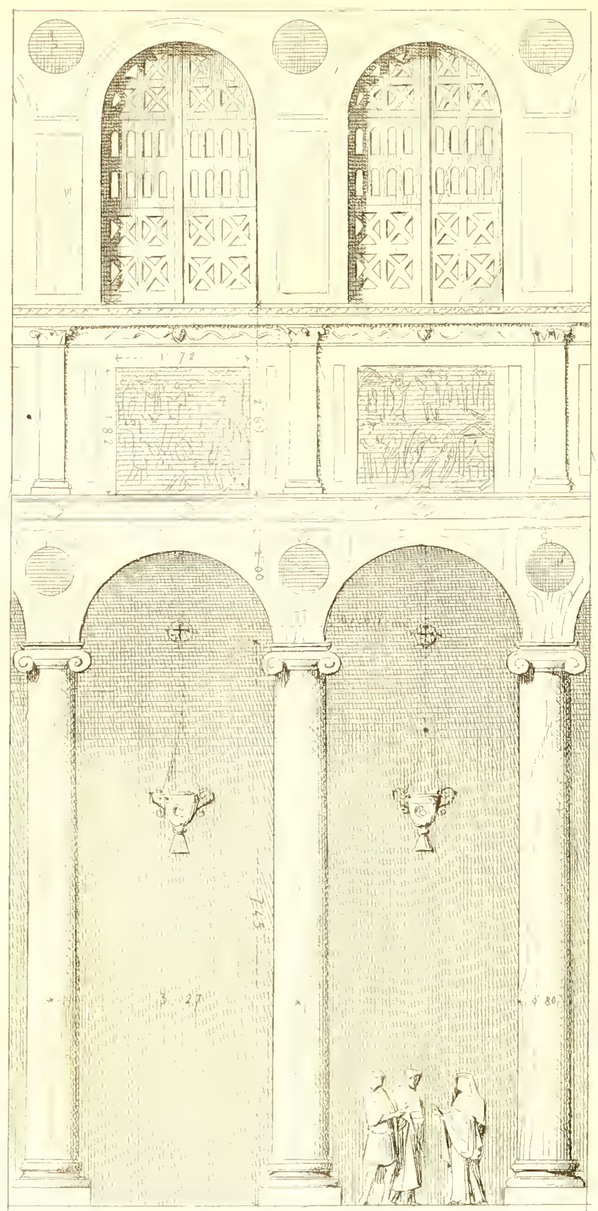
ROME — VI

S. MARIE MAJEURE



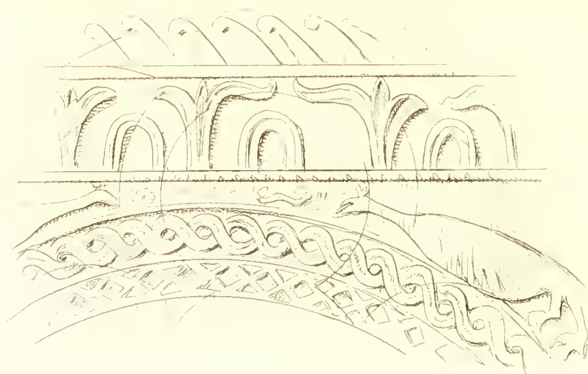


MARBRES du VIIIe ou IXe s^e
PROVENANT d'un CIBORIUM

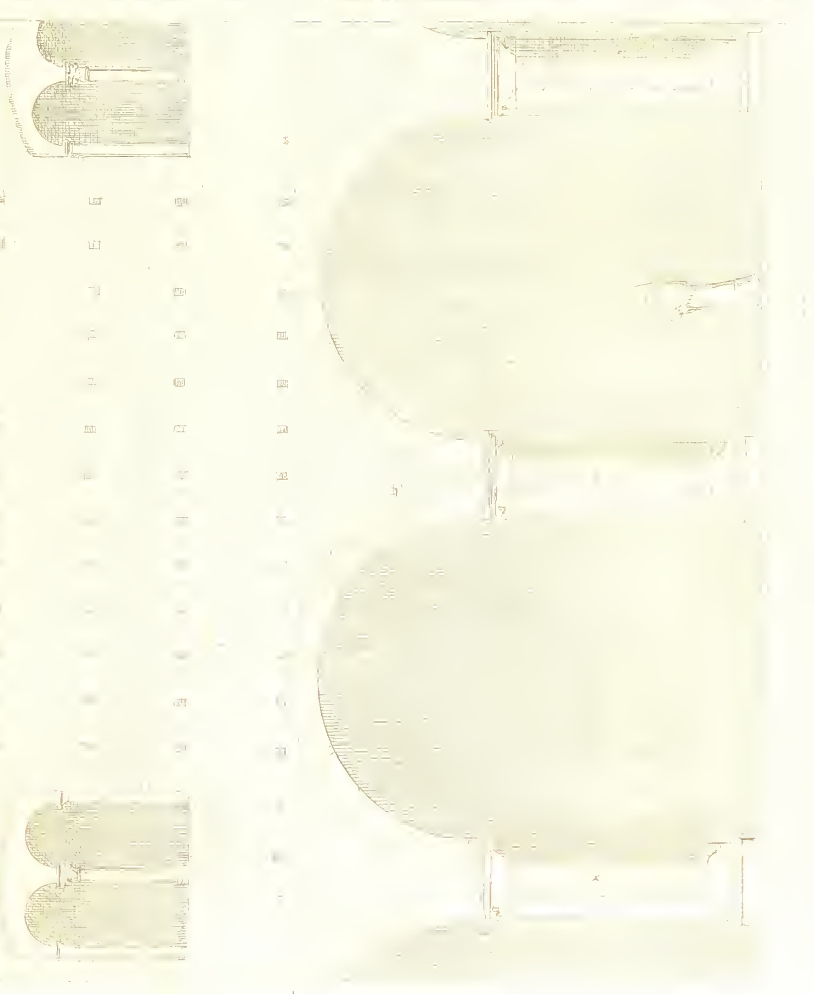


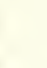
ARCADES de NEFS R...





CIBORIUM du XV Siècle

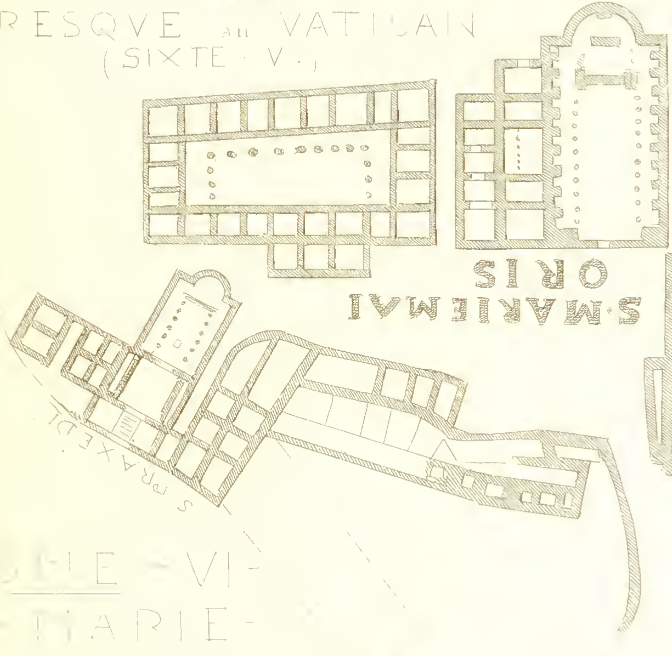





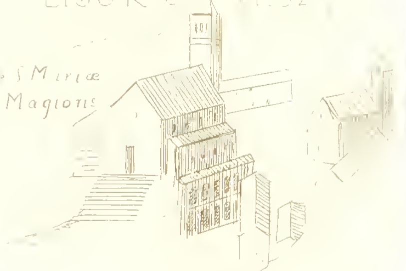

PLANS

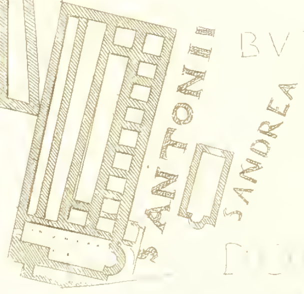
BIBLIOTHEQVE NAT

FRESQVE au VATICAN
(SIXTE V.)



LIGORIO (1552)





BVFALINI

ROME VI
S. MARIE
MAIEVRE

S. VIERGE

ROME S-MARIE-MAIEVRE-IV-

GIOVANNOLI
1618

FRANCINO
1588

S MARIA MAGIORE

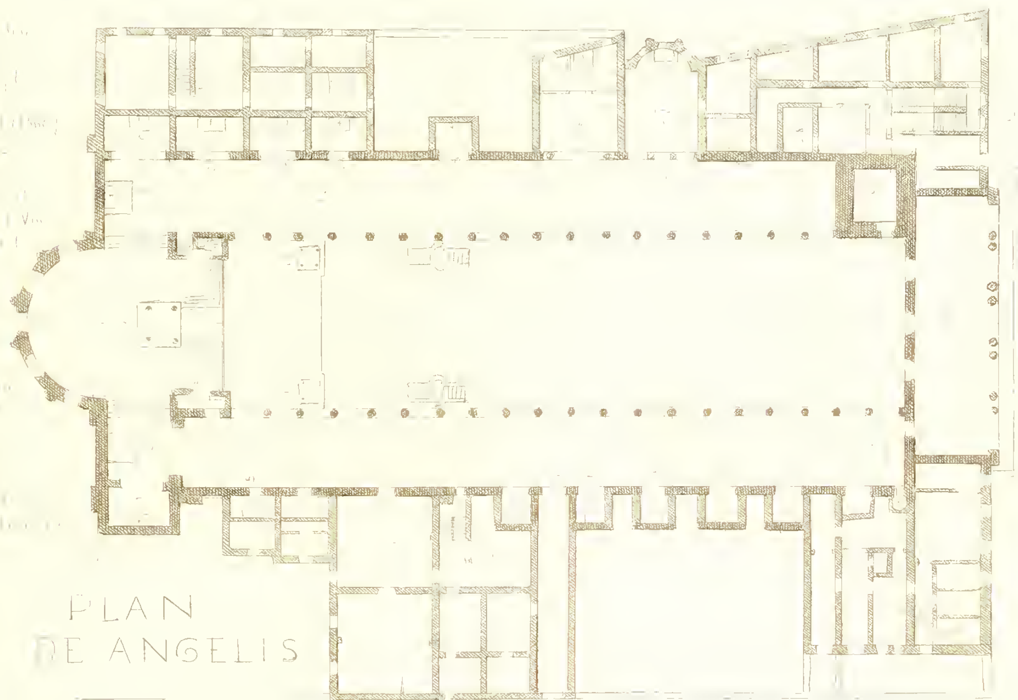
GRAVURE
de LAFRERI-1575-

VAN AELST

MOSAIQUE
VOUSSURE
ANGLE

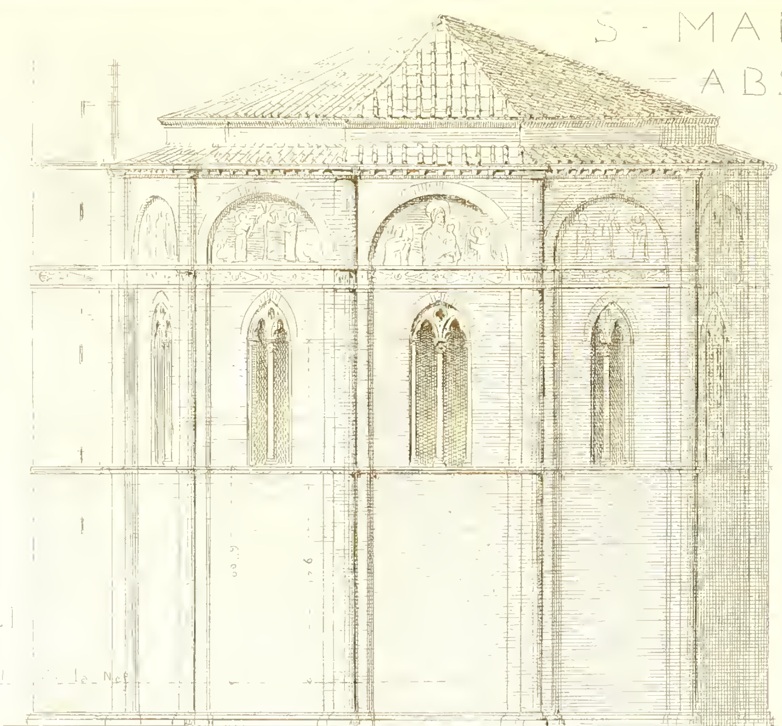


AQVARELLE du 18 siècle – Collection de M. ROHAVLT de FLEVRY

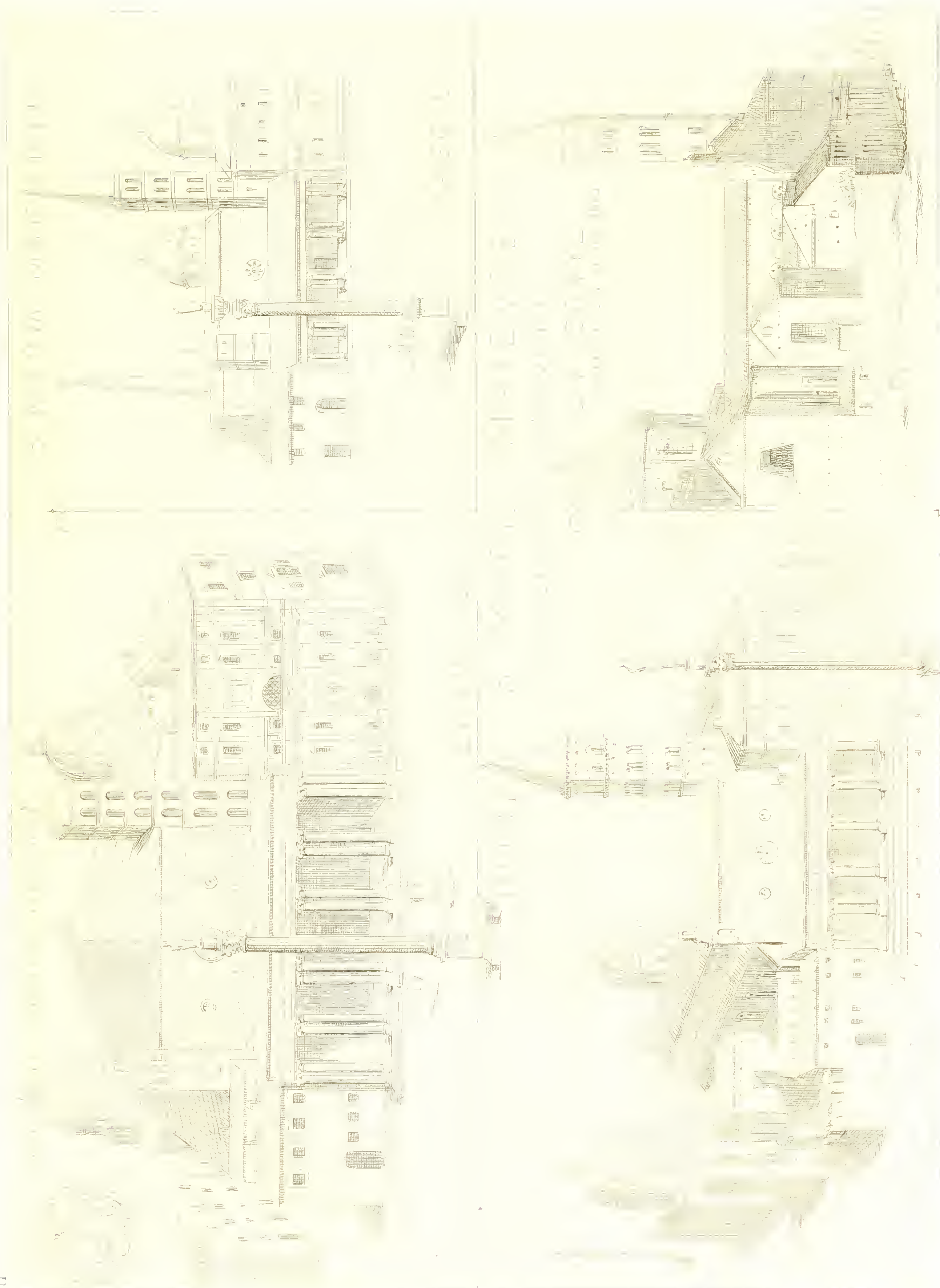


ROME

S. MARIE MAIEVRE — ABSIDE de NICOLAS IV







— ROME — S. MARIE MAIEVRE —

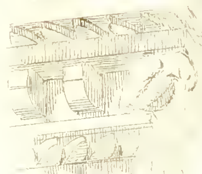
DETAILS du CAMPANILE

ETAGE INFERIEVR

ETAGES SVPERIEVRS

IMPOSTE

CORNICHE



SANCTIS MARTYRIBVS TIBVRTIO BALERIANO ET MAXIMO QVORVM NATALES EST XVIIII KALEDAS MAIAS

CRYPTE de Ste CECILE V

CATACOMBES CVBICVLVM de Ste CECILE VII

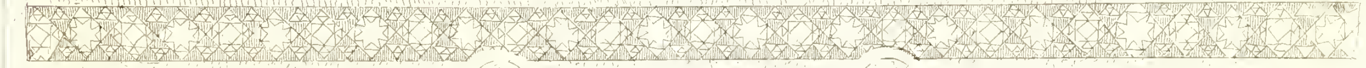


BIBL.que NAT.e VIII Latin 12598

PASSIO BEATE CECILIE VIRGINE

M CIMANAS IVDES ET MORTALIVM

ROME — CRYPTE de Ste CECILE XII



HANC FIDEI ZELO PASCALI PRIMVS ABIMO ECCLESIAM RENOVAN
DVM SCORPORA SACRA REQVIRIT ELEVAT INVENTVM VENERANDE
MARTYRIS ALME CECILIE CORPVS HOC ILLVD MARMORE CONDENS
LVCIVS URBANVS HVIC PONTIFICES SOCIANTVR VOSQVE
DEI TESTE TYBVR VALERIAN MAXIME CV DICTIS CON
SORTIA DIGNA TENETIS HOS COLITE EGREGIOS DE
VOTE ROMA PATRONOS

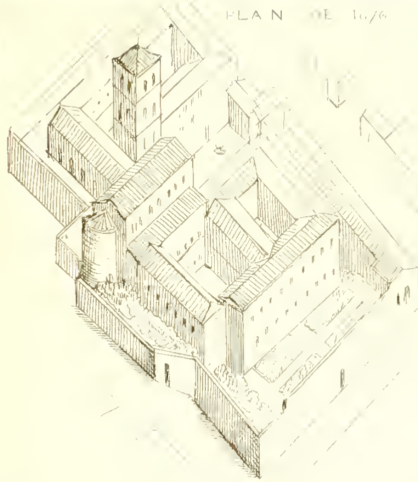


ROME - BASILIQVE de Ste CÉCILE - IV - XII

La restauration de cette façade a été faite d'après l'état actuel (phot^res de Parker Molins) d'anciennes gravures et cette description l'Vgo...
Nel primo adito ha innanzi un gran cortile che anticamente era attorno cinto di portici ornati di pitture, come di esse pitture & delle colone e...
de portici ne rimangono alcuni vestigij. Nello spatio del cortile, e un gran vaso di marmo (C) Succede il portico grande, che tocca la chiesa, la cui ...
Sopra 4 grosse colonne posata (B) in un fregio lungo di musaico. Dentro il portico vi è dipinta l'historia di S. Cecilia con figure vecchie & ...

LA ME E AIN — C ILE

PLAN DE



GRAVURE DE





Spedale dell Universita

S. Giov. de Genovesi

BASILIQVE

CLOITRE

Campanile

MONASTERE

ATRIVM

CECILE

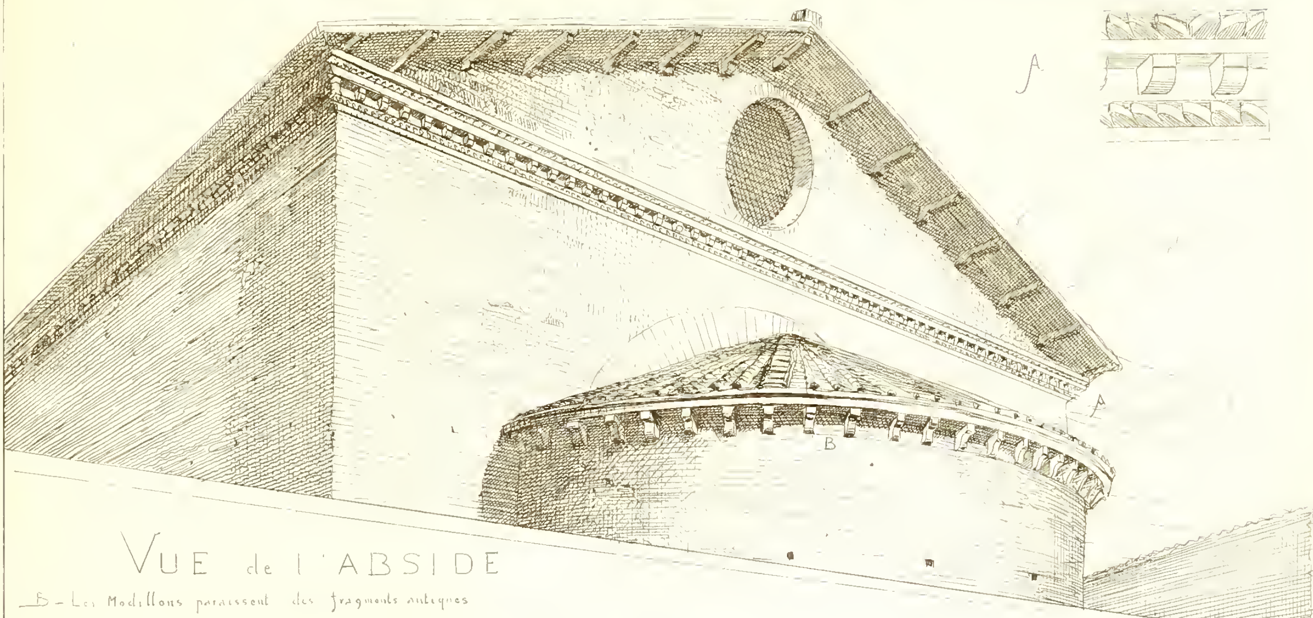
Trastevere

ROME

Via de' Vascellari

Fleury 1887

IV-XII-ROME S-CECILE-du-TRANSTEVERE



VUE de l'ABSIDE

B – Les Modillons paraissent des fragments antiques

PLAN et DETAILS

MONASTERE

CLOÎTRE

BASILIQUE

HYPOCAUSTE

TUYAUX C

ANCIEN DALLAGE

CHAPITEAV

15 M

MEDAILLONS de L'ARCHITRAVE


S. VRBAIN
Mitre blanche Chasuble rouge fond bleu foncé


S. TIBVRCE




S. CECILE


S. AGATHE

ROME — PORTIQVE de la BASILIQVE de S. CECILE — XII —

LA MESSE — SAINTS — CECILE

— ROME — BASILIQVE du TRANSTEVERE — XII —



NOCES — ENTRETIEN avec — VALERIEN

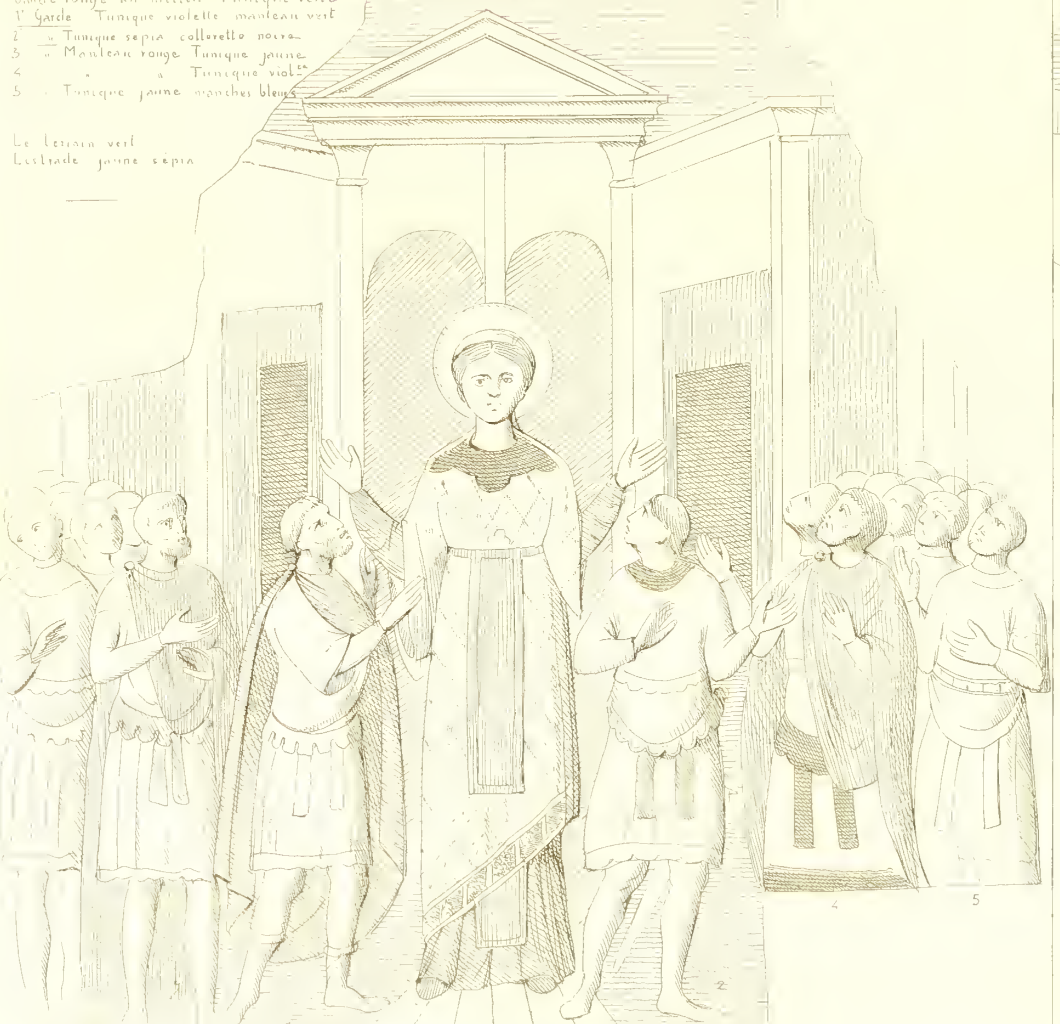


PEINTV[illegible] du PORTIQVE [illegible] DETRVITES
[illegible]


LA MESSE
ROME — BASILIQVE - PEINTVRES du PORTIQVE
XII
— APPARITION de L'ANGE —
AQVARELLES de la BIBLIOTHEQVE BARBERINI
Calques de M Cesare Porta
Juillet 1887

LA MESSE — SAINTS — CÉCILE

— ROME — PORTIQVE de la BASILIQVE — XII —



CÉCILE PRÊCHE LES GARDES

Cécile collerette noire. Robe jaune avec
bande rouge au milieu Tunique verte
1r Garde Tunique violette manteau vert
2 " Tunique sépia collerette noire
3 " Manteau rouge Tunique jaune
4 " " Tunique violette
5 " Tunique jaune manches bleues

Le terrain vert
L'estrade jaune sépia



DÉCOLLATION de CÉCILE

Cécile collerette et ceinture noires Robe jaune clair
Tunique bleu foncé Le bourreau manteau rouge tunique
verte manches vertes. Le fond du tableau noir

LA MESSE — SAINTS — CECILE



PEINTVRES du PORTIQVE

EXECVTÉES A LA FIN DV XII SIÈCLE - PLVS TARD, COUVERTES DE CHAVX — REMISES AV IOVR — COPIÉES (17 siècle) PAR BOSIO & BARBERINI - CE FRAGMENT SEUL EXISTANT FVT PORTÉ DANS L'ÉGLISE EN 1785 · Cecile. Robe jaune avec ornements bruns, collerette, ceinture et orfrois noirs avec applications de perles. S. Vrbain: chasuble rouge - Prêtre tenant le parfum: chasuble jaune - Le personnage suivant: chlamyde rouge, tunique verte. Pascal: dalmatique jaune - Chape rouge - Cecile devant lui porte un manteau rouge.

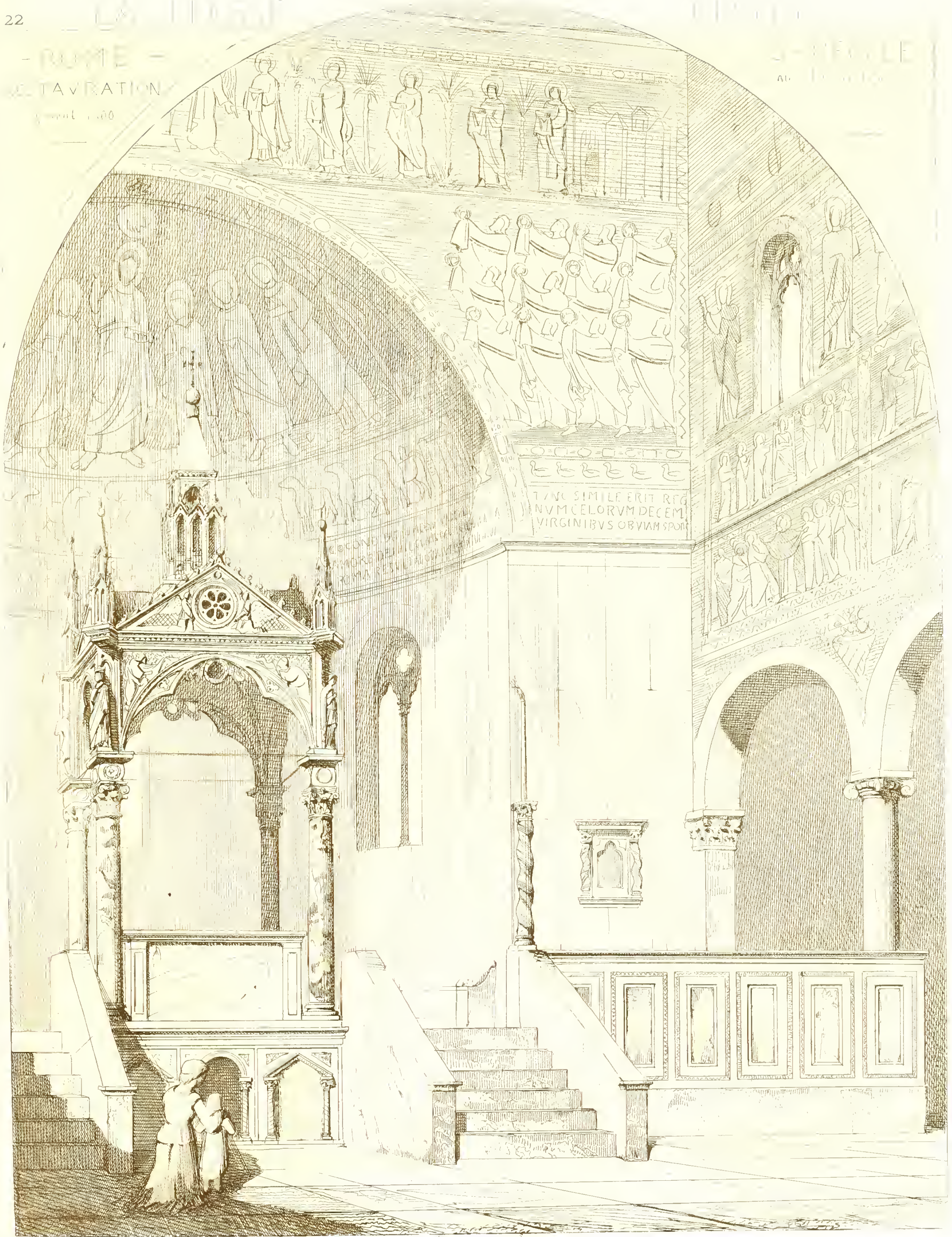


←—Largeur du fragment actuel = 1m 34 —→

Aspice Cœciliā solenni Vrbanus honore	Ergo hinc Paschalem, longo post tempore cerne
Appia ut elatam sub sacra cubilia bustis	Clavigeri residet dum matutinus ad aram
Pontificum sociat, niveaq includit in orca	Vt rapitur somno, seq illi nobilis offert
Felicem at tumulum tenebris ingrata uetustas	Per placidam Virgo manifesto in luce quietem,
Obruerat sanctæ sublataq Martyris ossa	Hac cineres monstrante pios eruisset ut Vrbi
Hostili dextra rerum inscia fama canebat	Inferat et, Titulo condat prope Tybridis a…

ROME — BASILIQVE

Rohault de Fleury 28 Juillet 1887 · d'après les calques de S. Petit, la photie de Parker, Molins …

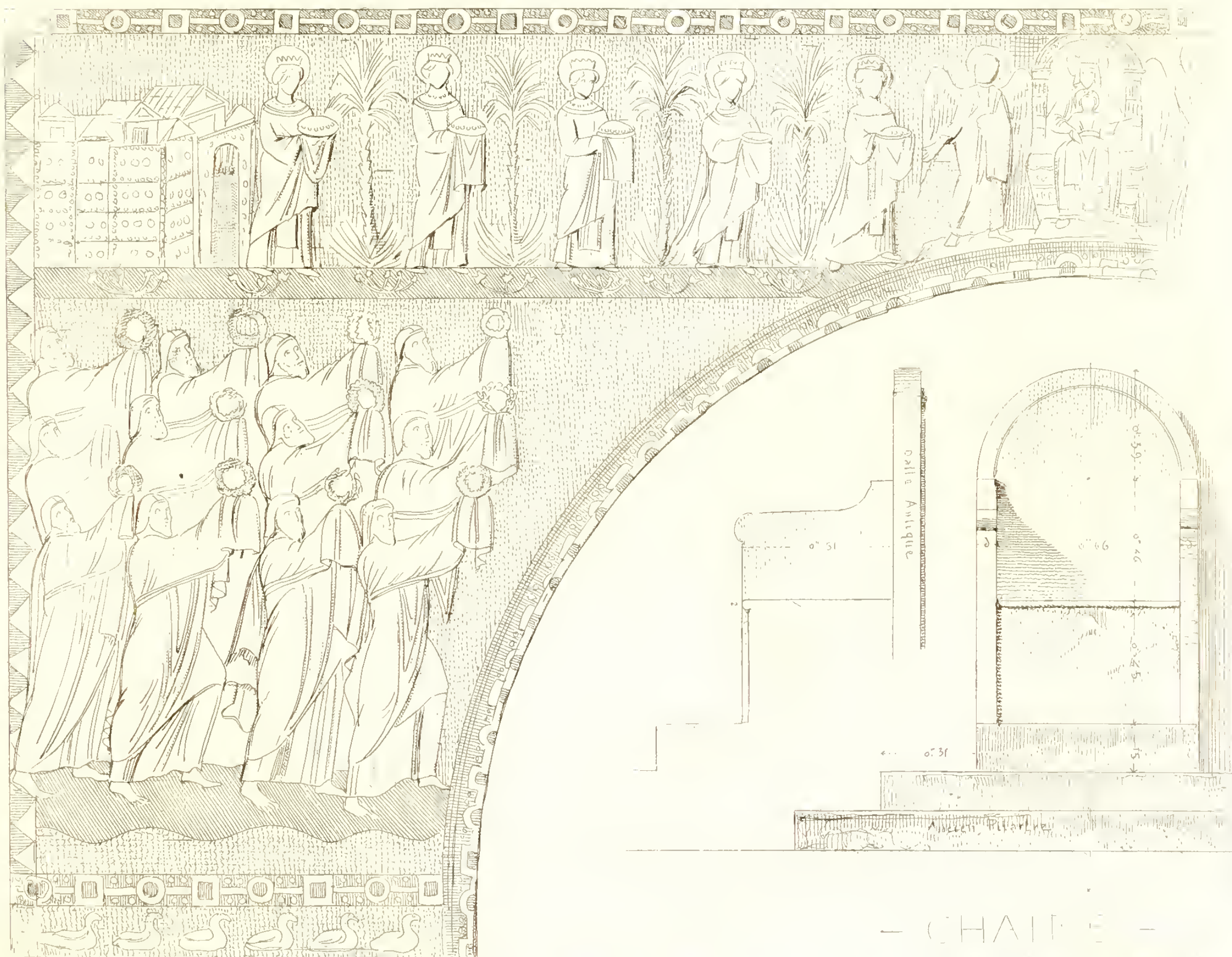

TVNC SIMILE ERIT REG
NVM CELORVM DECEM
VIRGINIBVS OBVIAM SPON

LA MESSE



Tribuna di S Cecilia

GRAVURE de CIAMPINI



ROME - Ste CECILE au TRANSTÈVERE



S Paul. tunique blanche, manteau gris clair _ Livre et passementeries rouges.
Ste Cécile. tunique d'or, écharpe blanche. Souliers rouges. Surplis d'or avec rivières de perles blanches au bord, à la ceinture et au collier. _ Couronne bleue à perles blanches, et fleurons rouges au dessus. Le dessin tracé en rouge.
S. Pascal. dalmatique blanche à claves rouges. Chasuble d'or. Pallium blanc à croix rouges. Nimbe bleu ourlé de rouge. Fond du Tableau bleu foncé.

TEMPORE PRISCO
THAECDINDIM

IX - MOSAIQVE de la TRIBVNE

18 oct 1887
Rohault de Fleury, d'après les photos de Parker - Molins, le chromo de Rossi &c.

25 LA MESSE - SAINTE - CECILE

ROME - BASILIQVE de Ste CECILE - IV - XII

COVPE sur l'EGLISE et le CLOÎTRE — Detail du CLOITRE

(Relevés de M de Laurière)



Rohault de Fleury 3 Janvier 1898



ESSAI de RESTAVRATION·

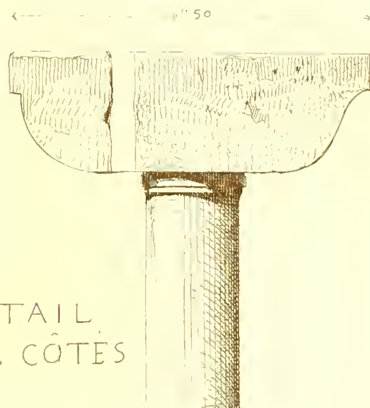
ROME — PLACE de S. CECILE —

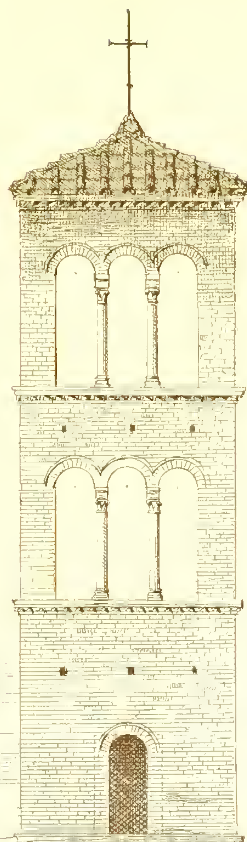


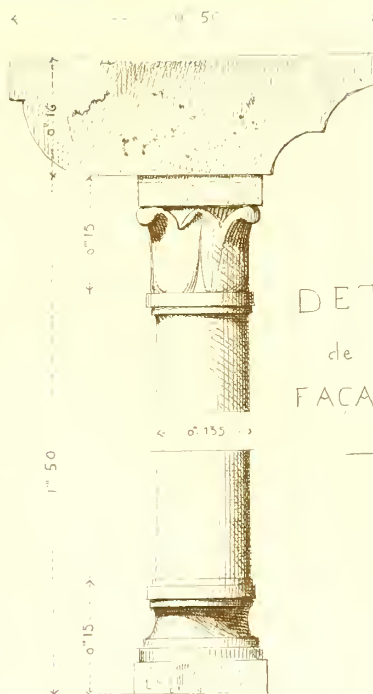
— GRAVURE de 1668 —

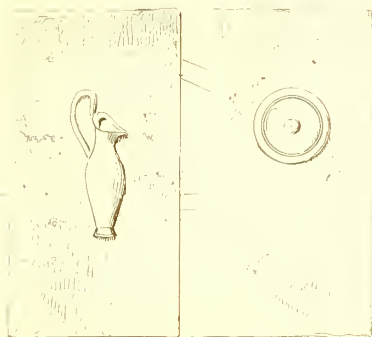


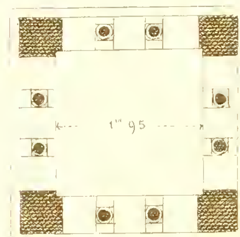
MAISON du XIII siècle sur la PLACE —

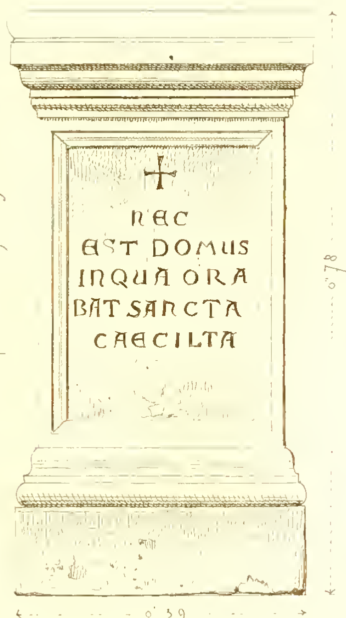


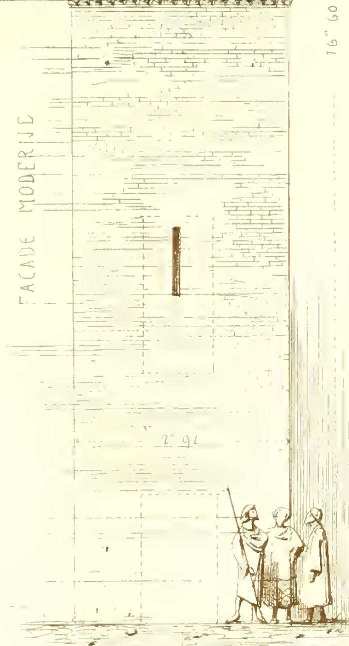


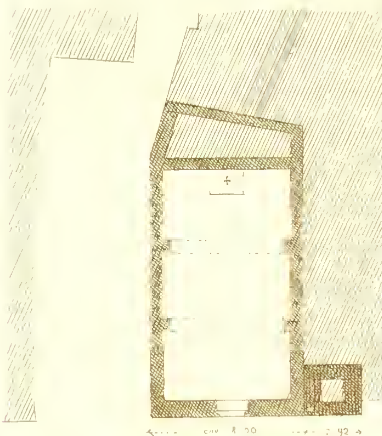












ROME - VII-XII - Sta CECILIA [illegible] -DOMO

D'après les dessins de M le Professeur BVSIRI

Fleury 10 Decembre 1888

RESTAVRATION des FRESQVES d'après les relevés de Mr. Porta, le manuscrit du Cardinal Barberini, les photographies de Parker Molins et les gravures de d'Agincourt

ROME — S. VRBANO alla CAFFARELLA — XI



CÉCILE EXHORTE VALERIEN · VRBAIN ET VALERIEN ·

1° Robe brune bordée d'or 2° Chlamyde brune 3° Chlamyde rouge 4° Nimbe d'or. Ailes rouge et bleu cercle en or. 5 Chasuble violette. 6° Chasuble d'or. (Le jaune figure en fonction de l'or)
les inscriptions en blanc sur fond foncé



CÉCILE · VALERIEN · TIBVRCE — BAPTÊME DE TIBVRCE ·

1° Nimbe d'or. Robe brune bordée d'or — 2° Chlamyde carmin bordée d'or — Tunique bleue 3° Cheveux roux manteau pourpre, 4° Dalmatique rouge 5° Cheveux blancs. Chasuble pourpre bordée d'or — Tunique bleu clair

Rohault de Fleury. 11 octobre 1886.

ROME – S. VRBANO alla CAFFARELLA – XI –

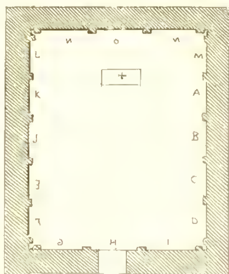




2.00

RESTAVRATION des – les MS. Barberini, les photographies

A Annonciation – Nativite de Notre Seigneur
B Annonce aux bergers – Songe de S. Joseph –
C Mages en voyage – Fuite en Egypte
D Adoration des Mages – Massacre des innocents
E Cêne. Résurrection de Lazare.
F Lavement des pieds – Entree a Jerusalem
G Pilate – Portement de Croix = Flagellation
H Crucifiment – Nom de Bonizzo, date de 1011
I Ensevelissement de NS. Tombeau Limbes



FRESQVES d'après M Porta, Parker Molins et les gravures de d'Agincourt

J Martyre de St Laurent. Martyrs
K Cecile exhorte Valérien. Baptéme de Valerien
Tiburce chez Cecile Baptéme de Tiburce –
L Arrestation des Martyrs
M – Aumônes de Cecile. Cecile devant Almachius
Martyre de Cecile, son ensevelissement

(1) Robe brune (5) Tunique verte, Chl...
... rouge (3) Tunique jaune Chasuble ...

Rohault de Fleury 14 octobre 1887



ROME — S. LAVRENT - hors - les - MVRS
FRESQVE DV XI SIECLE AVIOVRD'HVI DÉTRVITE
D'APRES PERRET

SOVTH - KENSINGTON MVSEVM
AVTEL PORTATIF — XII — HILDESHEIM



MVSEE de BERNE



Diptyque fait à Venise vers 1291
pour André III de Hongrie fils de
Tommasina Morosini (Rens.ts de M.

MONASTÈRE de CORVEY



ARCHIVES d'ETAT
MVNSTER
MS. I

MOSAIQUES du VI siecle





DOME de PARENZO

Domenicale blanc. Robe sépia rehaussée d'or. Fond du médaillon vert. Tympans de l'arc noirs. Bordure rouge et gemmée. Filet perles.



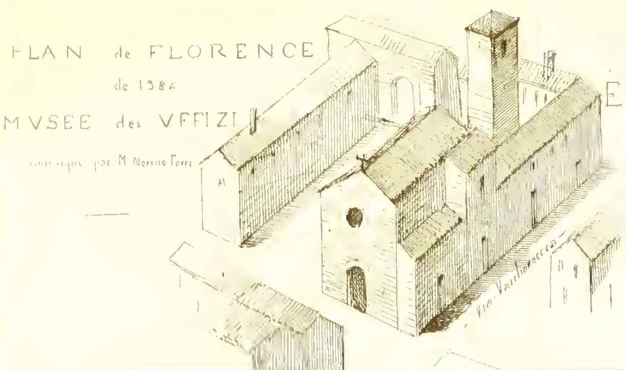


RAVENNE – ARCHEVECHE

... de Fleury d'apres une aquarelle de M. Pulgher et les phot. de Ricci

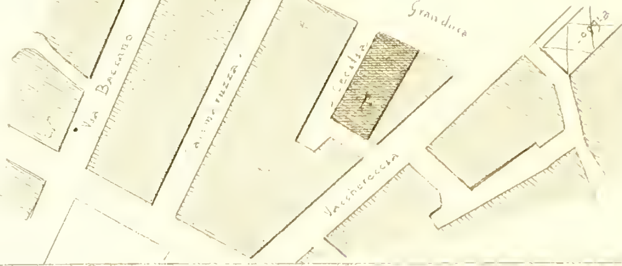
LA MESSE — SAINTS — CÉCILE

PLAN de FLORENCE
de 1584
MVSEE des VFFIZI
communiqué par M. Nerino Ferri



FLORENCE
ÉGLISE - Ste CÉCILE
- X - XIV

966	Église mentionnée
1304	Incendie
1319	Montion d'une maison contigue au Cloître et au mur de l'Église
1386	Reconstruction de l'Église aujourd'hui démolie



PLAN de FLOREN
(ARCHIVES d'ETAT
Communiqué par
D. Ristori

DOSSALE de l'AVTEL

FLORENCE
XIV

CARMINE
SACRISTIE









I REPAS DE NOCES
II ENTRETIEN DE CÉCILE ET DE VALERIEN
III BAPTÊME DE VALERIEN

IV LES FLEURS
V ARRIVÉE DE
DÉTAIL A

FLORENCE
XIV

CARMINE
SACRISTIE



APPARITION DE S PAVL A VALERIEN — BAPTÊME DE VALERIEN

VII VIII IX



LES MARTYRS ARRÊTÉS — MAXIME — CECILE LES EXHORTE — DECOLLATION

CECILE
dans le
REPAS





CECILE
entretenant
VALERIEN

Rohault de Fleury 8 Mai 1883

X XI XII



AVMÔNES DE CECILE = CÉCILE PRÊCHE = VRBAIN BAPTISE LES CONVERTIS

XIII XIV



ON RECUEILLE LE SANG DE CECILE — SON ENSEVELISSEMENT —

FLORENCE XIV — CARMINE

N° Ces fresques ont été découvertes sous le badigeon, il y a environ trente ans —





DÉTAILS

Rohault de Fleury. 13 Mai 1888 d'après les photographies (Al.)

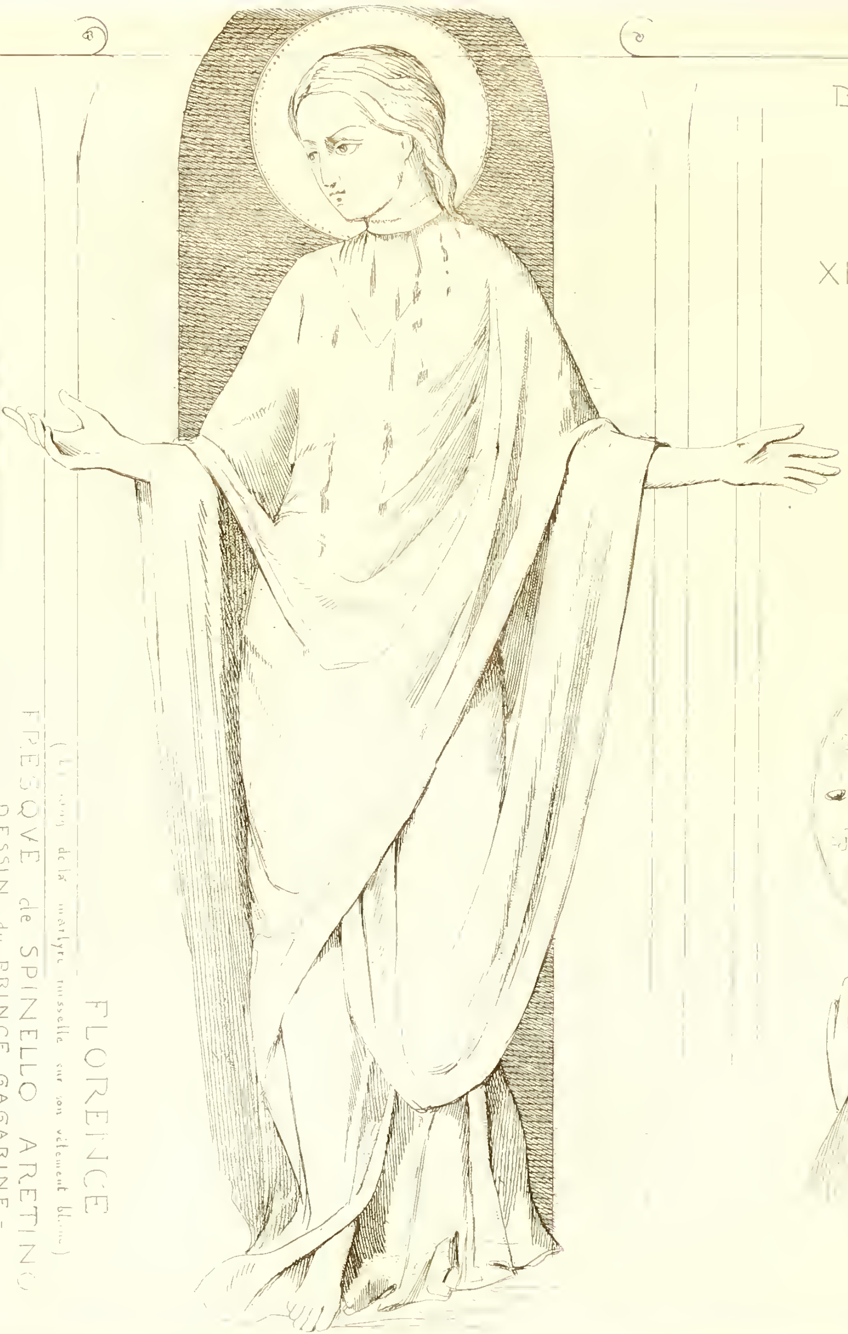
BIBLque NATe XIV —



Cecile porte une robe verte manches rouges — Valerien tunique violette, chausses rouges — Tiburce tunique bleue bordee de fourrure.



BIBLque NATle XIV





FLORENCE

(Le sang de la martyre ruisselle sur son vêtement blanc)

FRESQUE de SPINELLO ARETINO

DESSIN du PRINCE GAGARINE —

BRITISH - MUSEUM - MS 17006 f° 188 ·

XIV



Couronne et tunique ecarlate. Manteau pourpre clair. Livre et palme vert — F d'or

DESSIN de Mr WILSON



LOUVRE

FRA ANGELICO

— PISE — EGLISE Sᵗᵉ CECILE —

— XII

SOVBASSEMENT DV CAMPANILE
soutenu par une colonne Antique

CHAMBRANLE de la CROISÉE





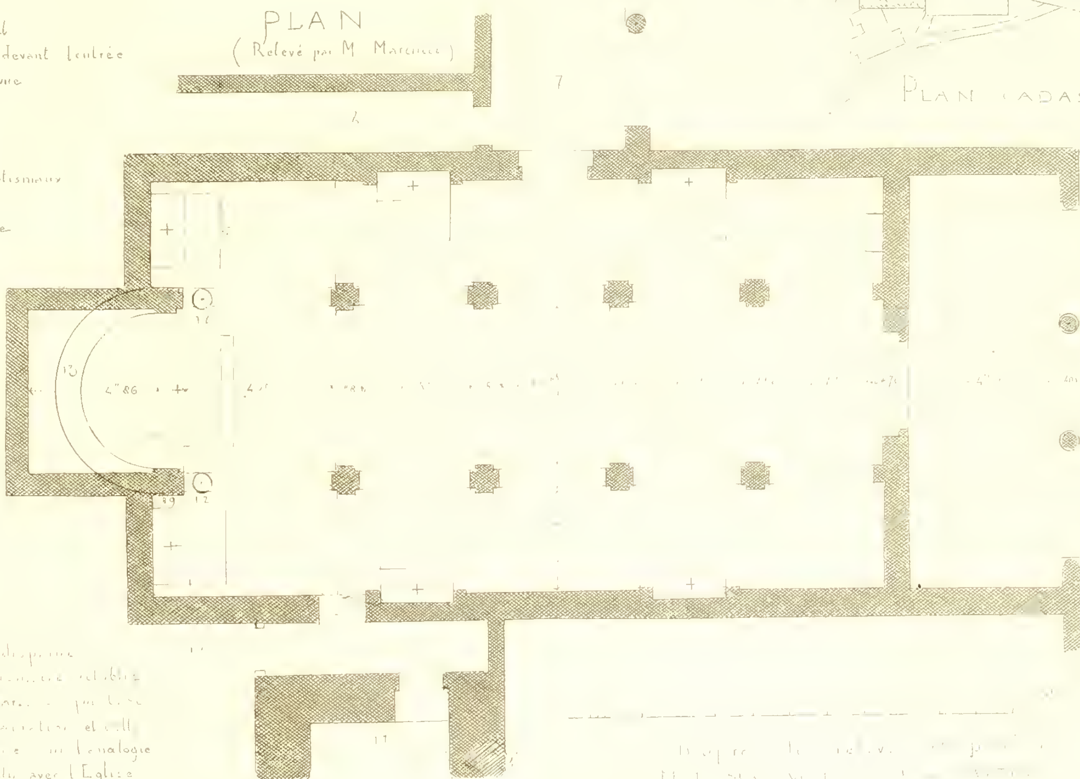
(6) CONSTRUCTIONS ABSIDALES



VUE OCCIDENTALE (5)

Sa CECILIA - à - DECIMO X XVI — (TOSCANE)

1 Eglise
2 Canonica
3 Jardin id
4 Cimetière devant l'entrée
5 Point de vue
6 Id.
7 Point que
8 Id.
9 Fonts baptismaux
10 Sacristie
11 Campanile



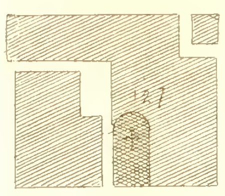
PLAN CADASTRAL

Monte... de Fleury - 7 Septembre 1889

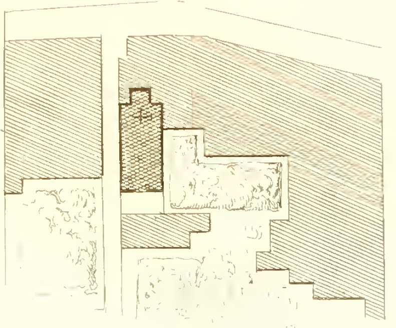
(S. CECILE de PARME) ITALIE — S. CECILE de PARME - XIII —

XII

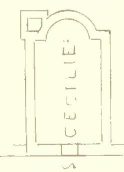
Plan de 1737



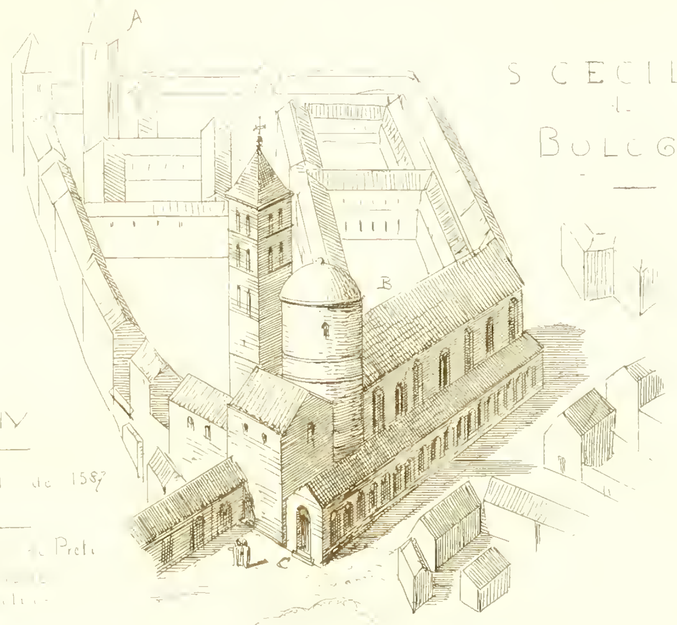
S. CÉCILE de VERONE



Plan de 1582 (Eglise demolie)



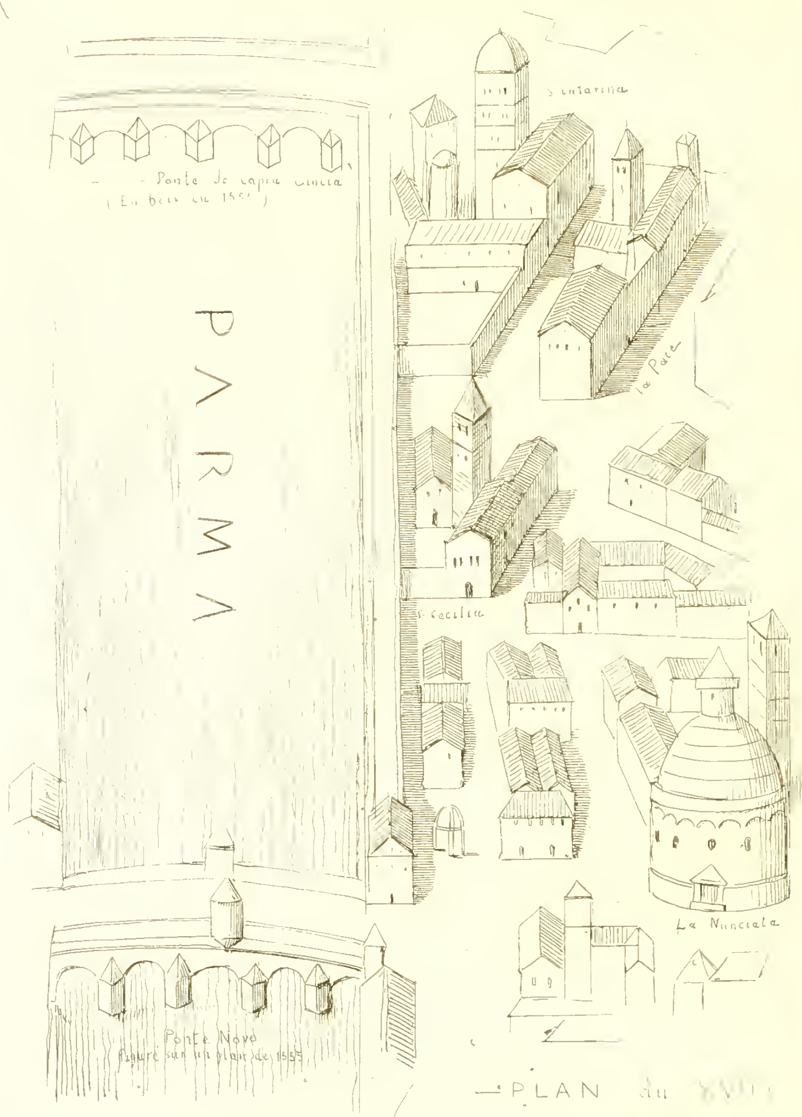
S. CECILE de CREMONE



S. CECILE de BOLOGNE

XIV

PLAN de 1587



— PLAN du XVI —

Rohault de Fleury 1 Mars 1880

LA MESSE (S) (Sᵗᵉ CECILE



VENISE - VESTIBULE de S. MARC - IX -

BRITISH MVSEVM-XIV

27428 · f 52

d'apres M Wilson

MS. Italien de 1333



MARIAGE DE CECILE

BRITISH MVSEVM — XIII

20. D. VI. f° 86

CECILE ET VALERIEN

Dessin de M. Wilson

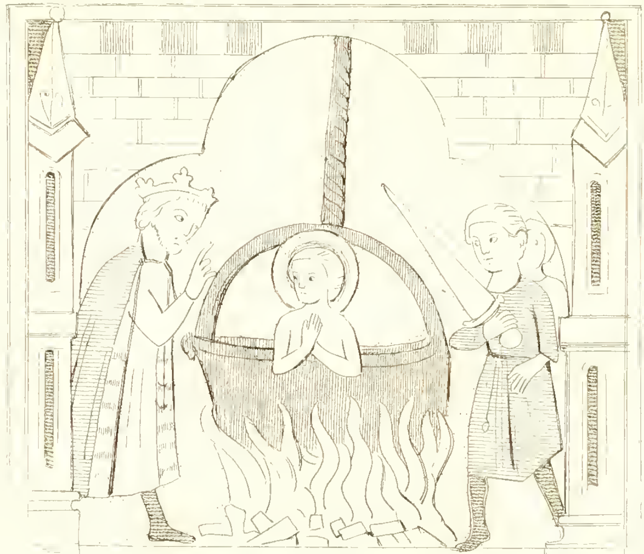




VENISE 1111

PORTE de S MARC - XII

BIBLE NAT. Fr. 1447 f. 155 v° — XIII





Relevé par M Pasini

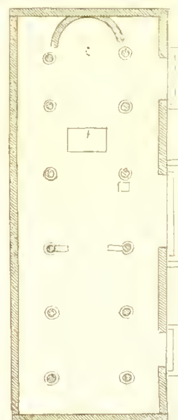
XII - WALLERSTEIN

Dessin de M. de Loffelholz









CAGLIARI CATHEDRALE - Ste CECILE - X - XIII -



— VUE INTERIEVRE RESTAVREE —

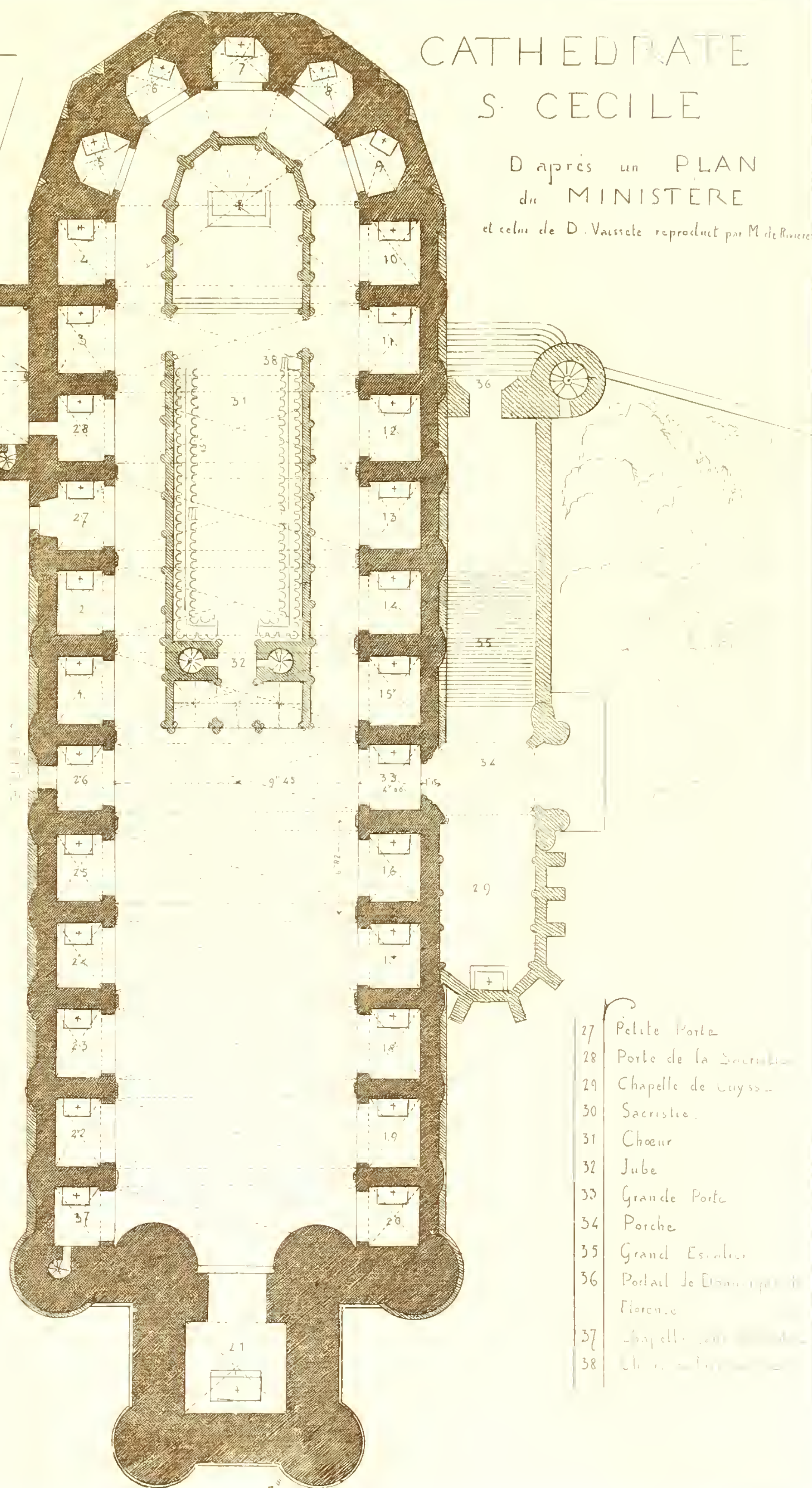
(A) peintures supposees (B) Ciborium suppose — (C) Escalier encore existant (D) Ambons transportés pres de l'entree de l'Eglise (E) Entrees de la confession creusee dans le rocher (G) Lions aujourd'huy au bas de l'escalier — Restauration d'apres l'etat actuel et les documents fournis par le chanoine Spano et M de Laurière etc —

20 Novembre 1888

X-XIII — S-CECILE d'ALBY —

PLAN de la FORTERESSE du XIII[e] siècle et RVINES de l'Ancienne CATHÉDRALE

ALBY — XIII —



LEGENDE

Chapelle de S George.
2 ——— S Christophe
3 ——— S Sepulcre
4 ——— Ste Croix
5 ——— SS Michel et Martial
6 ——— S Jean
7 ——— Ste Marie majre
8 ——— SS Pierre et Paul
9 ——— S Jacques
10 ——— N.D de Pieté
11 ——— S. Laurent et Ste Foy
12 ——— N D de Pitié et de S Etienne
13 ——— des Roys Mages
14 ——— des 5 Saints du diocèse
15 ——— Ste Radegonde
16 ——— Tous les Saints
17 ——— S Sebastien
18 ——— S. Barthelemy
19 ——— SS Innocents
20 ——— Trois Maries
21 ——— St Clair
22 ——— du Crucifix
23 ——— SS Côme et Damien
24 ——— Ste Marguerite
25 ——— S Antoine
—— de la Maîtrise

13 oct. 1888

Ste CECILE d'ALBY - RVINES de l'ancienne CATHEDRALE

FRAGMENTS du CLOÎTRE

XI



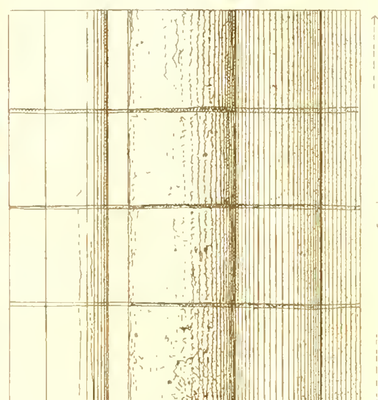


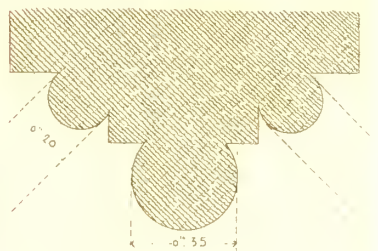
PORTAIL MERIDIONAL · A ·



MVR · E ·

COLONNES · B





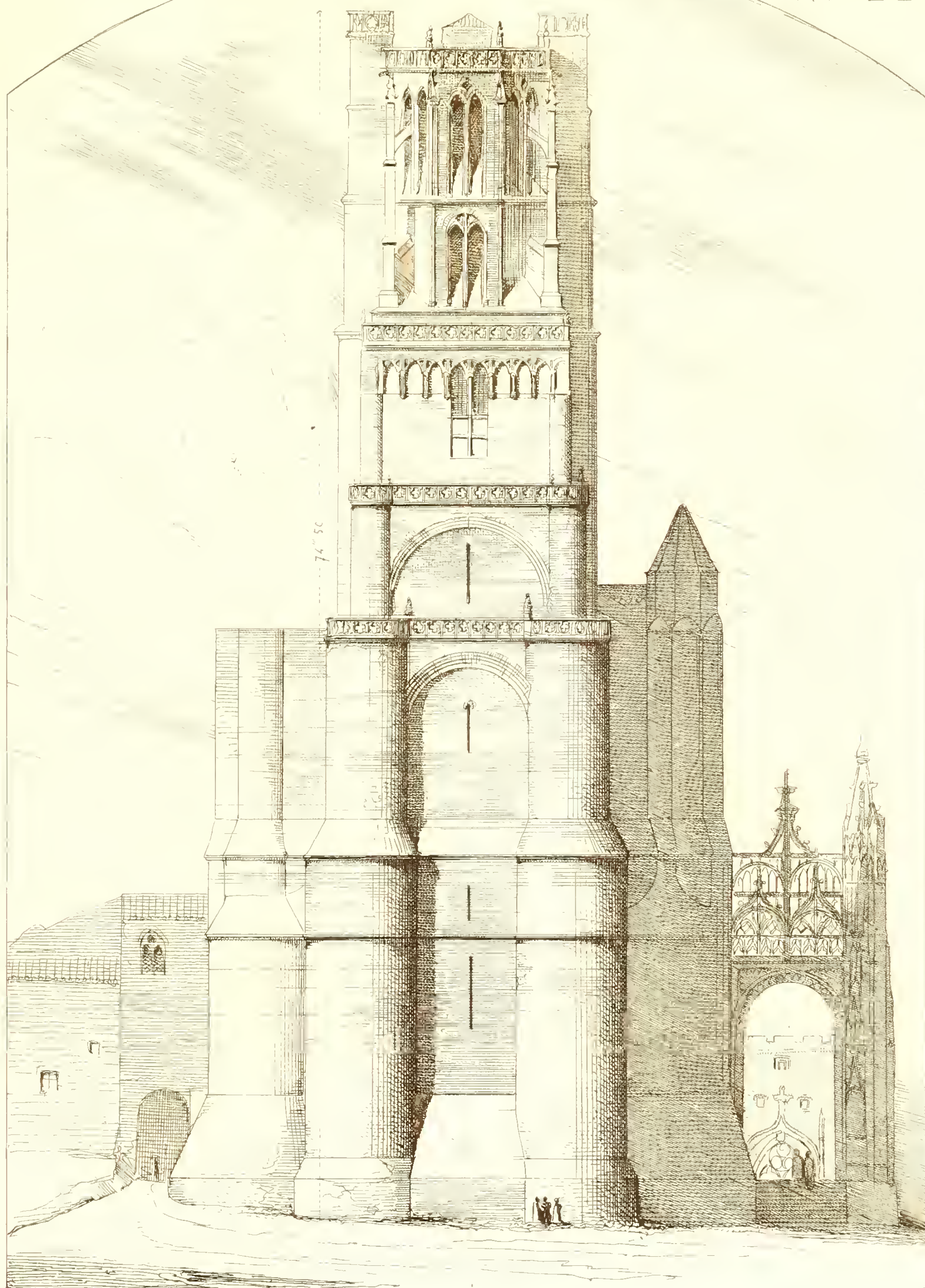
0.50
0.90
0.45

ARCATVRES · D ·

Fleury 14 Novembre 1888 -

D'apres les relevés du F. l. menu
(Ces ruines viennent d'être de nouve...
etudiees par M le baron de Riviere.

ALBY – XIII – — Ste CÉCILE
NOUVELLE CATHEDRALE



D'apres les DESSINS de M. CÉSAR DALY

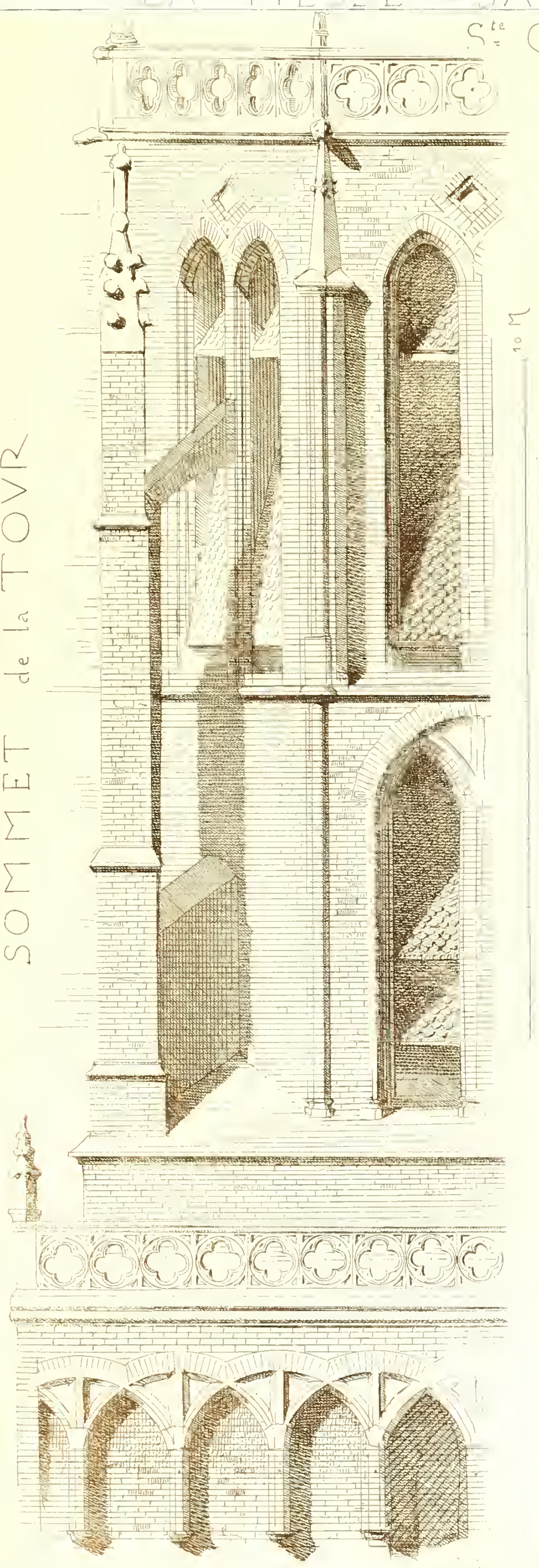
30 M

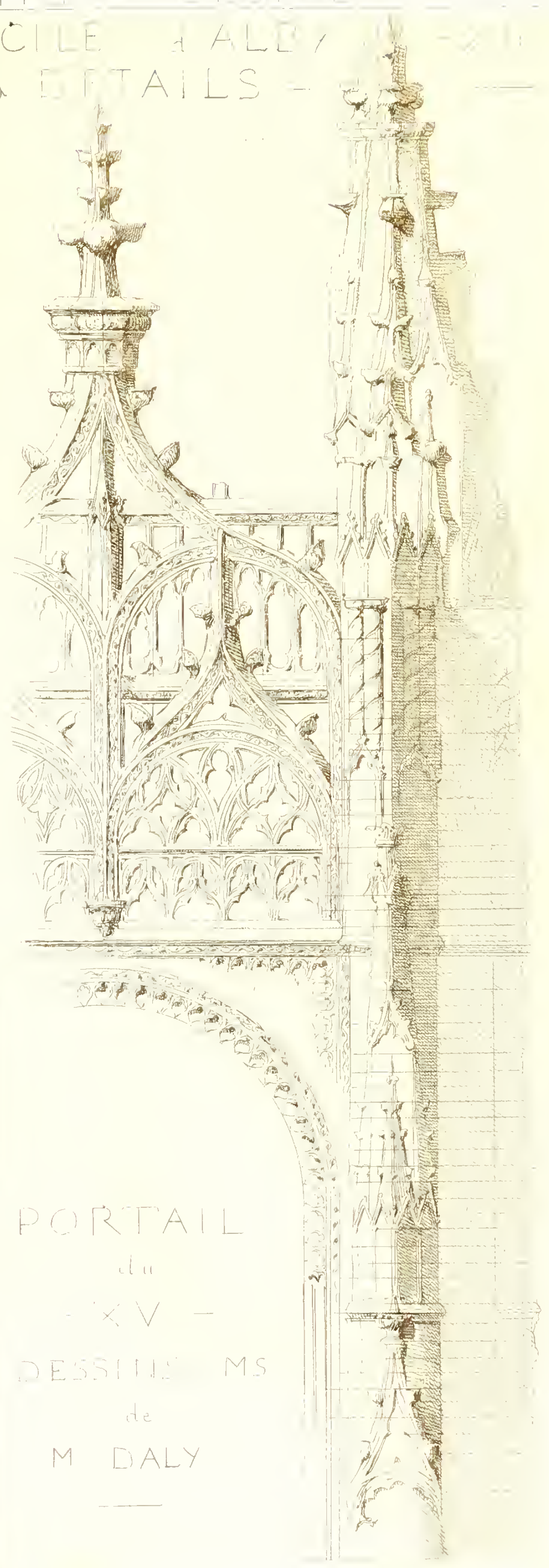
Rohault de Fleury. 29 Septembre 1888 –

LA MESSE — SAINTE — CÉCILE

Ste CÉCILE d'ALBY

DÉTAILS





ALBY – S CECILE – COFFRE PEINT – XIV –

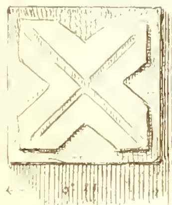
S̄ CECILIA XPS S ANDRIEV

Le haut de la figure de S Cecile etant mutilee a ete restauree d'apres une semblable au dessous

S CECILE — d'AVES - TARN – X – XIII –

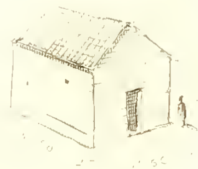
D'apres M ELIE GIL

BENITIER E

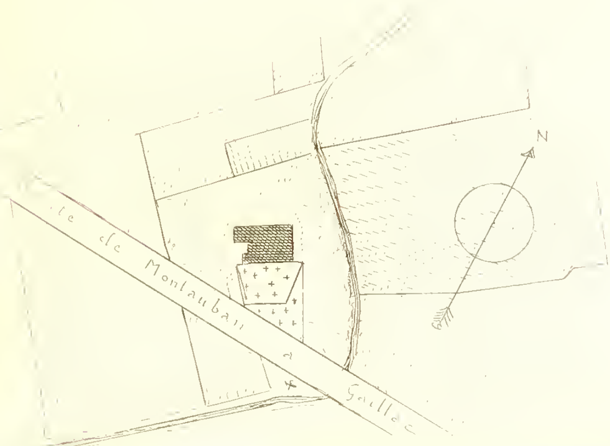


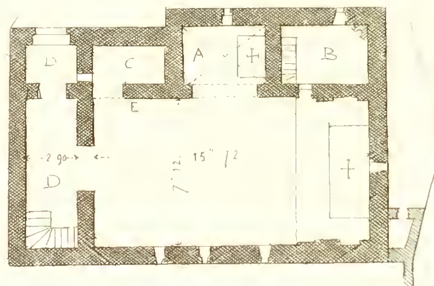


– XI –
LES ARCS
sur ARGENS
VAR



(A) Chapelle de N D du rosaire (voutee en ogive)
(B) Sacristie (C) Ancien porche (D) ...
(E) Benitier incruste dans le Mur
(Cette Eglise est mentionnee en 9[illegible])

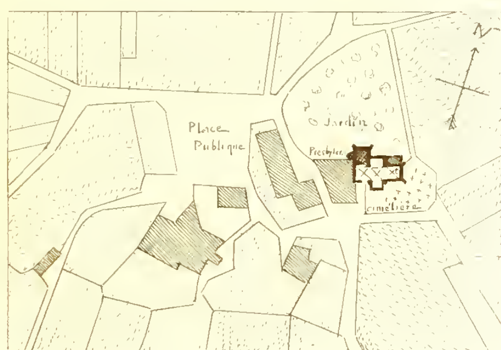




Fleury

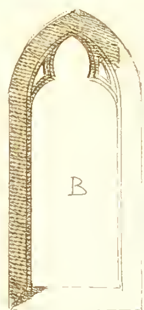


VUE GÉNÉRALE prise au MIDI sur le plateau la BASTOULIÉ

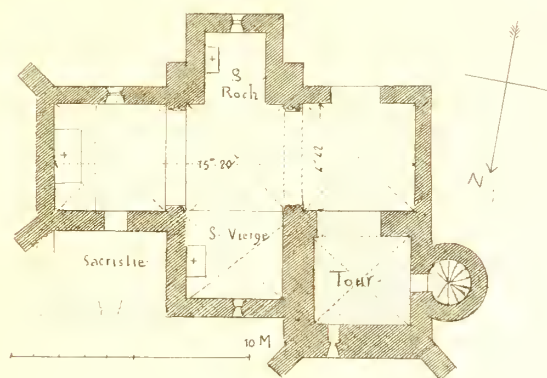


PLAN GÉNÉRAL DE 1 A 2500

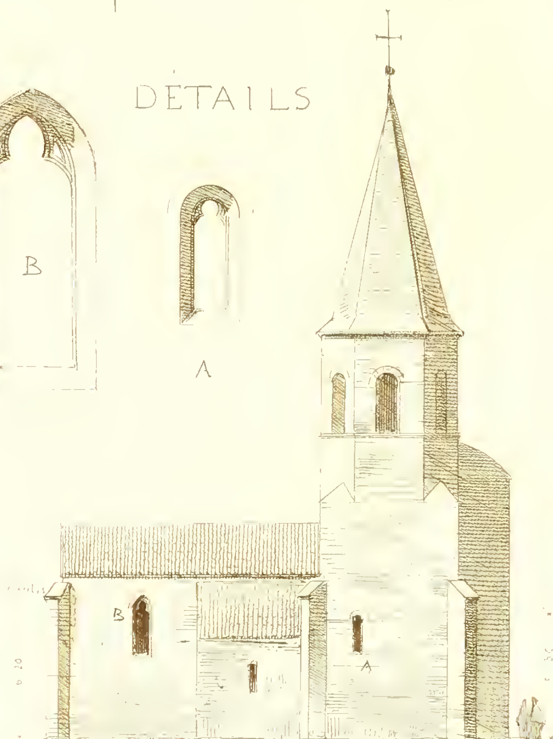
DÉTAILS







PLAN

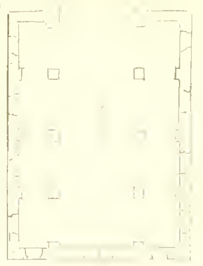


FAÇADE SEPTENTRIONALE —

S. CÉCILE À LACAPELLE-SÉGALAR — TARN — XIII XV —

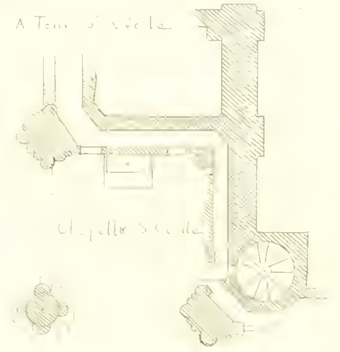
DESSINS ET RELEVÉS DE M. ELIE GIL

BEAMOTTE
NOUVELLE — EGLISE





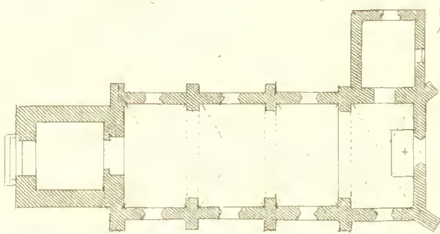
TOVL-CATHEDRALE



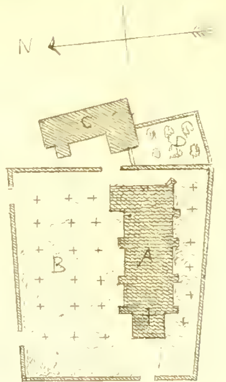
Ste CECILE — de — BEAVMOTTE
— XIII — H^te Saône



ANCIENNE EGLISE
RESTAVREE
Dessin de M Koppe



BEAMOTTE
PLAN de 1810



A Sanctuaire de Ste Cécile XIII
B Cimetière entourant l'Eglise
C Presbytère
D Jardin du Presbytère



VALAY — H^te Saône
RELIQUAIRE de Ste CECILE

- BOVRGES - CATHÉDRALE - VITRAIL - XIII

BAPTÊME DE VALÉRIEN

VRBAIN ET VALÉRIEN







Nª Les tympans des medaillons ornés de feuillages -- Les sujets rangés dans l'ordre actuel 0.50 d'Axe en Axe

S Vrbain chasuble rouge, dalmatique verte - Valérien tunique blanche

APPARITION DE S PAUL

VALÉRIEN DEVANT LE JVGE







S Vrbain chasuble blanche dalmatique brune. S Paul tunique brune, manteau vert. = Valérien tunique blanche manteau vert Cécile tunique brune. Le Juge tunique blanche manteau brun

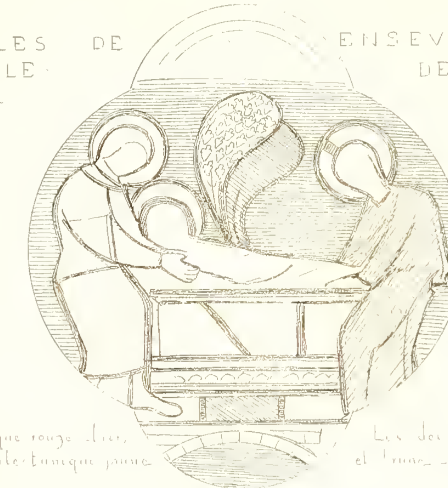
MARTYRE DE CÉCILE

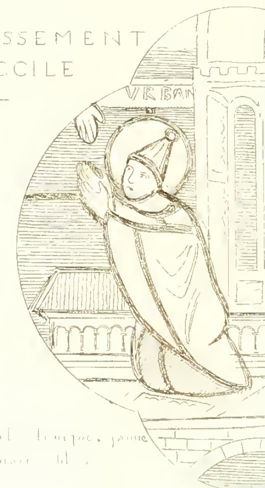
Le bourreau tunique bleue, chausses rouges

FIANCAILLES DE CÉCILE

ENSEVELISSEMENT DE CECILE







Valérien tunique rouge clair, manteau vert. Cécile tunique jaune

Les deux Saint tunique, jaune et brune ...

LÉGENDE de St CÉCILE au MVSÉE des ARTS DÉCORATIFS

Rohault de Fleury 12 Juin 1898.

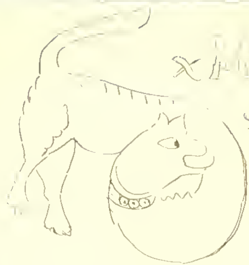
ESSAI de RESTAVRATION du VITRAIL ENTIER —

I Fiançailles de Cécile
II Repas de Noce
III Entretien de Cécile et de Valérien
IV Apparition de S. Paul
V Baptême de Valérien
VI Valérien et Vrbain
VII Valérien en prière
VIII Scène du couronnement
IX S. Vrbain en prière
X Cécile envoyage Valerien devant le Juge
XI Cécile prêche les Gardes
XII Aumônes de Cécile
XIII Cécile devant le juge
XIV Ensevelissement de Cécile
XV Martyre de Cécile
XVI Assomption de Cécile
XVII Ange en prière
XVIII Ange en prière



SCÈNE DU COURONNEMENT

BOURGES — CATHÉDRALE XIII — VITRAIL
LÉGENDE DE S. CÉCILE ... MUSÉE des ARTS DÉCORATIFS



x kł decbr nat scē ceciliae m ār
S cilube vtit cecilia · tacvatatir clruariom
conplaciut utcon ingeinhut valeriain
v d ʃone q̄ r nī ʃiber tuī tibi ʃererie conʃre u



— S·CECILE – de S CHRISTOPHE – XII – XV

Cecilia famula tua dñe q̄ʃi apis t' argumnoʃa deʃerui u
ʃpoʃū q̄ʃi leonē ʃeruec̄ accepi 7 a te ultu agmū ita ʃur



BIBᴱ NAT – Lat 1/94
XV



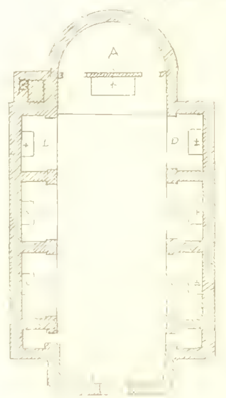


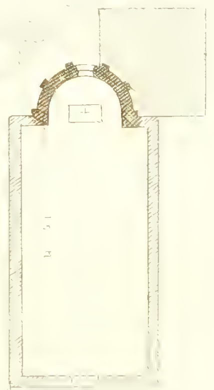
BIBL NAT

BIBL – d'AMIENS – MS 108 – XII –



BERRIAC — Vue des bords de l'Aude





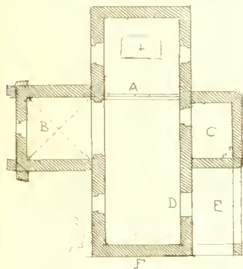
S. CÉCILE de BERRIAC

VUE de L'ABSIDE

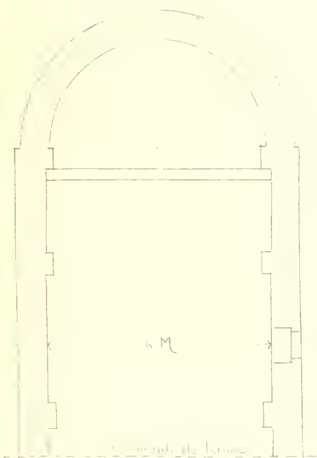
XII



S. CECILE de MAVRIVAL à Puybégon (Tarn)

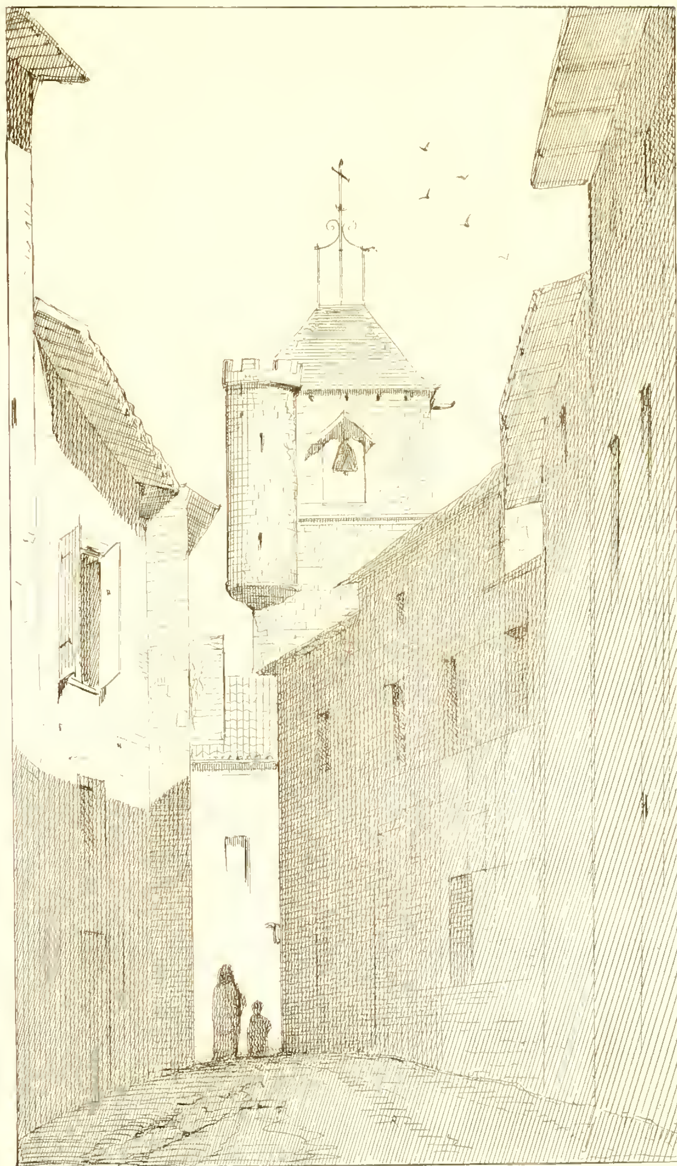


(D'après M. l'abbé Poujade)
A) Table de Communion
B) Chapelle ogivale au Nord
C) Sacristie
D) Porte d'entrée (E) Porche
(F) Mur de la façade couronné par les cloches.



S. CECILE de CAMARGVE

VXAX-CABARDES (Aude)



DESSIN DE M. SAVLNIER

CONQVES RELIQVAIRE DV XIII



S. CECILE de CAMARGVE



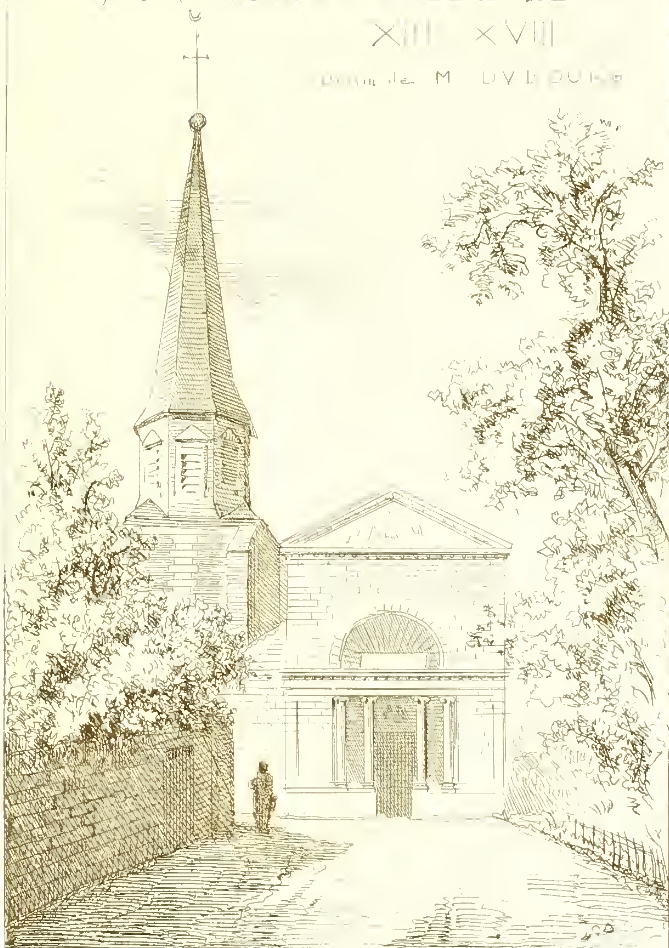
COVPE



XII S. CECILE de CAMARGVE près d'ARLES

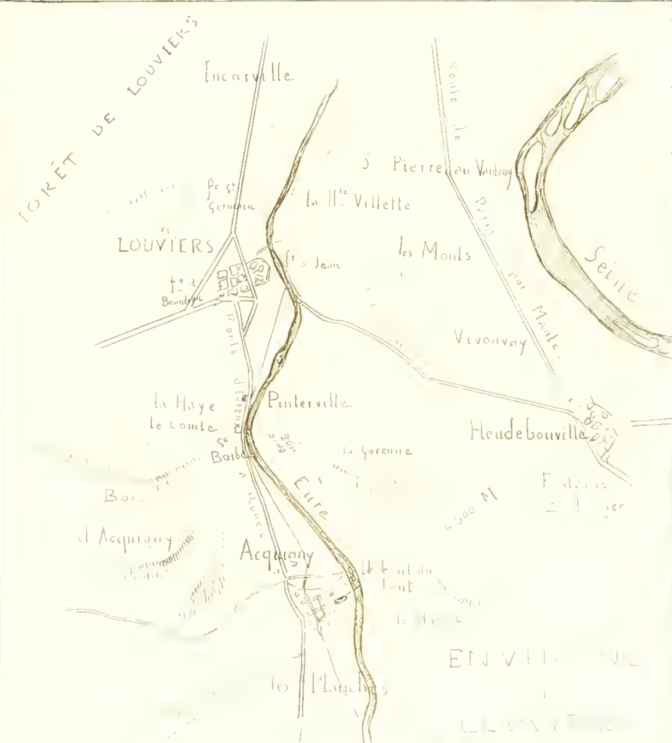
Dessins du Cte [illegible] de Bouchaud de Bussy




ACQVIGNY – S CECILE –
XIII XVIII
Dessin de M DVBOURG


HEVDEBOUVILLE – XIII
S VALERIEN
Dessin de M DVBOURG


EVRE R
A
S Cecile
Place Publique
D
H
B
C
E
F
G
K
A. Château d'Acquigny
B. Clocher.
C. Sacristie.
D. Chapelle S Robert
E du Rosaire
F Font
G Presbytere
H
K Parc
de Illon
PLAN de l'

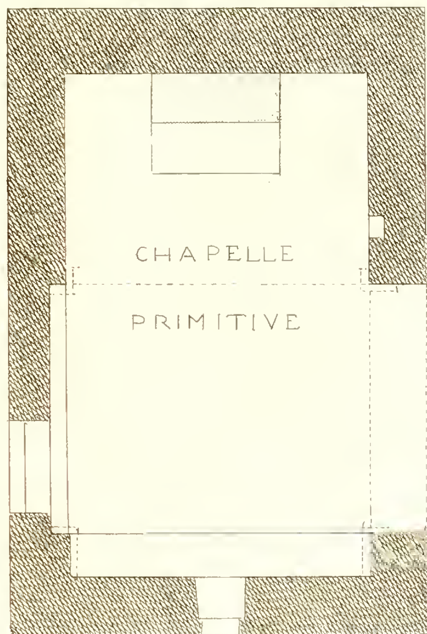

FORET DE LOUVIERS
Incarville
S Pierre du Vauvray
la Hte Villette
LOUVIERS
les Monts
Seine
Vironvay
Pinterville
la Haye le Comte
Heudebouville
la Garenne
Eure
Acquigny
les Planches
ENVIRONS

7. M

INSCRIPTION DV XIV SIECLE
Rappelant l'origine Carlovingienne



IX–XIV–



–S–CECILE

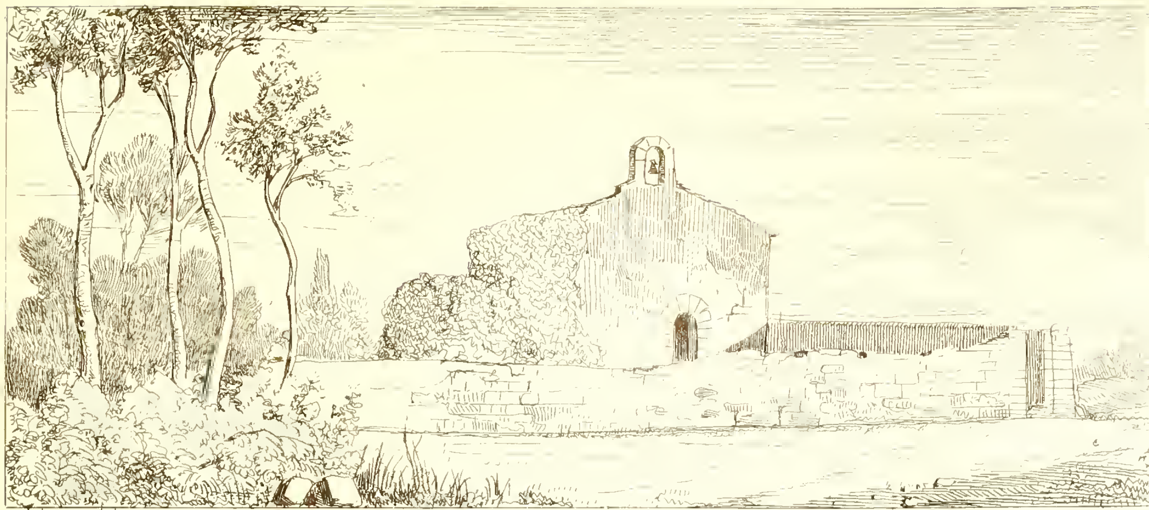
–CHATEAVNEVF–
les –
–MARTIGVIS–
DIOCESE D'AIX

oult de Fleury – le jour de S Cecile 1888.

d apres les dessins de M

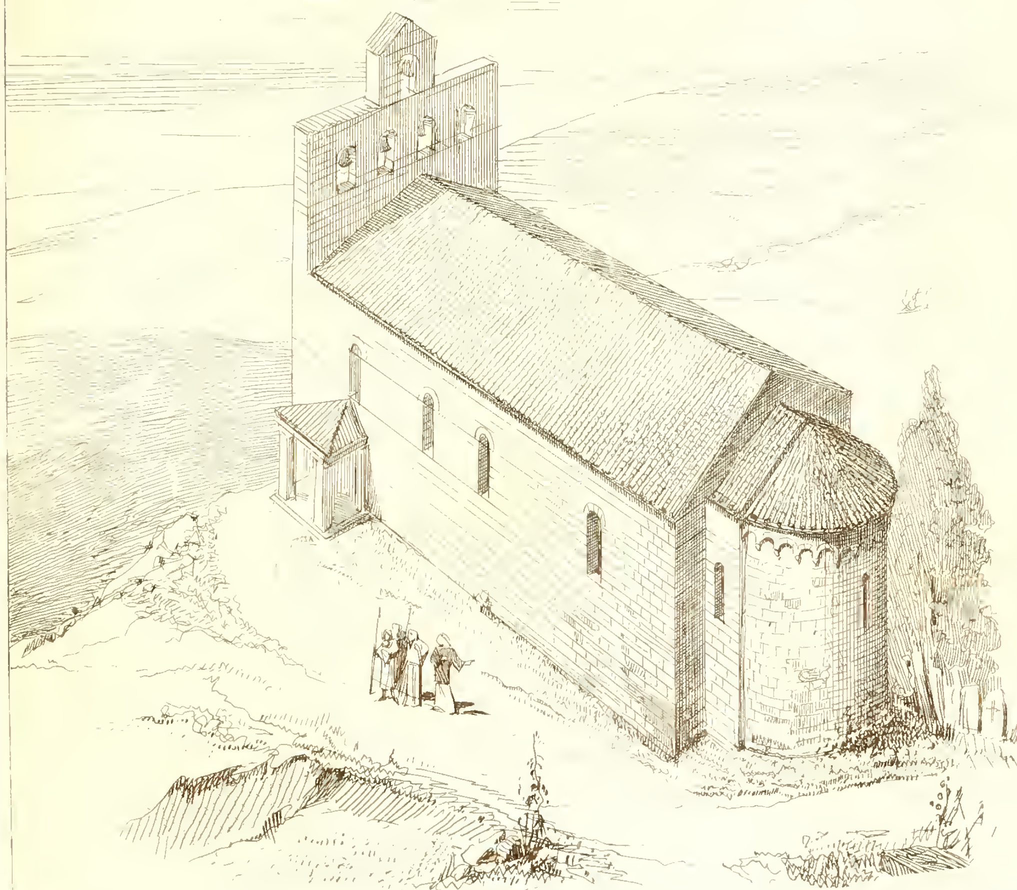
LA MESSE SAINTE CÉCILE

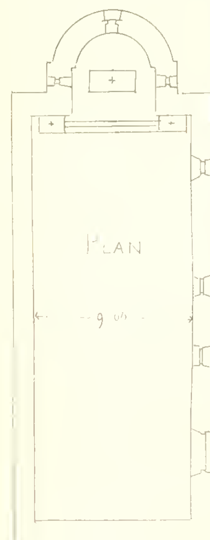
— IX - XIV —



S. CECILE à CHÂTEAUNEUF-les-MARTIGUES

Ste CÉCILE de RIVEL (Aude) — XII —





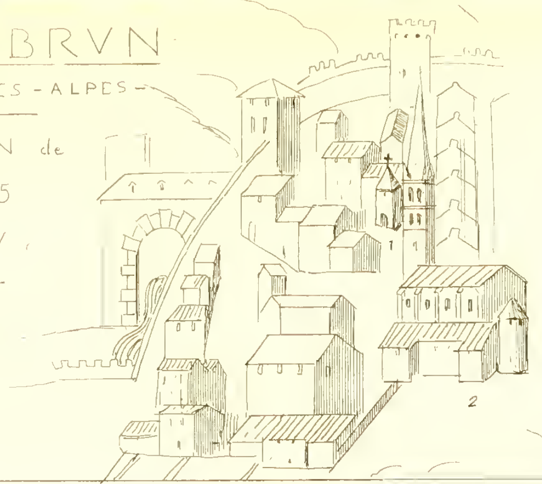


EMBRVN

HAVTES-ALPES

PLAN de 1575

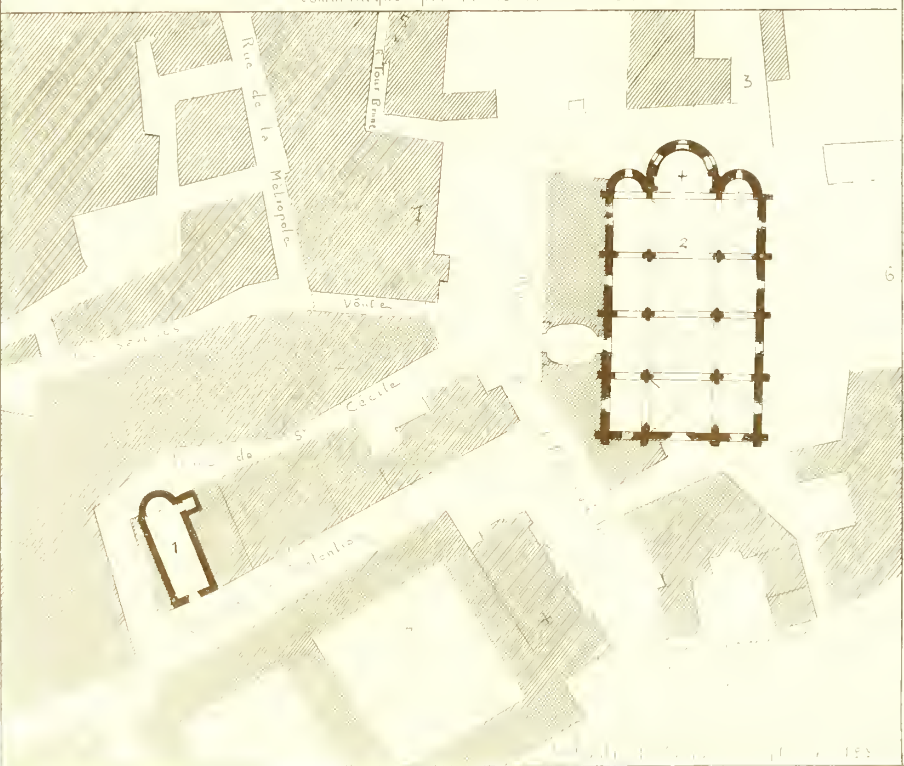
IV

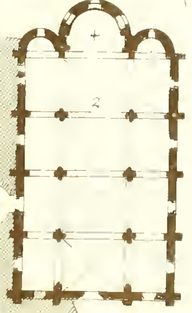


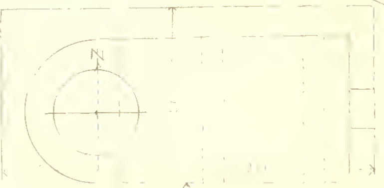
1 Ste Cecile de fondation immemoriale
2 Cathédrale, le detail du plan d'apres M de St Andeol
3 Archevêché
4 Couvent des Jesuites
5 Tour Brune —
6 Jardin public
7 Maison du Gouverneur.
Nº. La Paroisse de Ste Cecile a disparu Il ne reste que la Rue de ce nom —

PLAN de 1700

Communiqué par M le Maire d'Embrun.







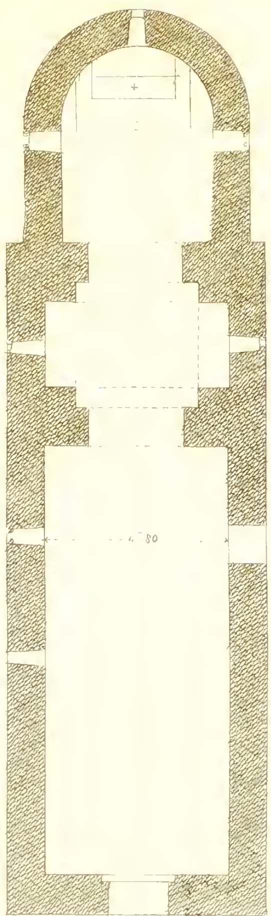
— IV — XI —

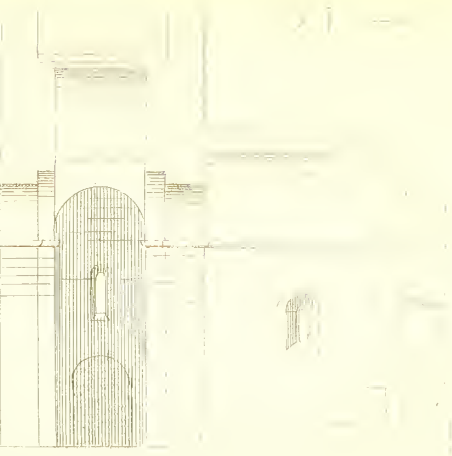
EYGVIERES

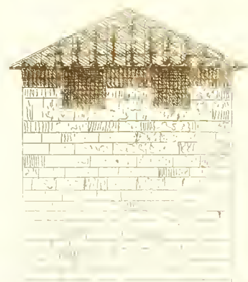
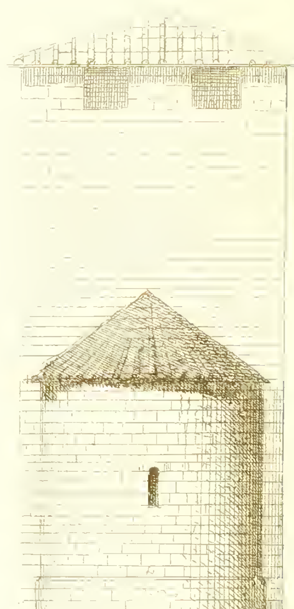
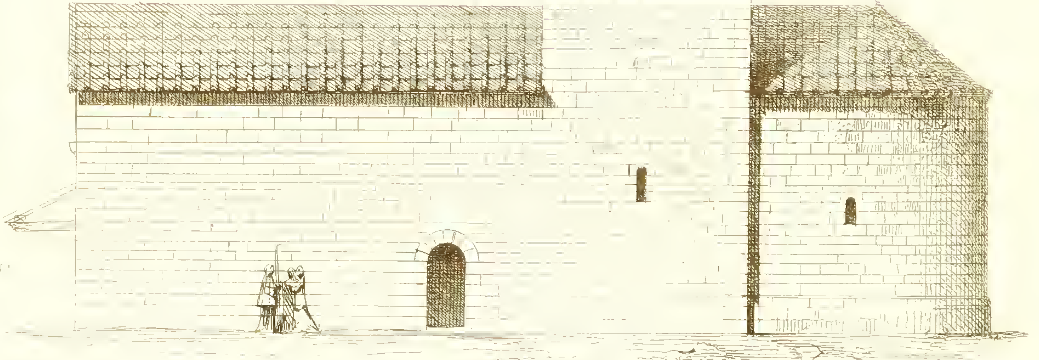
BOVCHES du RHONE

S-CECILE de la PISTOULE

Pres MONTAIGV





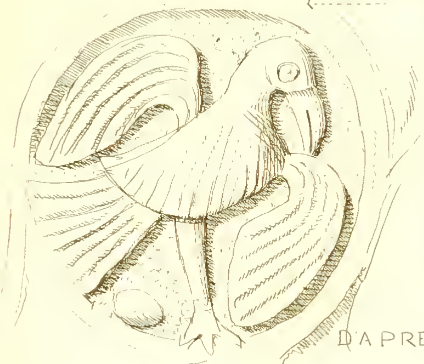




— PLAN — COUPES —

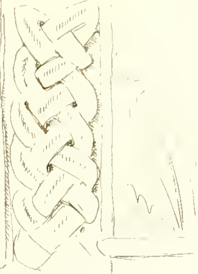
ELEVATIONS

RELEVE

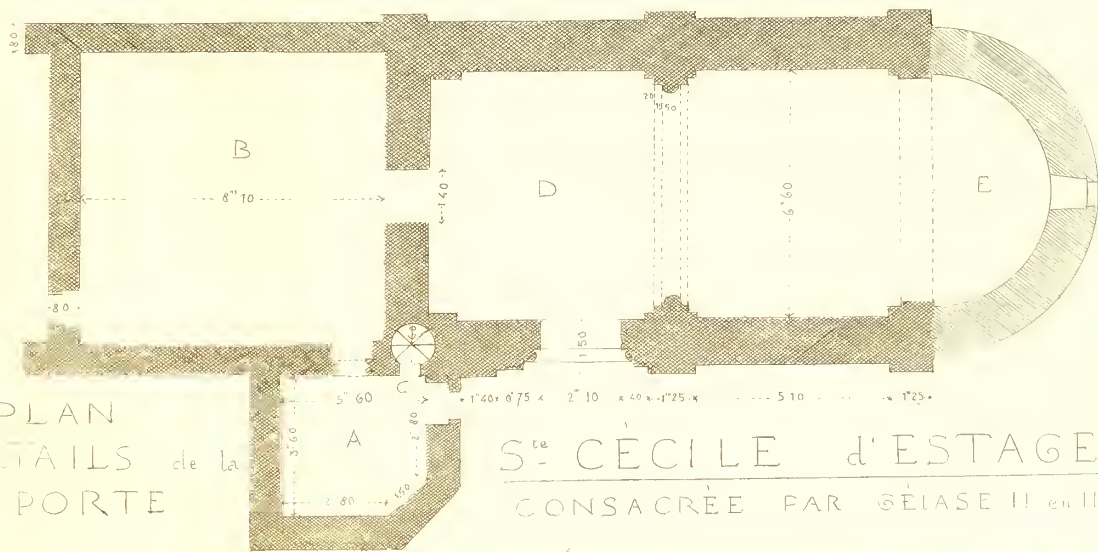








D'APRÈS LES RELEVÉS de Fre SIMILIEN
ET LA PHOTie de Fre SALLUSTIEN

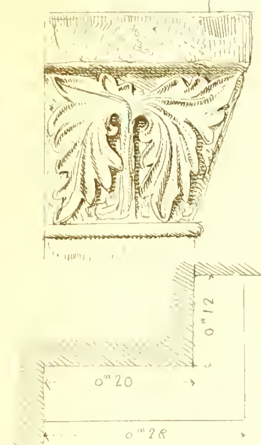


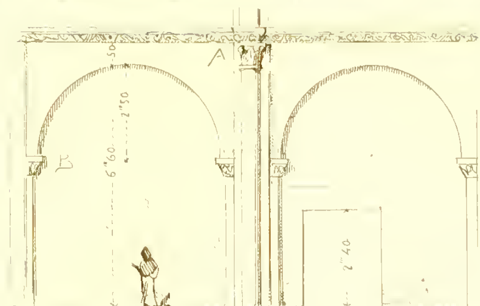
PLAN
et DÉTAILS de la
PORTE

Ste CÉCILE d'ESTAGEL
CONSACRÉE PAR GÉLASE II en 1118

S. CÉCILE d'ESTAGEL — GARD — (1118)

CHAPITEAU B





COUPE

BANDEAU A

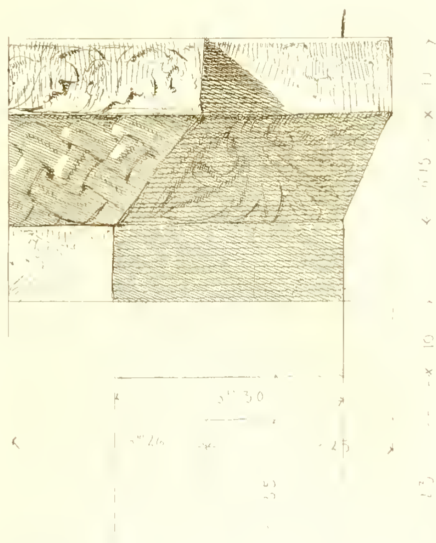


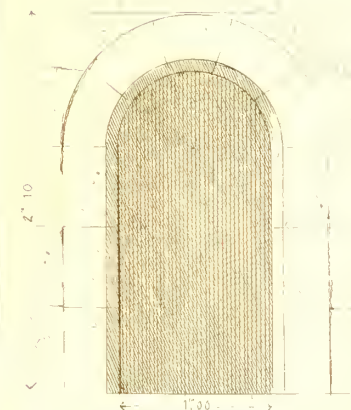
ÉLÉVATION RESTAURÉE

Le toit, les crenaux qui n'existent plus ont été restitués d'après la Chapelle de Brouzet

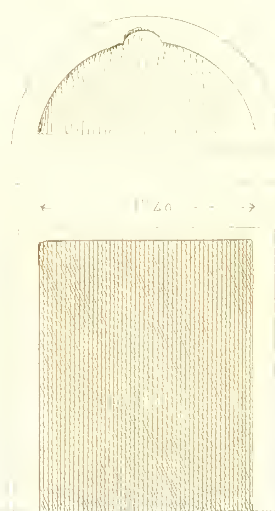


IMPOSTE de l'ABSIDE





PORTE DE LA TOUR

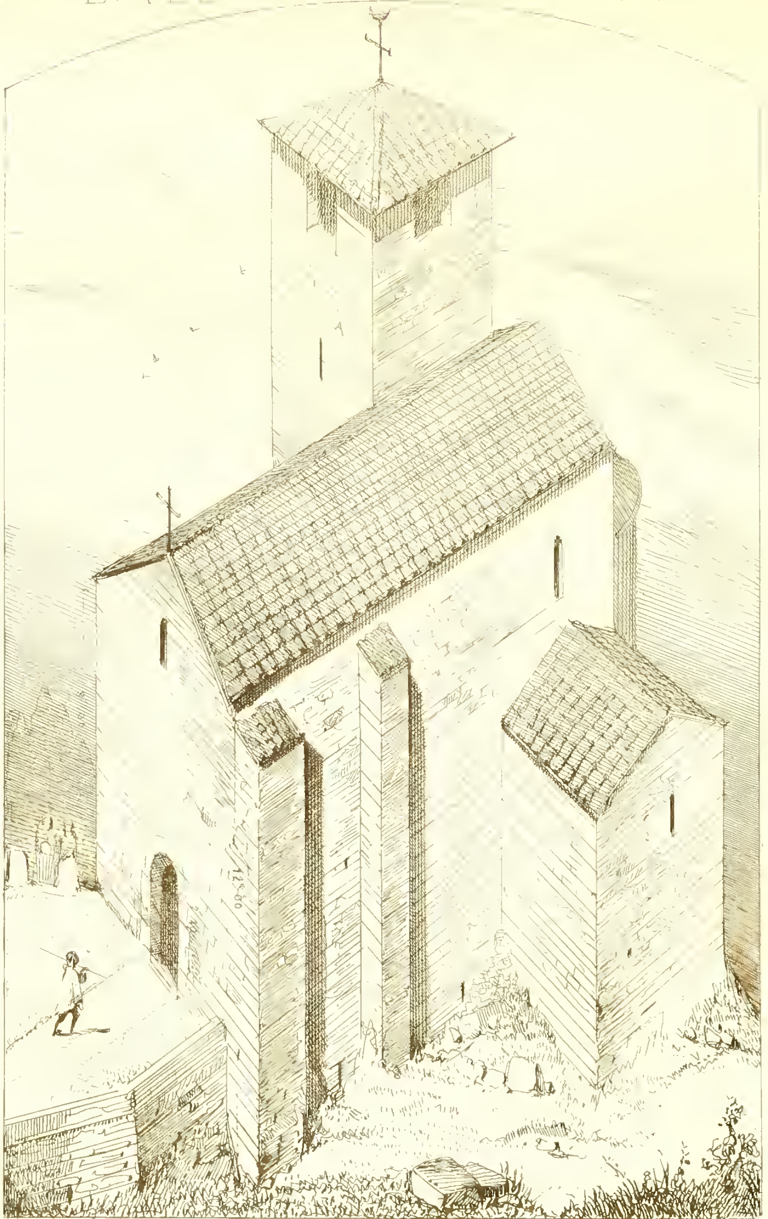


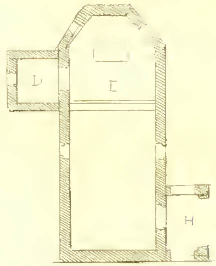
PORTE INTÉRIEURE

... de Fre Simkeen ... 12 Septembre 1889

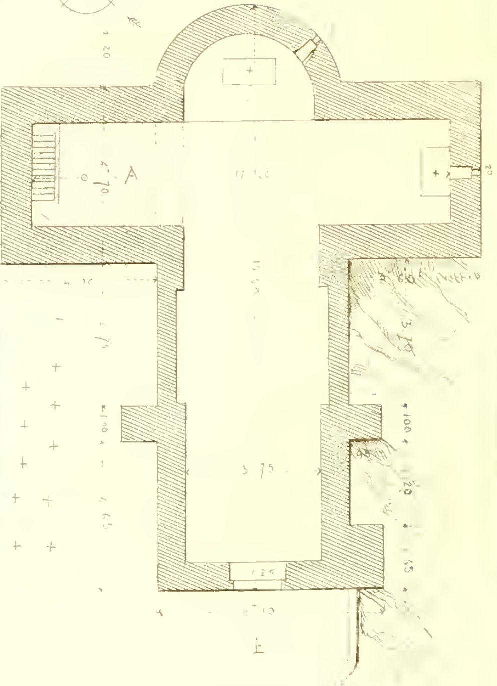
MELOUZE = VUE RESTAUREE













BRITISH - MVSEVM -
(Egerton f° 107 v° 1070)
miniature attribuée au pinceau de René d'Anjou (+1480). envoi de M. Wilson



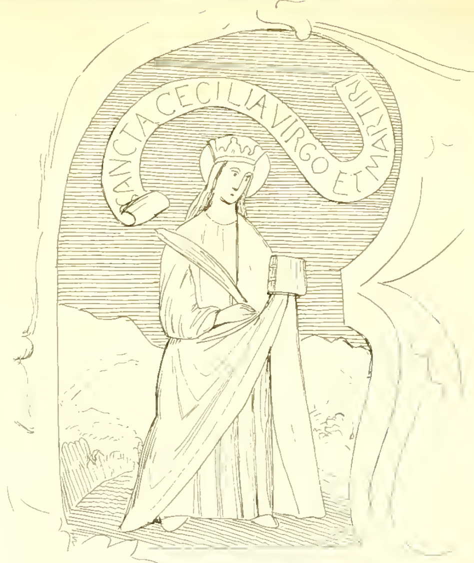
BIBL.que - NAT.e XIV
F.ds Français 185 f° 276

ROME - TRANSTEVERE
XIII



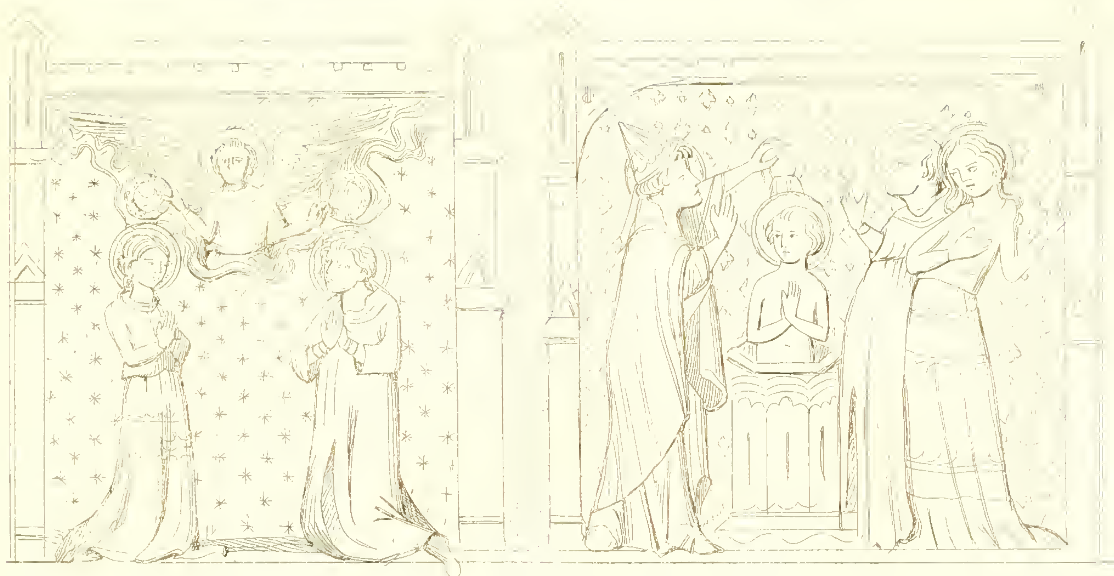
CIBORIVM
d'après une phot.ie Parker Molins

BIBL.e - NAT.
XIV.e
(Latin 1023 f° 490 v°)



COLOGNE - XV -
(BIBL. NAT.e Latin 9279) - CHARTE de 1494 -





BIBLIOTHEQVE - NATIONALE



XV

Fonds Latin (9473)



Fonds Fr 412 - XIV



X

Fonds Lat



Fonds Fr 183 f° 97 XIV



de Fleury 26 Aou

BIBLᵉ NATᵉ
MINIATVRES
— XIV —











FONDS FR- 241 f° 304 —

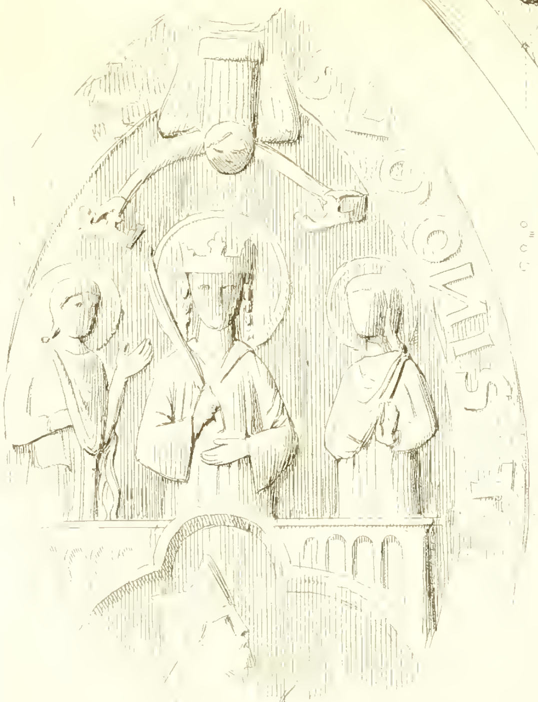
Rohault de Fleury 22 Aout 1891

— STRASBOVRG — CATHÉDRALE — XIII —





DESSIN
— DE M. WINKLER —
Monument décrit par le Dr KRAUS





— BIBL — NAT —

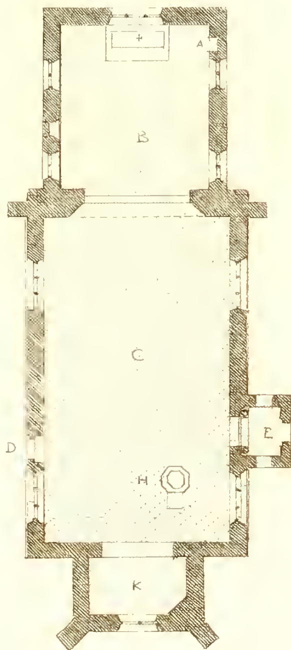
S CECILE à ADSTOCK — (Buckingham) XI — XV



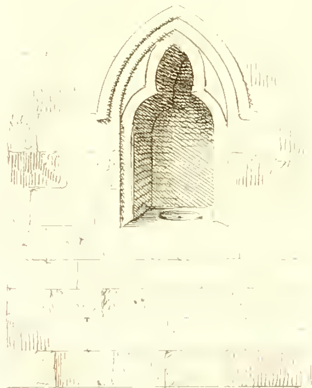
— VUE PERSPECTIVE —



D PORTE ROMANE



PLAN



A PISCINE

Dessins communiqués par le Reverend Watkins — Relevé … 188…

LEYDE (Hollande) MONASTERE de S. CECILE



PLAN de 1586 publié par M. PLEYTE.

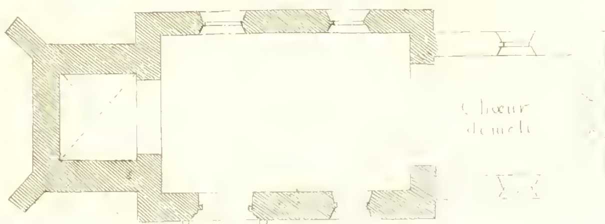


VELDHOVEN
SCEAU Municipal
(Hollande)

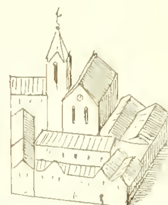


— HOORN
(Hollande)





S. CECILE à BILNEY WEST (Angleterre)
d'après M. Steed



VTRECHT

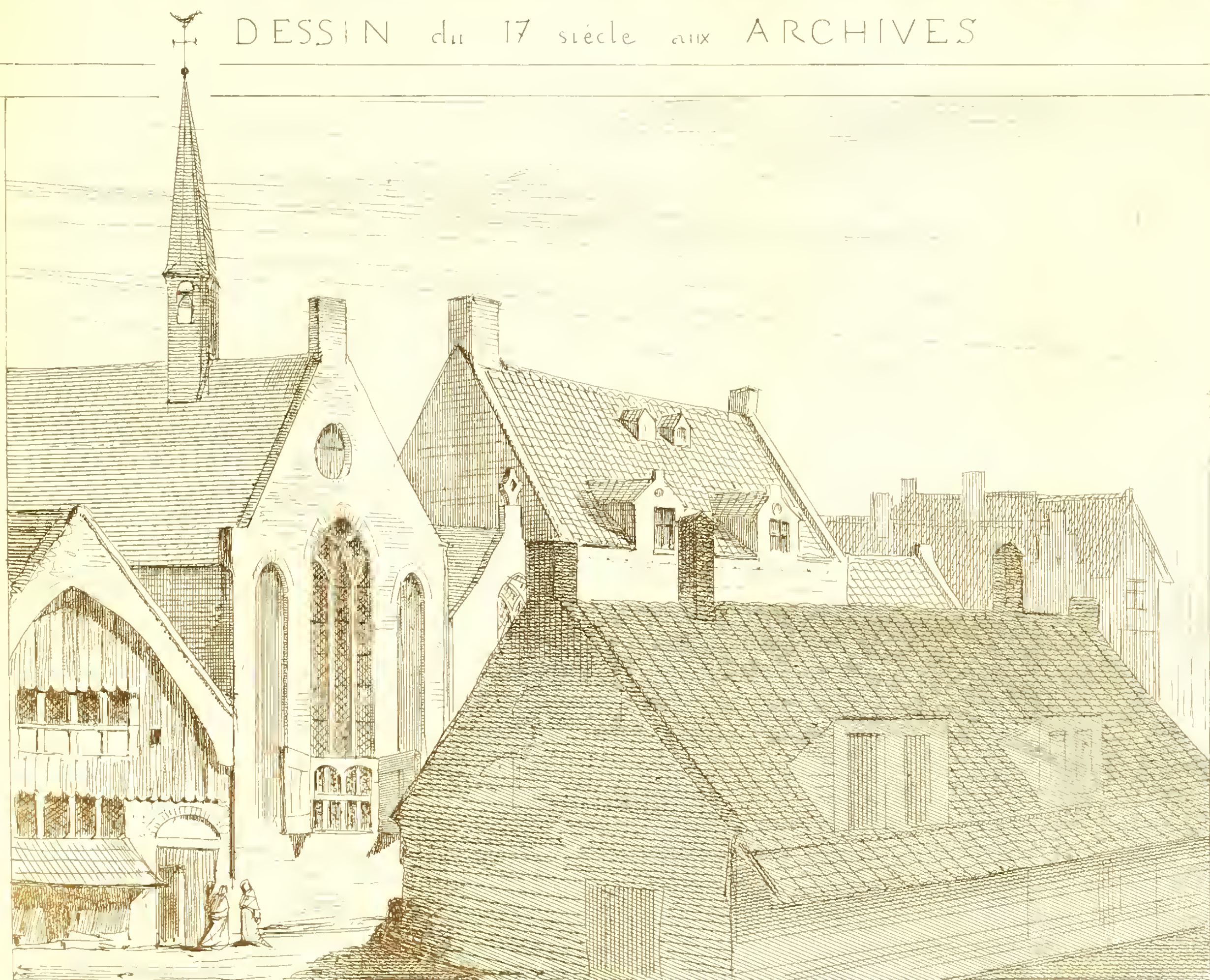
HARLEM



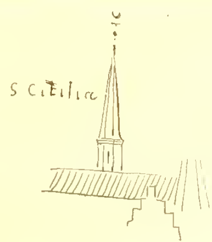
Porte ... (1573)

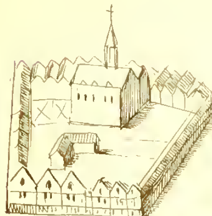


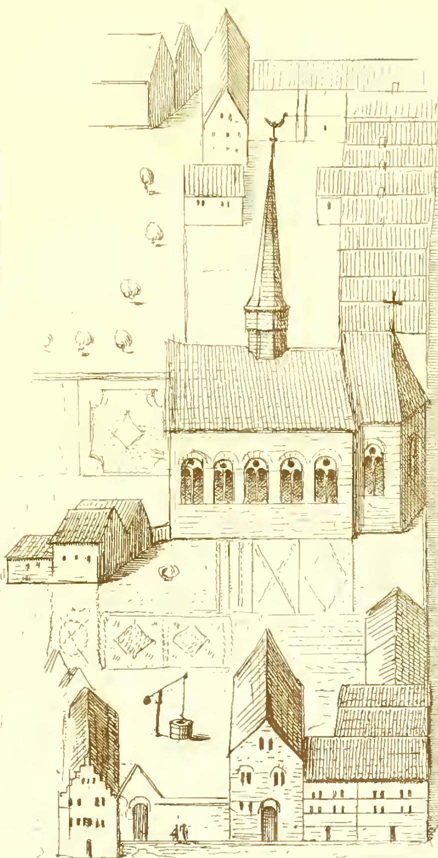
DESSIN du 17 siècle aux ARCHIVES

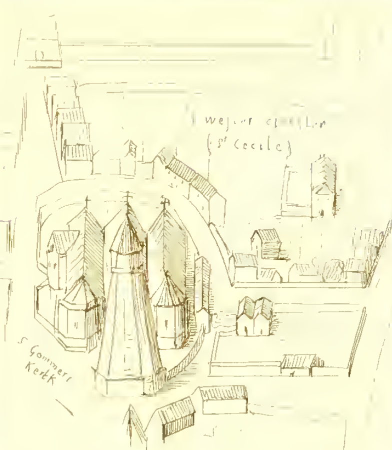


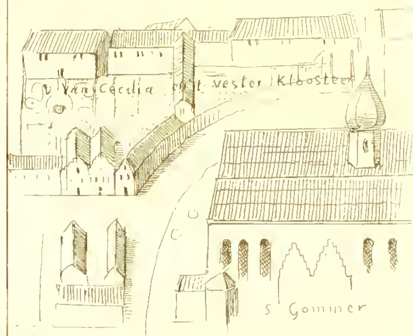
TABLEAV de J DROOGSLOOT en 1624

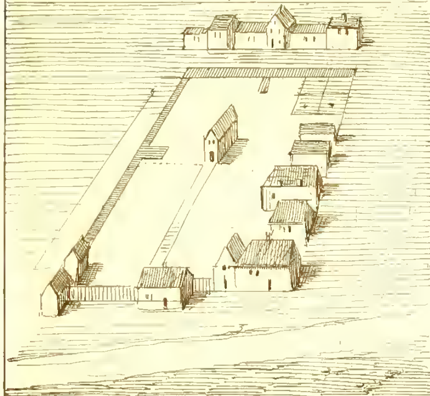


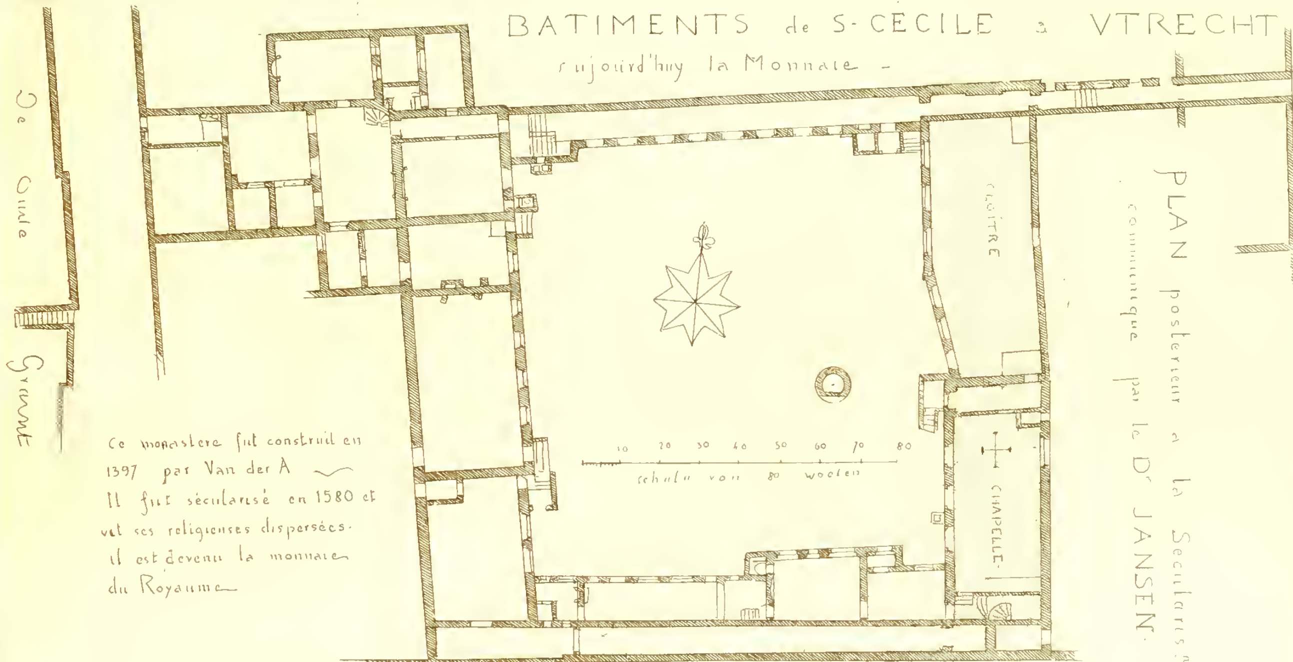








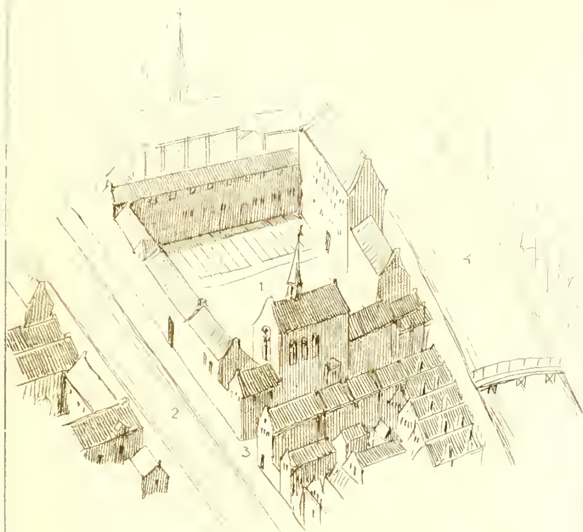




HOLLANDE - MONASTERES CECILIENS

Fleury 15 Avril 1889

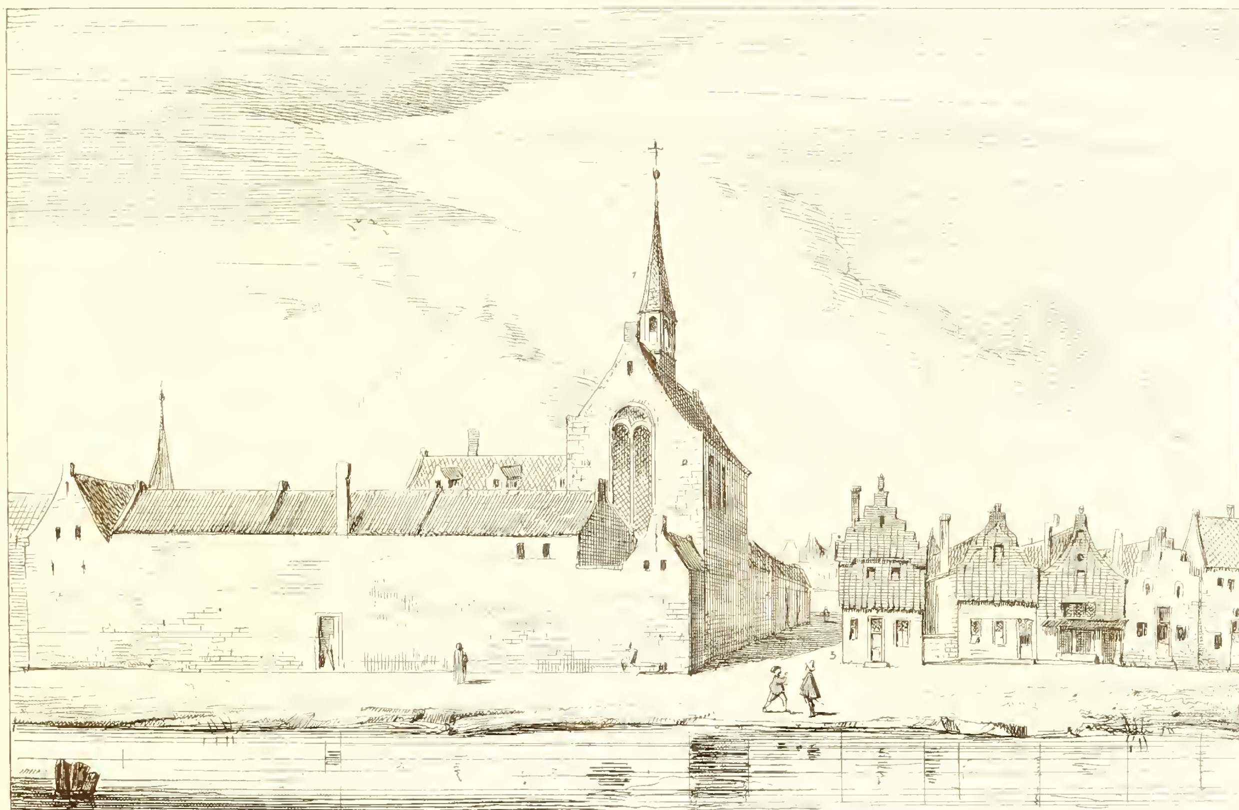
XIV - AMSTERDAM - MONASTERE - Ste CECILE -
TRANSFORME (1594) EN HÔTEL DE L'AMIRAUTE



1 Eglise du Monastere
2 Canal
3 Monastere de S. Cécile
4 Canal



't Klooster van St. Cecilia. A° 1544.



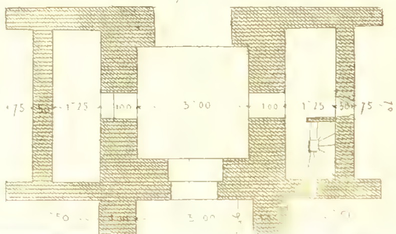
VUES faites d'après les Monuments de CORNELIS ANTONISZOON -

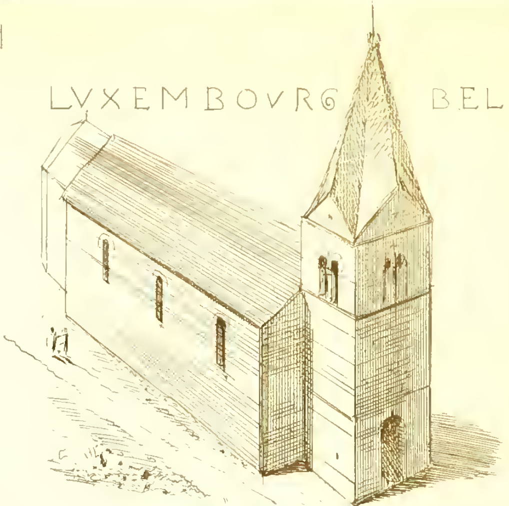
... par M. Bout

Rohault de Fleury 10 Janvier 1889.

LA MESSE — S. CECILE

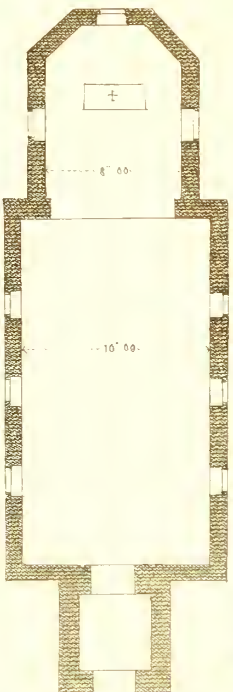








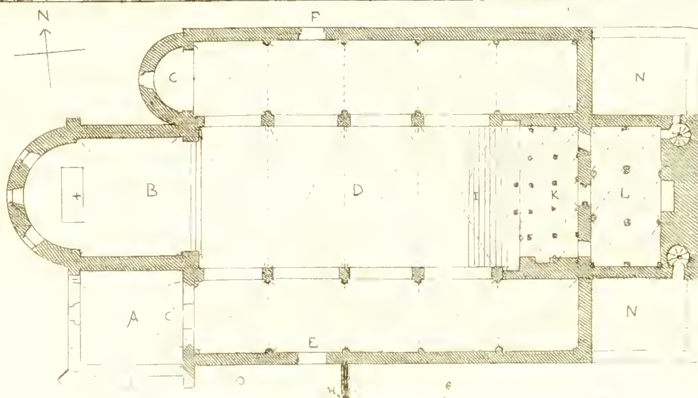




Ste CECILE — COLOGNE

X. XII

D'après les documents du Dr SCHNUTGEN



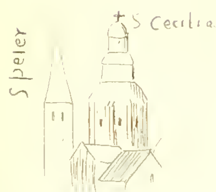
A | Sacristie construite à la fin du XVe siècle
B | Chœur primitif.
[illegible] | Petite Tribune ancienne
[illegible] | Petite Tribune démolie, à l'érection de la Sacristie.
[illegible] | Nef ancienne, les voûtes ogivales du XV siècle
[illegible] | Porte romane avec le buste de Ste Cecile.
[illegible] | Porte.

[illegible] 9 Juillet 1888.

H | Partie de muraille du VIII ou X siècle.
I | Escalier descendant à la Crypte
K | Crypte du XII siècle
L | id.
M | Fondations supposées de l'ancienne Tour
N | Parties restaurées
O | Jardin.

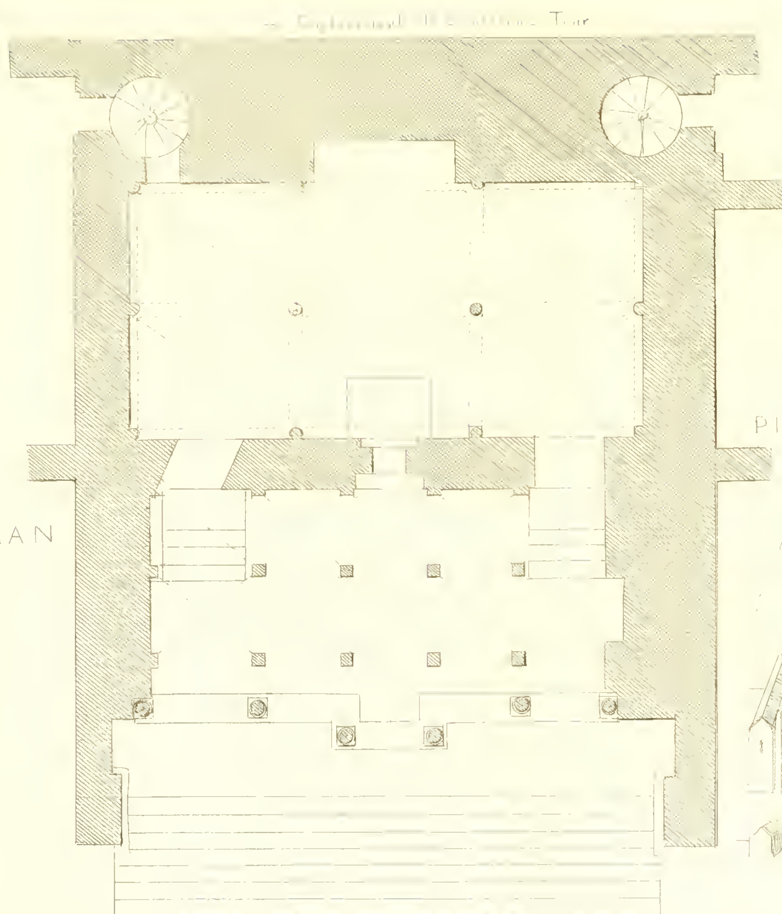
l'Eglise se trouve entourée par les bâtiments [illegible] tal construit en 18[illegible]

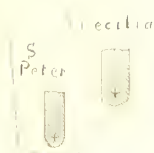
PLANS de COLOGNE



PLAN DE MERIAN









COLOGNE – S^T CÉCILE –

D'APRES LES RELEVES DE M. SCHNUTGEN

PLAN et VUE de la CRYPTE OCCIDENTALE



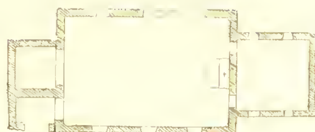


— COLOGNE — EGLISE Ste CECILE — XII —

Relevé et communiqué par Mr le Dr Schnütgen

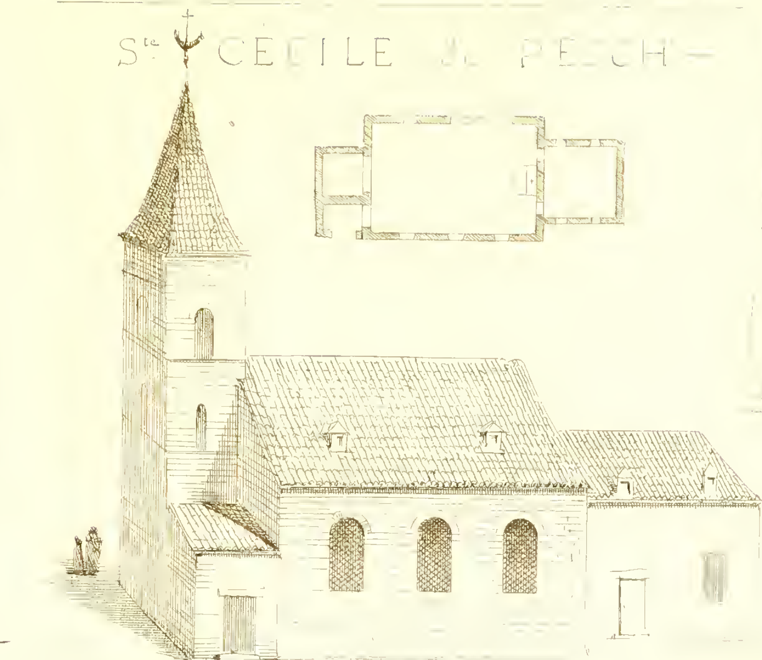
ENVIRONS de COLOGNE

Ste CÉCILE de PESCH —





STATVE de TERRE CVITE —



VUE de l'EGLISE DÉMOLIE en 1846 — (d'après un DESSIN)



BANNIÈRE de 17..

... CAECILIAE PATRONAE ... NVMINIS PIETATIS VOVERVNT INCOLAE IN PESCH

OBERCASSEL —

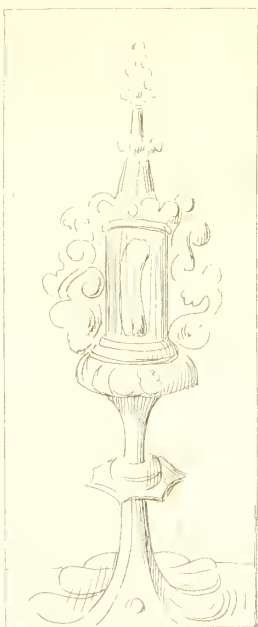
CLOCHE de 1464 dans une TOVR Gothique

(hauteur = 0.75 — Diamètre = 0.90)

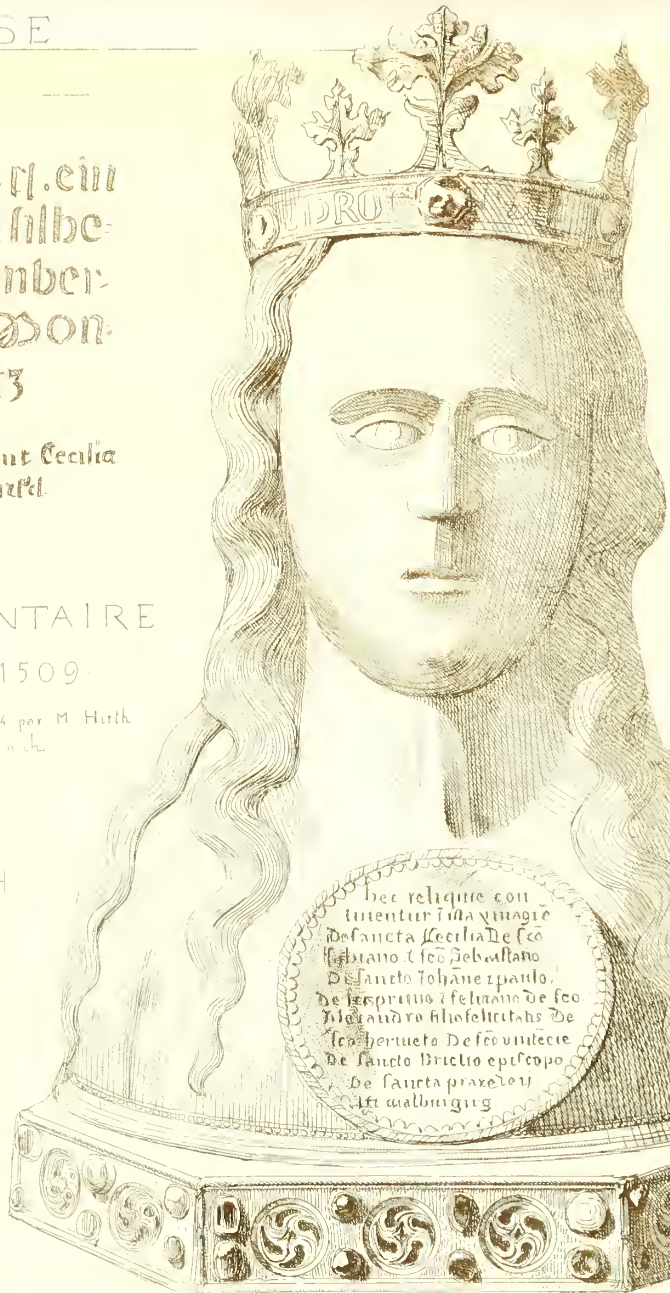


sancta secilie hei sen ich to gode deinst luden ich sifart duisterwald gois mich anno dm m cccclxiiii

WITTENBERG —



INVENTAIRE
de 1509
Publié en 1884 par M Hirth
à Munich



AMSTERDAM —

SCEAU ... Ste CECILE

MUNICH



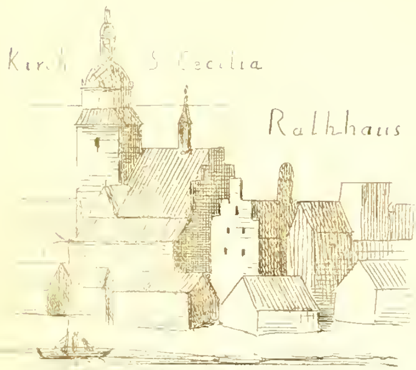
Phot. communiquée par M. Hall

... MICHEL

HILDESHEIM Mᵉ XIV — BUSTE ... CECILE

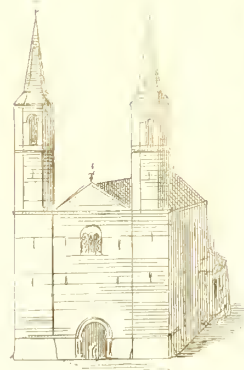
(... communiquée par MM Falk et Hartmann)

— ALLEMAGNE —



ASLEBEN — (Saxe)
Église reconstruit en 1863 sauf le Clocher A



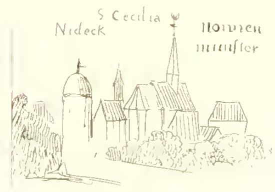


HILDESHEIM
— Église du IX s démolie (Restauration)



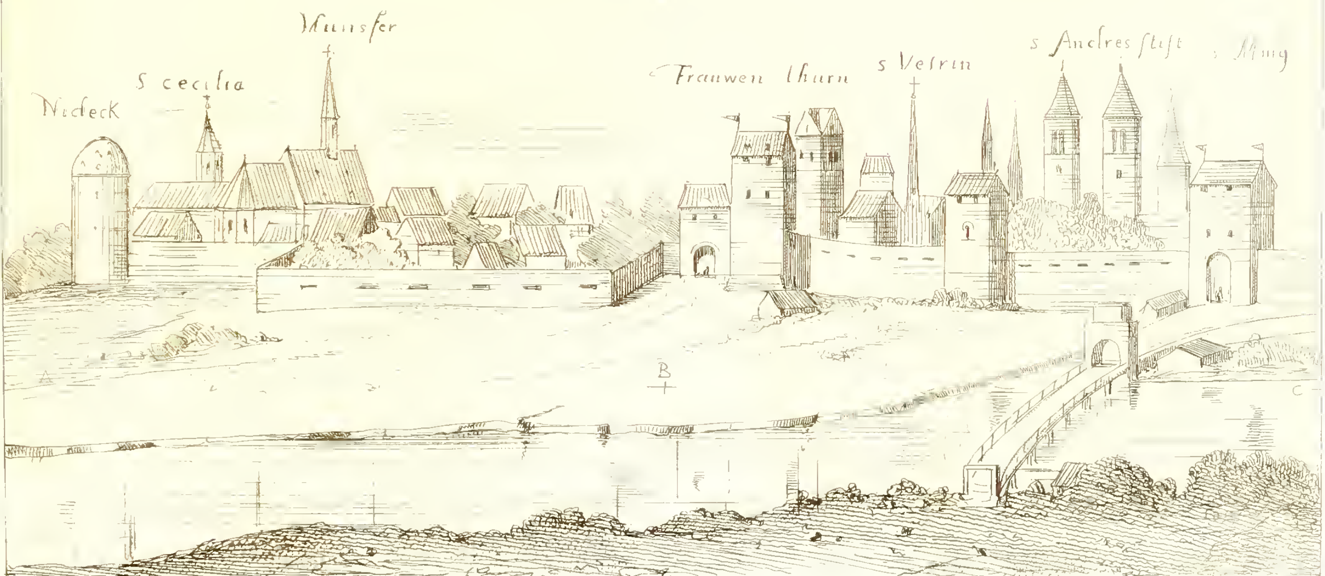
WORMS
— gravure du 16 siècle

(A) ASLEBEN —
Dessin de M. Becker —



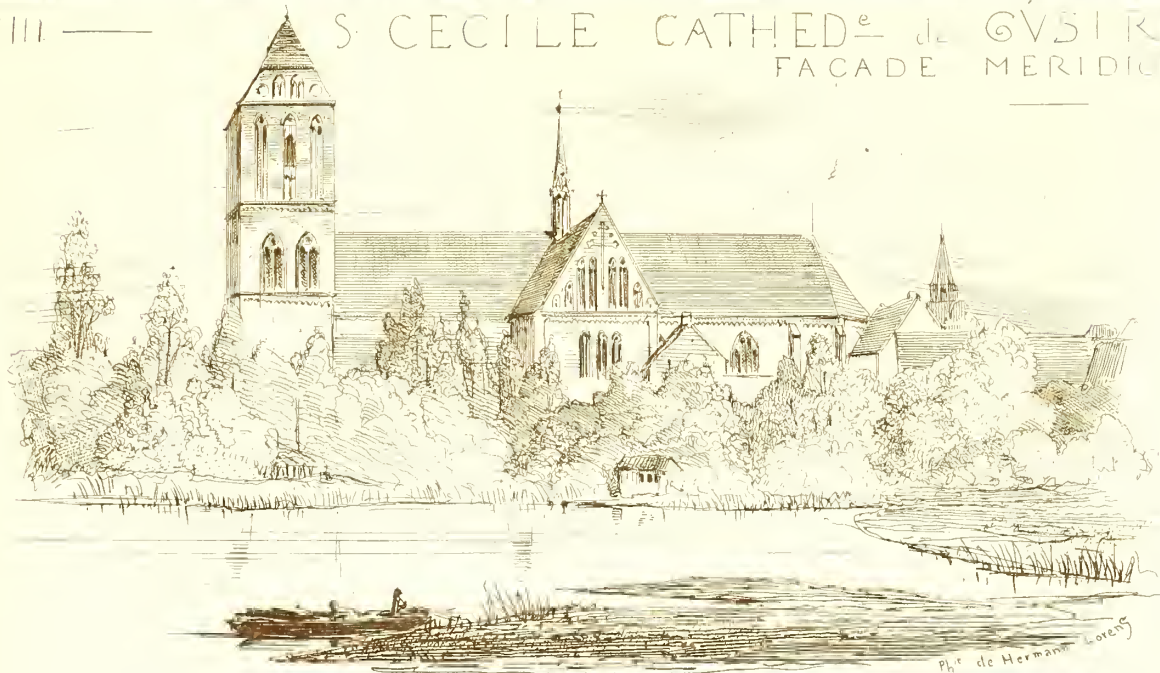
WORMS
Gravure du 16 s. D'après M Worms

WORMATIA



WORMS — Vue par Georges BRAUN (civitates orbis terrarum) 1572 —
AB faubourg où s'élevait St Cecil. CD Vieille ville (vue raccourcie)
Rohault de Fleury 28 Janvier 1889

XIII — S. CECILE CATHEDe de GÜSTROW
FAÇADE MERIDIONALE



Die Thum Kirch

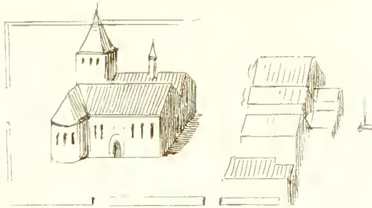


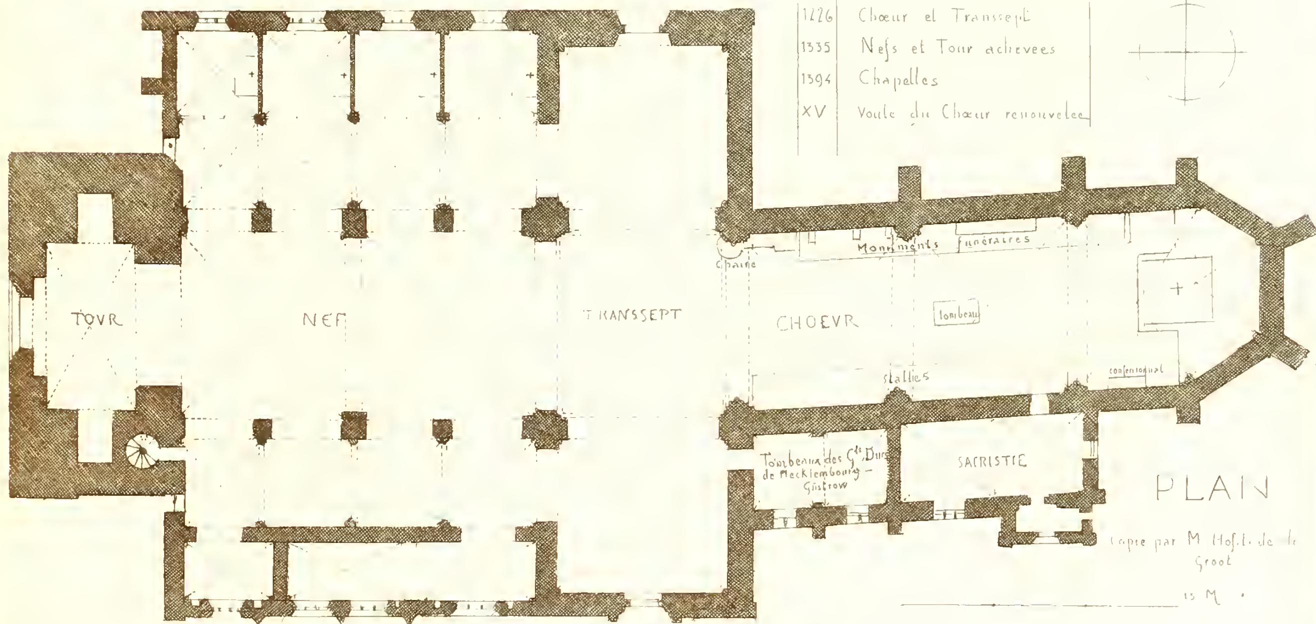
ANCIEN PLAN de GÜSTROW



SCEAV

Die Pfare Kirch





PLAN

copie par M. Hof. de Groot

L. J. Fleury 8 oct 1888 d'apres les documents de M Wilhelm

GÜSTROW — CATHEDRALE de S. CECILE — XIII

VUE INTERIEURE — VUE AV. NORD —





par M. Wilhelm ... 1888

WALLERSTEIN — BIBLE — XII

MS communiqué par le Bon de Loffelholz

hu9 uocē audiēs cecilia uirgo clarissima abscōditū semp̄ euāgliu xp̄i gerebat i pectore suo. 7 nō dieb9 neq: noctib9 a colloqis di uinis 7 orōne cessabat

Beata cecilia orans

cecilia

Valerian9 sposus ei

hec ualeriani iuuenē quendā habebat spōsū. qui iuuenis in amo rē uirginis purgnes animū dié constituit nuptiarū

PRIÈRE DE CECILE — ENTRETIEN AVEC VALERIEN

Tūc ualian9 perexit ad antistitē 7 signū qd accepat inuenit sēm urbanū qui iā bis cōfessor fact9 intra sepulcra mr̄m latitarabat

vrban9 epc

Valerian9

valerian9

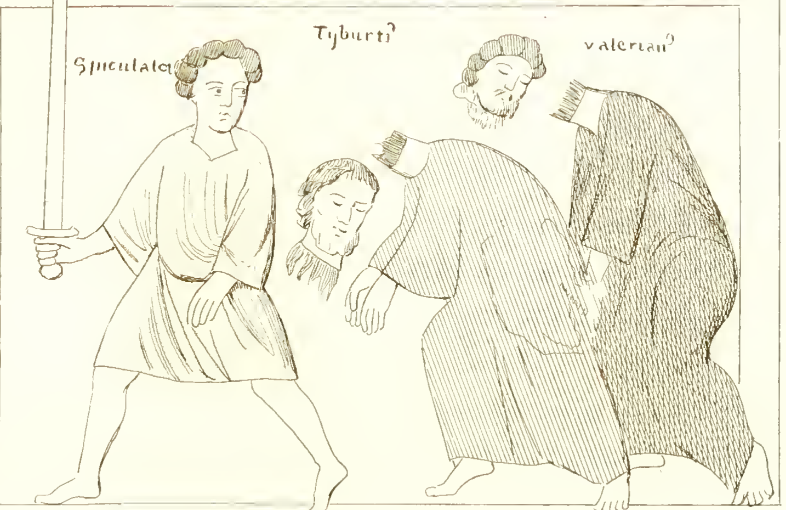
Cecilia

VALERIEN DEVANT S VRBAIN — APPARITION DE L'ANGE

veniēs igit ualerian9 indut9 candidis uestimtis. cecilia intra cubiculu inuenit orantē. 7 stantē iuxta eā anglm dn̄i

Duas coronas in manib⁹ ferenté. coruscantib⁹ rosis ⁊ liliis albescentib⁹. quicquia dedit cecilie altā ualiano.

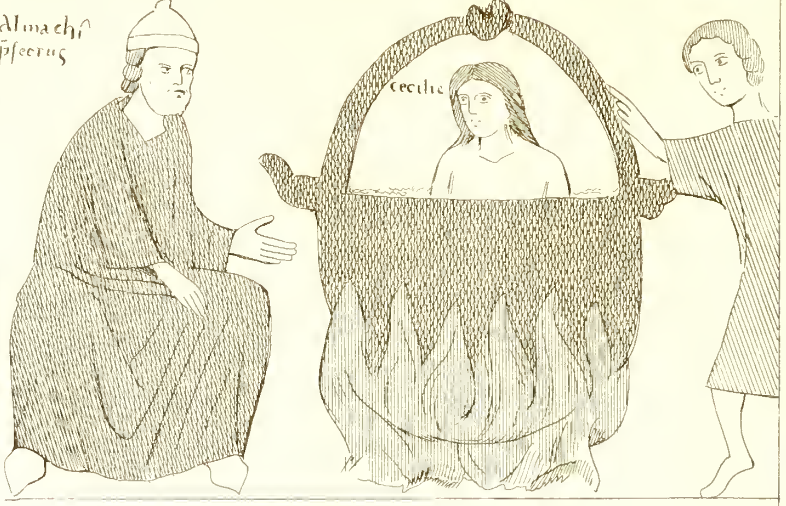




Venientib⁹ ergo scīs tiburcio ⁊ ualeriano offerebāt tura ministri templi. recusant scī. recusantes templū genua ferunt gladio. pierunt corp⁹ tēporalē uītam suscipiūt ppr gl̄am sempiternam.

COURONNEMENT — MARTYRE DE TIBURCE ET DE VALERIEN

Tūc almachius uehemter irat⁹ iussit ceciliā ad domū suā reduci. ⁊ ibidē flāmis balnearib⁹ concremari.



Q d cū uidiss: almachius iussitq; eā ibidē in ipsis balneis decollari. cōspiculator t̄cio ictu pcussit ⁊ capd ei⁹ amputare nō potuit.

MARTYRE DE CÉCILE

WALLERSTEIN — BIBLIe — XII — d'apres le. Lon d Loffelholz.

Rohault de Fleury 11 Août 1887

AVTELS — PORTATIFS XII



CONQVES
(Photographie de M Rupin)



SIEBVRG

Communiqué par le Dr Schnütgen



Grandeur de l'original

MVNICH
(communiqué par M le Dr Schmid)
(Voir D Sighart)

MONASTERE de S. PAVL en CARINTHIE



0m 25 quarré

PLUVIAL de LIN avec broderies de SOIE et d'OR
(Calque de M François Ritter.)

Rohault de Fleury 28 Octobre 1886

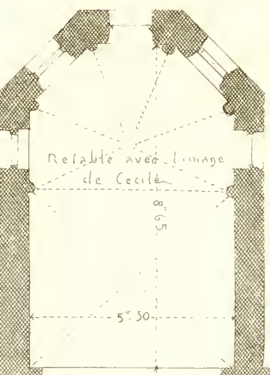


(d'apres Gueber)

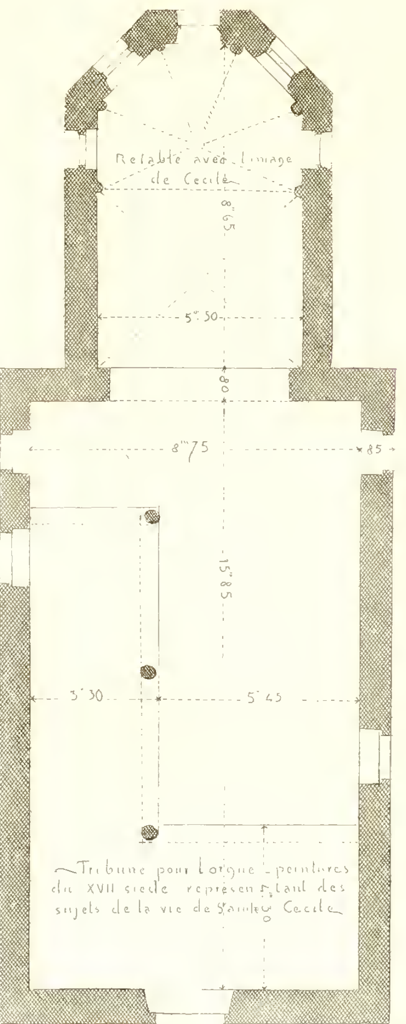
…ATEAV de HARLSTEIN XIV
(Bohême)



CATH^le^ de VIENNE XV
Entre la 2 et 3e fenêtre à l'Ouest (d'apres un dessin de M^r^ le Dr Schnerich)



S. CÉCILE de BODENDORF
près S. GEORGES de MVRAV
— H^te^ STYRIE — XV —

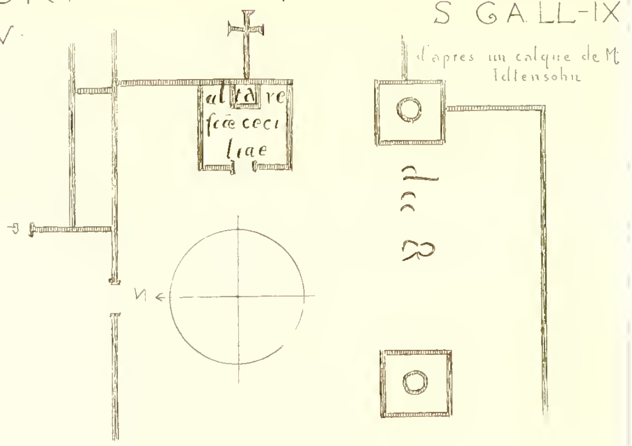


PLAN à 5^mm^



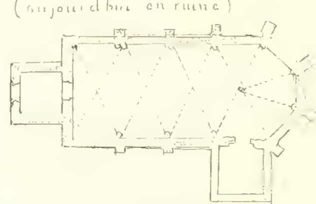
… de la NEF (Peint)

D'apres M l'abbe Graus



S GALL — IX
d'apres un calque de M. Idlensohn

S. CECILE près St POELTEN
(aujourd'hui en ruine)

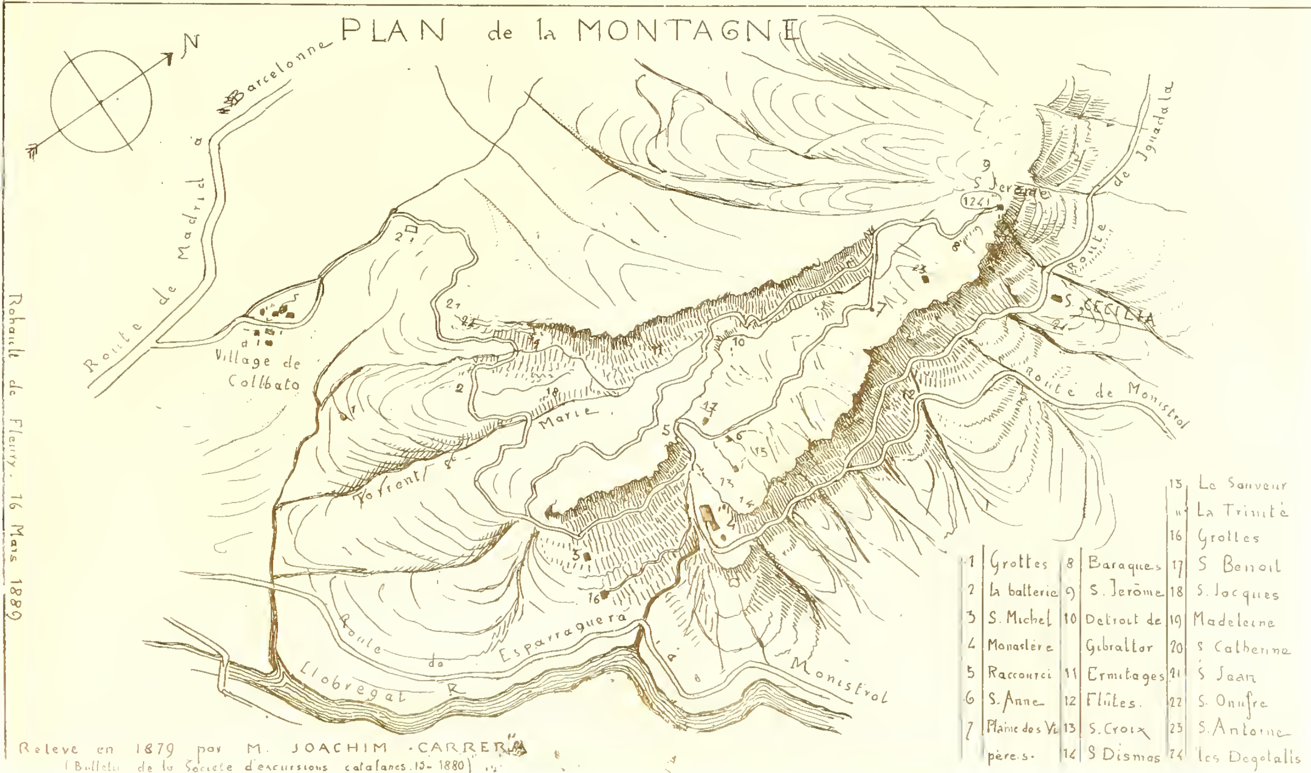






ESPAGNE – Ste CECILE de MONT-SERRAT – IX – XII –

D'après M. RAMON ABABIA Y SOLALAS et une photogie de M. VERDAGNER



Relevé en 1879 par M. JOACHIM CARRERAS (Bulletin de la Société d'excursions catalanes. 15 – 1880)

MONTE - SANT-ANGELO

PORTE de BRONZE (1076)

IX VESTIS ALTARIS

Broderie restaurée d'apres la description du livre pontifical et l[es] monuments contemporains

Rohault de Fleury 31 Mai 1888

- X - MÉNOLOGE du VATICAN -

[M]iniature de Pantoleon) - S. Valerien. tunique bleue - S. Tiburce tunique lilas - le Bourreau tunique rouge bordée de bleu, chausses blanches brodequins gris - Cécile jupe bleu clair

ROME – S. AGNÈS de la Place NAVONE – IV – XII –

ANCIENNE ÉGLISE

ESSAI DE RESTAURATION

DESSIN MS.

PLAN de 1551 – BUFALINI

AGNES

BIBl NATle

PLAN du XVe

S. agnesa

Agõ

Agnesa

agnes

PLAN du XVe

COUPE CD de la CRYPTE

ara major

altare

altare

ec

cle

sia

Portecus

Portecus

ecc

les

3.70

3.30

2.90

3.25

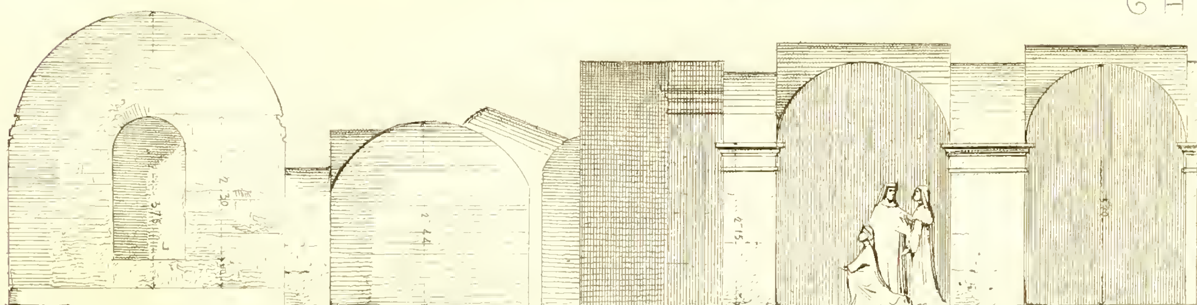
ROME

S. AGNES de la Place NAVONE

COUPE EF



COUPE GH



L'EGLISE

IMPOSTE DES PILIERS ANTIQUES

(M) Niche antique
(N) Bas relief d'Algardi

Autel moderne

ESCALIER DE L'EGLISE

Autel Moderne

SALLE OV AGNES FVT EXPOSEE

Fragments de pavement byzantin

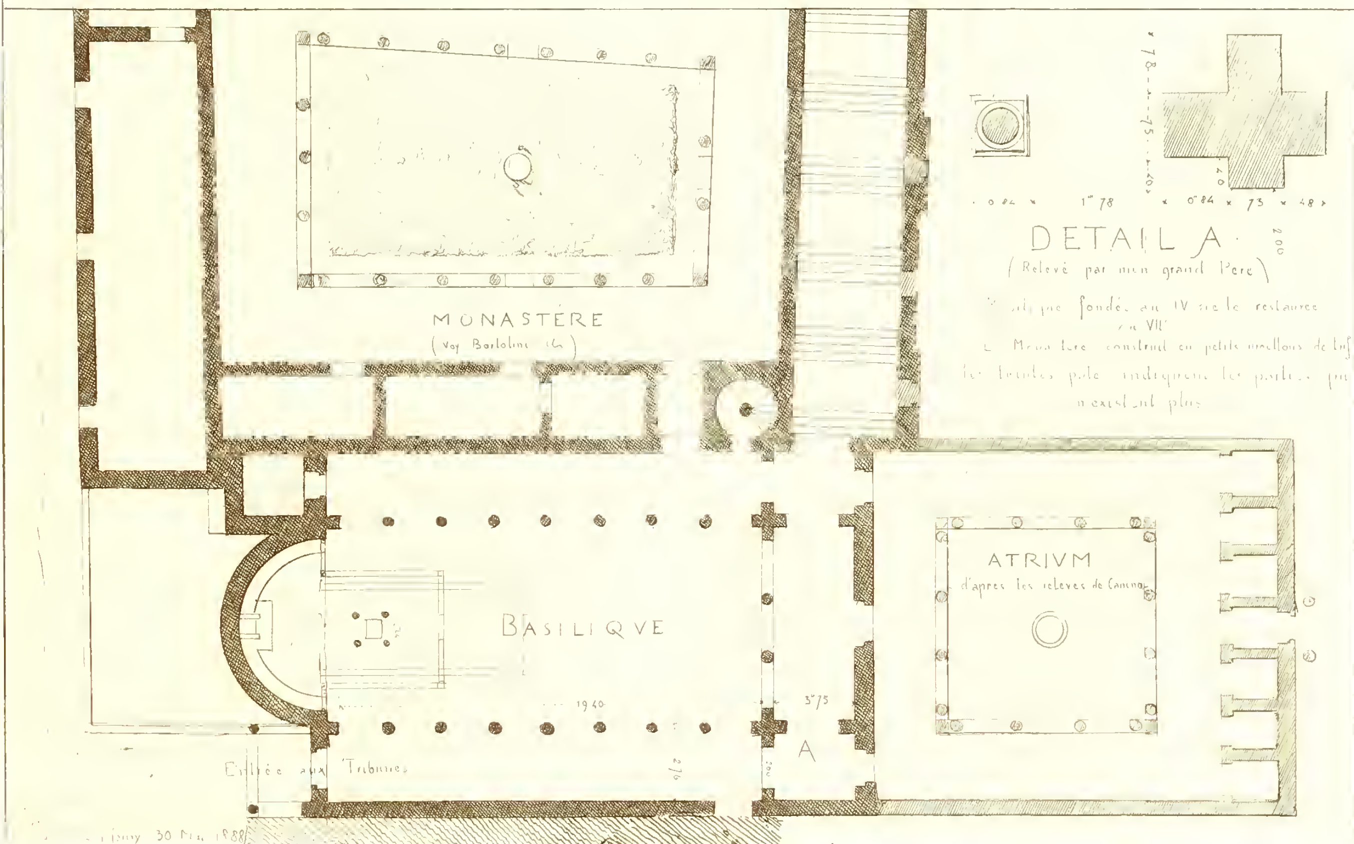
Fragment de pavement byzantin

Rohault de Fleury le Mai 1858

PLAN de la CRYPTE ET DES RESTES DV CIRQVE
D'APRES LES DESSINS MSS
DE M. LE PROF. BVTTRI



IV = ROME = S-AGNES - hors - les - MVRS = VUE et PLAN





ESSAI de RESTAVRATION

(A) Peintures existant sous le plafond (B) Fenêtre encore visible à l'extérieur. Cloture retrouvée par M. Busiri (C) Mosaïque d'Honorius (D) Restes de l'abside primitive qui regnait sans doute avec les architraves des colonnes (E) candelabres antiques mentionnés par Martinelli (G) transenne de bronze (H) Ambons decrit par Severano (K) Chancels du XIII siècle dont un fragment a été transformé en devant d'autel dans la Nef de droite

ESSAI
RESTAVRATION
d'apres d'anciennes estampes

ROME - Ste AGNÈS hors - les MVRS - IV - XIII

PLAISANCE





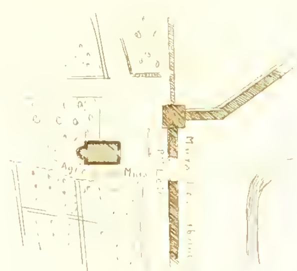
PISE
d'apres une gravure de Blaeu
(Eglise aujourd'hui demolie)

FIGVRE retrouvee par Mr ARMELLINI
et portant en graffito le nom de Sainte Agnes.
(Romische Quartalschrift 1889)





AQVILA
ancienne gravure



PISE Plan de 1777

... Fleury 18 fevrier 1891

LA VIERGE SAINTE AGNES

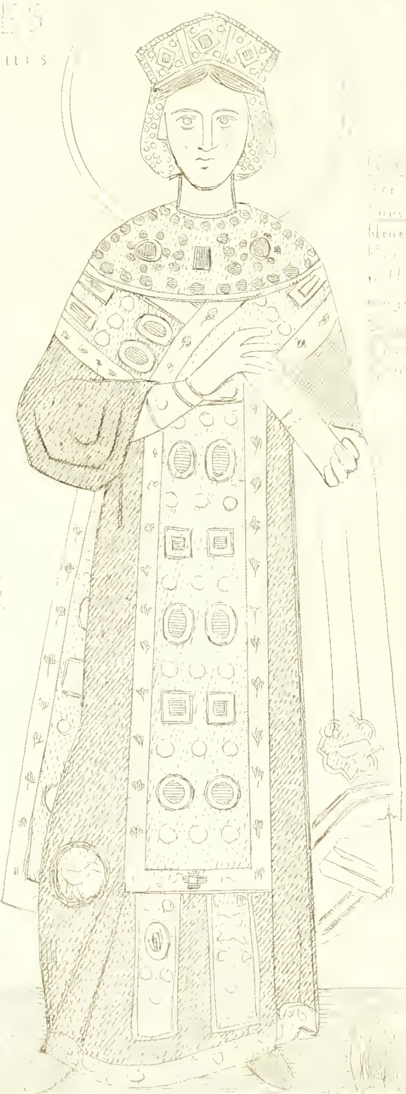


ROME
S. AGNES
hors-les-Murs



DETAIL
relevé à la
chambre claire

MOSAIQUE
VII





VATICAN
VERRE DORÉ
VI



PARENZO VI

- IV-V - VERRES DORÉS



d'après BOLDETTI



S MARCO à ROME - IX -
MOSAIQVE



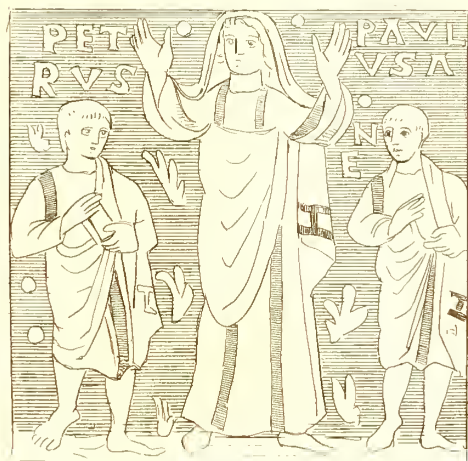
VATICAN



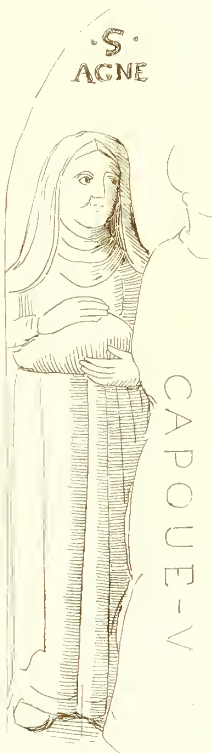
CIMEre de S. CALLIXTE.



VATICAN



CIMETIEre de S PONTIEN



S PRISCO d'après M de Rossi
MOSAIQVE

CAPOUE - V

ANNES

PETRVS



SALVVS

ZESES

VATICAN





25 Octobre 1887 Rohault

ASSISE – PEINTURE DE GIOTTINO (+1356)



AQUILA











VENISE – S. AGNESE

ROME – S^TA^ SANCTORVM

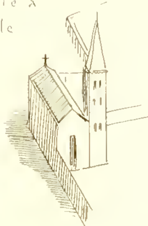
XIII





BRESCIA

MANTOVE



MANTOVE
EGLISE DEMOLIE
VIII



PLAN DE 1628



BOLOGNE
PLAN de 1636

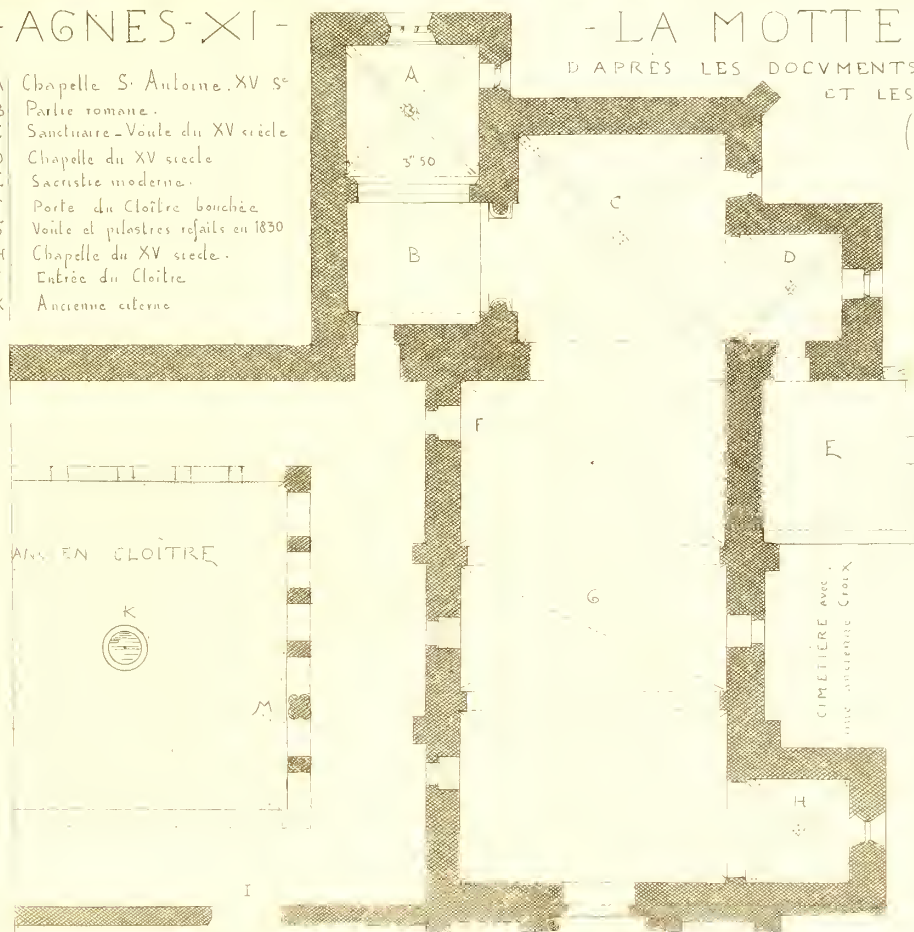


-S-AGNÈS-XI- -LA MOTTE de GALAVRE

D'APRÈS LES DOCVMENTS DV Cte DE LA SIZERANNE ET LES RELEVÉS DE M· RFY

(Drome)

A Chapelle S· Antoine. XV S^e
B Partie romane.
C Sanctuaire – Voûte du XV siècle
D Chapelle du XV siecle
E Sacristie moderne.
F Porte du Cloître bouchée
G Voûte et pilastres refaits en 1830
H Chapelle du XV siecle.
I Entrée du Cloître
K Ancienne citerne





Fleury. 1 Août 1889

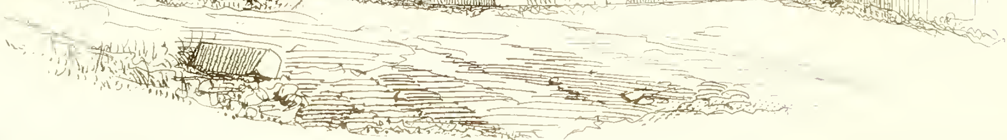


— VUE du CHŒUR

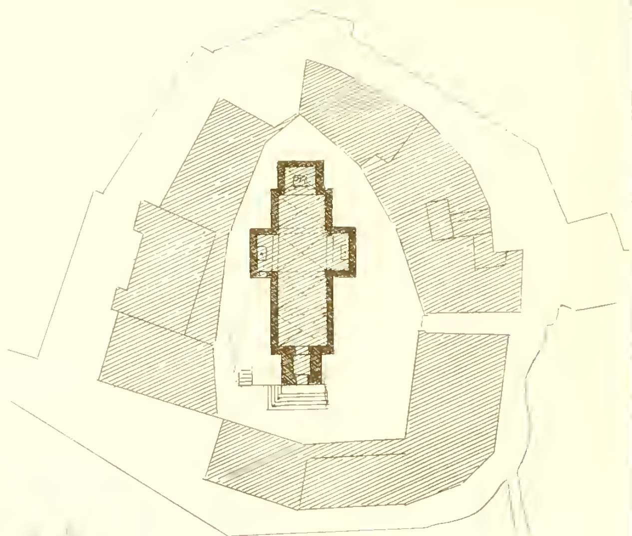
DOCUMENTS de M

— l'Abbé ROSSET

VUE prise du NORD-O



PLAN de l'EGLISE et des MAISONS de la Place





Ste AGNES

— XIII —

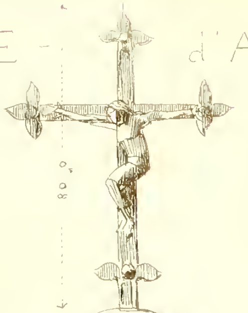
Lons-le-Saulnier

(Jura)

CATHEDRALE d'AMIENS – XIII –

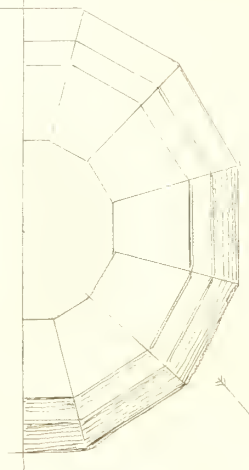


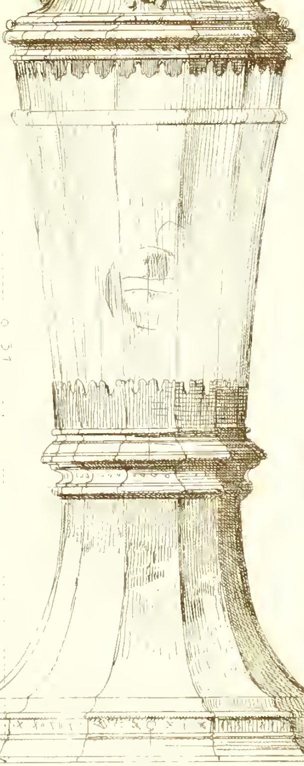
XIV
CHAPELLE de S AGNES
VITRAIL (phie de Mr Durand)





RELIQUE
du Couvent du
PARACLET







CHAPELLE ...
VUE ...

Rohault de Fleury 5 Mars 1890

LATIN 1052



LATIN 1023 - f° 301



— XIV —

MINIATVRES de la BIBLIOTHEQVE NATIONALE

XIV

REG. 20 D VI

·Ici commence la messe z la passions seinte agnes la virge z la martire



Ju deno mes gees z leen ges reu drea nostre seing neur ihu crist des seintes virges z des passions que eles souffrirent por lamor de nre seigneur ihu x. a quere les celestiex corones. Et par ce devons nos retreire a noz memoires z avoir coment ma dame seinte agnes trespassa de cest siecle

XIII

EGERTON - 1139



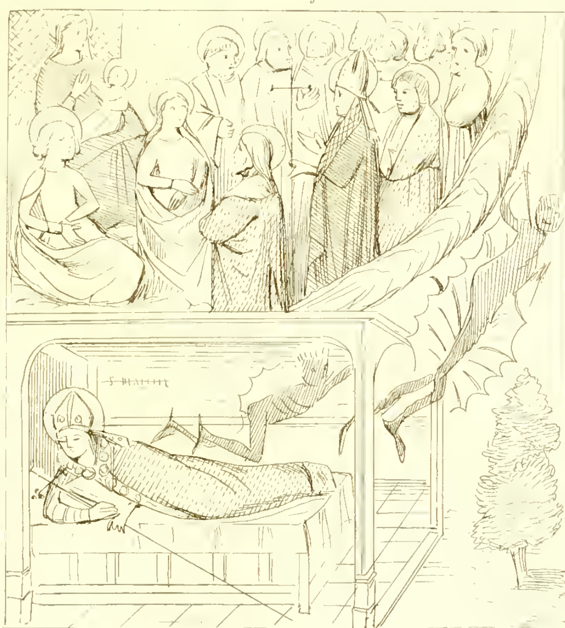
Omnipotens sempiterne ds qui infirma mundi eligis ut fortia queq' confundas. concede propitius ut qui beate agnetis martyris tue sollempnia colimus. eius apud te patrocinia sentiamus. ℣ AD OMNES SANCTOS

MINIATVRES du BRITISH-MVSEVM

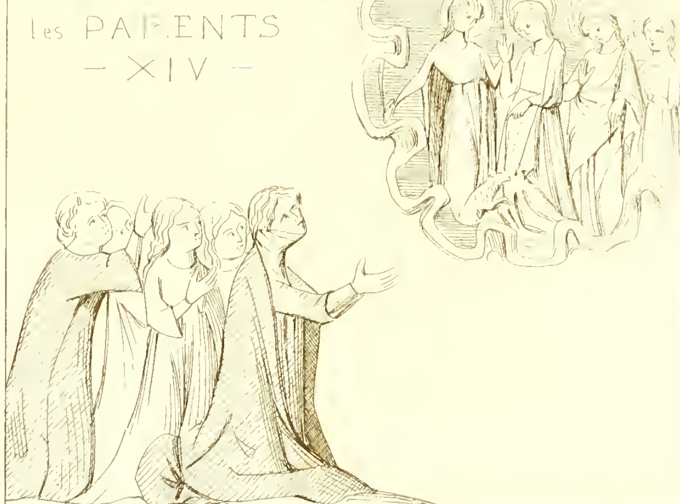
communiquées par M. Wilson

... de Fleury 1 Mai 1889

BIBL^e NAT^le Fr. 51 f 199 S·MARTIN XV



BIBL^e NAT^le lat 10485 les PARENTS - XIV -



BIBL^e NAT^e F^ds lat 17294 f 398 XV



MIRACLE des CHEVEUX

-XV - BIBL NAT - lat 17294



LE FILS du PREFET



BIBL^e NAT^le F^ds lat 10483 f 155vo XIV



BIBL^e NAT^le F^ds fr ... X

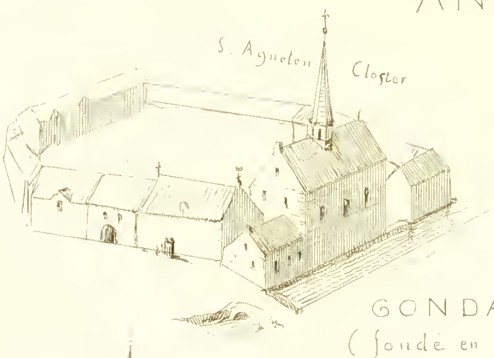
AMSTERDAM — MONASTÈRE de Ste AGNES —

D'APRÈS D'ANCIENNES GRAVURES

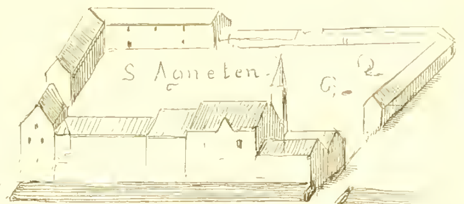
LA CHAPELLE PROCHAINEMENT DÉMOLIE (ETAT ACTUEL

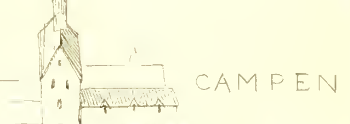
LA MESSE — SAINT — AGNES

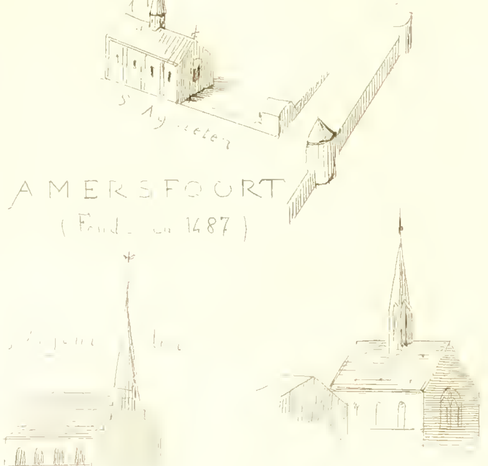
ANCIENNES — ESTAMPES

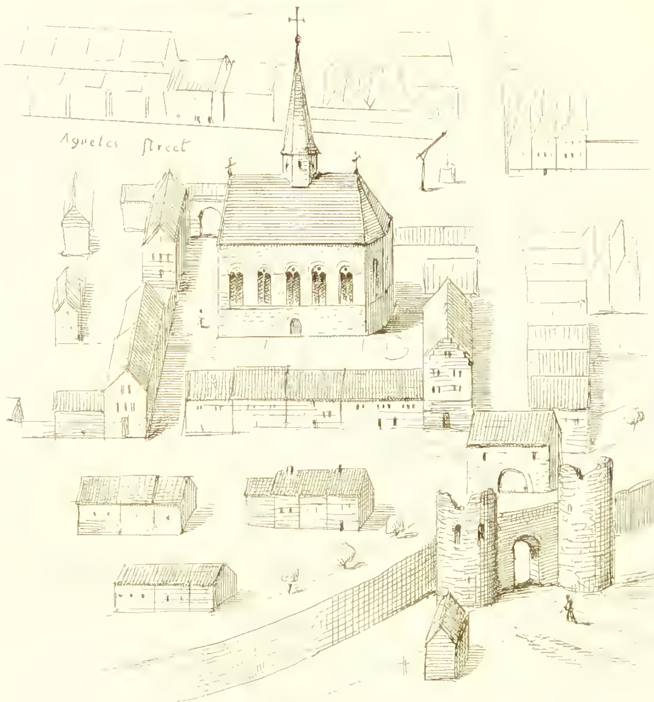


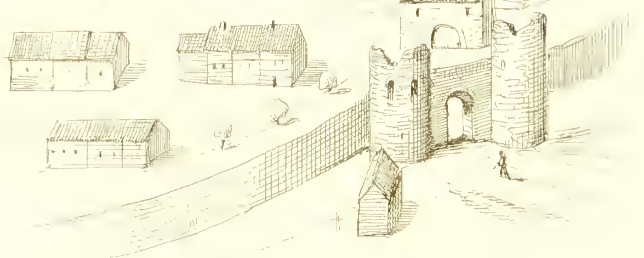


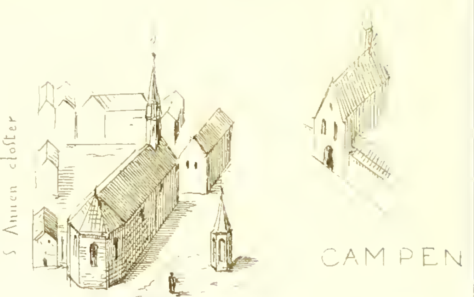


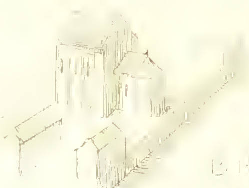










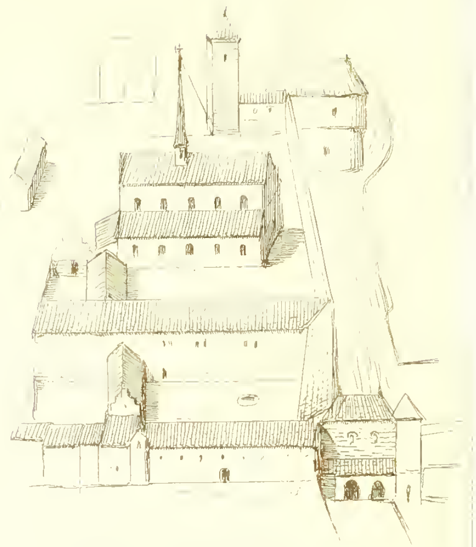


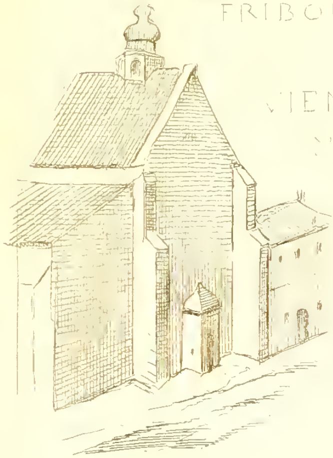




FRIBOURG







VIENNE



CRACOVIE

MAYENCE — St AGNES ... EN ...

Gravure communiquée par le Dr Schmidt



— WALLERSTEIN — BIBLIOTHÈQVE-XII —

— LES PARENTS D'AGNES — AGNES DÉPOUILLÉE DE SES VÊTEMENTS —

Videns itaq; Simpronius prefectus tantā in puella costanciā parentibus eius alloquitur. Et quia erant nobiles et uim eis inferre nō poterat titulū eis xpianitatis apposuit.





Ad hec insanus iudex iussit ea spoliari et nudā ad lupanar duci. sub uoce preconis dicētis. agnem sacrilegā uirginē diis blasfemantē scortis lupanaribus datā.

— LE FILS DV PREFET — AGNES LE REPOVSSE —

Agnes corpore quidē iuuencula sz animo canapulera facie sz pulcrior fide. dū a scolis reuerterē a prefecti urbis filio adamat

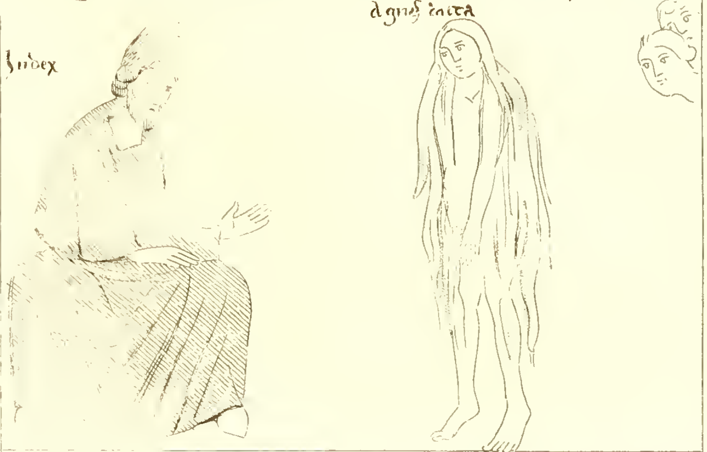




Ad hec bā agnes tale ferē iuuenem dedisse respōsū. discede a me fomes peccati nutrimētū facinoris. pabulū mortis quia iā ab alio amatore preuenta sū.

— WALLERSTEIN — BIBLIOTHEQVE - XII —

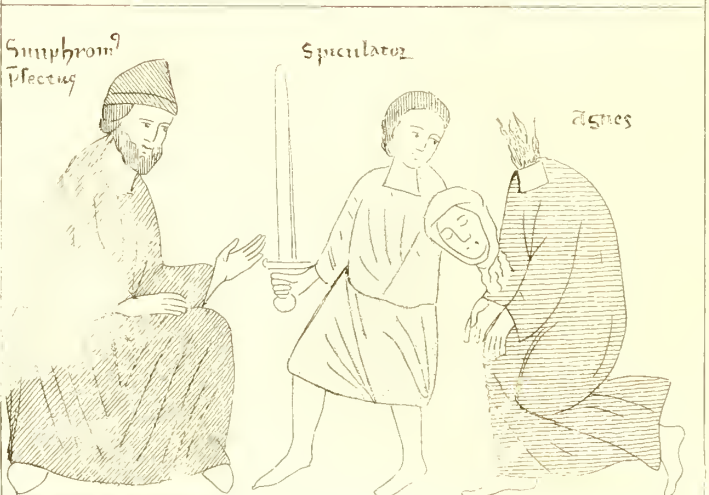
AGNES RECOUVERTE PAR SES CHEVEUX = L'ANGE — LA CLARTE —





LE FILS DV PREFET RESSVSCITE = MARTYRE D'AGNE



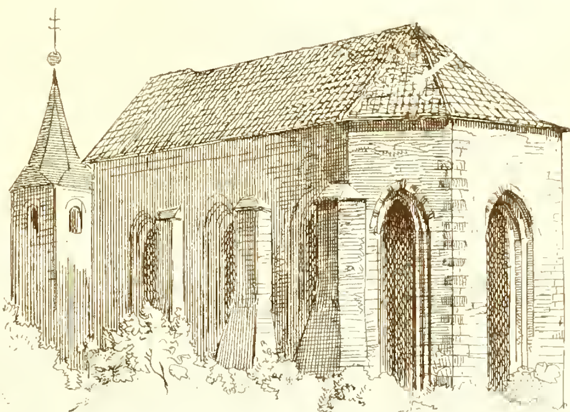


— S AGNÈS — à PRAGVE —
— XIII

dessin communiqué par l'abbé Tucha

XI COLOGNE

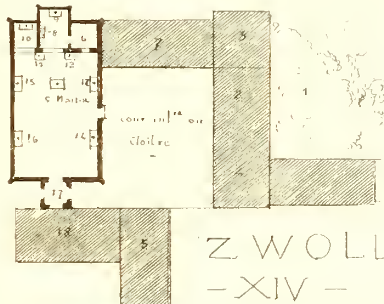






HERDERWIC
d'après les plans de Braun

1. Verger	11 Autel de S. Augustin
2. Refectoire laïq	12. . SS. Madeleine et Cécile
3. Cuisine Cellier	13 . S. Joan Bapt.
4. Ref.re des frères	14 . S. Anne
5. Cellules des frères	15 . S. Michel
6. Sacristie	16 . S. Ambroise
7 Chapitre	17 . Entrée-Clocher
8. Châsse des Agnès	18 . Maison des hôtes
9. Chœur. Stalles	Ce monastè a été habité par
10. Chapelle maj.re	Thomas à Kempis.



ZWOLL
— XIV —

Essai de restauration d'après la description
MONASTERE de S. AGNÈS —

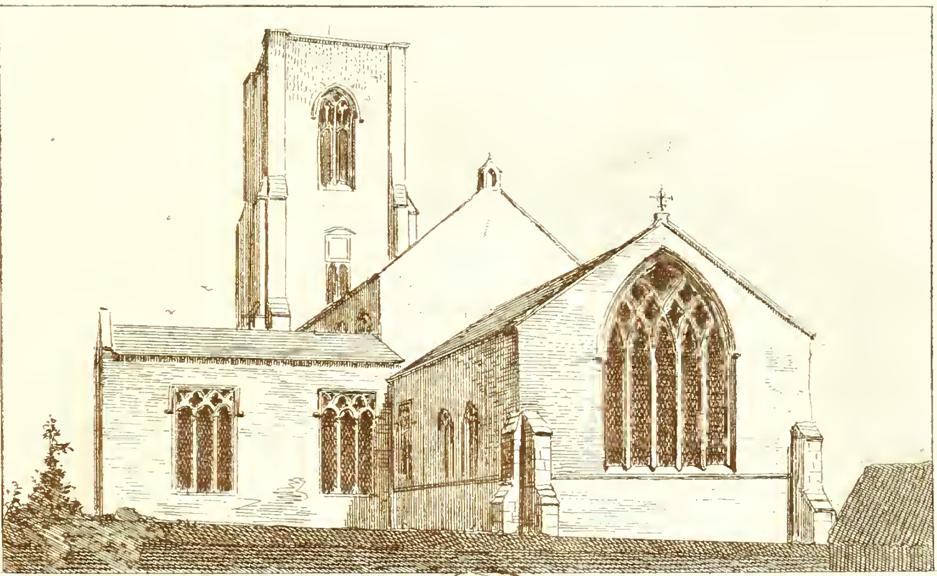


CAWSTON
VERRIERE



ZWOLL
communiqué par M. Sterck (Katholieke illustratie)

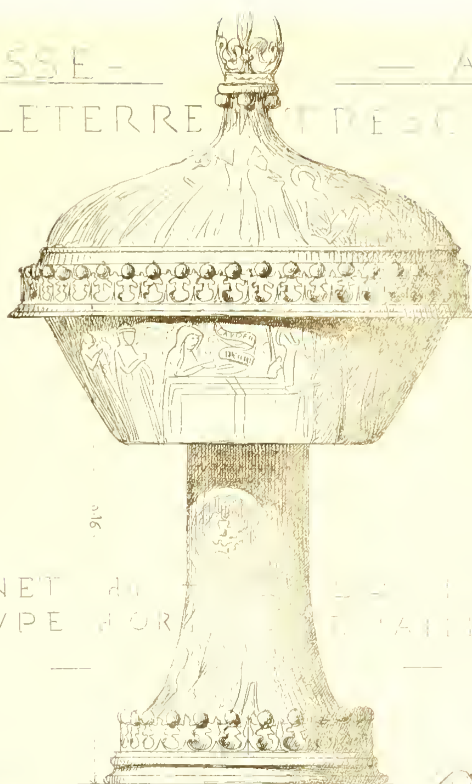
— VUE ABSIDALE
(Photographie du Rd. Marsh recteur)



S AGNES à CAWSTON
XIII XV = Norfolk

ANGLETERRE TRESOR







CABINET
COVPE

DEVELOPPEMENT
du
COUVERCLE

XIV

B

E

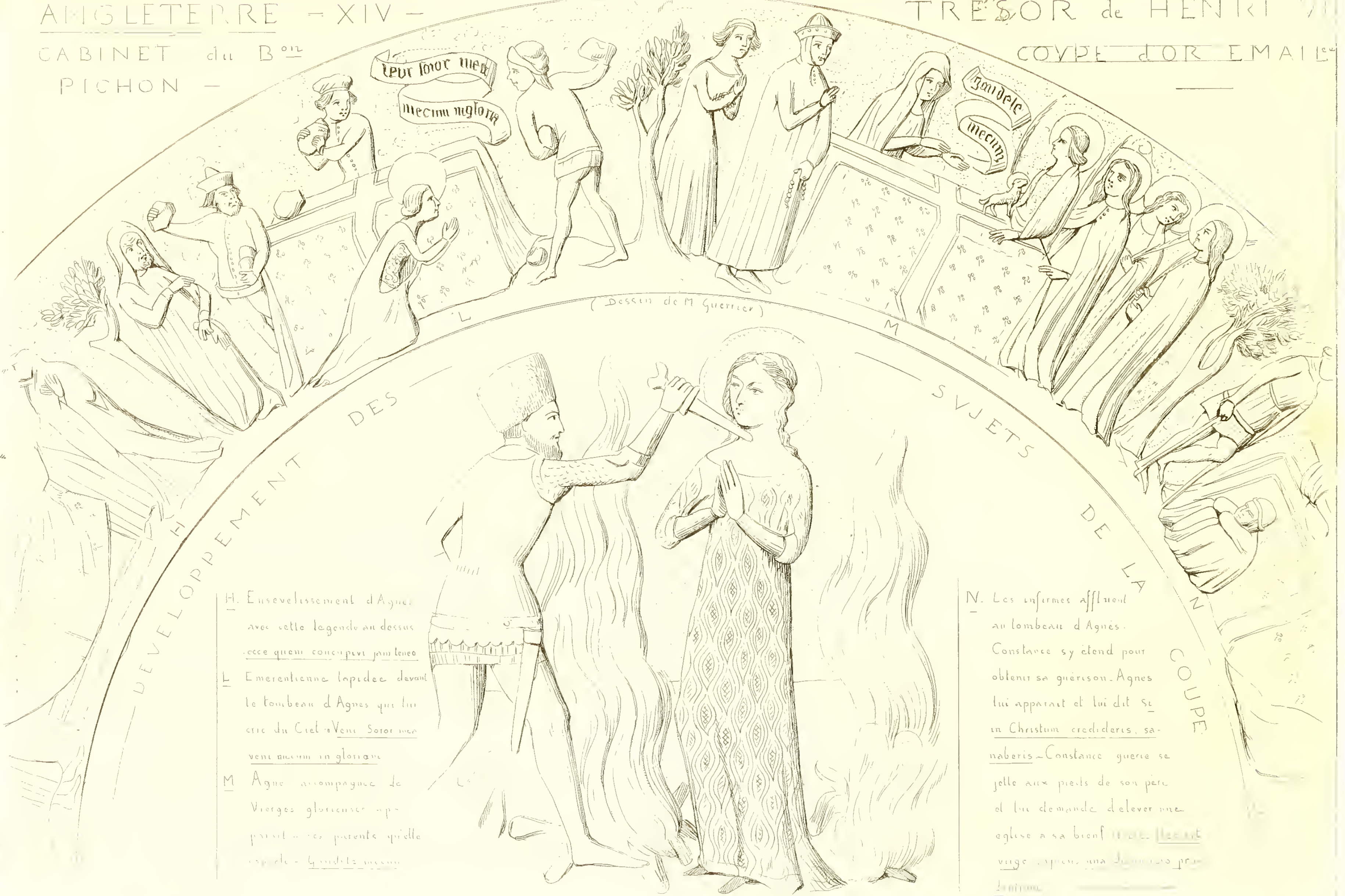
A

A fils de ... lionus Agnes par ... offres ... vaines ... il tombe mort devant Agnes

D ...

E Agnes ...

Dessiné ... 14 Juillet 1850 d'après les dessins de M. Guerrier —


ANGLETERRE — XIV —
CABINET du Bon PICHON —
TRÉSOR de HENRI VI
COUPE d'OR EMAILLée
Veni soror mea
mecum in gloria
Gaudete mecum
(Dessin de M. Guerrier)
DÉVELOPPEMENT DES SUJETS DE LA COUPE
H. Ensevelissement d'Agnes avec cette legende au dessus ecce quem concupivi jam teneo
L. Emerentienne lapidee devant le tombeau d'Agnes qui lui crie du Ciel: Veni Soror mea veni mecum in gloriam
M. Agnes accompagnee de Vierges glorieuses apparait a ses parents qu'elle
N. Les infirmes affluent au tombeau d'Agnés. Constance s'y étend pour obtenir sa guérison. Agnes lui apparait et lui dit Si in Christum credideris, sanaberis. Constance guerie se jette aux pieds de son pere et lui demande d'elever une eglise a sa bienf
MANUSC du XIV siecle




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01335 8490

